



HAL
open science

La société connectée : contribution aux analyses sociologiques des liens entre technique et société à travers l'exemple des outils médiatiques numériques

Thibault Huguet

► To cite this version:

Thibault Huguet. La société connectée : contribution aux analyses sociologiques des liens entre technique et société à travers l'exemple des outils médiatiques numériques. Sociologie. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2017. Français. NNT : 2017MON30002 . tel-01582952

HAL Id: tel-01582952

<https://theses.hal.science/tel-01582952>

Submitted on 6 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par l'**UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY
MONTPELLIER**

Préparée au sein de l'école doctorale 60 :
Territoires, Temps, Sociétés et Développement

Et de l'unité de recherche :
**Laboratoire d'Études et de Recherches en
Sociologie et en Ethnologie de Montpellier**

Spécialité : **SOCIOLOGIE**
Présentée par M. **Thibault HUGUET**

**LA SOCIÉTÉ CONNECTÉE. CONTRIBUTION AUX
ANALYSES SOCIOLOGIQUES DES LIENS ENTRE
TECHNIQUE ET SOCIÉTÉ À TRAVERS
L'EXEMPLE DES OUTILS MÉDIATIQUES
NUMÉRIQUES**

Soutenu le 20 février 2017 devant le jury composé de :

| | |
|---|--------------------|
| Madame Céline BRYON-PORTET , Professeur de sociologie, Université Paul- Valéry, Montpellier | Examinatrice |
| Monsieur Philippe COMBESSIE , Professeur de sociologie, Université Paris- Ouest Nanterre la Défense, Paris | Rapporteur |
| Monsieur Philippe JORON , Professeur de Sociologie, Université Paul-Valéry, Montpellier | Directeur de thèse |
| Monsieur Juremir MACHADO DA SILVA , Professeur de Communication Sociale, PUCRS, Porto Alegre | Rapporteur |
| Madame Antigone MOUCHTOURIS , Professeur de sociologie, Université de Lorraine, Nancy | Examinatrice |
| Madame Martine XIBERRAS , Professeur de Sociologie, Université Paul-Valéry, Montpellier | Examinatrice |



UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY MONTPELLIER
Arts, Lettres, Langues, Sciences Humaines et Sociales

Thèse préparée au sein de l'école doctorale 60 :

Territoires, Temps, Sociétés et Développement

Et de l'unité de recherche :

Laboratoire d'Études et de Recherches en Sociologie et en Ethnologie de Montpellier

EA 4584

Spécialité : **SOCIOLOGIE**

Présentée par M. Thibault HUGUET

**LA SOCIÉTÉ CONNECTÉE.
CONTRIBUTION AUX ANALYSES
SOCIOLOGIQUES DES LIENS ENTRE
TECHNIQUE ET SOCIÉTÉ À TRAVERS
L'EXEMPLE DES OUTILS MÉDIATIQUES
NUMÉRIQUES**

Soutenue le 20 février 2017 devant le jury composé de

| | |
|--|--------------------|
| Madame Céline BRYON-PORTET , Professeur de Sociologie, Université Paul-Valéry, Montpellier | Examinatrice |
| Monsieur Philippe COMBESSIE , Professeur de Sociologie, Université Paris-Ouest Nanterre La Défense, Paris | Rapporteur |
| Monsieur Philippe JORON , Professeur de Sociologie, Université Paul-Valéry, Montpellier | Directeur de thèse |
| Monsieur Juremir MACHADO DA SILVA , Professeur de Communication sociale, PUCRS, Porto Alegre | Rapporteur |
| Madame Antigone MOUCHTOURIS , Professeur de Sociologie, Université de Lorraine, Nancy | Examinatrice |
| Madame Martine XIBERRAS , Professeur de Sociologie, Université Paul-Valéry, Montpellier | Examinatrice |

La société connectée. Contribution aux analyses sociologiques des liens entre technique et société à travers l'exemple des outils médiatiques numériques

Résumé

Initié depuis plusieurs décennies, le développement des techniques numériques marque de son empreinte profonde les esprits et les corps de nos sociétés contemporaines. Plus qu'un simple fait de société, il semble admis que nous assistons aujourd'hui à une véritable « mutation anthropologique ». Cependant, alors que les analyses des liens entre technique et société ont longtemps été marquées par des perspectives déterministes, nous proposons d'explorer dans cette thèse les relations dynamiques étroites qui font qu'une technique est éminemment sociale, et qu'une société est intrinsèquement technique. En adoptant un regard résolument compréhensif, cette recherche entend mettre en évidence les significations et les systèmes de sens qui entourent l'utilisation des outils médiatiques numériques, à une échelle macro-sociale et micro-sociale, pour expliquer causalement la place que nous accordons à cette catégorie spécifique d'objet. Les dynamiques à l'œuvre, tant à un niveau individuel que collectif, sont examinées de manière sociologique, tour à tour dans une perspective historique, philosophique, économique, politique, sociale, et culturelle. En tant qu'artefacts-symboles de nos sociétés actuelles – objets sociaux totaux –, les médias numériques sont les outils techniques à partir desquels nous organisons la contemporanéité de notre rapport au monde : nous les concevons donc comme un prisme sociologique à partir desquels il est possible d'appréhender la société connectée.

Mots-clefs

Culture numérique – Identité sociale – Changement social – Économie politique – Société du spectacle – Big data

The connected society. Contribution to the sociological analyses of the links between technology and society through the example of digital media tools

Abstract

Initiated for several decades, the development of the digital technology mark by its deep stamp the minds and the body of our contemporary society. More than a simple social phenomenon, it seems to be generally agreed that we assist today at a true « anthropological mutation ». Nevertheless, while the analyses of the links between technology and society have been characterized for a long time by some deterministic prospects, we propose to explore in this thesis the dynamic relations which make that a technic is eminently social, and that a society is intrinsically technic. Adhering to a comprehensive approach, this research seeks to highlight the significations and the meaning systems related to the use of digital media tools, at a macro-social and a micro-social scale, to explain causally the importance we ascribed to this specific category of objects. The dynamics at work, both at an individual or collective level, are examined in a socio-logical way, alternately with an historical, philosophical, economical, political, or socio-cultural point of view. As artefacts-symbols of our present day societies – total social object –, the digital media are the tools upon which we organize the contemporaneity of our relationship with the world : we regard them as a sociological prism from which it possible to grasp the connected society.

Keyword

Digital culture – Social identity – Social changes – Politic economy – Showbiz society – Big data

Table des matières

| | |
|---|-----------|
| De près, de loin..... | 15 |
| AVANT-PROPOS..... | 19 |
| INTRODUCTION GÉNÉRALE..... | 21 |
| I – PRIMA LUCE..... | 23 |
| I. A) Quelques chiffres..... | 24 |
| I. B) Le numérique : de la technique à l'économie politique..... | 27 |
| I. B. 1) Éclaircissement étymologique..... | 28 |
| I. B. 2) Discours ambiant : le va-tout numérique..... | 29 |
| II - LE MEDIUM NUMÉRIQUE OU L'OBJET COMME OBJET D'ÉTUDE..... | 33 |
| II. A) En quête de questions, une question de quête..... | 34 |
| II. B) The medium is the message..... | 39 |
| III – LES ÉTAPES DE LA RECHERCHE..... | 43 |
| III. A) Préalables épistémologiques : une sociologie dynamique et syncrétique..... | 45 |
| III. A. 1) Rupture épistémologique et ses limites..... | 46 |
| III. A. 2) Neutralité par rapport aux valeurs..... | 47 |
| III. A. 3) La sociologie, ou des vues sur le monde..... | 48 |
| III. B) Problématique et hypothèses..... | 51 |
| III. C) Un terrain inhibé..... | 55 |
| III. C. 1. a) Une pré-enquête en ligne..... | 58 |
| III. C. 1. b) « Une participation observante »..... | 60 |
| III. C. 1. c) Une série d'entretiens avortée..... | 62 |
| IV. PLAN DE TRAVAIL..... | 65 |
| | |
| – PARTIE I – | |
| L'HOMME ET LA TECHNIQUE : | |
| POUR UNE SOCIOLOGIE DES ARTEFACTS..... | 69 |
| CHAPITRE I. | |
| DU RÔLE DE LA TECHNIQUE | |
| AU SEIN DES SOCIÉTÉS..... | 79 |
| I. A) Qu'est-ce que la technique ?..... | 80 |
| I. A. 1) Ontologie de la technique et définition..... | 83 |
| I. A. 2) Où se cache la technique ?..... | 85 |
| I. B) Les théories du rapport technique/société..... | 89 |
| I. B. 1) Autonomie de la technique..... | 90 |
| I. B. 1. a) Les « systèmes techniques », ou la souplesse dans la détermination..... | 90 |
| I. B. 1. b) Le technicisme, ou la domination par la technique..... | 93 |
| I. B. 2) Un tissu sans coutures, ou la construction socio-technique du monde..... | 98 |
| I. C) Une œuvre sociale..... | 101 |
| I. C. 1) Des techniques du corps au corps des techniques..... | 102 |
| I. C. 2) Technique et imaginaire : une continuité..... | 105 |
| Conclusion intermédiaire..... | 107 |
| CHAPITRE II : OBJET TECHNIQUE, OBJET MNÉSIQUE..... | 109 |
| II. A) Définition de la notion d'objet..... | 110 |
| II. A. 1) L'objet comme élément non-humain..... | 110 |

| | |
|--|------------|
| II. A. 2) L'objet n'est pas qu'une « chose »..... | 112 |
| II. A. 2. a) La chose chez Martin Heidegger..... | 112 |
| II. A. 2. b) De la chose à l'objet..... | 114 |
| II. A. 3) Les notions de « produit » et d' « artefact »..... | 115 |
| II. A. 3. a) La modification physique de la chose : le « produit »..... | 116 |
| II. A. 3. b) La création humaine : de l'artefact à l'instrument..... | 117 |
| II. A. 4) La marchandise..... | 119 |
| II. B) L'objet technique..... | 123 |
| II. B. 1) Définition..... | 123 |
| II. B. 2) Par delà les logiques d'usages..... | 125 |
| II. C) La construction sociale de la technicité..... | 127 |
| II. C. 1) Les systèmes de signification sociale..... | 128 |
| II. C. 2) Du langage aux objets : la matrice mémorielle des sociétés..... | 131 |
| Conclusion intermédiaire..... | 133 |
| CHAPITRE III. | |
| ILLUSTRATION ANTHROPOLOGIQUE : LA VOIE DU SACRÉ..... | 135 |
| III. A) Principes élémentaires..... | 137 |
| III. A. 1) Au commencement était le rite..... | 138 |
| III. A. 2) Définitions..... | 139 |
| III. A. 2. a) Le rite..... | 139 |
| III. A. 2. b) Le mythe :..... | 142 |
| III. A. 2. c) Le sacré..... | 145 |
| III. A. 3) La sacralisation comme technique cantique..... | 149 |
| III. B) Un détour vers le « totémisme »..... | 151 |
| III. B. 1) Le totémisme comme institution totale..... | 152 |
| III. B. 2) La place centrale du totem : un « objet social total »..... | 156 |
| III. B. 3) La société sublimée..... | 158 |
| Conclusion intermédiaire..... | 161 |
| Conclusion de la première partie..... | 162 |
| | |
| PREMIER INTERLUDE : LA SÉPARATION OU LA FAUTE D'HUBRIS..... | 163 |
| | |
| – PARTIE II – | |
| L'ÈRE DES MÉDIAS..... | 167 |
| CHAPITRE IV. LA MODERNITÉ ET LA RATIONNALISATION DU QUOTIDIEN..... | 173 |
| IV. A.) La Galaxie Gutenberg : un embrayage événementiel..... | 175 |
| IV. B) Un socle techno-imaginaire : le positivisme..... | 178 |
| IV. C) La rationalisation du monde vécu..... | 182 |
| IV. C. 1) L'argent comme medium normatif..... | 184 |
| IV. C. 2) La saga des machins et des zinzins..... | 188 |
| IV. C. 2. a) Machines techniques, machineries économiques, machinations politiques | |
| | 190 |
| IV. C. 2. b) L'État moderne comme entreprise de la consommation..... | 192 |
| Conclusion intermédiaire..... | 196 |
| CHAPITRE V. ORIGINES SOCIO-TECHNIQUES DES OUTILS NUMÉRIQUES..... | 199 |
| V. A) Une histoire de l'image..... | 199 |

| | |
|--|------------|
| V. A. 1) La pré-histoire : logiques ancestrales..... | 200 |
| V. A. 1. a) Penser l'objectivation pariétale..... | 200 |
| V. A. 1. b) L'allégorie de la caverne : princeps d'une philosophie des écrans..... | 202 |
| V. A. 2) Ô miroir, qui est le plus réel ?..... | 203 |
| V. A. 2. a) De la camera obscura aux salles obscures des cinémas..... | 203 |
| V. A. 2. b) L'individualisation des écrans : la télévision..... | 205 |
| V. B) La logique du nombre..... | 207 |
| V. B. 1) Trois siècles d'écarts..... | 207 |
| V. B. 2) Confluence technique et sociale..... | 211 |
| V. B. 2. a) La jonction des systèmes..... | 211 |
| V. B. 2. b) Couvrez cet algorithme que je ne saurais voir..... | 213 |
| V. B. 2. c) L'information à l'heure de sa reproductibilité électrique..... | 215 |
| V. C) Mise en réseau..... | 219 |
| V. C. 1) L'aube de la « télécommunication » électrique..... | 220 |
| V. C. 2) Un réseau pour les relier tous : l'ère du World Wide Web..... | 222 |
| V. C. 2. a) Un dispositif militaro-universitaire..... | 222 |
| V. C. 2. b) Le développement civil : la nouvelle genèse..... | 224 |
| V. C. 2. c) Perspectives institutionnelles..... | 226 |
| Conclusion intermédiaire..... | 228 |
| CHAPITRE VI. | |
| DES MÉDIAS DE MASSE AUX MÉDIAS RÉTICULAIRES..... | 231 |
| VI. A) La communication et le processus de médiation..... | 231 |
| VI. A. 1) Fonctionnement d'un média de communication..... | 233 |
| VI. A. 2) Le processus de communication..... | 235 |
| VI. B) Des médias, des stratégies..... | 236 |
| VI. B. 1) Les médias de masse : un-vers-tous..... | 237 |
| VI. B. 2) Les médias 2.0..... | 241 |
| VI. C) Do It Yourself ?..... | 245 |
| Conclusion intermédiaire..... | 251 |
| Conclusion de la deuxième partie..... | 253 |
| | |
| SECOND INTERLUDE : LES NOUVEAUX DÉMIURGES..... | 255 |
| | |
| – PARTIE III – | |
| LE DISPOSITIF NUMÉRIQUE..... | 261 |
| CHAPITRE VII. LE SPECTACLE DE LA SOCIÉTÉ..... | 267 |
| VII. A) Le corps symbolique..... | 268 |
| VII. A. 1) Rentrer dans la masse..... | 270 |
| VII. A. 2) De l'autre côté du miroir..... | 274 |
| VII. A. 2. a) Notre différence : copie qu'on forme..... | 275 |
| VII. A. 2. b) L'imparfait du présent..... | 279 |
| VII. B) Fac Similé : le sacre du simulacre..... | 282 |
| VII. B. 1) La débauche des signes..... | 283 |
| VII. B. 2) Les boutures de la haute culture..... | 287 |
| Conclusion intermédiaire..... | 293 |
| CHAPITRE VIII. LES FORMES ÉLÉMENTAIRES DE LA VIE NUMÉRIQUE..... | 295 |

| | |
|--|------------|
| VIII. A) #EPluribusUnum..... | 296 |
| VIII. A. 1) Réseaux sociaux : le sens de l'échange ?..... | 297 |
| VIII. A. 2) L'enfer, c'est l'absence des autres..... | 302 |
| VIII. A. 2. a) Les ritualités connectives..... | 303 |
| VIII. A. 2. b) « L'ordinaire événementiel »..... | 305 |
| VIII. B. La construction numérique des identités..... | 309 |
| VIII. B. 1) De l'anomie à l'anomie..... | 309 |
| VIII. B. 2) Vers la communitas..... | 311 |
| Conclusion intermédiaire..... | 317 |
| CHAPITRE IX. LE MEDIUM IMPÉRIAL..... | 321 |
| IX. A) La macro-logique..... | 323 |
| IX. A. 1) Un macro-système technique..... | 324 |
| IX. A. 2) Un macro-techno-discours..... | 329 |
| IX. B) Du bio-pouvoir au techno-pouvoir..... | 340 |
| IX. B. 1) La société disciplinée..... | 342 |
| IX. B. 1. a) Le pouvoir comme mises en dispositions..... | 343 |
| IX. B. 1. b) Big Brother is you !..... | 347 |
| IX. B. 2) La part maudite ?..... | 355 |
| IX. B. 2. a) Les prodummateurs..... | 356 |
| IX. B. 2. b) Au rythme de HAL, ... les algorithmes..... | 361 |
| IX. B. 2. c) Un nouveau New Deal ?..... | 363 |
| Conclusion intermédiaire..... | 367 |
| Conclusion de la troisième partie..... | 369 |
| | |
| CONCLUSION GÉNÉRALE : VERS UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU NUMÉRIQUE..... | 371 |
| Le dispositif pour penser la technique et le social..... | 374 |
| Il n'y a plus de vie improductive dans le cyberspace..... | 377 |
| Limites..... | 378 |
| Et après ?..... | 380 |
| | |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 381 |
| Sociologie générale et méthodologie..... | 381 |
| Philosophie, histoire, et sociologie des techniques et du numérique..... | 390 |
| Philosophie et économie politique..... | 397 |
| Sciences de l'information et des communications..... | 403 |
| Anthropologie..... | 405 |
| Disciplines connexes..... | 409 |
| Littérature..... | 410 |
| WEBOGRAPHIE..... | 413 |
| FILMOGRAPHIE..... | 419 |
| | |
| INDEX DES AUTEURS..... | 421 |
| INDEX DES NOTIONS..... | 425 |

| | |
|---|-----|
| ANNEXES..... | 429 |
| ANNEXE 1 | |
| Pré-enquête par questionnaire | |
| Modèle du formulaire..... | 431 |
| ANNEXE 2 | |
| Pré-enquête par questionnaire | |
| Graphiques..... | 443 |
| ANNEXE 3 | |
| Pré-enquête | |
| Tableaux de similitude..... | 451 |
| ANNEXE 4 | |
| Entretien avec Jean-Marie Bourgogne..... | 457 |
| Grille d'entretien..... | 459 |
| Conversation..... | 462 |
| ANNEXE 5 | |
| Entretien avec Aurélien Aubert..... | 491 |
| Grille d'entretien..... | 493 |
| Conversation..... | 496 |
| ANNEXE 6 | |
| Entretien avec Yohan Untel..... | 531 |
| Grille d'entretien..... | 532 |
| Conversation..... | 535 |
| ANNEXE 7 | |
| « Édito », La république numérique, Mme Axelle Lemaire..... | 567 |

De près, de loin...

J'adresse en premier lieu mes remerciements à mon directeur de thèse, M. le Professeur Philippe Joron, dont les enseignements m'ont guidé depuis la licence, et qui ne saurait nier la part maudite présente dans tout travail de recherche, où la richesse naît par moment du sacrifice et de la perte de soi dans quelque chose de plus vaste. Pour vos conseils avisés, votre attention bienveillante, votre confiance discrète, votre patience inéluctable, M. Joron, sincèrement merci.

En second lieu, j'exprime toute ma gratitude à mesdames et messieurs les Professeurs Céline Bryon-Portet, Philippe Combessie, Juremir Machado Da Silva, Antigone Mouchtouris et Martine Xiberras, qui ont accepté de prendre de leur temps pour porter un regard critique sur mon travail.

Mes remerciements s'adressent ensuite à Géraldine Mouchet, qui a eu le courage de me supporter et de me soutenir au quotidien, sans faillir, pendant six ans ; avec qui j'ai pu partager les instants d'enthousiasme, et plus difficilement, les affres délicates et les moments d'égarement qui ont donné forme à ce manuscrit. Il est certain que cette thèse n'existerait pas sans elle. Géraldine, du fond du cœur, merci.

Parce que ce qui nous sépare est parfois ce qui nous réunit, et pour avoir enfreint les règles de la reproduction sociale, je remercie ensuite mes parents, Joël Hugué et Élisabeth Guillaud, pour leurs multiples et incessants encouragements, pour la liberté qu'ils m'ont depuis toujours et dans une juste mesure accordé, leur constante attention, et leur indiscutable apport dans ce qui m'anime : le désir d'être et de savoir.

Je ne pourrais être exhaustif, mais je souhaite en outre faire part de ma reconnaissance à toutes celles et à tous ceux qui ont su, ont pu, ont voulu, enrichir mes connaissances et faire de mon esprit ce qu'il est aujourd'hui. Les membres de ma famille, auxquels je dois beaucoup (!) ; les membres du LERSEM et l'équipe IRSA-CRI et plus généralement aux personnels de l'Université Paul-Valéry, aux premiers pour leurs remarques fertiles et stimulantes, aux seconds pour leur accompagnement et leur disponibilité ; mais aussi enfin aux amitiés fidèles, pour leur profonde importance ; ainsi que toutes les personnes dont j'ai croisé pendant ces années, de près, de loin, les chemins physique et immatériel.

« Dans un monde peuplé de dieux, l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. Mais dans un monde peuplé de machines, il n'a comme origine que le point de départ de la technique [...]. À partir de là, il reconstitue son histoire en fonction de la technique [...]. Mais il ne faut pas s'y tromper; ce n'est pas là une histoire séculière, c'est une autre histoire sacrée. »

Jacques Ellul, *Les nouveaux possédés*.

« Quand cependant nous considérons la technique comme quelque chose de neutre, c'est alors que nous lui sommes livrés de la pire façon : car cette conception, qui jouit aujourd'hui d'une faveur toute particulière, nous rend complètement aveugles en face de l'essence de la technique. »

Martin Heidegger, *« La question de la technique »*, *Essais et conférences*.

« Réinventons le partage.

Avec la fibre Orange, 100 % fibre, toute la famille profite de tous les écrans en même temps. »

Publicité Orange.

AVANT-PROPOS

Cette thèse se présente comme la tentative d'une mise en ordre d'un cheminement de pensée. Loin d'être le *terminus ad quem* d'une étude qui se contenterait d'elle-même, il faut plutôt la comprendre comme une prospection sociologique dont les axes de recherche peuvent – et doivent – être continués et approfondis, transversalement autant que longitudinalement, diachroniquement autant que synchroniquement.

L'entreprise dont résulte le présent travail entend révéler l'importance de saisir à la fois dans sa globalité mais aussi selon des modalités précises l'incidence que la technique peut avoir sur le monde social : en ce sens elle ne peut être terminée, les rapports étroits entre les deux champs suscités n'ayant de cesse de s'impacter l'un l'autre, dans un processus qui ne peut être confiné entre deux limites, ou qui déterminerait une époque définie et imperméable. Cependant, tenter de mettre en lumière, dans un contexte académique, les caractéristiques selon lesquelles la technologie numérique, par le biais d'une dissémination des outils médiatiques adéquats, amène à – nous allons le voir – une configuration nouvelle du monde social et de la réalité collective, dont la complexité nous contraint à dialoguer entre une diversité de cadres, qu'ils soient méthodologiques, théoriques, et épistémologiques. Nous souhaitons dans ce sens que cette thèse, à partir des choix qui ont présidé à sa construction, mais aussi par les questions qu'elle soulève, ainsi que par les outils avec lesquels elle propose d'apporter des éléments de réponses, puisse être considérée comme une sorte d'amers mobile, un instrument malléable qu'il serait possible d'exploiter pour se repérer au sein de ce que nous appelons, en reprenant la terminologie des années 2000, le « nouveau *farwest* »¹.

¹ Nous proposons ici de renvoyer, pour illustrer le contexte de naissance de cette expression, vers une archive de la vidéothèque de l'Institut National de l'Audiovisuel : Anonyme, « Internet nouveau farwest », *Archives INA*, 12/12/1999. URL : www.ina.fr/video/CAB99053174/internet-nouveau-farwest-video.html (dernière consultation le 21/09/2014).

INTRODUCTION GÉNÉRALE

I – PRIMA LUCE

Il n'est sans doute pas passé inaperçu aux yeux des observateurs avertis, tout autant qu'à ceux des quidams, que le développement des outils et des activités numériques est en pleine expansion dans les sociétés occidentales développées – et non développées. La quantité des plateformes numériques mises en circulation depuis leur apparition, semble pouvoir s'illustrer schématiquement par une courbe ascendante – voire exponentielle – dont il paraît difficile de pouvoir prévoir le point de saturation. Les téléphones mobiles intelligents, connectés à leurs montres, les ordinateurs, les tablettes tactiles, les téléviseurs à écran plasma ou LCD, les GPS et autres ordinateurs de bord, les panneaux publics d'informations et ceux publicitaires, les écrans intégrés au mobilier familial, ou à l'espace urbain, les Google Glass, les Oculus Rifts, et autres dispositifs numériques qui viennent de plus en plus couvrir nos corps et nos environnements. Autant d'objets qui, de plus en plus, habitent nos poches, entourent nos poignets, fleurissent dans nos bureaux, s'introduisent en terrasses des cafés, meublent nos foyers, garnissent nos voitures, se déploient dans les rues de nos villes, augmentent notre regard, masquent nos visages.

Nul n'a besoin de se faire analyste méthodique pour constater un tel fait. Que nous participions aux activités de notre structure professionnelle, ou que nous vaquions simplement aux tâches communes de notre existence quotidienne, il nous est difficilement possible aujourd'hui de se soustraire aux écrans et aux objets connectés, aux usages qu'ils induisent, et plus encore semble-t-il, au(x) mode(s) de vie qu'ils façonnent. Cartographie des villes et repérage spatio-temporel, *open data*, achat en ligne, *selfies*, jeux-vidéos, réseaux sociaux, *computing*, dématérialisation des procédures administratives, mise en scène de nos existences et interactions sociales, stratégies alternatives, *hacking*, jeux d'identités, regroupements communautaires, *big data*, gestion des flux financiers, visibilité des pouvoirs publics, etc. Il semble y avoir une adaptation naturelle et réciproque entre la technologie numérique et le monde dans lequel celle-ci se déploie. Nous sommes aujourd'hui emportés par le tourbillon du numérique semble-t-il pour le pire² comme pour le meilleur³ : vis-à-vis de la technologie numérique peuvent se cristalliser ici et là des aspirations

2 Nous faisons allusion ici aux nombreux travaux en socio-psychologie tentant de mettre en lumière des phénomènes d'addiction et de « *cyberdépendance* ».

3 Nous pensons ici de manière générale à l'amélioration relative des conditions de travail, ou plus précisément, par exemple, aux possibilités bio-médicales permises par l'implantation de la micro-informatique au sein du corps humain. Voir par exemple : Cyrille Vanlerberghe, « Avec un implant rétinien, des aveugles retrouvent la vue », *Le figaro* [en ligne], 04/05/2012. URL : <http://sante.lefigaro.fr/actualite/2012/05/04/18121-avec-implant-retinien-aveugles-retrouvent-vue> (dernière consultation le 28/11/2015).

matérielles et symboliques, allant des simples facilitations à l'accès à l'information, jusqu'aux espoirs transhumanistes et autres utopies post-espèce ; mais aussi un ensemble de craintes rattachées à une sorte de « philosophie technophile », considérant l'ensemble des incidences liées au numérique sous l'angle de l'aliénation ou d'une sorte de perte, cause et effet de l'exploitation de l'humanité par les machines intelligentes.

Bien conscients de l'écueil qui consisterait à se laisser aller à *de tels sentiments*, sous le poids d'un tentant jugement de valeurs, nous ne pensons pas imprudent à l'heure qu'il est d'entreprendre une analyse de ce que d'aucuns assimilent non seulement à un sursaut technique, mais surtout à un glissement anthropologique. Contextualisons.

I. A) Quelques chiffres

Au premier trimestre de son exercice fiscal 2015, clos le 27 décembre 2014, l'entreprise internationale Apple déclare avoir vendu plus de 74 millions d'iPhone⁴ (environ 74,5 millions) dans le monde, ce qui, prétend le communiqué de presse publié le 27 janvier 2015, permet à cet objet de jouer un rôle majeur dans le fait que la société californienne a enregistré « un chiffre d'affaires trimestriel record de 74,6 milliards de dollars et un profit net trimestriel de 18 milliards de dollars » (dont 51,18 milliards de dollars uniquement grâce à l'iPhone, selon le site internet *Le Figaro*⁵). À la même période de l'année 2014, la firme s'enchantait d'avoir vendu environ 51 millions d'exemplaires d'iPhones au premier trimestre 2014⁶, représentant ainsi une augmentation de presque 46 % des ventes d'iPhones dans le monde sur un an.

La firme Samsung, principal concurrent de la marque sus-citée, qui était reconnue comme le leader mondial concernant la vente des smartphones (depuis le début de l'année 2011), se voit ainsi mise en difficulté pour la seconde fois dans son histoire, avec 75,1 millions de smartphones vendus

4 Anonyme : « Apple annonce des résultats record pour le premier trimestre », *Apple*, le 27/01/2015. URL : <https://www.apple.com/fr/pr/library/2015/01/27Apple-Reports-Record-First-Quarter-Results.html> (dernière consultation le 29/07/2016).

5 Benjamin Ferran, « Quatre graphiques pour éclairer les résultats record d'Apple », *Le Figaro* [en ligne], le 28/01/2015. URL : <http://www.lefigaro.fr/secteur/high-tech/2015/01/28/01007-20150128ARTFIG00239-quatre-graphiques-pour-eclairer-les-resultats-records-d-apple.php> (dernière consultation le 22/04/2015).

6 Anonyme, « Apple annonce ses résultats du premier trimestre », *Apple*, le 27/01/2014 URL : <https://www.apple.com/fr/pr/library/2014/01/27Apple-Reports-First-Quarter-Results.html> (dernière consultation le 22/04/2015).

dans le monde, selon les sources, au dernier trimestre 2014⁷.

Hors de ces considérations économiques et de cette course au profit, nous pensons que depuis le développement de la micro-technologie, impactant le domaine de la téléphonie mobile, de l'informatique, et plus généralement des plateformes médiatiques contemporaines (avec l'exemple récent des tablettes tactiles), le monde du multimédia et des Nouvelles Technologies d'Information et de Communication – majoritairement connectées à internet – concentre les attentions. Et pour cause.

Dans un récent rapport sur la distribution des Technologies de l'Information et de la Communication, l'Union Internationale des Communications⁸ se vante de comptabiliser dans le monde plus de 7 milliards d'abonnement pour la téléphonie mobile, ainsi qu'environ 3,2 milliards d'internautes (dont les deux tiers dans les pays développés), contre seulement 400 millions d'utilisateurs du *world wide web* dans les années 2000⁹.

Sur le plan du territoire national, un récent rapport du CREDOC¹⁰ réalisé par Régis Bigot et Patricia Crouette nous indique que, toute population confondue, les individus passent, en France, en 2014, une heure de plus par semaine sur internet qu'en 2013¹¹ (un individu passe en moyenne 17 heures hebdomadaires sur internet) ; que 78 % des personnes connectées à internet à leur domicile en font un usage quotidien¹² ; tandis que dans le même temps la majorité des utilisateurs interrogés expriment une relative inquiétude vis-à-vis de la nocivité sanitaire supposée des nouvelles technologies¹³. Ou encore que 29 % de la population interrogée, toutes catégories confondues,

7 Elsa Bembaron, « Samsung à la peine face à l'iPhone 6 d'Apple », *Le figaro* [en ligne], le 21/01/2015. URL : <http://www.lefigaro.fr/secteur/high-tech/2015/01/29/32001-20150129ARTFIG00302-samsung-a-la-peine-face-a-l-iphone-6-d-apple.php> (consulté le 22/04/2015).

8 L'Union Internationale des Communications est une institution des Nations Unies dont le rôle est d'attribuer « dans le monde entier des fréquences radioélectriques et des orbites de satellite », d'élaborer « les normes techniques qui assurent l'interconnexion harmonieuse des réseaux et des technologies » en s'efforçant d'« améliorer l'accès aux TIC pour les communautés mal desservies ».

Voir : <http://www.itu.int/fr/about/Pages/default.aspx> (consulté le 14/01/2016)

9 https://www.itu.int/net/pressoffice/press_releases/2015/17-fr.aspx (consulté le 14/01/2016)

10 Le CREDOC est le Centre de Recherche pour l'Étude et l'Observation des Conditions de Vie. L'étude à laquelle nous faisons référence est commanditée par le CGE (Conseil Général de l'Économie, de l'Industrie, de l'Énergie et des Technologies) et par l'ARCEP (l'Autorité de Régulation des Communications Électroniques et des Postes), finalisée en Juin 2014. Le rapport intégral (Régis Bigot, Patricia Crouette, *La diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française. Rapport du CREDOC* [en ligne], 2014, 274 p., consulté initialement le 24/03/2015), est disponible à l'adresse suivante :

http://www.arcep.fr/uploads/tx_gspublication/etude-CREDOC-diffusion-TIC-2014.pdf

11 *Idem*, p. 142.

12 *Idem*, p. 75.

13 *Idem*, p. 149.

possède au mois de juin 2014 une tablette tactile, contre 17 % au mois de juin 2013 (soit une augmentation de 12 points sur un an), ou contre 4 % en 2011 (ce qui représente une augmentation de 25 points en trois ans)¹⁴.

Il peut être également intéressant, à titre illustratif, de noter qu'en 2014, selon Eurostat, 41 % de la population française déclare ses revenus en ligne, et que 53 % des individus concernés effectuent le règlement de leurs impôts en passant par la voie numérique.

Dans un autre registre, l'entreprise Médiapost Communication¹⁵, une des premières entreprises françaises à avoir mis en place à grande échelle une organisation technique de *big data*, semble détenir la part belle sur le marché de la donnée. Le 06 octobre 2015, une édition de *Cash Investigation*, une émission de télévision présentée par Élise Lucet, révèle que l'entreprise Médiapost achète et revend les données des utilisateurs en vue de stratégies *e-marketing*, dont nous ne sommes pas parvenu à déterminer la part du chiffre d'affaire engendré grâce à ce commerce.

Cette série de données brutes nous permet de manière un peu grossière de prendre acte du fait que – effectivement – les individus voient entrer dans leur quotidien depuis le tournant des années 1980 un ensemble de dispositifs médiatiques qui ne cessent de faire évoluer les voies de médiations, qu'elles soient interindividuelles, ou institutionnelles. Porter un regard sociologique sur ce phénomène, sans plus de considération, serait perspicace mais manquerait d'une véritable profondeur puisque, nous allons le voir, ces *médias* s'insèrent dans des logiques particulières, qui tiennent à la fois à leur originalité et à leurs spécificités techniques, mais aussi au contexte collectif qui leur a permis de trouver un sol fertile sur lequel germer, et s'enraciner.

Afin de rendre intelligible cette simple accumulation de chiffres, dont les corrélations ne permettraient pas en soi de *comprendre* les tenants et les aboutissants de la technologie numérique, nous souhaitons mettre en lumière la nature et les spécificités de cette dernière, ce qui nous amènera à poser les cadres d'analyse que nous proposons dans ce travail. Dans cette voie, afin de préciser la portée et les limites de notre objet de recherche, et de lever le voile sur un certain nombre d'ambiguïtés dont il peuvent être entourés, il nous semble impératif de commencer par interroger la définition même des outils médiatiques numériques.

14 *Idem*, p. 206.

15 L'entreprise Médiapost Communication, sous filiale du groupe La Poste, se vante d'être « le leader sur le marché de la data (location de fichier, traitement, enrichissement et exploitation des données clients) ». Voir « Médiapost en faits et chiffres », URL : <http://www.mediapost.fr/index.php/fiche-identite> (consulté le 22/01/2016).

I. B) Le numérique : de la technique à l'économie politique

Pour satisfaire à la gestion et à l'encadrement civil du développement des médias contemporains, les pouvoirs publics français créent en 2000, auprès du premier ministre Lionel Jospin, un Conseil Stratégique des Technologies de l'Information. En 2011, alors que le mandat du CSTI n'a pas été renouvelé depuis 2007, c'est vers un Conseil National du Numérique que s'orientent les institutions étatiques, dont les missions sont de « formuler de manière indépendante et de rendre publics des avis et des recommandations sur toute question relative à l'impact du numérique sur la société et sur l'économie »¹⁶. Ce simple changement au niveau de la dénomination de l'instance institutionnelle en charge de suivre le développement des médias contemporains (des « Technologies de l'Information » au « Numérique ») révèle selon nous non pas une nécessaire adaptation sémantique aux outils et usages qui nous intéressent, mais bien plutôt l'ambition d'une maîtrise et d'une gestion sociétale des cadres normatifs dans lesquels ils s'insèrent. Nous devons nous souvenir – dans l'intérêt de cette étude, mais aussi dans un cadre qui la dépasse – que le numérique, avant d'être le dispositif techno-social que nous allons tenter de mettre en lumière, avant d'être un ensemble d'usages et de pratiques, avant d'investir les domaines de la vie collective et d'impacter les logiques organisationnelles, est avant tout une innovation technique dans le champs du traitement de l'information : ce point est essentiel pour saisir la cohérence globale des outils médiatiques. Tel est en tout cas le cadre que nous suivons, exposé par Pierre Alain Mercier, François Plassard et Victor Scardigli il y a un peu plus de trente ans : « la cohérence des technologies de l'information apparaît beaucoup plus du point de vue technique [...] que de celui des modes de vie ou d'une quelconque demande sociale »¹⁷.

Par la substantivation tous azimut de l'adjectif « numérique » nous assistons à un amoindrissement de sa signification originelle, ce qui amène un ensemble d'analystes à ne pas voir la portée « totale » de son développement, et les processus disruptifs qu'ils mettent en œuvre.

¹⁶ Le site internet du Conseil National du Numérique est disponible à l'adresse suivante : <http://www.cnnumerique.fr/>
Les 30 membres de ce conseil ont été nommé par le décret du Président de la République du 08 février 2016. Il réunit un ensemble d'acteurs issus de différents horizons professionnels (milieux associatif, milieu entrepreneurial, milieu universitaire, milieu politique, etc.).

¹⁷ Pierre Alain Mercier, François Plassard, Victor Scardigli, *La société digitale. Les nouvelles technologies au futur quotidien*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 19.

I. B. 1) Éclaircissement étymologique

Lorsque l'on parle au quotidien de technologie numérique, nous nous référons généralement à un ensemble d'outils médiatiques particuliers qui, de manière générale, se définissent par leur opposition aux outils dit « analogiques ». Les premiers, selon cette acception commune, tendent d'ailleurs à être assimilés à l'informatique. Or, la question de la terminologie employée – ici : numérique – nécessite un éclaircissement, car si l'on se réfère à son emploi dans la langue française il convient de se rendre compte que ce terme peut être utilisé à bon droit dans des cas précis, et de manière plus ambiguë – et perverse – lors de généralisations (fracture numérique, révolution numérique, etc.). De la compréhension du terme *numérique*¹⁸ que nous allons retenir va donc dépendre la dimension réflexive et analytique de l'ensemble de nos propos.

Dans son article « Le numérique, adjectif substantivé » Alexandre Moatti résume bien le fait que l'usage du terme numérique se généralise dans le langage courant, au dépend de son acception originale : « Le numérique, substantivé, presque personnifié, envahit tout. Le concept est à ce point invasif qu'il en arrive à faire oublier ce à quoi il se rapporte »¹⁹ : un procédé technique particulier de traitement de l'information. Car à l'origine, la racine étymologique du terme numérique – en latin *numerus* – renvoie au nombre. Ce que nous désignons par numérique, avant d'être du politique, de l'économique ou du social, c'est bien cela : de la technique.

La différence entre numérique et analogique réside alors dans la manière dont il est possible de traiter et de coder (transcrire) techniquement une information, un signal, un message, une donnée. Alors qu'une information analogique est une information qui est présentée ou codée selon la même liberté d'amplitude que l'information originelle, une information numérique est présentée ou codée avec une amplitude binaire, c'est-à-dire, en langage technique, avec une suite de 0 et de 1²⁰.

Mercier, Plassard et Scardigli résument cette différence de la manière suivante : la procédure

18 Le terme *digital*, homologue anglais du terme numérique, tire son origine étymologique du terme *digitus*, qui signifie « doigt ». Si l'usage de *digital*, dans la culture linguistique anglo-saxonne renvoie à la technologie informatique, et est ainsi justifié (*digit* signifiant alors « chiffre »), l'usage français du terme digital, dans ce contexte, ne l'est pas, car il renvoie sémantiquement à l'usage des doigts.

19 Alexandre Moatti, « Le numérique, adjectif substantivé », *Le Débat* [en ligne], 2012/3, n°170, p. 135. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2012-3-page-133.htm> (téléchargé le 11/10/2012).

20 Raphaël Lellouche illustre la différence entre affichage numérique et affichage digital de cette manière : « Il est analogique lorsque le signal est l'image physique directe de la grandeur dont il est le signe : l'aiguille qui se déplace autour du cadran de l'horloge ou le niveau de mercure du thermomètre. Il est digital lorsqu'il passe par un système de notation arbitraire par rapport au phénomène physique qu'il transcrit. »

Cf. Raphaël Lellouche, « Théorie de l'écran », *Revue Traverses*, Centre Georges Pompidou, avril 1997. URL : <http://www.erba-valence.fr/modules/enseign/jpb/theoriecran.htm> (consulté le 20/01/2014).

analogique consiste à transposer une information :

à l'aide de signaux dont les variations en fréquence et en amplitude correspondent à des variations analogues du message (puissance et « hauteur » de la voix du correspondant téléphonique, brillance de chaque point de l'image télévisée, etc.). La procédure numérique [...] consiste, elle, après avoir décomposé un message en unités discontinues, à le transmettre ou à le stocker au moyen d'un code préétabli, qui ne lui ressemble en rien.²¹

Les dictionnaires de sens commun vont d'ailleurs dans ce sens : numérique « se dit de la représentation de données, de grandeurs physique au moyen de caractères tels que des chiffres (opposé à analogique), ainsi que des procédés utilisant ce mode de représentation »²².

Outre le fait que la numérisation des données permet de leur donner une valeur de mesure universelle (l'octet), la plus grande différence entre les deux procédés – c'est-à-dire celle qui selon nous impacte fortement le mode de vie des individus, et les transformations que connaissent nos sociétés – est qu'un type de donnée analogique est dépendante d'un format et d'un type de support médiatique particulier, tandis qu'une donnée numérique peut être transcrite selon différents formats, et peut être utilisée par un ensemble d'outils aussi variés que les usages auxquels ils peuvent se rapporter. Le format numérique offre la possibilité de désolidariser la donnée (immatérielle) de son support matériel. Grâce aux outils médiatiques numériques, « tout "message", quelle que soit sa nature (conversation téléphonique, image fixe ou animée, musique, texte écrit, donnée mathématique, opération financière, mesure d'une variable physique – température ou hygrométrie –, etc.) peut désormais être traité, codé, stocké, transmis par les mêmes procédures et sur les mêmes réseaux. »²³

I. B. 2) Discours ambiant : le va-tout numérique

À travers la substantivation généralisée de l'adjectif numérique se fait jour la nature de l'impact des Nouvelles Technologies d'Information et de Communication sur nos sociétés contemporaines. Le déploiement de manière dispersée et non toujours adéquate, dans le langage

21 Pierre Alain Mercier, François Plassard, Victor Scardigli, *Op. Cit.*, p. 21.

22 Josette Rey-Debove (dir.), Alain Rey (dir.), *Le petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2015, p. 1714.

23 Pierre Alain Mercier, François Plassard, Victor Scardigli, *Op. Cit.*, p. 22.

courant, du terme numérique, dont l'application ne renvoie plus seulement à une technique de codage, ou à un ensemble d'outils médiatiques, mais aussi à des champs d'application et à des usages individuels et collectifs, nous révèle de manière implicite l'ampleur du potentiel disruptif des écrans numériques et du système de codage qu'ils induisent. Comme le souligne Alexandre Moatti, ce processus pernicieux rattaché au glissement sémantique du terme numérique est à mettre en lien à son rattachement récent au domaine de l'économie et du politique, à travers un double mouvement : d'une part une dévalorisation de la terminologie technico-scientifique du domaine de l'informatique, d'autre part une valorisation des processus institutionnels qui sont rattachés aux logiques de l'entrepreneuriat tertiaire (les services en ligne), et à ce que nous pouvons appeler l'économie politique du numérique.

Le numérique en vient à désigner dans ce cadre un ensemble assez vaste du secteur de l'industrie et des services qui, en particulier, engloberait le secteur de l'informatique [...]. En ce sens – ou plutôt en ce glissement de sens –, le numérique substantivé accompagne un mouvement sociétal plus global, celui d'un désintérêt pour la science et la technique pourtant toujours plus présentes dans des produits dont on ne s'intéresse qu'à l'usage²⁴.

Culture numérique, service numérique, entreprise numérique, réseaux sociaux numériques, économie numérique, génération numérique, société numérique, République numérique²⁵, etc. : non seulement les cadres organisationnels et les pouvoirs publics se satisfont de ce glissement, mais l'encouragent.

De plus, ce déploiement *ad nauseam* du terme numérique, en lieu et place d'autres qualificatifs tels que « virtuel », « connecté », « en ligne », ou encore « cyber », tend, selon Jean-Louis Charbonnier²⁶, à obscurcir l'intelligibilité de ce qui rend spécifiques les médias numériques. La dématérialisation des données et des informations, leur mise en réseau, ainsi que leur accessibilité, nous fait parfois oublier l'ensemble des dispositifs matériels qui sont intrinsèquement liés à leur utilisation quotidienne : la technologie satellitaire, les serveurs, et surtout l'interface – la

24 Alexandre Moatti, *Op. Cit.*, p. 135.

25 Voici comment se présente le projet de la République numérique, en France : « La République du 21e siècle sera nécessairement numérique. Pour relever ce défi, le projet de loi éponyme, co-créé avec les internautes, vise à anticiper les changements à l'œuvre, en saisir pleinement les opportunités, et dessiner une société conforme à ses principes de liberté, d'égalité et de fraternité. Présenté en Conseil des ministres le 9 décembre 2015, le projet de loi a été adopté en première lecture à l'Assemblée nationale le 26 janvier 2016. » (Disponible sur <http://www.gouvernement.fr/action/pour-une-republique-numerique>, consulté le 27/01/2016).

26 Jean-Louis Charbonnier, « Vous avez dit culture numérique ? », *Échanger* [en ligne], Académie de Nantes, n°87, avril 2009, pp. 5-6. URL : http://www.pedagogie.ac-nantes.fr/servlet/com.univ.collaboratif.utilis.LectureFichiergw?ID_FICHIER=1424145658602 (téléchargé le 08/01/2016).

plateforme, l'écran – qui fait le lien entre l'ensemble des éléments qui, imbriqués les uns envers les autres, nous permettent désormais de pouvoir parler d'écosystème numérique²⁷.

Tel que nous venons de la présenter, il serait intéressant d'analyser la question du glissement sémantique du terme numérique, du champ de la technique vers celui de l'économie politique, en suivant les recommandations de Pascal Robert, c'est-à-dire à travers le « macro-techno-discours » qui l'entoure et l'inscrit dans une perspective tant positive qu'a-critique²⁸, participant de l'embellissement des usages et des outils qui y sont rattachés – dits numériques – dans une perspective « créative », « dynamique », et « efficace », en reléguant d'office les outils et usages antérieurs dans le domaine de l'obsolescence. Cependant nous pensons que se cantonner uniquement à l'étude du macro-discours auréolant le numérique ne nous permettrait pas de saisir les enjeux sociaux, sociétaux, et socio-logiques de son déploiement viral, ni de comprendre le manque de « résistance » à son encontre.

En outre, de même que nous devons prendre de la distance avec la bien-pensance, nous devons essayer d'appliquer les mises en garde de Céline Bryon-Portet contre un éventuellement glissement intellectuel qui consisterait uniquement à voir dans le numérique et les Nouvelles Technologies d'Information et de Communication, selon la logique platonicienne qui accorderait du discrédit à tout ce qui *dénaturerait la nature*, un « diable médiatique », dia-bolique, source des maux et des maux qui priveraient le réel de toute son essence. En interrogeant le rapport de l'homme au réel, elle nous invite à garder à l'esprit que, quoi qu'il arrive, sous une forme ou sous une autre, celui-ci constitue et institue celui-là :

Il faut donc peut-être reconsidérer le problème d'une pseudo déformation de la réalité, dont on aimerait imputer la faute aux médias. Ladite déformation, loin d'être le fruit passif d'avancées technologiques que l'homme ne maîtriserait pas, s'avère être, au contraire, à l'origine du développement pléthorique des médias et au centre de notre humanité.²⁹

27 Selon Jean-Marie Bourgoigne, ancien chef de projet de « Montpellier Territoire Numérique », l'écosystème numérique se construit non seulement à partir des dispositifs techniques et matériels, mais aussi de l'ensemble des acteurs impliqués dans les activités numériques, au sens large (ingénierie, développement, usages, recyclage...). Voir ici l'ANNEXE 4 Entretien avec Jean-Marie Bourgoigne, « Conversation », p. 462.

28 Nous renvoyons sur cette idée à l'ouvrage de Pascal Robert, *Une théorie sociétale des TIC. Penser les TIC entre approche critique et modélisation conceptuelle*, Paris, Éditions Lavoisier, 2009, 305 p.

29 Céline Bryon-Portet, « Du prétendu dévoiement des médias : les origines philosophiques d'un discrédit », *Les enjeux de l'information et de la communication* [en ligne], 2007/1, p. 16. URL : http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=ENIC_007_0009&DocId=45044&hits=6598+6596+6595+6+4+3+ (téléchargé le 01/12/2016).

Nous pensons alors, avant de s'attacher aux usages du numérique et aux discours qu'il sous-tendent, que nous devons concentrer notre regard prioritairement non pas sur l'homme, son activité médiatisée par la technique, mais sur la technique en elle-même, c'est-à-dire sur ce qu'est à l'origine le numérique, et les outils à travers lesquels ils se développent : un ensemble d'objets techniques spécifiques. Cela nous amène à la fois à élargir la perspective de notre analyse, mais donc aussi les moyens avec lesquels nous pouvons nous y employer.

II - LE MEDIUM NUMÉRIQUE OU L'OBJET COMME OBJET D'ÉTUDE

« l'objet ne saurait être désigné comme un "objectif" immédiat ; autrement dit, une marche vers l'objet n'est pas initialement objective. Il faut accepter une véritable rupture entre la connaissance sensible et la connaissance scientifique. »³⁰

Nous venons de voir que ce que l'on désigne couramment aujourd'hui sous la dénomination « numérique » découle initialement de la nature technique de ses outils. Dans cette voie, et sans exclure une perspective plus complexe, nous souhaitons montrer maintenant que la sociologie doit aujourd'hui trouver les moyens de construire un regard qui puisse satisfaire la prise en compte de l'origine essentiellement technique des bouleversements sociétaux que nous vivons.

Par quelle voie alors appréhender sociologiquement, en tant que phénomène global, la *numérisation générale de nos existence*, sans perdre en cours d'analyse sa nature processuelle et les spécificité de son développement ? Quel cadre épistémologique élaborer, et quelles outils méthodologiques mobiliser pour faire face à l'étendue des incidences de ce qu'on pourrait appeler une banalisation, voire une démocratisation des usages numériques ? Quelle(s) porte(s) d'entrée et quel(s) chemin(s) nous permettraient de garder une unité réflexive dans la complexité apparente des imbrications écosystémiques du développement de la *technologie*³¹ numérique ? Quel objet d'analyse permettrait autrement dit de comprendre la dynamique techno-sociale qui semble nous permettre de voir poindre à la croisée des champs disciplinaires, l'émergence d'un « nouvel ordre du monde »³² ?

30 Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes scientifiques », 1983, p. 239.

31 Nous désignons ici par « technologie » non seulement les éléments techniques, mais aussi l'ensemble des connaissances et savoirs – *logos* – qui orbitent autour de ceux-ci.

32 L'émergence d'une ère civilisationnelle reposant sur le socle de la technologie informatique et numérique est au centre des préoccupations de très nombreuses publications, non seulement dans la marque imaginaire des créations romanesques (pour la science fiction, de la littérature K. dickienne aux œuvres plus récentes de Maurice Dantec), mais aussi dans la littérature scientifique, tout champ confondus. Nous ne pouvons en recenser ici l'étendue.

II. A) En quête de questions, une question de quête

Lorsque les interrogations premières qui donnent à la sociologie ses titres de noblesse à partir de la fin du XIX^{ème} s'orientent, en France chez Auguste Comte et Émile Durkheim, ou en Allemagne chez Max Weber et Georg Simmel, respectivement vers l'étude et l'analyse rationnelle des « lois logiques de l'esprit humain »³³, des « faits sociaux »³⁴, des « activités sociales »³⁵, ou encore des « formes sociales »³⁶, ils tentent, chacun à leur manière et selon leurs sensibilités intellectuelles, de mettre en lumière et rendre intelligible la spécificité de ce qui agence en des relations et rapports collectifs les comportements individuels. En gardant à l'esprit le contexte historique et socio-politique de l'émergence de la sociologie – l'avènement de la modernité, en rupture avec les ordres théologiques traditionnels –, il est possible de résumer la question qui implicitement stimulait les pères fondateurs selon la formule suivante : comment une société est-elle possible ?

Malgré la césure académique qui sépare ces auteurs les uns des autres, l'écart contextuel qui nous sépare d'eux, et la nécessité de réfléchir en permanence à l'actualisation des préceptes porteurs de notre discipline, nous devons veiller à ce que cette question centrale ne soit pas évacuée³⁷ puisque, quels que soient les choix théoriques ou méthodologiques retenus pour aborder un problème, la sociologie se doit de se cantonner à l'appréhension des *réalités collectives*.

Pour ce faire, nous pensons qu'il est judicieux ici de relire Alain Touraine : en se demandant

Dans cette logique, depuis les années 1970, plusieurs tentatives pour dénommer ce « changement de monde » ont vu le jour : par exemples « l'hypermodernité » (Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983) ; la « postmodernité » (Jean-François Lyotard, *La condition Post-Moderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, 109 p. ; Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, 226 p.) ; la « troisième révolution industrielle » (Jeremy Rifkin, *La troisième révolution industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'économie, l'énergie et le monde*, traduit par Françoise et Paul Chemla, Paris, Les liens qui libèrent, 2012, 413 p.).

33 Auguste Comte, *Cours de philosophie positive* [en ligne], Tome I, Bruxelles, Rouen frères Éditeurs, 1830, p. 32. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76267p> (dernière consultation le 09/08/2016).

34 Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1990 (1895), 149 p.

35 Max Weber, *Économie et société*, Tome premier, traduit par Julien Freund, Pierr Kamnitzer, Pierre Bertrand [et al.], Paris, Plon, 1971, 650 p.

36 Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, traduit par Laura Gasparini, introduction de Julien Freund, Paris, Presses Universitaires de France, 1991 (1981), 238 p.

37 Alors que certains estiment que la discipline sociologique se définit en elle-même et pour elle-même, nous pensons qu'il est préférable de la définir non en fonction de son objet d'étude, mais en plutôt en fonction des interrogations avec lesquelles elle l'appréhende, ainsi que des moyens spécifiques qu'elle se donne pour l'élucider.

« quel est l'objet de la sociologie ? », il nous répond, sans ambiguïté : « *les relations sociales* »³⁸.

L'auteur a le mérite, par cette simple formule, d'écartier l'écueil d'une survalorisation et d'une réification *a priori* de la « société » comme entité *sui generis*, sans pour autant exclure un ensemble de « structures logiques » en rapport avec lesquelles peuvent s'articuler ces relations sociales. Et de poursuivre : « L'objet de la sociologie doit être donc reformulé ainsi : *l'étude des systèmes d'action, c'est-à-dire des relations sociales définies à partir d'un certain mode d'intervention de la collectivité sur elle-même.* »³⁹

Il importe ici de ne pas s'asseoir sur cette proposition sans la confronter à l'allégation que Wilhelm Dilthey a eu le mérite d'établir, tandis qu'il réfléchissait aux conditions même d'une assise légitime des sciences humaines et sociales – des « sciences de l'esprit » : celles-ci ayant comme objet d'étude des sujets et/ou des ensembles de sujets, il leur incombe donc de tenir compte de cette nature en s'intéressant non strictement aux causes des phénomènes, mais plutôt aux significations qui les traversent⁴⁰.

Dans cette logique, Max Weber introduit dans l'approche sociologique deux précisions tout à fait judicieuses : la notion d'« activité sociale ». En présentant celle-ci comme l'objet de la sociologie, Max Weber élargit le champ d'investigation tout en en précisant les contours : il s'agira de s'intéresser à l'ensemble des activités qui « d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapporte au comportement d'*autrui*, par rapport auquel s'oriente son déroulement »⁴¹. Tandis que la notion d'interaction se présente comme limitée, c'est-à-dire qu'elle oriente l'analyse sociologique « uniquement » vers des relations sociales « visuellement » appréhendable, celle d'activité permet de prendre en considération l'ensemble des pratiques des hommes tant et pour autant qu'elles s'orientent significativement (et non pas que explicitement) par rapport à *autrui*.

Prendre acte de ces simples considérations nous permet de pouvoir reformuler la proposition de Touraine : *l'objet de la sociologie est l'étude des activités sociales, et plus précisément des modalités de leur expression définies à l'intérieur de systèmes d'actions et de significations, selon un certain mode d'intervention de la société sur elle-même.*

38 Alain Touraine, *Pour la sociologie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Point », 1974, p. 30.

39 *Idem*, pp. 38-39. C'est l'auteur qui souligne.

40 Sur ce point, nous renvoyons à Wilhelm Dilthey, *Introduction à l'étude des sciences humaines. Essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude des sociétés et de l'histoire*, traduit par Louis Sauzin, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaines », 1942 (1^{ère} éd. 1883, Duncker & Humblot), 525 p.

41 Max Weber, *Op. Cit.*, p. 4.

Dès lors, puisque nous nous donnons pour objectif de rendre intelligible l'importance dévolue aux outils et aux pratiques numériques, nous devons ainsi accorder du crédit aux divers éléments qui apparaissent dans cette formulation, soit : un ensemble de relations sociales, un ensemble de modalités à travers lesquelles elles s'expriment, des cadres – des systèmes – symboliques et matériels qui les enserrent, ainsi que les spécificités des interactions réciproques entre ces structures et l'ensemble des interactions au sein desquelles elles s'inscrivent.

Il est opportun de préciser que la reformulation du projet d'Alain Tourraine ne nous empêche pas – bien au contraire – d'accéder à l'étude des relations sociales à travers un catalyseur qui ne soit pas strictement « humain »⁴², puisque la science sociologique s'est construite en offrant la possibilité – et par là même les moyens d'investigation – de porter un regard sur une large variété de relations et de rapports sociaux, de situations, de périodes historiques, etc. Cela est important non pas tant pour envisager la diversité des objets d'études que la sociologie peut aborder, mais bien pour faire allégeance à la diversité de perspectives avec lesquelles il lui est possible d'aborder tel ou tel objet.

C'est dans ce sens que Max Weber met l'accent sur une précision fondamentale à nos yeux : le monde de l'inanimé, des objets, des artefacts, n'est pas un monde qui échappe aux significations.

Tout objet artificiel, une « machine » par exemple, est susceptible d'être interprété et compris à partir du sens que l'activité humaine (dont il se peut que les directions soient très diverses) a attribué (ou a voulu attribuer) à la fabrication et à l'utilisation de cet objet ; si l'on ne se reporte pas à ce sens, la machine reste totalement incompréhensible. Ce qui y est par conséquent compréhensible, c'est le fait d'y rapporter l'activité humaine, soit comme « moyen », soit comme « fin » que l'agent ou les agents se sont représentés et d'après lesquels ils ont orienté leur activité.⁴³

Ainsi, puisque la mise en lumière de la *société numérique* implique de prendre en considération un ensemble de dimensions à travers lesquelles elle s'exprime – un monde intersubjectif, une infrastructure et des superstructures, dont les liens sont des processus d'influence réciproque et de mutations –, nous ne pouvons nous résoudre à opter pour une perspective analytique simple et unilinéaire. Le présent travail est le fruit d'une réticence (acquise progressivement) à ne privilégier qu'un seul des paradigmes théorique de notre discipline. Nous avons du, sous l'effet de données empiriques et de l'expérience des réalités que nous avons eu à

42 La reconnaissance, dans l'analyse sociologique, de la place dévolue aux entités « non-humaines », comme parties prenantes des relations sociales, est d'ailleurs mise en avant, de manière générale, par l'anthropologie des techniques, ou plus spécifiquement, en sociologie, par les partisans du mouvement de pensée élaboré par Bruno Latour.

43 Max Weber, *Op. Cit.*, p. 23.

traiter, nous confronter à la remise en question et à la déconstruction régulières d'un ensemble de présupposés et de préceptes qui se seraient sans cela révélés être des freins et des obstacles à la perception globale de notre monde contemporain.

Nous avons eu l'occasion, dans notre parcours en sociologie, de tenter de mettre en évidence le rôle et les fonctions sociales et sociétales des médias au sein de nos sociétés contemporaines, à travers une mise en parallèle de logiques culturelles issues de contextes tout à fait différents. Notre mémoire de deuxième cycle, intitulé « Sacré-écran. Une forme de totémisme dans la postmodernité », entendait montrer que les « écrans » médiatiques pouvaient être analysés sous l'angle d'une « constante anthropologique », ou pour le dire autrement, d'une logique culturelle universelle s'exprimant contextuellement selon des modalités singulières⁴⁴. L'idée était de se réapproprier l'inversion de la formule d'Émile Durkheim : « il faut considérer les faits sociaux comme des choses », qui devient sous la plume de Bruno Latour : « il faut traiter les choses comme des faits sociaux »⁴⁵. Sans en arriver à affirmer que les choses, les objets et les techniques puissent être des entités *sui generis*, ou comme des éléments portant *en eux-mêmes* une dimension sociologique, notre projet était d'établir une grille de lecture partant du postulat de Marshall McLuhan, concevant que le médium étant en lui-même le message⁴⁶, il importe de ne pas s'intéresser qu'au contenu diffusé par les technologies d'information et de communication, mais aussi et surtout aux caractéristiques essentielles des outils médiatiques eux-mêmes, c'est-à-dire en quelque sorte à leur ontologie.

Nous souhaitons montrer dans ce travail que la construction d'une analogie entre la place du totem au sein des sociétés totémiques et entre la place des médias au sein de nos sociétés contemporaines permettrait de rendre en partie intelligible les rôles et les fonctions des médias actuels. L'hypothèse principale était de rendre manifeste la contemporanéité d'une logique culturelle selon laquelle la présence d'un objet « sacralisé » rend possible l'agencement d'un système symbolique et d'un ordre social pragmatique : nous considérions alors les écrans comme des « totems postmodernes »⁴⁷.

44 Nous empruntons de manière détournée la formulation que Claude Lévi-Strauss utilisait régulièrement lorsqu'il tentait de définir l'objet de l'anthropologie.

45 Bruno Latour, « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », in Octave Debary (dir.), *Objets et mémoires*, Paris - Québec, Éditions de la MSH - Presses de l'Université de Laval, 2007, p. 56.

46 Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968, p. 25 sq.

47 Nous avons synthétisé cette analyse dans l'article suivant : Thibault Hugué, « Totem et technologie communiale », *Sociétés* [en ligne], 2013/4, n°122, p. 117-126. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2013-4-page-117.htm>.

Malgré la reconnaissance académique récompensant un ensemble d'éléments pertinents liés à ces explorations, nous avons conscience que notre étude se fondait non seulement avant tout sur un ensemble de parti-pris intellectuels qui ont parfois occulté le recul théorique nécessaire à toute approche sociologique de la réalité, mais qu'elle se développait aussi sur la base d'une confusion liée à l'imprécision – et donc à la largesse – de notre objet d'étude. Nous comprenons cela en relisant les préceptes de Gaston Bachelard : « La connaissance du réel est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres »⁴⁸. Selon cette logique, le postulat d'une relation numineuse⁴⁹ qui caractériserait universellement le rapport de l'Homme à des catégories spécifiques d'objet s'est transformé en doute⁵⁰, et donc en problème à résoudre.

Le manque de maturité sociologique, la carence en références bibliographiques, le désir d'approfondir cette thématique de recherche, ainsi que l'envie de s'affranchir liminairement – comme condition préalable – des concepts et des notions que nous avons utilisé pour « justifier » nos argumentations nous ont conduit aux réorientations paradigmatique et épistémologique dont découle le présent travail. Comme le conseille Émile Durkheim⁵¹, c'est en souhaitant faire fi des fausses évidences, des *a priori* et des prénotions qui avaient envahi, malgré nous, nos réflexions, que nous avons perçu la faille sur laquelle nous avons appuyé notre analyse. Cette conscience des maladresses et des défauts caractéristique des « premières fois », ainsi que le parcours effectué depuis lors, ont le mérite de nous avoir permis de ne pas asseoir ce qui va suivre sur les certitudes désinvoltes et naïves de notre jeunesse intellectuelle, et en même temps de prolonger et affiner un certain nombre de connaissances sociologiques que nous souhaitions soumettre à de plus amples vérifications.

Ainsi, c'est en procédant par recadrage successif que nous sommes parvenu d'une part à astreindre notre intérêt sociologique au monde des médias, des écrans, des objets techniques, tout en

48 Gaston Bachelard, *Op. Cit.*, p. 13.

49 Pour la notion de « numineux », nous renvoyons à Rudolf Otto, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, traduit par André Jundt, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 (1^{ère} éd. 1917, Trewendt & Granier), 284 p.

50 Le rôle du doute réflexif, ou « doute méthodique » dans le processus de construction d'une pensée logique et « rationnelle » est à la base de la révolution intellectuelle qui a secoué la pensée européenne et la production des connaissances à l'aube de la Modernité. Nous renvoyons ici à René Descartes, René, *Le discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences*, introduction et notes de Étienne Gilson, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970 (1^{ère} éd. 1637, Jan Maire), 146 p.

La question du doute méthodique en tant que socle de la construction scientifique se retrouve également de manière générale dans les considérations épistémologiques de Gaston Bachelard.

Pour un exemple synthétique plus récent dans le champs des sciences humaines et sociales, voir : Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2011 (1988), 262 p.

51 Émile Durkheim, *Op. Cit.*, p. 31 sq.

complexifiant, par l'insertion de proposition théoriques diverses, la manière dont il convient de définir et déterminer ces objets, et donc d'en proposer une étude.

II. B) *The medium is the message*

Lorsque Gaston Bachelard nous affirme que « la science *réalise* ses objets sans jamais les trouver tout à fait »⁵², c'est avant tout pour signifier qu'il est primordial, pour tout chercheur, de ne pas considérer les phénomènes, les faits, ou les réalités qu'il examine comme allant de soi : le cadre scientifique et le protocole de recherche impose à l'observateur de *déterminer* son objet de recherche, et donc par là même de le *construire*.

Construire son objet de recherche, c'est donc avant tout rendre *objectif* un ensemble de caractéristiques sélectionnées, les *abstraire* (littéralement les « arracher à ») l'expérience directe, et les configurer au sein de cadres de perception et d'intelligibilité. De ce fait, tout sociologue doit prendre conscience que son objet de recherche est la résultante non seulement d'un ensemble de choix raisonnés et rigoureux, mais aussi, à un autre niveau, le fruit d'un certain nombre de coups encaissés dans l'introspection des phénomènes, et de sacrifices concédés à la complexité de la réalité.

Comment dès lors justifier et rendre légitime, dans une perspective sociologique, qui *de jure* s'occupe à mettre à jour les modalités d'organisation des relations sociales, le choix d'un objet de recherche dont la nature est un ensemble d'artefacts matériels, un série logique d'objets techniques ? Comment les outils médiatiques numériques seraient-ils à même, en tant qu'objet d'étude sociologique, de nous apprendre quoi que ce soit des modalités d'interactions humaines et de l'ordre collectif au sein duquel elles s'insèrent ?

Nous avons choisi de sélectionner, comme premier élément de réponse, une série de prescriptions synthétisées dans l'ouvrage dirigé par Sophie Houdart et Olivier Thierry : *Humains, non humains*⁵³. Tentant d'éclaircir notre dernière question, Philippe Descola nous y recommande de

⁵² Gaston Bachelard, *Op. Cit.*, p. 61.

⁵³ Sophie Houdart (dir.), Olivier Thiery (dir.), *Humains, non humains : comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2011, 368 p.

« traiter le non-humain comme un "fait social total", c'est-à-dire à le transformer en une sorte de planète autour de laquelle gravitent de multiples satellites, le foyer de l'analyse devenant le système des interactions que l'objet ordonne du fait de la polarisation qu'il opère »⁵⁴. Les objets (qu'ils se caractérisent selon leurs spécificités techniques, leurs ambitions fonctionnelles, ou leur nature esthétique) doivent être replacés au cœur des logiques interactionnelles, et doivent être examinés comme des éléments qui prennent part, de manière universelle, à l'organisation des systèmes sociaux et des relations interindividuelles.

Cette approche découle directement de l'intérêt porté par les sciences humaines et sociales envers les réalisations culturelles et techniques des sociétés, qui prend de plus en plus d'envergure depuis les travaux portés par la technologie culturelle⁵⁵ initiés par André Leroi-Gourhan, située au carrefour de l'histoire, de l'ethnologie, et de l'archéologie. Sans vouloir valider le déterminisme dans lequel est attachée sa pensée, nous lui attribuons le mérite d'avoir, à travers ses travaux pointus, montré les corrélations puissantes qui nous empêchent de séparer les conditions et les modalités de vie collective du niveau d'évolution technique des sociétés considérées : « dire que les institutions sociales sont étroitement solidaires du dispositif techno-économique est une affirmation constamment vérifiée par les faits. [...] la société façonne son comportement avec les instruments que lui offre le monde matériel »⁵⁶. Poursuivant cette logique de travail, Robert Cresswell en vient à affirmer, non sans une certaine prudence :

Le monde technique et le monde social entretiennent des rapports dialectiques. [...] Mais les techniques ne déterminent pas pour autant les formes sociales, ce sont les structures sociales qui canalisent les directions que vont prendre les techniques. L'histoire nous donne assez d'exemples de cela.⁵⁷

Alors que la sociologie « classique » se propose soit d'analyser le social par le social, comme

54 Philippe Descola, « La nature et ses débordements », in Sophie Houdart et Olivier Thierry (coord.), *Humains, non humains : comment repeupler les sciences sociales*, Paris, Éditions La Découverte, 2011, p. 19.

55 La technologie culturelle correspond à une autre appellation de l'ethnologie des techniques et s'intéresse, selon Robert Cresswell, plus que la « technologie » (le discours développant des connaissances sur la technique), aux relations étroites et dialectiques tissées d'une part entre les milieux et les systèmes techniques et d'autre part les milieux et les systèmes politiques, sociaux, économiques, et religieux.

56 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Tome 1 : technique et société, Paris, Albin Michel, 1964, pp. 208-209.

57 Alban Bensa, Robert Cresswell, « À propos de la technologie culturelle. Entretien avec Robert Cresswell », *Genèses* [en ligne], n°24, Trajectoires, 1996, p. 123. URL : http://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1996_num_24_1_1404 (téléchargé le 29/01/2014).

le veut la plus pure tradition durkheimienne⁵⁸, soit de le faire à partir des significations individuelles comme l'estime la tradition wébérienne⁵⁹, nous proposons donc ici d'analyser la société française contemporaine à partir des outils d'information et de communication qui y sont en usage, autrement dit, des inscriptions et des traces matérielles qu'elle produit. Concentrer notre regard sociologique sur un ensemble d'objets, de techniques, de médias, c'est aborder le social non pas à partir d'entités abstraites *a priori* – la société, les individus –, mais bien d'une inscription matérielle autour de laquelle s'agencent les groupements d'individus et les cultures d'aujourd'hui.

Cette perspective est en lien, dans une certaine mesure, avec la thèse que Marshall McLuhan développe à partir des années 1960. Dans son célèbre ouvrage *Pour comprendre les médias*, le médiologue s'intéresse à sa façon aux liens étroits que les cultures humaines entretiennent avec leur environnement technique, et particulièrement avec les médias, entendus dans un premier temps comme les outils de production et de diffusion d'informations. Selon lui, l'analyse profonde des techniques et des médias ne doit pas résider dans la recherche de leur fonction, ou du contenu informationnel qu'ils portent en eux, mais dans l'étude de ceux-ci comme support des subjectivités humaines, c'est-à-dire dans la compréhension du message culturel qu'elle portent implicitement en elles : « le vrai message, c'est le médium lui-même, c'est-à-dire, tout simplement, que les effets d'un médium sur l'individu ou sur la société dépendent du changement d'échelle que produit chaque nouvelle technologie, chaque prolongement de nous-même, dans notre vie »⁶⁰.

Un des points nodal de l'analyse à laquelle McLuhan s'emploie dans son ouvrage est qu'il parvient à montrer l'intérêt qu'il y a à considérer les médias non pas seulement selon une perspective « informationnelle » ou « communicationnelle », mais bien en fonction du sens étymologique premier du terme : comme des moyens, des milieux, des *intermédiaires*. En ce sens, les médias sont

Selon cette idée, l'article de Bénédicte Champenois-Rousseau est criant de pertinence lorsqu'elle montre comment le développement des techniques de l'échographie fœtale transforme non seulement l'organisation pratique du suivi des embryons, mais aussi les cadres institutionnels au sein desquels elle s'inscrit, tout comme – et ce point est fondamental – l'ensemble des perceptions et des visées éthiques vis-à-vis de la nature et du statut de la vie en général. Voir : Bénédicte Champenois-Rousseau, « Arrêt sur image, ou comment l'échographie fœtale renouvelle des frontières de l'humanité », in Sophie Houdart et Olivier Thiery, (coord.), *Humains, non humains : comment repeupler les sciences sociales*, Paris, Éditions La Découverte, 2011, pp. 49-56.

58 « La cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents, et non parmi les états de conscience individuelle ».

Cf. Émile Durkheim, *Op. Cit.*, p. 109.

59 Voir : Max Weber, « Chapitre premier : Les concepts fondamentaux de la sociologie », *Op. Cit.*, pp. 3-59.

60 Marshall McLuhan, *Op. Cit.*, p. 25.

à comprendre comme des outils techniques, des prolongements des sens et des corps des individus. En tant qu'objets techniques, les outils numériques (interfaces, écrans, plateformes) sont ici à considérer comme porteurs d'un message culturel : c'est ce dernier qu'il convient de déceler pour saisir les logiques sociales et sociétales au sein desquelles ces outils numériques s'insèrent.

Ici le projet McLuhanien rejoint le courant de l'anthropologie des techniques, et de la manière dont il est possible de comprendre la place des médias, des techniques, et des objets en général : il est possible, pour « re-peupler les sciences humaines », d'analyser une culture ou une société non pas selon un angle « social », mais bien selon celui de son inscription matérielle dans le temps et l'espace, c'est-à-dire à partir des types de relations et d'expériences permises par tel ou tel médium.

Lorsque nous mettons en lien l'interrogation sociologique première avec notre objet d'étude, nous voyons clairement que se questionner sur les incidences de la technologie numérique ne vise pas simplement à analyser, tel que nous l'entendons souvent, « son impact sur la société », mais bien à mettre en lumière à la fois les conditions collectives qui permettent son développement, les particularités des « activités sociales » induites par celui-ci, les modalités et le potentiel organisationnel des dispositifs numériques, ainsi que sur les logiques institutionnelles – mais aussi non-institutionnelles – qui président à leur encadrement.

Si le médium est un message, c'est n'est alors pas seulement en tant que *message projeté du social vers la technique* qu'il se révèle au premier abord, mais surtout en tant que *message propre à la technique*, dont les schèmes de fonctionnement se répandent au sein des groupements sociaux-culturels qui s'agencent autour.

III – LES ÉTAPES DE LA RECHERCHE

« ... il faut sortir de la science même et plonger dans ce dans quoi elle plonge "inconsciemment". »⁶¹

Maintenant que nous avons contextualisé le cadre de notre analyse, et mis en avant l'importance dévolue à une étude de nos sociétés contemporaines qui passerait par le prisme des médias, et plus précisément ici des « écrans numériques », nous devons expliquer la démarche et le protocole d'enquête qui ont permis de construire le travail de recherche qui va suivre.

En suivant les recommandations pratiques de Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt, nous avons tenté d'organiser de manière logique les différentes étapes de notre recherche, bien qu'il faut reconnaître (en accord avec eux) qu'un va et vient régulier a été constamment effectué entre elles, puisque, précisent-ils de la sorte : « les différents actes et les différentes étapes interagissent de manière constante »⁶². S'appuyant sur les trois « actes épistémologiques » préconisés par Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron dans *Le métier de sociologue*⁶³ (rupture, construction, constatation), Quivy et Campenhoudt détaillent de manière schématique et simplifiée le cheminement de recherche, qui est sensé s'effectuer dans l'ordre suivant : l'établissement d'une question de départ, l'exploration (lectures et entretiens), la construction de la problématique, celle du modèle d'analyse, l'observation, l'analyse des informations, les conclusions⁶⁴.

Comme nous l'avons expliqué plus haut, l'objectivité à laquelle tente d'aboutir tout discours et toute connaissance sociologique nous a obligé à remettre en interrogation un ensemble de certitudes, d'évidences discutables qui, n'en conviennent à leur valeur analytique, on été maintenues à l'écart, pour s'en revenir affinées et aptes à affronter la réalité de manière plus pragmatique. Ainsi, le paradigme postmoderniste, qui était à l'origine la clef de voûte de notre analyse, est devenu une gêne sociologique dès lors qu'il s'imposait comme un allant de soi, un filtre à travers lequel nous appréhendions le monde social. Afin de nous affranchir de cette gêne, et pour retrouver un fil

61 Jean-François Lyotard, *La phénoménologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2007 (1954), p. 5.

62 Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2011 (1988), p. 15.

63 Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales & Mouton Éditeur, coll. « Textes de sciences sociales », 1983 (1^{ère} éd. 1968), 357 p.

64 Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt, *Op. Cit.*, p. 16.

méthodique, il nous a fallu concevoir notre objet d'étude non plus comme un état de fait (ce que révèle une simple accumulation de données), mais comme un problème intelligible dont il convenait alors simultanément de déceler et, nous l'avons vu, de construire.

De plus, nous doutons qu'un protocole de recherche trop apyre puisse être à même de révéler la réalité sociale dans laquelle s'insère notre objet d'étude – un ensemble d'objets techniques. L'illusion d'un scientisme, que suppose la plupart des démarches « objectivistes » se basant sur l'établissement de « lois » ou de principes « universels », ne fait que scléroser les possibilités d'une connaissance sociologique qui puisse poser une lumière sur la nature profonde de la société : un agrégat, plus où moins organisé, ou chaotique, de subjectivités. Si « la pensée scientifique contemporaine essaie de lire la complexité du réel sous l'apparence simple de phénomènes »⁶⁵, nous convenons avec Jean-Louis Le Moigne et Edgar Morin que les sciences humaines ont besoin d'un souffle nouveau, d'« une méthode qui dépasse les alternatives »⁶⁶ classiques. Puisque la société numérique est un complexe techno-social, le défi qu'il faut relever est celui à partir duquel il sera possible de concevoir un « complexus (ce qui est tissé ensemble) [...] c'est-à-dire restituer les relations, les interdépendances, les articulations, les solidarités, les organisations, les totalités »⁶⁷.

Partant d'autres arguments, c'est bien le procès d'un processus de rationalisation qu'il convient de faire quand on conçoit qu'« il n'y a rien de plus fragile que les mécanismes de rationalisation ou de justification »⁶⁸. Comme l'on bien montré bon nombre de sociologues et anthropologues contemporains – de Georges Balandier⁶⁹ à Edgar Morin⁷⁰, la réalité collective s'agence et s'organise continuellement en oscillant entre ordre et désordre, et elle ne peut se réduire en un ensemble d'indices numériques ou uniquement à un univers de sens : tout paradigme scientifique est en soi une mise en ordre du monde, et répond ainsi à l'idéal cartésien d'une « métrise » et d'une « maîtrise » de son objet. Même les plus ferventes des sociologies positivistes ne peuvent que s'étonner de voir leur fondateur relativiser sa *méthode* : « En fait de méthode, d'ailleurs, on ne peut jamais faire que du

65 Jean-Louis Le Moigne, Edgar Morin, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cognition & formation », 1999, p. 53.

66 *Idem*, p. 217.

67 *Idem*, p. 215.

68 Michel Maffesoli, *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociétés », 1985, 260 p.

69 Voir par exemple : Georges Balandier, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1981 (1^{ère} éd. 1971), 334 p.

70 Voir par exemple : Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Éditeur, coll. « Communication et complexité », 1990, 158 p.

provisoire ; car les méthodes changent à mesure que la science avance. »⁷¹ On ne peut rationaliser l'échappée du réel, tout au moins est-il possible d'en saisir la complexité.

Malgré cela, il est indéniable que tout chercheur se doit de trouver des assises de travail, ou pour le dire autrement, il incombe à toute connaissance de s'assurer et d'être en prise avec le monde qu'elle dévoile. Nous ne pouvons que paraphraser la plume contemporaine :

Toute participation au défrichage sociologique nécessite cependant « quelques précautions d'usage », entre témérité et circonspection : connaître la nature du terrain, sa texture, sa géophysique, ses inclinaisons et ses failles ; connaître ceux qui avant vous ont donné de leur temps, de leur labeur, de leur sueur, de leur humeur ; prendre enfin la température et donner quelques indications sur le temps qu'il fera pour ajuster les cultures aux caprices météorologiques.⁷²

III. A) Préalables épistémologiques : une sociologie dynamique et syncrétique

Avant de poursuivre nous devons réfléchir aux conditions de possibilité et à la pertinence du projet et du cheminement sociologiques qui vont suivre. Comme nous venons de dire, il est plusieurs évidences qui doivent être encore occultées, n'en déplaise aux adeptes d'un positivisme irréductible, ou à ceux qui pensent irréconciliables les oppositions théoriques et paradigmatiques en sciences humaines et sociales. Premièrement, la réalité sociale et collective (tout autant que notre objet d'étude qui s'insère dans celle-ci) n'est pas seulement un « donné » qu'il s'agirait de retranscrire quantitativement pour en visualiser les dimensions, et en établir les principes existentiels ; mais elle n'est pas non plus une entité que l'on pourrait appréhender en la restreignant à un ensemble de concepts et d'images théoriques. En l'occurrence, et deuxièmement, la réalité sociale dépend tout à la fois d'un ensemble de caractéristiques qui lui sont intrinsèques (facteurs individuels et systémiques notamment), mais aussi et surtout des positionnements théoriques auxquels le chercheur se rattache, ainsi que des outils et des modalités pratiques qu'il mobilise afin d'y accéder – et d'en construire les dimensions –, en bref : de son positionnement épistémologique. Le processus de construction de la réalité touche ainsi tout autant les individus et les relations qu'ils

⁷¹ Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1990 (1895), p. XII.

⁷² Philippe Joron, « L'ailleurs méthodologique : "compréhension scientifique" et "connaissance ordinaire" », *Klesis* [en ligne], n°6.1, 2006, p. 22. URL : <http://www.revue-klesis.org/pdf/Klesis-Joron.pdf> (téléchargé le 12/12/2013).

tissent, que le sociologue entend mettre en lumière, mais également lui-même, ainsi que son objet, dans la relation co-constructive qui les unit. Dès lors, cerner et délimiter les cadres d'analyse de son objet de recherche revient pour le sociologue à instaurer une auto-réflexion et une prise de recul, tant sur sa propre expérience du monde vécu, que sur les cadres cognitifs de cette expérience. Le démantèlement des *a priori* est fondamental. Mais il ne suffit pas.

III. A. 1) Rupture épistémologique et ses limites

Pour reprendre la terminologie de Bachelard, il convient de franchir un ensemble d'« obstacles épistémologiques », c'est-à-dire non pas seulement de se défaire du sens commun, mais bien aussi de mettre à mal les positions et la place du chercheur en elles-mêmes au sein du monde dans lequel il vit : le sociologue, au même titre que l'ensemble des aspirants au statut de scientifique – et sans doute d'autant plus profondément que la réalité sociale le pénètre –, doit établir une véritable « rupture épistémologique »⁷³ vis-à-vis des perspectives analytiques qu'il envisage de développer pour donner les réponses aux questions qu'il a préalablement posé. Cette rupture épistémologique consiste pourrions-nous dire en une tentative volontaire de « destruction » des attaches qui lient initialement le chercheur et le monde dans lequel il évolue, sur les plans affectif, moral, cognitif, et pratique : elle passe par la mise en doute, au sens cartésien, de l'ensemble de ce qui lui semble acquis, tant au niveau des représentations qu'à celui des pratiques sociales – en fait, son propre *habitus* – qu'il a intériorisées au fil de son existence.

Cependant, il peut être risqué – individuellement et scientifiquement – de s'abandonner tout entier à la perspective d'un monde objectivé à souhait⁷⁴ et soumis en continu à une remise en question.

À cette rupture radicale proposée par une partie de la tradition sociologique française, d'Émile Durkheim à Pierre Bourdieu, nous préférons des positionnements épistémologiques plus souples, ou plus en phase pourrions-nous dire avec les conditions d'exercice de la recherche sociologique. Si l'idée de « coupure épistémologique » proposée par Louis Althusser tente de

⁷³ Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes scientifiques », 1983, 256 p.

Pour une actualisation sociologique d'une réflexion sur la notion de rupture, nous renvoyons à Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *Op. Cit.*, 357 p.

⁷⁴ Là réside sans doute le fourvoiement épistémologique d'un positivisme scientifique exacerbé en sciences humaines.

connoter de manière moins absolutiste la séparation nécessaire entre le bon sens et la connaissance rationnelle, nous reconnaissons à l'enseignement anthropologique le mérite de proposer un positionnement qui permet non seulement de ne pas occulter l'épreuve d'une participation au vécu collectif, mais aussi de pouvoir s'en abstraire lorsque les conditions sont réunies. La posture du « regard éloigné », tel qu'elle est développée par Claude Lévi-Strauss dans l'ouvrage éponyme⁷⁵, ou l'illustration biographique qu'il en donne dans *Tristes Tropiques*⁷⁶ nous semble, dans ces conditions, correspondre d'avantage à l'attitude exigée par la recherche en sciences humaines et sociales, à savoir un double décentrement de l'observateur par rapport à la culture qu'il entend étudier : d'une part reconnaître l'intérêt que représente l'étude des cultures « éloignées », et d'autre part, dans le même temps, porter un regard éloigné sur son propre milieu culturel, en le considérant comme « exotique ».

À la manière d'un Montesquieu s'exprimant à travers Usbeck⁷⁷, cette attitude de décentrement se rapproche du soubassement épistémologique développé par la sociologie compréhensive. Nous ne souhaitons pas étudier ici le développement des outils numériques et des usages qui en découlent en établissant une séparation radicale avec notre objet de recherche et la réalité qu'il agence, mais bien en le saisissant de l'intérieur, en le vivant, afin d'en analyser les éléments objectivables.

III. A. 2) Neutralité par rapport aux valeurs

En définitive, c'est en référence à la posture prescrite par Max Weber que nous calquerons notre positionnement épistémologique et méthodologique. En effet, la *wertfreiheit* du sociologue allemand exprime mieux que les autres l'équilibre convenable que le chercheur doit prendre en considération vis-à-vis de son objet d'étude : que toute science est interprétative⁷⁸, et qu'en cela, il convient de concevoir la réalité sociale comme une accumulation (un imbroglio) de phénomènes singuliers, trouver un équilibre entre la prise de recul vis-à-vis de son objet d'étude, son existence quotidienne, et les rapports aux valeurs qui peuvent s'y insinuer. Littéralement traduit sous la plume

⁷⁵ Claude Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, 398 p.

⁷⁶ Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, 504 p.

⁷⁷ Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, 253 p.

⁷⁸ Nous renvoyons ici à Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, traduit et introduit par Julien Freund, Paris, Plon, 1965, 478 p.

de Julien Freund par « neutralité axiologique »⁷⁹, nous entendons adopter cette posture non pas seulement en fonction de la distinction travaillée par Weber entre « le savant et le politique » – le premier devant céder le privilège d'émettre des jugements de valeur au second, se cantonnant alors à une appréciation empirique des faits – mais en la comprenant plus généralement comme une attitude méthodologique d'indifférence éthique à l'égard des comportements et des croyances des agents sociaux. D'autant plus que, si l'on se réfère à la traduction d'Isabelle Kalinowski, c'est-à-dire une « non imposition des valeurs », il faut entendre la *wertfreiheit* non pas dans le cadre d'une possession ou d'une non possession de valeurs, mais en fonction de « celui, *relationnel*, de leur mode de transmission »⁸⁰. Ainsi, ce précepte inviterait avant tout le sociologue à ne pas faire état de ses positionnements éthiques, politiques, pratiques, c'est-à-dire de ses prises de parti.

Néanmoins, cette neutralité axiologique implique d'avantage qu'une simple indifférence à l'égard des valeurs : elle est paradoxalement une position de liberté. Si la posture d'indifférence suppose de ne pas prendre en considération un ensemble de valeurs et de cadres éthiques qui subordonnent les comportements individuels et collectifs, nous pensons que l'intérêt réside ici dans la reconnaissance de cet ensemble et de ces cadres, et donc rend possible un affranchissement analytique vis-à-vis de ces derniers.

III. A. 3) La sociologie, ou des vues sur le monde

Comme le souligne de manière concise Jean-Michel Berthelot : « *Poser le problème de l'intelligence d'un objet c'est donc poser le problème socio-cognitif et socio-logique, du mode d'intelligibilité par lequel celui-ci est pensé.* »⁸¹

Alors que nombre de recherches sociologiques s'inscrivent encore aujourd'hui au sein du dualisme épistémologique historique concernant les choix d'orientation théorico-pratiques qui composent les analyses, en faisant la part belle à l'une ou l'autre de ces orientations, nous pensons, en accord avec un « modèle syncrétique », que conjuguer les sociologies explicative et

79 Max Weber, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques (1917) », *Op. Cit.*, pp. 399-477.

80 Isabelle Kalinowski, « Leçons wébériennes sur la science et la propagande », in Max Weber, *La Science, profession et vocation*, Marseille, Éditions Agone, 2005, p. 199, cité par Philippe Corcuff, « Le savant et le politique », *SociologieS* [en ligne], La recherche en actes, Régimes d'explication en sociologie, juillet 2011, p. 5. URL : <http://sociologies.revues.org/3533> (consulté le 01 juin 2016).

81 Jean-Michel Berthelot, *L'intelligence du social. Le pluralisme explicatif en sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1990, p. 16. C'est l'auteur qui souligne.

compréhensive (qu'on oppose à tort) permettrait à notre travail de gagner en profondeur et en véracité. C'est d'ailleurs, nous l'oublions parfois, ce que Max Weber – malgré sa marque intellectuelle – recommande, lorsqu'il établit sa définition célèbre de la sociologie, publiée en 1922 : « Nous appelons sociologie (au sens où nous entendons ici ce terme utilisé avec beaucoup d'équivoques) une science qui se propose de *comprendre* par interprétation l'activité sociale et par là d'*expliquer* causalement son déroulement et ses effets. »⁸²

Dans cette voie, plutôt que de choisir entre les deux adages adverses dont l'un se rattacherait caricaturalement à de l'empirisme explicatif radical (« nous ignorons si ce que nous disons a un sens, mais nous savons que c'est vrai »⁸³), et l'autre à une théorisation compréhensive abusive (« nous ignorons si ce que nous disons est vrai, mais nous savons que ça a un sens »⁸⁴), il nous semble préférable de concevoir dans un soucis de bonne santé sociologique qu'*il n'est pas possible de séparer et d'opposer les deux logiques*. Une voie intermédiaire, qui prend en compte cette impossibilité, peut être désignée nous pensons sous les caractéristiques d'*une sociologie dynamique et syncrétique*, c'est-à-dire une sociologie qui permettrait de prendre en compte la relativité de la réalité collective, dont la nécessité apparaît à plus forte raison que notre objet d'étude mérite – et sollicite – des perspectives d'approche multiple.

Si « l'intelligence du social est d'abord un problème », nous partageons l'encouragement de Berthelot qui voit dans cette assertion, plutôt qu'« un horizon à jamais fermé de la connaissance sociologique », « la marque d'une difficulté spécifique dont il faut saisir les divers termes afin d'espérer pouvoir la surmonter »⁸⁵.

Autrement dit, l'irrésolution institutionnelle de la cassure « méthodologique » interne à la sociologie, mise en avant notamment par Robert Merton en 1965 (excès théorique/excès empirique), montre, par sa présence-même, soit pour les sceptiques l'impossibilité qu'a la sociologie à rendre compte empiriquement et théoriquement de son objet, soit pour les optimistes, la possibilité de tendre vers l'approfondissement d'un champ de connaissances permettant d'améliorer

82 Max Weber, *Économie et société*, Tome premier, traduit par Julien Freund, Pierr Kamnitzer, Pierre Bertrand [et al.], Paris, Plon, 1971, p. 4. C'est nous qui soulignons.

Cette citation du sociologue allemand, passée à la postérité, est trop souvent coupée avant la fin, ne mettant en avant que le champ de la compréhension.

83 Robert K. Merton, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, traduit par Henri Mendras, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1997 (1^{ère} éd. 1949, Free Press), p. 23.

84 *Ibidem*.

85 Jean-Michel Berthelot, *Op. Cit.*, p. 15.

l'« intelligence de son objet »⁸⁶.

En prenant parti pour la seconde proposition, nous inviterons le lecteur à traverser, dans ce travail, tout autant des principes d'analyse phénoménologiques, fonctionnalistes, constructivistes, structuralistes, compréhensifs, explicatifs, etc. Ce cheminement *alternatif et continu* peut être résumé selon les mots de Robert Merton, pour qui « la recherche empirique ne se borne pas, loin de là, au rôle passif de vérifier et de contrôler la théorie ou de confirmer ou réfuter des hypothèses. La recherche joue un rôle actif : elle remplit au moins quatre fonctions majeures qui contribuent au développement de la théorie : elle suscite, refond, réoriente et clarifie la théorie »⁸⁷.

Deux grandes lignes logiques guident ainsi notre travail. Premièrement, au sein même de la sociologie, il est acceptable sans contradiction irréductible d'emprunter à divers courants des instruments d'analyse féconds alors même que des rivalités académiciennes les penseraient en contradiction. Deuxièmement, étudier sociologiquement les outils médiatiques numériques ne peut se faire de manière satisfaisante sans faire appel à d'autres disciplines qui sont amenées à s'intéresser à cet objet-là, comme les Sciences de l'Information et de la Communication, l'économie politique, ou encore l'anthropologie des techniques.

Nous souhaitons montrer grâce à cela qu'il est possible, en reconnaissant la fécondité des propositions de Max Weber concernant les allées et venues entre « interprétation par reviviscence », et « interprétation rationnelle »⁸⁸, d'accorder une force analytique à l'aspect pluriel des voies sociologiques : c'est à cette seule condition désormais qu'il nous sera possible de saisir et de relier les dimensions multiples que les outils médiatiques numériques ont investi en quelques années. Il s'agira alors, comme le souligne Juremir Machado Da Silva, « plus que de démontrer ceci ou cela, [de] montrer, donner à voir, faire ressortir, tirer des profondeurs, faire émerger, révéler, découvrir, démasquer, exposer à la lumière »⁸⁹ le monde parfois silencieux et discret qui se déploie sous nos yeux.

86 *Ibidem*.

87 Robert K. Merton, *Op. Cit.*, p. 42.

88 Nous renvoyons ici à nouveau à Max Weber, *Op. Cit.*, 478 p.

89 Juremir Machado da Silva, *Les technologies de l'imaginaire. Médias et culture à l'ère de la communication totale*, traduit par Erwan Pottier, Paris, La Table Ronde, 2008, p. 104.

III. B) Problématique et hypothèses

Interroger la question des liens entre technique et société revient, pensons-nous, à interroger la question de l'ordonnement de la réalité sociale à travers celui des éléments techniques qui sont produits et circulent en son sein. Pour le dire autrement, l'ambition de notre travail est d'explorer le taraudage techno-social de notre monde contemporain, à travers le prisme d'une catégorie spécifique d'objets : les outils médiatiques numériques.

Le développement de la technique numérique implique à la fois un ordre du changement social en même temps qu'un changement d'ordre social, et là réside le dualisme qu'il nous faut résoudre : peut-on se contenter d'expliquer le changement social par des facteurs techniques, ou au contraire de mettre en évidence une évolution technique liée à des facteurs et à un ensemble de phénomènes sociaux ? Il serait tentant de se limiter à cette double interrogation et de sombrer dans un déterminisme à deux versants. Cependant, puisque une problématique est à la fois un questionnement et la tentative de résolution d'un problème, nous pensons que suivre uniquement l'une ou l'autre de ces pistes n'a guère d'intérêt pour une perspective sociologique qui souhaiterait s'insérer dans un modèle compréhensif et dépasser les contradictions classiques des analyses de ce genre.

Dans un certain sens, ce travail s'inscrit effectivement dans l'axe qui prend comme assise réflexive ce qu'il est commun d'appeler le « changement social »⁹⁰, c'est-à-dire les dynamiques et les logiques processuelles à l'œuvre dans la transformation des « système de gouvernance ».

Nous devons rappeler dans cette voie que l'état des connaissances en sciences humaines et sociales permet d'arguer aujourd'hui que toutes les sociétés humaines sont confrontées à des logiques « globales »⁹¹ d'évolutions dans le temps⁹², et nous pouvons sans crainte aller dans le sens ce qu'Alain Touraine a bien montré : toute analyse du changement social se retrouve prise (encore une

90 Nous renvoyons ici à Henri Mendras et Michel Forsé, *Le changement social : tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1983, 284 p.

Ici comme chez les auteurs, il n'est évidemment pas question d'envisager la conception d'une théorie générale du changement social, ce qui reviendrait à élaborer une théorie générale des sociétés, ou de l'histoire.

91 Nous utilisons ce terme ici pour montrer qu'il est urgent d'emprunter des voies d'analyses qui conjuguent une vision « globale » (ou macro-sociologique) et « locale » (ou micro-sociologique).

92 À titre d'exemple, nous renvoyons à Marshall Sahlins, *Des îles dans l'histoire*, traduit sous la direction de Jacques Revel, Paris, Gallimard, Le seuil, (1985) 1989, 188p.

Les études réunies dans cet ouvrage attestent de la vitalité symbolique et du dynamisme pragmatique des sociétés confrontées au Temps.

fois) dans une contradiction analytique. Soit que l'observateur choisisse de partir du changement en lui-même (et donc qu'il pense l'évolution de notre modèle culturel comme universel), soit qu'il s'intéresse au fonctionnement même d'une société supposément fondée sur l'équilibre instable de ses parties, il sera tenté d'opposer de manière distincte l'ordre et le mouvement, et ne comprendrait pas comment alors « le mouvement peut être autre chose qu'une rationalisation de l'ordre et comment celui-ci peut se transformer sans tomber dans l'anomie. [Puisque] toute société est à la fois ordre et mouvement »⁹³. Ce rapport paradoxal entre « ordre » et « mouvement » a d'ailleurs *a minima* l'âge de la sociologie : il ne s'agit de rien d'autre que de ses deux axes interrogatifs, mis en avant par Auguste Comte dans son *Cours de philosophie positive*⁹⁴. Plutôt que de vouloir mettre de côté l'un des deux termes, nous pensons que l'analyse sociologique qui va suivre devra prendre en considération tant la *statique sociale* que la *dynamique sociale*. Pour Touraine, il est possible de penser la dualité ordre/changement en considérant qu'« on ne peut pas parler des transformations d'un type sociétal, mais du passage d'une collectivité d'un champ d'historicité à un autre, d'un état du système institutionnel à un autre ou d'un fonctionnement organisationnel à un autre »⁹⁵. Il rejoint en quelque sorte la position de Mendras pour qui :

Le changement n'est ni une étape logique dans une évolution ou un progrès, ni un meilleur modèle d'organisation, il est d'abord la transformation d'un système d'action. Pour qu'il y ait changement, il faut que le système tout entier se transforme, que les acteurs mettent en pratique de nouvelles relations et de nouvelles formes de contrôle social.⁹⁶

Ces éléments nous incitent davantage à identifier les fonctions et les facteurs des changements actuels que d'en montrer la complexité et les modalités, en mettant en lumière le rapport qu'il y a d'un côté entre les structures institutionnelles et de l'autre les stratégies interindividuelles qui s'inscrivent dans le cadre organisationnel de ces structures. Un va-et-vient continu entre une vision d'ensemble et l'attention portée sur des détails, nous paraît dans cette voie plus que pertinent.

Nous nous approchons ainsi des conseils exposés par Michel Maffesoli : tout observateur doit

93 Alain Touraine, *Production de la société*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Sociologie », 1973, p. 510.

94 Auguste Comte, *Cours de philosophie positive* [en ligne], Tome I, Bruxelles, Rouen frères Éditeurs, 1830, 739 p. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76267p> (dernière consultation le 09/08/2016).

95 Alain Touraine, *Pour la sociologie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Point », 1974, p. 59.

96 Henri Mendras, Michel Forsé, *Le changement social : tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1983, p. 125.

appréhender la réalité sociale en étant attentif à « ce qui dans une constante réversibilité unit la globalité (sociale et naturelle) et les divers éléments (milieu et personne) qui la constituent »⁹⁷. Dans un autre registre terminologique, il s'agira, en paraphrasant Jean Padioleau, de « *[s'écarter] du débat qui impose de choisir entre le primat de l'individu et celui du milieu afin de promouvoir le principe d'une interaction dynamique entre le développement propre d'ego et l'influence des institutions* »⁹⁸. Avec une lucidité méthodique, Philippe Joron fait état dans cette voie-là d'une adaptabilité rendue nécessaire par la nature des sciences humaines et sociales :

Dans l'optique du relativisme sociologique le chercheur doit nécessairement se conformer à certaines attitudes intellectuelles, générales, délimitées et surtout adaptables, sachant que l'objet sur lequel se porte l'observation est un donné humain, tout comme celui qui construit des cadres d'analyse et de compréhension pour mener à bien ses intentions de recherche⁹⁹.

Nous pensons dès lors pouvoir proposer une autre voie d'analyse que celle qui s'intéresse immédiatement aux structures sociales ou aux actions interindividuelles, en soulevant les questions suivantes : la statique et la dynamique sociale ne peuvent-elles pas se penser à partir des formations et des évolutions techniques de la société ? Ne serait-il pas possible de comprendre les spécificités de nos sociétés occidentales à partir de ses dispositions techniques ? En quoi les outils médiatiques numériques participent-ils aux « effets d'agrégation »¹⁰⁰ contemporains ?

Ici se précise la problématique centrale qui sous-tend notre travail :

L'ensemble technique qui regroupe les outils médiatiques numériques peut-il être considéré comme un « objet social total »¹⁰¹, à partir duquel s'élaborerait les dynamiques collectives, les schémas organisationnels, et les échappées culturelles de notre temps – « l'objet visible où se rejoignent, se confondent et se

97 Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, pp. 12-13.

98 Jean G. Padioleau, *L'ordre social. Principes d'analyse sociologique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1986, p. 208. C'est l'auteur qui souligne.

99 Philippe Joron, *Op. Cit.*, p. 14.

100 Henri Mendras et Michel Forsé, *Op. Cit.*, p. 140.

101 Nous rappelons ici que pour Marcel Mauss, les faits sociaux totaux correspondent à ceux au sein desquels s'expriment « à la fois et d'un coup toutes sortes d'institutions : religieuses, juridiques et morales – et celles-ci politiques et familiales en même temps ; économiques – et celles-ci supposent des formes particulières de la production et de la consommation, ou plutôt de la prestation et de la distribution ; sans compter les phénomènes esthétiques auxquels aboutissent ces faits et les phénomènes morphologiques que manifestent ces institutions ».

Cf. Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss par Claude-Lévy Strauss », Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadriges », 2006 (1^{ère} éd. 1950), p. 147.

matérialisent les dimensions que n'arrive pas à percevoir dans une totale transparence la vision ordinaire »¹⁰² ?

De quelle manière et selon quels aspects le potentiel technique des outils médiatiques numériques favorise l'agencement de cadres collectifs novateurs (aux niveaux pratique, imaginaire, politique, et économique) et de formes sociales émergentes ?

Pour répondre à ces interrogations, nous suivrons une série d'hypothèses successives et complémentaires. Premièrement, et comme corrélat logique de la notion d'« objet social total », nous pouvons penser que l'ensemble des concepts sociologiques peut être utilisé pour saisir le monde de la vie électronique. Nous ne pourrions en lister l'étendue, ni les appliquer un par un, mais nous verrons que les pratiques numériques peuvent faire l'épreuve d'une multitude d'angles d'attaque, que ce soit celui du sacré, de l'anomie, en passant par la marchandise, le spectacle, les effets-pervers, la culture de masse, les pratiques subversives, la ritualité, l'institutionnalisation, les représentations collectives, etc.

Deuxièmement, nous suivrons l'idée que les outils médiatiques numériques s'insèrent dans une logique paradoxale : ils sont non seulement des outils techniques participant à l'exacerbation d'un procès de rationalisation techno-scientifique de la société occidentale progressiste, en même temps qu'une voie d'échappatoire aux logiques modernes, participant de la résurgence de formes sociales grégaires, nous pourrions dire « rudimentaires », ou « tribales », pour reprendre une terminologie controversée. Nous pensons pouvoir mettre en évidence une sorte d'anachronisme social dans lequel se confrontent des institutions aux pouvoirs totalisants et une puissance souterraine fragmentaire. Autrement dit, en tant que médias particuliers, ils se font les adjuvants des stratégies verticales et unificatrices des médias de masse tout autant qu'ils permettent de déployer des processus de communications horizontaux et multipolaires. Subséquemment, les processus de construction des identités individuelles et collectives ne peuvent que s'en retrouver impactés.

Troisièmement, nous tenterons de montrer que les outils médiatiques numériques, s'ils parviennent à encourager des formes de stratégies subversives vis-à-vis des pouvoirs centraux, n'en sont pas moins le socle d'un « nouvel esprit du capitalisme », qui se déploie sur la base d'une exploitation

102 Marc Augé, *Le Dieu Objet*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1992 (1^{ère} éd. 1988), p. 143. C'est nous qui soulignons.

mercantile des données des utilisateurs. Le développement du *big data* est le corollaire, non pas fondamentalement de nouvelles stratégies de contrôle social, mais d'un marché mondial qui se nourrit de la masse d'informations gratuitement produite par les utilisateurs. Si la subversion sociale passe par le déploiement de formes sociales affectuelles plutôt que contractuelles, l'économie politique contemporaine se baserait alors sur un capitalisme émotionnel.

III. C) Un terrain inhibé

Les questions que nous venons de poser impliquent une précision importante : en souhaitant mettre en évidence les corrélations entre d'une part les « mutations » sociales et sociétales contemporaines et d'autre part des évolutions techniques, à travers le prisme des outils médiatiques, nous avons fait le choix de porter notre attention à une réalité trop étendue pour pouvoir espérer en révéler tous les aspects. Cette particularité nous a amené à suivre ce qu'Alfred Schütz, dans la lignée de Max Weber, présente comme un modèle de recherche basé sur des typifications, c'est-à-dire des constructions et des structurations de modèles d'actions et d'interactions basées sur un système de pertinence spécifique, celui de la « logique scientifique ». Si Max Weber proposait de construire des idéaux-types à la manière d'un caricaturiste :

On obtient un idéal-type *en accentuant unilatéralement un ou plusieurs* points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés *isolément*, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vues choisis unilatéralement, pour former un *tableau de pensée* homogène.¹⁰³

Alfred Schütz propose lui d'employer la métaphore du marionnettiste¹⁰⁴ pour mettre en lumière la manière dont la sociologie « fait jouer » les cordes qui animent les acteurs sociaux. L'accès à la réalité intersubjective ne se fait pas en « manipulant » les individus au sein de protocoles expérimentaux, mais bien en considérant que les interactions sociales sont un théâtre d'opérations

103 Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, traduit et introduit par Julien Freund, Paris, Plon, 1965, pp. 172-173. C'est l'auteur qui souligne.

104 Alfred Schütz, *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, traduit par Anne Noschis-Guilléron, préface de Michel Maffesoli, Klincksieck, coll. « Méridiens Klincksieck », 2008 (1^{ère} éd. 1971, Martinus Nijhoff Publishers), 286 p.

qui se jouent au sein d'un environnement spécifique, et qu'il est possible d'observer pour en rendre compte.

De cette manière, nous n'avons pas voulu mettre l'accent sur des lois qui permettraient de « mesurer » et de maîtriser son objet, car, pour reprendre les termes du sociologue :

Une étude « objective » des événements culturels, dans le sens où le but idéal du travail scientifique devrait consister en une réduction de la réalité empirique à des lois, n'a aucun sens [...] parce que 1) la connaissance des lois sociales n'est pas une connaissance de la réalité sociale, mais seulement un des multiples moyens que la pensée utilise à cet effet, et que 2) il n'est pas possible de concevoir une connaissance des événements culturels autrement qu'en se fondant sur la signification que la réalité de la vie, toujours structurée de façon singulière, possède à nos yeux dans certaines relations singulières¹⁰⁵.

Cependant, nous avons tenté de réunir et de croiser un certain nombre d'approches, non seulement en tentant de saisir le « monde de la vie quotidienne » comme un « observateur désintéressé »¹⁰⁶, mais aussi en y intégrant un ensemble de données strictement quantitatives tout autant que des éléments de discours des individus interrogés.

La nature de notre objet d'étude – un objet technique et les usages y attendant – nous a poussé à utiliser différentes méthodes complémentaires afin de faire ressortir divers types de données qu'il serait alors possible d'exploiter. C'est en croisant ces données avec deux enquêtes du CREDOC que notre travail peut gagner en profondeur : les rapports de ce dernier fait état d'un ensemble de données quantitatives tout à fait pertinentes à la vue de leur méthode d'enquête, de leur échantillon, et du traitement de leurs résultats. Nous avons donc tenté d'élaborer simultanément une enquête en ligne, tout en prenant part aux différentes activités numérique sous le régime de la participation observante, et, pour compléter, avons réalisé une série d'entretiens.

¹⁰⁵ Max Weber, *Op. Cit.*, pp. 159-160.

¹⁰⁶ Voilà comment ce statut est défini par Schütz : « Il n'est pas impliqué dans la situation observée, qui ne présente pour lui aucun intérêt pratique, mais seulement cognitif. Ce n'est pas le théâtre de ses activités mais seulement l'objet de sa contemplation. Il n'agit pas dans sa situation, réellement intéressé par les conséquences de ses actions, les espérant ou les redoutant, mais il la regarde avec la même tranquillité d'âme que le chercheur en sciences naturelles prenant connaissance du résultat dans son laboratoire. »

Cf. Alfred Schütz, *Op. Cit.*, p. 45.

D'ailleurs, nous soulignons ici que le monde de la vie numérique peut tout à fait être vu comme un laboratoire social particulier – dans lequel les règles d'actions sont davantage souples et négociables que rigides et protocolaires –, au sein duquel les individus laissent libre court à leur curiosité.

L'origine de ces différentes données permet à notre sens de réduire ce que Philippe Combessie appelle l' « écart entre dire et faire ». En effet, nous dit-il : « Lorsque les humains parlent de leurs comportements, les écarts entre discours et pratiques – entre ce qu'ils disent faire et ce qu'ils font – sont parfois importants. »¹⁰⁷ L'objet de notre travail n'était pas directement de s'interroger sur les « dynamiques génératrices de ces écarts »¹⁰⁸, bien que nous ayons senti cette dernière, lorsque nous avons confronté les discours recueillis dans notre pré-enquête avec certaines pratiques intimes qui foisonnent au sein du cyberspace (comme en atteste la quantité de connexion et la popularité de certaines plateformes), au sein desquelles malheureusement, pour des questions légales et éthiques, nous n'avons pas pris part : pornographie, commerce au sein du *darknet*, relations extra-conjugales éphémères via des application comme Tinder, espionnage conjugal, etc. Nous avons eu l'occasion de constater aussi l'occultation volontaire de certaines pratiques¹⁰⁹.

Les pratiques que nous avons pu « observer », c'est-à-dire visualiser, parce qu'elle *apparaissent* sur les plateformes immatérielles, ne prennent pas en ligne de compte tout ce qui se fait *dans l'ombre*. Nous pouvons cependant confirmer que le croisement d'une pratique observatoire, et d'un recueil des discours (sous deux formes) permet d'essayer de réduire l'impact de cet écart.

Il faut rajouter que pour notre questionnaire, le mode de diffusion retenu (l'auto-administration du questionnaire) permet dans une certaine mesure de réduire cette disparité, les enquêtés (anonymes) n'ayant pas à se confronter à d'éventuelles réactions (positives ou négatives) de la part de leur interlocuteur : nous pensons que l'auto-administration favorise une forme d'honnêteté qui pourrait faire défaut lors de la diffusion d'un questionnaire que nous aurions nous-même administré¹¹⁰.

107 Philippe Combessie, « Quand les femmes "libertines" parlent de leur sexualité. Analyse des écarts entre discours entendus et pratiques observées », in Thiphaine Barthélemy (dir.), Philippe Combessie (dir.), Laurent Sébastien Fournier (dir.), Anne Monjaret (dir.), *Ethnographies plurielles. Déclinaisons selon les disciplines*, Paris, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Orientations et méthodes », 2014, p. 259.

108 *Idem*, p. 265.

109 Sur ce dernier point, nous pouvons indiquer que, même lorsque les enjeux « éthiques » ou « moraux » ne sont pas « élevés », certains individus mentent volontairement, dans leurs discours, sur les pratiques qu'ils peuvent avoir au sein du monde numérique. C'est le cas par exemple de Yohan, qui répond par la négative lorsque nous lui demandons, au cours d'un entretien, s'il possède un blog. Une fois que l'entretien (enregistré) a été terminé, il a tenu à nous indiquer en *off* (pour quels motifs ?) qu'il avait menti, et qu'il tenait un blog dont le sujet central est la production et la consommation (en tant que grand amateur) des bières artisanales. Voir sur ce point l'entretien avec Yohan Untel : ANNEXE 6 Entretien avec Yohan Untel, « Conversation », p. 535.

110 C'est ainsi que quelques enquêté(e)s parviennent à parler sans retenue, sans question directe portant sur le sujet, de leurs pratiques illégales : téléchargement, espionnage, usurpation d'identité, etc. Un des points qui mérite souligné ici concerne les « aveux » liés aux pratique masturbatoires en ligne (nous exemptons le lecteur du vocabulaire employé). Sans parler de la consultation de vidéos pornographiques (qui est difficile à évaluer), nous pouvons rajouter anecdotiquement que lorsque nous nous sommes rendu à plusieurs reprises sur des plateforme comme Chatroulette, nous avons été impressionné par le nombre d'individus (masculin) qui exhibent librement leur sexe, et par les demandes (des deux genres confondus) qui concernent directement des propositions d'interaction masturbatoire. Une étude entière

III. C. 1. a) Une pré-enquête en ligne

Nous avons tenté de mener une pré-enquête sur les pratiques sociales induites par le développement des outils médiatiques numériques. Pour ce faire, nous avons élaboré un questionnaire que nous souhaitions diffuser en ligne, mais nous nous sommes retrouvés confrontés à un ensemble de problèmes d'où découle principalement le manque de représentativité de l'échantillon retenu, vis-à-vis de la population française dans son ensemble. Ce questionnaire n'a pas été élaboré en escomptant une série de résultats, mais plutôt dans une perspective compréhensive, c'est-à-dire visant à faire ressortir à grande échelle, les motifs que les individus mobilisent pour expliquer et justifier leurs pratiques numérique en général, en lien avec les spécificités techniques des outils qu'ils possèdent.

Ce questionnaire est composé de trente-neuf questions. Les premières concernent les moyens de catégorisation classiques des individus, selon les critères sociologiques habituels (âge, sexe, catégorie socio-professionnelle, et même, ici, pays de résidence). Sur les trente-cinq questions restantes, vingt-deux correspondent à des questions ouvertes, c'est-à-dire des questions à partir desquelles nous demandons aux intéressés d'expliquer, de la manière la plus détaillée possible, les raisons et les motifs de leur conduite et de leur pratique. Nous avons essayé de réduire au maximum les réponses nécessitant aux enquêté(e)s de choisir entre plusieurs items, car la forme ouverte convient mieux au but de cette pré-enquête, qui était de faire parler les individus¹¹¹.

Ce questionnaire devait être initialement diffusé sur des forums touchant aux thématiques des Nouvelles Technologies d'Information et de Communication : entraide, dépannage, actualités, discussions diverses concernant les changements sociaux induits par le numérique, etc. Mais il est apparu très vite que le partage d'un lien hypertexte ou d'un fichier, sur les forums, est considéré comme du SPAM¹¹², mais aussi comme une menace pour la sécurité des informations des utilisateurs et celles circulant de manière générale sur le serveur qui héberge le Blog en question¹¹³.

qui aurait pour objet d'étude les activités sociales au sein de ces plateformes serait un travail extrêmement éclairant sur quelques curiosités notre monde contemporain.

111 Voir la grille de notre questionnaire, ANNEXE 1, Pré-enquête par questionnaire, Modèle du formulaire, p. 431.

112 Le Spam est une technique de prospection publicitaire et commerciale qui consiste à envoyer massivement des informations, généralement par courrier électronique. Le partage d'un lien, selon la modalité, peut-être considéré comme un spam dans la mesure où il peut renvoyer *a priori* sur du contenu publicitaire.

113 C'est fréquemment par l'entremise de liens hypertextes ou de fichiers en pièce jointe que s'introduisent des virus, des *backdoors* (littéralement « portes dérobées », qui offrent en toute discrétion la possibilité de se faire passer à distance pour l'utilisateur d'un système), et autres programmes malveillants (*malwares*).

Pour cela, dès règles très strictes régissent les activités des forums¹¹⁴, appliquées par des équipes de modérateurs¹¹⁵. Malgré l'explication claire de notre démarche en texte introductif¹¹⁶, *aucune réponse n'a été obtenue* grâce à ce procédé de diffusion, et après huit tentatives, et autant d'expulsions et/ou radiation quasi-immédiates de ces plateformes, sans exception, nous avons abandonné cette possibilité¹¹⁷.

Nous avons alors opté pour la diffusion du questionnaire via les réseaux sociaux : Facebook se présente en effet comme une plateforme idéal-typique de la vie numérique, qui regroupe les logiques techno-sociales les plus répandues, ce que viendront confirmer en retour les résultats du questionnaire¹¹⁸. Nous avons alors demandé à une série de contacts de diffuser à notre place le questionnaire à des individus que nous ne connaissions pas, afin qu'ils puissent le diffuser à leur tour, selon un procédé proche de la méthode « boule de neige » : il s'agit de diffuser le questionnaire à une série d'individus possédants les caractéristiques intéressantes pour notre étude (qui possèdent plusieurs plateformes numériques, qui se connectent quotidiennement à internet, qui ont un minimum de connaissances techniques, ...) afin que celui-ci soit diffusé à son tour à des individus qui pourraient faire partie de l'échantillon significatif de la population à étudier.

Le questionnaire a ainsi été diffusé à 193 personnes : la première remarque négative significative que nous avons pu établir est que celui-ci était trop long. En effet, les questions ouvertes incitent les individus à rentrer dans les détails.

114 Par exemple : « Il est interdit de faire sa propre publicité en son nom propre, il est interdit de faire des demandes personnelles et d'utiliser ce forum en son propre nom (bannissement du forum). » (Vevetistosore, « Charte du forum à lire impérativement merci », *Forum Informatique Nouvelles Technologies*, le 10/06/2011. URL: <http://www.fint-31.net/t21-charte-du-forum-a-lire-imperativement-merci?highlight=charte> (dernière consultation le 02/10/2015). Ou encore : « 11. Les forums de Futura-Sciences ayant pour seule vocation d'ouvrir des discussions sur des sujets scientifiques ou techniques les messages entrant dans la catégorie "petites annonces" ne sont pas acceptés. Il en est de même pour les messages appelant à signer une pétition ou demandant de répondre à un questionnaire. » (Yoyo, « Charte - Conduite à tenir sur le forum - Responsabilités », *Forum Futura Sciences*, le 10/01/2003. URL : <http://forums.futura-sciences.com/annonces-officielles/98-charte-conduite-a-tenir-forum-responsabilites.html> (dernière consultation le 02/10/2015).

115 Voici la retranscription d'une discussion avec un des modérateurs : – « Bonjour ThibaultH, Votre discussion a été déplacée. N'hésitez pas à nous contacter pour toute question. Bon surf sur Futura-Sciences et ses forums. L'équipe Futura-Sciences », – « Bonjour, Je ne trouve pas le nouvel emplacement de la discussion que j'ai posté, suite au déplacement que vous avez effectué. Pouvez-vous m'indiquer de manière plus précise où se situe-t-elle ? Merci. Cordialement. Thibault. » – « Cette demande est hors charte les petites annonces ainsi que les sondages ne sont pas acceptés sur le site, la discussion a été retirée et mise à la benne. Cordialement Cram 64. ».

116 « Bonjour. Dans le cadre de ma thèse de doctorat de sociologie (Université Paul-Valéry - Montpellier III), j'ai élaboré un questionnaire concernant le rapport que les individus entretiennent vis-à-vis des interfaces numériques. Vous trouverez le lien ci-dessous. Ce questionnaire est anonyme. Merci d'avance pour votre participation. »

117 Voici la liste des forums sur lesquels nous avons diffusé notre questionnaire : CNET France, Digital Society Forum, Génération numérique, Le grand Forum, Futurama sciences, Forum Informatique Nouvelles Technologies, Forum FS Generation, Follow Your Intuition.

118 Voir le chapitre VIII. Les formes élémentaires de la vie numérique, p. 295.

Pour pouvoir mettre en évidence les éléments significatifs qui pourraient ressortir, nous avons ensuite traité l'ensemble des questions ouvertes grâce au logiciel d'analyse textuelle Iramuteq, dont nous proposons les synthèses graphiques – sous forme de tableaux de similitudes – à la fin de notre travail, en annexe¹¹⁹.

III. C. 1. b) « Une participation observante »

Il faudrait dire, pour commencer, que beaucoup d'éléments étaient réunis, au début de notre travail, pour pouvoir adopter une posture qui nous permette d'avoir à la fois un pied en dehors et un pied en dedans de la réalité quotidienne de la vie numérique.

En 2009, lorsque notre intérêt sociologique s'est porté à proprement parler envers les spécificités des Nouvelles Technologies d'Information et de Communication, et des implications sociales et culturelles qui peuvent y être rattachées, notre équipement en informatique et en téléphonie était mineur et en voie d'être obsolète. Notre équipement en électronique se réduisait à une chaîne Hi-Fi Phillips achetée au début des années 2000, un téléphone portable de la Nokia 1112 (possédant, selon plusieurs fiches techniques, les technologies les moins évoluées sur le marché de l'époque) donné par un membre de notre famille, fonctionnant grâce à une carte SIM sans abonnement ; une unité centrale d'ordinateur Power Macintosh G3 dont la production s'est arrêtée en 1999, offert par la même personne, non connecté à internet¹²⁰; un iPod Shuffle deuxième génération (acheté en 2006). À vrai dire, il faut l'avouer, notre intérêt personnel pour les innovations technologiques s'est arrêté à la sortie de l'adolescence, pour atteindre une sorte de sommet en 2009, lorsque, après avoir rendu un travail d'étude en sociologie sur la « manipulation médiatique », nous avons décidé de jeter aux encombrants notre petite télévision à tube cathodique. Nous n'avons acheté notre ordinateur actuel, un PC portable ASUS possédant toutes les fonctionnalités techniques « adéquates et opérationnelles », qu'en 2013.

Deux motifs se renforçant l'un l'autre justifiaient l'état de notre équipement : le premier, économique. Le second, plus personnel et axiologique : une aversion non feinte envers les objets de consommation, qu'ils soient considérés dans leur généralité ou produits par la technologie de pointe.

L'obsolescence de notre équipement nous a valu bien des risées. Mais d'un point de vue pratique, les

119 Voir l'ANNEXE 3 Pré-enquête Tableaux de similitude, p. 451.

120 Fonctionnant grâce à un moniteur à tube cathodique lui-même issue d'une « récupération ».

conditions étaient réunies pour aborder avec un regard candide les outils alors en pleine commercialisation : la sortie des iPad à partir de 2010, les séries d'iPhone commercialisées dès 2007, les écrans de télévision et les ordinateurs dernière génération : tout un monde étrange observable au quotidien. D'un autre point de vue, il s'est avéré impossible de pouvoir envisager étudier le développement de la technologie numérique sans la considérer par la pratique.

De ces éléments s'est présenté par lui-même un cadre adéquat pour essayer de comprendre les transformations techno-sociales de l'intérieur : nous sommes devenus, comme tout un chacun dans un laps de temps relativement bref (une dizaine d'année) utilisateurs d'une technologie relativement nouvelle et mouvante, dont les logiques de fonctionnement ne sont pas vraiment transparentes, et dont les usages évoluent sans cesse, puisque non encore institutionnalisés.

Il n'a pas été besoin d'enquêter pendant plusieurs mois sur un terrain exotique pour étudier une culture éloignée en reprenant les principes de l'observation participante : au quotidien, nous avons regardé, noté, nous nous sommes interrogé, avons participé, pratiqué, n'avons pas compris, avons identifié, entre émerveillement et scepticisme, passion et écœurement, les logiques profondes à l'œuvre dans les mutations techno-sociales de notre société contemporaine. Nous nous sommes inscrit sur toutes sortes de réseaux sociaux et de réseaux professionnels, nous avons écumé les blogs, les forums, les sites de rencontre, et autres Chatroulette. Nous avons joué aux jeux futiles en ligne. Nous avons fouiné. Nous avons passé du temps à lire des commentaires publiés sous des vidéos de chats mignons. Nous avons essayé de publier une photo mignonne de notre chat pour pouvoir en lire les commentaires. Nous avons trafiqué des données, nous avons falsifié des images, nous avons inventé des identités, créé des comptes sous un faux nom, construit des avatars, et avons dû (avec succès) contourner certains protocoles de vérification, à l'aide de processus et de techniques dénichés sur la toile mondiale, et pas toujours selon des voies légales. Nous avons été infesté de spams, de publicités, de virus, et de programmes malveillants. Nous avons pratiqué le piratage culturel et logiciel, téléchargé des quantité de fichiers en faisant fi des recommandations juridiques, sans jamais être inquiété directement. Nous avons été surpris, souvent, des facilités de contournement des systèmes législatifs et des protocoles de sécurité. Nous avons ri (un peu), paniqué (parfois), nous avons été dubitatifs (à maintes reprises), mais nous avons compris (de nombreuses choses, techniques et sociales). Il a fallu nous improviser apprenti technicien en maintenance informatique, pour tenter de maintenir notre machine en état de fonctionnement. Nous avons appris à protéger nos données personnelles : bref, nous avons vécu, dans une large mesure, le

commun des mortels, en nous forçant à garder un pied sur terre, ou plutôt un œil sur notre travail.

C'est ainsi que nous avons pu en quelque sorte nous faire « ethnologue de la vie numérique », « netnologue » en reprenant les préceptes d'une méthode à la terminologie alternative : la « participation observante ». Il ne s'agit pas de le justifier ici cette expression en revendiquant la possibilité, pour le chercheur, d'avoir un statut mondain et d'utiliser un rôle déjà existant pour pouvoir engager – sur cet appui – une recherche dans un environnement familier, ce qui, comme le concède Bastien Soulé, n'est pas une perspective méthodologique assez solide ; mais plutôt de prendre acte des limites et problèmes que les dispositions de l'observation participante classique induisent. Plutôt que de déconsidérer faussement une implication subjective comme le voudrait la seconde méthode, la participation observante implique « la participation du chercheur au contexte expérientiel des pratiquants, particulièrement à même de lui permettre d'identifier en connaissance de cause les efforts individuels entrepris pour donner du sens à la vie »¹²¹. Impliquant une démarche plus active que l'observation participante, la participation observante, telle que la mobilise par exemple Loïc Wacquant¹²², est aussi à même de permettre au chercheur de « fabriquer et subir soi-même l'habitus »¹²³ des individus insérés dans l'univers numérique. Avec la participation observante, « la présence sur le terrain n'est pas seulement destinée à décrypter un système social de l'intérieur ; elle vise à comprendre ce que c'est qu'être un acteur de ce terrain, compréhension qui demeure toutefois ancrée dans une expérience essentiellement subjective. »¹²⁴

III. C. 1. c) Une série d'entretiens avortée

Nous souhaitons, pour appuyer cette expérience de la vie numérique, réaliser une série d'entretiens auprès d'une population relativement restreinte, puisque nous voulions cantonner ceux-ci au « monde institutionnel » du numérique, c'est-à-dire à un ensemble d'acteurs rattachés aux

121 Bastien Soulé, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives* [en ligne], Vol. 27(1), 2007, p. 132. URL : [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero27\(1\)/soule.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero27(1)/soule.pdf) (téléchargé le 07/04/2014).

122 Voir Loïc Wacquant, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti Boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales* [en ligne], Vol. 80, 1989, p. 34. URL : <http://www.loicwacquant.net/assets/Papers/CORPSETAME-ARSS1989.pdf> (téléchargé le 07/04/2014).

123 Bastien Soulé, *Op. Cit.*, p. 133.

124 Bastien Soulé, *Op. Cit.*, p. 134.

pouvoirs publics. Nous devons ici préciser un point : aucune des cinq demandes d'entretiens envoyées auprès du Secrétariat d'État chargé du numérique n'ont abouti favorablement (aucune réponse n'a été envoyée de leur part).

La seul « acteur institutionnel » avec lequel nous avons pu nous entretenir est Jean-Marie Bourgogne, le 07/10/2014, qui était alors chargé du Projet « Montpellier Territoires Numérique », et qui a été ravi qu'un étudiant en sociologie ait choisi les « plateformes numériques » comme objet d'étude.

Quelque peu déçu, et désorienté par les refus répétitifs des demandes d'entretiens dans le milieu institutionnel, nous avons alors choisi de cibler une population qui aurait pu avoir plus de recul que de simples usagers : des professionnels, des techniciens, des individus « avertis » des usages et des techniques dont notre étude tente en quelque sorte d'éclairer. De prime abord, si l'idée était de mettre en lumière un ensemble de connaissances pratiques concernant les outils médiatiques numériques, ces entretiens se sont vite révélés plus intéressants lorsque, mettant de côté leur « professionnalisme », les individus ont alors fait part de leur pratique personnelle.

IV. PLAN DE TRAVAIL

Notre travail se divise en trois grandes parties, chacune d'entre elle étant respectivement articulée par trois chapitres. Entre chacune des parties, nous avons inséré un interlude, qui vise à mettre en avant les éléments de contextualisation théorico-historiques nécessaires pour aborder la partie suivante. Chaque partie et chaque chapitre se terminent par une conclusion intermédiaire.

La première partie de notre thèse est consacrée à la question de la technique sous des angles philosophiques et anthropologiques. Le premier chapitre tente d'interroger la notion de technique elle-même, et nous permet d'en établir une définition socio-logique. Sur cette base, nous proposons de synthétiser ensuite les différentes possibilités théoriques qui nous permettraient d'analyser la place de la technique au sein des sociétés humaines. Ce travail préalable nous amène à considérer avec plus de recul et de précision notre objet d'étude : une série d'objets techniques. Pour ce faire, le deuxième chapitre entend faire le lien entre les différentes natures des objets techniques. Après avoir éclairci encore les notions adéquates, nous proposons, en faisant écho à notre premier chapitre, de comprendre les objets techniques comme des éléments complexes, et éminemment collectifs, prenant forme tout autant à partir d'agencement matériels que symboliques, à travers lesquels se configurent des langages, des schèmes de pensées et d'actions, ainsi que des organisations culturelles. Le troisième chapitre entend illustrer nos propos précédents grâce à l'exemple des sociétés totémiques. Nous montrons que les relations que les hommes entretiennent vis-à-vis des objets techniques sont de nature anthropologique, et qu'il n'est pas possible de faire l'impasse sur cette perspective lorsque l'on entend analyser nos sociétés contemporaines à travers le prisme du binôme technique-société.

La deuxième partie de notre thèse est construite à la manière d'une histoire socio-technique des outils médiatiques. Partant, dans le quatrième chapitre, des conditions de l'avènement d'une société moderne, s'appuyant sur une rationalisation de la vie quotidienne, à la fois sur un mode matériel et imaginaire, nous remontons dans notre cinquième chapitre aux origines des éléments techniques majeurs qui composent les outils médiatiques numériques : l'image, le nombre, et le réseau informationnel. Dans le sixième chapitre, nous proposons de distinguer les médias de masse des outils médiatiques numériques à partir d'une logique techno-sociale, c'est-à-dire en fonction des dispositions communicationnelles que les techniques médiatiques spécifiques favorisent. Cela nous

permet de comprendre comment certaines logiques sociales et sociétales sont favorisées en fonction des dispositifs médiatiques spécifiques.

C'est dans la troisième et dernière partie de notre travail que se situe véritablement l'analyse de phénomènes sociaux contemporains relatifs au développement et à la diffusion des dispositifs numériques. Reprenant un certain nombre de théories sociologiques mettant l'accent sur la construction d'une réalité marchande et spectaculaire, le septième chapitre tente de mettre en évidence un certain nombre de dispositions socio-culturelles liées à l'exigence qu'ont les sociétés à mettre en représentation leurs corps individuels et collectifs, ainsi qu'à se déployer sur la base de systèmes de significations qui leur sont propres. Cela nous permet, dans le chapitre huit, de proposer sur la base des données empiriques que nous avons synthétisé, une description des formes élémentaires de la vie numérique, telles qu'elles se déploient de manière idéale-typique dans le cyberspace : ritualité, construction des identités, vécu quotidien. Nous proposons de défendre la notion de *communitas* pour qualifier les nouvelles formes sociales émergentes dans notre culture de communication de masse individuelle. Enfin, le neuvième et dernier chapitre entend montrer que tous les éléments établis précédemment s'insèrent dans une économie politique fonctionnant sur le recyclage de stratégies alternatives. Le développement du big data en lien avec celui du marché de la donnée, favorisent l'avènement d'un capitalisme émotionnel, dans lequel les individus se trouvent pris inconsciemment : les injonctions de l'industrie culturelle à produire de la donnée, via les échanges, le partage, la participation électronique sont les expressions d'un macro-système technique et d'un macro-techno-discours qui maintiennent en bon ordre de marche, malgré tout, l'ordre social contemporain. Les outils médiatiques numériques sont à entendre, non plus seulement comme un objet social total, mais bien comme un médium impérial : celui à partir duquel s'élaborent les stratégies et processus de gouvernance des années à venir.

En conclusion, nous proposons de mettre au centre du débat les phénomènes individuels et sociaux alors mis en évidence sous la forme d'une proposition qui relève les enjeux qu'il y aurait à œuvrer collectivement pour le développement d'une critique de l'économie politique du numérique : au-delà des partis pris et des jugements de valeur, il convient d'être conscient du fait que les outils médiatiques numériques participent d'un mouvement complexe à partir duquel s'articulent ordre et désordre, mais surtout, que les nouvelles formes du capitalisme n'ont jamais autant investi dans tous

les aspects, même les plus intimes, nos existences.

– PARTIE I –
L'HOMME ET LA TECHNIQUE :
POUR UNE SOCIOLOGIE DES
ARTEFACTS

« De toutes choses la mesure est l'homme ; des étants, qu'ils sont ; des
non-étants, qu'ils ne sont pas. »

Protagoras

Lorsque l'on se propose, grâce aux sciences humaines et sociales – en particulier par l'utilisation du regard et de la pratique sociologique – de comprendre ce qu'est une société, et d'en expliciter le socle ontologique, les processus de développement, ainsi que les liens tissés entre ses différentes constituantes, nous nous retrouvons confrontés de prime abord à un choix perceptif, à une considération d'échelle prospective, que de manière générale nous croyons dialectique et indispensable. Ce choix intervient lorsque le chercheur se doit de justifier son placement théorique et empirique, son objet de recherche, son angle d'approche, sa visée prospective. Il serait tentant ainsi de prendre parti pour l'une ou l'autre des approches sociologiques et de s'y cantonner, selon la manière avec laquelle nous souhaiterions rendre compte de la source et de l'ordre organisationnel de la société considérée.

D'une part, dans la tradition durkheimienne, il semble possible de proposer une approche holiste au travers de laquelle nous pourrions percevoir une unité *a priori* et *sui generis* des groupements sociaux, en rendant visibles les différents schémas d'organisation institutionnels, à la fois, et selon chacun, vecteurs de structures, de systèmes, d'ensembles matriciels matériels et idéologiques à l'intérieur desquels les individus trouveraient leur place en fonction des modalités d'agencement de ces sous-ensembles. D'autre part, un individualisme méthodologique se proposerait de rendre compte d'avantage du caractère processuel et déterminant des relations sociales, en cernant les multiples liens tissés par les individus, qui de fil en aiguille fournissent ce maillage dense et complexe qui compose les groupements humains organisés.

Il nous semble important aujourd'hui, en accord avec la proposition de Georges Gurvitch, de commencer par dépasser ce strict cadre méthodologique dualiste, qui ne permet pas de rendre compte de manière satisfaisante de ce qui est un enjeu majeur de nos interrogations sociologiques contemporaines. En effet, une fois mise de côté la distinction énoncée ci-dessus, il sera préférable de considérer les organisations humaines comme animées d'un double mouvement simultané et combinatoire : en envisageant le lien social comme un processus en perpétuelle redéfinition, c'est-à-dire en mettant l'accent sur un social « mutagène », nous proposerons une analyse qui permettra de comprendre de quelles manières et selon quelles modalités les agents individuels se trouvent aspirés au sein d'un agencement collectif, dont il est possible de relever les diverses formes, mais aussi et dans le même temps de comprendre le rôle des structurations sociales sur les individus. En effet, dans une perspective qui se rapproche avant l'heure de la « complexité » d'Edgar Morin, nous devons concéder à Gurvitch la mise en relief de ce double mouvement de structuration et de déstructuration continu, tout autant que les différents niveaux à l'intérieur desquels ils s'appliquent : « la sociologie est une science qui étudie *les phénomènes sociaux totaux dans l'ensemble de leurs aspects et de leur mouvement en les captant dans des types dialectisés micro-sociaux, groupaux et*

globaux en train de se faire et de se défaire »¹²⁵.

Pour Edgar Morin, la complexité est

à première vue, [...] un phénomène quantitatif, l'extrême quantité d'interactions et d'interférences dans un très grand nombre d'unités. [...] Mais la complexité ne comprend pas seulement des quantités d'unités et d'interactions qui défient nos possibilités de calcul, elle comprend aussi des incertitudes, des indéterminations, des phénomènes aléatoires. [...] Mais la complexité ne se réduit pas à l'incertitude, *c'est l'incertitude au sein de systèmes richement organisés*. Elle concerne des systèmes semi-aléatoires dont l'ordre est inséparable des aléas qui la concernent. La complexité est donc liée à un certain mélange d'ordre et de désordre, mélange intime, à la différence de l'ordre/désordre statistique, où l'ordre (pauvre et statique) règne au niveau des grandes populations et le désordre (pauvre parce que pure indétermination) règne au niveau des unités élémentaires¹²⁶.

En prenant en considération le lien entre ces éléments, notre attention ne se focalisera pas, dans l'immédiat, ni sur des considérations d'échelles interprétatives, ni sur le choix d'une méthode axée sur la détermination individuelle de la société, ou la détermination collective des individus, bien qu'il sera de bon ton d'y revenir ultérieurement : ce qui cimente les propos qui suivent tient au choix de notre objet d'étude. Car bien que la spécificité des sciences humaines se fonde sur le matériau qui en constitue les axes de recherche, c'est-à-dire l'humain, nous proposons ici d'élargir le champs d'investigation de la sociologie en nous concentrant sur l'étude des objets, au sens littéral du terme.

Il paraît justifié que des disciplines comme l'archéologie, l'histoire, l'anthropologie puissent de manière satisfaisante et légitime construire ses axes de recherches autour des objets, des artefacts, des outils, car ceux-ci sont la trace évidente de traits culturels ayant été cristallisés dans le temps. Dans cette logique, aujourd'hui, de nombreuses disciplines étendent leur domaine d'investigation aux objets – le *design* par exemple¹²⁷ –, et la sociologie ne doit pas être écartée de cette voie, car dès lors que l'on a réussi à se débarrasser de la perception uniquement utilitaire que l'on a vis-à-vis d'eux, la mise à jour de leur essence permet de les appréhender comme parties prenantes des logiques culturelles.

125 Georges Gurvitch (dir.), *Traité de sociologie*, Tome I, Paris, Presses Universitaires de France, 1962 (1958), p. 27.

126 Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Éditeur, coll. « Communication et complexité », 1990, pp. 48-49.

127 Le design est aujourd'hui considéré comme une discipline universitaire, dont les liens avec la sociologie sont de plus en plus étroits. Voir par exemple : Stéphane Vial, *L'être et l'écran. Comment le numérique change la perception*, Paris, Presses Universitaires de France, hors collection, 2013, 333 p.

Les objets ne doivent plus être désormais considérés simplement comme des productions matérielles et techniques : de part leur double nature, sociale et technique, ils se trouvent être de puissants agents médiateurs, tant dans la constitution des groupes socio-culturels, que dans la construction des identités individuelles, et même dans l'édification des institutions politiques, économiques, sociales, etc. Dans cette logique, il ne faut plus seulement prendre acte du postulat d'Émile Durkheim qui, dans *Les règles de la méthode sociologique* nous expose que « la première règle et la plus fondamentale est de *considérer les faits sociaux comme des choses* »¹²⁸, mais également considérer, comme nous le rappelle Claude Lévi-Strauss, que la logique inverse est tout à fait valable : « les choses (objets manufacturés, armes, outils, objets rituels) sont elles-mêmes des *faits sociaux* »¹²⁹. C'est en tout cas l'enseignement qu'il faut retenir du neveu de Durkheim, Marcel Mauss, lorsqu'il nous offre dans son ouvrage *Sociologie et anthropologie*¹³⁰ les outils théoriques attribuant à la sociologie la possibilité de porter un regard qui ne se limiterait plus aux ensembles unitaires d'individus. Les corps individuels ou les objets matériels possèdent intrinsèquement une marque qui relève d'une dimension collective : ils sont sociaux.

Tout au long de notre travail, notre attention se portera donc sur une série d'objets particuliers, ou plus précisément, sur une catégorie d'objets techniques, un ensemble logique d'objets, qui contient en son sein différentes variantes. Dans cette première partie nous allons cependant établir préliminairement les possibilités théoriques qui permettent à la sociologie de saisir les objets comme objet d'étude.

En faisant le choix de porter notre regard sur les outils médiatiques numériques, qui nous apparaissent comme étant emblème technique de notre culture occidentale mondialisée, et même un élément central du système technique et du système social sur lesquels se fonde cette culture, nous prenons le risque d'empiéter sur des disciplines connexes.

Nous nous attacherons plus loin à établir des distinctions en fonction des objets effectifs sur lesquels notre étude est basée, et à détailler l'ensemble des éléments que nous intégrons à cette catégorie. Ceux-ci se distinguent de manière générale – en amont – par leurs spécificités techniques, et nous verrons comment ces caractéristiques permettent également de distinguer – en aval – les outils numériques en fonction des usages auxquels ils renvoient.

128 Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1990 (1^{ère} éd. 1895, Librairie Félix Alcan, p. 15.

129 Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 (1958), p. 390.

130 Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006 (1950), 482 p.

Ainsi, dans le cadre d'une étude sociologique portant sur des objets, nous nous demanderons dans cette partie en quoi la technique peut être considérée comme le médiateur fondamental que les individus contemporains placent entre lui, ses semblables, et le monde. Il s'agira de comprendre la relation particulière que nous entretenons avec elle. Cela nous mènera à cerner ses rôles et ses fonctions, mais aussi, et plus largement, nous envisagerons le rapport étroit que l'être humain a toujours eu avec les objets techniques qu'il produit, c'est-à-dire que nous comprendrons les objets comme des éléments essentiels dans le fonctionnement du monde social, comme des composantes fondamentales de toute société. Ceux-ci vont nous permettre de mettre à jour l'existence d'interactions multiples et complexes entre les entités humaines et « non-humaines ».

Les objets ne sont pas des « choses », d'autant moins qu'il ne sont pas passifs, car ils orientent par leur nature et leurs spécificités les rapports d'existence des agents sociaux, et par là même les définissent comme tels. Les objets sont parties prenantes de la construction des relations sociales, en même temps qu'il sont produits par elles.

Selon nous, c'est à l'aide de son emprise sur le milieu qui l'entoure que la réalité humaine se constitue. Cependant, car prenant prudemment acte de la complexité d'une tâche qui se voudrait d'analyser et de comprendre la totalité des éléments constituant non seulement la réalité sociale, mais encore plus largement la réalité humaine, dans ses considérations économiques, techniques, politiques..., nous pensons qu'une étude sociologique qui se centrerait sur ce matériau non humain, serait plus à même d'orienter des perspectives pérennes vis-à-vis des sciences humaines et sociales. Afin d'ajouter de l'étendue à nos interrogations préliminaires, nous émettrons une série d'hypothèses complémentaires, qui permettront petit à petit de cibler la recherche que nous envisageons, et de traduire cette complexité sociale en un objet central, celui par lequel les individus contemporains entrent en médiation dans leurs rapports d'existence : la technique.

C'est pourquoi nous allons tenter de montrer que les objets sont d'une importance majeure lorsque l'on projette d'analyser un ensemble socio-culturel particulier. Pour ce faire nous allons dans cette première partie réfléchir aux liens indéfectibles qui sont tissés réciproquement par la technique et par le social.

Le premier chapitre sera consacré à un travail de définition concernant la notion de « technique ».

Ce sera l'occasion de considérer philosophiquement son essence et sa nature. Ce travail nous conduira alors à réfléchir aux différentes perspectives sociologiques qui nous permettent de l'appréhender, pour finalement montrer qu'il n'est pas possible de penser la technique séparément de la société.

Dans le deuxième chapitre, nous interrogerons plus spécifiquement la notion d'objet : à travers un ensemble de notion analogues, nous aurons l'occasion de préciser les rapports entre technique et société. Nous nous attarderons ensuite à déterminer en quoi les objets techniques peuvent être considérés comme des objets d'étude, en montrant qu'ils sont à envisager comme concrétisation de la totalité culturelle dans laquelle ils sont pris, nous permettant de traduire les logiques qui les enserrent.

Enfin, dans le troisième chapitre, nous avons choisi d'explorer une illustration historico-anthropologique de ces considérations, en tentant, à travers l'exemple des sociétés totémiques, de confirmer et valider nos suppositions : les objets sont des prismes matériels des unités socio-culturelles.

CHAPITRE I. DU RÔLE DE LA TECHNIQUE AU SEIN DES SOCIÉTÉS

« La fréquentation de la grande technologie nous est ainsi très familière, pourtant l'homme moderne qui jouit de ce grand confort matériel ignore tout en général de ses origines. »¹³¹

Nous devons ici amorcer un travail de réflexion et de définition concernant les liens qui peuvent être tissés entre « technique » et « société ». Mais il n'est jamais évident de ne pas tomber dans le piège du déterminisme lorsque nous essayons de penser un rapport dialectique et évolutif entre deux termes particuliers. Interroger les relations qui existent entre la technique et la société n'échappe pas à la règle : nous les pensons la plupart dans un rapport de cause à effet.

Alors qu'aujourd'hui de nombreux chercheurs pensent leur imbrication en terme d'influence réciproque, il ressort régulièrement la tentation d'expliquer et de justifier les conditions de notre existence en les imputant à des causes qui n'impliqueraient pas des choix conscients aux niveaux individuel et collectif, notamment lorsque nous considérons que les techniques et les technologies nous contraignent à agir de telle ou telle manière. Le discours ambiant et les discussion mondaines peuvent nous fournir un florilège d'exemples¹³². Même sous des formes atténuées, sans parler d'un strict déterminisme technique des rapports sociaux, il est possible d'envisager le fait que les relations sociales et l'organisation collective peuvent être dépendantes d'un ensemble « technico-culturel », c'est-à-dire historiquement et techniquement conditionnées. Autrement dit, il est possible de penser que les relations interindividuelles sont (et ont toujours été) modelées selon les potentialités techniques des objets médiateurs que les individus utilisent au quotidien : le rapport ontologique que les membres d'un ensemble socio-culturel entretiennent avec le monde peut être vu comme étant constitué par les modalités opératoires des objets techniques en usage dans cet ensemble.

131 Alain Gras, *Les macros-systèmes techniques*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1997, p. 3.

132 C'est le cas par exemple quand nos propos se rapprochent des cas suivants : « je dois prendre la voiture pour aller chercher mes enfants à l'école, je suis obligé », « je ne peux pas faire autrement que de régler par carte bancaire », « il faut à tout prix que je passe un coup de fil ».

Dans le but d'éclairer les rapports entre technique et société, et de discuter des relations d'influence qui s'y joueraient, nous proposons ici de réfléchir dans un premier temps à la notion de technique, pour, dans un deuxième temps faire état des différents cadres théoriques qui mettent à l'épreuve ces rapports.

I. A) Qu'est-ce que la technique ?

Depuis les premiers âges de la philosophie, les interrogations portant sur la nature et l'essence de la technique ont sollicité les principales figures de la pensée réflexive. De Platon à Heidegger, en passant par Alain, Leibniz, Emmanuel Kant, Karl Marx, Walter Benjamin, Hannah Arendt, que les exposés se concentrent sur les rapports qu'elle peut entretenir avec la nature, l'être humain, la politique, l'art, l'économie, ou tout simplement qu'ils se contentent d'en discuter l'essence, la technique intrigue, passionne, et fascine la pensée. Nous ne pouvons ici mettre en débat l'ensemble des conceptions de la technique qui ont traversé l'histoire, et nous nous contenterons donc de faire état des plus importantes, des plus significatives, et des plus justes à nos yeux.

D'un point de vue étymologique, le terme *technè*, en grec, renvoie à la réalisation et à la conception matérielles, tant en faisant référence à l'acte de production en lui-même qu'aux outils que celui-ci induit. Cornélius Castoriadis nous rappelle ainsi que : « Technique, du grec *technè*, remonte à un verbe très ancien *teuchô* [...] dont le sens central chez Homère est "fabriquer", "produire", "construire" ; *teuchos*, "outil", "instrument", est aussi l'instrument par excellence : les armes. »¹³³ Mais le développement sémantique du terme grec et de ses déclinaisons l'insère surtout dans une dimension strictement pratique et utilitaire¹³⁴, lorsque s'y rattache le signifié « efficacité ». Castoriadis de poursuivre :

Déjà chez Homère s'accomplit le passage de ce sens à celui de causer, faire, être, amener à l'existence, souvent détaché de l'idée de fabrication matérielle, mais jamais de celle de l'acte

133 Cornélius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Le Seuil, coll. « Esprit », 1978, p. 291. C'est l'auteur qui souligne.

134 Cette vision utilitariste de la technique, qui est si répandue, est à lier, comme nous le rappellent par exemple les historiens François Jarrige et Raphaël Morera, directement à son étymologique grecque : « Homère désigne par la *technè* les opérations d'élaboration matérielle. La technique a d'emblée une dimension instrumentale, elle est travail de la matière. »

Cf. François Jarrige et Raphaël Morera, « « Technique et imaginaire. Approches historiographiques », *Hypothèses* [en ligne], 2005/1 p. 165. URL : <http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2005-1-page-163.htm> (téléchargé le 19/05/2014).

approprié et efficace ; le dérivé *tuktos*, "bien construit", "bien fabriqué", en vient à signifier achevé, fini, complété [...]. *Technè*, "production" ou "fabrication matérielle", devient rapidement la production ou le faire efficace, adéquat en général (non nécessairement relié à un produit matériel), la manière de faire corrélative à une telle production, la faculté qui la permet, le savoir-faire productif relatif à une occupation et [ultérieurement], le savoir-faire en général, donc la méthode, manière, façon de faire efficace.¹³⁵

Dans ce sens, la technique prise dans une acception littérale se révèle implicitement comme une extériorisation potentielle de l'esprit humain, c'est-à-dire qu'en tant que production de l'homme elle relève nécessairement de processus subjectifs. D'ailleurs, souligne Castoriadis, s'ajoute plus tardivement aux signifiés de la technique la notion de création et de créativité (la *poièsis* aristotélicienne qui se pérennisera chez Platon¹³⁶). Les liens entre « art », « savoir-faire » et « techniques » semblent alors indissociables.

Le plus gros défaut de cette conception est de ne concevoir la technique qu'en faisant référence à la production matérielle d'un ou plusieurs objets, ou en tous les cas à la fabrication matérielle comme visée, finalité : elle est alors considérée comme une pratique productive, même si Aristote par exemple conçoit bien que la technique en soit doit être séparée de son résultat matériel. Laissons encore parler Castoriadis :

Ce que Platon aura ainsi, une fois de plus, semé en passant sera repris et explicité par Aristote : la *technè* est une *hexis* (habitus, disposition permanente acquise) *poiètikè*, à savoir : créatrice, accompagnée de raison vraie [...]; comme la *praxis*, elle vise « ce qui pourrait aussi être autrement », donc son champ est le possible [...], ce qui accepte en lui-même d'être tout autant disposé autrement, mais elle diffère de la *praxis* en ce que sa fin est un *ergon* (œuvre, résultat) existant indépendamment de l'activité qui l'a fait être et valant plus qu'elle [...]¹³⁷.

Malgré l'évolution sensible de la conception qui sépare ici l'élève du maître, nous concevons, au contraire, et sous le bénéfice du temps, que la technique existe même lorsqu'elle ne se concrétise pas en objet, en artefact, en création : elle n'est ni pure pratique, ni pure production

135 Cornélius Castoriadis, *Op. Cit.*, pp. 291-292.

136 L'auteur invoque alors la définition de la *poièsis* telle qu'exprimée par Platon : « Cause qui, quelle que soit la chose considérée, fait passer celle-ci du non-être à l'être », de sorte que « les travaux qui dépendent d'une *technè*, quelle qu'elle soit, sont des *poièsis* et leurs producteurs sont tous les poètes (créateurs) ».

Cf. *Idem*, p. 293. C'est l'auteur qui souligne.

137 *Ibidem*. C'est l'auteur qui souligne.

créatrice. Comment dès lors l'expliquer, en rendre compte, l'identifier ?

Ce dont il convient de prendre acte ici – dans un premier temps – c'est simplement du fait que, comme l'a soutenu par exemple André Leroy-Gourhan, l'essence de la technique est à rechercher non pas en elle-même, mais bien en l'homme, comme caractéristique ontologique – au même titre que le langage – de *l'homo faber*¹³⁸. Malgré qu'il penche scientifiquement, dans une perspective co-évolutive, pour un strict déterminisme technique de la société, l'archéo-anthropologue établit dans *Le geste et la parole*¹³⁹ un rapport « biologique » de l'homme à la technique, en montrant qu'il ne serait pas possible de comprendre la seconde sans le premier : de l'acointance entre technique et société naît un « quasi-organisme » au sein duquel nature et culture fusionnent¹⁴⁰. Il manque cependant à l'auteur l'effort d'une définition précise et claire (hors des voies de l'utilitarisme dans lesquelles on l'insère trop souvent) de ce qu'il entend par technique.

D'un point de vue sociologique, il est regrettable que de nombreuses analyses – même modernes – restent également confinées dans cette logique utilitaire. C'est par exemple le cas de Jürgen Habermas lorsqu'il envisage la possibilité de « reconstruire l'histoire de la technique sous l'aspect d'une objectivation progressive de l'activité rationnelle par rapport à une fin »¹⁴¹. Si nous envisageons au contraire le fait que la technique est un trait culturel universel, c'est-à-dire en considérant le fait que l'apparition de la technique est à mettre en lien avec l'apparition de l'espèce humaine, et que chaque groupe culturel développe sa technique selon une logique qui lui est propre¹⁴², nous ne pouvons pas être d'accord avec cette proposition dans le sens où les sociétés que l'on classe dans la catégorie des sociétés « archaïques », ou « traditionnelles », possèdent une technique qui, tout autant « efficace » et opérationnelle que celle des sociétés modernes dans leurs ordres de valeur respectifs, ne s'inscrit pas dans le registre d'un quelconque développement rationnel, qui serait issu de l'application pratique de la connaissance scientifique, sous l'aune de la

138 Il est entendu que *l'homo faber* ne désigne pas une espèce singulière d'hominidés, distincte de *l'homo sapiens*. « *L'homo faber*, terme commode mais sans fondement paléontologique, englobe en réalité la longue suite des Anthropiens dont *L'homo sapiens* est sorti » (André Leroi-Gourhan, *Évolution et techniques. Tome I : L'homme et la matière*, Paris, 1971 (1943), p. 10.).

139 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Tome 1 : technique et société, Paris, Albin Michel, 1964, 323 p.

140 Voir : Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, 623 p.

141 Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, traduit et préfacé par Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1973 (1^{ère} éd. 1968, Suhrkamp), p. 13.

142 Voir sur ce point le chapitre III. B) Un détour vers le « totémisme », p. 151.

rationalité.¹⁴³

En vue d'établir une définition de la technique dans laquelle il s'agira de dépasser les conceptions couramment mobilisées – la concevoir comme un ensemble de moyens pratiques pour parvenir à des fins définies (l'acception liée au langage courant, et qui se rattache en fait à la technique *moderne*) –, nous proposons alors de nous intéresser à la réflexion que Martin Heidegger développe à propos de celle-ci. Car il nous semble qu'en tentant de cerner l'essence de la technique, Heidegger parvient à asseoir une vision de celle-ci qui ne reste pas enserrée dans des carcans utilitaristes, et qui se rapproche d'avantage d'une perception phénoménologique, que nous pensons nécessaire lorsque nous souhaitons en cerner les tenants et les aboutissants.

I. A. 1) Ontologie de la technique et définition

Dans un article publié sous le titre « La question de la technique », Martin Heidegger commence par reprendre les deux points essentiels qui constituent la définition de la technique selon le sens commun.

Nous questionnons au sujet de la technique, quand nous demandons ce qu'elle est. Un chacun connaît les deux réponses qui sont faites à cette question. D'après l'une, la technique est le moyen de certaines fins. Suivant l'autre, elle est une activité de l'homme. Ces deux manières de caractériser la technique sont solidaires l'une de l'autre. Car poser des fins, constituer et utiliser des moyens, sont des actes de l'homme.¹⁴⁴

Cependant, rajoute-t-il, « la conception instrumentale de la technique, bien qu'exacte, ne révèle pas encore son essence »¹⁴⁵. Car si l'on considère uniquement cet aspect de la technique, qui de manière implicite nous conduit, lorsqu'on cherche à trouver le meilleur moyen pour atteindre une finalité visée, à entretenir avec elle un rapport de « maîtrise », c'est-à-dire que nous souhaitons nous « en rendre maître », que reste-t-il d'elle lorsque l'on émet l'hypothèse qu'elle n'est pas

143 La raison et la rationalité, la science et le progrès, comme nous le rappelle Max Weber, sont des traits caractéristique de la modernité. De ce fait, il paraît impertinent d'associer les sociétés pré-modernes au développement des techniques « rationnelles » (le terme pris ici dans son sens de « conscience scientifique »).

144 Martin Heidegger, « La question de la technique », *Essais et conférences*, traduit de l'allemand par André Préau et préfacé par Jean Beaufret, Paris, Éditions Gallimard, 1958, p. 10.

145 *Idem*, pp. 11-12.

uniquement un moyen ? Autrement dit, pour paraphraser l'auteur : « supposons maintenant que la technique ne soit pas un simple moyen : quelles chances restent alors à la volonté de s'en rendre maître ? »¹⁴⁶. Nous le voyons, cette proposition rend caduque toute définition de la technique comme activité pratique à travers laquelle l'homme instrumentaliserait son environnement pour s'en rendre maître. Car en effet, au-delà de cette simple caractéristique de la technique comme moyen, il nous faut considérer que nous désignons par technique un ensemble d'éléments tellement hétéroclites qu'il en devient impossible de la penser de manière globale.

Pour Heidegger, la technique est avant tout un *Gestell*, c'est-à-dire une puissance d'arraisonement du monde : « Nous demandons ce qu'est la technique, afin de mettre en lumière notre rapport à son essence. L'essence de la technique moderne se montre dans ce que nous avons appelé l'Arraisonement. »¹⁴⁷.

Le philosophe parvient, grâce à ce terme, à déceler et révéler un des caractères principaux de la technique : à la fois intérieure et extérieure à l'homme, elle se caractérise comme « puissance de dévoilement », c'est-à-dire comme produit subjectif et moyen objectif que les hommes mettent à contribution en vue de l'exploitation et de la maîtrise des ressources naturelles. Il ne faut cependant pas entendre l'arraisonement comme un moyen, un intermédiaire, mais bien, comme il l'affirme : « puissance », c'est-à-dire potentiel, capacité, disposition, force. Dans ce sens, la notion d'arraisonement doit être comprise comme un processus possible par lequel l'être humain peut être amené à mobiliser un cadre particulier pour exprimer et donner du sens à l'expérience de sa vie. C'est un mode suivant lequel le réel se dévoile comme « fonds » (c'est-à-dire comme stabilité), un processus à travers lequel l'être humain trouve la constance de sa place dans le monde. Définir la technique à travers la notion d'arraisonement, comme *Gestell*, ou « mode du dévoilement », c'est la concevoir comme une part intime de l'être humain : ontologiquement, elle est ce qui fait l'Homme, elle est ce que fait l'Homme, à la fois rapport subjectif à son environnement et projection objective de son intimité au sein de ce dernier.

Selon Heidegger, c'est par le biais de la technique que l'être humain parvient à la vérité de sa condition ; c'est-à-dire que, considérant l'abstraction (l'arrachement) à la nature à laquelle sa conscience l'assujettit, il ne lui est possible de produire les conditions de son existence qu'en

146 *Idem*, p. 11.

147 *Idem*, pp. 31-32.

médiatisant – en « faisant venir » – l'expérience du réel par la technique (que cette technique soit corporelle, linguistique, artistique, ou technique de production)¹⁴⁸. L'homme n'accède à la présence au monde précisément que parce qu'il la produit par le biais de moyens techniques. Lorsqu'il produit le monde, il le présente, et se le représente, il le dévoile, l'exhibe, le rend sien et en prend possession. Laissons parler le philosophe :

Mais comment a lieu la pro-duction, soit dans la nature, soit dans le métier ou dans l'art ? Qu'est-ce que le pro-duire, dans lequel joue le quadruple mode de faire-venir ? Le faire-venir concerne la présence de tout ce qui apparaît au sein du pro-duire. Le produire fait passer de l'état caché à l'état non caché, il présente. [...] Cette arrivée repose, et trouve son élan, dans ce que nous appelons le dévoilement.¹⁴⁹

Nous demandions ce qu'est la technique et sommes maintenant arrivés devant le [...] dévoilement. En quoi l'essence de la technique a à voir avec le dévoilement ? Réponse : en tout. Car tout "produire" se fonde dans le dévoilement. [...] Dans son domaine rentrent les fins et les moyens, et aussi l'instrumentalité. Celle-ci passe pour être le trait fondamental de la technique. Si, précisant peu à peu notre question, nous demandons ce qu'est proprement la technique entendue comme moyen, alors nous arrivons au dévoilement. En lui réside la possibilité de toute fabrication productrice. Ainsi la technique n'est pas seulement un moyen : elle est un mode du dévoilement.¹⁵⁰

Nous voyons ici comment la conception de la technique que développe Martin Heidegger s'échappe de l'instrumentalisme caricatural auquel elle est initialement et classiquement rattachée : la technique *n'est pas* la production matérielle, bien que la production matérielle ne peut être que technique.

I. A. 2) Où se cache la technique ?

Comment alors appréhender cette chose à la fois invisible, sans corps, et pourtant si tangible, pratique, efficace, et omniprésente ? L'opacité de cette énigme tient à ce que nous considérons communément à tort la technique comme un produit, c'est-à-dire essentiellement sous la forme de sa concrétisation en tant qu'objet(s), et non comme le préconise Heidegger, en tant que *Gestell*, cadre existentiel.

148 Voir infra : Chapitre I. C) Une œuvre sociale, p. 101.

149 Martin Heidegger, *Op. Cit.*, p. 17.

150 *Idem*, pp. 17-18.

Pour Gilbert Simondon, il n'y aurait effectivement pas de meilleure illustration possible de la technique que dans les objets techniques en eux-mêmes. Considérés comme une « concrétisation » de la pensée, d'un ensemble de valeurs, de schèmes, et de *patterns* culturels, les objets techniques nous permettraient de la visualiser et de l'appréhender directement, afin de mieux la saisir et la maîtriser. La technique serait analysable par les objets qu'elle produit, de surcroît à l'époque moderne : les machines¹⁵¹. Le louable projet de sa thèse permet de mettre sur le devant de la scène le fait que les objets techniques s'insèrent dans des systèmes de significations et des système de valeurs : « ce qui réside dans les machines, c'est de la réalité humaine, du geste humain fixé et cristallisé en structures qui fonctionnent »¹⁵². Peut-être que la prospection de sa thèse aurait eu à gagner s'il avait élargi son champ de vision pour ne pas s'arrêter qu'aux objets techniques. Cela l'aurait sans doute conduit à considérer que la technique ne s'exprime pas uniquement sous forme d'objets matériels, d'outils, de produits manufacturés, ou de machines. Car si, nous en convenons, les objets techniques sont une véritable mine d'information permettant de mettre en lumière les spécificités de la culture qui les produit, la technique en elle-même ne réside ni en un lieu ni en un produit précis, et encore moins uniquement dans un objet précis : elle est un processus, et elle se manifeste dans le va-et-vient cognitif qui s'instaure entre la subjectivité créatrice et la performance pratique objective. De ce fait, dirons-nous, la technique se donne à voir comme médiation entre la *poiësis* et la *praxis*. Voilà comment, dans un cadre qui dépasse largement cette simple question, Marie-Joseph Bertini parvient à l'expliquer :

Définir la technique comme cadre général d'interprétation, *sémiosis*, signifie qu'elle ne doit plus être appréhendée à travers des objets (techniques donc) mais uniquement à travers sa définition comme *Gestell*, au sens que le philosophe Martin Heidegger donne à ce mot : mise à disposition du monde, arraisonnement par lequel l'être humain se saisit comme partie intégrante de la technique, pensant par elle et la pensant. La technique ne se définit donc plus ici comme un ensemble de moyens qui convergent vers des fins ; elle n'est plus *visée* mais *vision*.¹⁵³

Nous commençons à y voir plus clair : la technique, pensée par l'homme, est aussi ce qui lui permet non seulement de penser le monde, mais de le rendre en accointance avec ses besoins, ses

151 Voir par exemple : Jacques Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Éditions Economica, coll. « Classiques des sciences sociales », (1^{ère} éd. 1954, Armand Colin) 1990, 423 p.

152 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, préface de John Hart, postface de Yves Deforge, Paris, Éditions Aubier, 1989 (1958), p. 12.

153 Marie-Joseph Bertini, *Ni d'Ève ni d'Adam. Défaire la différence des sexes*, Paris, Max Milo Éditions, coll. « L'inconnu », 2009, p. 18. C'est l'auteur qui souligne.

aspirations, ses désirs et ses craintes. La technique est un médium, c'est-à-dire dans le même temps un milieu (un environnement), un moyen, et un intermédiaire ; en ce sens, elle est à la fois invisible, et visible partout. Elle est une concrétisation opérationnelle et fonctionnelle d'un rapport au monde, mais aussi abstraction par le biais de laquelle peut se penser et se projeter l'expérience de ce dernier. Examiné sous cet angle, la technique se rapproche de ce que Michel Foucault appelle « dispositif ». Dans un bref essai visant à expliciter cette notion de dispositif, Giorgio Agamben fait d'ailleurs un parallèle à la fois étymologique et philosophique entre le *Gestell* heideggerien et le dispositif foucauldien, exprimant par là la pertinence implicite qui réside dans la définition de la technique comme « totalité » :

Quand Heidegger, dans *La Technique et le tournant*, écrit que Ge-stell signifie communément « appareil » (*Gerät*), mais qu'il entend par ce terme « le recueillement de cette dis-position (*stellen*) qui dis-pose de l'homme, c'est-à-dire qui exige de lui le dévoilement du réel sur le mode du commandement (*bestellen*) », la proximité de ce terme avec la *dispositio* des théologiens, mais aussi avec les dispositifs de Foucault devient évidente.¹⁵⁴

Cette série d'éléments montrent bien qu'il est crucial de saisir le caractère ontologique de la technique, afin de pouvoir analyser les rapports que les Hommes entretiennent avec elle, mais aussi les rapports que ces derniers peuvent entretenir avec leur environnement, au sein de leur environnement, par le biais de la technique. Nous proposons ici de reprendre un passage de Marie-Joseph Bertini qui rend compte, selon nous, des perspectives que la technique peut nous permettre de mettre en lumière concernant les sociétés et les cultures que nous considérons à travers elle.

Toute société s'ordonne autour d'un ensemble de dispositifs matériels et symboliques qui lui permettent de se « cohérer » et de se structurer. Ces dispositifs constituent des techniques qui sous-tendent et surdéterminent le corps social. Nous considérerons donc ce concept central de technique non plus dans son sens utilitaire mais comme processus [...]. Dans cette perspective la technique doit être pensée comme un tissu conjonctif dans lequel « s'originent » les diverses formes de manifestation du vivant, ceux de la réalité humaine en particulier. Coextensive à la cognition humaine, elle commande l'économie de nos systèmes matériels mais aussi symboliques ; c'est par elle que s'élaborent nos systèmes de signification (langage, pensée logique, raisonnement,

154 Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, traduit par Martin Rueff, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages Poche », 2007 (1^{ère} éd. 2006, Nottetempo), p. 29. C'est l'auteur qui souligne.

Les liens entre les deux notions sont d'ailleurs développés dans un ouvrage de Valentina Tirloni (dir.), *Du Gestell au dispositif. Comment la technicisation encadre notre existence*, Bruxelles, EME Éditions, coll. « Transversales philosophiques », 2010, 167 p.

interprétation, esthétique...) et nos systèmes de contrôle des significations (production scientifiques, champs épistémiques, institutions éducatives, médias, Genre, représentations sociales et culturelles...). C'est en ce sens que s'entend la définition de la technique par Claude Lévi-Strauss comme *partie, produit, et condition de la culture*.¹⁵⁵

Bien que la perspective avec laquelle l'auteure envisage la technique nous semble tout à fait correspondre à ce que nous avançons (un processus cognitif à mi-chemin entre la *poièsis* et la *praxis*), nous ne pouvons que lui reprocher son désintérêt pour les objets techniques comme objets d'analyse. Nous allons avoir l'occasion de montrer que contrairement à ses propos, ayant réussi à saisir l'essence de la technique, il devient désormais important de s'attarder sur les objets techniques afin de mettre en lumière les caractéristiques – technosociales – de notre « société numérique ». Les objets techniques et les usages qui y sont rattachés correspondent à l'inscription matérielle et « objective » des cadres techniques et du mode de dévoilement spécifique retenu dans telle ou telle culture. Les objets techniques, lorsqu'on les insère dans une logique technosociale, nous permettent de dévoiler les logiques culturelles dont ils sont partie prenante, en tant que *media*, intermédiaires, artefacts, et cadres existentiel. Sans considération portée envers les objets techniques, il n'est pas possible d'appréhender la technique dans sa dimension sociale, ni les liens qu'elle tisse avec l'ensemble des activités humaines (politique, économique, etc.).

Néanmoins, il reste encore à interroger les possibilités qui se présentent ici : comment penser en terme relationnel d'une part la technique, prise à partir de ses objets (c'est-à-dire de sa matérialisation), et d'autre part la société, prise à partir des interactions médiatisées par ces objets techniques ? Faut-il nécessairement instaurer un rapport d'influence, et donc faire prévaloir l'autorité de l'une sur l'autre ? N'est-il pas possible de concevoir un ensemble de rapports qui, non déterminés à proprement parler, s'établiraient sur le mode d'une stimulation réciproque et interdépendante ? Et en allant plus loin, doit-on nécessairement penser en termes dichotomiques les liens entre technique et société ?

155 Marie-Joseph Bertini, *Op. Cit.*, pp. 17-18. C'est l'auteur qui souligne.

I. B) Les théories du rapport technique/société

« Construit-on toujours une société en même temps qu'une technique ? »¹⁵⁶ s'interrogent pertinemment Bruno Latour et Pierre Lemmonier. À cela, puisque la réponse à cette question dépend à la fois des perceptions propres à l'époque qui se la pose, et des cadres théoriques qui président à toute analyse, Madeleine Akrich leur répond qu'il n'est pas évident de concevoir un déterminisme absolu de l'une des parties envers l'autre. En y prêtant attention, selon elle, l'ensemble des travaux qui sont menés consentent la plupart du temps à une souplesse théorique qui leur permet de ne pas s'enfermer dans une stricte dichotomie :

Les tenants les plus forcenés d'une construction sociale des techniques sont toujours à un moment donné obligés de tenir compte de la résistance des objets, ou en d'autres termes, de facteurs techniques à côté des facteurs sociaux, de même que, symétriquement, les déterministes techniques admettent, ne serait-ce que sous la forme de l'historicité des techniques, l'existence de contraintes sociales, économiques ou démographiques.¹⁵⁷

Passé cette précision, il est malgré tout possible selon elle de distinguer trois modèles d'analyse des relations tissées entre la technique et la société : le premier concède une indépendance marquée de la technique vis-à-vis du social, de l'économie, et du politique ; le deuxième conçoit aussi une nette séparation entre les deux champs, mais admet qu'ils se développent plus ou moins conjointement en s'impactant réciproquement ; le dernier reconnaît que les deux sont indissociables, et adopte une perspective selon laquelle la technique n'est rien d'autre que du social, et que la société ne peut pas être comprise en la séparant du champ de la technique. Nous ne retiendrons ici que le premier et deuxième modèle, pour montrer l'écart important qui les sépare, le deuxième pouvant selon les interprétations être rattaché soit dans l'un soit dans l'autre. Ce qu'Akrich identifie comme un double rapport de « construction sociale des techniques/construction technique de la société » dépend en effet des échelles retenues – macro-analyse ou micro-analyse –, et rend compliqué la prise de position : le rapport de l'influence réciproque entre selon nous dans le dernier modèle, qui tend à indéterminer la supériorité de l'un sur l'autre. C'est d'ailleurs dans la plupart des analyses « récentes » et « perspicaces » que naît ce regard qui ne fétichise ni la technique ni

156 Bruno Latour et Pierre Lemmonier (dir.), *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Recherches », 1994, p. 9.

157 Madeleine Akrich, « Comment sortir de la dichotomie technique/société. Présentations des diverses sociologies de la techniques », in Bruno Latour et Pierre Lemmonier (dir.), *Op. Cit.*, p. 106.

la société.

I. B. 1) Autonomie de la technique

Cherchant à rendre compte d'une logique propre au domaine de la technique, un certain nombre de chercheurs en sciences humaines et sociales se regroupent autour de la thèse qui lui confère une existence propre, se révélant selon les cas sous forme de structure, de système, de milieu, de filière, et autres formes architecturales spécifiques, architectonique malléable ou ossature immuable. En dehors de tout autre cadre collectif (qu'il soit politique, économique, social, historique), la technique est analysée comme ayant une autonomie de développement, de diffusion, et de fonctionnement, impactant alors les autres structures humaines par la portée de sa force organisatrice et disruptive.

Madeleine Akrich distingue, au sein de ce paradigme, deux sous-ensembles théoriques logiques, selon qu'ils se caractérisent par l'attachement à une « faible » ou une « forte » autodétermination technique.

I. B. 1. a) Les « systèmes techniques », ou la souplesse dans la détermination

Dans le premier cas, l'historien Bertrand Gille fait figure de proue. « Cherchant à retracer sur une longue période l'histoire des techniques, il est confronté aux problèmes classiques de l'historien – comment ordonner des masses conséquentes de données et comment définir une périodisation ? –, problèmes qu'il résout par l'introduction d'un certain nombre de concepts à la fois descriptifs et explicatifs. »¹⁵⁸ Dans son ouvrage *Histoire des techniques*, quoique reconnaissant qu'« il ne faut pas isoler les techniques des autres activités humaines, sans lesquelles elles ne se comprendraient pas »¹⁵⁹, Gille s'attache à définir et à hiérarchiser un ensemble d'unités techniques logiques, au premier rang desquelles se situe, au plus haut niveau, l'« ensemble technique »¹⁶⁰. Celui-ci est constitué par l'ensemble des techniques en vigueur au sein d'un groupe socio-culturel déterminé. Cet

158 *Idem*, p. 108.

159 Bertrand Gille (dir.), *Histoire des techniques*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, p. 21.

160 Gille distingue, à ce niveau élémentaire, la « combinaison technique », qui caractérise l'unité technique des sociétés « primitives », et l'ensemble technique, qui s'applique aux techniques complexes des sociétés « développées ».

ensemble technique est une « combinaison unitaire »¹⁶¹ au sein de laquelle se regroupent les gestes, outils, procédés, usages, et chaînes techniques. Celui-ci représente par exemple l'unité technique nécessaire à la forge de la fonte, qui nécessite des hauts-fourneaux, un ensemble de savoirs et savoir-faire, des dispositifs de production énergétique adéquats, etc.

À partir de cet ensemble technique il est possible de remonter le long de la « filière technique » : « les filières techniques constituent des suites d'ensembles techniques destinés à fournir le produit désiré, dont la fabrication se fait, très souvent, en plusieurs étapes successives »¹⁶². La filière technique regroupe donc plusieurs ensembles techniques : ceux qui sont sous-tendus par un système technique particulier. Dans le cas de la fabrication de la fonte, la filière technique réunit les ensembles techniques relatifs à l'extraction des minerais, à leur transport, à la fabrication d'une forge, etc.

Postulant de cette manière des formes de dépendance et des interrelations entre les différents ensembles techniques, Bertrand Gille ne peut que conclure à l'existence d'une unité structurelle globale qui rassemble tous les niveaux et unités logiques relatifs aux techniques au sein d'une société donnée : le système technique.

En règle générale, toutes les techniques sont, à des degrés divers, dépendantes les une des autres, et [...] il faut nécessairement entre elles une certaine cohérence : cet ensemble de cohérences aux différents niveaux de toutes les structures de tous les ensembles et de toutes les filières compose ce que l'on peut appeler un système technique.¹⁶³

C'est dans un autre article que l'historien développe plus en avant les caractéristiques que de tels systèmes posséderaient, ainsi que les possibilités d'analyse permises envers ces derniers¹⁶⁴. Reprenant les éléments de définition du système chez Jacques Ellul (qui lui-même s'appuie sur les propositions de Talcott Parsons), Gille corrobore ceux-ci :

Le système est un ensemble d'éléments en relation les uns avec les autres de telle façon que toute évolution de l'un provoque une évolution de l'ensemble et que toute modification de l'ensemble se répercute sur chaque élément. [...] Les éléments composant le système présentent une sorte

161 Bertrand Gille (dir.), *Op. Cit.*, p. 12.

162 *Idem*, p. 16.

163 *Idem*, p. 19.

164 Voir Bertrand Gille, « La notion de "système technique" (essai d'épistémologie technique) », *Culture technique* [en ligne], n°1, 1980, pp. 8-18. URL : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/30607/CT_1979_1_8.pdf?sequence=1&isAllowed=y (téléchargé le 12/10/2014).

d'aptitude préférentielle à se combiner entre eux plutôt qu'à entrer en combinaison avec des facteurs externes. [...] Les inter-relations produisent une évolution. Le système n'est jamais figé [...]. Un système se caractérise donc par le double élément, d'une part des inter-relations entre les éléments principaux et significatifs de l'ensemble [...] et d'autre part de sa relation organique avec l'extérieur : un système en sciences sociales est forcément ouvert.¹⁶⁵

Ainsi, pour Bertrand Gille, parler de système technique revient à prendre en considération deux éléments, que Pierre Lemmonier synthétise dans une note critique : premièrement, « les techniques forment système, c'est-à-dire que pour une société ou une époque donnée, les différentes techniques existantes sont dépendantes les unes des autres, tout comme sont liés entre eux les différents éléments intervenant dans *une* technique », et deuxièmement, « il y a lieu de s'interroger sur les liens qu'entretiennent l'ensemble des techniques avec les autres "systèmes" constitutifs d'une société : système social, économique, politique, juridique, etc. »¹⁶⁶

Cette conception de la notion de système est d'ailleurs reconnue comme valable, comme l'atteste un des confrères de Gille : « Un système est un ensemble d'éléments fortement *interdépendants*, présentant une assez nette *unité*, et aussi une assez nette *autonomie* par rapport au milieu où il est intégré. Cependant, un système n'est jamais totalement fermé. Il a toujours des rapports avec son milieu »¹⁶⁷.

Malgré les critiques qui peuvent y être adressées, la notion centrale de Bertrand Gille a le mérite de lui permettre de ne pas échouer sur l'écueil du déterminisme absolu, et de ne pas reconnaître l'autonomie totale du système technique : « Il est évident qu'il y a interaction entre les deux ordres de systèmes, qu'il n'y a jamais de forces parfaitement autonomes, ou de forces parfaitement induites. »¹⁶⁸ Et de poursuivre :

Que systèmes sociaux et systèmes techniques soient intimement liés paraît évident au premier abord. L'adoption d'un système technique entraîne nécessairement l'adoption d'un système social correspondant, afin que les cohérences soient maintenues. Serait-ce alors à dire qu'ici encore les

165 Jacques Ellul, *Le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, pp. 88-89.

166 Pierre Lemmonier, « À propos de Bertrand Gille : la notion de "système technique" », *L'Homme* [en ligne], 1983, Tome 23, n°2, pp. 109-115. URL : http://www.persee.fr/doc/AsPDF/hom_0439-4216_1983_num_23_2_368375.pdf (téléchargé le 29/03/2016).

167 François Russo, *Introduction à l'Histoire des Techniques*, Paris, Éditions Albert Blanchard, 1986, p. 440, cité par Marion Bordessoules, « Et si on relisait Gille avec Russo ? La notion de système technique », *Bulletin de la Sabix* [en ligne], n°53, 2013, p. 42. URL : <http://sabix.revues.org/1073> (consulté le 04 mai 2015).

168 Bertrand Gille (dir.), *Histoire des techniques*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, p. 23.

systèmes techniques ont une vocation dominante sur les systèmes sociaux ? Oui et non, certes, comme dans le domaine économique. Oui, dans la mesure où le système technique s'impose pour des raisons qui sont généralement d'ordre exogène. Mais il y a aussi des cas de refus dont nous avons de nombreux exemples. Pour qu'un nouveau système technique s'impose, il doit entraîner nécessairement d'inévitables adaptations sociales.¹⁶⁹

Toutes choses relatives, c'est bien par le biais de cette souplesse analytique que Bertrand Gille parvient à rendre compte de liens profonds entre la technique et la société, en vue d'en expliquer les évolutions respectives : celles-ci passent par des interactions systémiques, au sein desquelles, malgré le caractère actif que possède la technique envers les autres domaines de la vie humaine, ces derniers ne sont pas laissés à l'abandon et sous la stricte houlette de la technique. La technique est régie par des règles internes, mais n'est pas imperméable au contact de l'environnement au sein duquel elle se développe.

I. B. 1. b) Le technicisme, ou la domination par la technique

Depuis le début de la révolution industrielle qui prend toute son ampleur au XIX^{ème} siècle, avec le développement sans précédent des techniques, notamment dans les domaines de la production énergétique et des transports, nombreux sont les philosophes, historiens, sociologues, économistes, etc., qui voient dans ces dernières une vaste entité surplombante, douée d'une autonomisation toujours plus poussée, telle qu'elle en viendrait à être le moteur de l'histoire et la source de tous les maux d'une société en proie au déploiement sans frein du machinisme. Il ne s'agit plus ici d'essayer d'analyser l'évolution de la technique, mais bien de dénoncer l'autorité et le caractère totalitaire de celle-ci à l'époque moderne, ainsi que les modes d'aliénation qui y sont rattachés.

Les penseurs les plus significatifs de ce courant critique – qu'ils soient proches, ou affiliés directement à l'École de Francfort – tel que Jacques Ellul, Herbert Marcuse, ou encore Georges Friedmann, conçoivent la technique comme un processus autonome qui colonise peu à peu l'ensemble des activités humaines, contraignant ces dernières à se déployer selon des formes imposées.

¹⁶⁹ *Idem*, p. 25.

Dans *La technique ou l'enjeu du siècle*, Ellul rend acte d'un ensemble de différences qui permettraient de distinguer les techniques « traditionnelles » des techniques modernes. Selon lui, les premières se caractériseraient par une multiplicité et un ensemble de spécificités d'ordre magico-religieux, s'insérant à la manière d'un réseau au cœur de pratiques quotidiennes : elles ne seraient pas « séparées » de la vie sociale en tant qu'univers indépendant, et n'astreindraient donc pas l'organisation de la vie selon un modèle qui en émanerait directement :

Dans les sociétés dites primitives, il est vrai que la vie tout entière est enserrée dans un réseau de techniques magiques. C'est leur multiplicité qui donne le caractère de rigidité et de mécanisation à ces groupes. Nous avons vu que cette magie peut-être considérée comme une origine des techniques, mais le caractère primaire dans ces sociétés n'est pas la considération technique, c'est la considération religieuse. Malgré ce totalitarisme magique, on ne peut donc parler d'un univers technique.¹⁷⁰

En revanche, les secondes se développeraient selon le mode de l'autodétermination et de l'auto-accroissement, s'installant en modèle exclusif d'organisation général automatisé, modèle méthodique que la modernité établit par excès de rationalisme productif et de progressisme civilisationnel.

« The one best way » : c'est exactement à cela que correspond notre technique. Lorsque tout a été mesuré, calculé, que la méthode déterminée est, au point de vue intellectuel, satisfaisante, et qu'au point de vue pratique elle se révèle efficiente, plus efficiente que tous les autres moyens employés jusqu'ici ou mis en concurrence au même moment, la direction technique se fait d'elle-même. L'automatisme est le fait que l'orientation et les choix techniques s'effectuent d'eux-mêmes.¹⁷¹

Considérer la technique sous l'angle du modèle organisationnel, c'est dès lors lui conférer une unicité, une insécabilité, que rien ni personne ne saurait remettre en question. Les institutions publiques et privées, les systèmes économiques, les activités sociales, les décisions politiques : tout est rendu à son service, ou tout du moins tout y est potentiellement asservi. Les activités humaines dans leur diversité ne peuvent qu'être à sa solde, sous peine d'être reléguées à l'obsolescence dès que la technique sera parvenue à trouver des solutions et des moyens qui nous rendent inutiles à ses

170 Jacques Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Éditions Economica, coll. « Classiques des sciences sociales », (1^{ère} éd. 1954, Armand Colin) 1990, p. 60.

171 *Idem*, p. 74.

yeux¹⁷².

Dans son deuxième opus, malgré quelques remarques prudentes (« une telle opération ne veut pas dire que la Technique sera considérée dorénavant en soi et comme une entité qui se suffit à elle-même »¹⁷³), Ellul approfondit cette conception de la technique autonome, unitaire, universelle et totale. Selon lui, à partir du XX^{ème} siècle, la technique est entrée dans un processus d'« autoaccroissement », c'est-à-dire qu'« elle se transforme et progresse sans intervention *décisive* de l'homme, par une sorte de force interne, qui la pousse à la croissance, qui l'entraîne par nécessité à un développement incessant »¹⁷⁴ ; et que « tous les hommes de notre temps sont tellement passionnés par la technique, tellement formés par elle, tellement assurés de sa supériorité, tellement enfoncé dans le milieu technique qu'ils sont tous sans exception orientés vers le progrès technique »¹⁷⁵. De ce fait, l'apparition d'un « système technicien », que le système industriel – « monde clos, évoluant de façon linéaire, et répétitif »¹⁷⁶ – a partiellement amené, s'échappe des logiques fonctionnelles de ce dernier, pour se déterminer par une logique d'ouverture, « évoluant de façon polyvalente et non [répétitive] »¹⁷⁷. Ce système technicien possède une puissance de diffusion et de coercition inégalée, épandant au sein des cadres idéologiques ainsi qu'au cœur des activités sociales et culturelles, un seul mot d'ordre fondé sur la logique tripartite : circulation/production/consommation. Laissons parler le sociologue :

Il s'agit de production aussi bien de biens industriels que de symboles, d'individus (par l'éducation), de loisirs, d'idéologies, de signes de services, d'informations. Ce que l'on appelle circulation (y compris celle des êtres humains ou des informations) a toujours pour origine une production et pour fin une consommation. Mais ce système complexe n'est possible que par l'amélioration d'une organisation amenant à une coïncidence de plus en plus complète de la production et de la consommation ; étant en progression constante et nécessaire, la Technique fait du système technicien l'agent d'une inévitable société d'abondance. Mais, réciproquement, tout étant ainsi produit et consommé, le système suppose une intégration de plus en plus complète de chaque élément, y

172 De nombreuses œuvres de sciences fiction illustrent ce caractère totalitaire et autonome de la technique, qui en vient, pour les plus sceptiques, à prendre conscience de leur hégémonie et à effectuer des choix sans le contrôle des hommes. Nous pensons par exemple, dans le domaine cinématographique, à l'œuvre de Stanley Kubrick, *2001, l'Odyssée de l'espace*, États-Unis, 1968 ; à celle de Spike Jonze, *Her*, États-Unis, 2014 ; à celle de Fritz Lang, *Metropolis*, Allemagne, 1927 ; à la célèbre trilogie de Lana Wachowski & Lilly Wachowski, *Matrix, Matrix Reloaded, Matrix Revolutions*, États-Unis, 1999-2003 ; ou encore à l'adaptation libre des nouvelles d'Isaac Asimov par Alex Pryas, *I-Robot*, États-Unis, 2004.

173 Jacques Ellul, *Le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p 38.

174 *Idem*, p. 229.

175 *Ibidem*.

176 *Idem*, p. 10.

177 *Ibidem*.

compris l'homme, en tant qu'objet. L'homme ne peut plus être sujet, car le système implique que, au moins par rapport à lui, l'homme y soit toujours traité en tant qu'objet.¹⁷⁸

L'analyse du sociologue français rejoint ici sous un certain angle celle d'Herbert Marcuse : l'absorption dans une dimension unique de la totalité des activités humaines.

Avec *L'homme unidimensionnel*, Marcuse propose d'expliquer l'architecture technique de la société industrielle avancée comme support intrusif servant le projet politique d'une aliénation générale des hommes et de leur vie, modelant et contrôlant celle-ci par et pour la production, et la reproduction, du système socio-économique dans son ensemble. Dans la société unidimensionnelle, la technique n'est plus seulement une simple dominante idéologique et pratique, elle est répressive et totalitaire, en ce qu'elle soumet le quotidien des individus – de leur temps de travail à leur temps de loisir – à la logique capitaliste-marchande qui s'enclot sur elle-même.

De la manière dont elle a organisé sa base technologique, la société industrielle contemporaine tend au totalitarisme. Le totalitarisme n'est pas seulement une uniformisation politique terroriste, c'est aussi une uniformisation économico-technique non terroriste qui fonctionne en manipulant les besoins au nom d'un faux intérêt général. [...] Le totalitarisme n'est pas seulement le fait d'une forme spécifique de gouvernement ou de parti, il découle plutôt d'un système spécifique de production et de distribution [...]. Aujourd'hui, le pouvoir politique a tout pouvoir sur le processus mécanique et sur l'organisation technique de l'appareil. Les gouvernements des sociétés industrielles avancées et de celles qui sont en train de le devenir se maintiennent et se défendent à condition de mobiliser, d'organiser, et d'exploiter la productivité technique, scientifique et mécanique nécessaire à une société industrielle. Et cette productivité mobilise la société comme un bloc, elle passe avant tout intérêt particulier, qu'il s'agisse d'individus ou de groupes.¹⁷⁹

Marcuse abolit le potentiel et la puissance des individus et des acteurs sociaux, qui ne semblent pas avoir d'autre choix que de jouer le rôle de machine, d'objet, de marchandise, ou tout du moins de se soumettre aux formes d'activités productives permettant à l'appareil « total » de continuer. Sous l'effet d'un procès de rationalisation, le monde social est relégué à une entité instrumentale, se modulant sous la forme de schéma technique. La technique englobe alors l'ensemble des ordres qui étaient alors jusque-là séparés, puisqu'elle se fait aussi politique,

178 *Idem*, p. 18.

179 Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, traduit par Monique Wittig et l'auteur, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968 (1^{ère} éd. 1964, Beacon Press), p. 29.

économie, fondement de la vie : « aujourd'hui la domination continue d'exister, elle a pris de l'extension au moyen de la technologie mais surtout en tant que technologie ; la technologie justifie le fait que le pouvoir politique en s'étendant absorbe toutes les sphères de la culture. »¹⁸⁰

Discutant du processus de sécularisation mis en lumière par Max Weber, et aiguisant la thèse de Marcuse, Habermas comprend d'ailleurs ce phénomène comme l'avènement de la « technocratie » : un mode de gouvernance qui prend sa source et sa légitimité dans la reproduction des critères techniques et scientifiques et son adoption au sein des sphères décisionnelles, à partir duquel il devient possible d'organiser la vie humaine selon un seul et même critère : la rationalisation – comme moyen et fin – toujours plus croissante du sens des activités sociales. Voilà comment par exemple Andrew Feenberg la définit : « Par "technocratie", j'entends un système administratif tentaculaire qui se réclame, pour se légitimer, de l'expertise scientifique plutôt que de la tradition, du droit ou de la volonté des individus. »¹⁸¹

La technique et la science se font alors idéologie, modèle d'organisation général incluant et exclusif. Ainsi, nous expose Habermas :

La « rationalisation » croissante de la société est liée à l'institutionnalisation du progrès scientifique et technique. Dans la mesure même où la science et la technique s'introduisent dans les sphères institutionnelles de la société et où, par là, elles transforment les institutions elles-mêmes, les anciennes légitimations se trouvent détruites. La sécularisation et la « désacralisation » des images du monde orientant l'action, voire la tradition culturelle dans son ensemble, sont la contre-partie d'une « rationalité » croissante de l'activité sociale.¹⁸²

Même si certaines de leurs propositions sont attrayantes par leur caractère résolument critique, les partisans d'un déterminisme technique de la société et des relations sociales ne permettent pas de mettre en relief la complexité et de la pluridimensionnalité des liaisons et relations entre technique et société. Contextuellement, une analyse du développement des outils médiatiques numériques et de la logique organisationnelle qu'ils engendrent perdrait toute sa pertinence et son acuité dès lors qu'elle omettrait la place essentielle des acteurs sociaux – impliqués à tous les niveaux – au profit d'une logique seulement structurelle qui transcenderait le grouillement créateur – si ce n'est sauvage – qui caractérise la socialité électronique contemporaine.

180 *Idem*, p. 182.

181 Andrew Feenberg, *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, traduit par Anne-Marie Dibon, Paris, La découverte/M.A.U.S.S., coll. « Recherches », 2004 (1^{ère} éd. 1999, Routledge), p. 27.

182 Jürgen Habermas, *Op. Cit.*, p. 4.

Ces conceptions déterministes de la technique ne sont d'ailleurs pas sans connaître de critiques, à la même époque, du fait de la totalité des penseurs : bien qu'acceptées largement au milieu du XX^{ème} siècle, un certain nombre d'entre eux restent conscients que penser les liens entre technique et société ne se fait pas uniquement en terme d'impact de l'une sur l'autre, mais dans un rapport où les deux entités, bien qu'elles soient séparées, se développent dans un jeu d'interaction qui est moins celui de l'influence unilinéaire que de celui de la stimulation réciproque.

Nous trouvons dans un numéro des *Bulletin international des sciences sociales* de 1952 certaines propositions qui tentent d'éviter la généralisation en contextualisant leurs analyses. Bien que sous un titre qui en dit long sur la conception déterministe de cette période, Wilbert E. Moore tente ainsi de formuler :

Dans les sociétés industrielles, l'importance des transformations techniques est même telle que, depuis Marx au moins, de nombreux auteurs ont vu dans la technologie une espèce de cause première de toutes sortes de modifications que subit la structure sociale. Il suffit d'appliquer cette conception théoriquement plausible à toutes les époques et à tous les pays pour qu'elle se révèle insoutenable ; mais elle n'en demeure pas moins valable, dans une certaine mesure, si l'on en restreint l'application à la société industrielle et aux institutions qui lui sont particulières.¹⁸³

Nous voyons comment ces conceptions déterministes de la technique ôtent toute possibilité au social d'entrer en interaction avec la technique : le rapport de domination du système technique sur le système social ne nous semble pas adéquat dans ce sens pour tenter de comprendre ce qui se joue de nos jours avec le développement du numérique : nous devons dès lors complexifier le modèle d'analyse et chercher une perspective qui permette de prendre en compte de manière plus précise de la dynamique en cours.

I. B. 2) Un tissu sans coutures, ou la construction socio-technique du monde

Le co-déterminisme, ou plus précisément l'évolution réciproque et interdépendante de la technique et de la société est mise en valeur principalement par les réflexions qui se proposent

183 Wilbert E. Moore, « Les conséquences sociales de l'évolution technique envisagées du point de vue sociologique », *Bulletin International des Sciences Sociales* [en ligne], UNESCO, Vol. IV, n°2, 1952, p. 293. URL : <http://unesdoc.unesco.org/images/0005/000594/059467fo.pdf> (téléchargé le 24/01/2014).

d'expliquer les processus de l'innovation¹⁸⁴.

C'est l'historien américain Thomas Parke Hugues qui met en évidence l'irréfutabilité d'une association profonde des domaines d'activité humaine dans un système technologique global, et l'insuffisance scientifique qu'il y a à sectionner et morceler dans ce dernier des segments spécifiques et uniformes, que ceux-ci soient techniques, sociaux, ou économiques¹⁸⁵. Comme le synthétise Akrich, ce modèle conçoit les techniques comme « "ce qui façonne la société" et "ce que la société façonne" », la différence majeure vis-à-vis du modèle précédent résidant en ce « qu'il y a autant d'incertitudes sur la société que sur la technique, [...] l'innovation est un processus de stabilisation conjointe du social et de la technique et aboutit à des arrangements hybrides dans lesquels les éléments techniques et les éléments sociaux sont indissociablement entremêlés »¹⁸⁶.

Analysant les différentes étapes de l'histoire de l'éclairage et du développement de la fourniture des énergies électriques, Hugues met en lumière le fait que celle-ci ne peut être comprise uniquement en terme technique : rentrent en jeu, dans un vaste réseau de pouvoirs et contre-pouvoirs, de choix et de contraintes, des processus sociaux, politiques, et économiques, sans lesquels la réussite du projet d'électrification aurait été impensable. L'électrification de l'Amérique n'est pas la résultante d'une technique autonome, autogérée, et toute puissante, mais bien de l'engagement d'une multiplicité d'acteurs, se déployant selon le modèle du « tissu sans coutures » : une trame de développement sur laquelle les entités en jeu sont en interaction permanente.

Pour Hugues, un système technologique, qui se présente comme un ensemble complexe associant connaissances scientifiques, dispositifs techniques, juridiques, politiques, économiques, organisationnels, etc., se définit essentiellement comme une réorganisation du monde physique et social en vue de résoudre des problèmes considérés, au moins par certains acteurs, comme importants. L'imbrication des différents éléments associés dans le système technologique est telle qu'elle suppose un processus de conception collectif qui rassemble et coordonne des individus aux compétences différenciées : ainsi le financier, le scientifique fondamentaliste ou la personne chargée des relations publiques son *a priori* aussi indispensable au développement des innovations que l'ingénieur ou le technicien. La stabilisation du système technologique dépend directement du

184 Pour une discussion sur les théories de l'innovation, nous renvoyons à l'ouvrage de Patrice Flichy, *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, Éditions la Découverte, coll. « Sciences et société », 2003 (1995), 250 p.

185 Thomas P. Hugues, « L'électrification de l'Amérique. Les bâtisseurs de systèmes », *Culture et technique*, n°10, 1983, pp. 20-41. URL : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/30880/C%26T_1983_10_21.pdf?sequence=1&isAllowed=y (téléchargé le 05/03/2015).

186 Madeleine Akrich, « Comment sortir de la dichotomie technique/société. Présentations des diverses sociologies de la techniques », in Bruno Latour et Pierre Lemmonier (dir.), *Op. Cit.*, p. 123.

nombre d'éléments hétérogènes qui le constituent.¹⁸⁷

Par cette analyse, nous voyons comment il est possible de réintroduire toute la diversité des activités sociales au sein des logiques déterminant le développement de la technique. Ici disparaît la conception totalitaire de la technique, et se manifeste un régime interactionnel profond entre les différents secteurs de la vie humaine. Comme tient à le souligner par exemple Manuel Castells, « la technique ne détermine pas la société, elle l'incarne. Et la société ne détermine pas davantage l'innovation technique, elle l'utilise. »¹⁸⁸

Les récents travaux en sociologie des techniques se basent sur cette conception pour rendre compte des processus complexes par lesquels, parallèlement, la technique est à prendre comme un fait social, en même temps que la société existe par la technique. En France, dans cette voie, la sociologie latourienne, et les théories de l'acteur-réseaux insistent ainsi pour redonner une place à l'interpénétration des ordres logiques : que l'innovation aboutisse ou non¹⁸⁹, il n'y a pas, pragmatiquement parlant, de technique, de politique, d'économique et de social séparés les uns des autres, mais une seule et même dynamique au sein de laquelle tous sont interdépendants. Le modèle de relations entre technique et société n'est plus celui d'un déterminisme technique de la société, ou d'un ensemble de rapports d'influences et de rétroactions, mais bien celui d'une simultanéité permanente entre des entités et des acteurs humains et non-humains.

Plusieurs éléments sont à retenir ici. Directement rattachées à l'essor et aux incidences matérielles et symboliques de la révolution industrielle occidentale, ces conceptions qui assignent à la technique un statut de moteur des transformations de la vie humaine s'insèrent à la fois dans la conception moderne des relations que l'homme entretient avec son environnement – le paradigme de la rationalité qui sépare les choses pour les comprendre – tout en étant, par sa qualité critique, en porte-à-faux vis-à-vis d'elle.

Et si la modernité¹⁹⁰ fournissait un cadre spécifique d'appréhension du monde, la transformation et

187 *Idem*, p. 124. C'est l'auteur qui souligne.

188 Manuel Castells, *L'ère de l'information. Tome 1 : La société en réseaux*, traduit par Philippe Delamare, préface d'Alain Touraine, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998 (1^{ère} éd. 1996, Blackwell Publishers), p. 25.

189 L'étude menée par Bruno Latour à la fin des années 1980 est, sur ce dernier point, tout à fait digne d'intérêt. Voir : Bruno Latour, *Aramis ou l'amour des techniques*, Paris, Éditions La Découverte, 1992, 241 p.

190 La notion de modernité est discutée au chapitre IV. La modernité et la rationalisation du quotidien, p. 173.

le perfectionnement des techniques, ainsi que son insémination au cœur du quotidien des activités sociales, permettent peu à peu de penser les rapports technique/société sous un angle moins inexact. Le fatalisme d'Ellul aurait pu se muer en stimulation : l'arrivée de l'informatique a certes renforcé l'expansion de la technique dans notre quotidien, mais c'est pour mieux en révéler la nature, la profondeur, et la complexité.

I. C) Une œuvre sociale

Comme nous l'avons vu précédemment, l'erreur récurrente, lorsque l'on souhaite rendre compte de manière intelligible de ce qu'est la technique, et de ses liens avec la société, réside dans le fait que nous focalisons habituellement nos esprits uniquement sur la partie visible de la technique (sa matérialisation en de multiples artefacts), sans s'intéresser à sa nature, à sa fonction, à sa place, et aux nombreuses dimensions qu'elle recouvre. N'oublions pas ce que nous venons d'exposer : la technique ne renvoie pas uniquement, *stricto sensu*, aux processus de production matérielle. Bien que pour pouvoir analyser les rapports réciproques entre technique et société il faille, comme nous le soutenons, porter une attention particulière envers les objets techniques, qui représentent la concrétisation et la réalisation matérielle du dévoilement du monde, la technique ne réside pas à proprement parler dans ces derniers : la technique ne se présente pas uniquement sous la forme de ses incarnations matérielles.

En 1934, Marcel Mauss publie dans le *Journal de psychologie* un article intitulé « Les techniques du corps ». Il entreprend, dans celui-ci, une étude visant à montrer que « dans toutes les sociétés, tout le monde sait et doit savoir et apprendre ce qu'il doit dans toutes les conditions »¹⁹¹.

Ce qui est signifié implicitement dans cette phrase, c'est que la vie humaine est « conditionnée » sous des formes spécifiques, qui se transmettent culturellement. Les techniques du corps n'échappent pas à la règle.

191 Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss par Claude-Lévy Strauss, Paris, Presses Universitaires de France, 2006 (1950), p. 384.

I. C. 1) Des techniques du corps au corps des techniques

En ne s'intéressant dans cet article qu'aux techniques du corps (en opposition aux techniques instrumentales), Marcel Mauss ne parvient pas à identifier, et donc à dépasser de manière pérenne la distinction traditionnelle entre technique et société, même si à partir de son exemple il fait preuve d'une sensibilité analytique en avance sur son temps, en montrant l'existence d'un lien profond entre la réalité sociale et celle – qu'on sépare donc à tort – technique. Car en ne confinant son étude qu'à la mise en lumière des « façons dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps »¹⁹², le neveu de Durkheim oblitère en quelque sorte les manières dont les sociétés, tradition après tradition, de manière spécifique, construisent un rapport au monde, même si son étude amène à réfléchir dans cette voie. Ce sont ces techniques du corps qui expliquent, selon lui, les différentes manières de se coucher, de manger, d'accoucher, d'avoir des relations sexuelles, de danser, etc. Mais elles ne révèlent qu'en demi-teinte l'essence et les conditions d'expression de la technique en général.

Selon lui, une technique correspond à « un acte *traditionnel efficace* »¹⁹³. Et de préciser :

Quelle est la différence entre l'acte traditionnel efficace de la religion, l'acte traditionnel, efficace, symbolique, juridique, les actes de la vie en commun, les actes moraux d'une part, et l'acte traditionnel des techniques d'autre part ? C'est que celui-ci est senti par l'auteur *comme un acte d'ordre mécanique, physique ou physico-chimique* et qu'il est poursuivi dans ce but.¹⁹⁴

Nous voyons ici – et plus généralement à travers son œuvre complète – comment, à travers la notion de « techniques du corps », est envisagée un « homme total », ou pour le dire autrement une « totalité systémique » des cultures humaines. Ces dernières s'inscrivent à la fois dans les registres pratiques et symboliques, dans lesquels peuvent rentrer en jeu des considérations économiques, politiques, militaires, religieuses, etc. Cependant, la notion de tradition invoquée par l'auteur pour définir un des critères de la technique est insuffisante, ou plutôt inadéquate, pour penser non seulement l'organisation socio-culturelle des sociétés dites « traditionnelles », mais aussi, par exemple, les formes sociales originales et novatrices promulguées par la technique numérique.

En nous référant à l'analyse célèbre et éclairée d'Eric Hobsbawm, en introduction de l'ouvrage *L'invention de la tradition* qu'il a co-dirigé avec Terence Ranger, il n'est pas possible

192 *Idem*, p. 365.

193 *Idem*, p. 371. C'est l'auteur qui souligne.

194 *Idem*, pp. 371-372. C'est l'auteur qui souligne.

d'asseoir et de justifier la pérennité culturelle de processus ou d'activités techniques grâce à la notion de tradition, puisque celle-ci relève généralement, en réalité, soit de projections conceptuelles idéalisées propres à l'analyse moderne des sociétés exotiques¹⁹⁵, soit de faits « inventés », pour la plupart des traditions identifiables dans les sociétés occidentales.

La « tradition », en ce sens, doit être clairement distinguée de la « coutume » qui domine les sociétés dites « traditionnelles ». L'objet et la caractéristique des traditions, y compris des traditions inventées, sont l'invariabilité. Le passé, réel ou fictif, auquel elles se réfèrent, nécessite des pratiques stables, formalisées de manière normative, se prêtant à la répétition. Dans les sociétés traditionnelles, la « coutume » une double fonction : moteur et volant.¹⁹⁶

Depuis que nous savons que jamais les sociétés n'ont eu d'histoire figée, close, ou fermée, mais bien des rythmes d'évolution plus ou moins rapides, ou plutôt des modes de gestions de l'historicité différents¹⁹⁷, penser les techniques du corps, et plus généralement la technique, sous la houlette des traditions ne se justifie plus. En effet, si la « tradition » ou la coutume jouent un rôle dans la pérennisation des manières de faire, des gestes efficaces, des techniques du corps, si elle permet la mise en héritage de ces dernières, elle n'est pas *en soi* l'instigatrice d'utilisations spécifiques des corps, ou d'un rapport au monde déterminé.

Malgré cela, le texte de Mauss a tout de même le mérite de nous aider à concevoir que la technique ne s'incarne pas uniquement et spécifiquement dans des artefacts ou des des objets : « le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme. Ou plus exactement, sans parler d'instrument, le premier et le plus naturel objet technique, et en même temps moyen technique, de l'homme, c'est son corps. »¹⁹⁸ C'est donc bien le caractère d'efficacité que nous retiendrons ici pour qualifier la

195 C'est d'ailleurs en opposition aux supposées traditions que s'est élaboré et développé la modernité, sous tous ses aspects : politique, économique, militaire, social, religieux, etc.

196 Eric Hobsbawm, « Introduction : inventer des traditions », in Eric Hobsbawm et Terence Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, traduit par Christine Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 (1^{ère} éd. 1983, Syndicate of the Press of the University of Cambridge), p. 12. Pour illustrer cette distinction, l'auteur nous explique par exemple (à la page suivante) que la coutume correspond à « ce que font les juges », tandis que la tradition est « la perruque, la robe, et les autres attirails formels, les pratiques ritualisées entourant la substance de leur action ».

197 Nous pensons ici à la distinction proposée par Claude Lévi-Strauss entre société à histoire froide et société à histoire chaude, qui montre bien qu'aucune n'échappe au rythme du temps et des évolutions, mais que chacune à leur manière tente de gérer et d'organiser le temps, soit en le neutralisant, soit en l'idéalisant : « les unes cherchant, grâce aux institutions qu'elles se donnent, à annuler de façon quasi-automatique l'effet que les facteurs historiques pourraient avoir sur leur équilibre et leur continuité ; les autres intériorisant résolument le devenir historique pour en faire le moteur de leur développement » (Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, pp. 279-280).

Voir aussi la série de textes de Marshall Sahlins, *Des îles dans l'histoire*, traduit sous la direction de Jacques Revel, Paris, Gallimard, Le Seuil, (1985) 1989, 188 p.

198 Marcel Mauss, *Op. Cit.*, pp. 371-372.

technique, et qui nous éclaire quant à son ontologie.

Ainsi, que nous considérons les actes magico-rituels que l'on rattache aux sociétés traditionnelles, au sein de laquelle la technique s'exprime à la fois sous forme politique, religieuse, économique, sociale, etc., ou que nous considérons les activités techniques modernes et plus contemporaines, la technique doit être considérée comme un ensemble processuel dont le rôle est de rendre efficace la connaissance et les savoirs des cultures : elle correspond à l'ensemble des opérations par lesquelles les images du monde deviennent le monde même, elle est la concrétisation de l'imaginaire et des mythes propre à chaque société, et de l'*imago mundi* sur laquelle toute société se constitue. Ici il s'agit effectivement de retenir l'hypothèse qui considère, comme le synthétise Martine Xiberras, et tel que nous essayons de l'illustrer dans nos interludes¹⁹⁹, que tout corps collectif et que tout individu n'accède à la réalité qu'en invoquant des schèmes mentaux collectifs : « L'imaginaire est à la fois création et représentation individuelle et collective. La réalité se construit dans, à travers et avec des images, des symboles et des mythes. »²⁰⁰

Ce que voulait sans doute exprimer Marcel Mauss, c'est que les techniques sont *collectivement efficaces*²⁰¹ : en ce sens, il devient même possible de considérer la « tradition » comme une structure opératoire particulière, ce qui revient à lui conférer le statut de technique. Ce n'est pas moins que ça que Philippe Geslin tente maladroitement d'exprimer : « Considérer les techniques comme pratiques sociales, c'est signifier qu'elles renvoient à des comportements appris par des individus, dans des contextes spécifiques qui traduisent les contours d'un groupe, d'un collectif »²⁰².

Cette considération amène ainsi certains philosophes à affirmer que la technique désignerait des « *actions directement corporelles* ».

Cf. : Michel Puech, *Homo sapiens technologicus. Philosophie de la technologie contemporaine, philosophie de la sagesse contemporaine*, Paris, Éditions Le Pommier, 2008, p. 23. C'est l'auteur qui souligne.

199 Voir ici le Premier interlude : la séparation ou la faute d'Hubris, p. 163; ainsi que le Second interlude : les nouveaux démiurges, p. 255.

200 Martine Xiberras, *Pratique de l'imaginaire. Lecture de Gilbert Durand*, Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « Lectures », 2002, p. 11.

201 Le caractère efficace de la technique est également démontré par Pierre Clastres lorsqu'il explique qu'aucune technique ne saurait, de manière pertinente, être mise en opposition hiérarchique vis-à-vis d'une autre. « Si l'on entend par technique l'ensemble des procédés dont se dotent les hommes, non point pour s'assurer la maîtrise absolue de la nature [...], mais pour s'assurer une maîtrise du milieu naturel et relative à leurs besoins, alors on ne peut plus du tout parler d'infériorité technique des sociétés primitives : elles démontrent une capacité de satisfaire leurs besoins au moins égale à celle dont s'enorgueillit la société industrielle et technicienne. » (Pierre Clastres, *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1974, pp. 162-163).

202 Philippe Geslin, « Anthropologie des techniques », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006, p. 1148.

Dans cette perspective, la technique est à comprendre comme ce qui en acte forge la chair du corps collectif qui s'exprime par elle, tout autant que l'imaginaire d'une culture la forge de manière symbolique : elle exprime l'expérience du monde selon des voies que les cultures choisissent. La technique est le corps pratique du collectif, en même temps que toute pratique collective lui donne corps.

I. C. 2) Technique et imaginaire : une continuité

Lorsque nous envisageons la technique comme une pratique efficace, il nous faut nous interroger sur une dimension qui jusqu'ici n'est pas apparue clairement : ce qu'on pourrait appeler la part invisible de l'expérience quotidienne. En définissant la technique comme processus cognitif s'étalant entre la poïesis et la praxis, et en ne considérant que sa dimension « pratique » dans l'expérience réelle du monde vécu, nous n'avons pas révélé encore l'autre caractère de la technique qui tient à sa dimension symbolique. En effet, puisque la praxis désigne le champ des activités qui ne prennent de valeur et de sens qu'une fois finalisées, réalisées sensiblement, la poïesis renvoie à la considération préalable des champs du possible de ces réalisations. La poïesis confère du sens et de la valeur à ce qui n'est pas encore tout à fait advenu, à ce qui s'exprime potentiellement, à ce qui n'est pas encore sensible : en ce sens elle s'inscrit dans le registre symbolique²⁰³. D'une certaine manière, Gilbert Durand nous permet d'éclairer cette proposition :

La conscience dispose de deux manières pour se représenter le monde. L'une *directe*, dans laquelle la chose elle-même semble présente à l'esprit, comme dans la simple perception ou la simple sensation. L'autre *indirecte* lorsque, pour une raison ou pour une autre, la chose ne peut se présenter « en chair et en os » à la sensibilité, comme par exemple dans le souvenir de notre enfance, dans l'imagination des paysages de la planète Mars, dans l'intelligence de la ronde des électrons autour du noyau atomique ou dans la représentation d'un au-delà de la mort. Dans tous ces cas de conscience indirecte, l'objet absent est *re-présenté* à la conscience par une *image*, au sens très large de ce terme.²⁰⁴

203 Distinguer de cette manière la praxis et la poïesis ne signifie pas que l'efficacité réside uniquement dans le premier terme, conférant un caractère d'inanité au second. Au contraire, nous allons avoir l'occasion de montrer que la poïesis et la dimension symbolique de l'expérience tiennent un rôle fondamental, voire majeur, dans l'inscription des consciences individuelle et collective au sein de la réalité.

204 Gilbert Durand, *L'imagination symbolique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1998 (1964), pp. 7-8. C'est l'auteur qui souligne.

Nous pourrions ajouter, pour illustrer contextuellement le deuxième cas de conscience, que c'est le cas lorsque nous essayons de visualiser et d'anticiper les incidences pratiques d'un geste ou d'un procédé technique (tailler une lame dans un silex, danser le rock acrobatique, jouer au bilboquet, ...). « Dans la mesure où l'action technique, comme toute action humaine, ne peut pas exister sans prendre une forme symbolique, on ne peut ni concevoir, ni utiliser une technique sans se la représenter. »²⁰⁵

Telle est précisément le deuxième registre dans lequel se situe la technique, lorsqu'elle n'est pas encore *réalisée*, mais seulement re-présentée, *idéalisée*, puissance en devenir, intuition projetée, cadre mental prêt à s'incarner, *Gestell*. Cet ordre *virtuel* dans lequel la technique prend source et forme peut être désigné par ce que Gilbert Durand appelle l'imaginaire : « l'ensemble des images et des relations d'images qui constitue le capital de pensée de l'*homo sapiens* »²⁰⁶.

La séparation entre les deux ordres – symbolique et sensible – est extrêmement ténue, et l'étendue de l'incidence de l'imaginaire sur l'efficacité technique d'autant plus difficile à « illustrer », ce qui rend délicate la tâche d'expliquer la technique uniquement en fonction de l'un des deux. Comme le souligne Cornélius Castoriadis :

Rien ne permet de déterminer *a priori* l'endroit où passera la frontière du symbolique, le point à partir duquel le symbolique empiète sur le fonctionnel. On ne peut fixer ni le degré général de symbolisation, variable selon les cultures, ni les facteurs qui font que la symbolisation se porte avec une intensité particulière sur tel aspect de la vie de la société considérée.²⁰⁷

Contrairement au seul processus de symbolisation, qui est implicitement rattaché à une entreprise interindividuelle de constitution d'images et d'imageries mentales s'agencant en aval sous forme de représentations collectives « fonctionnelles », l'imaginaire se fonde lui en amont de la conscience sur une légitimité collective qui confère aux représentations le rôle de schèmes, c'est-à-dire de principes gouvernant les activités interindividuelles et les choix qu'une culture adopte pour orienter le sens de son existence. Ainsi, si par exemple pour Lucien Sfez « symboliser c'est [...] unifier sous un seul registre les différents composants d'une société : les diverses activités, les divers

205 Patrice Flichy, « La place de l'imaginaire dans l'action technique. Le cas de l'internet », *Réseaux* [en ligne], n°109, 2001/5, p. 71. URL : <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2001-5-page-52.htm> (téléchargé le 23/10/2014).

206 Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod-Bordas, 1984 (1969), p. XVI. C'est l'auteur qui souligne.

207 Cornélius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit », 1975, pp. 185-186. C'est l'auteur qui souligne.

corps, ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés, les intentions, les usages et les comportements des individus, les valeurs qui les animent »²⁰⁸, nous attribuons au contraire à l'imaginaire un rôle de « réservoir-moteur » au sein duquel les cultures puisent les principes d'organisation de leur monde, qui se réalise en pratique par le biais de la technique. En redonnant la parole à Castoriadis, nous pouvons dire qu'il se trouve dans l'imaginaire :

quelque chose d'irréductible au fonctionnel, qui est comme un investissement initial du monde et de soi-même par la société avec un sens qui n'est pas « dicté » par les facteurs réels puisque c'est lui plutôt qui confère à ces facteurs réels telle importance et telle place dans l'univers que se constitue cette société²⁰⁹.

En résumé, nous considérons que l'imaginaire joue son rôle dans l'organisation des schèmes mentaux collectifs qui président à l'expérience du monde, tandis que la technique joue son rôle dans la concrétisation de ces schèmes mentaux, en organisant en acte les possibilités retenues mentalement pour vivre cette expérience du monde. Puisque nous avons identifié la technique comme ce qui donne son corps aux cultures et aux sociétés, nous pourrions affirmer, pour poursuivre que l'imaginaire est ce qui leur donne leur âme.

À la formule de Marcel Mauss, « toute technique proprement dite a sa forme »²¹⁰, nous aimerions alors rajouter : toute société prend la forme que l'imaginaire dans laquelle elle puise et que la technique par laquelle elle s'affirme lui confèrent.

Conclusion intermédiaire

Nous avons dans ce chapitre tenté de mettre en lumière la notion de technique. En réfléchissant à son essence, ainsi qu'à sa place vis-à-vis de la société, nous avons montré qu'il n'était pas possible de penser l'une sans l'autre : « à une technicité systématique correspond une culturalité systématique »²¹¹. Nous pouvons maintenant proposer de la définir : *la technique se dévoile comme une forme d'expression particulière, s'insérant dans un ensemble de procédés exécutifs, d'actes*

208 Lucien Sfez, *Technique et idéologie*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 265, cité par Pascal Robert, *Une théorie sociétale des TIC. Penser les TIC entre approche critique et modélisation conceptuelle*, Paris, Éditions Lavoisier, 2009, p. 158.

209 Cornélius Castoriadis, *Op. Cit.*, p. 193.

210 Marcel Mauss, *Op. Cit.*, p. 365.

211 Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1968, p. 66.

formalisés, orientés de manière pratique (elle se veut efficace), au travers de laquelle se matérialise la subjectivité culturelle, grâce à l'objectivation d'un imaginaire social. Marcel Mauss aurait pu dire, par exemple, pour synthétiser, que la technique est une « *idée pratique* »²¹².

Comment en conséquence, envisager d'étudier objectivement et plus profondément le lien inextricable entre technique et société sans les disjoindre ? Quel(s) élément(s) permettrai(en)t de penser leur production commune et simultanée ? La réponse réside dans le choix de notre objet d'étude, c'est-à-dire que nous pensons qu'une telle analyse ne peut se faire qu'en portant notre attention sur leur concrétisation, leur matérialisation réciproque et soudée : les objets techniques.

212 Marcel Mauss, *Op. Cit.*, p. 84. C'est l'auteur qui souligne.

CHAPITRE II : OBJET TECHNIQUE, OBJET MNÉSIQUE

« L'objet technique se distingue de l'être naturel en ce sens qu'il ne fait pas partie du monde. Il intervient comme médiateur entre l'homme et le monde ; il est à ce titre, le premier objet détaché, car le monde est une unité, un milieu plutôt qu'un ensemble d'objets ; il y a en fait trois types de réalités : le monde, le sujet, et l'objet, intermédiaire entre le monde et le sujet, dont la première forme est celle de l'objet technique. »²¹³

En France, la sociologie des techniques propose de « repeupler les sciences sociales », ou, pour le dire autrement, de rendre aux objets techniques la place qu'il méritent au cœur de l'analyse sociologique. Car si, en effet, longtemps l'étude des objets au sein des sociétés a été l'apanage de l'anthropologie et de l'archéologie, la nature de nos sociétés contemporaines, au sein desquelles les objets et les artefacts jouent un rôle de plus en plus important dans notre vie quotidienne, nous oblige à interroger leur rôle dans l'organisation des relations interpersonnelles. En écho à Marcel Mauss, nous devons considérer les objets comme des substrats matériels de la société, parties prenantes de ce qu'il appelle la morphologie sociale²¹⁴. Saisir et analyser la place des objets dans notre quotidien peut nous amener à comprendre les configurations des relations sociales, et plus globalement les formes à partir desquelles les hommes font l'expérience de leur quotidien.

Pour ce faire, il est indispensable dans un premier temps de tenter de définir la notion d'objet, pour pouvoir par la suite les insérer au cœur de l'analyse sociologique.

Nous proposons pour cela, dans ce chapitre, de procéder par étapes successives, en commençant par le statut le plus « pur » de l'objet technique (un élément non-humain), pour ensuite y greffer successivement un ensemble de catégories, et ainsi insérer ces objets au sein des registres sociaux qu'ils peuvent traverser.

213 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, préface de John Hart, postface de Yves Deforge, Paris, Aubier, 1989 (1958), p. 170.

214 Il désigne par ce mot « le substrat matériel des sociétés, c'est-à-dire la forme qu'elles affectent en s'établissant sur le sol, le volume et la densité de population, la manière dont elle est distribuée ainsi que l'ensemble des choses qui servent de siège à la vie collective » (Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss par Claude-Lévy Strauss, Paris, Presses Universitaires de France, 2006 (1950), p. 389).

II. A) Définition de la notion d'objet

La notion d'objet pose problème, car elle est polysémique et renvoie par là même à des dimensions et des registres différents. Nous allons voir qu'à travers l'élaboration des critères qui nous permettent d'intégrer les éléments pertinents dans cette notion, c'est une véritable catégorie de la réalité sociale qui va se faire jour. Car effectivement, de *notion sociologique comme outil d'appréhension de la réalité*, l'objet deviendra un élément intrinsèquement *social*, c'est-à-dire à la fois un élément matériellement réel que le sociologue peut (et doit aujourd'hui) utiliser comme révélateur du monde que cet objet construit, et qui est construit autour de lui, mais aussi une catégorie propre de la réalité sociale, car au delà des usages individuels qu'il permet, l'objet, qu'il soit technique, ou non, est toujours intrinsèquement lié à une dimension collective. Ce travail de définition va donc nous permettre à la fois d'asseoir le cadrage théorique propre à notre étude, mais aussi et surtout d'avoir une conception pragmatique de ce qu'un objet est, en tant que tel.

Pour ce faire, nous allons faire traverser à la notion d'objet différentes acceptions, en la reliant à d'autres notions que nous pensons complémentaires : les notions de non-humain, de chose, de produit, d'artefact, d'instrument, et de marchandise. Cela nous permettra d'avancer de manière progressive en étant de plus en plus précis. Il est à préciser que nous allons distinguer les notions les unes des autres à partir, *en premier lieu* de l'essence qui les constituent, de ce qui les fonde, c'est-à-dire de leurs principes ontologiques, et pas forcément, comme on peut être amené à le lire, à partir de leur utilité. Certes les critères de l'utilité rentreront en ligne de compte, mais *en deuxième lieu*, sur une échelle de considération différente.

II. A. 1) L'objet comme élément non-humain

Le premier fait important qu'il nous faut retenir pour comprendre la spécificité des objets – ce qu'ils sont – est que nous devons les considérer comme des éléments non-humains. Ce postulat peut paraître simpliste, mais il importe dans la mesure où cela va orienter les précisions ultérieures.

Le fait de qualifier les objets d'éléments non-humains ne signifie pas que la sociologie puisse les laisser de côté, bien au contraire. Ce que nous qualifions de non-humain n'est pas à exclure des analyses sociologiques, car comme nous l'exposent Olivier Thiery et Sophie Houdart dans leur

avant-propos à l'ouvrage *Humains non-humains* :

on peut mieux comprendre en quoi consistent les individus et les collectifs humains en explorant les multiples relations que ceux-ci entretiennent avec de très divers « non-humains ». [...] Animaux, molécules, objets techniques, divinités, procédures, matériaux, bâtiments, tous ces divers « non-humains » comptent, importent pour les humains, et pas de manière cosmétique : les relations que nous entretenons avec eux sont un peu ce que nous sommes²¹⁵.

La première étape de la définition d'un objet relève donc d'abord d'une précision sémantique concernant l'expression non-humain : nous parlerons du non-humain dans le sens où ce que l'on désigne comme tel n'est pas intégré au genre humain, c'est-à-dire ne rentre pas dans les critères de définition d'une entité faisant partie de l'espèce humaine. Le non-humain est « ce qui n'est pas humain ». Nous pensons que cette précision sémantique est importante car le langage courant pourrait amener à une compréhension tronquée de la notion : de nombreux objets sont considérés par le langage courant comme humains car ils ont été créés par l'être humain, ou parce que les humains se les sont appropriés. Un exemple nous permettra d'être plus clair : un vêtement, quel qu'il soit pourrait être considéré comme intégré au règne de l'homme, car il s'agit effectivement d'une création, ou d'une appropriation humaine. Par contre, nous l'entendrons comme élément non-humain puisque un vêtement ne possède pas les critères requis pour faire partie de l'espèce humaine.

La deuxième distinction qui est à effectuer – la plus fondamentale – porte sur un point essentiel que nous souhaiterions appeler la « corporéité biologique innée ». Nous considérons un élément quelconque comme non-humain lorsque celui-ci, de manière innée, n'est pas rattachée à l'enveloppe corporelle biologique humaine à la naissance d'un individu²¹⁶. À partir de là, nous comprendrons que l'ensemble des éléments qui ne rentrent pas dans ce critère ne sont pas à considérer comme humain (selon l'acception développée ci-dessus). Un habitat peut-être humain, mais n'est pas un humain.

Malgré l'apparente naïveté de ces premières distinctions, cette notion de non-humain est

215 Houdart Sophie et Thiery Olivier (coord.), *Humains, non humains : comment repeupler les sciences sociales*, Paris, Éditions La Découverte, 2011, p. 7.

Nous regrettons cependant le manque de clarté en ce qui concerne la définition de la notion principale de l'ouvrage.

216 Il importe, pour des raisons qui sont liées à l'accélération des techniques d'implantation de biotechnologies, de faire cette distinction. Il n'est pas exclu, en fonction des avancées de la science médicale, que, dans le futur, certains individus puissent naître avec des objets « intégrés » au corps. Notre définition et certains éléments de notre analyse prendront alors tout leur sens.

pour nous la première caractéristique fondamentale qui se rattache à ce qu'un objet est. Tout objet, même s'il peut s'inscrire dans le monde des humains, n'est pas humain par essence : *un objet ne possède pas de corporéité biologique innée*.

Dans un certain sens nous nous rapprochons ici, pour un court moment, à la conception qu'Abraham Moles se fait des objets. Lorsqu'il se pose la question de sa définition, il nous dit la chose suivante : « c'est un élément du monde extérieur fabriqué par l'homme et que celui-ci peut prendre ou manipuler », « un objet est indépendant et mobile », et, rajoute-t-il, « un objet a un caractère, sinon passif, tout au moins soumis à la volonté de l'homme »²¹⁷. Ces remarques mettent bien l'accent sur l'extériorité de l'objet vis-à-vis de l'homme, mais elle introduit également un trait caractéristique de l'objet que nous développerons ultérieurement : le fait que tout objet, par définition, est soumis à la volonté humaine, c'est-à-dire s'insère dans le registre de l'utilité.

Cette catégorie de non-humain que nous venons de survoler est cependant trop vaste et trop englobante pour élaborer la notion d'objet dans ce qu'elle a de particulier, et c'est en distinguant « l'objet » de « la chose » que l'on va se rapprocher de ce qui constitue l'essence de l'objet.

II. A. 2) L'objet n'est pas qu'une « chose »

II. A. 2. a) La chose chez Martin Heidegger.

Si Martin Heidegger nous enseigne que nous ne pouvons pas répondre de manière simplifiée à la question « Qu'est-ce qu'une chose ? »²¹⁸, en nous proposant comme réponse préliminaire : « Voilà une question avec laquelle on ne peut rien faire »²¹⁹, c'est que la catégorie de la chose semble regrouper, si l'on se réfère à la manière dont le langage se sert de cette dénomination, une infinie variété de « choses », regroupant tant des « objets », que des phénomènes ou des idées.

Malgré cela, pour les nécessité de nos travaux, nous souhaitons, en suivant davantage le philosophe, reprendre la distinction sémantique qu'il a établi, et qui nous permettra de cibler l'acception que nous devons suivre par suite. Selon Heidegger, trois acceptions de la « chose » sont à retenir :

217 Abraham Moles, *Théorie de l'objet*, Paris, Éditions Universitaires, 1972, p. 28.

218 Martin Heidegger, *Qu'est-ce qu'une chose ?*, traduit par Jean Reboul, Paris, Gallimard, coll. « Classiques de la philosophie », 1971 (1^{ère} éd. 1962, Max Niemeyer Verlag), p. 13.

219 *Idem*, p. 14.

1° La chose au sens du donné à portée de main [...] : une pierre, un morceau de bois, des ciseaux, une horloge, une pomme, une croûte de pain ; les choses inanimées et aussi les choses animées, une rose, un arbuste, un hêtre, un sapin, un lézard, une guêpe...

2° La chose en un sens qui englobe ce qui vient d'être énuméré, mais aussi les plans, les résolutions, les réflexions, les mentalités, les actions, l'historique ... [les choses qui adviennent dans le monde]

3° Tout ce qui vient d'être nommé, et en plus tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, est un quelque chose et n'est pas rien [l'idée de Dieu par exemple]²²⁰.

Nous nous en tiendrons ici à la première acception de la chose, à la fois pour des raisons évidentes qui sont liées à la définition que nous élaborons (notre objet de recherche), mais aussi parce que Heidegger développe la suite de sa réflexion en se référant à l'usage le plus courant dans la langue française : les choses qui nous entourent, qui sont inscrites dans notre environnement et qui ont une dimension physique.

Sans suivre d'avantage les détails de la réflexion philosophique rigoureuse de l'auteur, qui propose que la réponse à notre question renvoie finalement à une réflexion sur l'essence de l'homme lui-même, nous proposerons de reprendre quelques-uns des critères qu'il énumère pour rendre plus claire cette notion complexe de « chose », caractères qui sont intrinsèquement liés les uns les autres.

Les choses possèdent selon Heidegger un caractère de « singularité » et d'« éccéité », c'est-à-dire qu'elles sont distinctes et distinguables les unes des autres (il existe « une montre », « un arbre », un chat », etc.). Les choses sont en outre perceptibles par la subjectivité qui s'inscrit dans le même espace temps qu'elles, puisqu'elles sont désignables par un « ceci », et elles renvoient au domaine de l'objectivable (cette montre, cet arbre, ce chat, etc.). Les choses sont également « disponibles » : il est possible pour une subjectivité d'aller à leur rencontre, c'est-à-dire de les appréhender par l'entremise de ses sens. Enfin, les choses sont des « supports de propriétés » : chaque catégorie de chose peut être considérée comme un noyau de propriétés, qui ne sont plus les mêmes lorsque l'on change de catégorie (les montres ont toutes des ressorts et des aiguilles, les arbres ont tous un tronc et des branches, les chats ont tous des poils et des pattes, etc.).

Selon ces caractéristiques nous considérerons que la chose se distingue de l'être humain, mais qu'elle s'inscrit dans notre environnement matériel, puisqu'elle est immédiatement saisissable dans le sens ou elle renvoie à la choséité palpable. En ce sens, nous désignerons par chose *une entité ou un substrat physique tout autre que l'être humain, qui s'inscrit dans le même espace-temps*

220 *Idem*, p. 18.

que lui, et qui peut être appréhendée par l'entremise de ses sens²²¹.

II. A. 2. b) De la chose à l'objet

Selon la compréhension de la notion de chose que nous venons de développer, deux critères fondamentaux vont nous permettre maintenant de distinguer la notion de chose de celle d'objet.

Au début de son ouvrage *Éloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*, François Dagognet propose d'effectuer un petit travail de distinction entre les notions de « chose » et d'« objet ». Bien que les définitions qu'il propose ne soient exposées que brièvement et ne mettent pas assez en valeur les nuances que nous pensons nécessaires, elles permettent de nous éclairer plus avant en opérant l'ébauche d'une séparation compréhensible entre les deux notions.

Distinguons ces deux catégories, celle des choses et celle des objets. La pierre par exemple, appartient à la première – celle de la choséité, – tandis que, si elle est sciée, polie ou simplement « marquée » et gravée, elle devient « un presse-papier » éventuellement mais relève alors du monde des produits ou des objets. Pourquoi ? L'appellation « objet » renvoie, en effet, d'elle-même, au sujet : l'objet est posé, en face du sujet, par et pour lui, comme un adjuvant ou un secours. Il faut donc que le processus ou l'utilisateur l'ait façonné de quelque manière, pour qu'on passe du premier au second genre.²²²

Nous souhaiterions répondre alors au critère principal dont se sert Dagognet pour illustrer le passage de la chose à l'objet : celui de l'intervention humaine, qui est à comprendre comme une intervention sur la « matière » de la chose, une modification physique effectuée par un sujet, sur la matière brute en sa possession. Doit-on, et peut-on uniquement se baser sur ce critère pour comprendre ce qu'est un objet ? Nous ne le pensons pas, et nous illustrerons notre point de vue très simplement en reprenant l'exemple de l'auteur : un presse-papier peut tout à fait être une « chose » que le sujet a simplement récupéré, sans intervention physique sur la matière de cette chose. Un galet, poli par l'action conjuguée de l'eau et du temps, peut ainsi être considéré comme un presse papier, et rentrerait donc dans la catégorie des objets.

221 La notion de chose dépend alors totalement d'une appréhension subjective, c'est-à-dire qu'une chose ne pourrait posséder de caractère existentiel que dans le rapport qui la confronte à un sujet conscient.

222 François Dagognet, *Éloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1989, pp. 19-20.

Quelle est donc alors la nature de la transformation qui s'effectue dans le passage d'une catégorie à l'autre ? Nous pensons, en opposition à Dagognet, que le passage de la chose à l'objet est à comprendre comme découlant d'une modification symbolique, et non d'une modification matérielle, c'est-à-dire l'ajout d'un attribut supplémentaire, qui n'est pas à rattacher au monde physique mais à la sphère des *valeurs*. Ce passage de la chose à l'objet peut donc, en effet, se faire lorsque la chose supporte une modification physique, mais l'essence de l'objet réside, selon nous, en ce que l'homme lui attribue une valeur *symbolique*. Cette valeur symbolique ne s'inscrit donc pas forcément simplement dans le registre utilitaire, comme le suggère Dagognet lorsqu'il assimile l'objet à un adjuvant ou un secours, car un objet peut ne posséder de valeur qu'esthétique, ou qu'affective, pour ne citer que ces deux cas de figure.

C'est ainsi qu'il nous semble important, pour éviter l'écueil d'un non-sens, de prolonger l'élaboration de notre réflexion sur la notion d'objet en intégrant deux termes qui peuvent lui être assimilés : les notions de produit et d'artefact.

II. A. 3) Les notions de « produit » et d' « artefact ».

La distinction qu'effectue François Dagognet n'est pas pertinente donc pour rendre compte de l'essence profonde de l'objet, mais elle est en soi pertinente pour orienter une première compréhension de la notion de « produit », malgré que celle-ci doit être rattachée de nos jours à une dimension économique, et notamment d'une économie de la marchandise – cela n'est pas universellement le cas.

La notion d'artefact est encore différente, puisqu'elle implique effectivement le résultat d'un processus de création humaine : il sera alors nécessaire d'ajouter une distinction supplémentaire, entre création technique et création symbolique, bien que ce dernier cas ne permet pas de lier la notion d'artefact à celle de la chose : la pure création symbolique (un mythe par exemple) n'entretient pas, par essence, de rapport avec le monde physique, bien que par extension et par usage il soit possible d'y trouver des corrélations. C'est dans cette optique que nous allons faire intervenir la notion d'artefact, car à notre avis, ce qui caractérise le « produit » est son intrinsèque lien à la dimension matérielle, tandis que nous regrouperons dans la notion d'artefact les productions à la fois exclusivement matérielles, et celles exclusivement symboliques.

II. A. 3. a) La modification physique de la chose : le « produit ».

La manière dont Dagognet établit sa classification (linéairement, dans le processus de production : chose, objet, produit, et marchandise) implique selon nous une conception ethnocentrée de la notion d'objet, qui ne parvient pas à se détacher du modèle de production économique occidental. Le titre de son ouvrage (*Éloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*) est à ce propos plus que significatif. Selon sa distinction précédente, qui nous le rappelons n'est pas justifiée, il propose par la suite de mettre en lien les notions d'objet et de produit, en les distinguant à partir du niveau de complexité technique qui est requis pour parvenir à l'un ou l'autre des éléments. Mettre sur un même plan « objet » et « marchandise » consiste à notre avis à ne pas prendre en considération la différence d'essence qui peut les constituer.

Nous sommes tentés de rapprocher « les objets » des produits, résultats de nos interventions, à cette différence près que ces derniers supposent des machines, plus que des outils, d'où, avec eux, une artificialité poussée à son paroxysme, une dénaturation plus accentuée. Finalement, nous obtenons cette première échelle ou la dégradation qui suit : de la chose à l'objet, de celui-ci au produit et bientôt à la marchandise, parce que, effectivement, la valeur d'usage introduit vite à celle d'échange et au trafic, sinon à la vénalité.²²³

Nous venons de voir qu'un objet peut tout a fait acquérir son statut sans aucune intervention « matérielle » qui augmenterait son niveau d'artificialité physique, son niveau de complexité technique. Cependant il nous semble que Dagognet ne se trompe pas lorsqu'il place le « produit » (dans un ordre qui serait temporel) entre la « chose » et la « marchandise ».

Selon ces considérations, nous classons la notion de produit dans le domaine de la matérialité, du monde physique. Il apparaît pertinent d'affirmer alors, sans rentrer d'avantage dans une discussion métaphysique, qu'il n'est possible d'obtenir une « production matérielle » humaine qu'*ex materia*, c'est-à-dire à partir d'une modification physique d'un substrat matériel préexistant, qu'il s'agisse d'une modification « simple » (à l'aide d'un outil par exemple), ou d'une modification complexe (à l'aide d'une machine). Un produit possède donc en son essence la qualité intrinsèque de l'intervention humaine au niveau physique, c'est-à-dire une intervention technique, et en aucun cas, dès le départ, une dimension symbolique, comme ce peut être le cas pour l'objet. Le rajout de la dimension symbolique peut cependant être acquis ultérieurement par le produit, par exemple lors de

223 *Idem*, p. 20.

l'acquisition d'une valeur d'usage ou d'une valeur d'échange.

En ce sens, nous désignerons par produit *tout élément matériel tant et pour autant qu'il a subi, intentionnellement ou non, une modification physique et technique de la part d'un être humain.*

II. A. 3. b) La création humaine : de l'artefact à l'instrument.

Avec la notion d'artefact, notre tentative de définition se complexifie d'une distinction supplémentaire. Si l'on considère simplement l'acception populaire du terme artefact, nous devons comprendre à la lecture des dictionnaires (spécialisés ou non) que la notion d'artefact désigne de manière générale tout ce qui a trait à une production humaine : « Phénomène d'origine humaine »²²⁴, « terme utilisé d'abord en archéologie, pour désigner le produit du travail humain »²²⁵.

Sans précision supplémentaire, nous estimons que ces acceptions ne permettent pas de manière suffisamment claire à la fois de relier et de dissocier la notion d'artefact aux notions abordées précédemment, ni de ce fait de révéler les différences d'essence et d'usages qu'il peut y avoir entre un objet et un artefact, lorsque l'on désigne une production humaine.

Un des points essentiel qui permet de comprendre la notion d'artefact est que le terme est sémantiquement lié à la notion d'artifice et d'artificiel. En ce sens, l'artefact renvoie effectivement à un acte de création humaine : étymologiquement, artefact vient de *arte factus*, « fait avec art ».

Mais dans un souci de rigueur, nous précisons que la notion d'artefact renvoie tout autant à un acte de création matérielle (et dans ce sens là l'artefact se confond avec le produit, avec une production *ex materia*), mais aussi et surtout, elle peut désigner un acte de création purement symbolique (c'est-à-dire à une production *ex nihilo*). Dans son essence, l'artefact a le potentiel de dépasser la notion de matérialité. C'est également, dans un certain sens, le point de vue de Pierre Rabardel : « La notion d'artefact [...] présente, d'autre part, l'avantage de ne pas restreindre la signification aux choses matérielles (du monde physique) en comprenant sans difficulté les systèmes symboliques »²²⁶.

224 Josette Rey-Debove (dir.), Alain Rey (dir.), *Le petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2015, p. 148.

225 Madeleine Grawitz, *Lexique des sciences sociales*, Paris, Éditions Dalloz, 1991, p. 27.

226 Pierre Rabardel, *Les hommes et les technologies. Approche cognitive des instruments contemporains*, Paris, Éditions Armand Colin, 1995, p. 59.

Nous précisons que c'est en travaillant sur la notion d'instrument que Rabardel propose d'établir une distinction, cette fois-ci, entre la notion d'instrument et celle d'artefact. Cependant, l'auteur nous explique que son travail se base sur la recherche des finalités inhérentes aux éléments qu'il tente de définir, alors que, comme nous l'avons expliqué, notre travail se centre sur la question de l'essence de ces éléments. Ainsi, la différence que Rabardel perçoit entre un artefact et un instrument dépend de son utilisation. Il nous propose alors de parler d'instrument, plutôt que d'artefact, lorsque ce dernier est envisagé sous l'angle d'une mise en situation qui actualise ses effets potentiels, autrement dit, lorsque l'artefact s'affranchit de la question de sa neutralité utilitaire et rentre dans le registre instrumental : « nous utiliserons le terme d'instrument pour désigner l'artefact en situation, inscrit dans un usage, dans un rapport instrumental à l'action du sujet, en tant que moyen de celle-ci »²²⁷. Pour Rabardel, l'instrument n'est pas un « en soi » comme pourrait l'être un objet quelconque : la notion d'instrument implique automatiquement une relation entre un ou plusieurs sujets en action et l'artefact, qui s'insinue comme moyen de l'action. « Nous définirons l'instrument dans l'essentialité de la relation qui en est constitutive : l'usage par le sujet de l'artefact en tant que moyen qu'il associe à son action »²²⁸.

Nous comprenons bien, suivant cet exemple, comment le travail de définition s'oriente dans un sens ou dans un autre lorsque l'on souhaite traiter de la question de l'essence des objets (ce qui les constitue), ou à l'inverse de la question instrumentale des objets (ce dont à quoi ils servent).

Outre la distinction établie par Rabardel entre l'artefact et l'instrument, nous établirons donc qu'il existe une différence entre le produit et l'artefact. Cette différence repose sur un élément important qui nous permet de les distinguer, non seulement dans leur essence mais aussi dans leur effectivité : le produit ne peut avoir aucune origine strictement symbolique. Un produit, tel que nous l'entendons, ne peut pas être créé *ex nihilo*. Au contraire, la notion d'artefact implique cette possibilité d'une création humaine uniquement symbolique : l'artefact peut donc être à la fois une création *ex materia*, mais aussi, et c'est le point le plus important, *ex nihilo*.

227 *Idem*, p. 60.

228 *Idem*, p. 34.

II. A. 4) La marchandise

Nous entrons ici dans une catégorie plus complexe : la notion de marchandise ne peut se comprendre en l'écartant du registre de l'utilité, puisque, que l'on se réfère à la lecture marxiste concernant les modèles de sociétés capitalistes occidentales, que l'on accorde du crédit aux analyses de Bronislaw Malinowski à propos de la Kula, ou encore à celles de Georges Bataille et de Marcel Mauss concernant le potlatch, l'essence de la marchandise repose sur l'ajout, par l'homme, de valeurs spécifiques. Qu'elle soit une simple chose, un objet, un produit, un artefact, un instrument, la marchandise se caractérise avant tout par sa profondeur symbolique bifide : elle possède une valeur d'usage et une valeur d'échange.

Selon Karl Marx, dès lors que l'on considère un objet ou une chose comme doté de propriétés naturellement utiles ou fonctionnelles, nous lui attribuons une valeur d'usage : qu'il s'agisse d'un simple galet poli ramassé dans le but de s'en servir de presse papier, ou d'un smartphone à la technologie complexe, ces objets peuvent être soumis à une utilisation individuelle et collective, et possèdent donc le premier caractère d'une marchandise « leurs propriétés naturelles n'entrent en ligne de compte que dans la mesure où ce sont elles qui les rendent utilisables, qui en font donc des valeurs d'usage. »²²⁹ Mais une marchandise n'est rien sans le deuxième caractère qui lui confère son statut : elle s'inscrit dans le registre économique, c'est-à-dire que l'on peut l'échanger contre une autre marchandise : « la valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport quantitatif, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'une espèce donnée s'échangent contre des valeurs d'usage d'une autre espèce, rapport qui varie constamment selon le lieu et l'époque. »²³⁰

En se référant au système d'échange et aux caractéristiques propres au système économique de production de son époque, Marx établit ensuite un rapport dialectique entre ces valeurs d'échange, et la nature des marchandises. Pour lui, la valeur d'usage d'une marchandise est directement définie (quantitativement parlant) par le fait qu'elle est un produit du travail : « si l'on fait maintenant abstraction de la valeur d'usage du corps des marchandises, il ne leur reste plus qu'une seule propriété : celle d'être des produits du travail. »²³¹

Dès lors, nous ne pouvons que regretter le fait que ces propositions soient caractéristiques d'une période historique où les considérations anthropologiques n'étaient pas de rigueur. Malgré un

229 Karl Marx, *Le capital. Critique de l'économie politique*, Livre premier : le procès de production du capital, publié par Jean-Pierre Lefebvre (dir.) Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1993, p. 42.

230 *Idem*, p. 41.

231 *Idem*, p. 42.

sens aigu de leurs spécificités, le défaut principal de la définition de Marx est qu'il oublie de considérer qu'il puisse exister une forme de marchandise hors du cercle de production défini par le travail humain salarié (il assimile produit et marchandise) : la marchandise possède selon lui intrinsèquement (dans un premier niveau) la qualité (la valeur) des conditions particulières de sa production, qui se rapporte à un temps social moyen de production constitué par un rapport salarial.

Une valeur d'usage [...] n'a donc une valeur que parce qu'en elle est objectivé ou matérialisé du travail humain abstrait. Comment alors mesurer la grandeur de sa valeur ? Par le quantum de « substance constitutive de valeur » qu'elle contient, par le quantum de travail. La quantité de travail elle-même se mesure à sa durée dans le temps, et le temps de travail possède à son tour son étalon, en l'espèce de certaines fractions du temps : l'heure, la journée, etc.²³²

Ce manque de profondeur anthropologique ne peut que limiter la portée de la pensée de Marx. Nous considérons en effet que la marchandise se définit bien par sa valeur d'usage associée à sa valeur d'échange, s'insérant donc dans un rapport économique et social, mais il n'est pas pertinent, au regard d'autres logiques culturelles dans lesquelles nous pouvons retrouver d'autres formes de marchandise, de l'associer directement et uniquement à l'économie politique des sociétés occidentales modernes²³³. Alors que les théories habituelles distinguent généralement les rapports socio-économiques entre d'une part les relations non-marchandes (qui seraient caractéristiques des sociétés « traditionnelles ») et d'autre part les relations marchandes (qui seraient caractéristiques des sociétés post-traditionnelles) nous préférons considérer comme marchande toute relation socio-économique au sein de laquelle circulent des marchandises²³⁴. Ce n'est pas autre chose que ce

232 *Idem*, p. 43.

233 Ainsi en est-il de l'analyse portée par Arjun Appadurai : « I shall suggest that commodities are things with a particular type of social potential, that they are distinguishable from « products », « objets », goods », « artifacts » and other sorts of things – but only in a certain respects and from a certain point of view. » (Nous traduisons : Je suggérerai que les marchandises sont des choses possédant un type particulier de potentiel social, se distinguant des « produits », « objets », « biens », « artefacts », et d'autres sortes de choses – mais seulement dans le respect relatif à un certain point de vue).

Cf : Arjun Appadurai, « Introduction : commodities and the politics of value », in Arjun Appadurai (dir.), *The social life of things. Commodities in cultural perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 6.

234 Ce que nous désignons par rapport marchand n'a donc rien à voir avec une quelconque capitalisation matérielle de bien, ou d'un échange monétaire : le « marché » ne doit pas être considérée comme le lieu où s'échange des biens, mais *le lieu où circulent se jouent, s'échangent, se renforcent et se détruisent des relations symboliques* dans un processus d'organisation sociale. Comme le pressent à ce propos Jean Baudrillard, « il devient même possible d'analyser rétrospectivement toute l'économie politique comme n'ayant rien à voir avec la production. Comme enjeu de vie et de mort. Un enjeu symbolique. Tous les enjeux sont symboliques. Il n'y a jamais eu d'enjeu que symbolique. C'est cette dimension qui est partout en filigrane de la loi structurelle de la valeur, partout imminente dans le code. »

Cf. Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1976, p. 67.

qu'Arjun Appadurai exprime avec l'idée suivante :

I assume commodities to be a universal cultural phenomenon. Their existence is a concomitant of the existence of transactions that involve the exchange of things (objets and services), exchange being a universal feature of human social life and, according to some theorists, at the very core of it [...]. Where societies differ is in the ways commoditization as a special expression of exchange is structured and related to the social system, in the factor that encourage or contain it, in the long-term tendencies for it to expand or stabilize, and in the cultural and ideological premises that suffuse its working.²³⁵

Il nous faut alors, pour affiner notre définition, rajouter deux éléments ici.

Premièrement, une marchandise peut, à un second niveau, se voir attribuer une valeur d'échange non pas uniquement en fonction du temps de travail socialement nécessaire à sa production qui s'est objectivée en elle, mais en fonction du « prestige social » qui peut se cristalliser en elle, c'est-à-dire en fonction d'une « plus-value symbolique ». Il suffit simplement, pour s'en rendre compte, de considérer certaines ventes aux enchères récentes concernant des marchandises dont la valeur d'échange peut dépasser de très loin le temps de travail socialement nécessaire à sa production, et dont, pour certaines, la valeur d'usage n'est pas toujours reconnue de manière univoque²³⁶.

L'insuffisance des caractéristiques attribuées par l'analyse marxiste à la production et à la circulation des marchandises a été tout à fait confirmée par Georges Bataille : en établissant une comparaison entre, d'une part, les modalités de circulation des objets sous leur forme marchande au sein des sociétés modernes, et d'autre part les modalités de circulation de ces dernières au sein de sociétés « traditionnelles », il parvient à montrer que ce qui définit avant tout l'ajout d'une

235 Arjun Appadurai, « Introduction : commodities and the politics of value », in Arjun Appadurai (dir.), *The social life of things. Commodities in cultural perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 68. (Nous traduisons : « Je considère que les marchandises sont des phénomènes culturels universels. Leur existence est concomitante de l'existence de transactions qui impliquent un échange de biens (d'objets et de services), échange qui est une caractéristique universelle de la vie sociale humaine et, en accord avec certains théoriciens, leur panacée. [...] Les différences entre les sociétés résident dans les modes selon lesquels la marchandisation, comme expression particulière de l'échange, est structurée et rattachée au système social, selon les facteurs qui la stimulent ou la contiennent, dans des propensions à long terme selon lesquelles elle s'étend ou se stabilise, et en fonction des cultures et des idéologies locales par rapport auquel se diffuse son fonctionnement. »).

236 Nous pensons, ici à la mèche de cheveux d'Elvis Presley qui a été mise en vente aux enchères en 2002 par son ancien coiffeur, et achetée plus de 100 000 dollars ; mais aussi à la valeur attribuée à un petit bol en porcelaine datant de la dynastie Ming, adjugé en 2014 à 36,05 millions de dollars ; à un timbre poste de 1856 estimé à 8 700 000 euros ; ou encore à la photographie « Rhein II » (1999) du photographe Andreas Gursky, dont une impression de 2011 a été évaluée à 4,3 millions d'euros.

profondeur symbolique à certaines classes d'objets, augmentant par là leur valeur marchande, ne tient pas aux conditions de leur production, mais plutôt à la manière dont ils sont dépensés – dans une acception large – socialement :

Le caractère secondaire de la production et de l'acquisition par rapport à la dépense apparaît de la façon la plus claire dans les institutions économiques primitives, du fait que l'échange est encore traité comme une perte somptuaire des objets cédés : il se présente ainsi, *à la base*, comme un processus de dépense sur lequel s'est développé un processus d'acquisition.²³⁷

Selon cette logique, la marchandise possède, conséquemment au fait que lui sont attribuées une valeur d'usage et une valeur d'échange, une *fonction sociale*, qui est liée à son rôle dans l'agencement des positions et des hiérarchies sociales. Dans cette logique somptuaire, la personne qui possède des marchandises dont la plus-value symbolique est relativement supérieure à d'autres se retrouve à devoir assumer une fonction sociale donc la valeur est respectivement hautement symbolique et somptueuse. C'est dans l'excès énergétique et symbolique qu'il faut considérer les spécificités de tout rapport socio-économique. Et Georges Bataille de souligner :

Dans l'économie marchande, les processus d'échange ont un sens acquisitif. Les fortunes ne sont plus situées sur un tapis de jeu et sont devenues relativement stables. C'est seulement dans la mesure où la stabilité est assurée et ne peut plus être compromise par des pertes même considérables qu'elles sont soumises au régime de la dépense improductive. Les composantes élémentaires du *potlatch* se retrouvent dans des conditions nouvelles sous des formes qui ne sont plus aussi directement agonistiques : la dépense est encore destinée à acquérir ou à maintenir le rang, mais en principe, elle n'a plus pour but de la faire perdre à un autre.²³⁸

Considérée sous cet angle, la marchandise ne possède plus uniquement les crédits de valeur d'échange liés aux conditions particulières de sa production, mais essentiellement ceux liés aux *conditions particulières de sa circulation*. Subséquemment, la valeur d'usage d'une marchandise ne se réduit pas à sa nécessité et aux besoins que ses propriétés naturelles lui confèrent, mais aussi et surtout aux propriétés culturelles qui lui sont conférées : elle possède une *valeur d'usage social*.

Le deuxième élément qu'il fait rajouter ici tient aux conditions techniques, économiques et

237 Georges Bataille, *La part maudite. Précédé de La notion de dépense*, introduction de Jean Piel, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Reprise », 2011 (1^{ère} éd. 1949), p. 27. C'est l'auteur qui souligne.

238 *Idem*, p. 30. C'est l'auteur qui souligne.

sociales induites par les outils médiatiques numériques contemporains. Nous avons parlé jusqu'ici des marchandises en ne considérant uniquement ces dernières que sous un caractère formel et matériel. Nous verrons dans la dernière partie de notre travail²³⁹ qu'il nous faut envisager désormais la marchandise selon des spécificités nouvelles : elles peuvent exister et circuler aujourd'hui sous une forme immatérielle.

II. B) L'objet technique

Ayant essayé de comprendre l'essence et les spécificités plurielles de la notion d'objet, nous devons maintenant nous intéresser plus spécifiquement à la question de l'objet technique, puisque nous considérons ce dernier comme notre objet d'étude. Pour ce faire, nous estimons que les définitions classiques de ce qu'est un objet technique ne suffisent pas à cerner les dimensions spécifiques que nous entendons mettre en relief²⁴⁰. En effet, leur nature et la position sociale, politique, et économique qu'il occupent rendent la tâche de les saisir difficile :

les objets techniques se donnent d'emblée comme composites, hétérogènes ; mi-chair, mi-poisson, on ne sait par quel bout les prendre. Ils renvoient toujours à une fin, une utilisation pour laquelle ils sont conçus, en même temps qu'ils ne sont qu'un terme intermédiaire sur une longue chaîne qui associe hommes, produits, outils, machines, monnaies...²⁴¹

II. B. 1) Définition

En 1984, la COPRET (Commission Permanente de Réflexion sur l'Enseignement de la Technologie) propose dans un rapport divers éléments qui visent à déterminer les caractéristiques des objets techniques. Nous reprenons leurs propositions dans leur intégralité car à ce jour elle nous semble la plus complète et rend compte des dimensions multiples au sein desquelles ces derniers s'inscrivent.

239 Voir notamment le chapitre IX. B. 2) La part maudite ?, p. 355.

240 L'objet technique est habituellement défini par son opposition aux objets « naturels », et nous venons de voir le caractère très limité de cette perspective.

241 Madeleine Akrich, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture* [en ligne], n°54-55, 2010, p. 206. URL : <http://tc.revues.org/4999> (téléchargé le 27 janvier 2014).

Un objet technique peut être lu suivant différentes perspectives et ce sont ces multiples lectures qui mettent en évidence les convergences qu'il assure.

Il se lit comme agencement d'éléments matériels (ou d'informations, dans le cadre d'un logiciel) rationnellement conçus et réalisés en vue d'un usage déterminé.

Il se lit comme un « système » de fonctions techniques en interrelations, conçues en vue de l'efficacité et de la fiabilité d'une fonction globale caractérisant son emploi.

Il se lit comme articulation de phénomènes scientifiquement ou empiriquement connus, délibérément choisis en vue de remplir des fonctions déterminées, et il est le siège de phénomènes annexes, parasites et perturbateurs qui naissent de la concrétisation de l'objet et de son fonctionnement, phénomènes qu'il faut maîtriser, soit en les exploitant utilement, soit par des mises au point en les éliminant ou tout au moins en les rendant fonctionnellement inexistantes.²⁴²

Cette proposition a le mérite de mettre l'accent sur un point essentiel : les objets techniques doivent être considérés, outre leurs spécificités pratiques, ou utilitaires, comme des « concrétisation »²⁴³ abouties d'un processus de création qui s'inscrit dans le registre d'une rationalité en finalité. En ce sens, comme nous l'avons vu dans la définition de la technique, deux dimensions fondamentales sont réunies dans leur conception : une dimension imaginaire, qui correspond au monde des schèmes mentaux (la poïésis) ainsi qu'une dimension pragmatique, qui, dans une perspective d'efficacité, correspond au monde des schèmes d'actions (la praxis). Nous pouvons donc envisager l'objet technique comme un « moyen » à travers lequel s'exprime les principes de la valeur d'usage : il sous-entend une fabrication, ou tout du moins une modification des propriétés naturelles d'un objet, en vue d'une utilisation spécifique. L'objet technique est sensé répondre à un besoin, puisque il est normalement élaboré selon des processus conscients découlant d'un savoir pratique (que ce savoir prenne des formes scientifiques ou non). De ce fait, même s'il est admis que l'objet technique peut se définir en lui-même et pour lui-même, il convient de rappeler qu'il est inextricable du monde social et culturel qui lui confère son existence, qui lui attribue ses fonctions, ses limites, et que la technique dont il est une concrétisation est avant tout un champ des possibles.

Les techniques sont les actions qui se traduisent par la production ou l'usage des choses. [...] Les choses ont en outre une « vie sociale » en ce sens qu'elles sont fabriquées, échangées, utilisées et mises au rebut dans le cadre d'une activité sociale. Les choses comme les techniques sont donc

242 Commission Permanente de Réflexion sur l'Enseignement de la Technologie (COPRET), *Propositions de la commission permanente de Réflexion sur l'enseignement de la technologie (COPRET)*, Cachan, APTEP pour l'édition papier, ENS Cachan pour l'édition numérique, 1984, p. 1. Ce sont les auteurs qui soulignent.

243 Ce terme est issu de Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, préface de John Hart, postface de Yves Deforge, Paris, Éditions Aubier, 1989 (1958), p. 15.

insérées dans des relations sociales et des pratiques culturelles et sont conditionnées par elles²⁴⁴.

II. B. 2) Par delà les logiques d'usages

Dans cette voie, nous ne pensons pas qu'il soit pertinent, en accord avec certains théoriciens en sciences de l'information et de la communication, de saisir la spécificité de tel ou tel objet technique en se référant uniquement aux usages par rapport auxquels ils sont définis : « nous ne partons pas du principe que la "vérité" des TIC se cache inévitablement dans la logique de leurs usages »²⁴⁵. Car considérer ce fait serait ne pas prendre en considération une des spécificités de la technique et des objets qu'elle produit : un champ de possibles. Certes, tout objet technique se voit attribué par ses concepteurs un ensemble de fonctions. Doit-on pour autant le réduire à ces dernières ? Rien n'est moins certain : un marteau ne se définit pas uniquement parce qu'il permet de planter des clous, et donc les usages qui lui sont assignés ne peuvent permettre de comprendre ni sa nature en tant qu'objet technique, ni les spécificités qui lui sont propres.

Généralement associée dans une large partie à la sociologie des techniques, la sociologie des usages confère communément à ces derniers une place centrale dans leur définition, mais selon une dynamique qui associe un ensemble d'acteurs – humains et non-humains – dans un processus techno-social instaurant une perspective évolutive et non linéaire. Prenant l'exemple du fauteuil roulant, il est possible de montrer que le potentiel technique de celui-ci ne restreint pas son utilité aux seules fonctions et aux seuls usages qui lui ont été attribués par ses concepteurs :

Dans un premier temps, les acteurs cherchent à définir quel sera l'usage du fauteuil roulant et quelles doivent être ses caractéristiques pour permettre cet usage. Les acteurs semblent se concentrer sur la dimension instrumentale de l'usage, ils semblent s'interroger sur les fonctionnalités du fauteuil. Or [...] l'usage du fauteuil n'est pas connu *a priori*, mais défini dans l'interaction avec le fauteuil roulant (dont les différents modèles sont essayés tour à tour).²⁴⁶

Ce rapport à l'objet technique, cette relation d'arrangement réciproque, évolutive, adaptative, qui découle d'une sorte de bricolage intuitif, cette mise en concordance des fonctionnalités de l'objet

244 Michael Dietler et Ingrid Herbich, « Habitus et reproduction sociale des techniques. L'intelligence du style en archéologie et en ethno-archéologie », in Bruno Latour et Pierre Lemmonier (dir.), *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Recherches », 1994, p. 203.

245 Pascal Robert, *Une théorie sociétale des TIC. Penser les TIC entre approche critique et modélisation conceptuelle*, Paris, Éditions Lavoisier, 2009, p. 225.

246 Sophie Houdart et Olivier Thiery (coord.), *Op. Cit.*, p. 58. Ce sont les auteurs qui soulignent.

techniques et des besoins des utilisateurs, qui ne se limite pas à s'arrêter sur la stricte adéquation des premières aux seconds, est bien, selon Gilbert Simondon, ce qui définit l'objet technique, et qui lui restaure sa dimension ontologique – sociale : « il est possible de chercher à définir l'objet technique en lui-même, par le processus de concrétisation et de surdétermination fonctionnelle qui lui donne sa consistance au terme d'une évolution, prouvant qu'il ne saurait être considéré comme un pur ustensile »²⁴⁷. Revenant sur la manière dont il entend la notion de concrétisation, Simondon expose qu'elle est un processus par lequel se réalise, dans l'objet technique, « la convergence des fonctions dans une unité structurale »²⁴⁸. Mais ce processus, nous commençons à le percevoir, va bien au-delà, puisque si l'on considère que les objets techniques aujourd'hui peuvent ne pas être définitivement achevés, c'est-à-dire qu'ils sont ontologiquement perfectibles, nous devons concéder que leur simple détermination technique ne suffit pas à les comprendre, puisque les objets, et plus particulièrement les objets techniques, sont à la fois la source et le réceptacle d'imaginaires socio-culturels. Comme le dit avec ses mots Jean Baudrillard : « si les objets n'ont en général qu'une fonction réelle bien précise, ils sont par contre d'une fonctionnalité "mentale" sans limites : tous les fantasmes peuvent y trouver place »²⁴⁹.

Par concrétisation de l'objet technique, il faut ainsi entendre plus que la simple matérialisation technique, d'avantage qu'un simple passage de son statut d'objet abstrait à objet concret, ou qu'une réalisation d'un *eidos*, mais bien un processus techno-social qui est potentiellement infini, dans lequel les schèmes imaginaires et les schèmes techniques s'interpénètrent continuellement dans un processus d'innovation inachevable²⁵⁰.

L'objet technique n'est pas quelque chose à partir de laquelle on adopte un comportement qui serait préétabli, ce n'est pas un objet qui modèle la manière dont on fait l'expérience du monde, mais un objet que l'on va contribuer à façonner à travers l'expérience pratique et mentale que ses possibilités techniques nous offrent.

De cette manière l'objet technique concrétisé peut tout à fait être récupéré selon des logiques qui ne lui sont pas inhérentes : les schèmes qui ont été matérialisés en lui selon une rationalité en finalité,

247 Gilbert Simondon, *Op. Cit.*, p. 15.

248 Gilbert Simondon, *Op. Cit.*, p. 22.

249 Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1968, p. 166.

250 Cela ne signifie pas forcément que l'objet technique doit se transformer matériellement au cours du temps pour que la coordination des fonctions qui lui sont attribuées et des usages qui lui sont rattachés s'établissent, cela signifie que les schèmes imaginaires et techniques mis en lien à travers les objets peuvent évoluer, s'établir, faisant muter les fonctionnalités techniques de ces derniers sans que leur « structure technique » se voie obligatoirement modifiée.

peuvent être perçus par les utilisateur comme inadéquats par rapport à des usages définis, mais aussi adéquats par rapport à des usages qui ne lui étaient pas consciemment attribués en propre. L'objet technique peut ainsi s'échapper des lignes définies et retenues par le processus de concrétisation qui lui a donné forme.

Attendu alors que les caractéristiques des objets techniques ne se spécifient pas par les usages individuels ou collectifs prédéfinis auxquels ils renvoient, leur nature se détermine selon deux mouvements, ou plutôt selon une logique dialectique dynamique et combinatoire : d'une part *il permettent de résoudre « techniquement » des problèmes d'ordre socio-culturels* ; d'autre part, *il permettent de résoudre socio-culturellement des « problèmes » d'ordre technique*.

L'objet technique ne se définit pas uniquement selon un processus de concrétisation techno-imaginaire, mais bien aussi, simultanément, selon un processus de schématisation *techno-imaginaire* : *l'objet technique est institué tout autant qu'il peut servir de support instituant, il est constitué par les relations et les structures sociales tout autant qu'il joue un rôle dans leur constitution*.

II. C) La construction sociale de la technicité

Lorsque nous nous rendons compte, en essayant d'éclaircir les notions de technique, d'objet, et d'objet technique, qu'elles impliquent un rapport dialogique et « conversationnel » entre d'une part les projections subjectives des individus, et d'autre part les composantes objectives du monde dans lequel les cultures humaines se déploient – composantes naturelles et techniques –, nous ne pouvons que considérer avec un grand intérêt les travaux rattachés à l'interactionnisme symbolique, dont Peter Berger et Thomas Luckmann en sont des piliers en sociologie, lorsqu'ils développent le projet de « rendre compte du caractère dual de la société en terme de facticité objective *et* de significations subjectives »²⁵¹. Nous avons vu précédemment que la notion de technique implique la

251 Peter Ludwig Berger, Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, traduit par Pierre Taminiaux, avant propos de Danilo Martuccelli, postface de François de Singly, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2006 (1^{ère} éd. 1966, Doubleday and Company), p. 15. Ce sont les auteurs qui soulignent.

Et de poursuivre : « Comment se fait-il que les significations subjectives *deviennent* des facticités objectives ? Ou, en termes appropriés aux positions théoriques énoncées plus haut : Comment se fait-il que l'activité humaine (*Handeln*) produise un monde de choses ? » (*Idem*, p. 67).

réalisation de schèmes d'actions en lien étroit avec un ensemble de schèmes mentaux, rattachés à un cadre d'activité et un cadre imaginaire. Comment alors rendre compte de la cohérence et de la concordance des tous ces éléments au sein d'une seule et même logique qui devra être considérée à la fois comme structurelle et relative ? La réponse des deux auteurs est sans équivoque : la seule possibilité est de mettre en lumière les processus de significations qui organisent des « structures de pertinence » à partir desquelles les hommes construisent la réalité de leur vie quotidienne selon des schémas de typification.

II. C. 1) Les systèmes de signification sociale

Selon Berger et Luckmann, c'est sur la base d'une logique combinatoire que les significations intersubjectives ont la possibilité de prendre forme et de donner forme à une entité collective, qu'elle soit tribu, communauté, société. Les trois termes impliqués dans ce processus diachronique *et* simultané (qu'il est possible d'appeler également avec Cornélius Castoriadis²⁵² « institutionnalisation ») sont ceux que les auteurs dénomment l'extériorisation, l'objectivation, l'intériorisation.

L'extériorisation correspond au désir et au besoin, pour chaque subjectivité, de projeter sur le monde qui nous entoure des significations particulières (chaque individu englobe la réalité dans un sens bien particulier), ou encore à la manière dont on va appréhender toute sensation, toute expérience, au travers de tout un tissu de significations.

L'objectivation correspond à la « mise en mémoire » de l'expérience et des sensations subjectives, grâce notamment aux particularités du langage et aux caractéristiques des signes linguistiques, qui offrent une possibilité d'abstraction, permettant de rendre objectivement présentes les significations subjectives diluées dans l'espace et le temps. L'objectivation est une typification qui rend possible une réciprocité et une synchronisation des subjectivités. Dans la mesure où les extériorisations et les objectivations concordent, elles s'érigent en tant que « structures de pertinences », c'est-à-dire en tant que systèmes de significations grâce auxquels les subjectivités des individus vont correspondre à la réalité effectivement vécue collectivement.

Enfin l'intériorisation est la pérennisation dans le temps et dans l'espace de ces « structures de

252 Cornélius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit », 1975, 502 p.

pertinence ». C'est la transmission (intra ou extra-générationnelle) des objectivations de significations, transmission qui va modeler les subjectivités en leur intégrant la structure sociale pertinente de référence. Dès lors, « L'institutionnalisation se manifeste chaque fois que des types d'acteurs effectuent une typification réciproque d'actions habituelles. »²⁵³ Et de se demander quelles sortes d'actions font l'objet d'une telle typification : celles qui sont pertinentes, donc socialement significatives (permettant une coercition cohérente d'éléments), entre plusieurs individus dans le cadre de leur activité commune. De cette manière, les actions des individus « sont pensées non pas en tant qu'événements isolés, mais en tant qu'éléments reliés à un univers subjectivement signifiant et dont les significations ne sont pas spécifiques à l'individu, mais socialement articulées et partagées »²⁵⁴. Telle est la logique de la construction de la réalité sociale, la constitution de la réalité de la vie quotidienne.

Considérer sur cette base l'apport complémentaire de Cornélius Castoriadis est alors déterminant pour se rendre compte de l'importance de la profondeur symbolique de ce processus. Avec la notion de « significations imaginaires sociales », le philosophe invite à considérer les institutions comme des choses éminemment symboliques, avant de s'incarner dans des structures matérielles, et d'exister « objectivement ».

Tout ce qui se présente à nous, dans le monde social-historique, est indissociablement tissé au symbolique. Non pas qu'il s'y épuise. Les actes réels, individuels ou collectifs – le travail, la consommation, la guerre, l'amour, l'enfantement – les innombrables produits matériels sans lesquels aucune société ne saurait vivre un instant, ne sont pas (pas toujours, pas directement) des symboles. Mais les uns et les autres sont impossibles en dehors d'un réseau symbolique.²⁵⁵

Et de rajouter : « Les institutions ne réduisent pas au symbolique, mais elles ne peuvent exister que dans le symbolique »²⁵⁶. En s'érigeant en système de pertinence, les systèmes sociaux, les systèmes économiques, les systèmes religieux, politiques, techniques doivent être compris avant tout comme des systèmes symboliques. En ce sens, instituer revient à :

attacher à des symboles (à des signifiants) des signifiés (des représentations, des ordres, des

253 Peter Ludwig Berger, Thomas Luckmann, *Op. Cit.*, p. 118.

254 Peter Ludwig Berger, Thomas Luckmann, *Idem*, p. 133.

255 Cornélius Castoriadis, *Op. Cit.*, p. 162.

256 *Ibidem*.

injonctions ou incitations à faire ou à ne pas faire, des conséquences – des significations au sens large du terme et à les faire valoir comme tels, c'est-à-dire à rendre cette attache plus ou moins forcée pour la société ou le groupe considéré²⁵⁷.

La société, cette « énigme associative » à partir de laquelle se forge le *e pluribus unum*, l'incorporation d'éléments pluriels²⁵⁸, ce « nous » au sein duquel se rassemblent des subjectivités éparses, des activités individuelles, des interactions désirées et non intentionnelles, est avant tout un symbole²⁵⁹, c'est-à-dire une entité significative primordialement symbolique, pour ne pas dire imaginée. En même temps que ce symbole collectif porte un nom (les slaves, les français, les barbares...), qu'il se fixe dans un objet (un drapeau, un totem), se constitue la « part manquante », s'alourdit le poids du collectif, se constitue l'*institution* qui donne forme à l'entité unificatrice et instaure la substance durable du monde dont on fait l'expérience en commun, au-delà de l'atomisation potentielle due au caractère éphémère des existences individuelles. « La société doit définir son "identité" ; son articulation ; le monde ; ses rapports à lui et aux objets qu'il contient ; ses besoins et ses désirs [...]. Le rôle des significations imaginaires est de répondre à ces questions »²⁶⁰.

Nous appellerons sur cette base « système de signification sociale » : *la structure imaginaire qu'un groupe socio-culturel développe, comprenant l'ensemble des codes sociaux, normes, et valeurs sociales, autour desquels s'articulent un ensemble de pratiques spécifiques, qui permettent aux individus de faire l'expérience du monde en y insérant du « sens »*. Cet ensemble (de normes, codes, valeurs sociales) est partagé, en général, par l'ensemble des membres d'un groupe socio-culturel déterminé, en ce qu'il est prégnant dans les consciences individuelles et dans les représentations collectives. Cet ensemble est constitué par un stock de connaissance enraciné dans une mémoire collective dont la mise en discours légitime son organisation (les « mythes », au sens large du terme), et intrinsèquement lié à un ensemble de règles de conduites, ou de schémas comportementaux (qu'on pourrait appeler « rites », toujours dans une acception large), actualisant

257 *Ibidem*.

258 Régis Debray, *Le feu sacré. Fonctions du religieux*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003, p. 35.

259 La notion de symbole prend tout son sens ici lorsqu'on renvoie à son étymologie. Dans l'Antiquité grecque, un *symbolon* était une poterie que l'on brisait en deux entre deux contractants. Afin qu'un contrat puisse être validé, il fallait justifier de sa qualité d'ayant droit en faisant preuve de la partie manquante du pot en terre, les deux parties devant alors se rassembler parfaitement. *Sumbalein* (*ymballein*) signifiait alors « mettre ensemble », « joindre », « comparer », « échanger », « se rencontrer », « expliquer ». La partie manquante du symbole est cette image insensible, qui est alors représentation imaginaire, mais dont le sens est toujours présent à la conscience.

260 Cornélius Castoriadis, *Op. Cit.*, p. 205.

en permanence, au quotidien, la mémoire collective. C'est cela le système de significations sociales : l'agencement de ces éléments qui permettent aux individus de se situer au sein d'un ensemble socio-culturel en apparence stable, et qui place comme légitime un rapport particulier avec le monde.

À travers le système de significations (imaginaires) sociales se définit l'identité du groupe, son histoire, ses projets, ses limites, l'identité des autres groupes, les frontières qui les séparent et qui les constituent, bref : toute l'étendue du réel individuel et des fantasmes collectifs.

II. C. 2) Du langage aux objets : la matrice mémorielle des sociétés

Comment dès lors rendre possible la pérennisation de ces significations imaginaires sociales, qui sans cela se dissoudraient dans l'espace et le temps sous la forme d'un chaos incohérent de signes, ou plutôt selon une liquéfaction informe de significations sociales disparates ?

La réponse tient dans la logique triadique que nous venons d'exposer, notamment dans le processus d'objectivation.

La forme la plus simple – ou tout du moins la plus élémentaire, la plus ancienne – que ce processus prend se retrouve dans ce qui constitue le langage, que nous devons considérer comme un moyen technique – ici psycho-biologique – par lequel les hommes expriment les perceptions et les intentions qui traversent leur conscience.

À ce titre, nous devons considérer le langage non seulement comme un réservoir-moteur de poïésis et de praxis, puisqu'il accumule en lui un ensemble de schèmes mentaux et de schèmes d'actions, qu'il peut alors rendre disponible, sous forme objectivée, à la conscience des autres. En tant que réservoir, le langage agit comme dépôt objectif dans lequel s'amassent, s'agglomèrent, en permanence, des intentions et des expériences, prises dans la vie quotidienne comme « réalités », et qui se transmutent sous la forme de signes. Éclairons nos propos avec Peter Berger et Thomas Luckmann :

[Le langage] s'impose comme réalité première puisqu'il est le plus puissant réservoir de significations dans une société et son plus important système de symboles. Il permet de s'affranchir de l'ici et du maintenant, d'entrer en relation avec des personnes distantes (et même, grâce à son mode de transmission dans des œuvres, avec des prédécesseurs et des successeurs), d'avoir accès à

des réalités lointaines, bref, il est un puissant facteur de décentration subjective.²⁶¹

Il permet alors les conserver ces signes dans le temps avec le dessein de transmettre ces intentions et expériences aux générations suivantes.

En tant que moteur, il rend possible l'extériorisation continue de nouvelles significations en participant à l'expérience individuelle et collective de la vie quotidienne : chaque subjectivité produit du sens. Par sa capacité de transcendance spatiale et temporelle, « le langage est capable de "rendre présent" une diversité d'objets qui sont à la fois spatialement, temporellement et socialement absents du "ici et maintenant" »²⁶².

Mais le langage n'est pas le seul *moyen, medium*, qui offre la possibilité de retranscrire les intentions et l'expérience sensible du monde par delà l'espace et le temps : il en va de même, comme nous l'avons implicitement souligné dans les deux chapitres précédents, des objets techniques. Puisqu'ils doivent être compris comme des matérialisations formelles des schèmes techniques et des schèmes imaginaires de l'activité humaine, les objets techniques *sont en soi* des objectivations matérielles des significations sociales, cristallisés à un moment donné sous une forme spécifique. « Tout objet technique constitue un support de mémoire intergénérationnel qui, comme *culture matérielle*, surdétermine les apprentissages et les activités mnésiques »²⁶³.

Ils permettent de présenter sensiblement à l'expérience ce tissu de significations imaginaires sociales agglomérées, et les offrir comme représentations incarnées.

Les choses sociales sont ce qu'elles sont moyennant les significations qu'elles figurent, immédiatement ou médiatement, directement ou indirectement. [...] Réciproquement, les significations imaginaires sociales sont dans et par les « choses » – objets et individus – qui les présentent et les figurent, directement ou indirectement, immédiatement ou médiatement. Elles ne peuvent être que moyennant leur « incarnation », leur « inscription », leur présentation et figuration dans et par un réseau d'individus et d'objets qu'elles « informent » – qui sont à la fois entités concrètes et instances ou exemplaires de types, d'*eidé*²⁶⁴.

261 Peter Ludwig Berger, Thomas Luckmann, *Op. Cit.*, pp. 17-18.

262 *Ibidem*.

263 Bernard Stiegler, *Pour une nouvelle critique de l'économie politique*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 2009, p. 18. C'est l'auteur qui souligne.

264 Cornélius Castoriadis, *Op. Cit.*, p. 476. C'est l'auteur qui souligne.

En ce sens, les objets techniques peuvent être définis comme des matrices mémorielles des sociétés, des anamnèses du corps social. Ils sont la trace matérielle des tissus de significations imaginaires sociales ; de la sorte ils rendent immanent ce qui transcende la perception, ils stabilisent par leur durabilité spatio-temporelle les systèmes de significations imaginaires sociales en inscrivant matériellement les informations transportées par les symboles ; ils donnent chair au tissu symbolique en l'inscrivant dans le monde sensible, par le biais duquel s'objective la mémoire des cultures qui leur donne naissance. « L'objet technique [...] n'est jamais objet purement instrumental, il renvoie toujours à des significations symboliques qui donnent sens au monde »²⁶⁵.

Ils peuvent alors être compris, dans un certain sens, comme la réification de la société, dans le sens où « la réification est l'appréhension d'un phénomène humain en tant que chose, c'est-à-dire en terme non humain ou même supra-humain »²⁶⁶ jusqu'à devenir, à l'extrême, « *opus alienum* » « facticité étrange ». C'est sans doute ce que cherche à exprimer Jean Baudrillard lorsqu'il conçoit les objets comme des « services », c'est-à-dire comme « relation personnelle entre la société et vous »²⁶⁷.

Conclusion intermédiaire

Nous venons d'essayer de saisir la notion d'objet à travers une dynamique de définitions multiples, empruntant tour à tour des notions connexes, qui lui sont dérivées, ou tout au moins rattachées. Il apparaît dès le premier abord que dans tout objet, nous introduisons et y concrétisons des valeurs et des significations, un ensemble d'éléments qui font que l'objet transcende la « chose », soit par une plus-value symbolique (ce peut-être le cas par exemple de la marchandise, telle que nous l'avons définie), soit par un processus technique qui lui confère alors une dimension fonctionnelle. L'objet incarne l'objectivation, la concrétisation d'un ensemble de significations imaginaires sociales, et ne peut donc être considéré dans son rapport individuel : l'objet – et d'autant plus l'objet technique – est *social* par essence²⁶⁸. En lui se condense, se fixe une totalité culturelle : la concrétisation des objets techniques renvoie à l'organisation, sur un plan qui dépasse le cadre de

265 Christian Miquel, Guy Ménard, *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « sociologies au quotidien », 1988, p. 15.

266 Peter Ludwig Berger, Thomas Luckmann, *Op. Cit.*, p. 166.

267 Jean Baudrillard, *Op. Cit.*, p. 244.

268 Et même lorsque l'on considère les usages individuels rattachés aux objets, ils s'inscrivent toujours au sein d'une entité collective : le milieu culturel dans lequel ils se déploient.

l'utilité, des schèmes de l'expérience pratique et imaginaire. Malgré cela, c'est bien en fonction des usages collectifs qui leur sont rattachés, mais aussi et surtout du sens que les individus et les groupes collectifs donnent à ces usages, que les objets peuvent être appréhendés sociologiquement. Selon les dimensions qui lui sont conférées, selon les notions avec lesquelles nous les identifions, les objets s'inscrivent dans une variété de registres : esthétique (la chose), économique (le produit, la marchandise), politique (le dispositif), religieux (la relique), etc.

De plus, les objets techniques sont des formes institutionnelles de l'objectivation des systèmes de significations imaginaires sociales dont la matérialité a été poussée à son paroxysme. D'une certaine manière, « l'institution de la société est ce qu'elle est et telle qu'elle est en tant qu'elle "matérialise" un magma de significations imaginaires sociales, par référence auquel seulement individus et objets peuvent être saisis et même simplement exister »²⁶⁹.

269 Cornélius Castoriadis, *Op. Cit.*, p. 477.

CHAPITRE III.

ILLUSTRATION ANTHROPOLOGIQUE : LA VOIE DU SACRÉ

« Ce qui constitue le moyeu individuel de toute société humaine agglomérée se présente dans les conditions les plus primitives comme une réalité qui n'est ni personnelle ni locale [...] : il s'agit d'un ensemble d'objets, de lieux, de croyances, de personnes et de pratiques ayant un caractère sacré »²⁷⁰.

Alors qu'il concentre son attention sur les objets, en tant que référents historiques de l'évolution matérielle des cultures humaines, Bertrand Gille nous souligne dans son *Histoire des techniques*, que « de tous les témoins de l'évolution des techniques, ce devraient être les plus précis, les plus précieux »²⁷¹. Et comme Gilbert Simondon nous invite à le penser dans *Du mode d'existence des objets techniques*, ceux-ci peuvent nous permettre de (re)donner du sens aux pratiques sociales des individus et des groupes sociaux, car comme nous venons de le voir ils s'insèrent au sein d'un système de significations sociales, en tant qu'ils sont des « concrétisations » de schémas de pensée²⁷², ou pour le dire autrement, des objectivation matérielles typifiées de modèles, de *patterns culturels*²⁷³.

Depuis la deuxième moitié du XX^{ème} siècle les sciences humaines et sociales prennent la mesure des considérations portées par l'ethno-archéologie et l'anthropologie des techniques, elles-mêmes inspirées en grande partie par les travaux de Marcel Mauss : il ne suffit pas, pour prétendre comprendre une culture donnée, d'en analyser les formes sociales, les projections symboliques (comme les croyances), les structures organisationnelles (politiques, économiques, religieuses...), mais il faut aussi en décortiquer les traces matérielles, c'est-à-dire la réalisation physique, sous

270 Denis Hollier, *Le collège de sociologie : 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1995 (1^{ère} éd. 1979), pp. 127-128.

271 Bertrand Gille, (dir.), *Histoire des techniques*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, p. 97.

272 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, préface de John Hart, postface de Yves Deforge, Paris, Éditions Aubier, 1989 (1958), 333 p.

273 Nous préférons franciser ici le terme plutôt que d'utiliser la traduction française imprécise du terme employé en anglais. Nous faisons référence à Ruth Benedict, *Échantillons de civilisations*, traduit par Weill Raphael, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1972 (1^{ère} éd. 1934, Houghton Mifflin Company), 368 p.

forme d'artefacts, de ces formes, projections, et structures. « N'importe quel objet, concède François Dagognet, même le plus ordinaire, enferme de l'ingéniosité, des choix, une culture. »²⁷⁴ Le « substrat matériel des sociétés »²⁷⁵ doit, selon le courant de l'ethnologie des techniques, être considéré comme un élément non négligeable dans l'analyse des logiques culturelles : il est recommandé, dans cette perspective, de porter :

une attention particulière aux acteurs, aux activités qu'ils déploient, aux paroles qu'ils prononcent, aux objets qui agissent et sont agis, aux représentations et connaissances, au contexte immédiat et élargi de l'action observée et au produit de cette action qui n'est autre que la performance effectuée, la « mise en objet », l'objectivation²⁷⁶.

En nous interrogeant sur la pertinence de cet ensemble de propositions, nous avons voulu comprendre de quelle manière, selon quelles modalités, et en fonction de quelles visées certaines cultures humaines en viennent à placer au centre de leur organisation un ou plusieurs artefacts significatifs. Cependant, nous devons garder à l'esprit que même si l'idée d'une quelconque « constante anthropologique » peut être considérée, selon Martine Xiberras, comme un outil conceptuel pratique, « un "guide" bien solide pour les perceptions des chercheurs malmenées par l'infinité des variables contextuelles de la modernité »²⁷⁷, il convient de retenir, souligne-t-elle, que :

la question théorique reste entière : quelle légitimité pour affirmer l'existence de constantes dans les mœurs et les croyances, quelle légitimité pour les rechercher, malgré l'infinie pluralité des cultures, des modes de faire, et de se représenter le monde, quelles fondations théoriques pour la méthode du comparatisme ?²⁷⁸

Nous ne prétendons pas dans ce chapitre comparer strictement deux univers culturels en apparence radicalement différents, dont certaines spécificités logiques sont fort éloignées, mais bien, à l'instar de la logique mise en pratique par Claude Lévi-Strauss lorsqu'il se proposait de révéler les caractéristiques de la pensée sauvage en créant des homologues intellectuelles entre les modes de

274 François Dagognet, *Éloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1989, p. 12.

275 Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss par Claude-Lévy Strauss », Paris, Presses Universitaires de France, 2006 (1950), p. 389.

276 Philippe Geslin, « (Anthropologie des) techniques », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 1146.

277 Martine Xiberras, « L'homme et son mouvement. De la Galaxie à la mise en réseau », *Sociétés* [en ligne], n°123, 2014/1, p. 18. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-1-page-13.htm> (téléchargé le 13/12/2016).

278 *Ibidem*.

connaissances élaborés au sein des « sociétés modernes » et ceux élaborés au sein des « sociétés traditionnelles »²⁷⁹, mettre en évidence des traits significatifs qui, par leur nature, appartiennent à l'Homme, et se retrouveraient donc partout où il s'organise collectivement dans un rapport au monde bien souvent singulier. Comme toute comparaison, il faut voir cette stratégie intellectuelle non pas comme une finalité, mais comme un point de départ, une maquette réflexive, une assise prospective.

III. A) Principes élémentaires

Certaines prospections archéologiques et anthropologiques peuvent se révéler fort fécondes lorsque nous tentons de mettre à jour quelques-unes des spécificités concernant les liens indéfectibles que les êtres humains ont toujours entretenus avec leur environnement matériel. Afin de comprendre comment ces spécificités s'agencent dans le monde d'aujourd'hui, il nous semble intéressant – mais surtout important – d'exposer la logique qui anime le fondement de la vie collective, et ce en s'intéressant d'abord aux sociétés auxquelles d'aucuns accolent encore parfois aujourd'hui (à tort) les attributs de « simples », d'« archaïques », ou de « traditionnelles ». Nous n'avons pas la prétention risquée de transposer point par point nos sociétés post-industrielles sur le modèle de celles dont le système de production se base essentiellement sur la chasse et la cueillette, mais bien plutôt, en évitant de satisfaire les paradigmes de l'évolutionnisme ou du diffusionnisme culturels, de cerner et de retenir les traits communs à l'ensemble des sociétés humaines, c'est-à-dire tenter de saisir la logique fondamentale qui anime tous les groupements humains. La connaissance anthropologique, dans cette voie, se conçoit d'ailleurs comme celle qui essaie de mettre à jour ce qu'il y a d'universel dans le particulier : quels sont les phénomènes observables dans toutes les cultures, mais qui peuvent prendre des formes différentes au sein de chacune d'entre-elles, hors des considérations spatiales et temporelles ? Est-il possible de déterminer un ensemble de principes collectifs qui tiendraient à une « nature du social ? » Existe-t-il un *modus operandi* qui apparaîtrait comme une logique ontologique des unités socio-culturelles ?

279 Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, 395 p.

III. A. 1) *Au commencement était le rite*

En essayant de remonter aux origines premières des ordres collectifs, ou pour le dire autrement en essayant de comprendre selon quel(s) procédé(s) s'effectue la possibilité de l'institutionnalisation d'un groupe culturel, l'archéologue et anthropologue Arthur Maurice Hocart forge sa théorie selon laquelle toute culture repose originellement sur une dimension rituelle. C'est-à-dire, en paraphrasant le préfacier de l'ouvrage, Lucien Scubla, qu'« une culture, c'est d'abord une forme de culte »²⁸⁰. Cette idée avait d'ailleurs été développée avant qu'Hocart commence à traiter de la question avec ses outils et ses méthodes. Fustel De Coulanges par exemple avait, dès 1862, bien montré que le modèle des cités antiques grecques et romaines s'était développé à toutes les échelles sur la base d'une logique rituelle²⁸¹.

Selon Hocart, le trait le plus saillant de l'être humain est qu'il est un « animal créateur de coutume »²⁸², considérant selon ses analyses que le rituel est une forme première de la coutume. Et l'auteur semble assuré – ce qu'il nous démontre aisément, à l'appui de documents ethnographiques et de ses connaissances archéologiques – que les rituels ne sont pas simplement à la base des activités collectives essentielles comme l'élaboration de « traditions », mais sont aussi le point de départ qui permet le développement de toutes les techniques et de toutes les institutions : en un mot les pratiques rituelles sont le socle de toute civilisation²⁸³ :

[Le rituel] constitue une sorte d'autodestication de l'homme, une forme d'autorégulation de la vie sociale, d'où peuvent ensuite sortir tous les autres moyens, les uns plus solides, les autres plus précaires, de maîtriser la nature et de gouverner la société. Il est la clé des « progrès de l'homme », le premier moteur de l'évolution culturelle, des changements qui affectent les sociétés humaines.²⁸⁴

Et Hocart de rajouter : « C'est la matrice du lien social et des moyens institutionnels et matériels qui permettent de le consolider. »²⁸⁵ Dans son analyse sur les notions de pollution et de tabou, Mary

280 Arthur Maurice Hocart, *Au commencement était le rite. De l'origine des sociétés humaines*, traduit par Jean Lassèque, préface de Lucien Scubla, Paris, La découverte, coll. « Bibliothèque du MAUSS », 2005 (1ère éd. 1954, Watts), p. 12.

281 Numa Denis Fustel de Coulanges, *La cité antique*, Paris, Hachettes, 1948, 479 p.

282 Arthur Maurice Hocart, *Op. Cit.*, p. 49.

283 Pour une synthèse des travaux de Hocart, nous renvoyons à l'article suivant : Lucien Scubla, « L'anthropologie a-t-elle fait des progrès depuis Hocart ? (II) », *Revue du MAUSS* [en ligne], n°19, 2002/1, pp. 201-220. URL : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2002-1-page-201.htm> (téléchargé le 12/02/2014).

284 Arthur Maurice Hocart, *Op. Cit.*, p. 23.

285 *Idem*, p. 26.

Douglas écrit d'ailleurs quelques remarques tout à fait éclairantes concernant les liens entre la nature humaine (considérée sous un angle social) et la logique rituelle en général, notamment sur le rôle de l'efficacité symbolique de celle-ci :

Animal social, l'homme est un animal rituel. Supprimez une certaine forme de rite, et il réapparaît sous une autre forme, avec d'autant plus de vigueur que l'interaction sociale est intense. [...] Les rites sociaux créent une réalité qui, sans eux, ne serait rien. On peut dire sans exagération que le rite est plus important pour la société que les mots pour la pensée. Car on peut toujours savoir quelque chose et ne trouver qu'après les mots pour exprimer ce que l'on sait. Mais il n'y a pas de rapports sociaux sans actes symboliques.²⁸⁶

Nous ne rentrerons pas ici en débat sur un des points névralgiques qui met en discordance nombre de penseurs à la croisée des domaines de l'anthropologie, et qui concerne la sempiternelle quête du rite originel²⁸⁷, du rite fondateur. Cependant, en tenant compte des éléments que nous venons d'exposer, il nous semble opportun d'accorder à la logique rituelle une importance majeure dans la formation initiale et le maintien d'un ordre collectif²⁸⁸, et donc de tenter de définir les traits caractéristiques et significatifs de toute logique rituelle.

III. A. 2) Définitions

III. A. 2. a) Le rite

Il semble difficile, au vu des nombreux écrits sur ce sujet, de pouvoir établir une définition classique et canonique du rite ou du rituel, car sont regroupées au sein de ces catégories une multitude variée d'actes et d'activités qui sont portés par des protocoles et des visées d'une grande

286 Mary Douglas, *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou*, traduit par Anne Guérin, préface de Luc de Heusch, Paris, La découverte, coll. « La Découverte-Poche », (1^{ère} éd. 1966, ARK Edition), p. 81.

287 Il semble être admis aujourd'hui, suite aux analyses de René Girard, que les fondements de l'acte rituel trouvent sa source dans la pratique sacrificielle.

Voir sur ce sujet : René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Éditions Grasset, 1972, 451 p.

288 Sur ce point, Claude Rivière nous rappelle la chose suivante : « Étymologiquement [...] les mots *rite* et *ordre* ont la même racine indo-européenne védique = *rta*, *arta*, qui renvoie à l'ordre du cosmos, à l'ordre du rapport entre les dieux et les hommes, et à l'ordre des hommes entre eux. Le mot latin *ritus* désigne ce qui est ordonné, ce qu'il faut faire. Il rejoint le mot cérémonie, issu du sanskrit : *kar* = faire, *môn* = la chose, la chose faite, la chose sacrée. »

Voir Claude Rivière, *Socio-anthropologie des religions*, Paris, Éditions Armand Colin, 2008 (1997), p. 100. C'est l'auteur qui souligne.

diversité, ainsi que porteurs chacun de significations différentes. Les rites initiatiques, les rituels de passages, les rites sacrificiels, ou plus récemment le polymorphisme des ritualités officieuses rattachées dans nos sociétés contemporaines aux actes de la vie quotidienne – comprenant toute la liturgie électronique –, jusqu'aux rituels officiels du président de la République²⁸⁹, n'ont de point en commun que d'être regroupés dans cette catégorie large des comportements liturgiques, et dont les mises en forme varient selon les cultures auxquelles on se réfère, ainsi que les contextes sociaux au sein desquels ils s'expriment. Ainsi, dans une optique large, nous pourrions dans un premier temps suivre la définition que nous propose Claude Rivière :

le rite se définit comme un ensemble d'actes répétitifs et codifiés, souvent solennels, d'ordre verbal, ou gestuel, à forte charge symbolique, fondés sur la croyance en la force agissante de puissances supérieures avec lesquelles l'homme tente de communiquer en vue d'obtenir un effet supposé.²⁹⁰

Cette définition pourrait paraître satisfaisante si elle ne donnait pas la part majoritaire à la force transcendante à laquelle l'homme serait en dialogue, ce qui revient à reléguer et cantonner ainsi la logique rituelle au sein des sociétés pré-modernes au sein de laquelle l'accent est mis sur un « mysticisme irrationnel », nonobstant par là sa dimension universelle. Dans cette perspective, et afin de ne pas appréhender les notions de rite et de rituel uniquement au sein de la logique religieuse, il est important de souligner et d'insister d'avantage sur le fait que la dimension symbolique y tient – avant toute considération mystique – une place prépondérante. C'est d'ailleurs l'élément sur lequel insiste Martine Ségalen :

Le rite ou rituel est un ensemble d'actes formalisés, expressifs, porteurs d'une dimension symbolique. Le rite est caractérisé par une configuration spatio-temporelle spécifique, par le recours à une série d'objets, par des systèmes de comportement et de langage spécifiques, par des signes emblématiques dont le sens codé constitue l'un des biens communs d'un groupe.²⁹¹

Comme nous le confirme l'auteur, en plus de placer au centre de la définition du rite le caractère symbolique de l'acte rituel, cette définition prend en considération – ce qui est fondamental – la nature collective et l'efficacité sociale auxquelles sont soumises les logiques

289 Nous empruntons la formule ici à Denis Fleurdirge, *Les rituels du Président de la République : représentations politiques d'un pouvoir et usages sociaux d'une fonction*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, 266 p.

290 Claude Rivière, *Op. Cit.*, p. 81.

291 Martine Ségalen, *Rites et rituels contemporains*, Paris, Éditions Nathan, 1998, p. 20.

rituelles, dans un cadre explicatif qui prend en compte la relativité culturelle dans laquelle elle peut s'inscrire. Car nous souligne-t-elle, à travers la répétition normative d'un ensemble de paroles, de gestes, de situations... : « le rituel fait sens : il ordonne le désordre, il donne sens à l'accidentel et à l'incompréhensible ; il donne aux acteurs sociaux le moyen de maîtriser le mal, le temps, les relations sociales. »²⁹²

Dans cette perspective, et en suivant Mary Douglas, il est possible de comprendre la logique rituelle comme une logique classificatoire, cadrante, sécurisante. Selon elle, les rites auraient comme fonctions principales de permettre l'isolement et la mise en valeur de certains phénomènes ou situations, de fournir une méthode mnémotechnique ainsi qu'un « moyen de dominer notre expérience ». Car, poursuit-elle :

le rite fournit un cadre. Le fait qu'il se déroule en un temps et un lieu préétabli éveille en nous une sorte d'attention particulière [...]. En insérant tel acte dans un cadre, dans une boîte, on impose des limites à l'expérience, on y inclut les thèmes désirés, on en exclut les thèmes indésirables. [...] Il stimule la mémoire et lie le présent à un passé pertinent. [...] Le rite n'extériorise pas seulement l'expérience, il ne la met pas seulement en lumière, il modifie l'expérience par la manière dont il l'exprime. [...] Sans rite, certaines choses n'entreraient pas dans l'expérience. Les événements qui se déroulent en séries acquièrent un sens du fait qu'ils sont en relation avec d'autres événements de la même série. Sans la série, les événements isolés se perdent, sans être perçus.²⁹³

Ainsi donc, le rite – ou rituel – correspondrait à *un ensemble de pratiques corporelles inscrites au sein d'un ordre collectif, formalisées, situées dans un espace-temps et un contexte particuliers, et insérées dans une dimension symbolique dont les effets de celle-ci sont au moins équivalents aux effets matériels escomptés*. En effet, une simple geste ou vocable répétitif ne constitue pas en lui-même un rite, car en outre du fait que le rite fait sens, le rite produit du sens : *la fonction symbolique du rite est corollaire de sa fonction pratique*. Ainsi, synthétise Martine Ségalen en attribuant la formule à Mary Douglas, le rite est *a minima* une « action symbolique efficace »²⁹⁴.

Initialement, dans l'histoire de la pensée anthropologique, la logique rituelle se comprend comme un attribut caractéristique de la pensée magico-religieuse, à laquelle elle est

292 *Idem*, pp. 20-21.

293 Mary Douglas, *Op. Cit.*, pp. 81-83.

294 Martine Ségalen, *Op. Cit.*, p. 17.

indissociablement liée²⁹⁵. De ce fait, initialement, *originellement*, il n'est pas possible non plus de dissocier la logique rituelle de la logique mythique, dans le sens où le socle de cette pensée magico-religieuse est constitué par la mise en forme d'un discours, d'un récit imagé (le mythe est un récit symbolico-métaphorique) qui se rattache à un un mode d'appréhension du monde découlant d'un savoir ancestral. Tout mythe joue un rôle primordial au sein de chaque religion, et lui permet ainsi d'assurer ses fonction, qui selon Claude Rivière, sont au nombre de quatre :

- *explicative*, en ce qu'elle pallie à un savoir empirique défaillant ;
- *organisatrice*, par l'ordre qu'elle présuppose et vise à sauvegarder dans l'univers ;
- *sécurisante*, en ce qu'elle amène à un niveau supportable la peur et les tensions psychiques par la foi et l'espérance d'une justice ;
- *intégrative*, en ce qu'elle agit comme mécanisme de contrôle social, liée qu'elle est à une morale du respect et de la sanction, mais aussi parce qu'elle crée une communion des croyants.²⁹⁶

Bien évidemment, il convient d'imputer ces fonctions aux éléments de connaissance contenus au sein des mythes – qu'ils soient considérés comme des mythes originels ou non –, ainsi qu'à ceux auxquels se rapporte la logique rituelle. C'est pourquoi, avant de pouvoir commencer à distinguer les logiques rituelles magico-religieuses de celles qui se situent dans le domaine séculier ou laïc, il nous semble nécessaire d'éclaircir également la notion de « mythe ».

III. A. 2. b) Le mythe :

De nombreuses définitions du mythe ne sont pas satisfaisantes de par leur caractère ethno-centré, c'est-à-dire ce centrant sur les population pré-modernes : elles ne prennent pas davantage en considération sa dimension universelle, et les confinent dans une acception « archaïque » qu'il convient de dépasser. L'historien des religions Mircea Eliade conçoit d'ailleurs sans aucune ambiguïté qu'il est pratiquement impossible de définir de manière absolue cette notion :

Il serait difficile de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et soit en même temps accessible aux non-spécialistes. D'ailleurs, est-il même possible de trouver une seule

295 Ce n'est qu'avec Alfred Radcliffe-Brown que la tentative de mettre en concordance (pour mieux les comprendre) les rites religieux et les rites séculiers voit le jour.

Nous renvoyons ici à Alfred Radcliffe-Brown, *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968, 316 p.

296 Claude Rivière, *Op. Cit.*, p. 23. C'est l'auteur qui souligne.

définition susceptible de couvrir tous les types et toutes les fonctions des mythes, dans toutes les sociétés archaïques et traditionnelles ? Le mythe est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans les perspectives multiples et complémentaires.²⁹⁷

Les définitions accessibles au plus grand nombre sont d'ailleurs soit simplistes, soit incomplètes. Par exemple, le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* dirigé par Pierre Bonté et Michel Izard nous propose de comprendre les mythes comme « des récits fondateurs que les membres d'une société se transmettent de génération en génération depuis les temps les plus anciens »²⁹⁸.

L'ouvrage collectif *Les notions clés de l'ethnologie*, bien que riche tout en étant synthétique, nous propose une définition du mythe que nous trouvons également à la fois réductrice et pas assez précise :

On appelle précisément « mythe » un type particulier de récit qui présente deux traits essentiels : c'est d'une part un récit de caractère fondateur, qui porte sur le sens ou l'origine des choses, et d'autre part, un récit de caractère symbolique, qui inclut des éléments qu'il est possible d'interpréter à partir des seules données empiriques.²⁹⁹

Malgré qu'elle ait le mérite de mettre en relief deux critères qui semblent intrinsèques aux récits mythiques (récit qui porte sur le sens des choses, et à forte dimension symbolique), cette définition sommaire ne semble se centrer que sur le côté narratif du mythe qui, bien qu'étant un aspect notable qu'il faut mettre en avant selon les cas (lorsque l'on considère par exemple la transmission des mythes), n'en est pas selon nous le fondement.

C'est peut-être Claude Lévi-Strauss qui cerne le mieux les éléments essentiels des mythes, c'est-à-dire leur rôle proprement organisateur, en tant que trame narrative structurant les aspects existentiels de la vie collective : « la valeur intrinsèque attribuée au mythe, nous dit-il, provient de ce que les événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur »³⁰⁰. Dans un entretien accordé à Bernard Pivot en 1984, le célèbre anthropologue tentait de définir pour les non-avertis ce qu'il

297 Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 16.

298 Emmanuel Désveaux, « Mythe », in Pierre Bonté (dir.), Michel Izard (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Grands dictionnaires des Presses universitaires de France », 1991, p. 498.

299 Marie-Odile Géraud, Olivier Leservoisier, Richard Pottier, *Les notions clés de l'ethnologie. Analyses et textes*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 294.

300 Claude Lévy-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 (1958), p. 231.

entendait par mythe :

c'est une histoire qui cherche à rendre compte à la fois de l'origine des choses, des êtres, et du monde, du présent, et de l'avenir, et qui cherche en même temps, simultanément, à traiter des problèmes qui nous apparaîtraient aujourd'hui à la lumière de notre pensée scientifique comme tout à fait hétérogènes, différents les uns par rapport aux autres, à les traiter comme s'ils étaient un seul problème et qui admettrait une seule réponse³⁰¹.

Il est évident que cette conception tend à dépasser les cadres ethnocentriques dans lesquels les précédentes propositions sont encastrées. En reprenant l'idée d'une fonction structurante, organisatrice, nous préférons dire dans ce sens qu'*un mythe peut être compris comme le discours structurant d'une croyance collective dont la trame métaphorique agence de manière pertinente les situations existentielles des individus d'une communauté autour un ensemble de savoirs théoriques et pratiques*. Cet aspect lié à la croyance est primordial dans le sens où chaque mythe fédère une communauté de croyants qui ont la conviction de sa véracité.

La logique inhérente des mythes est celle, pour reprendre les mots de Claude Rivière, d'un « mode d'appréhension du monde par symboles, figures de styles ou archétypes »³⁰², dont les fonctions – bien évidemment collectives – sont intrinsèquement liées à la logique des rituels. Les mythes sont des trames narratives symboliques réunissant à la fois les aspirations et les désirs d'une communauté ou d'une société donnée, ses secrets, ses craintes et ses peurs, mais aussi les possibilités pragmatiques de les atteindre ou de les tenir éloignés, une combinaison des phantasmes projetés et du réel qui s'accomplit.

Selon ces éléments de définition, le mythe ne doit plus se concevoir ici comme un forme d'élucubration collective, un récit ou une histoire fantasmée qui se cantonnerait à une explication fantastique des phénomènes du monde, mais davantage comme une forme de connaissance, de laquelle découle automatiquement une pratique et un ensemble d'activités orientées selon les principes mythiques. C'est d'ailleurs cette pratique mythique qui attire l'attention de George Bataille : « le mythe est peut-être fable, mais cette fable est à l'opposé de la fiction si l'on regarde le peuple qui la danse, qui l'agit, et dont elle est la *vérité* vivante. »³⁰³

301 Anonyme, « Claude Levi-Strauss définit les mythes » *Archives INA*, le 04/05/1984. URL : <http://www.ina.fr/video/I06292955> (dernière consultation le 25/02/2015).

302 Claude Rivière, *Op. Cit.*, p. 66.

303 Georges Bataille, « L'apprenti sorcier », in Denis Hollier, *Le collège de sociologie : 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1995 (1^{ère} éd. 1979), pp. 322-323. C'est l'auteur qui souligne.

Tout mythe comprend en lui-même une logique efficace, un *logos*, qui prend corps sous la forme d'une croyance collective déterminant l'ensemble des comportements et des idées de chacun des membres rattachés à sa collectivité, et qui confère aux différentes composantes du monde un sens pertinent. Il n'y aurait donc « pas de société sans mythe pour peu que l'on reconnaisse que celui-ci est un système d'interprétation du monde, inséparable de la manière dont une communauté investit avec des significations le monde et sa situation existentielle en son sein »³⁰⁴. Comme nous le dirait Roland Barthes, le mythe est une parole³⁰⁵, et en ce sens discours orientant et mettant en forme la vérité du monde.

Toutefois afin de bien être sûr de cerner la logique mythique – comme forme de savoir –, nous nous devons de la distinguer au préalable de la logique rationnelle ou du *logos* scientifique – tel que celui-ci se déploie depuis l'avènement de la *raison* moderne, notamment à partir du XVIII^{ème} siècle. Un trait distinctif particulier et essentiel sépare (au moins dans un premier temps) les deux modes de pensée : le mythe est à rattacher au domaine du sacré.

III. A. 2. c) Le sacré

Lorsque nous nous interrogeons sur ce qui constitue l'essence ontologique du sacré, nous apercevons immédiatement qu'il est, comme les notions de mythe et de rite, difficile de pouvoir, sans ambages, en donner une définition canonique et invariante. De très nombreux ouvrages et articles traitent de la question, et en dresser ici la liste serait d'avantage pesant pour notre réflexion. Nous nous en tiendrons donc aux plus pertinents.

En 1917, deux ouvrages majeurs concernant l'étude du sacré sont publiés, l'un en Allemagne, le second en France.

Dans le premier, *Le sacré*, Rudolph Otto se consacre à tenter d'établir les principes ontologiques du sacré en faisant dialoguer les notions de rationnel et de non-rationnel, car la catégorie du sacré apparaît à ses yeux comme complexe, et même ineffable : « elle comprend un élément, d'une qualité absolument spéciale, qui se soustrait à tout ce que nous avons appelé

304 Patrick Legros, Frédéric Monneyron, Jean-Bruno Renard, Patrick Tacussel, *Sociologie de l'Imaginaire*, Paris, Éditions Armand Colin, 2006, pp. 73-74.

305 Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, coll. « Pierres Vives », 1957, p. 193.

rationnel, est complètement inaccessible à la compréhension conceptuelle »³⁰⁶. Dans cette voie, Rudolf Otto préfère créer un néologisme : « le numineux ». Pour lui, le numineux peut être caractérisé par deux éléments. Il est, premièrement, un « *sentiment de l'état de créature*, le sentiment de la créature qui s'abîme dans son propre néant et disparaît devant ce qui est au-dessus de toute créature »³⁰⁷, c'est-à-dire la perception par une entité vivante de sa propre existence au sein de quelque chose de plus grand qui n'est pas lui : d'une certaine manière il s'agit simplement de la perception de la réalité. Le deuxième élément que l'auteur utilise pour tenter de caractériser ce qu'est le numineux concerne la réaction subjective à cette perception de la réalité première. « Puisqu'il n'est pas rationnel [...] nous ne pouvons indiquer ce qu'il est qu'en notant la réaction sentimentale particulière que son contact provoque en nous. »³⁰⁸ Le numineux est ainsi qualifié de *mysterium tremendum*, ou encore de *tremendum fascinans*, ce qui correspond respectivement à la chose mystérieuse qui nous fait trembler, qui inspire l'effroi, et dans le même temps un effroi qui nous fascine et nous enchante.

Nous ne pouvons, pour ce qui va suivre, nous en tenir strictement à cette analyse de Rudolf Otto, dans la mesure où il nous invite à comprendre le sacré avant tout comme une réalité subjective (au même titre que le « beau »), une catégorie de la perception individuelle, c'est-à-dire un ensemble de sentiments renvoyant à l'appréhension d'une sorte de transcendance qui est liée pour ce cas précis essentiellement à l'ordre du divin. Dans ce sens, le sacré est la perception subjective d'un « tout autre » qui échapperait aux sens.

C'est dans ces termes que Jean Jacques Wunenburger conçoit également le sacré :

Le sacré correspond, en effet, à un type de perception et de conception d'une réalité différenciée (elle est autre que le réel immédiat dans lequel nous sommes, voire radicalement autre, d'où l'expression souvent utilisée de « tout Autre ») mais dotée d'une puissance propre dont la manifestation directe ou indirecte nous impressionne et nous affecte vivement, soit positivement, soit négativement. Le sacré est donc inséparable d'une division du monde en deux. Il peut être inspiré et médiatisé par des phénomènes naturels, historiques, des comportements ou des personnalités d'individus, voire des textes, paroles ou musiques. Il fait apparaître pour notre conscience en marge du banal, du familier, du quotidien, de l'usuel, un plan ou une source de réalité distincte, séparée, non disponible, voire inaccessible et interdite, qu'il appartient à la conscience puis à la culture d'identifier, de stabiliser, de

306 Rudolf Otto, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, traduit par André Jundt, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 (1^{ère} éd. 1917, Trewendt & Granier), p. 25.

307 *Idem*, p. 31. C'est l'auteur qui souligne.

308 *Idem*, p. 35.

préserver, de nommer, de consacrer, de célébrer, d'instrumentaliser pour en obtenir des effets.³⁰⁹

Ce genre de définition n'est donc pas suffisant par exemple lorsqu'il s'agira de comprendre que le sacré n'est pas qu'une sensation subjective, mais qu'il est bien une catégorie de l'expérience collective, dont il est possible de relever les différentes formes objectivées, comme celles s'incarnant par exemple dans les objets.

Cependant, et compte tenu de ce qui suit, il nous faut retenir cette idée de transcendance (sans forcément la lier avec celle du divin), en l'associant à la dimension au sein de laquelle cette transcendance s'exprime inéluctablement : une dimension collective.

Dans le deuxième ouvrage célèbre, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, vers lequel diverses raisons nous pousserons à revenir ultérieurement, Émile Durkheim³¹⁰ expose la thèse selon laquelle le sacré, qui est ici aussi compris comme une catégorie de la réalité renvoyant à une forme de transcendance, est en fait l'expression collective de la seule entité qui transcende directement les individus : le sacré est en fait analysé comme étant un succédané du social, c'est-à-dire comme la force du groupe collectif sublimée symboliquement à partir de laquelle prend forme une « interpénétration des consciences » : « Par cela seul que la société existe, il existe aussi, en dehors des sensations et des images individuelles, tout un système de représentations qui jouissent de propriétés merveilleuses. Par elles, les intelligences se pénètrent les unes les autres. »³¹¹ La dimension symbolique, qui permet aux représentations collectives de prendre forme autour de rites et de mythes spécifiques, est une dimension essentiellement collective, et la force même du groupe social considéré : c'est elle qui permettra une commune manière de penser et de se représenter les éléments du monde. Ces représentations collectives, guidées par le système symbolique, viennent alors se superposer comme un calque sur la réalité, permettant de la sorte la possibilité de vivre des expériences partagées. Car pour Durkheim,

une société n'est pas simplement constituée par la masse des individus qui la composent, par le sol qu'ils occupent, par les choses dont ils se servent, par les mouvements qu'ils accomplissent, mais, avant tout par l'idée qu'elle se fait d'elle-même. [...] Tout se passe dans le monde de l'idéal³¹².

309 Jean-Jacques Wunenburger, *Le sacré*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je », 2010, p. 10.

310 Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, présentation par Michel Maffesoli, Paris, CNRS Éditions, 2007 (1^{ère} éd. 1912, Librairie Félix Alcan), 638 p.

311 *Idem*, p. 611.

312 *Idem*, p. 694.

Le sacré correspond alors à la dimension transcendante qui anime les activités interindividuelle au sein d'une réalité collective, il est le principe du phénomène religieux que Durkheim décrit comme l'exaltation de la force collective : « la force religieuse n'est autre chose que la force collective »³¹³.

Wunenburger semble d'ailleurs tomber d'accord sur ce point :

L'expérience du sacré, structurée par le symbole, le mythe et le rite, est toujours prise en charge par une institution, au point d'envahir peu à peu toutes les formes d'une culture, en servant de fondement à la religion, en participant à l'institution d'un ordre hiérarchique et politique, en assurant une sorte de régulation symbolique des conduites sociales³¹⁴.

Ainsi, qu'il apparaisse sous forme de « hiérophanie »³¹⁵, qu'il soit considéré comme « une grâce mystérieuse »³¹⁶, comme une intime hétérogénéité³¹⁷, comme l'origine du « mouvement communautaire de la société »³¹⁸, le sacré, qu'il s'incarne dans une figure individuelle (le prêtre), dans un objet (la relique), dans un lieu (le temple), dans une parenthèse temporelle (dimanche), se présente comme « une qualité que les choses ne possèdent pas par elles-mêmes »³¹⁹, et qui est, pour le « croyant », la « source de toute efficacité »³²⁰. « Le sacré se présente donc comme un certain rapport spécifique du sujet au monde, qui met en jeu la conscience affective et intellectuelle d'une altérité cachée, dont la présence est pourtant rendue sensible par de multiples effets existentiels. »³²¹

313 *Idem*, p. 332.

Notons ici qu'à mi-chemin entre la conception du sacré en tant qu'émotion subjective et celle qui l'assimile à une sublimation du social, apparaît l'hypothèse de René Girard, se présentant comme une sorte de synthèse anthropologique opératoire. Bien qu'il ne définisse pas clairement la notion de sacré comme une réalité *sui generis*, c'est-à-dire qui aurait une existence en propre (un sentiment individuel ou collectif), il la comprend comme la violence destructrice et naturelle de l'homme qu'il convient de conjurer collectivement, sans quoi aucune société, ou aucune organisation collective, ne pourrait « tenir ».

Voir René Girard, *Op. Cit.*, 451 p.

314 Jean-Jacques Wunenburger, *Op. Cit.*, p. 44.

315 Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Éditions Gallimard, 1965 (1^{ère} éd. 1957, Rowohlt Taschenbuchverlag GmbH), p. 17.

316 Roger Caillois, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1950, p. 24.

317 Michel Leiris, *L'homme sans honneur : notes pour le sacré dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1994, 164 p.

318 Georges Bataille, « La sociologie sacrée et les rapports entre "société", "organisme" et "être" », in Denis Hollier, *Le collège de sociologie : 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1995 (1^{ère} éd. 1979), p. 37.

319 Roger Caillois, *Op. Cit.*, p. 24.

320 *Idem*, p. 26.

321 Jean-Jacques Wunenburger, *Op. Cit.*, p. 15.

Le sacré sera « tout ce qu'on veut, qui *donne un corps* à ce qui n'en aurait pas sans lui »³²². Nous le considérons comme une catégorie de la sensibilité individuelle et collective impliquant un rapport particulier avec le monde, à travers lequel s'exprime *techniquement* un ensemble de schèmes de pensées et d'actions ordonnées par les structures symboliques spécifiques.

III. A. 3) La sacralisation comme technique cantique

Compte tenu des éléments exposés dans le premier chapitre de ce travail, nous considéreront ici le processus rituel comme étant essentiellement technique, à travers lequel s'exprime en acte un ensemble de schèmes d'actions et de pensées. En effet, les sociétés « primitives » ne sont pas des sociétés pré-techniques, mais des sociétés au sein desquelles la technique n'est pas séparée des autres domaines d'activité de la vie quotidienne. Ce sont des sociétés où la technique est intégrée dans une totalité existentielle, voire cosmologique.

[Les mythes dits primitifs] s'ordonnaient pour constituer un cosmos harmonieux. Ils formaient des ensembles et les gestes humains venaient s'y insérer de telle sorte que, d'un côté, ces gestes n'étaient que la répétition des mythes archaïques et que, de l'autre, ils se prolongeaient dans la sensibilité, l'imagination de acteurs, de toutes les puissances sacrées, ils devenaient des sources intarissables de vie, jaillissant de la grande nappe souterraine des rêves de l'humanité.³²³

Ces sociétés ne considèrent pas les techniques comme quelque chose qui leur serait « autre », en ce sens que les techniques sont en elle-même ce qui fonde l'existence collective. Qu'il s'agisse des outils de production, des techniques esthétiques, des techniques militaires, des techniques du langage, toutes sont intégrées dans une même logique *efficace*, préconisée par les préceptes mythiques, et mises en acte par la logique rituelle.

De manière schématique, on peut poser que toute technique apparaît [dans l'univers « primitif »], d'emblée, comme *technique de sacralisation*. Rigoureusement codée dans son usage, toute technique fait non seulement participer à une sur-puissance, mais elle se trouve en outre et par là même intégrée dans une vision symbolique globale qui lui assigne une place et une fonction précise,

322 Régis Debray, *Le feu sacré. Fonctions du religieux*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003, p. 211. C'est l'auteur qui souligne.

323 Roger Bastide, *Le sacré sauvage*, préface de Henri Desroche, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1975, pp. 81-82.

d'ailleurs reflétées dans les mythes.³²⁴

En tant que mise en mémoire de l'imaginaire technique – comme l'est la science cartésienne aujourd'hui – les mythes agencent selon une logique métaphorique un ensemble de savoirs et de connaissances qui permettent d'agir efficacement sur le milieu naturel et d'organiser l'architecture sociale en la rattachant à une logique « sacrée ». La technique est le véhicule d'accès *con-forme* à un rapport avec le milieu naturel qui n'est pas dialectique, mais symbiotique, c'est-à-dire qui maîtrise les « énergies divines » pour se « brancher sur les flux du monde », considéré comme « machinerie symbolique ».

Les mythes et les rites ordonnent ainsi les bons usages de la technique, dont Christian Miquel et Guy Ménard font de la figure du chaman un ingénieur. Construire une maison, guérir un corps, danser et chanter, partir à la chasse, peindre un corps, etc., ne peuvent se faire dans les sociétés premières sans le recours à la figure du sorcier, du chaman, du marabout, du brahmane. La dimension sacrée de la technique « primitive » est irréfutable, et plus qu'une origine rituelle qui la préformerait, elle est avant tout performative et efficace à travers son expression rituelle. L'objet technique qui est à rattacher à sa figure (le bâton du sorcier, le fétiche, ...) fait la frontière entre ce qui est sacré et ce qui est profane, pourfendant de terreur les mécréants qui transgresseraient la norme et ne se plieraient pas à l'ordonnement en acte du cosmos. Transgresser le sacré, c'est échapper au sens du monde : ne pas se plier au mode d'emploi des techniques de sacralisation revient dans ce sens à ne pas se plier à l'ordre magique de l'univers, et donc de ce fait à ne pas exister.

Le schème de la technique de sacralisation guide tout développement d'une technique spécifique, en lui donnant son cadre et son mode de fonctionnement. C'est ainsi que, par exemple, même une simple technique de chasse comportant le fait même d'abattre un animal au moyen de flèches est, en même temps qu'une activité profane, un mode de participation à la puissance magique de la flèche et, par la suite, un mode de communion (au sang de l'animal tué).³²⁵

S'adonner à un acte technique, c'est capter le sacré, s'aligner sur l'ordre du monde, c'est rétablir le lien entre des éléments séparés, c'est concrétiser l'unité primordiale qui coordonne les

324 Christian Miquel, Guy Ménard, *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « sociologies au quotidien », 1988, p. 61. Ce sont les auteurs qui soulignent.

325 *Ibidem*.

systèmes de significations sociales imaginaires et l'environnement naturel et matériel. Pour cela, dans ces sociétés, l'autonomie de la technique est alors inconcevable, puisqu'elle laisserait s'exprimer des forces *diaboliques*, profanatrices, et destructrices : « dans un tel contexte, la possibilité pour une technique d'échapper à cet encadrement pour se déployer de manière purement instrumentale et profane est proprement impensable. »³²⁶

Nous proposons maintenant de rentrer plus avant au cœur des logiques collectives élémentaires, afin d'illustrer et d'approfondir nos propos en prenant pour exemple les sociétés totémiques.

III. B) Un détour vers le « totémisme »

En ne nous concentrant pas autour des débats houleux qui ont fomenté l'histoire de ce champ d'étude pendant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et la première moitié du XX^{ème} siècle³²⁷, nous pouvons retenir le fait que les recherches anthropologiques sur le « totémisme », dont nous nous contenterons de synthétiser ici la complexité et la densité, attestent de prospections empiriques et théoriques qui ne manquent pas d'intérêt lorsque l'on s'intéresse à la relation que des groupes socio-culturels entretiennent vis à vis de certaines catégories d'objets, et par le biais de ceux-ci, avec leur environnement, naturel, social, et technique. Car si la validité des recherches sur le totémisme a été beaucoup remise en question tout au long de son élaboration, et ce jusqu'à leur disparition en tant qu'objet d'étude, il n'en reste pas moins que de James George Frazer³²⁸ à Claude Lévi-Strauss, en passant par Alfred Radcliffe-Brown, de nombreux éléments intéressants ont été mis en lumière et nous permettent d'apporter à notre regard sur les objets une profondeur de perspective³²⁹. En effet, comme nous le souligne Claude Lévi-Strauss :

l'histoire ne produit pas d'événements inutiles. Si pendant tant d'années, de grands esprits ont comme été fascinés par un problème qui nous semble aujourd'hui irréel, c'est sans doute que, sous une fausse

326 *Idem*, p. 67.

327 Voir sur ce point : Frédérico Rosa, *L'âge d'or du totémisme, histoire d'un débat anthropologique (1887-1929)*, Paris, CNRS Éditions, 2003, 364 p.

328 C'est avec l'ouvrage *Totemism* de James George Frazer, publié en 1887, que s'ouvre le débat sur le totémisme en anthropologie. Pour la traduction française voir : James George Frazer, *Le totémisme : étude d'ethnographie comparée*, traduit par Adolf Durr et Arnold Van Gennep, Paris, Schleicher frères, 1898, 139 p.

329 Nous renvoyons à ce propos à un article dans lequel nous avons tenté de construire une analogie les objets-écrans et les totems : Thibault Huguet, « Totem et technologie communautaire », *Sociétés* [en ligne], 2013/4, n°122, p. 117-126. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2013-4-page-117.htm>

apparence, ils percevaient confusément que des phénomènes, arbitrairement groupés et mal analysés, étaient cependant dignes d'intérêt.³³⁰

III. B. 1) Le totémisme comme institution totale

Perçues, au terme d'un long débat académique, comme des institutions totales, c'est-à-dire englobant à la fois les sphères religieuse, économique, politique, sociale, technique, etc., les institutions totémiques ont ceci de particulier qu'elle catalysent en tant que socle fondateur, en tant qu'assise ontologique, ce que l'on appelle un totem. Le totem doit être appréhendé comme un élément matériel, un objet au sens propre, placé au centre de la logique socio-culturelle des groupes y participant. Il est l'entité par laquelle sont représentés en même temps – ou selon les spécificités culturelles retenues – l'ancêtre mythologique, l'identité collective (et selon les cas aussi, les identités individuelles), l'imbrication des ordres institutionnels, mais aussi par laquelle sont prescrites les règles alimentaires, sexuelles, professionnelles, hiérarchiques, etc. Majoritairement constitués par une partie d'un animal ou d'une plante, les totems peuvent être également des objets ramassés ou façonnés par la main de l'homme³³¹. Les caractéristiques symboliques qui lui sont accolées découlent directement du modèle totémique retenu.

Il nous importe peu ici d'établir la liste de tous les totems recensés, ni de nous intéresser d'avantage à la nature des totems retenus, car comme le souligne Claude Lévi-Strauss, en citant Edward Evan Evans-Prichard, « la relation totémique ne peut être cherchée dans la nature propre du totem, mais dans les associations qu'il évoque pour l'esprit »³³². Considérant l'histoire universitaire de ce concept, et l'ensemble des différents espaces-temps socio-culturels au sein desquels semblent prendre forme des institutions totémiques, l'auteur souligne que tout semble montrer que le totémisme « échappe à tout effort de définition. Il consiste, tout au plus, dans une disposition contingente d'éléments non spécifiques »³³³.

Nous ne retiendrons pour ces raisons ici que les éléments les plus aboutis et donc les plus significatifs qui permettent d'éclairer l'ensemble de nos propositions, notamment lorsqu'il s'agit de

330 Claude Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, Presses Universitaires de France, (2002) 1962, pp. 25-26.

331 Le churinga est un exemple type du totem-objet : une pièce de bois façonnée sur laquelle sont gravés des symboles, ou encore une pierre sommairement polie. On les retrouve présents notamment chez les Aranda, une tribu aborigène du désert central australien.

332 Claude Lévi-Strauss, *Op. Cit.*, p. 116.

333 *Idem*, p. 11.

mettre en lumière les fondements symboliques des institutions.

Dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Durkheim propose de comprendre le totémisme comme la forme la plus élémentaire de l'institutionnalisation du sacré et par extension une forme rudimentaire de société. Selon lui, le totémisme possède non seulement un aspect social qui ne se réduit pas qu'aux questions de filiation – car il englobe l'ensemble des relations et interactions au sein du clan –, mais il se fonde surtout sur une effervescence collective qui prend sa source dans le champ du religieux, et dont les deux dimensions sont indissociables.

La conclusion générale du livre qu'on va lire, c'est que la religion est une chose éminemment sociale. Les représentations religieuses sont des représentations collectives qui expriment des réalités collectives ; les rites sont des manières d'agir qui ne prennent naissance qu'au sein des groupes assemblés et qui sont destinés à susciter, à entretenir ou à refaire certains états mentaux de ces groupes. Mais alors, si les catégories sont d'origine religieuse, elles doivent participer de la nature commune à tous les faits religieux : elles doivent être, elles aussi, des choses sociales, des produits de la pensée collective.³³⁴

En tentant tout au long de son ouvrage de remonter à la source et à l'origine du phénomène religieux, afin de pouvoir le définir et le conceptualiser, le comprendre, l'expliquer, Durkheim va peu à peu suivre la thèse selon laquelle le sentiment religieux relève fondamentalement de la transfiguration du sentiment d'appartenance à un ordre collectif. Autrement dit : la religion correspond à une mise en forme et une mise en ordre particulières des liens et des interactions humaines au sein d'une même société et vis-à-vis de leur environnement matériel. Au fil de son investigation le totémisme va être mis en avant comme étant « la religion » qui préfigure toutes les autres. Nous ne quittons pas encore les conceptions évolutionnistes, même si l'auteur parvient, avec l'appui d'une prudence intellectuelle, à ne pas émettre de jugement de valeur concernant le développement et la véracité des éléments constitutifs des religions dans leur ensemble.

L'élément qui doit attirer notre attention, lors de la lecture de cet ouvrage, est que le totem y est – à juste titre – compris comme l'élément à partir duquel l'ensemble des éléments du monde sont classés en choses sacrées et en choses profanes. Le totem porte en lui une essence sacrée, il est l'« objet » de référence pour le collectif et les individus, qui permet aux croyances et aux pratiques

334 Émile Durkheim, *Op. Cit.*, p. 48.

d'être définies et orientées selon un ordre spécifique et une logique particulière. Ainsi, nous dit l'auteur, « chaque groupe homogène de choses sacrées ou même chaque chose sacrée de quelque importance constitue un centre d'organisation autour duquel gravite un groupe de croyances et de rites, un culte particulier »³³⁵.

Le totem, en tant que représentant de l'unité du clan, se construit pour Durkheim selon quatre caractéristiques :

- il est le nom du clan qui le vénère ;
- il est l'emblème, le symbole, l'écusson du clan qui le vénère, dont l'image peut se faire présente même jusque sur les corps individuels ;
- le totem étant l'entité la plus sacrée, c'est par rapport à lui que sont classées les éléments du monde en « choses sacrées » et en « choses profanes » ;
- le caractère sacré que revêt le totem n'est pas à chercher dans la nature de l'élément matériel retenu : il est à chercher dans les caractéristiques et la valeur symbolique qui lui sont rajoutée. Le totem est une représentation du sacré.

La puissance religieuse du totem exprime alors selon le sociologue une autre force dont dépend l'ensemble des interaction interindividuelles au sein d'une unité collective, et pour cause, car la force religieuse n'est qu'une manifestation particulière du pouvoir de coercition exercé par le social. Selon ses propres termes, « la force religieuse n'est que le sentiment que la collectivité inspire à ses membres, mais projeté hors des consciences qui l'éprouvent, et objectivé. Pour s'objectiver, il se fixe sur un objet qui devient ainsi sacré »³³⁶.

En dépit d'une analyse d'une acuité certaine, l'auteur ne parvient pas à asseoir ses propositions dans une perspective anthropologique, c'est-à-dire qui permette de dépasser le schéma « homme moderne » versus « homme primitif ».

Plus perspicace que ses prédécesseurs, Alfred Radcliffe-Brown est celui qui, à notre avis, a su le mieux, en tirant les enseignement des études antérieures – mais sans pour autant échapper à

335 *Idem*, p. 88.

336 *Idem*, p. 342.

une vision ethnocentrée – montrer que le totémisme ne doit pas être compris comme un archaïsme culturel, mais bien plutôt comme l'expression singulière d'un phénomène universel dans lequel s'établit un rapport mythologique et pratique entre le monde naturel et le monde culturel. Malgré l'orientation fonctionnaliste de son analyse, l'anthropologue parvient à développer une théorie du totémisme qui prend en considération la diversité des situations dans lesquelles il s'exprime. Cela tient au fait qu'il n'envisage à aucun moment donné que le totémisme puisse être considéré comme une institution dont les éléments qui la composent sont strictement invariants.³³⁷

De ce fait Radcliffe-Brown s'approche de la résolution du problème totémique : il ne s'agit pas d'y voir un quelconque ordre intangible, mais plutôt une série d'opérations pratiques et symboliques qui visent à établir une correspondance entre l'ordre naturel et l'ordre social. Partant de là son interrogation générale prend une tournure résolument féconde, qui l'amène à dépasser les carcans des synthèses ethnographiques et sociologiques réalisées jusqu'alors. Car, se questionne-t-il : « Est-il possible de montrer que le totémisme est une forme particulière d'un phénomène universel dans la société humaine et, par conséquent, apparaît sous différentes formes dans toutes les cultures ? »³³⁸

Cette conception est d'ailleurs avalisée par Claude Lévy-Strauss, qui comprend l'organisation totémique comme « une homologie entre deux systèmes de différences, situés l'un dans la nature, l'autre dans la culture »³³⁹. Cela lui permet de soutenir que :

nous n'avons pas affaire à une institution autonome, définissable par des propriétés distinctives, et typiques de certaines régions du monde et de certaines formes de civilisation, mais à un *modus operandi* décelable même derrière des structures sociales traditionnellement définies en opposition diamétrale avec le totémisme³⁴⁰.

C'est à partir de ce point qu'il nous semble que la question totémique peut désormais fertiliser notre analyse, au sein de laquelle les objets tiennent une place fondamentale.

337 Voilà comment il définit son projet : « J'entends par théorie, un schéma d'interprétation appliqué ou applicable à la compréhension d'un phénomène appartenant à une classe déterminée. Une théorie est un ensemble de concepts analytiques qui doivent être définis avec clarté, par référence à la réalité concrète, et qui doivent être liés entre eux par des rapports logiques. » (Alfred Radcliffe-Brown, *Op. Cit.*, p. 55).

338 Alfred Radcliffe-Brown, *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968, p. 208.

339 Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 141.

340 *Idem*, p. 158. C'est l'auteur qui souligne.

III. B. 2) La place centrale du totem : un « objet social total ».

L'aboutissement de ces perspectives de recherche nous invite à voir dans les institutions totémiques certes des exemples d'agencements collectifs qui sont à rattacher aux domaines des pratiques sociales et des croyances religieuses, mais – point nodal – dont certaines modalités expriment, de manière centrale et exacerbée, un rapport singulier entre l'ordre de la Nature et celui de la Culture³⁴¹.

Pour Radcliffe-Brown, il ne faut pas voir forcément le totémisme de manière exiguë, en le restreignant à une institution « primitive », mais bien le comprendre dans un sens large, c'est-à-dire dans « toutes les situations où, dans une société divisée en groupe, il existe une relation particulière entre chacun d'entre eux et une ou plusieurs classes d'objets, habituellement des espèces d'animaux ou de plantes mais, à l'occasion, des objets artificiels ou des parties d'un animal »³⁴².

Bien que reprenant d'une certaine manière la théorie durkheimienne, il s'en distingue en ce qu'il accorde au rituel une importance capitale dans la définition du problème totémique. Car si Radcliffe-Brown admet que ce qui constitue le socle de la religion totémique est bien l'ordre collectif, son analyse ne se concentre plus sur le statut sacré qui est accolé au totem, mais plutôt sur le lien, sur la relation qui existe entre les individus d'un groupe et le totem qu'ils vénèrent. Ainsi s'explique-t-il :

Pour employer un terme aussi dépourvu que possible de connotations particulières, je dirai non pas que le totem est sacré, mais qu'une « relation rituelle » lie les personnes à leur totem. Cette relation rituelle existe toutes les fois qu'une société impose à ses membres, envers un objet, une attitude déterminée qui entraîne un certain respect, exprimé dans un mode traditionnel de comportement à son égard.³⁴³

Souhaitant tout de même souligner son accord avec Durkheim, et renforcer leur position, il

341 C'est d'ailleurs toute la thèse exposée par Philippe Descola : toutes les sociétés se développent selon des formes spécifiques qui tentent de répondre (inconsciemment, pour la plupart) à un problème fondamental : comment établir une relation pérenne entre l'ordre culturel et l'ordre naturel du monde ? En réponse, des « arrangements hybrides », ou comme le dirait Claude Lévi-Strauss, des « homologues structurales » voient le jour, à partir desquelles prennent corps des « ontologies » particulières : l'animisme, le totémisme, et même les sociétés modernes rationnelles sont des tentatives d'organisation culturelles qui résolvent, tant bien que mal, ce problème.

Voir Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, 623 p.

342 Alfred Radcliffe-Brown, *Op. Cit.*, p. 188.

343 *Idem*, p. 195.

corroboire ensuite :

un groupe social (par exemple un clan) ne possède solidarité et permanence que s'il polarise les sentiments d'attachement de ses membres dont la persistance est conditionnée par leur expression collective dans des circonstances déterminées. Selon une loi facilement vérifiable, toute expression collective régulière tend à prendre une forme rituelle, et selon une deuxième loi également nécessaire, tout rituel exige qu'un objet plus ou moins concret représente le groupe. Ainsi, par un processus normal, le sentiment d'attachement à un groupe s'exprimera dans un comportement collectif formalisé visant un objet qui représente le groupe lui-même.³⁴⁴

Dans cette logique, et en bon défenseur du fonctionnalisme, l'auteur nous propose de résumer la fonction du totem en expliquant que l'objet placé au rang de totem favorise le développement d'attitudes rituelles qui sont à la base de toute possibilité d'agencement collectif. Le totem participe, en tant qu'élément matériel qui catalyse le collectif, et prisme symbolique à travers lequel se dégagent les lois du monde, à l'ordonnement des sociétés. L'ordre social et moral se pérennise à travers la relation rituelle qui lie les groupes à leur totem : « le totem est "sacré" ou est l'objet d'une attitude rituelle parce qu'il est le représentant concret ou l'emblème d'un groupe social, et la fonction de l'attitude rituelle envers le totem est d'exprimer et de maintenir la solidarité du groupe social »³⁴⁵.

Le totémisme est ainsi à comprendre comme une structure socio-culturelle au sein de laquelle un élément matériel « sacré » permet aux individus de percevoir l'expression de la solidarité collective par le biais de la relation rituelle qu'ils ont vis-à-vis de celui-ci. Et plus qu'un simple symbole de la collectivité, le totem est « l'objet » qui participe au premier plan de la constitution et du maintien du système de « significations imaginaires » sociales indispensables à toute forme collective stable.

En empruntant alors à Marcel Mauss sa célèbre expression, nous pouvons dire que le totem est un « objet social total », dans le sens où l'ensemble des significations imaginaires sociales du groupe totémique considéré vient s'incarner au sein des consciences individuelles sous l'effet de la relation rituelle collective. Il est la cristallisation de l'ensemble des codes et des repères collectifs, des normes et des valeurs sociales du groupe qui s'agence autour de lui : le totem est la concrétisation

344 *Idem*, p. 196.

Sur ce point, et hors du champ du totémisme, nous pouvons nous amuser à voir comment l'expression du patriotisme moderne va, au travers du sentiment de solidarité nationale, s'incarner dans le drapeau emblématique de la nation.

345 *Idem*, p. 197.

d'un système pertinent de signification.

III. B. 3) La société sublimée

Dans un article pénétrant, Stéphane Breton nous invite à reconsidérer le totémisme comme un « mode d'intelligibilité universel – auquel nulle société ne saurait être étrangère – qui articule un système dénotatif et un système de conduite rituel, un code et une éthique »³⁴⁶, c'est-à-dire comme une forme retenue par une société pour se représenter elle-même, pour s'offrir en spectacle aux individus qui la composent, pour se mettre symboliquement à distance vis-à-vis des consciences individuelles. Cette logique de distanciation symbolique trouve son explication selon lui dans le caractère transcendant de toute réalité collective – le caractère *sui generis* que Durkheim mettait en avant – qui, selon la formule qu'il reprend de Pierre Legendre, s'identifierait comme un Tiers, une « *extériorité fondatrice* », et qui est à rattacher au principe fonctionnels triadique du langage que nous avons exposé précédemment : intériorisation, objectivation, extériorisation.

Le « Tiers », conçu comme un « *lieu logique authentifiant le discours des sujets* »³⁴⁷, n'est pas un lieu dans le sens étroit du terme, mais bien un espace, une zone symbolique au sein duquel se développe (comme au sein du langage) un système normatif par la mise en représentation de sa propre légitimité, et d'où émane la « Loi ». Fonctionnant de manière similaire aux processus linguistiques, la médiation entre les individus isolés et l'unité qui les intègre en tant que « société » ne peut se passer d'une zone dans laquelle se réunissent les désirs des consciences autonomes et les contraintes de leur mise en commun. Cette zone, le Tiers, joue ce rôle de médiation, et est à considérer comme le lieu où se réunissent, dans les systèmes linguistiques, le signifiant et le signifié : l'écart sémiotique.

Le troisième terme n'est autre que la séparation, constitutive du signe, entre le signifié et le signifiant. L'écart sémiotique est ce au nom de quoi le signe peut signifier. Mais cet écart n'est présent que parce qu'il a été posé. Il n'est pas une propriété naturelle des choses. Il est la marque d'un arbitraire, d'une légalité - autrement dit d'une fiction.³⁴⁸

346 Stéphane Breton, « De l'illusion totémique à la fiction sociale », *L'Homme* [en ligne], tome 39, n°151, 1999, p. 125. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1999_num_39_151_453623 (téléchargé le 17/10/2012).

347 *Idem*, p. 130. C'est l'auteur qui souligne.

348 *Idem*, p. 131.

Dans cette dialectique résolue par l'écart entre les deux termes (l'« individu » et la « société »), le signe, le code, la Loi se constitue, contraignant les individus à un système normatif, qu'il soit linguistique ou social. D'une certaine manière, Claude Lévi-Strauss identifie le Tiers comme « médiation », « schème conceptuel », « structure cognitive » qui

consiste, comme celle du langage, à poser des *unités constitutives*, qui ne peuvent jouer ce rôle qu'à la condition d'être définies de façon non équivoque, c'est-à-dire en les contrastant par paires, pour ensuite, au moyen de ces unités constitutives, élaborer un *système*, lequel jouera enfin le rôle d'opérateur synthétique entre l'idée et le fait, transformant ce dernier en *signe*³⁴⁹.

Dans le Tiers se rejoint ce qui était disjoint, et la métaphore, le « signe » de la société peut prendre forme comme représentation d'elle-même.

« Nulle société ne se passe d'une représentation d'elle-même. Nulle société ne renonce à se donner pour une chose. Nulle société qui accepte de croire qu'elle n'est pas un tout »³⁵⁰. Voilà bien un postulat à digérer. Ce que nous enseigne le totémisme, en tant que modèle sociétal culturel, c'est bien que, au delà des débats portant considérations sur l'homologie entre des catégories naturelles et des catégories humaines, toute société tend – ici par son incarnation symbolique dans des objets – à faire perdurer dans les consciences collective son unité et son éternité, par delà le temps qui peut les dissoudre et le caractère mortel des individus qui la constituent.

Dans le totémisme, la société se pare non seulement de différences, mais aussi d'une nature, de qualités intrinsèques, d'une spécificité – celle d'être immortelle malgré la mort d'être unique en dépit de sa pluralité, d'apparaître comme totalité pour chacun de ses membres. Là est le spectacle qu'elle veut se donner. Ce que l'on appelle la société est fondamentalement un processus de théâtralisation.³⁵¹

L'incarnation, la concrétisation – matérielle et symbolique – de la totalité du collectif au sein du totem n'a aucune autre fonction que de matérialiser la présence intemporelle de la société aux yeux de ses membres, qui, à travers une pluralité homogène de rituels, s'actualise dans les voix, dans les corps, dans les âmes individuelles, et dans les représentations du collectif. Comme le souligne Martine Xiberras :

349 Claude Lévi-Strauss, *Op. Cit.*, p. 160. C'est l'auteur qui souligne.

350 Stéphane Breton, *Op. Cit.*, p. 139.

351 *Idem*, p. 144.

Le mythe comme réponse à l'identité est construit d'abord avec des images qui représentent la collectivité. Chacun peut se définir et est défini par rapport à ces images qui évoquent un « nous ». Ces images sont verbalisées par une série de signifiants qui lient deux signifiés : l'ensemble des membres appartenant à la collectivité et les qualités ou les attributs caractérisant la collectivité. [...] Chaque société élabore une image d'elle-même et du monde, de l'univers où elle vit, à partir de ces symboles qui nomment le « nous ». Cette image définit ainsi un ordre du monde. Cette image ou cette vision, plus ou moins structurée, utilise l'expérience humaine disponible, utilise ce qui compte le plus dans leur environnement.³⁵²

Si les imaginaires sociaux utilisent l'expérience disponible pour se constituer, cette expérience s'exprime par des régimes de l'imaginaire afin de donner du sens à la réalité : le mythe est actualisé alors par un ensemble de concrétisation et de réalisation techniques, que les individus et les collectifs peuvent mobiliser, en tant que schèmes pratiques, pour faire concorder en prise avec le réel leurs schèmes mentaux.

Ayant compris cela, nous pouvons alors affirmer que les objets totémiques en tant qu'« image », mais aussi en tant que « technique magique » sont en quelque sorte les anamnèses de la conscience collective : lorsqu'ils tiennent une place centrale dans un culte, ils actualisent la mémoire du groupe, et par là même présentent la sensation d'être ici, maintenant, ensemble³⁵³. L'image totémique qui se forme au sein de la zone signifiante du Tiers accrédite, par un processus tautologique, l'identité du « nous ». Grâce à l'institutionnalisation de symboles qui s'incarnent sous la forme d'homologies structurelles entre « l'ordre naturel » et « l'ordre culturel », la société se réalise et se donne à voir matériellement : on peut la toucher, la voir, la diriger, la soumettre, la détruire, ou l'encenser. « Enfin vêtue d'une image, la société prend un caractère objectif extérieur, perpétuel, divin si l'on veut. Elle peut assumer son authenticité. Elle est accréditée par le spectacle totémique qu'elle se donne d'elle-même. »³⁵⁴ Voilà bien une vérité qui fait mouche, que Guy Debord, dans un contexte contemporain, tente à sa manière de mettre en lumière : « Le spectacle ne peut être compris comme l'abus d'un monde de la vision, le produit des techniques de diffusion massive des images. Il est bien plutôt une *Weltanschauung* devenue effective, matériellement traduite. C'est une

352 Martine Xiberras, *Pratique de l'imaginaire. Lecture de Gilbert Durand*, Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « Lectures », 2002, pp. 37-38.

353 C'est bien cette caractéristique du totem que les institutions des scouts ont, inconsciemment et à leur avantage, tout à fait compris.

354 Stéphane Breton, *Op. Cit.*, p. 144.

vision du monde qui s'est objectivée. »³⁵⁵

La loi totémique, manifestation des préceptes mythiques, qui ordonne rituellement les préceptes de la vérité se donne à voir comme *technique totale*, à travers laquelle le langage, l'esthétique, le politique, l'économique, se rejoignent et se concrétisent en une seule et même entité : le totem, la nature, la culture, le cosmos, le groupe, *in fine*, le signe se déroulant à l'infini, renvoyant toute chose à son ordre de significations. La symbolisation de la société se présente alors à la fois comme un moyen et une fin : la perpétuation du code du monde.

L'objet totémique est total *parce qu'il représente une totalité*, il la met en scène, il permet de conjurer sa possible atomisation. Encore une fois, la formule de Baudrillard est sans équivoque : « C'est cette irréversibilité de la naissance vers la mort que les objets nous aident à résoudre. »³⁵⁶

Conclusion intermédiaire

Nous venons de voir dans ce chapitre, à travers l'exemple des sociétés totémiques, comment les groupes humains et les unités socio-culturelles peuvent être amenés à placer des types d'objets particuliers au cœur de la logique qui anime les interactions sociales.

Articulée, dans sa forme élémentaire, à un ensemble de rites et de mythes, autour d'un ordonnancement du monde qui oppose des éléments sacrés aux éléments profanes, la technique apparaît comme une totalité existentielle qui met en jeu les schèmes d'actions et les schèmes imaginaires au sein d'une institution totale. Selon cette logique, la technique qui se présente comme la sacralisation du monde est indissociable des autres domaines de l'activité humaine, en tant qu'elle est une efficacité de la pensée et des actes quotidiens fonctionnant selon un mode d'emploi régi par les structures symboliques.

Au sein de ce modèle sociétal, la mise en représentation de la société par elle-même est indissociable de la logique triadique – extériorisation, l'objectivation, l'intériorisation – qui met en place et perpétue les systèmes de significations imaginaires sociales, présentant un schéma du monde pertinent – ici magique – aux yeux des individus qui évoluent en son sein.

355 Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1992 (1^{ère} éd. 1967, Éditions Buchet-Chastel), p. 17. C'est l'auteur qui souligne.

356 Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1968, p. 145

Conclusion de la première partie

Nous avons vu dans cette première partie que les moyens de médiation – les intermédiaires à la transmission des structures de significations sociales – ont toujours existé, depuis que les hommes maîtrisent techniquement les différents procédés d'objectivation selon des modes opératoires spécifiques : il importait, selon les exemples retenus, de penser la technique et la société comme inextricablement liées. Ainsi, il est apparu que les objets sont bien évidemment des productions humaines, mais ils sont surtout ce par le biais desquels le social devient strictement objectif et matériel.

Nous voyons dans ces éléments la possibilité de montrer comment, tant les schémas d'organisation générale des sociétés, que les multiples relations interpersonnelles dont ils sont issus, sont travaillés de manière importante – sinon fondamentale – par du non-humain : si la réalité humaine se construit par sa prise sur le milieu dans lequel elle se situe, la réalité sociale s'érige dans un rapport d'interdépendance avec l'environnement matériel qu'elle compose, et qui la constitue.

Ce détour philosophique et anthropologique nous a permis de mettre en lumière les processus constitutifs des logiques sociales et sociétales : à travers un ensemble de savoirs objectivés et transmis dans l'espace et le temps (les « mythes »), et de pratiques précises, codifiées et attendues (les « rites »), l'organisation sociale prend forme et vie par ses productions et ses réalisations culturelles et techniques. Les sciences (autrement dit la mise en cohérence d'un savoir « utile » et utilisable) et les techniques ont de tout temps joué un rôle dans la perception qu'ont les différentes cultures de leur rapport d'existence, car elles permettent et assurent une mise en ordre du monde, une pérennité des systèmes de significations pertinents élaborés par les différentes cultures dans le temps et l'espace des mouvements civilisationnels.

Sur la base de ces éléments, malgré l'écart contextuel qui nous sépare des modèles des sociétés totémiques, nous pensons être plus à même de pouvoir résoudre les problèmes, ou tout du moins apporter un ensemble de réponses aux phénomènes sociaux qui nous intéressent ici : le développement et la généralisation des médiations techniques qu'engendre le déploiement viral des outils médiatiques numériques.

PREMIER INTERLUDE : LA SÉPARATION OU LA FAUTE D'HUBRIS

« Il arrive même dans les sociétés du mythe et dans les nouvelles sociétés des médias de masse que nous ne puissions plus distinguer la réalité de l'imaginaire. »³⁵⁷

Comment, à la lecture des éléments que nous avons exposé dans la première partie, penser la technique et les objets techniques de nos sociétés contemporaines, dont les champs d'activités et leur organisation ne semblent plus reposer sur des logiques sacrées, mais séculières et rationnelles. En posant cette question, l'évidence se présente : il nous faut proposer ici de réfléchir à ce que Max Weber appelle, en se référant aux processus magico-religieux, « désenchantement du monde »³⁵⁸, que Roger Bastide identifie comme une « stratification »³⁵⁹, et que nous proposons d'appeler, en renvoyant à des processus techno-sociaux, la « séparation ». Ces diverses notions, concepts, idées, qui tentent à leur manière de caractériser en quelques termes un état de nos sociétés actuelles, ont en tout cas une origine commune : le développement de la science moderne, qui peut se comprendre comme ordonnancement et approfondissement catégorique et séculier des savoirs, de la connaissance, et des pratiques – des techniques – pouvant en découler. La sécularisation des connaissances, autrement dit le développement des principes théoriques et pratiques d'un savoir qui s'effectue en se détachant des logiques mythico-religieuses, établit un rapport au monde de plus en plus abstrait, c'est-à-dire, littéralement, détaché, arraché au monde même.

La première grande révolution accomplie par la science, c'est de comprendre la nature comme *physis* et non plus comme ordre cosmique. L'homme se sépare des objets qui ne sont plus pour lui que des objets, désacralisés et manipulables à son gré. [...] L'eau n'est plus désormais qu' H_2O , le vent que source d'énergie colonisée au service de nos besoins matériels, et la femme n'est plus qu'une femme.³⁶⁰

357 Martine Xiberras, *Pratique de l'imaginaire. Lecture de Gilbert Durand*, Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « Lectures », 2002, p. 11.

358 Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit par Jacques Chavy, Paris, Plon, 1964 (1^{ère} éd. 1947, Mohr), p. 117.

359 Roger Bastide, *Le sacré sauvage*, préface de Henri Desroche, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1975, p. 83.

360 *Idem*, pp. 83-84. C'est l'auteur qui souligne.

Nous avons pour habitude, en occident, de faire remonter le processus de scientification de la connaissance, c'est-à-dire du passage d'un ensemble de savoirs émanant d'une « cosmologie » à un ensemble de savoirs produits par les hommes même, à la Grèce antique, lorsque que la figure héroïque de la culture occidentale, Prométhée, se saisit du feu divin et céleste pour l'offrir à l'humanité afin qu'elle puisse exister par ses propres ressources. L'appropriation de cette énergie primordiale, « le feu sacré », préfigure « le passage du cru au cuit, la domestication sauvage des forces de la nature, l'annonce de la métallurgie libératrice »³⁶¹ et donc par extension le « progrès » et la civilisation. Les hommes amorcent leur propre organisation technique, sociale et politique séparément de la direction divine, en s'abstrayant peu à peu des préceptes divins. Mais le mythe de Prométhée enseigne également aux hommes les dangers de cette rébellion et de leur confrontation à la toute puissance des lois sacrées : Prométhée, puni par Zeus, finit enchaîné sur les montagnes du Caucase et se retrouve le foie quotidiennement dévoré par un rapace³⁶². Les représailles ne se cantonnent pas au héros mythique, mais atteignent aussi les hommes, dont la curiosité et la démesure est également sanctionnée par le châtement divin qui jaillit de la boîte de Pandore et dont les voluptés sévères se déploient sur terre : les maladie, les guerres, la famine, la folie... La technique se déploie alors dans les coulisses d'activités profanes tout laissant se faire entendre malgré tout l'écho de la scène où se joue la dramaturgie du Panthéon³⁶³.

Mis en germination pendant plusieurs centaines d'années, cantonné à une concordance avec les « lois » de la nature, le progrès scientifique et technique prend tout son essor lorsque les préceptes du *cogito ergo sum*³⁶⁴ permettent à l'esprit de se séparer psychologiquement des injonction religieuses. Chaque personne, auteur, lecteur, devient le centre de son univers mental³⁶⁵. Dès lors que la conscience individuelle trouve en elle-même les moyens et les fins de sa propre raison

361 *Idem*, p. 164.

362 Ce mythe illustre parfaitement, à l'instant de la figure de Prométhée, l'ambivalence de la technique : à la fois bienfaitrice et malfaisante, fascinante et terrifiante.

363 D'autres récits mythiques illustrent, toujours dans l'Antiquité, le caractère ambivalent de la technique : ainsi en est-il par exemple de l'ivresse d'Icare qui, inconscient de la puissance technique que les ailes de Dédale lui octroient, succombe lorsqu'il se retrouve trop proche du soleil (symbole de la divinité).

Nous renvoyons, pour plus d'approfondissement, à Christian Miquel, Guy Ménard, « Chapitre 2 : Les techniques de la ruse », *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « sociologies au quotidien », 1988, pp. 73-126.

364 René Descartes, *Le discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences*, introduction et notes de Étienne Gilson, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970 (1^{ère} éd. 1637, Jan Maire), 146 p.

365 Il est intéressant ici de faire le lien avec la thèse de Marshall McLuhan, pour qui le développement de la culture de l'imprimé, a ceci de paradoxal qu'à une passion de la certitude scientifique se superpose le doute méthodique, qui permet à Copernic de « précipiter l'homme à la périphérie des cieux ».

Cf. Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg. Genèse de l'homme typographique*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1962, University of Toronto Press), p. 229.

d'exister, il devient possible de se libérer et de s'abstraire des conditions célestes de la gestion des vies individuelles et collectives, et ainsi de se poser en dominateur de la nature, la penser comme un objet, la disséquer, la maîtriser, et la contraindre. Ainsi prend forme peu à peu ce que nous appelons la modernité, qui se caractérise comme une « réflexion commençante, une ébauche plus ou moins poussée de critique et d'auto-critique, une tentative de connaissance »³⁶⁶, et qui aboutira, pour soutenir la thèse de Max Weber, à une rationalisation de plus en plus profonde des domaines de la vie humaine jusqu'au sein même de l'éthique religieuse, et à « l'élimination de la magie en tant que technique de salut »³⁶⁷.

Dans cette optique, comment penser la technique au sein des sociétés modernes, en l'appréhendant à travers sa concrétisation, c'est-à-dire son incarnation dans des objets techniques, et plus particulièrement sous forme de médias ? Doit-on suivre les préceptes d'un Ellul pour qui, sous l'effet de cette démesure, « la technique est devenue autonome, et forme un monde dévorant qui obéit à ses lois propres, reniant toute tradition »³⁶⁸ ? Le caractère sacré qu'elle revêtait en étant intégré dans un système de significations sociales global est-il totalement occulté au profit d'un système de signification basé sur la raison et le progrès ? De cette manière la technique et la science en viennent-elles à orienter l'ensemble des activités humaines selon une rationalité en finalité couronnée par son propre succès, comme le soutient Jürgen Habermas³⁶⁹ ? Ou, en envisageant une toute autre perspective, les sciences et les techniques sont-elles plutôt dépendantes des processus collectifs qui leur permettent de s'intégrer de manière significative dans un système de signification sociales, comme le soutiennent les penseurs de l'innovation³⁷⁰ ?

Tel est le caractère ambivalent de la technique numérique que nous allons peu à peu mettre en lumière : les logiques rituelles et mythiques, telle que nous les avons développées ci-dessus, suivent petit à petit, à travers l'Histoire humaine, le mouvement d'une « rationalisation de l'existence »³⁷¹. Nous considérons qu'il est possible de retrouver leurs formes d'expressions aujourd'hui, même une fois transposées sur le mode de pratiques et de savoirs séculiers, dans nos

366 Henri Lefebvre, *Introduction à la modernité. Préludes*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1962, p. 10.

367 Max Weber, *Op. Cit.*, p. 134.

368 Jacques Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Éditions Economica, coll. « Classiques des sciences sociales », (1^{ère} éd. 1954, Armand Colin) 1990, p. 12.

369 Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, traduit et préfacé par Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1973 (1^{ère} éd. 1968, Suhrkamp), p. 14.

370 Patrice Flichy, *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, Éditions La Découverte, 2003 (1995), 207 p.

371 Max Weber, *Op. Cit.*, 312 p.

sociétés où la science et la technique priment comme idéologie ambiante³⁷², au détriment semble-t-il d'une pensée rattachée au domaine de la magie et de la religion. Le sacré, et les différents mythes et rites par le biais desquels il se modélise au sein des logiques culturelles retenues, ne se retrouverait-il pas transposé aujourd'hui sous des formes moins explicites ou inavouées ? Telle est l'hypothèse qui a déjà été formulée par Michel Leiris dès 1939 : « le sacré, s'il n'a pas changé de statut, n'a pas disparu de l'expérience contemporaine : moins collectif et conscient, plus individuel et inconscient »³⁷³.

372 Jürgen Habermas, *Op. Cit.*, 211 p.

373 Citation de Michel Leiris tirée de : Denis Hollier, *Le collège de sociologie : 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1995 (1^{ère} éd. 1979), p. 99.

– PARTIE II –
L'ÈRE DES MÉDIAS

« Si j'avais appris la technique, je serais technicien. Je fabriquerais des objets. Des objets compliqués. Des objets très compliqués, de plus en plus compliqués, ça simplifierait l'existence. »³⁷⁴

374 Eugène Ionesco, « Délire à deux », *Théâtre. III*, Paris, Gallimard, coll. « Soleil », 1963, p. 216.

En ayant fait le choix de porter notre attention sociologique sur les outils médiatiques numériques – en tant qu'objets techniques –, nous prétendons rendre compte des modalités selon lesquelles les systèmes de significations sociales contemporains s'organisent, ainsi que des particularités qui peuvent lui être attribuées. Pour ce faire, nous ne pouvons pas faire l'impasse d'une étude qui révélera les caractéristiques techniques de ces outils, à travers des sursauts socio-techniques qui ont jalonné le temps (particulièrement depuis l'avènement de la modernité), des processus qui ont permis leur évolution, et des effets organisationnels de ces dernières. Même si nous ne pouvons rendre compte de manière exhaustive de tous les détails participant de la co-évolution médias-société, tel est le but de ce chapitre : rendre compte des outils majeurs et des techniques décisives, des modèles communicationnels subsidiaires, ainsi que des conditions et des processus sociaux avalisant le dynamisme qui a permis l'avènement de la technologie numérique contemporaine. Nous ne pourrions sans cela déchiffrer la complexité des rapports socio-techniques contemporains, qu'il se situent à une échelle structurelle ou interindividuelle. De ce fait, nous suivons l'hypothèse qui prétend que l'histoire de la modernité peut être lue à travers celle des médias, ou pour le dire autrement, que les médias peuvent « traduire » l'évolution des cultures dans lesquelles ils sont produits³⁷⁵.

Ainsi, nous nous concentrerons tout d'abord (chapitre IV) à mettre en évidence les différents facteurs (techniques, philosophiques, politiques, économiques, et sociaux) qui ont participé à l'établissement du paradigme moderne. Nous remonterons ensuite le cours de l'histoire (chapitre V) pour tenter de saisir les éléments déterminants dans la constitution technique des outils médiatiques numériques, en considérant la nature de ces derniers tour à tour sous trois grands aspects : l'image, le nombre, le réseau. Enfin, nous tenterons d'établir une distinction entre les médias de masse et ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui les médias 2.0 (chapitre VI), sur la base des dynamiques informationnelles, et donc des usages respectifs qu'ils favorisent.

375 « La traduction est ainsi une sorte de "déchiffrement" ou d'explicitation des formes de connaissance. »

Cf. Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968, p. 79.

Il est intéressant de noter ici comment le développement récent d'une sociologie des sciences et des techniques articulée autour de la « théorie de l'acteur réseau » se qualifie de « sociologie de la traduction ». Nous renvoyons aux nombreux travaux de Bruno Latour et de ses confrères.

CHAPITRE IV. LA MODERNITÉ ET LA RATIONNALISATION DU QUOTIDIEN

« Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? À coup sûr, cet homme tel que je l'ai dépeint, ce solitaire d'une imagination active, voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plu élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus élevé que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité »³⁷⁶.

Le sens commun admet que les XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle sont à considérer comme une parenthèse temporelle au sein de laquelle les sociétés occidentales ont connu un ensemble d'innovations techniques d'une ampleur inégalée jusqu'alors : la révolution industrielle. Bien qu'il faille relativiser (par exemple en accord avec Daniel Furia et Pierre-Charles Serres³⁷⁷, ou encore avec Bertrand Gille³⁷⁸) une césure radicale comme l'implique le terme de révolution, et considérer le développement des techniques comme une lente maturation continue, nous pouvons sans crainte établir un rapport d'accointance entre l'apparition de ces nouvelles techniques (depuis l'invention de l'imprimerie, jusqu'à celle de la machine à vapeur), les cadres (*Gestell*) matériel et idéologique qui l'ont favorisé ainsi que les transformations sociales et sociétales qui en ont résulté. Puisqu'il n'est pas possible de penser une brisure radicale entre un modèle de société qui s'éteindrait, et un autre qui s'établirait promptement, comment dès lors appréhender et analyser ce changement sans prétendre pour autant ne porter attention qu'à des processus globaux (qu'ils soient idéologiques ou techniques par exemple), et en reconnaissant qu'à un niveau micro-sociologique, une multiplicité de facteurs s'influencent réciproquement dans une dynamique complexe ? « Le changement ce n'est pas seulement des forces historiques et macro-sociale, c'est aussi l'interaction des stratégies multiples de très nombreux acteurs »³⁷⁹ qui fait balancer le processus selon des logiques d'équilibres et de déséquilibres. De la sorte, si la modernité caractérise, comme il est admis communément, un changement, celui-ci n'est ni radical, ni le fruit d'une « rationalisation rationnelle ». Sans pour autant

376 Charles Baudelaire, « Le peintre de la vie moderne » (1864), *Œuvres complètes, Tome III. L'art romantique*, Paris, Calmann-Levy, coll. « Bibliothèque contemporaine », 1903, p. 68.

377 Daniel Furia, Pierre-Charles Serre, *Techniques et sociétés. Liaisons et évolutions*, Préface de Fernand Braudel, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1970, 446 p.

378 Bertrand Gille (dir.), *Histoire des techniques*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, 1652 p.

379 Henri Mendras, Michel Forsé, *Le changement social : tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, 1983, p. 11.

reprendre le scepticisme de Bruno Latour, nous pouvons dire avec lui que :

La modernité a autant de sens qu'il y a de penseurs ou de journalistes. Pourtant, toutes les définitions désignent d'une façon ou d'une autre le passage du temps. Par l'adjectif moderne, on désigne un régime nouveau, une accélération, une rupture, une révolution du temps. Lorsque les mots « moderne », « modernisation », « modernité » apparaissent, nous définissons par contraste un passé archaïque et stable.³⁸⁰

Deux grandes perspectives sont couramment mobilisées pour tenter de définir et de comprendre les tenants et les aboutissants de la modernité : d'un côté il est possible de la concevoir comme le produit et la matérialisation d'un socle idéologique, ou tout du moins de sensibilités socio-politiques³⁸¹, et de l'autre, de la considérer comme l'effet direct de la révolution industrielle, c'est-à-dire comme la concrétisation du cadre socio-technique induit par le développement de la mécanisation et du machinisme. En réalité, il n'est pas concevable de séparer et d'isoler la première conception de la deuxième. Le caractère diversifié des analyses qui lui sont faites tient dans ce qu'elle est à la fois un mythe utopiste et une évidence tangible : la modernité se caractérise davantage par des traits que par des lois, par un ensemble de logiques imbriquées plutôt que par une théorie univoque.

Sous les plumes œcuméniques d'un ensemble de philosophes, de Thomas Hobbes (*Le Léviathan*, 1651), à Claude Henri de Rouvroy (*Du système industriel*, 1821), en passant par Jean-Jacques Rousseau (*Du contrat social*, 1762), ou encore Adam Smith (*Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776), l'économie, le religieux, le politique, le social, se voient organisés rationnellement en vue de tendre vers une universalité du progrès humain, les sciences et les techniques se faisant moyens et fins. À travers une rationalisation générale de l'existence, qui se développe selon le prétexte général d'une *efficacité* ne devant plus rien à une technique magique dictée par une doctrine cosmologique, mais bien par une technique scientifique écrite par l'homme lui-même, et qui entend développer dans tous les domaines le « savoir, afin de prévoir et de pourvoir »³⁸², se précipite le destin de l'homme moderne. *L'Homo faber* n'a pas besoin

380 Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, Éditions la Découverte, coll. « L'Armillaire », 1991, pp. 19-20.

381 Sur ce point, nous renvoyons à l'analyse profonde que fait Patrick Tacussel sur le rôle de la doctrine philosophique du saint-simoniisme dans l'avènement de la modernité.

Voir Patrick Tacussel, *Mythologie des formes sociales. Balzac et les Saint-Simoniens ou le destin de la modernité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1995, 308 p. Voir infra.

382 Cette formule est à attribuer semble-t-il à Auguste Comte.

d'en venir aux mains pour interrompre l'extase mystique de l'*Homo contemplativus*³⁸³. Résumant ce processus, Patrick Tacussel renvoie à l'acuité de Max Weber qui a su repérer « deux moments qui situent culturellement le chemin contrarié d'une maîtrise terrestre du destin commun »³⁸⁴. Le premier serait l'apparition du concept, « l'un des plus grands instruments de toute connaissance scientifique »³⁸⁵, et dont le mérite reviendrait à Socrate, et l'« expérimentation rationnelle »³⁸⁶, qui se comprend comme :

le passage de l'abstraction et de la généralité du concept à la mise en œuvre de la découverte et de l'ingéniosité pratique de quelques personnalités vouées non seulement à chercher les lois de la nature, mais se consacrant avec une ténacité prométhéenne sans pareille à les contourner par des innovations techniques qui rusent avec ses obstacles jusqu'alors jugés insurmontables³⁸⁷.

La généralisation de l'usage et de l'application du « concept » ainsi que la systématisation de l'expérimentation scientifique est elle-même subordonnée à la manière dont se développe un procédé technique et médiatique particulier : la reproductibilité technique des connaissances écrites.

IV. A.) La Galaxie Gutenberg : un embrayage événementiel

Il est important de nous arrêter provisoirement sur le contexte pré-figurant le développement de la raison moderne et la concrétisation contemporaine de cette dernière dans les technologies numériques, sans quoi il ne sera pas possible de saisir la profondeur des implications découlant de son introduction généralisée au cœur de nos vies quotidiennes actuelles, notamment en ce qui concerne la reproduction de ses spécificités techniques pour la gestion et l'organisation des sociétés

383 Il faut bien prendre en compte cependant que cette rationalisation générale n'est pas le fruit d'une révolution *de la raison* elle-même qui, sous la forme d'un « coup d'État », se manifesterait soudainement comme pureté cognitive débarrassée de ses impuretés mythiques. Il s'agit bien d'une révolution *dans la raison*, cette dernière cherchant *dans la pratique* les moyens de réorganiser le monde autour de l'homme, et non plus autour de(s) Dieu(x).

Voir sur ce point : Dominique Janicaud, *La puissance du rationnel*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1985, 386 p.

384 Patrick Tacussel, « La modernité dans le rétroviseur », *Sociétés* [en ligne], De Boeck Supérieur, 2015/1, n°127, p. 41. URL :

https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=SOC_127_0041&DocId=452087&hits=4010+4008+4007+5+3+2+ (dernière consultation le 03/08/2016).

385 Max Weber, *Le savant et le politique*, traduit par Julien Freund, introduit par Raymond Aron, Paris, Plon, coll. « 10/18 », 1963 (1^{ère} éd. 1917-1919, Mohr), p. 72.

386 *Idem*, p. 73.

387 Patrick Tacussel, *Op. Cit.*, p. 42.

et des interactions sociales.

Malgré son adhésion aux thèses privilégiant une sur-détermination technique de la société – « les effets d'un médium sur l'individu ou sur la société dépendent du changement d'échelle que produit chaque nouvelle technologie, chaque prolongement de nous même, dans notre vie »³⁸⁸ –, Marshall McLuhan, avec une lucidité savante, analyse dans *La Galaxie Gutenberg* comment le développement de l'alphabet phonétique dans les sociétés antiques a favorisé la matérialisation de la pensée par les biais des outils médiatiques – le langage étant à considérer comme le premier *medium*. De la même manière, selon lui, c'est par la mécanisation de l'imprimerie que se développent les conditions favorables à l'avènement d'une société scientifique et technique, tant sur le plan idéologique que pratique : la transcription matérielle des pensées et des savoirs de l'homme selon un mode industriel permet leur diffusion et leur perfectionnement d'une manière et d'une profondeur jamais égalées dans l'histoire de l'humanité.

L'invention occidentale des caractères mobiles d'imprimerie typographique par Gutenberg au XV^{ème} siècle, marque pour McLuhan la césure qui fait passer les sociétés occidentales dans l'âge de la modernité, ou, pour reprendre une de ses expressions, expulse l'homme de la dimension unitaire et tribale dans laquelle il se trouvait jusqu'alors. Principalement orale jusqu'à cette époque, la civilisation occidentale bascule dans une culture typographique, écrite, impliquant en conséquence, par l'entremise des sens correspondants entrant en jeu dans l'acte de connaissance, une expérience de l'espace et du temps qui ne se base plus selon un mode « acoustique-tactile », mais plutôt selon un mode « visuel ».

En tant que prolongements de nos sens, les techniques en usage dans une culture participent de la manière dont cette dernière fait l'expérience du monde : de ce fait, chaque technique implique des modifications des dispositifs sensoriels et intellectuels des hommes, engendrant de ce fait des changements complets que ceux-ci opèrent avec leur environnement, jusqu'aux modèles d'organisation sociale. « Avec Gutenberg, l'Europe est entrée dans la phase technologique du progrès, phase où le changement lui-même devient la norme première et universelle de la vie sociale. »³⁸⁹

Plus profondément, la diffusion des livres imprimés joue un rôle non négligeable dans le déclin du

388 Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968, p. 25.

389 Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg. Genèse de l'homme typographique*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1962, University of Toronto Press), p. 228.

Moyen-Âge en tant que modèle de civilisation, dans la chute d'un « âge théologique » ainsi que dans l'avènement de la modernité, sous toutes ses formes.

À la fin du XV^e siècle, l'imprimerie a participé au premier rang à l'effondrement de la suprématie de l'Église catholique sur l'esprit et du Saint Empire romain germanique sur les corps. La Réforme, la Renaissance, la montée des nationalismes, le déplacement du pouvoir politique vers les Flandres et l'Angleterre ont commencé avec Gutenberg.³⁹⁰

Dans sa dimension dynamique, la facilité de reproduction et de diffusion des manuscrits favorise la circulation des thèses réformistes protestantes, dont on sait depuis Max Weber³⁹¹ qu'elle ont accéléré la sécularisation générale de l'existence, et donc indirectement le déclin du catholicisme et le développement du capitalisme. L'invention de l'imprimerie mécanisée facilite la démocratisation et l'individualisation de l'accès au savoir, qui était au préalable l'apanage de la philosophie scolastique médiévale par l'intermédiaire des moines copistes. Comme le fait dire un siècle plus tard Rabelais à son Pantagruel : « Tout le monde est plein de gens sçavans, de precepteurs très doctes, de librairies très amples, qu'il m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Cicéron, ny de Papinian n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant... »³⁹² Le développement de la science comme logique de production autonomisée, approfondissement spéculatif et spécialisation des savoirs, hors des institutions religieuses, peut prendre son essor³⁹³.

De la révolution copernicienne à l'interminable *Encyclopédie : ou dictionnaire raisonné des arts et des métiers*³⁹⁴ de Diderot et d'Alambert, l'essor de la modernité s'appuie sur une vaste accumulation de connaissances scientifiques et techniques qui déterminent peu à peu des ordres de spécialisation. Guidé par le principe de rationalisation des connaissances, chacune des activités de la vie humaine se voit traitée comme un champ particulier qu'il convient d'explorer systématiquement et méthodiquement. Ce que nous appelons aujourd'hui les sciences dures sont les premières à bénéficier de ce sursaut qualitatif et quantitatif, mais très rapidement les « sciences humaines » vont

390 Jacques Attali, « La géopolitique du net. Vers une "Goodwill PlaNet" », in Marc Ladreit de Lacharrière (Prés.) *Revue des deux mondes. « Nouvelles technologies et civilisation »*, Paris, Février 2001, p. 80.

391 Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit par Jacques Chavy, Paris, Plon, 1964 (1^{ère} éd. 1947, Mohr), 312 p.

392 François Rabelais, *Pantagruel*, Chapitre 8 « Lettre de Gargantua à Pantagruel », 1532, cité par Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg. Genèse de l'homme typographique*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1962, University of Toronto Press), p. 217.

393 Nous renvoyons ici au célèbre exemple de l'individualisation du savoir et de la rationalisation de la connaissance que constitue le *Discours de la méthode* de René Descartes, publié initialement en 1637.

394 Le complément du titre de l'ouvrage est tout à fait explicite !

subir le même sort, dès lors que la philosophie positiviste, qu'Auguste Comte vient sanctifier, est érigée au rang de doctrine socio-politico-religieuse.

À l'époque gutenbergiene se met donc en place un puissant et irrêtable « embrayage événementiel », source de l'« arithmétique politique »³⁹⁵ du XVII^{ème} siècle, qui fait que « le principe des caractères mobiles et des pièces interchangeables s'étend [...] à l'organisation sociale »³⁹⁶. La technicisation des modalités d'écriture renforce la technicisation de la vie dans son ensemble, et fait éclater les sphères des activités humaines (scission entre la science et l'art, entre la science et la technique, entre la société et sa gestion politique, entre l'économie et l'échange social, etc.).

C'est désormais en fonction de perspectives rationnelles que vont être pensées les sociétés et les modalités d'organisation, le temps et l'espace, les activités physiques et la vie mentale.

Dans cette société [moderne], la séparation de l'individu et du groupe dans l'espace, (l'intimité), dans la pensée (le « point de vue ») et au travail (la spécialisation), a eu l'appui culturel et technologique de l'alphabétisme et de la galaxie d'institutions industrielles et politiques fragmentaires qui gravitaient autour.³⁹⁷

IV. B) Un socle techno-imaginaire : le positivisme

« Plus notre faculté de percevoir pourra embrasser des ensembles complexes, plus l'application des catégories esthétiques s'élèvera aussi, de façon toujours plus décidée, de figures individuelles, perceptibles par les sens, vers des configurations sociales. »³⁹⁸

Ce « déplacement épistémologique »³⁹⁹ que la modernité fixe dans le cœur, le corps, et les âmes des hommes ne peut, comme nous l'avons préconisé auparavant, se configurer (en tant que

395 Comme le souligne Armand Mattelart, le projet d'une « mathématisation » des sociétés, ou plutôt l'introduction des mathématiques comme modèle d'organisation, dont Gottfried Wilhelm Leibniz semble le « saint patron », prend forme au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle. « La pensée du chiffrable et du mesurable devient le prototype de tout discours vrai en même temps qu'elle instaure l'horizon de la quête de la perfectibilité des sociétés humaines. »

Cf. Armand Mattelart, *Histoire de la société de l'information*, Paris, Éditions La Découverte, 2006 (1^{ère} éd. 2001), p. 5.

396 Marshall McLuhan, *Op. Cit.*, p. 304.

397 Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968, p. 132.

398 Georg Simmel, *Esthétique sociologique*, Éditions de la MSH, Presses de l'Université de Laval, 2007, p. 23.

399 Patrick Tacussel, *Op. Cit.*, p. 42.

praxis et poïesis) qu'en parallèle de l'établissement d'un système de significations imaginaires sociales. Nous devons à Patrick Tacussel d'avoir fortement participé à mettre en lumière les figures qui ont contribué à l'institutionnalisation du progrès en tant que cadre mental et pratique : les saint-simoniens, en instaurant une « liturgie du progrès », se font les prophètes et poètes d'une histoire palingénésique, sur la base de laquelle se constitue véritablement un « mythe de la rationalité »⁴⁰⁰.

Puisque tout mythe est une parole, c'est-à-dire un message déployé, un « système de communication, une forme »⁴⁰¹, il est loisible de voir comment celui de la modernité s'incarne notamment dans les écrits de Claude Henri de Rouvroy – le Comte de Saint-Simon – qui représente le dogmatisme philosophique préfigurant l'avènement du positivisme d'Auguste Comte⁴⁰², lequel se constitue sur un double mouvement: « d'une part la sacralisation du progrès, et ce faisant, de la société, qui en impulse le moteur pour se soumettre ensuite à sa marche ; d'autre part, la sécularisation de l'harmonie divine »⁴⁰³. Contre la philosophie révolutionnaire du siècle qui le précède, Saint-Simon propose l'élaboration d'une philosophie organisatrice, et propose même une « science politique » visant à réformer la société : il voit dans l'unification de principes théologiques et de l'organisation technique, scientifique et industrielle de la société humaine l'avènement d'une civilisation aboutie et parfaite, au sein de laquelle le système politique doit être « méthodiquement organisé » par une science – au même titre que la médecine ou la chimie –, devant rattacher tous les phénomènes de la vie à la loi générale de la gravitation universelle. Nous avons affaire à une véritable rationalisation des préceptes théologiques.

Il en découle une conception à la fois machinique et organiciste de la société⁴⁰⁴, que les

400 Nous employons ici volontairement le terme de mythe dans le sens que lui donne Roland Barthes, c'est-à-dire que le mythe est constitué à partir d'événements historiques dépouillés de leur contingence pour en faire des essences inaltérables et les proposer comme réalité harmonieuse. Le mythe se constitue sur la base d'une sélection discursive des éléments du monde, et restitue ces derniers dans une unité significative sous la forme d'une « image *naturelle* de ce réel ».

Cf. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, coll. « Pierres Vives », 1957, p. 229 *sq.* C'est l'auteur qui souligne.

401 Roland Barthes, *Op. Cit.*, p. 193.

402 Auguste Comte résume lui-même les préceptes de sa doctrine sous la forme d'un adage qui figure en frontispice d'une de ses œuvres majeures : « *L'amour pour principe ; l'ordre pour base, et le progrès pour but.* »

Cf. Auguste Comte, *Système de politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité. Tome premier* [en ligne], Paris, Librairie Scientifique-Industrielle de L. Mathias, 1851, 748 p. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61194301/> (téléchargé le 29/08/2016).

403 Patrick Tacussel, *Mythologie des formes sociales. Balzac et les Saint-Simoniens ou le destin de la modernité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1995, p. 158.

404 Notons qu'en se représentant l'ensemble des corps et des organismes – individuels, sociaux, politiques, cosmologiques, ... –, Saint-Simon introduit implicitement la notion d'organisation réticulaire. Sur le principe des lois de la gravitation, plus un corps organisé est complexe (composé d'éléments multiples en lien les uns par rapport aux autres) plus sa force et les effets qu'il peut avoir sur les autres est importante.

médecins – savants, ingénieurs, artistes, poètes, architectes, etc., – peuvent, grâce au développement d'une physiologie sociale, soigner, améliorer, perfectionner. Dans cette perspective, Saint-Simon écrit :

La réunion des hommes constitue un véritable ÊTRE, dont l'existence est plus ou moins vigoureuse ou chancelante, suivant que les organes s'acquittent plus ou moins régulièrement des fonctions qui leur sont confiées. [...]

L'économie politique, la législation, la morale publique et tout ce qui constitue l'administration des intérêts généraux de la société, ne sont qu'une collection de règles hygiéniques dont la nature doit varier suivant l'état de la civilisation. [...]

Dans toute machine, la perfection des résultats dépend du maintien de l'harmonie primitive établie entre tous les ressorts qui la composent ; chacun d'eux doit nécessairement fournir son contingent d'action et de réaction ; le désordre survient promptement quand des causes perturbatrices augmentent vicieusement l'activité des uns au dépend de celle des autres. [...]

Une physiologie sociale, constituée par les faits matériels qui dérivent de l'observation directe de la société, et une hygiène renfermant les préceptes applicables à ces faits, sont donc les seules bases positives sur lesquelles on puisse établir le système d'organisation réclamé par l'état actuel de la civilisation.⁴⁰⁵

Prétendant à la fois expliquer le changement de société lié aux multiples crises politiques que traverse l'Europe depuis la Révolution de 1789, et en même temps achever et finaliser les processus de transformation, Saint-Simon voit dans « le passage du système féodal et théologique au système industriel et scientifique »⁴⁰⁶ l'accomplissement et l'achèvement de la civilisation occidentale basés sur un système de connaissance rationnel et positif.

Dans la lignée de cette tentative audacieuse, Auguste Comte, qui fut un temps secrétaire de Saint-Simon, envisage de développer la philosophie positive au sein de laquelle il souhaite organiser de manière méthodique l'ensemble des connaissances de l'humanité. Petite sœur de la physiologie sociale, la physique sociale qui deviendra en 1839 la sociologie, dernière science à

Cf. Pierre Musso, *La religion du monde industriel. Analyse de la pensée de Saint-Simon*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Monde en cours », 2006, 343 p.

Voir aussi : Pierre Musso, *Saint-Simon et le saint simonisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1999, 127 p.

405 Claude-Henri de Saint-Simon, « De la physiologie sociale (1813) », *La physiologie sociale. Œuvres choisies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, pp. 57-58. C'est l'auteur qui souligne.

406 Claude Henri de Saint-Simon, *Du système industriel*, cité par Pierre Musso, *La religion du monde industriel. Analyse de la pensée de Saint-Simon*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Monde en cours », 2006, p. 200.

mettre en place pour clore le système de philosophie positive, a pour but de jouer ce rôle organisateur et structurant, non seulement des savoirs, mais aussi de la vie des hommes et des sociétés. De cette manière, « le positivisme est cette façon d'hypostasier la science au point d'en faire comme l'équivalent d'une nouvelle foi, donnant réponse à tout. »⁴⁰⁷

La modernité se présente alors, en plus d'un attachement à une philosophie du progrès, comme une intellectualisation du monde, et offre à la raison scientifique et technicienne une autorité sans partage. « Pour pouvoir se déployer pleinement, il lui faudra donner naissance à un modèle de pensée mécaniste qui réduira le monde à un agencement de parties et justifiera de ce fait la possibilité de le transformer par réagencement de celles-ci. »⁴⁰⁸ Comme le soutient Jürgen Habermas, nous assistons à cette époque à une reconstruction des systèmes d'interprétation du monde, au sein de laquelle les schémas classiques et traditionnels issus de l'idéologie théologique cèdent peu à peu à la place à « un monde où dans chaque événement s'inscrit une finalité indexée dans un avenir qui lui donne sa signification essentielle »⁴⁰⁹. Telle est la caractéristique essentielle du système de significations sociales en gestation : un double mouvement dans lequel se forme le devenir politique des principes scientifiques et techniques, et le devenir scientifique et technique de l'organisation politique, au sein duquel la rationalisation des activités par rapport à une fin s'impose en dénominateur commun et socle idéologique, valeur universelle, se désavouant par là-même en tant que dimension politique. Selon les termes de Habermas :

la « rationalisation » des conditions d'existence est synonyme de l'institutionnalisation d'une domination qui n'est plus reconnue comme domination politique : la Raison technique d'un système social fondé sur l'activité rationnelle par rapport à une fin n'en perd pas pour autant son contenu politique.⁴¹⁰

Comment dès lors, en revenant aux propos des saint-simoniens, ne pas y voir l'expression d'une « inconscience collective » rattachée à un imaginaire spécifique, ou pour le dire autrement,

407 Jean-René Ladmiral, « Préface », in Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, traduit et préfacé par Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1973 (1^{ère} éd. 1968, Suhrkamp), p. VII.

408 Christian Miquel, Guy Ménard, *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « sociologies au quotidien », 1988, p. 211.

409 Patrick Tacussel, « La modernité dans le rétroviseur », *Sociétés* [en ligne], De Boeck Supérieur, 2015/1, n°127, p. 44. URL :

https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=SOC_127_0041&DocId=452087&hits=4010+4008+4007+5+3+2+ (dernière consultation le 03/08/2016).

410 Jürgen Habermas, *Op. Cit.*, p. 5.

d'une esthétique socio-philosophique accompagnant les différentes « révolutions techniques » qui se déploient en parallèle, dont la révolution industrielle incarne visiblement davantage les formes techniques, plus que les préceptes théologiques. « Le saint-simonisme, nous résume Patrick Tacussel, est une entreprise collective dominante [...] comme une construction allégorique introduisant le monde en train de naître »⁴¹¹.

IV. C) La rationalisation du monde vécu

« Le XIX^{ème} siècle est comparable à un laboratoire dans lequel ont été
fabriqués les composants essentiels qui seront assemblés dans les "usines"
de montage idéologique et politique, culturel et scientifique du siècle
suivant, le nôtre. »⁴¹²

À partir de là, de quelle manière penser le passage de l'*imago mundi* qui se dégage du discours mythique des « penseurs de la modernité » à celui de *modus operandi* et « système de pertinence » constitutif de la société en train de naître ? Ou, en se référant à la formulation wébérienne, comment penser le transfert de la modernité d'un statut de « représentation » à sa validation en tant qu'« ordre légitime » qui modèle le sens du monde aux yeux des individus⁴¹³ ? De quelle manière s'institue le « monde vécu rationalisé »⁴¹⁴ ?

Encore une fois, c'est en réfléchissant au rôle joué par les *media* et les objets médiateurs que nous pensons apporter une réponse : la démocratisation de l'image du monde moderne et son institutionnalisation en tant que système de significations imaginaires sociales ne peut que passer par des processus de médiation, qu'ils s'incarnent dans des objets dont la circulation permet l'objectivation d'un ensemble de valeurs normatives, ou qu'il se présentent directement comme *medium*, technique favorisant la modélisation de schèmes mentaux et de schèmes d'actions spécifiques. Nous retiendrons ici un exemple significatif qui nous semble tout à fait illustrer la place

411 Patrick Tacussel, *Mythologie des formes sociales. Balzac et les Saint-Simoniens ou le destin de la modernité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1995, p. 180.

412 *Idem*, p. 259.

413 Max Weber, *Économie et société*, Tome premier, traduit par Julien Freund, Pierr Kamnitzer, Pierre Bertrand [et al.], Paris, Plon, 1971, p. 30.

414 Jürgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel. Tome I : rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, Traduit de l'allemand par Jean-Marc Ferry, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1987, p. 60.

et l'importance qu'ont les *media* dans l'organisation de la vie des hommes : l'argent.

Sans reprendre telles quelles les catégories des fondements de la validité d'un ordre légitime édictées par Weber (tradition, croyance, légalité), nous pouvons montrer que la « démocratisation » de l'argent, sous ses formes moderne, instaure par des voies « légales » la modernité en tant que croyance et que tradition. Comme nous le dirait Habermas, le caractère légitime que prend la modernité aux yeux des individus ne passe pas par une légalisation directe des modalités d'interactions modernes, mais par une légalisation des *moyens* constitués afin que prennent forme les modalités d'organisation et d'interaction :

Ce sont ces *médiums*, et non immédiatement les orientations rationnelles par rapport à une fin elles-mêmes, qui ont besoin d'un ancrage institutionnel et d'un ancrage motivationnel dans le monde vécu : la légitimité de l'ordre juridique et la base morale-pratique constituent pour les domaines d'action codifiée, *i.e.* organisés de façon formelle, les éléments qui relient au monde vécu le système économique différencié par la monnaie et le système administratif différencié par le pouvoir.⁴¹⁵

Alors que les penseurs de la modernité ont tenté de « passer du rôle essentiel reconnu à la rationalisation à l'idée plus vaste d'une "société rationnelle" dans laquelle la raison ne commande pas seulement l'activité scientifique et technique, mais le gouvernement des hommes autant que l'administration des choses »⁴¹⁶, et par là même disloqué les anciennes structures de significations sociales administrées par la théologie moyenâgeuse qui maintenait la réalité de la vie quotidienne en tant que monde stable, il ne leur reste plus qu'à déterminer les outils et les perspectives techniques permettant de re-configurer sur une base « rationnelle » les principes systématiques d'une coordination collective.

Considérant à la suite de Weber que « le monde rationalisé a perdu tout sens », parce que « la raison elle-même se décompose en une pluralité de sphères de valeurs »⁴¹⁷, Habermas voit dans le droit (comme système normatif abstrait) la seule possibilité qui se présentait pour *unifier* les consciences individuelles au sein d'une unité sociale significative. Avec le système juridique moderne, « on aboutit déjà à un concept formel du monde social en tant qu'ensemble de relations interpersonnelles légitimement réglées »⁴¹⁸, c'est-à-dire à une possibilité de mise en commun, sous

415 *Idem*, p. 350. C'est l'auteur qui souligne.

416 Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1992, p. 22.

417 Jürgen Habermas, *Op. Cit.*, pp. 257 et 258. C'est l'auteur qui souligne.

418 *Idem*, p. 267.

le contrôle d'une instance régulatrice, d'un ensemble de valeurs.

C'est par l'élaboration et la configuration d'« instances de contraintes », rationnelles en finalités, et extérieures au corps collectif, que s'effectue à cette époque la rationalisation des activités au cœur de la vie quotidienne. Le développement des systèmes bancaires, de l'industrie productiviste, de l'économie marchande, encadrés par les États-nations s'effectue parallèlement au développement d'une autorité bureaucratique, entendue par Max Weber comme instance dont la légitimité se fonde juridiquement. Les États peuvent être considérés ici comme des organismes rationnels en finalités, ou encore comme une « "entreprise politique de caractère *institutionnel*" lorsque et tant que sa direction administrative revendique avec succès, dans l'application des règlements, le *monopole* de la contrainte physique *légitime* »⁴¹⁹.

L'objectif progressiste (qui est alors objectif scientifique, politique et technique) va alors s'incarner comme *industrie*, et se répandre sous des formes économiques, sacralisant le concept d'*entreprise* comme modèle d'organisation. Qu'elle se développe à l'échelle individuelle ou collective, la production et l'échange des marchandises devient le principe même de l'activité rationnelle par rapport à une fin : à travers le travail salarié se crée la possibilité non seulement d'une organisation sociétale et une coordination collective des activités humaines, mais aussi d'un progrès social qui se conjugue à la perspective d'un épanouissement économique individuel. Nous assistons là véritablement à une « rationalisation du monde vécu, que Weber a négligé au profit de la rationalisation des systèmes d'action tels que l'économie et l'État »⁴²⁰. Cette rationalisation du monde vécu, qui se doit d'englober, au sein d'un « système total », l'ensemble des activités de la vie quotidienne, se déploie de manière virale avec l'instauration d'un moyen – *medium* – qui va se parer des caractères d'universalité et de rationalité propre au mythe techno-scientifique du progrès : l'argent moderne, et subsidiairement, en tant que structure, l'économie marchande capitaliste.

IV. C. 1) L'argent comme *medium* normatif

Nous pouvons considérer ici l'argent comme un moyen de médiation à la fois macro et micro-social. À travers l'introduction de l'argent comme moyen et fin des rapports sociaux se développe tout autant l'économie marchande comme modèle d'organisation sociétal, que le travail

419 Max Weber, *Op. Cit.*, p. 57. C'est l'auteur qui souligne.

420 Jürgen Habermas, *Op. Cit.*, p. 348.

salarié comme rapport de production économique, ou que les États-nations comme entité politique de gestion des collectivités. Ce qui est en jeu dans la transformation du rôle de l'argent dans les sociétés modernes, se joue dans un double rapport : d'une part la monétarisation et la matérialisation des valeurs symboliques, d'autre part la valorisation symbolique et matérielle des structures de significations imaginaires sociales que déploie le système capitaliste de l'économie marchande.

En tentant de laisser de côté les prétentions critiques ou les utopies progressistes, Georg Simmel a très bien analysé la manière dont l'argent, dans la culture moderne, se développe comme *Gestalt*, c'est-à-dire comme forme essentielle : il justifie la possibilité même de l'existence des individus et des structures institutionnelles modernes. Débarrassé de ses stricts caractères de matérialité et de fonctionnalité, en *substance*, c'est-à-dire en tant que *medium*, l'argent est « le représentant des énergies abstraites du groupe »⁴²¹, qui permettrait au « monde des valeurs, qui plane au-dessus du monde réel, sans lien avec lui, et néanmoins le dominant de toute sa hauteur », de trouver « la forme pure de sa représentation »⁴²². Selon le sociologue, le propre de l'argent moderne est de s'affranchir progressivement, sous l'effet du procès de rationalisation, de sa qualité concrète (en tant que marchandise enclavée et gérée socialement) pour devenir un pur signe qui permet de coder irrémédiablement les valeurs quantitatives et symboliques selon son seul critère.

Dans la mesure où l'argent compense uniformément toutes les variétés des choses, où il exprime toutes les différences qualitatives entre celles-ci par des différences quantitatives, dans la mesure où l'argent, avec son absence de couleur, son indifférence, se pose en dénominateur commun de toutes les valeurs, il opère le nivellement le plus terrible qui soit ; il mine irrémédiablement la substance des choses, leur valeur singulière, spécifique, leur originalité.⁴²³

L'argent, dans la modernité, perd de sa substance sociale – celle qui lui confère le statut de moyen, *medium* – et ce faisant se développe essentiellement comme pure finalité, polarisant à la fois les désirs subjectifs des individus et les raisons des existences institutionnelles.

En lisant l'analyse profonde de Simmel, nous parvenons à comprendre l'impact sociologique de la compensation uniforme des valeurs, la manière dont la rationalisation prend forme au sein du monde vécu par l'entremise de l'argent moderne : ce dernier par le nivellement des valeurs, tend à

421 Georg Simmel, *Philosophie de l'argent*, traduit par Sabine Cornille et Philippe Ivernel, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologies », 1987, p. 369.

422 *Idem*, p. 165.

423 Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit. Suivi de Sociologie des sens*, traduit par Jean-Louis Vieillard-Baron et par Frédéric Joly, préface de Philippe Simay, Paris, Editions Payot & page, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2013, p. 20.

séparer en tant que forme autonome les relations socio-économiques qui viennent alors s'incarner nécessairement dans des structures « objectives ».

Nous ne pouvons saisir cela que lorsque l'on se souvient que, pour Simmel, ce qui fonde la société, c'est essentiellement la forme définie par les actions réciproques des individus⁴²⁴, et donc les schémas à partir desquels se configure la socialisation :

La forme, aux réalisations innombrables et diverses, dans laquelle les individus constituent une unité fondée sur ces intérêts — matériels ou idéaux, momentanés ou durables, conscients ou inconscients, agissant comme des causes motrices ou des aspirations téléologiques — et à l'intérieur de laquelle ces intérêts se réalisent⁴²⁵.

Lorsque la socialisation – l'échange, l'interaction – est subordonnée à l'usage de l'argent, elle configure selon un code spécifique les relations sociales et leur institutionnalisation. L'argent, en nivelant et en neutralisant les sphères de valeurs symboliques relatives aux échanges sociaux, déshumanise ces derniers, et induit le développement parallèle d'un cadre formel de relations « objectif et rationnel », dont la légitimité repose sur l'assurance du respect des normes relationnelles, selon des règles spécifiques. « Avec lui, la fonction d'échange, interaction interindividuelle immédiate, s'est cristallisée en une formation autonome »⁴²⁶ ; « ce qui dans l'échange inter-individus est action devient, avec l'argent, forme concrétisée, autonome, comme figée, au même sens que le gouvernement représente le contrôle mutuel des membres du groupe »⁴²⁷. De cette manière, les échanges interindividuels, qui dans les sociétés « primitives » relevaient d'une dimension « totale », c'est-à-dire qui se réalisaient simultanément politiquement, socialement, économiquement, religieusement, etc., prend forme dans les sociétés modernes, sous l'effet de leur monétarisation, de manière autonome, en tant que processus *séparé*, ou plutôt *désocialisé* : « l'argent est le support absolument approprié pour un rapport de ce genre, car il crée certes des relations entre les humaines, mais en laissant les humaines en dehors de celles-ci »⁴²⁸.

424 Sa formulation ne peut être plus claire : « Il y a société, nous dit-il, au sens large du mot, partout où il y a action réciproque des individus. »

Cf. Georg Simmel, *Le problème de la sociologie et autres textes*, Paris, Éditions du Sandre, 2006, p. 7.

425 Georg Simmel, *Sociologie. Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999 (1908), p. 44.

426 Georg Simmel, *Philosophie de l'argent*, traduit par Sabine Cornille et Philippe Ivernel, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologies », 1987, p. 192.

427 *Idem*, p. 193.

428 *Idem*, p. 373.

Compris comme le moyen par lequel les individus acquièrent à la fois une liberté par rapport aux « cercles sociaux » traditionnels, mais aussi puissance sans pareille qui lie les individualités d'une force jamais éprouvée, l'argent se présente, pour reprendre les termes de Max Weber, comme moyen qui permet d'orienter les activités significativement par rapport à autrui, et dans ce sens, comme cadre légitime permettant le développement généralisé des activités rationnelles en finalité. La monétarisation des échanges devient donc, pour Georg Simmel, le cadre qui rend possible le maintien de la forme sociale sécularisée et rationalisée, au sein desquels l'argent se présente à la fois comme le moyen et les fins des actions réciproques, le sens de ces actions et le cadre qui les rend possible.

De cette manière naît la « forme » de la société moderne, et son paradoxe : l'argent unit les hommes en les séparant les uns des autres, les relations sociales ne sont plus fondées sur l'échange de valeurs matérielles et symboliques multiples et complexes, mais selon un unique système de valeur ; elles deviennent anonymes, instrumentales, elles reposent sur une neutralité affective. Ces relations ne peuvent alors s'exprimer et s'« épanouir » qu'au sein d'une société régie selon ces mêmes critères, c'est-à-dire par une entité impersonnelle, autonome, distante, instrumentale, désaffectée : ce qu'incarne parfaitement le système administratif et juridique de l'État moderne⁴²⁹. L'argent rationalise et objectivise les structures d'intersubjectivités et introduit des formes d'échange dépersonnalisés, que ne peuvent gérer que des institutions analogues. Cette perspective est tout à fait bien résumée chez Habermas :

Dans la mesure où les interactions ne sont plus coordonnées par des normes et des valeurs, mais par le *médium* de la valeur d'échange, les acteurs sont obligés d'adopter une attitude objectivante les uns par rapport aux autres (et chacun par rapport à soi-même). C'est ainsi qu'il rencontrent comme quelque chose d'extérieur à eux le mécanisme de coordination de l'action lui-même. Les transactions qui se déroulent à travers le médium de la valeur d'échange sortent de l'intersubjectivité de l'intercompréhension langagière, pour se transformer en quelque chose qui a lieu dans le monde objectif, en une pseudo-nature.⁴³⁰

La généralisation des rapports sociaux médiatisés par l'argent n'induit pas pour autant la destruction totale des systèmes symboliques, ou comme le soutient Baudrillard⁴³¹ une dé-

429 Il est à ce titre tout à fait significatif que les monnaies soient frappées, en règle générale des figures à travers lesquelles s'incarne le pouvoir politique, et des symboles qui y sont rattachés.

430 Jürgen Habermas, *Op. Cit.*, pp. 364-365. C'est l'auteur qui souligne.

431 Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1976, 347 p.

symbolisation généralisée des processus d'échange, mais plutôt une reconfiguration des systèmes de significations sociales au sein desquelles la travail (la production de la valeur), la marchandise (l'incarnation de la valeur) et le marché (l'échange et la circulation des valeurs) se présentent à la vie quotidienne comme « techniques de salut ». L'argent se présente dans la modernité comme *signe*, c'est-à-dire, dans un double rapport, comme un indice annonçant la rationalisation des échanges symboliques, et comme symbole de la rationalisation des échanges. Si avec McLuhan nous voyons dans l'argent un *medium*, un support d'information, nous pouvons y lire le *message* traduisant l'abstraction et la rationalisation des systèmes de valeurs, et, à l'époque pré-électrique, le *medium* qui signe le procès d'une « détribalisation » des sociétés, dans lesquelles les activités humaines se retrouvent séparées les unes des autres⁴³².

Lorsque le mythe du progrès industriel vient prendre forme au sein de la réalité de la vie quotidienne par le déploiement de l'argent-signe, qui justifie par sa production et sa circulation (sa dépense !) l'universalisation des valeurs humanistes et démocratiques telles que la liberté, l'égalité, la fraternité, se développe parallèlement la possibilité d'une organisation sociale, politique et économique assujettie à la logique de la croissance économique reposant sur le binôme production-consommation, dont Jean Baudrillard résume parfaitement les rouages selon la formule : « la croissance, c'est l'abondance ; l'abondance, c'est la démocratie »⁴³³.

L'argent permet la matérialisation de l'idéologie du bonheur, ou, pour le dire autrement, se présente comme la matérialisation, le signe palpable du système de significations imaginaires sociale, dont le plaisir individuel est le soubassement, et le bonheur collectif sa clef de voûte. La liturgie consumériste peut alors repousser toutes les limites dès lors que l'on atteint l'extase sacrée en s'enivrant de l'odeur et du bruit de la monnaie, et se laissant exalter par l'emprise symbolique et matérielle du spectacle de la marchandise.

IV. C. 2) La saga des machins et des zinzins⁴³⁴

Ce que nous venons d'expliquer se comprend tout à fait lorsque l'on fait référence aux expositions universelles et internationales qui ont jalonné l'essor de la modernité, de la première qui

432 Marshall McLuhan, *Op. Cit.*, 404 p.

433 Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, p. 62.

434 Nous faisons ici un clin d'œil à l'auteur, compositeur et interprète Michel de Senarcles – Sarcloret.

se tint en 1851 à Londres, jusqu'à celles contemporaines, dans lesquelles se déploie l'exubérance et le spectacle de la démesure technologique, dans une sorte de mystique ostentatoire émanant de la puissance politique, économique et culturelle qu'on projette dans les machines et les *machins* réalisés pour l'occasion, et à travers lesquels se réalisent les défis techniques les plus fous. Car en effet, avant d'être un élément du patrimoine historique de Paris ainsi qu'un monument touristique, que symbolise la tour Eiffel (1887), sinon le pur signe d'une société qui s'organise autour de la dépense somptueuse de son capital pour la mise en spectacle de sa puissance ? Outre l'engouement pour le déploiement des objets et des techniques exposés de manière spectaculaire à chaque occasion, comment penser l'ensemble des structures spécialement édifiées, comme le Cristal Palace de Londres (1851), la Porte Monumentale de Paris (1900), l'illumination de la tour des joyaux de San Francisco (1915), l'Atomium de Bruxelles (1958) représentant un cristal élémentaire de fer agrandi 165 milliards de fois, ou encore la Biosphère de Montréal (1967) transformée depuis en musée de l'environnement ?

Nous voyons dans ce genre d'événement l'occasion de médiatiser et de sublimer le modèle socio-économique de la modernité en exposant tout ce qu'elle peut produire pour illustrer l'ambition incontestable d'un progressisme technique et scientifique par le biais duquel s'accomplit la quête du bonheur individuel et collectif. Les expositions universelles, en présentant la technique et la science comme « discours », se font les représentantes de l'idéologie technicienne moderne, l'incarnation du rêve mythique saint-simonien au sein duquel la raison et le progrès se conçoivent comme organisation politique des sociétés. En d'autres termes, la modernité se constitue autour d'un imaginaire dominant orienté par un « bassin sémantique »⁴³⁵ prométhéen. Comme le résume Martine Xiberras, la modernité, dans ses aspects institutionnels, « montre un certain émerveillement pour les techniques, une sorte de poésie, sinon de réenchâtement pour les inventions »⁴³⁶.

C'est le fait qu'en parallèle de cette fascination et de cet engouement pour les techniques s'y cristallisent un ensemble de craintes avouées (actes de rébellion et de sabotage envers les machines, nostalgie romantique du retour à la nature) qui nous permet de mettre en lumière le caractère sacré de la technique moderne, articulé autour de ce que Rudolf Otto appelle le *mysterium tremendum*, ou

435 Gilbert Durand définit un bassin sémantique comme une « orientation sémantique globale d'une culture donnée à une époque donnée ». Gilbert Durand cité par Martine Xiberras, *Pratique de l'imaginaire. Lecture de Gilbert Durand*, Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « Lectures », 2002, p. 97.

436 *Idem*, p. 129.

le *tremendum fascinans*⁴³⁷.

Ici se fait jour le rôle du machinisme comme mythe, c'est-à-dire, comme le rappelle Roland Barthes, la « dépolitisation »⁴³⁸ inavouée d'un discours encensant la technique, technique qui ne peut qu'instaurer insidieusement comme nous l'avons vu un ordre politique, une organisation spécifique des rapports interindividuels et collectifs, en même temps que la fabrication du monde qui les rend possible. Le mythe moderne s'incarne alors objectivement sous toutes ses formes architecturales et esthétiques possibles, octroyant au système technicien le spectacle de son pouvoir sur la nature, de son pouvoir *sur-naturel* (magique ?), défiant les lois de la mécanique et de la gravité, de la matière et des mouvements, participant de l'habitation mytho-logique et techno-logique du monde⁴³⁹.

IV. C. 2. a) Machines techniques, machineries économiques, machinations politiques

Cet engouement grandissant pour les productions industrielles passe donc par sa mise en spectacle. Comme nous l'avons vu avec l'exemple du totémisme, il ne peut y avoir de concordance entre les réalisations objectives et techniques des cultures humaines et les systèmes de significations sociales que par une forme de sacralisation qui vient les hisser au rang de « totem ». En reprenant les termes de Karl Marx, nous pourrions dire que la technique, considérant le rapport social à partir de laquelle elle se développe à l'époque de la révolution industrielle, se déploie sous la forme d'un « fétichisme », c'est-à-dire une « forme fantasmagorique » qui ne se retrouve que dans « les zones nébuleuses du monde religieux », et où « les produits du cerveau humain semblent être des figures autonomes, douées d'une vie propre, entretenant des rapports les unes avec les autres et avec les

437 Rudolf Otto, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, traduit par André Jundt, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 (1^{ère} éd. 1917, Trewendt & Granier), 284 p.

438 Roland Barthes, *Op. Cit.*, p. 230.

439 Nous pouvons remarquer à ce propos la concordance entre le développement du machinisme, de la société de consommation, et l'apparition du *design*. Initialement apparu en 1849 sous la plume de Sir Henry Cole, qui souhaitait réintégrer une dimension esthétique dans les objets industriels pour leur redonner du sens, et les investir d'autres valeurs que leur stricte fonctionnalité, le *design*, entend « humaniser le monde » sur la base d'une « philosophie engagée dans un idéal d'avenir meilleur et durable ». Son projet peut se définir de la manière suivante : « concevoir en fonction d'un idéal du monde un dispositif artefactuel complexe qui donne forme à des usages autant qu'il produit des connaissances, en réaction à une demande ou à une insatisfaction, et grâce à une méthodologie rigoureuse en constante évolution qui vise, de manière créative et innovante, à améliorer l'habitabilité du monde ».

Cf. Stéphane Vial, « De la spécificité du projet en design : une démonstration », *Communication & Organisation*, n°46, Presses Universitaires de Bordeaux, 2014, p. 28. URL : <https://communicationorganisation.revues.org/4699> (téléchargé le 18/09/2015).

humains. »⁴⁴⁰

Ce « fétichisme » ne s'oriente pas selon nous uniquement sur les marchandises, mais bien sur l'ensemble de la production technique et industrielle. La médiatisation spectaculaire des objets techniques de l'industrie moderne permet l'aménagement d'un imaginaire spécifique de la machine qui vient orienter et légitimer, à l'intérieur du système de signification sur lequel se déploie la rationalisation du monde vécu, les réalisations matérielles de la société industrielle. Comment expliquer que le développement du machinisme ait été relativement bien accepté⁴⁴¹ au sein de la société civile du XIX^{ème} siècle et XX^{ème} siècle alors même qu'il menaçait une grande majorité des activités professionnelles, la stabilité des structures familiales, les modes de vie « traditionnels », etc., si ce n'est par le développement parallèle de la médiation spectaculaire qui les valorise aux yeux de la société civile, jusqu'à leur attribuer un caractère merveilleux, prestigieux, séduisant ? Les machines incarnent peu à peu dans les représentations sociales non plus l'énergie destructrice et diabolique tel que ce fut le cas au Moyen-âge, mais la puissance prométhéenne, le pouvoir démiurgique⁴⁴².

L'essor de la modernité s'appuie sur une thaumaturgie de la technique, un émerveillement mis en scène par la puissance de la machinerie technique qui envahit les secteurs de l'industrie, avant d'être domestiquée peu à peu au sein des foyers. La machine « doit son succès aux traits qu'elle partage avec les antiques *thaumata* grecs ; elle vient de nouveau provoquer le pur émerveillement d'une ruse ingénieuse de l'esprit avant de s'imposer définitivement sous l'aspect de son utilité et de sa rationnelle fonctionnalité »⁴⁴³. La machine fascine et effraye – le *tremendum fascinans* qui nous a permis de décrire le sentiment du sacré – ; elle est source des fantasmagories qui s'incarnent dans les utopies de la littérature romanesque et politique du XIX^{ème} siècle⁴⁴⁴, tout

440 Toutes les citations de cette phrase sont issues de : Karl Marx, *Le capital. Critique de l'économie politique. Livre premier : le procès de production du capital*, publié par Jean-Pierre Lefebvre (dir.) Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1993 (1^{ère} éd. 1867, Verlag Otto Meissne), p. 83.

441 Sauf lorsque, épris de forces contestataires, les ouvriers en viennent à saboter les machines.

442 Nous rappelons ici une des significations retenues par Diderot et d'Alembert, dans leur *Encyclopédie* : « se dit de l'artifice par lequel le poète introduit sur la scène quelque divinité, génie, ou autre être surnaturel, pour faire réussir quelque dessein important, ou surmonter quelque difficulté supérieure au pouvoir des hommes ».

Cf. Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, « Machine », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, [en ligne] URL : http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/extras/encpageturn.pl?V9/ENC_9-798.jpeg (consulté le 04/08/2016).

L'expression *deus ex machina* restée encore aujourd'hui dans le langage courant renvoie aux procédés techniques utilisés au théâtre, par lesquels il était possible, de faire se manifester sur scène une divinité.

443 Christian Miquel, Guy Ménard, *Op. Cit.*, p. 205.

444 Nous renvoyons ici, à titre d'illustration, aux œuvres de Jules Verne.

autant que les sentiments d'effroi qu'elles suscitent viennent donner forme et vie à des créatures *étranges*⁴⁴⁵.

Parallèlement au développement du spectacle des machines et de leur marchandisation, la technique moderne en tant que *Gestell, modus operandi*, se concrétise peu à peu dans un ensemble d'appareils institutionnels qui se complexifient de plus en plus, alors même que les liens entre les différents domaines de la vie humaine se voient de plus en plus soudés. La vision organiciste et mécaniciste saint-simonienne de la société, en attribuant aux différentes activités humaines les caractéristiques d'un corps qu'ils est possible de disséquer, fait que s'investit dans tous les domaines les principes d'une organisation rationnelle et scientifique. De cette manière se développe la conception de la société comme un immense corps en croissance que chaque organe a pour fonction de maintenir en vie : l'industrie produit l'énergie toujours plus nécessaire, le marché est la circulation même des éléments vitaux, et la gestion politique organise les codes et les lois hygiéniques indispensable au maintien de l'ensemble. Chaque partie du corps se conçoit comme une machine propre dans laquelle vient s'exprimer la totalité du corps : le tout est dans la partie.

Paradoxalement, c'est dans la coordination des parties que se maintient la vie du corps. La révolution industrielle par exemple, ou tout au moins l'industrialisation et la mécanisation de la vie quotidienne, n'aurait jamais pu avoir lieu si l'ensemble des acteurs – individuels et systémiques – ne s'étaient pas coordonnés. Les États-nations et le capitalisme sont les appareils dans lesquels le système politique et le système économique viennent se concrétiser. En se développant en tant qu'entités séparées de la vie sociale civile, « auto-régulées », les systèmes technique, politique et économique développent un caractère d'étrangeté, se faisant autres choses, *aliénants*, vastes machineries dont les rouages et les modes de fonctionnement sont peu à peu dissimulés sous les carénages de la bureaucratie.

IV. C. 2. b) L'État moderne comme entreprise de la consommation

Nous devons à Alain Touraine – bien malgré lui – d'avoir identifié le triumvirat en fonction

445 En 1817 est publié le célèbre roman de Mary W. Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, traduit par Joe Ceurvorst, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 2008 (1^{ère} éd. 1918, House of Lackington, Hughes, Harding, Mavor, & Jones), 345 p.

duquel a pu s'institutionnaliser la rationalisation du monde vécu, en même temps que le développement des machines techniques, des machineries économiques, et des machinations politiques : le consommateur, l'entreprise et la nation⁴⁴⁶. Tandis qu'il les conçoit comme des *acteurs séparés jouant uniformément* le jeu d'un éclatement de la raison, nous pensons que ces trois « points cardinaux » sont au contraire les entités à partir desquelles se joue l'unification des « champs » pratiques et des « chants » liturgiques disparates permettant à la raison moderne de se déployer, et à la raison technicienne de se poser en perspective salutaire. En chacun de ces points cardinaux viennent se cristalliser les autres ; pris ensembles il peuvent illustrer la globalité du processus moderne. Pour Touraine,

Les nations se définissent par une culture davantage que par une action économique ; les entreprises visent le profit et la puissance autant que l'organisation rationnelle de la production ; les consommateurs introduisent dans leurs choix des aspects de plus en plus divers de leur personnalité à mesure que leur niveau de vie leur permet de satisfaire des besoins moins élémentaires et donc moins encadrés dans des règles et des statuts traditionnels.⁴⁴⁷

Expliqué de cette manière, nous ne pouvons que lui concéder cette assertion. Mais tandis qu'il considère ces pièces du puzzle comme étant insérées d'une certaine manière dans des logiques de développement indépendantes, voire autonomes, qui n'entrent pas en « correspondance parfaite » (« ce monde de la consommation est aussi étranger à celui de l'entreprise qu'à celui de la nation »⁴⁴⁸, nous dit-il), il conçoit qu'un même processus global les unit dans une même dynamique combinatoire : la rationalité instrumentale sous-tendue par le développement des sciences et des techniques.

Il ne s'agit pas de réduire la modernité à la technique, comme certaines pensées radicales rattachées à l'école de Francfort, mais bien, comme nous y met en garde le sociologue, de voir dans la technique et la rationalité instrumentale l'élément catalyseur qui adjoint les différentes composantes de la modernité. Ce qui se cache derrière cette analyse en apparence nourrie de paradoxes, c'est l'idée de la complexité et d'un dépassement des modèles séduisants mettant en valeur un ensemble de déterminismes structurels. Sans vouloir le dire, Touraine penche à sa manière vers le modèle du « tissu sans couture » défini par Madeleine Akrich. Et bien qu'il affirme que « l'image de la

446 Alain Touraine, *Op. Cit.*, p. 159.

447 *Ibidem*.

448 *Idem*, p. 170.

technocratie triomphante est d'une pauvreté dérisoire face à la montée de la consommation, à la poussée des nationalismes et à la puissance de entreprises transnationales »⁴⁴⁹, il ne remet par en question le rôle central de la technique en tant que créateur d'une « culture » spécifique, dans laquelle, affirmons nous, les machines et les objets techniques jouent un rôle central.

De la transformation de l'agriculture, à l'accélération des moyens de transport, la rapidité du développement technique moderne n'a été possible que parce que l'accumulation et la dépense des capitaux économiques fonctionne dans cette logique triadique : des individus productifs, dont les activités sont organisées et réglées au sein des structures adéquates (les entreprises de production), elles-mêmes tributaires des « lois » établies par les institutions bureaucratiques.

Parallèlement, la machination, c'est-à-dire la ruse avec laquelle les machines parviennent à se donner à voir comme la concrétisation du progrès et de la raison salutaires, tire profit de cette logique triadique pour se décliner, à différentes échelles, comme « forme » : les machines deviennent tout autant des objets de consommation (directement, et indirectement), que des facteurs de développement économique (la révolution industrielle), et des modèles d'organisation politique, comme l'État moderne, « le plus froid des monstres froid », tel que le décriait Nietzsche⁴⁵⁰.

Lorsque les systèmes de significations sociales se retrouvent confisqués des préceptes magiques liés à l'ordre religieux du monde, et à un salut transcendantal faisant de la vie sur terre un simple lieu de transit vers le bonheur éternel, l'imagination symbolique investit les objets de production et de consommation d'une valeur salutaire, et le sens des activités sociales vient se fixer sur les préceptes rationnels, qui organisent les relations entre les hommes : le système de valeur monétaire et l'activité rationnelle par rapport à une fin. En parallèle du désenchantement du monde, décrit par Max Weber sur l'exemple des mutation de l'éthique protestante, se joue l'introduction d'une connaissance qui ne s'appuie plus sur une liturgie magique, mais bien sur le culte de la science et de la technique. « Différentes informations en provenance du domaine de savoir techniquement utilisable se sont introduites au sein de la tradition et ont imposé une reconstruction des interprétations du monde traditionnelles. »⁴⁵¹

449 *Idem*, p. 176.

450 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne*, traduit par Henri Albert, Paris, Société du Mercure de France, 1898 (1ère éd. 1883, E. Schmeitzner), p. 61.

451 Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, traduit et préfacé par Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1973 (1ère éd. 1968, Suhrkamp), p. 61.

Une transformation fatale se met en œuvre, sous l'effet du développement de l'esprit du capitalisme, dans la constellation des rapports de production et des forces productives. La thèse de Habermas permet de rendre compte de ce passage, et du paradoxe profond qui s'instaure peu à peu à l'époque de la révolution industrielle : la raison technicienne, diffusée par la mise en spectacle de son objet et de son projet, consolide une organisation sociale basée sur le dédommagement matériel d'activités individuelles et collectives qui ne deviennent de plus en plus qu'instrumentales, c'est-à-dire soumises au régime d'une « utilité », au détriment des activités communicationnelles, fonctionnant sur la base du régime de l'interactivité. Pour le dire plus simplement, ce qui se retrouve sapé, avec la rationalisation des activités, c'est le caractère duel du travail : comme activité de production *et* d'interaction.

Certains éléments donnent à penser que pendant la *longue période initiale* qui va jusqu'à la fin du mésolithique les activités rationnelles par rapport à une fin ne pouvaient avoir d'autre motivation qu'une liaison rituelle avec les interactions. [...] À vrai dire, ce n'est sans doute que dans des conditions qui sont celles des *civilisations évoluées*, avec une société de classes organisée en État, qu'il y a eu une différenciation assez poussée entre travail et interaction pour que les sous-systèmes produisent un savoir techniquement utilisable, pouvant être stocké et développé de façon relativement indépendante par rapport aux interprétations du monde de telle ou telle société⁴⁵².

« Au XX^{ème} siècle, une esthétique nouvelle s'est mise en place, *fonctionnalisant la dimension affective et esthétique de l'individu* pour en faire un *consommateur* »⁴⁵³, nous dit Bernard Stiegler. L'idéologie reposant sur la technique et la science trouve un écho bénéfique, auprès d'une grande majorité de la population occidentale, à la philosophie des lumières, imputant au progrès moderne les circonstances favorables à une participation démocratique au sein des entreprises politiques nationales, et à un accès au bonheur individuel sous-tendu par les entreprises économiques et par l'industrie du bien-être. Tout le discours entourant l'accession d'un « procès de participation » se base sur une parole (toujours dans le sens de Barthes, d'un mythe politique) aux accents humanistes qui vient entourer le droit individuel et collectif d'une félicité *hinc et nunc*. « Je consomme, donc je suis », dont la formule critique se dépeint sur les murs des universités françaises dans les années 1970, est bien le *credo* en passe de devenir, à partir du début du XX^{ème} siècle, la disposition subsidiaire à la concrétisation de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. « Le principe démocratique

452 *Idem*, pp. 60-61. C'est l'auteur qui souligne.

453 Bernard Stiegler, *De la misère symbolique*, Paris, Éditions Galilée, coll. « Champs - Essais », 2013 (1^{ère} éd. 2004 et 2005, Galilée), p. 17. C'est l'auteur qui souligne.

est transféré alors d'une égalité réelle, des capacités, des responsabilités, des chances sociales, du bonheur (au sens plein du terme) à une égalité devant l'Objet et autres signes *évidents* de la réussite sociale et du bonheur. »⁴⁵⁴

Dans cette perspective, la médiatisation technique (qu'elle soit technique de communication, technique de production, technique de gestion et d'administration, technique de séduction, etc.) se trouve prise, non plus comme une entité autonome (la technocratie décrite par Touraine), mais bien comme un processus favorisant la compatibilité entre les échelles collectives et les ordres de productions, dont les outils médiatiques vont tenir peu à peu, en s'individualisant toujours plus, une place fondamentale.

Conclusion intermédiaire

Avec la rationalisation du quotidien, *la technique moderne devient l'objectivation d'un système de signification qui – encore aujourd'hui – se trouve basé sur la rationalité scientifique, celle-ci mettant à la première place de son champ d'application l'exploitation des fonds énergétique de la nature pour le compte de la survie des hommes.* En ce sens elle se dévoile comme « structure de crédibilité » (Peter Berger), mythe mobilisateur, système de croyance, qui unifie, à tous les niveaux, les composantes du monde (individus, États-nations, entreprises, modes de production, modes de communication, modes de vies, etc.). En prise avec ses contradictions internes (droit universel, propriété individuelle, volonté collective, expansion démographique, ressources épuisables, etc.), la modernité tente inconsciemment le pari de fonder son assise paradigmatique sur le dépassement des cadres politiques, sociaux, économiques, et religieux traditionnels, ce faisant elle prend appui sur l'instauration, non pas d'une coutume ou un mode de vie routinier, mais véritablement d'une « tradition inventée », composées d'un ensemble de de signes, de symboles, et de pratiques participant de la légitimation des ordres établis. Si la modernité désigne avant tout une rupture, sa continuité exigeait, selon les mots d'Eric Hobsbawm, « la mise en place de nouveaux dispositifs visant à garantir et à exprimer l'identité et la cohésion sociale, et à structurer les relations sociales »⁴⁵⁵. Si ces traditions ne passent pas directement par la concrétisation d'objets techniques

454 Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, 318 p.

455 Eric Hobsbawm, « Production de masse des traditions et traditions productrices de masses : Europe, 1870-1914 », in Eric Hobsbawm et Terence Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, traduit par Christine Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 (1^{ère} éd. 1983, Syndicate of the Press of the University of Cambridge), p. 286.

spécifiques (mis à part, peut-être, leur spectacle mis en scène au sein des Expositions Universelles !), elles sont en tout cas tributaires des techniques de médiation et d'information, dont la presse, la radio, et plus tard la télévision se feront les portes paroles direct de la mythologie du progrès.

Nous pouvons reprendre ici la formule pénétrante de Patrick Tacussel :

« La modernité (industrielle) se caractérise par une adaptation, une pseudo-morphose des contenus mythiques, c'est-à-dire par un recodage du sens de la réalité, rendue possible par la distinction préalable au sein de l'imaginaire social des polarisations de systèmes symboliques légitimant et unificateur opérant sur la base de la tension tradition-mythe/modernité-science afin de modéliser la modernité sur une tradition pour fournir à la science (et à l'industrie) la chance d'une domination mythique, sotériologique. »⁴⁵⁶

Ou encore, comme dirait ironiquement Bruno Latour, « les modernes ont été victimes de leur succès »⁴⁵⁷.

456 Patrick Tacussel, *Mythologie des formes sociales. Balzac et les Saint-Simoniens ou le destin de la modernité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1995, p. 264.

457 Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, coll. « L'Armillaire », 1991, p. 71.

CHAPITRE V. ORIGINES SOCIO-TECHNIQUES DES OUTILS NUMÉRIQUES

« Devenir ce que l'on est, c'est très simple. C'est donc très difficile. »⁴⁵⁸

En essayant de décomposer ontologiquement les caractéristiques techniques des outils médiatiques numériques contemporains, dont la figure aboutie se concrétise, pour prendre un exemple, sous la forme des *smartphones*, ou des tablettes, nous ne pouvons que s'accorder avec celles établies dans la majorité des cas, et y adjoindre un élément factoriel supplémentaire. Les propriétés socio-techniques des écrans numériques, insérés dans la vaste catégorie des Nouvelles Technologies d'Information et de Communication, reposent selon Valérie Charolles sur trois attributs combinatoires : l'image, le nombre et le réseau⁴⁵⁹, et pouvons-nous ajouter : le son.

Nous proposons ici une ultime épopée historique pour mettre en lumière les processus socio-techniques sous-jacents à la mise en combinaisons technique de ces prolongements de notre corps qui ont amené aux sacre des écrans, et à leur déploiement viral dans notre quotidien.

V. A) Une histoire de l'image

En tant qu'« interface visuelle », il est impensable de réfléchir aux usages des outils médiatiques numériques sans accorder de crédit au rôle de l'image dans l'histoire de la vie humaine. Des empreintes esthétiques pariétales aux déploiements ostentatoires des signes visuels publicitaires contemporains, l'image est un des formats informationnel qui, pour le meilleur et pour le pire, a accompagnée l'ensemble des évolutions socio-cognitives des sociétés.

458 Maurice Dantec, *Satellite Sisters*, Paris, Ring Éditions, 2012, p. 35

459 Valérie Charolles, *Philosophie de l'écran. Dans le monde de la caverne*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2013, pp. 39-61.

V. A. 1) La pré-histoire : logiques ancestrales

Pour pouvoir rendre intelligible les modalités de traitement contemporains de l'information – dans le champ médiatique, mais aussi dans le champs artistique par exemple – une digression est nécessaire ici pour comprendre comment les capacités cognitives propres à l'esprit humain sont indissociables des activités techniques qui instaurent les hommes dans un rapport particulier – à la fois distant et profond, abstrait et pragmatique – vis-à-vis du monde au sein duquel son existence se développe.

V. A. 1. a) Penser l'objectivation pariétale

L'histoire des écrans pourrait trouver sa source il y a environs deux millions d'années, lorsque l'homme se rend compte et saisit les possibilités pratiques – et techniques – qui lui permettent de médiatiser picturalement sa pensée dans l'espace qui l'entoure et dans le temps qui le suit. La matérialisation d'images et de représentations qui lui traversent l'esprit, axées sur le partage tribal de sensibilités, d'émotions, de craintes, d'aspirations, et de croyances, semble prendre un caractère universel lorsque les populations d'*homo sapiens sapiens* s'agrègent en « tribus », en « communautés », développent des systèmes linguistiques, des systèmes de croyances, des systèmes rituels, et se constituent en sociétés.

Le saut cognitif qu'effectuent les Hommes à cette époque est considérable : il leur est permis, cognitivement parlant, de projeter ses pensées sur une surface « vierge ». Nous avons exposé précédemment comment les processus linguistiques se basent sur la logique triadique extériorisation/l'objectivation/intériorisation⁴⁶⁰, qui implique la transposition, sous forme de signes, des états mentaux individuels. La profusion d'exemples et d'illustrations que met à jour l'archéologie nous indique que les corps des individus et les murs des grottes sont probablement les premiers supports-surfaces sur lesquelles les processus d'objectivation picturale ont été mis à l'épreuve. En objectivant sur un support-surface les images constitutives des schèmes mentaux de son esprit, c'est-à-dire en en constituant des signes picturaux, en *signifiant visuellement par l'intervention d'un Tiers*, l'homme prend le contrôle esthétique de l'écart sémiotique, de la zone symbolique au sein de

460 Voir : la partie II. C. 1) Les systèmes de signification sociale, p. 128.

laquelle se développe tout système normatif⁴⁶¹.

Dès lors, les systèmes de signes ne s'expriment plus seulement sous forme de gestes et de locutions vocales, il viennent s'imprimer, se fixer sur un *medium*, sur un support, ce qui permet à la pensée, par le biais de la médiation technique, de subsister dans le temps. Les premiers *media* permettent de :

différer l'instant d'enregistrement ou d'énonciation afin d'assurer le maintien et le transport de la trace dans le délai qui sépare son émission de sa réception. En tant que trace inscrite sur un support-surface d'enregistrement, l'écrit offre l'avantage de libérer l'énonciateur de l'ici et maintenant et rend possible la transmission du message *in absentia*⁴⁶².

et ainsi de pérenniser un système de signification.

Les premiers « écrans », sont donc les murs des grottes et les corps des hommes, mais c'est véritablement avec le développement de surface mobiles (pierres et tablettes de bois chez les aborigènes d'Australie par exemple⁴⁶³) que l'image et les représentations deviendront mouvantes : elles survivront à la condition mortelle des hommes, elles s'éterniseront, elles permettront de déployer par-delà les caprices du temps l'existence de la culture.

La généralisation des supports mobiles sur lesquels sont inscrites les représentations picturales des schèmes sociaux et cognitifs se généralisent vers 3300 ans avant JC, en Mésopotamie, lorsque l'écriture pictographique sumérienne se développe, plus ou moins en parallèle de l'écriture hiéroglyphique dans l'ancienne Égypte. McLuhan a très bien décrit comment le passage généralisé de techniques de médiation culturelle orales à celles de médiation « écrites » s'accompagne inévitablement de formes d'alphabétisation, et par là-même signe l'entrée dans la « civilisation », c'est-à-dire le début d'une libération de la pensée et de la « distanciation » progressive des hommes vis-à-vis de la puissance magique du monde.

Seul l'alphabet phonétique provoque une rupture entre l'œil et l'oreille, entre la signification sémantique et la codification visuelle.

461 Voir : la partie III. B. 3) La société sublimée, p. 158.

462 Raphaël Lellouche, « Théorie de l'écran », *Revue Traverses*, Centre Georges Pompidou, avril 1997. URL : <http://www.erba-valence.fr/modules/enseign/jpb/theoriecran.htm> (consulté le 20/01/2014).

463 Nous pouvons aussi faire référence tout simplement aux innombrables objets et instruments rituels décorés : les marques symboliques spécifient généralement, sous forme élémentaire, la reconnaissance distinctive de la « tribu », du « clan ». C'est le « nous », l'identité collective que l'on vient sanctifier par sa représentation picturale.

Les supports mobiles sur lesquels sont inscrites les représentations humaines jouent un rôle fondamental dans le développement et l'expansion de la connaissance, car *dès lors que les pensées des hommes se trouvent matérialisées visuellement sur des supports-surfaces qui s'éternisent dans l'espace et le temps, les représentations symboliques acquièrent une dimension axiomatique* : la vérité n'émane plus directement du monde objectif, mais trouve sa raison dans la vie subjective.

V. A. 1. b) L'allégorie de la caverne : princeps d'une philosophie des écrans

Au commencement était le mythe. « Représente-toi des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne. ». Ainsi débute le passage du livre VII de *La République*⁴⁶⁴ de Platon connu sous le nom d'« allégorie de la caverne », au cours de laquelle Socrate tente d'expliquer à Glaucon, de manière imagée, les rapports entre sensibilité du monde (perception) et intelligibilité du monde (raisonnement), c'est-à-dire entre vérité, illusion, représentations, images, et réalité. Sensée illustrer les processus du développement de l'intelligence et de la philosophie, cette allégorie nous révèle certains aspects de la nature humaine qui viennent, pensons-nous, prendre tout leur sens dès lors que l'on établit un parallèle entre ce récit philosophique et le rapport entretenu par les hommes avec les artefacts visuels contemporains.

Dans cette allégorie, les Hommes habitent depuis leur naissance dans le contrebas d'une caverne. Ces habitants sont enchaînés dos à l'entrée de la caverne, et à la lumière produite par un feu, situé derrière eux, lumière qui se projette sur la paroi à laquelle ils font face, sans pouvoir détourner leur regard. Entre ces individus et le feu, le long du passage en pente qui remonte vers l'entrée de la caverne, est bâti un petit mur, faisant office de cloison, derrière laquelle se situe un groupe de personnes, dont certains parlent, brandissent un ensemble d'objets de toutes sortes et de toutes formes (humanoïdes, animales, ...) à la manière de marionnettistes. Les individus enchaînés se trouvent alors contraint de ne considérer comme réels que les ombres portées des objets manipulés dans le halo, ce qui relègue l'ensemble des éléments constitutifs de cette réalité dans une sphère d'ignorance pure et simple. Les voix et les images « projetées » à l'intérieur de la caverne constituent ce qui est perçu comme réel par les habitants de la grotte. Pour eux, l'accès au monde s'effectue de manière sensible : le « simulacre » est perçu comme plus réel que la réalité elle-même, au détriment d'un accès qui s'effectuerait par le biais de la raison.

⁴⁶⁴ Platon, *La République*, traduit et introduit par Georges Leroux, Paris, Flammarion, coll. « G. F. », 2002, p. 358.

En outre, il est important de relever le caractère collectif de la légitimité qui accorde à tel élément plutôt qu'à un autre le crédit du réel. Alors qu'un individu qui s'échapperait seul de la condition décrite par Socrate aurait du mal à « en croire ses yeux », il est tout à fait compréhensible, inversement, que des hommes qui rentreraient pour la première fois dans la grotte se retrouveraient « en conflit de vérité » vis-à-vis des habitants de celle-ci. Nous rejoignons ici les considérations selon lesquelles, d'une part, il est difficile de concevoir la société et la technique en les séparant théoriquement ; d'autre part, nous voyons ici comment la technique joue un rôle, dès le départ, de médiation entre les différentes générations d'un même groupe socio-culturel : les objets médiatiques, en tant que Tiers, permettent une complexification des processus de transmission culturelle. En tant que ciment d'une réalité collective, les représentations sociales et collectives peuvent se pérenniser via leur inscription sur des supports matériels, ces derniers pouvant être utilisés au sein de logiques mythiques et rituelles.

V. A. 2) Ô miroir, qui est le plus réel ?

Il nous est impossible ici, pour des raisons qui semblent évidentes, de retracer l'ensemble des évolutions techniques et sociales qui ont conduit au développement des outils médiatiques contemporains. Nous partirons donc ici des outils modernes préfigurant directement la logique socio-technique des écrans numériques.

V. A. 2. a) De la *camera obscura* aux salles obscures des cinémas

Alors qu'Aristote avait déjà semble-t-il perçu le phénomène, ce n'est qu'à partir du X^{ème} siècle que se développe empiriquement, mais dans le cercle restreint des savants, en appui sur le progrès des lois de l'optique, le principe sommaire de la *camera obscura*. Une simple pièce plongée dans l'obscurité (que l'on peut modéliser à échelle réduite par une boîte fermée), dont on perce un trou sur une des parois afin de laisser rentrer la lumière, qui vient projeter sur la paroi opposée le « reflet » du monde extérieur.

Maintenue à l'écart des usages pendant plusieurs siècles par l'hégémonie politique et philosophique des iconoclastes, jusqu'au XVI^{ème} siècle, l'utilisation de la *camera obscura* semble être attestée à la

Renaissance dans le monde des sciences et des arts, non sans marquer d'effroi les non-initiés. Tandis que Léonard de Vinci utilise les principes de la *camera obscura* pour percer les secrets des lois de la lumière, Giovanni Battista della Porta⁴⁶⁵, ajoutant une lentille de verre convexe, perfectionne le dispositif. Utilisée pour représenter les éléments du monde sur une surface plane, afin d'en calquer les formes et les contours, la *camera obscura* se généralise dans le monde de la peinture et permet un affinage des lois de la perspective. L'image projetée du réel se constitue alors comme une sorte de mise en lumière de la « vérité » ; mais elle semble également être le support de réflexions métaphysiques lorsque Descartes y voit en quelque sorte un moyen supplémentaire pour se rendre « maître et possesseur de la nature »⁴⁶⁶. Il ne reste plus qu'à Nicéphore Niepce (1755-1833) et Louis Daguerre (1787-1851) de réussir à fixer chimiquement l'image projetée sur une surface sensible pour que l'appareil photographique soit inventé⁴⁶⁷.

Parallèlement, en se basant sur les principes de la fascinante et terrifiante « lanterne magique », appareil qui permettait à la Renaissance de faire bouger des illustrations en fonctionnant sur le principe d'un projecteur de diapositive, se multiplient les expérimentations en vue de parvenir à la projection d'une représentation animée de la réalité.

C'est Thomas Edison qui dépose en 1891 de nombreux brevets pour la première caméra de l'histoire de l'humanité, le kinétographe (littéralement : écriture du mouvement). Restée au stade d'expérimentation pendant quelques années, il faut attendre 1896 pour que la première séance de projection cinématographique publique et payante soit organisée par les frères Auguste et Louis Lumière, à l'aide d'un appareillage technique similaire, à quelques exceptions près, à celui d'Edison. La réaction du public, lors de la projection de *L'arrivée d'un train en gare de la Ciotat*, atteste de la haute valeur concédée aux images et à la représentation de la réalité dans nos sociétés modernes : la salle est prise d'effroi à la vue de l'approche du wagon⁴⁶⁸. Malgré que l'ajout des bandes-son permettant en complément de la retranscription des phénomènes visuels une stimulation acoustique n'est opérationnel qu'à partir de 1927, la *success story* du cinéma est lancée, et le perfectionnement de la qualité de retranscription n'aura de cesse de favoriser l'intensification des sensations sonores et

465 Certains récits historiques attestent que les techniques du Caravage auraient été perfectionnées à l'aide de la *camera obscura*.

466 René Descartes, *Le discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences*, introduction et notes de Étienne Gilson, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970 (1^{ère} éd. 1637, Jan Maire), 146 p.

467 La première photographie, fixée sur une plaque d'étain recouverte de bitume de Judée, a nécessité dix heures de temps de pose.

468 Nous devons ajouter ici que le choix du cadrage – la voie ferrée est prise comme une ligne de fuite, permettant la superpositions de plans – est sans doute décisif dans la réaction émotionnelle des spectateurs.

visuelles et des émotions stimulées.

V. A. 2. b) L'individualisation des écrans : la télévision

L'apparition et la commercialisation de la télévision découle d'une autre logique technique et d'une autre ingénierie. Nous devons remonter à la découverte et à la maîtrise des ondes électromagnétiques par Michael Faraday (1791-1867) en 1831 pour comprendre les procédés techniques et industriels permettant l'invention du tube cathodique (CRT, pour *Cathode Ray Tube*). Contrairement aux cinémas, dont l'accès public ne nécessite pas un capital économique élevé, les téléviseurs ne se développeront véritablement dans les foyers qu'à partir de la fin de la seconde Guerre Mondiale aux États-Unis, car le coût de production – et donc d'achat – reste très élevé jusqu'à cette date. Nous ne retraceront pas ici toute l'histoire de la télévision, qui est une histoire longue et complexe, et qui se comprend comme l'imbrication contextuelle de procédés techniques, énergétiques, politiques, et économiques⁴⁶⁹.

C'est en 1923 que le premier dépôt de brevet pour un système de télévision entièrement électronique est déposé : Vladimir Zworykin (1888-1982) invente l'« Iconoscope », qui sera remplacé en 1929 par son « Kinéscope » (tube à image). Nous entrons là véritablement dans la complémentarité de systèmes de codages d'informations (auditives et visuelles), qui préfigura l'avènement de l'informatique. À l'origine d'ailleurs, Zworykin et David Sarnoff (1891-1971), le « référent commercial » de son confrère qui le fait rentrer à la RCA (*Radio Corporation of America*), ne conçoivent la télévision que comme un moyen d'écouter la radio en y ajoutant des stimuli visuels. La « *television* » est alors « le terme technique pour voir au lieu d'entendre la radio »⁴⁷⁰, reprenant la logique d'un codage et décodage systémique des informations selon un protocole linéaire, qui en cela inscrit la télévision dans le modèle informationnel dominant : celui de la culture alphabétique.

Pour des raisons qui tiennent à la fois à des facteurs technique – la stabilité des images –, et des priorités économiques – l'entre-deux guerres –, c'est le modèle américain de Zworykin et Sarnoff qui s'imposera dans tous les foyers, au détriment d'autres dispositifs expérimentaux (un codage en

469 Pour d'avantage de détails, nous renvoyons à l'ouvrage très complet de Divina Frau-Meigs, *Penser la société de l'écran. Dispositifs et usages*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, 138 p.

470 David Sarnoff, *Looking Ahead*, RCA Archives, p. 88, cité par Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 15. C'est l'auteur qui traduit.

spirale impliquant un écran rond, par exemple).

Dès lors le *Communication Act* (1934) aux États-Unis permet la création d'un cadre légal et d'une structure adéquate (le FCC, *Federal Communication Commission*, qui intègre les équipements strictement radiophoniques) organisant les programmes à émettre, le nouveau médium à qui il est prédit un avenir sans égal⁴⁷¹ peut se constituer comme une marchandise et envahir les foyers. Le divertissement et le spectacle visuels ne sont plus tributaires d'une quelconque délimitation temporelle et spatiale (les musées, les salles de théâtre et de cinéma, les événements urbains et autres spectacles de foire...), mais s'imposent comme un « art total d'un genre nouveau », au sein duquel, en cumulant l'image et le son, fait la part à la fois de la noirceur et de la bouffonnerie : « noirceur de la peinture de la vie, bouffonnerie du rire et rêve d'un ailleurs viennent s'entremêler dans l'univers télévisuel et cinématographique »⁴⁷². Nous ne pouvons que renvoyer aux premiers succès du cinéma pour illustrer cette idée⁴⁷³.

Ce qui un siècle auparavant pouvait être encore considéré comme de la sorcellerie s'impose, avec la rationalisation de la vie quotidienne et la sacralisation des sciences et des techniques, comme le modèle médiatique dominant. Les représentations *en mouvement* du monde, associées à des stimuli audio, ce que Marshall McLuhan appelle l'ère de l'électronique, viennent supplanter les médiations traditionnelles et modéliser un rapport au monde qui va rendre possible une mutation des schèmes d'action et de pensée, offrant des possibilités infinies aux configurations imaginaires qui vont en découler. De surcroît, l'individualisation des dispositifs techniques permis par le développement des télévisions, va non seulement ouvrir progressivement la voie à une mondialisation des cultures (le village global), mais aussi à mutation des foyers domestiques et de l'organisation des activités sociales et familiales. L'ambition de Sarnoff se réalise peu à peu, même s'il faudra attendre les années 1960⁴⁷⁴, en France, pour que la télévision passe d'un statut d'objet de laboratoire à celui d'un objet de consommation de masse, rendant la prophétie de l'industriel opérationnelle : « un théâtre à part pour chaque foyer, même si la scène peut être un cabinet et le rideau un écran – tel est, je le crois, la promesse très spécifique de cette ère du Divertissement

471 « La télévision ne peut pas plus être arrêtée par le désir de quiconque de l'arrêter qu'il n'est possible d'empêcher les vagues de l'océan Atlantique de continuer à déferler », David Sarnoff, cité par Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 35.

472 Valérie Charolles, *Op. Cit.*, p. 276.

473 Voir par exemple au cinéma : Charlie Chaplin, *Les temps modernes*, États-Unis, 1936 ; Buster Keaton, *Fiancées en folie*, États-Unis, 1925.

474 Voir Isabelle Gaillard, « De l'étrange lucarne à la télévision. Histoire d'une banalisation (1949-1984) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°91, 2006/3, pp. 9-23. URL : <http://www.caim.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2006-3-page-9.htm> (téléchargé le 08/08/2015).

électrique ». ⁴⁷⁵

V. B) La logique du nombre

L'histoire des écrans numérique n'est pas qu'une histoire aux lignes parallèles : elle est le fruit de croisements successifs et d'avancées fulgurantes. Ainsi en est-il de toute l'ingénierie qui a amené au développement des ordinateurs, qui trouve, selon Valérie Charolles⁴⁷⁶, son origine dans un article de Alan Turing publié dans la revue *Proceedings of the London Mathematical Society* (Londres) en 1936 : « On computable numbers, with an application to the Entscheidungsproblem »⁴⁷⁷. En réalité, c'est bien en amont qu'il nous faut considérer l'apparition des procédés de chiffrement et de calcul préfigurant les ordinateurs, et au-delà les outils médiatiques numériques.

V. B. 1) Trois siècles d'écart

Au XVII^{ème} siècle, Blaise Pascal invente la machine d'arithmétique – la pascaline (1645) – sensée à la base simplifier les procédés de calcul par la mécanisation des quatre opérations arithmétiques élémentaires, mais qui apparaît rétrospectivement comme « l'un des premiers exemples d'application directe de la science à des fins pratiques et comme le point de départ de la longue suite d'inventions et de perfectionnements d'où sont issues les calculatrices mécaniques ou électroniques modernes »⁴⁷⁸.

La concrétisation dans cet objet technique des schèmes d'action et de pensée propres aux logiques mathématiques, qui s'effectue en parallèle des recherches sur la rationalisation méthodique de la connaissance (Descartes) apporte une dynamique sans précédent à la quête œcuménique d'une

475 David Sarnoff, *Looking Ahead*, RCA Archives, p. 92, cité par Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 35. C'est l'auteur qui traduit.

476 Valérie Charolles, *Op. Cit.*, p. 45.

477 Nous traduisons : « Sur les modèles de calculs, et leur application au problème de la décidabilité ». L'article original est disponible à l'adresse suivante : https://www.cs.virginia.edu/~robins/Turing_Paper_1936.pdf (téléchargé le 10/08/2015).

478 René Taton, « Sur l'invention de la machine arithmétique », *Revue d'histoire des sciences et de leur application*, n°2, Tome 16, 1963, p. 139. URL : http://www.persee.fr/doc/rhs_0048-7996_1963_num_16_2_4447 (téléchargé le 16/08/2015).

remise en ordre du monde s'appuyant sur l'application des principes scientifiques, avec comme fer de lance un élément qui permettra l'établissement de principes universels et progressistes : les mathématiques.

C'est tout le travail que Gottfried Wilhelm Leibniz – inspiré par la culture mathématique extrême orientale – tentera, dans cet élan, de formaliser. En établissant par ses recherches les principes d'un « langage universel », Leibniz introduit le modèle du calcul différentiel et du calcul intégral, en réduisant toutes les opérations logiques sous la forme d'un système de numérotation binaire : 0 et 1. Cependant, même si les espérances utopiques d'une « mathématisation » des sociétés prennent peu à peu forme à la même époque, il manque à ce système les perspectives techniques et philosophiques qui lui permettrait de se développer sous forme d'applications potentielles dans les différents domaines des activités humaines, le secteur de l'économie restant à ce moment le seul domaine qui bénéficie de la « révolution » des opérations mathématiques. Il faudra attendre le projet saint-simonien et la transformation des sociétés en véritables industries⁴⁷⁹, encouragée par le développement des statistiques sociales dont Adolphe Quételet fait figure de proue, pour que les liens entre opérations mathématiques et modélisation de la société soient imbriqués dans une même dynamique techno-philosophique. L'application des principes mathématiques à l'ensemble du corps social conforte l'idéologie du progrès rationnel moderne, en s'appuyant sur les modèles établis par les institutions d'assurance : il ne s'agit pas seulement de l'avènement de *La société du risque*⁴⁸⁰, pour reprendre l'expression d'Ulrich Beck, mais bien de l'instauration d'une organisation géo-politique du monde qui s'établit peu à peu sur la transcription en nombres et en opérations de la vie sociale dans toute sa profondeur. Comme le résume Armand Mattelart :

La technologie du risque mise au point par les institutions d'assurance privées s'extrapole à l'ensemble du corps social. Les applications du calcul des probabilités ouvrent ainsi la voie à un mode de régulation sociale : la « société assurantielle », principe de base du futur État-providence, matérialisation institutionnelle de l'idée de solidarité et d'interdépendance calculées.⁴⁸¹

Mais c'est seulement avec la continuation des recherches Leibniziennes que Georges Boole, un siècle plus tard, parvient à conceptualiser l'« algorithme », qui peut se comprendre comme une

479 Voir supra : Chapitre IV. B) Un socle techno-imaginaire : le positivisme, p. 178.

480 Ulrich Beck, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, traduit par Laure Bernardi, préface de Bruno Latour, Paris, Flammarion, coll. « Champs - Essais », 2008 (1^{ère} éd. 1986, Suhrkamp Verlag KG), 521 p.

481 Armand Mattelart, *Histoire de la société de l'information*, Paris, Éditions La Découverte, 2006 (1^{ère} éd. 2001), p. 23.

« suite ordonnée d'opérations élémentaires tirées d'un répertoire fini d'opérations exécutables en un temps donné »⁴⁸². Le mathématicien établit en 1854 la logique algébrique qui constituera véritablement les modèles de fonctionnement des ordinateurs contemporains : il parvient à coordonner, en récupérant la transcription binaire Leibnizienne sur la base de trois principes (table de vérité, loi de composition, et circuit logique) les logiques mathématiques qui permettent de réaliser des opérations complexes de traitement de l'information.

Le sursaut théorico-technique suivant peut être identifié lorsque Alan Turing, en 1936, propose la conception d'un grand calculateur qui rendra fonctionnels les principes algorithmiques grâce au fonctionnement d'une machine mécanique : la machine de Turing (concrétisation technique des principes de l'algèbre de Boole) permet de repérer les séries logiques d'un énoncé, d'une information, et de vérifier, de contrôler, et d'accepter ou non sa validité.

Encouragé par les nécessités militaro-politiques de décodage des transmissions de la *Wehrmacht* effectués avec les machines chiffantes électro-mécaniques *Enigma*⁴⁸³, Alan Turing va sans le savoir ouvrir la voie au développement des calculateurs électroniques et des « machines universelles ».

Ce n'est véritablement qu'avec la compilation des machines à calculer mécaniques et des propriétés de l'électricité que la concrétisation des ordinateurs va être rendue possible. En transposant les principes des mathématiques Leibniziennes (la transcription des informations sur un mode binaire : 0 et 1) sur les principes de l'électricité (courant fermé = 0 ; courant ouvert = 1), ainsi qu'en reprenant la logique algébrique de Boole (table de vérité, loi de composition, et circuit logique), il devient possible de construire des machines à calculer puissantes, rapides, capables d'effectuer en un temps record toutes les opérations mathématiques possibles.

482 *Idem*, p. 6.

483 Avec *Enigma*, il est possible de décoder un message uniquement lorsque le récepteur partage la configuration initiale de la machine utilisée par l'émetteur du message. La machine de Turing, fonctionnant elle sur un mode probabiliste et algorithmique, permet de décoder un message en vérifiant les différentes probabilités « significatives » d'un message : nul besoin de connaître les configurations initiales d'encodage.

Dès 1945, John von Neumann et son équipe établissent, suite aux problèmes soulevés par ENIAC⁴⁸⁴, les principes de l'architecture interne qui préfigureront les modèles réduits que nous connaissons aujourd'hui. Ainsi naît EDVAC⁴⁸⁵, le premier ordinateur à programme intégré⁴⁸⁶.

L'automatisation des processus cognitifs est acquis : en tant que prolongement de notre système cérébral, l'ordinateur, comme le souligne McLuhan, peut se concevoir comme modèle universel de traitement de l'information, et faire entrer les sociétés humaines dans l'âge de la cybernétique⁴⁸⁷. En appliquant le modèle systémique de l'ordinateur à l'organisation sociale, il devient possible de concevoir une société – un système complexe de relations – qui fonctionnerait non plus de manière linéaire (selon un schéma un peu simpliste qui ferait des institutions sociales les cadres organisateurs et déterminants des activités collectives), mais, en y intégrant la notion de *feed-back*⁴⁸⁸, selon le schéma d'une autorégulation systémique qui mettrait en lien les institutions sociales et les individus sous la forme d'un *circuit*, permettant des processus d'adaptation réciproque.

À cette époque s'établit de manière opérationnelle, et sur le modèle de l'informatique, ce qu'on pourrait appeler une humanisation des machines (l'intégration dans les machines de modalités de traitement automatisés de l'information) en même temps qu'une machinisation des sociétés humaines, c'est-à-dire leur ordonnancement selon les principes du traitement algorithmique des flux

484 *Electronic Numerical Integrator Analyser and Computer*, conçu en 1944 par la *Moore School of Electrical Engineering* de l'Université de Pennsylvanie pour faire face aux problèmes de balistique de l'armée américaine, est le premier ordinateur électronique de l'histoire : « ENIAC est le premier ordinateur électronique, avec 40 cabinets de presque 3 mètres de haut, remplis de 18000 tubes cathodiques connectés par des kilomètres de fil électrique. Il fonctionne à partir de câbles avec 11 fils électriques pour porter un nombre à 10 chiffres, le onzième servant pour le signe plus ou moins ; ils circulent dans toute la machine pour appliquer leurs fonctions, sans jamais utiliser de cartes ou de papier. Il utilise des tubes cathodiques pour transmettre le signal, avec les deux états, allumé/éteint (*on/off*). »

Cf. Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 26.

485 *Electronic Discrete Variable Automatic Computer*. Il se distingue d'ENIAC en ce qu'il ne fonctionne plus sur un mode décimal, mais binaire, et parce que sa mémoire n'est plus seulement disposée à enregistrer les informations de sortie (données analysées), mais les modalités d'opérations qui lui seront confiées : les programmes.

486 Les spécificités d'EDVAC se fondent sur trois principes fondamentaux : « 1) une mémoire contenant les données et les programmes (ces derniers codant les algorithmes), 2) une unité de calcul arithmétique et logique, 3) une unité de contrôle capable d'interpréter les instructions des programmes contenus dans la mémoire. »

Cf. Pierre Lévy, « Le *medium* algorithmique », *Sociétés* [en ligne], 2015/3, n°129, p. 92. URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-2015-3-page-79.htm> (téléchargé le 12/08/2016).

487 Étymologiquement, cybernétique renvoie au terme grec *Kubernêtês* (pilote, gouvernail). Norbert Wiener emploie ce terme pour forger « la théorie entière de la commande et de la communication, aussi bien chez l'animal que dans la machine ».

Cf. Norbert Wiener, *La cybernétique : information et régulation dans le vivant et la machine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Sources du savoir », 2014 (1^{ère} éd. 1948, MIT Press), p. 70.

488 Voir supra : Chapitre VI. A. 2) Le processus de communication, p. 235.

d'informations qui les traversent.

V. B. 2) Confluence technique et sociale

Pour parachever le transfert cognitif qui feront des media algorithmiques contemporains les prolongements non plus seulement de notre système nerveux mais de notre corps tout entier, il ne manque dès lors aux machines à calculer qu'une « interface visuelle » qui permettra de simplifier les processus de commande et de gestion des opérations mathématiques, ainsi que la visualisation des résultats. « En effet, les premiers ordinateurs, de gros calculateurs principalement, sont aveugles. Au début de l'informatique, ce qui compte c'est le calcul, pas l'image. »⁴⁸⁹ Tout le mouvement de convergence entre l'image et le nombre, qui va éclore à partir des années 1950, se fonde sur le raccourcissement des protocoles de prescription et de programmation, ainsi que sur la visualisation des informations produites et traitées par la machine.

V. B. 2. a) La jonction des systèmes

Les premier prototype d'interface rattaché à un ordinateur, qui permet non seulement de visualiser mais aussi d'« interagir » avec la machine, et par le biais de celle-ci, est issu du projet militaire SAGE⁴⁹⁰ développé conjointement par le MIT et le *Lincoln Laboratory* de l'armée de l'air américaine à partir de 1952. Avec ce projet, « l'écran n'est pas utilisé pour montrer de l'information en temps réel, ce que la télévision sait faire, mais pour donner des ordres à l'ordinateur. Il ne se contente pas de donner une image de la réalité, mais aussi de modifier directement cette réalité »⁴⁹¹. Cela donne naissance en 1962 au *Sketchpad*, mis au point par Yvan Sutherland : sur un écran CRT est affiché un plan organisé selon le schéma abscisses-ordonnées (coordonnées X-Y), sur lequel il est possible d'afficher des positions à l'aide d'un pointeur. « Un opérateur peut créer du graphisme directement sur l'écran, ce qui accroît l'interaction avec la machine, car en changeant un élément sur

489 Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 24.

490 *Semi-Automatic Ground Environment* : il s'agit d'un système de radars connectés en réseau, et dont les différentes informations apparaissent simultanément sur un écran CRT. À l'aide d'un *light pen* (littéralement « stylo à lumière »), il est possible de « pointer » des positions sur l'écran afin d'envoyer des informations en temps réel aux différents opérateurs des radars répartis sur toute la côte est des États-Unis, et de pouvoir détruire des cibles potentielles selon une réactivité record.

491 Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 28.

l'écran il devient possible de modifier la mémoire de l'ordinateur, créant une interactivité en temps réel inédite jusqu'alors. »⁴⁹² C'est l'invention du « terminal » d'ordinateur, c'est-à-dire la surface qui permet de coupler simultanément ou en différé l'entrée et la sortie d'informations.

Mais ce n'est véritablement qu'avec le développement des interfaces graphiques pour les utilisateurs⁴⁹³ que se constitue la jonction efficiente et définitive des systèmes de l'image et des systèmes de calcul.

En premier lieu, s'établissant sur le modèle graphique de la transcription alphabétique, se développe une interface visuelle hyper-réactive, qui est permise par l'accointance entre l'organisation technique des CRT (l'alignement horizontal des tubes cathodiques) et celle de la mémoire des ordinateurs : cela rend possible l'organisation d'une image en *pixel*, ou *bitmap display* (affichage point par point). Chaque point retranscrit un stimuli électrique qui se mesure, comme l'ensemble des informations (celles des programmes par exemple), en *bit* (quantité d'information émise par un signal électrique). Il devient possible d'écrire directement au cœur de la machine des programmes informatiques à l'aide d'une transposition alphabétique des protocoles mathématiques. Non seulement le *bitmap display* permet donc de coder directement des informations pour interagir avec la machine, mais il offre une résolution graphique permettant d'accroître les possibilités de représentation de toutes sortes.

C'est sur cette base que, en second lieu, se développe la forme de dialogue révolutionnaire qui s'instaurera désormais entre l'homme et la machine : ventant supplanter les interface en lignes de commandes, l'interface graphique pour utilisateurs se développe afin de commercialiser des ordinateurs destinés à ne pas qu'être utilisés par des informaticiens, mais des employés de bureau. Au fil de plusieurs prototypes déployés à titre expérimental, la visualisation et la gestion des protocoles informatiques est facilitée par l'apparition d'une souris, d'un clavier, des fichiers, d'un plan de travail, et d'un bureau. Après le Alto (1973), le Apple I (1976), le Apple II (1977) et le Star (1981), c'est avec l'arrivée du Macintosh en 1984 que se généralise l'interface graphique des ordinateurs. Celle-ci « se stabilise autour de quatre éléments principaux : la fenêtre, l'icône, le menu et le pointeur – définis par l'acronyme Wimp (*Windows, Icon, Menu, Pointer*) »⁴⁹⁴. La métaphore de la bureautique n'est alors plus une futilité, et l'ordinateur va pouvoir prétendre, grâce à cette simplification radicale des procédés d'interaction homme-machine, occuper une place centrale non

492 *Ibidem*.

493 En anglais : *Graphical User Interface* (GUI).

494 Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 29.

seulement au sein des activités professionnelles, mais aussi peu à peu au sein des foyers. En venant s'insérer dans le circuit des objets et des machines de consommation, l'ordinateur, tout comme la télévision, va devenir un bien privilégié à partir duquel le progrès, la raison, les sciences et les techniques ne se font plus seulement socle idéologique et modèle d'organisation des sociétés, mais bien principes et outils indispensables de l'organisation de nos activités quotidiennes.

V. B. 2. b) Couvrez cet algorithme que je ne saurais voir

Contrairement à la commercialisation de la télévision, c'est en mettant l'accent, dans les processus de conception et les stratégies marketing, sur la figure de l'« usager » (un individu actif ayant des besoins pratiques) plutôt que sur celle du consommateur (un individu passif dont il faudrait assouvir le désir de possession), que l'ingénierie de l'informatique va faire entrer l'ordinateur dans notre vie quotidienne. Jouant à la fois sur le plan symbolique et pragmatique, les concepteurs des machines et les publicistes vont rivaliser de créativité pour les rendre de plus en plus indispensables à l'ensemble de nos activités.

Dans ce domaine, nous attribuons la palme d'or au concepteur de la marque à la pomme qui a saisi dès le départ les enjeux techno-sociaux des ordinateurs, et la nécessité à travailler rapidement le design interne et externe des moniteurs. Lors de la première présentation du Macintosh en 1984, qui inaugure les shows typiques dont il a fait par la suite sa signature, Steve Jobs est ovationné⁴⁹⁵. Accompagné par un fond sonore *New Age* électro-symphonique (Vangelis, *Titles*, 1981), l'informaticien investit son objet technique d'un caractère résolument magique, cristallisant dans l'imaginaire social toute la puissance prométhéenne de la raison technicienne triomphante. En allant même jusqu'à faire parler sa machine électronique, il la présente sous l'aspect d'une « sur-machine » douée de conscience, et ce faisant, sanctifie l'ordinateur d'une dimension mythique, dont la puissance symbolique « renoue avec le rêve alchimique d'une intelligence pure [...] avec un sentiment de participation à une puissance rationnelle transcendante »⁴⁹⁶. N'en déplaise aux plus sceptiques, préfigurant la sempiternelle formule qui accompagne chaque nouveau produit Apple (« *this is a revolution* »), le spot publicitaire réalisé par Ridley Scott (diffusé lors de la finale du

495 Il est possible de visionner la version complète de cette présentation à l'adresse suivante : Kreftovitch1, « Steve Jobs introducing Apple Macintosh in 1984 – Full Version », *Youtube*, le 18/04/2010. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=RcRQWGFJ5YY> (dernière consultation le 28/06/2016).

496 Christian Miquel, Guy Ménard, *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « sociologies au quotidien », 1988, p. 310.

Super Bowl) qui accompagne le lancement du Macintosh multiplie les signes mettant en valeur le mythe moderne d'une émancipation et une libération individuelle, non seulement vis-à-vis d'un corps social statique et uniforme, mais aussi vis-à-vis d'une technique qui pourrait être centralisatrice et totalitaire (femme sportive, policiers surarmés à la traîne, masse anonyme, force symbolique du marteau, figure de *Big Brother* pulvérisée). Dans ce « procès de personnalisation » paradigmatique sur lequel s'appuie le développement de la société de consommation se fait jour l'autonomisation et l'accomplissement personnel des acteurs sociaux que les outils informatiques individuels viennent accentuer. Comme le souligne Gilles Lipovetsky :

la séduction vidéomatique ne tient pas seulement à la magie performante des nouvelles technologie, elle s'enracine profondément dans le gain d'autonomie individuelle escompté, dans la possibilité pour chacun d'être un agent libre de son temps, moins rivé aux normes des organisations lourdes⁴⁹⁷.

L'ordinateur domestique (domestiqué) se présente dès lors comme un outil sacro-saint apte à s'inscrire tout à fait dans ce que Laurent Thévenot nomme un « régime de familiarité », c'est-à-dire « dans un format de l'action où l'objet est conçu comme mise en œuvre, en tant que moyen, de l'intention d'un agent qui lui imprime sa volonté »⁴⁹⁸. En concentrant leurs efforts sur l'ergonomisation toujours plus poussée qui accroît les performances interactives entre les moniteurs des ordinateurs-calculateurs et les sens à partir desquels on y a accès, ainsi que sur le développement de fonctions et de programmes touchant de plus en plus de domaines d'activités comme la bureautique (traitement de texte, feuilles de calcul, ...), le divertissement (jeux), la communication (systèmes de messagerie), l'organisation (calendrier et agenda), les ingénieurs, concepteurs, etc., vont très vite parvenir à rendre accessibles ces outils « révolutionnaires » aux non-avertis. Mais dans le même temps, la nature de la machine (un super-calculateur) va tendre à être effacée au profit de son potentiel pratique, ludique, social, et politique (sous sa forme inavouée). Là réside, comme l'appellent Christian Miquel et Guy Ménard, la « ruse de la technique »⁴⁹⁹ informatique, que le travail acharné des designers vient parfaire : l'effacement de sa

497 Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983, p. 30.

498 Laurent Thévenot, « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses* [en ligne], volume 17, n°1, « Les objets et les choses », 1994. pp. 72-101. URL : http://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1994_num_17_1_1262 (téléchargé le 29/01/2014).

499 Par « ruse de la technique », les auteurs entendent mettre en lumière « le fait que, tout au long de son histoire, la technique s'est présentée sous des traits différents, revêtue de multiples oripeaux grâce auxquels elle est parvenue à se faire "accepter" par les sociétés qu'il l'ont reçue en son sein, et à s'y déployer de manière toujours différente ».

Cf. Christian Miquel, Guy Ménard, *Op. Cit.*, p. 357.

logique ontologique (un medium algorithmique) au profit d'un surinvestissement symbolique de la technique en elle-même et pour elle-même. On passe ainsi « de la puissance de la rationalité organisatrice du monde à une rationalité réquisitionnée au service exclusif de la puissance autojustifiée comme fin en soi »⁵⁰⁰.

Qui aujourd'hui pourrait se targuer de penser maîtriser consciemment les processus algorithmiques faisant fonctionner la machine quand il utilise la technologie numérique ? Les ordinateurs-calculateurs, et leur descendance contemporaine s'incarnant dans les NTIC se perfectionnent en rivalisant de complexité technique, tout en se présentant comme des outils de plus en plus simples à utiliser. Ils investissent de leur puissance de calcul et de leur fonction mémorielle le moindre de nos actes quotidiens, en étant parvenus à faire oublier leur propre logique de fonctionnement. Cette idée est proche de ce que Adam Greenfield, en reprenant à son compte la thèse de Mark Weiser selon laquelle « les technologies les plus pertinentes sont celles qui disparaissent », appellera en 2007 l'« ubimédia »⁵⁰¹ (*ubiquitous computing*, ou *everyware*, en anglais) : une informatique tellement omniprésente, ambiante, qu'elle en finit par devenir invisible.

Ici se manifeste une des caractéristiques des écrans : montrer, tout en dissimulant ; et là se fait jour la malice de la technique numérique omniprésente aujourd'hui : sous ses airs domestiqués d'objet marchandise, elle n'en reste pas moins, à l'instar des médias de masse qu'elle est sensée suppléer, une technologie profondément politique, par le biais de laquelle l'information sous toutes ses formes peut être produite, mémorisée, traitée, capitalisée, ...

V. B. 2. c) L'information à l'heure de sa reproductibilité électrique

Bénéficiant du satisfecit des pouvoirs publics, de nombreux sociologues, philosophes, historiens, journalistes, etc., s'emploient couramment à qualifier nos sociétés occidentales de « sociétés de l'information »⁵⁰², comme si les outils médiatiques modernes avaient créé de toute pièce un complexe informationnel en se développant⁵⁰³. C'est dire le rapport ambivalent que nous entretenons vis-à-vis des médias modernes, que nous investissons, en pensant les maîtriser, à la fois

500 *Idem*, p. 334.

501 Adam Greenfield, *Every[ware] : la révolution de l'ubimédia*, Limoges, FYP, 2007 (1^{ère} éd. 2006, New Riders), p. 29.

502 Voir par exemple l'ouvrage éponyme de Nicolas Curien, Pierre-Alain Muet, *La société de l'information*, Paris, La Documentation française, 2004, 311 p.

d'espoir et de crainte. L'information n'a bien évidemment pas attendu les XIX^{ème} et XX^{ème} siècle pour déployer au sein des activités humaines (et non humaines) ses volutes : circulant depuis toujours sous des formes multiples et parfois invisibles, elle se pare d'un statut spécifique dès lors que certains moyens techniques entendent la contrôler, la diriger, la produire, et l'occulter. Il suffit de penser à l'activité intense de coordination informationnelle et communicationnelle sans laquelle l'empire Romain n'aurait pu s'étendre et perdurer pour rendre caducs les fantasmes contemporains.

La spécificité de nos sociétés contemporaines n'est pas qu'elle soient « informationnelles » – ce qui est une tautologie –, mais se fonde sur trois principes : d'une part l'information est techniquement (re)productible massivement (c'est le rôle des médias de masse), et, avec le développement de l'informatique, à l'infini ; d'autre part la production de l'information n'est pas dépendante d'un complexe institutionnel quelconque, puisque tout un chacun possède aujourd'hui les outils pour générer et traiter de l'information ; enfin, les spécificités de l'économie politique contemporaine font que ce développe pour reprendre l'expression de Manuel Castells, un « *capitalisme informationnel* »⁵⁰⁴, c'est-à-dire, en termes marxistes, un modèle d'organisation qui octroie aux informations une valeur d'usage et une valeur d'échange, ou selon les mots du sociologue, « une forme particulière d'organisation sociale, dans laquelle la création, le traitement et la transmission de l'information deviennent les sources premières de la productivité et du pouvoir, en raison des conditions technologiques apparaissant dans cette période historique-ci »⁵⁰⁵.

Malgré certaines propensions utopiques – qu'il n'est d'ailleurs pas seul à porter à son époque – Marsall McLuhan avait très bien analysé non pas simplement comment l'électricité – de la même manière que l'imprimé, par rapport au manuscrit – a progressivement transformé les modalités de médiations dans les sociétés occidentales, mais plus précisément comment l'électricité allait transformer le « statut » et l'« ontologie » de l'information, donc, irrémédiablement, les usages qui en sont fait. La fée électricité, cette puissance enchanteresse, a rendu possible la reproductibilité technique de toutes sortes d'information sur un mode « visuel-accoustique »⁵⁰⁶, provoquant par là-

503 Comme le souligne Erik Neveu, l'élaboration d'un discours encensant l'ère de l'information est le fait d'un ensemble d'acteurs se complaisant dans « un langage adéquat à leurs intérêts comme aux représentations enchantées de leur identité sociale » (Erik Neveu, cité par Éric George, « En finir avec la "société de l'information" ? », *tic&société* [en ligne], vol. 2, n°2, 2008, p. 2. URL : <http://ticetsociete.revues.org/497> (téléchargé le 11/10/2012).

504 Manuel Castells, *L'ère de l'information. Tome 1 : La société en réseaux*, traduit de par Philippe Delamare, préface d'Alain Touraine, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998 (1^{ère} éd. 1996, Blackwell Publishers), p. 42. C'est l'auteur qui souligne.

505 *Idem*, p. 45.

506 Le rôle de l'« interface », du « moniteur », devient plus clair à l'aune de cette proposition : sans ce dernier, il nous est impossible de percevoir les signaux électriques de manière significative, avec une « définition » adéquate.

même une profonde « synesthésie »⁵⁰⁷, que les médias précédents (comme la presse papier par exemple) avaient en quelque sorte amenuisé. « Alors que toutes les technologies antérieures (à l'exception de la parole elle-même) avaient, en fait, prolongé une partie de notre corps, l'électricité, pourrait-on dire, a extériorisé le système nerveux central même, y compris le cerveau. »⁵⁰⁸ Conjugué à la simplification extrême des protocoles d'interaction entre l'homme et la machine (clavier, souris), à la puissance de calcul des ordinateurs, ainsi qu'à l'instantanéité et la simultanéité de la circulation induite par le signal électrique (processeur-écran-rétine ; neurone-main-processeur), l'information peut désormais être démultipliée à l'infini, favorisant l'avènement d'une « infosphère ».

Nous devons à Walter Benjamin d'avoir identifié l'incidence profonde que la reproductibilité technique peut avoir sur les éléments qu'elle traite : la destruction de leur aura, c'est-à-dire de leur authenticité. Les propos lumineux du philosophe traitent des œuvres d'art, cependant appliquer son raisonnement aux informations nous permet de saisir certaines logiques profondes actuelles : le numérique, en démultipliant la possibilité de production et la reproduction des informations, en vient à liquider la valeur et l'authenticité des informations : « Tout ce qui relève de l'authenticité échappe à la reproduction »⁵⁰⁹, nous dit-il : de cette manière, les informations perdent, par leur reproductibilité infinie, leur valeur d'usage originelle (sociale), pour s'investir uniquement d'une aura *politique* et *économique*, c'est-à-dire marchande. De même que l'argent tend à harasser la valeur qualitative des objets en leur attribuant essentiellement une valeur numéraire, calculable en quantité, le traitement électrique des informations réduit la qualité et la définition des informations en les transfigurant en quantité de *bits*, soit une série de 0 et de 1. De cette manière, l'information devient « indifférenciée, banalisée, vidée de toute signification sociale »⁵¹⁰ et par là-même de sa dimension symbolique. La démultiplication à l'infini des informations à l'âge électronique fait qu'elles apparaissent paradoxalement beaucoup « plus proches » de la « masse sociale », tout en

507 Si étymologiquement la synesthésie renvoie à la perception simultanée de différentes sensations, pour McLuhan, elle désigne « l'union de la vie sensorielle et de l'imagination ».

Cf. Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968, p. 358.

508 *Idem*, p. 284.

509 Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, traduit par Maurice de Gandillac, Paris, Éditions Allia, 2003, p. 14.

510 Pierre Alain Mercier, François Plassard, Victor Scardigli, *La société digitale. Les nouvelles technologies au futur quotidien*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 23.

éloignant continuellement la prégnance sémantique originelle du message émis⁵¹¹. « Misère symbolique »⁵¹² dirait Bernard Stiegler, « mort de l'échange symbolique »⁵¹³, dirait Baudrillard, tout cela pour qualifier la dilapidation continue et graduelle de l'authenticité de l'information, sous toutes ses formes, à l'heure de sa reproductibilité électrique.

Détachée de sa stricte nécessité sociale, et séparée de sa fonction symbolique, la production exponentielle d'informations à l'heure de l'informatique prend la forme d'une idéologie informationnelle, c'est-à-dire, comme il en fut de l'idéologie industrielle, un ordre économique et politique fonctionnant sur *l'efficacité organisatrice de la technique numérique*. Au même titre que la production et l'accumulation des ressources matérielles et énergétiques étaient nécessaires au développement de la société capitaliste industrielle, l'injonction implicite de production de l'information doit être comprise comme une *nécessité* pour les sociétés capitalistes actuelles fonctionnant sur l'économie informationnelle : « parce que la productivité et la compétitivité des unités ou des agents de cette économie (qu'il s'agisse d'entreprises, de régions ou de nations) dépend essentiellement de leur capacité à générer, traiter et appliquer une information efficace fondée sur la connaissance »⁵¹⁴.

Cette configuration progressive de l'économie politique numérique actuelle se constitue sur la base de ce que Divina Frau-Meigs appelle l'« imachination »⁵¹⁵ : un « imaginaire techniciste » qui fait la part belle aux machines dans l'organisation des relations humaines.

Ce n'est pas pour rien que l'ingénierie technique et marketing a misé gros sur le développement des ordinateurs-calculateurs individuels et des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication : en déployant leur mécanique algorithmique au cœur de nos existences quotidiennes, sous le prétexte d'un progrès communicationnel (Partagez ! Informez ! Échangez !...), on favorise la production individuelle de données (toutes catégories confondues), sans faire les frais

511 Les propos de Benjamin sont ici tout à fait éclairants lorsqu'on considère le foisonnement d'information sur internet et les réseaux sociaux : « Car rendre les choses spatialement et humainement " plus proches " de soi, c'est chez les masses d'aujourd'hui un désir tout aussi passionné que leur tendance à déposséder tout phénomène de son unicité au moyen d'une réception de sa reproduction. » (Walter Benjamin, *Op. Cit.*, p. 20).

512 Bernard Stiegler, *De la misère symbolique*, coll. « Champs essais », Paris, Éditions Galilée, 2013 (2004 et 2005), 404 p.

513 Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1976, 347 p.

514 Manuel Castells, *Op. Cit.*, p. 93.

515 Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 61.

d'une organisation logique qui rajouterait un coût politique, social, et économique supplémentaire.

Il ne manque à la société algorithmique qu'un élément supplémentaire pour parfaire l'utopie d'un monde rationalisé à souhait : la mise en réseau et la connexion de toutes les machines entre elles.

V. C) Mise en réseau

La mise en réseau d'outils de communication fonctionnant sur des signaux électriques, dont internet en est l'aboutissement, ne prend pas forme avec l'informatique comme on le pense souvent, mais un siècle plus tôt avec l'invention du télégraphe⁵¹⁶, puis dans sa lignée, du téléphone. D'ailleurs, la notion de réseau, qui est si souvent invoquée aujourd'hui, renvoie, comme le soulignent Michel Ferrary et Yvon Pesqueux, à une utopie politique ancestrale qui ressurgit avec puissance lorsque le contexte historique permet une accointance propice entre un imaginaire social « progressiste » et des techniques adéquates. « La notion de réseau est donc porteuse d'une idéologie "connexionniste" dont il est important de souligner les contours, bénéficiant à la fois de l'idée de richesse des liens sociaux qui caractérisent les sociétés d'attribution [...] et de l'idée de prospérité matérielle des sociétés d'échange. »⁵¹⁷ Ainsi, tout comme le furent certainement celles qui prévalurent à l'établissement des grands empires politiques historiques (en méditerranée, en Amérique centrale, au Moyen-Orient, en Chine, etc.), l'idéologie saint-simonienne du XIX^{ème} siècle, s'appuyant sur la notion de progrès universel va mettre en avant comme nous l'avons vu une conception organiciste⁵¹⁸ de la société qui va tendre, avec le développement des sciences et des techniques modernes – notamment la machine à vapeur et l'électricité –, à favoriser le développement de réseaux en tout genre.

516 Nous ne ferons pas cas ici du « télégraphe optique » développé par Claude Chappe à la suite de la première Révolution française (1790-1794), qui fonctionnait grâce au sémaphore : une tour sur laquelle était hissée un système visuel de signalétique. Ce système de communication à distance, le premier fonctionnant sur un codage alphabétique, était utilisé pour transmettre les dépêches de guerre et les informations sur la « sécurité intérieure » du territoire.

517 Michel Ferrary, Yvon Pesqueux, *L'organisation en réseau, mythes et réalités*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « La Politique éclatée », 2004, p. 18.

518 Voir supra : Chapitre IV. B) Un socle techno-imaginaire : le positivisme, p. 178.

V. C. 1) L'aube de la « télécommunication » électrique⁵¹⁹

Le premier système abouti et commercialisé de communication à distance fonctionnant à l'électricité est celui conçu par le peintre américain Samuel Morse. Alors que les expérimentations se multiplient séparément en Europe et aux États-Unis depuis le tout début du XIX^{ème} siècle, c'est semble-t-il à la suite d'une discussion portant sur les travaux d'André-Marie Ampère sur l'électro-aimant, après un séjour en Europe, que l'artiste entreprend la conception d'un télégraphe électrique. Après avoir confectionné une maquette sommaire, son assistant (Alfred Vail) rend le projet opérationnel en développant le célèbre code composé de tirets et de points. Il dépose le brevet en 1840, et doit attendre trois ans plus tard pour que le congrès lui attribue une subvention de 30 000 dollars afin de développer à titre expérimental la première ligne télégraphique « longue distance » entre Baltimore et Washington. Il envoie sur cette dernière, le 24 mai 1844, le premier message électrique à distance qui restera dans les annales de l'histoire des médias modernes : « *What hath God wrought* »⁵²⁰ (« Ce que Dieu a fait »).

Le destin de la communication électrique est tracé : très rapidement l'installation des lignes se généralise aux États-Unis et en Europe, bien qu'en France, ce n'est que pendant le Second Empire (1852-1870) que le télégraphe électrique va supplanter définitivement le télégraphe optique (comme le souligne Catherine Bertho-Lavenir, la France ne possède que 44 000 kilomètres de câbles en 1910 alors que l'Angleterre en a déjà étendu 260 000 kilomètres). Si l'apparition de l'imprimé avait alors en son temps permis, comme le soutient McLuhan, le renforcement structurel des territoires nationaux et de l'identité nationale⁵²¹, l'arrivée des outils de communication électriques a favorisé, par la rapidité avec laquelle se transmet son signal, « l'interdépendance organique »⁵²² entre les différentes institutions des sociétés : les liens entre le commerce, l'industrie, les institutions politiques et les institutions militaires vont grandissant.

Ce caractère organique de la coordination sociale favorisé par l'électrification des moyens de médiation va être accentué très rapidement, et va s'étendre, comme modèle adopté par les

519 Voir ici notamment : Catherine Bertho-Lavenir, *Télégraphes et téléphones. De Valmy au microprocesseur*, Paris, Librairie générale Française, coll. « Livre de Poche », 1981, 538 p.

520 Cette formule est extraite du *Livre des nombres*, 23:23.

521 Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg. Genèse de l'homme typographique*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1962, University of Toronto Press), p. 343 sq.

522 Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968, p. 284.

organismes institutionnels, jusque dans la sphère privée, grâce au développement de la téléphonie électrique. De la télégraphie à la téléphonie, il n'y a en effet qu'un pas, bien qu'une différence profonde sépare les deux systèmes médiatiques : si le premier fonctionne encore selon les principes de l'écriture alphabétique, le second inaugure la possibilité de communiquer *oralement* à distance, engendrant par là ce que McLuhan appelle une « retribalisation » de la culture ainsi qu'une « décentralisation » des processus de coordination sociale.

Le premier brevet retenu dans l'histoire de la téléphonie électrique est celui de l'américain Alexander Graham Bell en 1876⁵²³. Très rapidement, les modèles se succèdent, se perfectionnent, et le nombre d'abonnés aux services téléphoniques ne fait qu'augmenter. Le besoin de coder et d'encoder une information en utilisant les télégraphes est aboli avec les dispositifs électriques de téléphonie, et leur coût de production relativement faible explique sans doute son adoption quasi-immédiate et sans réelle réticence⁵²⁴. En tant que médias de l'immédiateté orale, les téléphones ont un impact économique, politique, social, militaire majeur, favorisant le développement des utopies connectives mis en avant par la « société en réseau » et le « village global ».

L'accroissement continu du nombre de lignes – tant télégraphiques que téléphoniques – tisse un toile électronique et un potentiel d'organisation « mutuelliste » qui n'a rien à envier aux modèles d'organisation centralisateurs que la révolution industrielle avait pourtant porté comme un point d'orgue. Comme le souligne Armand Mattelart, en se basant sur les travaux de Piotr Koprotkin :

Cette civilisation qui, fondée sur la rail et la vapeur, la mécanique et les réseaux de l'industrie lourde, a engendré la concentration des moyens de production et l'entassement dans les mégapoles urbaines. L'entrée dans l'ère néotechnique signifie la libération du potentiel de flexibilité et d'ubiquité inhérent à l'électricité.⁵²⁵

Mais pour l'heure, les réseaux électriques, s'il peuvent assumer leur fonction première qui est celle de la coordination des éléments étendus sur leur toile, n'ont pas encore intégré leur potentiel second qui est à rattacher à la « fonction mémorielle » : à ses débuts, la téléphonie électronique, contrairement à l'ensemble des médias antérieurs, inaugure une forme de communication *qui ne*

523 La paternité de ce dernier est controversée, puisqu'à quelques heures près c'est le nom de sa compatriote Elisha Gray qui aurait pu faire histoire pour son appareil similaire.

524 Pour une analyse éclairante de l'impact de l'arrivée du téléphone sur la société américaine, nous renvoyons à Sydney H. Aronson, « Téléphone et société », traduit par Agathe Moitessier, *Réseaux* [en ligne], Volume 10, n°55, 1992, pp. 11-23. URL : http://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1992_num_10_55_2030?q=histoire%20du%20t%C3%A9l%C3%A9phone (téléchargé le 05/03/2015).

525 Armand Mattelart, *Op. Cit.*, p. 27.

laisse pas de trace, du moins, dans un premier temps⁵²⁶.

V. C. 2) Un réseau pour les relier tous : l'ère du World Wide Web

L'utopie socio-politique réticulaire se concrétise avec l'arrivée dans les foyers d'internet, et c'est d'ailleurs à partir de cette époque, lorsque les cercles de la technique, du politique, de l'économique, du militaire, du religieux, et du social se retrouvent imbriqués au sein d'un même « espace communicationnel » que les réflexions sur la notion de réseau, et des incidences profondes qu'elle impliquent, se multiplient. Encore une fois, l'histoire du World Wide Web est dense et complexe, nous n'en retracerons donc ici que les grandes lignes.

V. C. 2. a) Un dispositif militaro-universitaire

C'est en pleine guerre froide aux États-Unis que voit le jour le premier réseau d'ordinateurs. En 1969, le DARPA (*Defense Advanced Research Project Agency*), souhaitant rattraper le retard technologique mis en avant par le lancement du premier satellite (le Spoutnik en 1957), entreprend de relier les différents laboratoires universitaires travaillant sur les technologies informatiques par un même canal de communication qui ne passerait pas par les voies « télé » conventionnelles, afin de coordonner les différents ordinateurs-calculateurs répartis sur tout le territoire dans un même « filet », à la fois pour limiter le double emploi des capacités algorithmiques et ainsi gagner du temps, et pour sécuriser les messages circulant entre ces laboratoires⁵²⁷. L'« arpanet » est le premier réseau de communication qui relie directement des ordinateurs entre eux selon un mode de traitement d'information et des voies de circulation spécifiques : les « paquets » de données (découpage d'un fichier en plusieurs morceaux compacts) circulent sur des nœuds, ce qui signifie qu'ils peuvent emprunter, selon les besoins (si un des nœuds est détruit), des voies spécifiques⁵²⁸.

526 Sur les questions de stratégies de surveillance électronique, nous renvoyons à l'ouvrage synthétique de Duncan Campbell, *Surveillance électronique planétaire*, traduit par Héloïse Esquié, Paris, Éditions Allia, 2001 (1^{ère} éd. 2000, STOA Report), 169 p.

527 Jean-Noël Jeanneney, *Une histoire des médias. Des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 2015 (1996), p. 369 sq.

528 Cette stratégie communicationnelle avait été formulée un peu plus de vingt ans auparavant : « L'idée de pouvoir découper les données en « paquets » (*packages*) de manière à les distribuer à travers des réseaux pour les reconstituer en fin de parcours, sous la forme d'une toile (*web*) apparaît avec Vannear Bush, dès les années 1945. »

Cf. Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 76.

Bien que les premiers financements à grande échelle soient de nature militaire, il ne faut pas oublier, comme le rappelle par exemple Raphaël Josset⁵²⁹, que le World Wide Web est en quelque sorte la matérialisation de l'idéologie de la « contre-culture » des années 1970 qui, non contente des processus de « contrôle » des masses sociales exercés par les médias de masse (radio, presse, télévision) élabore tant bien que mal des stratégies de détournement des dispositifs d'information et de communication. La guerre du Vietnam n'est pas vue d'un très bon œil par toute une génération qui appelle de ses vœux à actualiser les valeurs humanistes bafouées par le développement de la société capitaliste-marchande. En parallèle, entrevoyant les promesses d'un réseau de communication « révolutionnaire » ou tout du moins profondément *horizontal*, les premiers *hackers*⁵³⁰ du MIT (*Massachusetts Institute of Technology*) trouvent dans le développement de la toile l'occasion d'échanger et d'approfondir leurs connaissances, à travers une « mutualisation » et un partage de leurs pratiques. C'est même en développant des formes ludiques, un certain goût pour la blague, les jeux, et les énigmes que se confectionne peu à peu une mentalité « collaborative », un imaginaire social axé sur la « curiosité participative » et l'« interopérabilité ».

S'appuyant sur le modèle de la cybernétique de Wiener, le psychosociologue Joseph Licklider (qui a déjà participé à l'élaboration du projet SAGE) va encourager en 1960, dans un article intitulé « *Man-computer symbiosis* » (« La symbiose homme-machine ») la communauté d'informaticiens et de *hackers* à travailler d'avantage sur les capacités communicationnelles des ordinateurs que sur celles de calcul. Ceux-ci expérimentent alors divers protocoles de codage et de transmission d'informations, jusqu'à l'adoption en 1986 du protocole TCP/IP⁵³¹ (*Transmission Control Protocol/Internet Protocol*) et du code HTML (*HyperText Markup Language*) dans les années 1990. Entre temps sont inventés l'adresse e-mail (1973) qui permet aux utilisateurs de

529 Raphaël Josset, « "Become The Media !" : de l'hacktivisme au web 2.0 », *Sociétés* [en ligne], n°124, 2014/2, pp. 55-64. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-2-page-55.htm> (téléchargé le 18/09/2014).

530 De nombreuses références critiquent l'emploi contemporain du terme *hacker* qui est traduit en français par « pirate informatique ». En réalité, *to hack* renvoie originellement, dans le milieu informatique, à « bricolage », « bidouillage », et désigne de manière générale une prouesse technique particulièrement intéressante, la résolution rapide d'un problème informatique. Les défenseurs du sens premier préféreraient utiliser le terme *crack* pour désigner l'ensemble des pratiques informatiques « illégales », qui rentreraient dans le domaine de la « piraterie ». D'ailleurs, la Commission Générale de Terminologie et de Néologie traduit le terme *hacker* par « fouineur » et le définit de la manière suivante : « Personne passionnée d'informatique qui, par jeu, curiosité, défi personnel ou par souci de notoriété, sonde, au hasard plutôt qu'à l'aide de manuels techniques, les possibilités matérielles et logicielles des systèmes informatiques afin de pouvoir éventuellement s'y immiscer. » (« Terminologie Officielle - Vocabulaire de l'informatique et de l'internet », *Bulletin Officiel du Ministère de l'éducation Nationale* [en ligne], n°14, 08 avril 1999. URL : <http://www.education.gouv.fr/bo/1999/14/default.htm> (consulté le 18/06/2016).

531 Le protocole IP découpe l'information en paquet et attribue une adresse aux « clients », tandis que le protocole TCP contrôle la bonne réception des paquets et renvoie éventuellement ceux qui ne seraient pas arrivés à destination.

s'envoyer des courriers électroniques, via des plateformes comme *Micronet*⁵³², ou encore de l'émoticon (1979), permettant de retranscrire visuellement et graphiquement des états émotionnels. Les expérimentations hors institutions de programmes en tout genre (pour les interfaces graphiques, pour le codage de données, pour la simplification des processus algorithmiques), élaborés par des « fouineurs » équipés de matériel personnel, qu'ils diffusent gratuitement via les réseaux grandissant, vont bon train, jusqu'à ce que Tim Berners-Lee (travaillant au alors CERN, Centre Européen de Recherche en physique Nucléaire) invente l'application hypertexte *World Wide Web* en 1990, et le diffuse gratuitement sur les réseaux en 1991.

V. C. 2. b) Le développement civil : la nouvelle genèse

Le réseau internet mondial s'ouvre aux services commerciaux en 1992, et se présente très vite, aux yeux de la population civile, comme la concrétisation d'une nouvelle société mythique, un territoire vierge, un système auto-évolutif que les individus, par le biais des ordinateurs-calculateurs personnels, vont pouvoir modeler à leur image.

Le réseau va ainsi apparaître comme le modèle organisationnel issu de la cybernétique et l'informatique en réseau va venir lui apporter une réalité technique. L'accent va être mis sur le thème, symbolique, organisationnel et technique de l'interconnexion. L'impact viendra s'effectuer sur le thème du contrôle où l'autocontrôle va permettre le passage de l'utopie à la réalité et déboucher sur le rêve d'une société autocontrôlée car fondée sur les réseaux informatiques ouverts.⁵³³

Dès 1984, en créant la notion de *Cyberspace*, le romancier William Gibson avait anticipé la création d'une zone immatérielle au sein de laquelle les différentes subjectivités humaines allaient pouvoir, grâce aux machines informatiques, interagir, coopérer, compiler des données, pirater, s'évader, jouer, vivre et mourir. Il la décrivait comme

Une hallucination consensuelle vécue quotidiennement en toute légalité par des dizaines de millions d'opérateurs, dans tous les pays, par des gosses auxquels on enseigne les concepts mathématiques...

Une représentation graphique de données extraites des mémoires de tous les ordinateurs du système

532 L'interface visuelle ressemble alors dans ses grandes lignes à la télématique française accessible via le minitel. Une démonstration publicitaire datant de 1984 est disponible sur *Youtube* : Thames Tv, « How to send an "E mail" – Database - 1984 », *Youtube*, le 26/02/2016 : <https://www.youtube.com/watch?v=szdbKz5CyhA&feature=youtu.be> (dernière consultation le 17/06/2016).

533 Michel Ferrary, Yvon Pesqueux, *Op. Cit.*, p. 22.

humain. Une complexité impensable. Des traits de lumière disposés dans le non-espace de l'esprit, des amas et des constellations de données. Comme des lumières de villes, dans le lointain...⁵³⁴

Non seulement le développement technique d'internet s'effectue à l'intérieur même d'une « tribu informatique » au sein de laquelle les premiers *hackers* partageaient une « culture de la liberté », mais, comme le résume Viviane Serfaty, son déploiement s'accomplit sur la base d'un mythe « postmoderne »⁵³⁵ dont le discours encense le renversement des logiques économique, politique, et sociale moderne : « contre la propriété », se met en place « une culture du partage, de la gratuité, où les informations et les compétences détenues par chacun sont – dans l'idéal – mises au service de tous »⁵³⁶ ; « contre le pouvoir » se fait jour « une perte d'importance non seulement de la hiérarchie verticale, mais aussi de la prise de décision centralisée » dont la charpente est « un imaginaire de société égalitaire, décentralisée, non coercitive »⁵³⁷ ; « contre l'identité imposée », la dématérialisation des liens sociaux offre la possibilité de créer « une identité nouvelle et temporaire, qui n'a de vérité que dans l'instant du jeu », et qui peut être choisie librement par l'individu parce que « non-imposée par le déterminisme du corps donné à chacun en partage ou par l'identité sociale construite à partir du donné de chacun »⁵³⁸.

Il semble qu'en 1984, un millier d'ordinateurs étaient connectés entre eux⁵³⁹. En 1995, 16 millions d'ordinateurs sont connectés dans le monde (0,4 % de la population mondiale), pour atteindre 3 milliards 611 millions en 2016 (49,2 %) ⁵⁴⁰.

Selon les derniers chiffres produit par *Internet World Stats*⁵⁴¹, le nombre d'utilisateur d'internet au niveau international a augmenté de 900 % en 16 ans (2000-2016), pour s'élever aujourd'hui, au

534 William Gibson, *Neuromancien*, traduit par Jean Bonnefoy, Paris, Éditions La Découverte, 1985 (1^{ère} éd. 1984, Ace), p. 64.

535 Voir ici : Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, 226 p.

536 Viviane Serfaty, « L'Internet : fragments d'un discours utopique », *Communication et langages* [en ligne], n°119, Dossier : les nouvelles technologies de la communication, 1^{er} trimestre 1999, p. 112. URL : http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1999_num_119_1_2914 (téléchargé le 24/01/2014).

537 *Idem*, p. 116.

538 *Idem*, pp. 116-117.

539 Valérie Charolles, *Op. Cit.*, p. 57

540 Anonyme, « Internet Growth Statistics », *Internet World Statistics*, URL : <http://www.internetworldstats.com/emarketing.htm> (dernière consultation 26/06/2016).

541 Anonyme, « Internet usage statistics. The internet Big Picture », *Internet World Stats*, URL : <http://www.internetworldstats.com/stats.htm> (dernière consultation le 17/08/2016).

États-Unis à 320 067 193 (89 % de la population nord-américaine), en Europe à 614 979 903 (73,9 %), et en France à 55 429 382 (83,8 %). Le cyberspace passe en trente-cinq ans d'une techno-utopie à une réalité profonde, et va devenir en une génération l'enjeu de toutes les convoitises : la société civile y déploie ses espoirs et ses craintes, les industries de l'informatique se frottent les mains, et les institutions régaliennes de la modernité sentent trembler leurs fondations. Rien ne va plus, les jeux sont faits.

V. C. 2. c) Perspectives institutionnelles

Entrevoyant dès 1976 le potentiel disruptif des nouvelles technologies informatiques, et inquiet de voir se développer des stratégies informationnelles et communicationnelles qui s'échapperaient des lignes de gestion politico-économiques, Valéry Giscard d'Estaing, alors président de la République française, demande à ce que soit établi un rapport sur les perspectives que les pouvoirs régaliens devront mettre en place. Les conclusions sont sans ambages :

L'informatisation croissante de la société est au cœur de la crise. Elle peut l'aggraver, ou contribuer à la résoudre. Suivant la politique dans laquelle elle s'insérera, elle apportera le meilleur ou le pire ; il y a dans ses effets ni automatisme ni fatalité. Ils dépendront de la façon dont évolueront, dans les années à venir, les relations entre l'État et la société civile.⁵⁴²

Puisque « la "télématique", à la différence de l'électricité ne véhiculera pas un courant inerte, mais de l'information, c'est-à-dire du pouvoir »⁵⁴³, le développement des réseaux informatiques et l'horizontalisation des pouvoirs ne pourra que changer les règles du jeu de l'économie-politique mondiale fonctionnant sur une structure verticale et pyramidale.

La question qui se pose en fait est celle-ci : *comment les institutions modernes basées sur un pouvoir central qui promeut les sciences et les techniques comme moyen et fin d'un progrès civilisationnel peuvent-elles être conciliées avec le potentiel disruptif de l'informatique qui, sur la base d'un complexe techno-social, possède en puissance le pouvoir de « liquider » les autorités centrales et par là-même le modèle économique et politique qui les maintient en place ?* La réponse est simple si l'on comprend l'analyse de Paul Ricœur et les différences profondes – malgré leur

542 Simon Nora, Alain Minc, *L'informatisation de la société. Rapport à M. le Président de la République*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 9.

543 *Idem*, p. 11.

nature commune – qui séparent une idéologie d'une utopie : « les idéologies et les utopies ont, les unes comme les autres, trait au pouvoir. L'idéologie est toujours une tentative pour légitimer le pouvoir, tandis que l'utopie s'efforce toujours de le remplacer par autre chose »⁵⁴⁴. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre, en échos aux alternatives libertaires promises par l'utopie technoréticulaire, le développement relativement récent d'un « mythe du réseau » (c'est-à-dire, dans le sens de Barthes, une parole, un discours orientant et mettant en forme la vérité du monde) profondément *idéologique*, puisque porté par la partie de l'*intelligentsia* adhérant aux thèses techno-capitalistes.

Ainsi, contrairement à l'utopie réticulaire portée par l'ingénierie scientifique et la société civile, qui « met essentiellement en question » la réalité en jouant « son destin au plan même où s'exerce le pouvoir », et qui « fait s'évanouir le réel lui-même au profit de schémas perfectionnistes, à la limite irréalisables », le mythe du réseau se fonde sur une idéologie précise qui reprend point par point les valeurs sur lesquelles s'est construite la modernité (progrès, science, technique, démocratique, accomplissement individuel et bien commun), en y intégrant les perspectives de la « société en réseau ». En effet, si la fonction de l'idéologie est de « produire une image inversée de la réalité », en opérant un « renversement-dissimulation de la vie réelle », par le biais d'une rhétorique « mise au service du processus de légitimation de l'autorité », et en intégrant dans la mémoire sociale les événements fondateur de l'autorité politique, nous entrevoyons comment s'est dessinée la carte de l'économie politique contemporaine qui ne fait qu'hypostasier à ses propres fins les principes de la collaboration, du partage, de la participation coopérative mis en place par les technologies numériques.⁵⁴⁵

Pour emprunter les termes à Max Weber, se constitue aujourd'hui la formation d'un ordre « rationnel légal » au dessus de la *société réticulaire imaginaire* ; ou ceux de Cornélius Castoriadis : la légitimation par les autorités politiques des significations imaginaires sociales de la société en réseaux va mettre en forme l'« *eccéité* » de cette dernière⁵⁴⁶.

Puisque l'idéologie de la société moderne a pu pénétrer la mémoire sociale à travers les médias de masse, c'est-à-dire les médias utilisés pour informer « les masses », depuis l'invention occidentale de l'imprimerie jusqu'au développement de la culture spectaculaire télévisuelle et

544 Paul Ricœur, *L'idéologie et l'utopie*, traduit par Myriam Revault d'Allonnes et Joël Roman, Paris, Le Seuil, 1997 (1^{ère} éd. 1986, Columbia University Press), p. 379.

545 Toutes les citations de ce paragraphes sont issues de : Paul Ricœur, « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social », *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, n°2, 1984, pp. 53-64.

546 Par *eccéité* d'une société il faut entendre « l'"unité" et l'"identité" » d'une société : Cornélius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit », 1975, p. 481.

cinématographique, nous pourrions alors avancer, sans pour autant reprendre la notion de « propagande » que nous trouvons en quelque sorte galvaudée, que le développement des outils médiatiques numériques s'appuie institutionnellement sur la transmutation des discours utopiques⁵⁴⁷ en *idéologie*, et que cette idéologie prend forme à travers la pratique et l'imaginaire social qui traversent les médias en réseaux, par une sorte de « recyclage » économique et politique des pratiques numériques « non domestiquées », « sauvages »⁵⁴⁸.

Conclusion intermédiaire

Nous retiendrons de cet historique deux logiques majeures participant au développement des écrans et des interfaces numériques contemporaines : d'une part celle qui prend sa source dans une perspective militaro-scientifique, d'autre part celle qui prend sa source dans l'idéologie libertaire des années 1970. En outre, en même temps que les protocoles de traitement de l'information se complexifient avec la naissance de l'informatique et son intégration dans des modèles cybernétiques, l'interaction et la médiation rendue possible par le développement des outils médiatiques numériques favorise l'accentuation des logiques visuelles, créant une large passerelle entre « la société de services » et « la société du spectacle ». Si dans un premier temps, les interfaces numériques contemporaines se sont diffusées dans l'espace social en évitant de faire double emploi avec la télévision, actuellement, l'hybridation des divers outils (favorisée notamment par la numérisation des canaux télévisés) est incontestable. Comme le résume bien Divina Frau-Meigs, « la convergence des technologies pousse à une hybridation de plus en plus forte des secteurs du spectacle et du service. L'utilité sociale de l'ordinateur commence à se manifester autour du divertissement à domicile, en quoi il rejoint la télévision et lui fait concurrence »⁵⁴⁹. Nous pouvons ajouter que les nouvelles plateformes tactiles (dont les plus aboutis sont les smartphones)

547 Afin de ne pas brouiller la lecture, nous utiliserons dans ce travail le terme utopique, bien que sur les recommandations de Céline Bryon-Portet et de Daniel Keller, il faudrait ici remplacer l'adjectif utopique par « utopien », pour illustrer « un modèle de pensée et d'action alternatif, possédant une composante imaginaire, mais ne présentant pas nécessairement un caractère irréaliste ».

Cf. Céline Bryon-Portet, Daniel Keller, « Les organisations utopiennes : du rêve à la réalité », *Communication et organisation* [en ligne], 48/2015, p. 5. URL : <http://communicationorganisation.revues.org/5032> (téléchargé le 01/12/2016).

548 Nous reprenons ici l'acception que Roger Bastide donne à ce terme : « Par définition, le sauvage est ce qui est hors de toute loi, quand il ne veut pas plus encore, contestation d'un quelconque règle ». Voir Roger Bastide, *Le sacré sauvage*, préface de Henri Desroche, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1975, p. 227.

549 Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 50.

intègrent l'ensemble des fonctions qui étaient autrefois dépendantes d'une plateforme médiatique particulière.

Le complexe socio-technique par le biais duquel ont été élaborés les outils médiatiques numériques engendre véritablement un dispositif⁵⁵⁰, dont les trames matérielles sont constituées tout autant dans l'architecture technique mondiale que dans les petits objets qui garnissent nos foyers et nos poches, dont l'expansion ne tarit pas d'encensement ; et dont les trames symboliques reconfigurent les rapports de force, tant structurels, qu'interindividuels. Sous l'égide du mythe moderne du progrès (social), les nouvelles technologies d'information et de communication se déploient comme autant de réponses à l'accès individualisé aux services et au spectacle. Mais l'enchantement et le ravissement qui visent les outils médiatiques numériques ne sont pas seulement tributaires de leur esthétique et de leur fonction « administratives » : le potentiel technique qui les caractérise étant l'horizontalisation des processus de communication, ils ont été victimes de leur succès, comme nous allons le voir, grâce aux réponses qu'ils apportaient dans le champs d'un procès d'individualisation de plus en plus poussé : les promesses de « libération » et d'« émancipation » individuelle et sociale que leur possession sous-entendait⁵⁵¹.

550 Nous revenons plus en détail sur la notion de dispositif au chapitre IX. Le médium impérial, p. 321.

551 Même si les contextes politiques et sociaux ne sont pas similaires, et que le potentiel disruptif en a été amoindri, dans les cultures occidentales, par leur insertion dans le champ du ludique et du divertissement, ce sont ces mêmes discours encensant leur potentiel « subversif » qui accompagne les usages des nouvelles technologies d'information et de communication dans les pays du Maghreb.

CHAPITRE VI. DES MÉDIAS DE MASSE AUX MÉDIAS RÉTICULAIRES

« For the first time in history, the media are making possible mass participation in a social and socialized productive process, the practical means of which are in the hands of the masses themselves. »⁵⁵²

Pour pouvoir penser plus en profondeur les caractéristiques des outils numériques que nous utilisons aujourd'hui, ainsi que les logiques techniques, sociales, et institutionnelles qu'elles mettent en mouvement, il nous est indispensable ici de réfléchir sous forme analogique aux différences profondes qui séparent – moins selon des critères temporels qu'à l'épreuve des logiques techniques, organisationnelles et usuelles – la catégorie des médias de masse et celle des médias dits « 2.0 ». Ces distinctions, si elles ne permettent pas de classer et catégoriser dans des ensembles imperméables l'ensemble des outils médiatiques actuels, permet par contre de saisir davantage ce qui, au cours des stratégies et des processus relationnels pour lesquels on les sollicite, est inhérent aux modes communicationnels des outils médiatiques numériques. Cependant, avant d'établir ces distinctions, nous devons revenir en détail sur un ensemble de points que les médias de masse et les médias 2.0 ont en commun : leur place centrale dans la diffusion et la médiation d'informations.

VI. A) La communication et le processus de médiation

Étymologiquement, le terme communication vient du latin *communicare*, qui signifie mettre ou avoir en commun. La communication se comprendrait alors comme un ensemble d'actions, de moyens et de procédés permettant la diffusion et la circulation de messages entre plusieurs entités. Mais si, comme en conviennent par exemple Gregory Bateson et Jurgen Ruesch, « chaque

552 Hans Magnus Enzensberger, « Constituants of a Theory of the Media », *New Left Review* [en ligne], n°64, november-december 1970, p. 262. URL : http://shmacek.faculty.noctrl.edu/Courses/MediaCritSyllabusSPR2_files/enzensberger.pdf (téléchargé le 23/01/2014).

Nous traduisons : « pour la première fois dans l'histoire, les médias rendent possible une participation de masse dans un processus de production social et socialisé, car les masses elles-mêmes en ont dans les mains les moyens pratiques. »

personne, chaque plante, chaque animal, et chaque objet émet des signaux qui, lorsqu'ils sont perçus, transmettent un message au récepteur »⁵⁵³, il est évident qu'on ne peut pas mettre sur le même plan les processus de communication humains et les interactions communicationnelles non-humaines : deux niveaux de communication doivent être distingués. D'une part la communication « première » ou simple, ou sommaire, qui comprend les formes rudimentaires du processus de transmission d'un message (sur le modèle minimal d'un stimuli-réponse). Les végétaux et les machines électroniques, par exemple, se situent dans ce cadre communicationnel, qui ne s'insère pas dans un univers de significations, mais fonctionne selon un échange d'unités discrètes (par exemple des phéromones chimiques, des stimuli électro-magnétiques, ou des bits). Pour cette raison, nous ne nous intéresserons qu'au deuxième niveau de communication : celui, complexe, au sein duquel les échanges humains s'insèrent, et qui se compose sur la base d'un univers sémantique.

Sur la base des travaux classiques en linguistique, et plus récemment des apports des théories de la cybernétique, ainsi que des sciences de l'information et de la communication, il est possible d'établir une définition du processus de communication : celui-ci correspond à l'« action d'établir une relation avec quelqu'un, ou de mettre quelque chose en commun avec une autre personne ou un groupe de personnes »⁵⁵⁴, ainsi qu'au « résultat de cette action », et rajouterons-nous ici, au sein d'un univers sémantique. Configuré selon un système de signes⁵⁵⁵, l'univers sémantique est conventionnel et relatif, c'est-à-dire qu'il dépend des normes et des codes culturellement retenus dans telle ou telle société. Nous avons vu précédemment comment toute médiation significative s'effectue par le biais d'un ensemble de techniques ; aussi, toute communication nécessite un moyen d'expression. Autrement dit, les signes ne circulent pas librement, ils sont transportés et rapportés, inévitablement, par un support, un moyen, un « appareil », qui leur permet de se déplacer de la source émettrice du message à la source réceptrice. Toute information, c'est-à-dire chaque signal, ou signe, a besoin, pour transiter d'un point A à un point B, d'un « véhicule ». Ce véhicule, c'est ce que nous appelons un *medium*, ou, dans le langage courant, un média de communication. Ce dernier

553 Gregory Bateson, Jurgen Ruesch, *Communication et société*, traduit par Gérard Dupuis, préface de Paul Watzlawick, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 1988 (1^{ère} éd. 1951, Norton & Company, Inc.), p. 35.

554 Bernard Lamizet (dir.), Ahmed Silem (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication*, Paris, Ellipses, p. 120.

555 Il n'est pas essentiel dans le cadre de notre étude de s'attarder en profondeur sur des explications d'ordre linguistique et sémiotique relatives aux logiques à l'œuvre dans la construction des signes linguistiques, ni aux catégorisations des fonctions du langage. Concernant les secondes, nous renvoyons à : Roman Jakobson, *Essai de linguistique générale*, traduit par Nicolas Ruwet, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963, (1^{ère} éd. 1960, T. A. Sebeok), 260 p. Pour les premières, voir : Umberto Eco, *La structure absente. Introduction à la recherche sémiotique*, traduit par Uccio Esposito-Torrigiani, Paris, Mercure de France, 1972 (1^{ère} éd. 1968, Casa Ed. Valentino Bompiani et C. S. p. A.), 447 p.

n'est pas toujours utilisé de manière consciente, mais est une condition minimale du processus de diffusion et de transmission d'une information. Un *medium* peut prendre une infinité de formes, et le support qui le caractérise délimite alors les modalités d'une mise en forme de l'information. Avec Jurgen Ruesch, nous pouvons par exemple parler de « communication écrite » (un courrier manuscrit), de « communication par l'image » (une affiche publicitaire), de « communication orale » (l'élocution de mots), « de communication gestuelle » (un geste de la main), de « communication de groupe » (la séance d'un procès), « communication par l'action » (le marteau du juge qui frappe sur le tas), « communication sonore » (un coup de klaxon), « communication artistique » (une représentation théâtrale), etc.⁵⁵⁶

Précisions faites, nous proposons ci-dessous de synthétiser sous forme schématique les différents processus qui interviennent dans le fonctionnement d'un média de communication.

VI. A. 1) Fonctionnement d'un média de communication

La fonction de l'acte communicationnel, en tant que mise en commun d'une information, implique que les deux entités impliquées dans le processus partagent au préalable un cadre conventionnel qui régit la possibilité même de cette mise en commun. Ce cadre conventionnel repose avant tout sur ce qu'on appelle en linguistique un code. Celui-ci est à comprendre comme un « système de représentation de l'information en vue de son traitement, de son émission, de sa transmission par un canal donné et de son interprétation à la réception »⁵⁵⁷. Sans ce code, aucune correspondance, aucune mise en commun d'information n'est possible.

Toute information qui circule est codée par le biais de signes, et au sein de chaque culture se développe un ensemble de conventions précises concernant les formes, les formats, et les significations de ces signes, qui ne sont pas uniquement linguistiques : nous parlons aussi de signes picturaux, de signes corporels, de signes hertziens, de signes numériques, etc.

Une information, un message est donc toujours diffusé par le biais de signes (on code l'information grâce à des signes), l'information passe par un canal (un support, un medium), et est décodée en règle générale par le destinataire de ce message.

556 Pour ces exemples, voir Gregory Bateson, Jurgen Ruesch, *Op. Cit.*, pp. 35-65.

557 Bernard Lamizet (dir.), Ahmed Silem (dir.), *Op. Cit.*, p. 118.



Illustration 1: principe technique - un medium

L'élément majeur qu'il faut retenir ici, est que ce que nous appelons le canal, le support, le medium, est fondamentalement un élément *technique*. Cette considération en apparence banale permet de comprendre non seulement le fait que chaque culture utilise un des types de médiation particuliers, mais aussi et surtout que *toute médiation humaine est technique*. Il est alors ensuite possible d'envisager une infinité de niveaux de complexité technique en fonction de la dimension des types de médiation.

Voyons maintenant plus en détail la complexité du processus de communication.

VI. A. 2) Le processus de communication

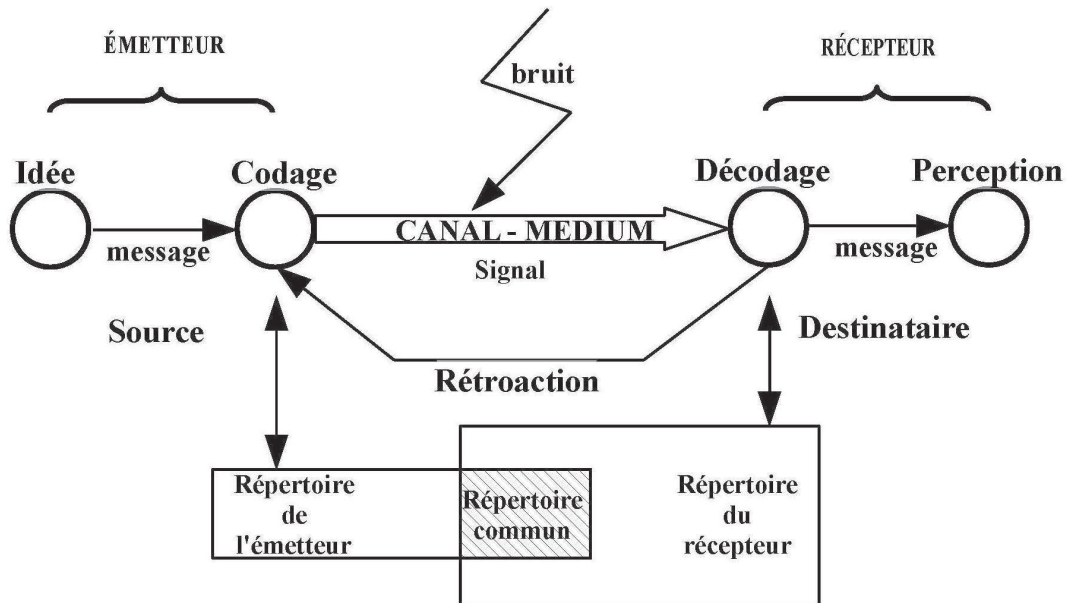


Illustration 2: Schéma fondamental de la communication

Dans ce processus de communication⁵⁵⁸, et contrairement au schéma précédent, nous pensons que l'élément le plus essentiel est le *feed-back*, ou processus de rétroaction. Celui-ci est à considérer comme l'expression d'une réaction engendrée par le récepteur suite à la diffusion d'une information. Que ce *feed-back* soit négatif (l'envoi d'un message signifiant que le message initial n'est pas passé, ou n'est pas compris) ou positif (l'envoi d'un message signifiant que le message initial est bien reçu et compris), il implique la finalisation et l'effectivité du processus de mise en commun. Sans ce dernier, nous soutenons, en accord avec le modèle Shannon-Weaver⁵⁵⁹ qu'il n'est pas possible de parler de communication, mais plutôt, comme dans le schéma précédent, de diffusion d'information. Comme nous allons le voir, la communication implique, plus qu'une mise

558 Nous avons reproduit ici le « schéma fondamental de la communication » tel qu'il est exposé dans : Bernard Lamizet (dir.), Ahmed Silem (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication*, Paris, Ellipses, 1997, p. 122.

559 C'est dans le prolongement de la théorie cybernétique (Wiener, 1948) qu'ils établissent leur modèle mathématique de la communication, plaçant au centre du processus le *feed-back*. Voir Claude Shannon & Warren Weaver, *Théorie mathématique de la communication*, traduit par Jacques Cosnier, Gélis Dahan, et Stavrinie Economidès, préface d'Abraham Moles, Paris, Retz, (1^{ère} éd. 1949, University of Illinois Press), 188 p.

en commun d'information, une « interaction », c'est-à-dire une *influence réciproque*, une *interactivité collective*. Nous sommes en concordance ici avec les modèles des psychocyanéticiens : « la communication ne concerne pas seulement la transmission verbale, explicite et intentionnelle de messages ; dans le sens où nous l'utilisons, le concept de communication devrait comprendre tous les processus par lesquels les gens s'influencent les uns les autres »⁵⁶⁰.

Nous pouvons ici désormais, compte tenu des précisions que nous venons d'établir, exposer les spécificités techniques des médias de masse qui ont pris leur ampleur au cours du XX^{ème} siècle, afin de comprendre ensuite ce qui les distingue des médias numériques, qui, dans une large mesure aujourd'hui, ont absorbé l'ensemble des logiques informationnelles et communicationnelles précédentes, et par là-même complexifié les stratégies de médiation.

VI. B) Des médias, des stratégies

D'une manière générale, le terme « média » renvoie non pas à l'acception large que nous avons suivie jusqu'ici, mais bien plutôt aux outils et techniques contemporains de traitement et de diffusion de l'information, notamment ceux et celles qui sont à attribuer au modèle « mass-médiatique ». Se cantonner à l'étroitesse du terme est bien évidemment la cause de malentendus et d'erreurs qu'il convient de dépasser : les médias renvoient à des réalités distinctes qu'il convient de ne pas confondre.

Les médias peuvent désigner d'abord un ensemble de techniques (les ondes hertziennes, la presse à imprimer, internet), mais aussi par exemple des entreprises ou des institutions (CNN, Canal +, TF1, France Télévision, *Le Monde Diplomatique*, RTL, etc.), ou encore un ensemble d'outils, d'objets particuliers (le téléphone, l'ordinateur), mais aussi parfois des usages, c'est-à-dire à la fois à une finalité informationnelle et aux contenus qui sont sensés lui correspondre, comme l'information événementielle, la vulgarisation, le divertissement, etc. Comme en convient Remy Rieffel, « le flottement terminologique auquel ce terme a donné lieu tout au long de ces dernières décennies prouve que l'on s'attache tantôt au support et au canal de transmission, tantôt à l'usage et à

560 Jurgen Ruesch, « Valeurs, communication et culture », in Gregory Bateson, Jurgen Ruesch, *Op. Cit.*, p. 18.

la production de sens »⁵⁶¹.

Dans cette perspective, nous pensons que les distinctions à faire reposent à la fois sur les caractéristiques techniques des outils médiatiques en question, mais aussi sur les stratégies communicationnelles induites par celles-ci, tout autant qu'en fonction des modalités d'organisation qui se dégagent des procédés de médiations spécifique ; ce que nous confirme implicitement Rieffel :

Les médias doivent être conçus, dans un premier temps, comme un ensemble de techniques de production et de transmission à l'aide d'un canal, d'un support (papier, ondes hertziennes, câble, fibre optique) vers un terminal (récepteur radio, écran), ainsi que comme le produit proprement dit de cette technique (journaux, livres, film, émission, affiches) ; et dans un second temps, comme une organisation économique, sociale et symbolique (avec ses modalités de fonctionnement, ses acteurs sociaux multiples) qui traite ces messages et qui donne lieu à des usages variés.⁵⁶²

Cette définition a le mérite de pouvoir penser, par le biais de la technique, la dimension à la fois économique, sociale et politique dans laquelle elle s'insère. Alors que McLuhan distinguait deux catégories de médias (chauds et froids) en fonction de la qualité de « définition », c'est-à-dire en fonction de la quantité d'information diffusée par tel ou tel médium, du nombre de sens prolongés par ce dernier, et selon qu'il favorisent ou découragent la participation des usagers⁵⁶³, nous pensons qu'il est pertinent de reprendre la catégorie classique du média de masse, qui permet de considérer à la fois les aspects technique, social, économique et politique, pour pouvoir mieux cerner, en les opposant, les spécificités de ce que nous appelons aujourd'hui les médias 2.0.

VI. B. 1) Les médias de masse : un-vers-tous

Selon un strict critère technique, en considérant le « trajet informationnel », nous pouvons

561 Remy Rieffel, *Que sont les médias ? Pratiques, identités, influences*, Paris, Éditions Gallimard, 2005, p. 30.

562 *Idem*, pp. 30-31.

563 « Il existe un principe fondamental qui différencie les médias chauds comme la radio ou le cinéma des médias froids comme le téléphone ou la télévision. Un médium est chaud lorsqu'il prolonge un seul des sens et lui donne une "haute définition". [...] Le téléphone est un médium froid, ou de faible définition, parce que l'oreille n'en reçoit qu'une faible quantité d'information. [...] l'auditeur reçoit peu et doit beaucoup compléter. Les médias chauds, au contraire, ne laissent à leur public que peu de blancs à remplir ou à compléter. Les médias chauds, par conséquent, découragent la participation ou l'achèvement alors que les médias froids, au contraire, les favorisent ».

Cf. Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968, pp. 41-42.

résumer la logique des médias de masse⁵⁶⁴ par l'unilatéralité avec laquelle ils assignent aux informations une trajectoire de l'un-vers-tous. Le médium de masse (télévision, radio, affiches, presse, cinéma) désigne l'outil de communication destiné aux « masses », c'est-à-dire à une entité collective indifférenciée.

Un-vers-tous signifie qu'une information, un message est produit par une seule et même entité dans le but de la diffuser, via le canal approprié, au maximum de récepteurs possibles. Ce phénomène est caractérisé par la logique du « push » : les informations sont « poussées », elles se propagent d'un émetteur unique vers une multiplicité de récepteurs, sans qu'aucune distinction particulière ne soit effectuée au niveau de ces derniers, ni en considérant le contexte dans lequel l'information peut être reçue. Le but essentiel du média de masse est de diffuser, mettre en commun, rendre public un ensemble de messages élaborés à cette occasion. Il en résulte une absence totale de communication, dans le sens où il n'est pas possible d'interagir, par le même canal, avec l'émetteur : le propriétaire de l'outil massmédiatique « produit » une information avec comme dessein qu'elle puisse être « consommée » par le plus d'individus possibles.

564 L'expression « médias de masse » trouve son origine dans les États-Unis des années 1920 lorsque, tant les sociologues que les industriels de la culture voient dans les outils médiatiques d'alors (*the mass-media*) les moyen par lesquels la culture de masse se diffuse et s'institutionnalise.

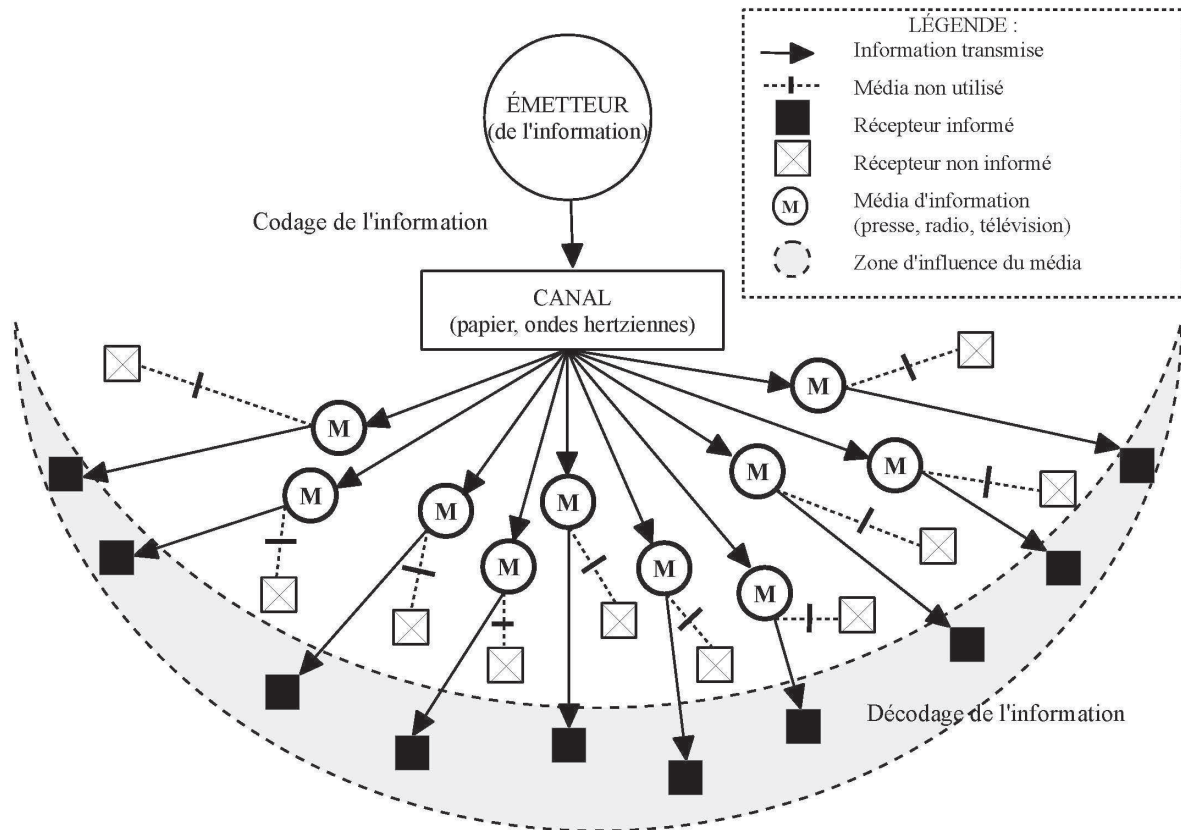


Illustration 3: principes techniques - les médias de masse

Les techniques de médiatisation de masse dont il est d'usage d'en faire remonter l'origine au développement de la presse imprimée, s'inscrivent originairement dans une perspective politique, c'est-à-dire qu'elles sous-entendent la nécessité de coordonner l'ensemble des acteurs d'un système social⁵⁶⁵.

McLuhan a très bien expliqué comment la logique du média de masse répond implicitement à un principe d'unification, ou pour reprendre ses termes, d'homogénéisation⁵⁶⁶ : homogénéisation de l'espace, par la possibilité de couvrir tout un territoire ; homogénéisation du temps : le territoire unifié vibre au rythme des événements retransmis de manière instantanée, par le contenu informationnel convenu ; et donc homogénéisation des consciences puisque les individus qui se

565 Voir le chapitre : IV. C. 2. b) L'État moderne comme entreprise de la consommation, p. 192.

566 Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg. Genèse de l'homme typographique*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1962, University of Toronto Press), 428 p.

trouvent dans l'espace temps mass-médiatique reçoivent et traitent la même information en même temps.

En ce sens, la logique technique mass-médiatique favorise la configuration d'un « univers unidimensionnel », un « village global » établissant les formes modernes d'un rêve mythique : celui d'une société où, pour reprendre les termes de Durkheim, les consciences se pénètrent les unes les autres, et où les représentations collectives sont homogènes.

Ainsi, deux ordres de discours se déploient lorsqu'il s'agit de réfléchir aux incidences des médias de masse sur les modèles d'organisation sociale : d'une part, ils participeraient au développement des démocraties modernes et favoriseraient l'avènement d'un individualisme politique libérateur, d'autre part, ils se révéleraient comme « instruments totalitaires » par le biais duquel les « empires » politiques s'imposeraient subrepticement. Il semble paradoxal qu'une forme de médiation technique dont l'histoire est liée au développement des institutions politiques et économiques modernes puisse favoriser une quelconque « participation » des individus à l'organisation de la société. Nous pensons au contraire qu'en tant qu'outils ne permettant pas de *feed-back*, les médias de masse ne peuvent que rendre public (la publicité) et propager (la propagande) des informations⁵⁶⁷, des valeurs, des symboles.

Ce qui caractérise les media de masse, nous dit Jean Baudrillard, c'est qu'ils sont antimédiateurs, intransitifs, qu'ils fabriquent de la non-communication – si on accepte de définir la communication comme un *échange*, comme l'espace réciproque d'une parole et d'une *réponse*, donc d'une *responsabilité*⁵⁶⁸.

En faisant abstraction, comme le recommande McLuhan, des contenus informationnels diffusés par les médias, c'est-à-dire en les considérant en tant qu'objets techniques, nous pouvons dire qu'ils sont alors le signe-même de l'ordre qui les produit et qui les utilise : un outil favorisant l'instauration et la pérennisation de systèmes de significations imaginaires sociales. Considérant cette idée-là, Baudrillard précise :

Ce n'est pas comme véhicule d'un contenu, c'est dans leur forme et leur opération même que les media induisent un rapport social, et ce rapport n'est pas d'exploitation, il est d'abstraction, de

567 Ce sont ces deux points principaux qui, selon David Victoroff, les définit. Voir : David Victoroff, « Du rôle des mass-médias dans le monde d'aujourd'hui », *Les Cahiers de la publicité* [en ligne], Volume 5, n°1, La communication, 1963, pp. 65-76. URL : http://www.persee.fr/doc/colan_1268-7251_1963_num_5_1_4798 (téléchargé le 18/12/2013).

568 Jean Baudrillard, « Requiem pour les media », *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1972, p. 208. C'est l'auteur qui souligne.

séparation, d'abolition de l'échange. Les media ne sont pas *coefficients*, mais *effecteurs* d'idéologie.⁵⁶⁹

En ce sens, les médias de masse se présentent indubitablement comme des *outils* politiques, configurant, comme le souligne Herbert Marcuse, des formes de vie collectives qui ne sont orientées que pour assurer la pérennité du système de production industrielle⁵⁷⁰. Et Baudrillard de surenchérir : « La massmédiation, c'est cela. Ce n'est pas un ensemble de techniques de diffusion de messages, c'est *l'imposition de modèles*. »⁵⁷¹ À travers cette logique d'émission de l'information de l'unité vers la multiplicité, sans possibilité de contrôle de la réception, ni d'interaction, se déroule l'imposition d'une standardisation de la réalité, qui agit, par le biais de la télévision, de la presse, de la radio, comme un pouvoir de coercition exercé par une entité surplombante et qui fait autorité. Ainsi s'incarne la figure radicale du pouvoir mass-médiatique, que George Orwell tentera en 1948 de romancer, et dont la célèbre sentence a profondément marqué l'imaginaire social : « *Big Brother is watching you* »⁵⁷².

VI. B. 2) Les médias 2.0

Dès les années 1990, Félix Guattari prévoyait une sorte d'ère postmédiatique qui viendrait prendre en porte-à-faux les stratégies informationnelles rattachées aux médias de masse, se caractérisant par « un remaniement du pouvoir mass-médiatique qui écrase la subjectivité contemporaine », et qui consisterait en « une réappropriation individuelle collective et un usage interactif des machines d'information, de communication, d'intelligence, d'art et de culture »⁵⁷³. Cette réappropriation du média par les individus serait rendue possible, selon lui grâce au développement d'outils médiatiques nouveaux qui feraient la « jonction entre la télévision, la télématique et l'informatique ».

Avec le développement de la technologie informatique, de la téléphonie mobile, l'avènement

569 *Idem*, p. 207. C'est l'auteur qui souligne.

570 Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, traduit par Monique Wittig et l'auteur, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968 (1^{ère} éd. 1964, Beacon Press), 281 p.

571 Jean Baudrillard, *Op. Cit.*, p. 216. C'est l'auteur qui souligne.

572 « Big brother vous regarde », dans l'édition française. Voir : George Orwell, *1984*, traduit par Amélie Audiberti, Paris, Gallimard, 1950 (1^{ère} éd. 1948, Secker and Warburg), p. 12.

573 Félix Guattari, « Vers une ère post-média », *Terminal* [en ligne], n°51, octobre-novembre 1990, p. 1. URL : http://www.revue-terminal.org/www/magazine/51/Ter_n51_F_Guattari.pdf (téléchargé le 13/04/2012).

d'internet à partir des années 1990, et des nouveaux procédés d'encodage de l'information, cette logique médiatique a dans un certain sens bien vu le jour, et se caractérise par des processus où l'information se déploie de manière réticulaire, grâce aux possibilités interactives des supports médiatiques contemporains.

Les « médias 2.0 » permettent en effet de sortir du modèle médiatique de l'un-vers-tous pour entrer dans celui du « tous-vers-tous », au sein duquel le récepteur des messages, des informations, peut non seulement interagir rétroactivement avec l'émetteur (et même en temps réel), mais aussi participer lui aussi des modalités de production, de contrôle et de gestion de cette information, de ces messages, parce que les codes et les canaux ne sont pas réunis et « contrôlés » par une ou des entité(s) centrales, mais bien par l'ensemble des acteurs sociaux.

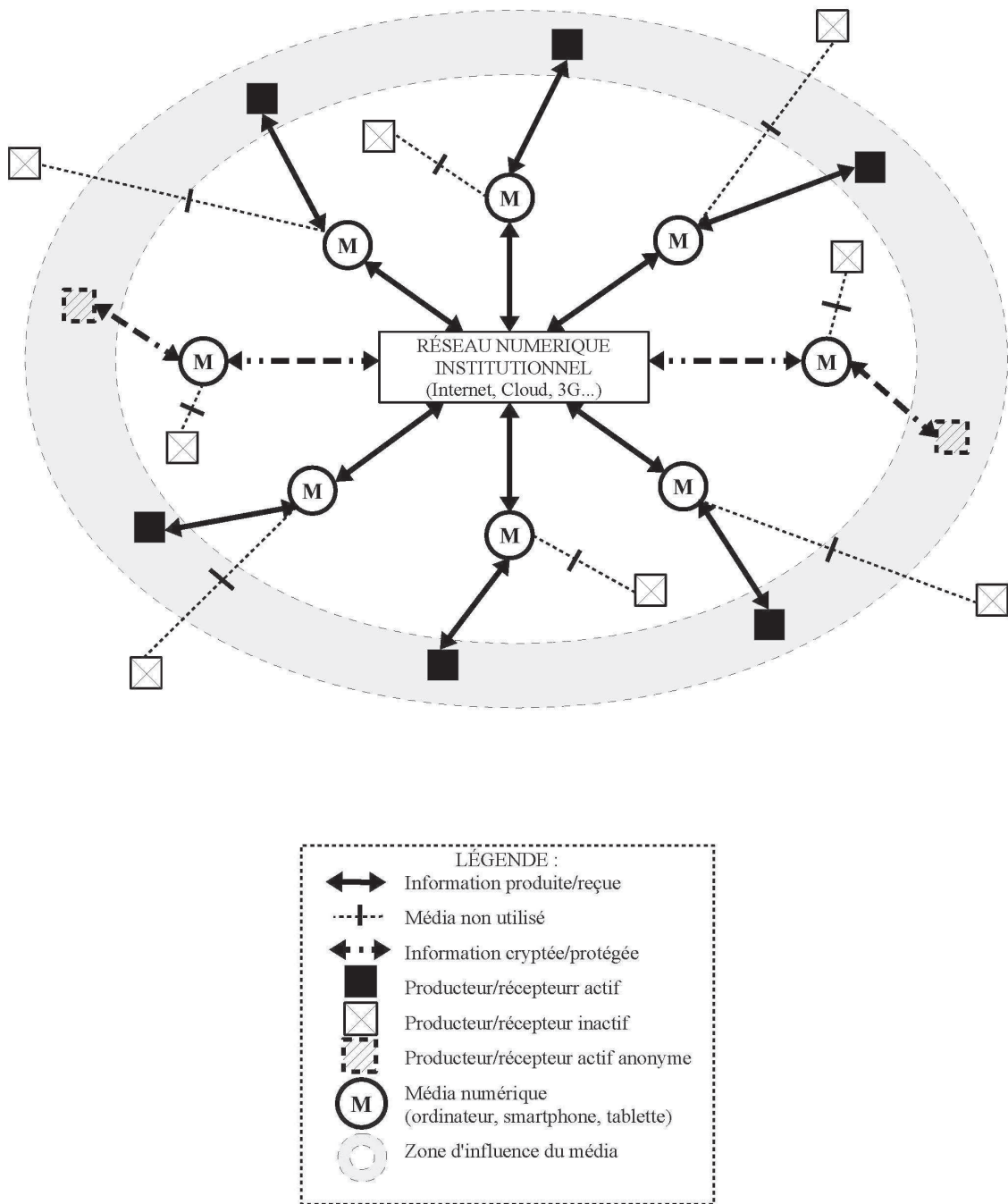


Illustration 4: principes techniques – les médias 2.0

Initialement, l'expression « 2.0 » est introduite en référence à internet, comme une forme de participation au perfectionnement continu du traitement des données hypertextes dans une perspective économique. Comme le souligne Éric George, « le terme Web 2.0 est apparu en 2003, la paternité étant le plus souvent attribuée à Tim O'Reilly, expert en informatique et entrepreneur, qui cherchait ainsi à relancer Internet en tant que secteur d'activités économiques »⁵⁷⁴. Selon ce dernier :

Web 2.0 is the network as platform, spanning all connected devices ; Web 2.0 applications are those that make the most of the intrinsic advantages of that platform : delivering software as a continually-updated service that gets better the more people use it, consuming and remixing data from multiple sources, including individual users, while providing their own data and services in a form that allows remixing by others, creating network effects through an « architecture of participation », and going beyond the page metaphor of Web 1.0 to deliver rich user experiences.⁵⁷⁵

Dans un premier temps, l'expression « 2.0 » sert, selon cet exemple, à identifier un ensemble de stratégies et de processus informationnels et communicationnels permis par le potentiel technique issu de la conjugaison de l'informatique et des plateformes médiatiques en réseau : la collaboration, le partage, l'échange, autant de principes initialement rattachés aux discours utopiques que le développement d'internet a concrétisé.

En accolant l'expression 2.0 aux médias⁵⁷⁶, nous souhaitons seulement mettre en avant le potentiel techno-social que les outils médiatiques numériques possèdent, grâce aux modalités d'interaction rendues possibles par la démocratisation des outils de communication.

574 Éric George, « En finir avec la "société de l'information" », *tic&société* [en ligne], Vol. 2, n°2 | 2008, 10 p. URL : <http://ticetsociete.revues.org/497> (téléchargé le 11/10/2012).

575 Nous traduisons : « Le web 2.0 est le réseau considéré comme une plateforme recouvrant tous les dispositifs connectés ; les utilisations du web 2.0 sont celles qui constituent les avantages intrinsèques de cette plateforme : la mise à disposition des logiciels par un service qui se met à jour en permanence et qui s'améliore davantage dès lors que le plus de monde possible l'utilise, la consommation et la compilation des données venant de sources multiples, incluant les utilisateurs eux-mêmes, que les données et les usages approvisionnent dans une forme qui leur permet d'être compilées par d'autres, créant par là un effet de réseau à travers une "architecture de participation", et d'aller au delà de la métaphore de la page web 1.0 en délivrant de riches expériences aux utilisateurs. »

La définition est disponible sur son blog : Tim O'Reilly, « Web 2.0 : Compact definition ? », *Radar*, le 01/10/2005. URL : <http://radar.oreilly.com/2005/10/web-20-compact-definition.html> (dernière consultation le 03/10/2014).

576 Nous pouvons signaler cependant qu'un glissement sémantique est à l'œuvre concernant l'expression 2.0 : de nos jours, il est courant de voir accoler 2.0 à un ensemble d'éléments qui ne rentrent pas dans la catégorie des stratégies communicationnelles réticulaires. Nous y voyons le fruit d'une appropriation, dans l'imaginaire social, des valeurs techno-sociales déployées par l'ingénierie du numérique : les animaux 2.0, la nourriture 2.0, les vêtements 2.0, les révolutions 2.0, etc.

Les outils médiatiques 2.0 permettraient alors de renverser la logique informationnelle en s'affranchissant du processus linéaire et vertical du modèle mass-médiatique par leur interconnectivité et l'atomisation des référents. L'utopie libertaire se concrétise techniquement : les individus peuvent devenir acteurs de la création d'informations, et établir une horizontalité communicationnelle, faite de coopération et d'échange sans cadrage normatif par les instances institutionnelles ; mais surtout elle permet le développement d'un contrôle informationnel entendu comme contre-pouvoir au règne impérial des médias de masse. Ironiquement, nous pourrions renverser l'adage orwellien : Big Brother n'a qu'à bien se tenir, « *we are watching Big Brother* ».

VI. C) *Do It Yourself* ?

« *Don't hate the media, be the media* », préconisait en l'an 2000 le chanteur punk Eric Reed Boucher – alias Jello Biafra : c'était sans savoir que sa phrase allait devenir le slogan arboré par les *Indymedia*, une des plus grandes plateformes internationale de médias indépendants, et qui prend tout son sens à l'aune de l'origine du mouvement *Do It Yourself*.

Comme nous l'avons vu, cette logique de renversement des processus de contrôle et de gestion de l'information est en partie issue, avec le développement de l'informatique et d'internet, de l'idéologie libertaire des années 1980, qui estime que pour contrer les formes autoritaires des processus informationnels liées au modèle mass-médiatique (l'homogénéisation des informations), il incombe de développer son propre média, ou de posséder les compétences pour maîtriser l'information et rétro-agir sur celle-ci. Contre l'esprit des médias de masse se déploie une éthique et des pratiques de l'alternative, qui prend appui non seulement sur un ensemble de critiques radicales que le monde universitaire produit vis-à-vis du modèle sociétal occidental⁵⁷⁷, mais aussi sur un ensemble de discours portés par les contre-cultures américaines et européennes, militant pour une curiosité (voire pour des formes de « flânerie ») existentielle⁵⁷⁸, une réappropriations individuelle et collective des outils de production, et une émancipation vis-à-vis de l'économie politique capitaliste. Timothy Leary, une des figures de la contre-culture américaine, souhaitant décrire l'avènement de la

577 Nous pensons tout particulièrement à l'influence politique qu'ont eu les figures de l'école de Francfort, mais aussi, pour la France, à Jean Baudrillard et Guy Debord.

578 Cette curiosité se manifeste dans de nombreux discours que les individus mobilisent pour justifier leur pratique vis-à-vis des outils médiatiques numériques. L'entretien réalisé avec Aurélien Aubert illustre bien. Voir ANNEXE 5 Entretien avec Aurélien Aubert, « Conversation », p. 496.

cyberculture comme forme de dépassement politique du paradigme moderne, écrira ainsi :

The postpolitical information society, which we are now developing, does not operate on the basis of obedience and conformity to dogma. It is based on individual thinking, scientific knowhow, quick exchange of facts around feedback networks, high-tech ingenuity, and practical, front-line creativity. The society of the future no longer grudgingly tolerates a few open-minded innovators. The cybernetic society is totally dependent on a large pool of such people, communicating at light speed with each other across state lines and national boundaries.⁵⁷⁹

Le « mouvement » *Do It Yourself*, ou DIY, naît précisément de cette réappropriation interindividuelle, hors des circuits institutionnels, du politique (que nous entendons comme principes d'organisation et de gestion de la vie collective, ou, pour reprendre les termes de Michel Foucault, « technique de la paix et de l'ordre intérieur »⁵⁸⁰), mais en reprenant les valeurs fondamentales mises en avant par l'idéologie des lumières : liberté, égalité, fraternité⁵⁸¹.

C'est exactement sur ces préceptes, par exemple, que Richard Stallman établit les quatre libertés essentielles sur lesquelles se fonde le principe du Logiciel Libre :

Liberté parce qu'avec le logiciel libre, l'utilisateur est libre. Égalité parce que par le logiciel libre personne n'a de pouvoir sur personne. Et fraternité parce que nous encourageons la coopération entre les utilisateurs. [...] La liberté zéro est celle d'exécuter le programme comme tu veux. La liberté numéro un est celle d'étudier les ressources du programme et de le changer pour que le programme fasse ton informatique comme tu veux. La liberté numéro deux est celle d'aider les autres, celle de redistribuer des copies exactes du programme quand tu veux, aux autres. Et la liberté trois est celle de contribuer à ta communauté, celle de diffuser des copies de tes version modifiées, quand tu veux, aux autres.⁵⁸²

579 Nous traduisons : « La société de l'information postpolitique, que nous sommes en train d'élaborer, ne fonctionne pas sur les bases d'une obéissance et d'une conformité aux dogmes. Elle se base sur la pensée individuelle, le savoir-faire scientifique, la rapidité des échanges de données à travers les interactions du réseau, l'ingéniosité fonctionnelle de la haute-technologie, la créativité mise au premier rang. La société du futur ne se passera pas mesquinement des multiples pionniers de la libre-pensée. La société cybernétique est totalement dépendante en grande partie de tels individus, qui communiquent entre eux à la vitesse la lumière par-delà les frontières étatiques et des limites nationales. » Cf. Timothy Leary, *Chaos & Cyber Culture*, Berkeley, Ronin Publishing Inc., 1994, p. 74.

580 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975, p. 170.

581 Une des figures rattachées à l'invention des logiciel libres, Richard Stallman, conçoit d'ailleurs l'informatique comme la seule technique permettant de concrétiser les valeurs humanistes, à travers les quatre libertés fondamentales du logiciel libre.

582 Spaceeman2, « Richard Stallman - 2012-09-28 - Le logiciel libre et votre liberté (à la HEB-ESI et en français) », *Youtube*, le 07/09/2012. URL : <http://www.youtube.com/watch?v=2onsOFWme-Q> (dernière consultation le 22/08/2014).

C'est en partant de ces prescriptions que vont se développer les *Free Software* (logiciels libres) dans les années 1980, sous l'influence de groupes d'informaticiens désireux de défendre la gratuité des services informatiques et des pratiques de programmation collaboratives, ouvertes, non limitées, en opposition à l'industrie du logiciel qui se développe avec l'apparition des ordinateurs individuels, et dont IBM, Microsoft, et Apple sont les principaux représentants.

Très vite, le *credo* de la collaboration et de la coopération par la technique médiatique et pour son appropriation socio-culturelle envahit l'imaginaire *underground* et se présente comme une solution « révolutionnaire » que les mouvements étudiants appelaient dès la fin des années 1960 de leurs vœux, face à la dépossession des outils et des moyens de production caractérisant le développement de l'industrie capitaliste et de la société marchande et spectaculaire. C'est ainsi par exemple que Félix Guattari saisissant les possibles brèches que l'informatique semble ouvrir vis-à-vis des pouvoirs régaliens, porté par le mouvement des radios libres, crée Radio Alice à Bologne en 1976 et, en France, avec l'appui du Centre d'Initiative pour de Nouveaux Espaces de Liberté (CINEL), crée Radio Tomate en 1981, ou encore s'associe au service télématique « 3615 Alter ». Ainsi, revenant sur ces expériences, il confirme : « Le pouvoir grandissant de l'ingénierie logicielle ne débouche pas nécessairement sur celui de Big Brother. Il est beaucoup plus fissuré qu'il n'y paraît. Il peut exploser comme un pare-brise sous l'impact de pratiques moléculaires alternatives »⁵⁸³.

Plus largement, dans le milieu des technologies de l'informatique, les stratégies interactives que l'on connaît de nos jours vont se mettre en place rapidement : sortant du cercle restreint, voire marginal, l'*Open source*, les « indymédias », les « pages personnelles » (Blogs), les plateformes de *Peer-to-Peer*, le « bricolage matériel et logiciel », que la cyberculture développe à pied d'œuvre se présentent comme autant de stratégies alternatives qui ont pour but de mettre à mal les protocoles modernes de l'accomplissement individuel basé sur la transmission de « savoir-faire » et savoir-être » monnayables, services prodigués habituellement par les institutions « productives », des systèmes scolaires au monde professionnel, en passant par le cercle familial. L'appropriation sociale et individuelle des outils de production de l'information, comme le soulignent Nora et Minc en mettant en garde Valéry Giscard d'Estaing dès 1978, tend à transformer la répartition des jeux de pouvoir :

informatique égale information, information égale culture, et culture égale émancipation et démocratie. Tout ce qui accroît les chances de l'information facilite un dialogue plus souple et plus

583 Félix Guattari, *Op. Cit.*, p. 1.

personnel, une meilleure participation, un accroissement des responsabilités individuelles, une plus grande résistance des faibles et des « petits » au empiétements de « l'État Léviathan » ou des prépotents économiques et sociaux⁵⁸⁴.

« L'*ethos* des libristes »⁵⁸⁵ comme le désigne Sébastien Broca, c'est-à-dire le socle de valeurs sur lequel s'appuie le développement du logiciel libre, appuyé par la démocratisation et la commercialisation des techniques de l'informatique, trouve une résonance fulgurante au sein de la société civile, et va impacter peu à peu une grande partie des activités quotidiennes. Combien de Blogs et de chaînes Youtube proposent aujourd'hui des tutoriels pour tout et rien, non seulement en terme de services informatiques, mais aussi pour les plus banales des activités quotidiennes ? Comment penser autrement l'engouement grandissant pour les *Hackerspaces*, *Think tank*, au autres *Fablabs* ?

Mais plus encore, les perspectives entrouvertes par les stratégies et les pratiques « libristes » réinventent la politique par le « faire », et préfigure ce qu'André Gorz appellera une « économie de la gratuité », transformant profondément la pratique professionnelle et la notion de travail :

Celui-ci peut s'affranchir des « nécessités extérieures », recouvrer son autonomie, se tourner vers la réalisation de tout ce qui n'a pas de prix, ne peut être ni acheté ni vendu ; devenir ce que nous faisons parce que réellement nous désirons le faire et trouvons notre accomplissement dans l'activité elle-même autant que dans son résultat ⁵⁸⁶.

Est-ce dont là la fin d'un modèle sociétal qui se préfigure avec l'avènement de l'ère numérique ? La commercialisation et la diffusion grandissantes des outils médiatiques numériques met-elle à mal l'ingénierie technique, politique et sociale de la modernité ? Bien que les stratégies informationnelles réticulaires soient dans un certain sens efficaces, et qu'elles aient à leur début fait trembler les chevilles du Léviathan, nous pensons au contraire que le modèle socio-économique néo-libéral s'est retrouvé renforcé par l'ensemble des stratégies subversives développées avec

584 Simon Nora, Alain Minc, *L'informatisation de la société. Rapport à M. le Président de la République*, Paris, Le Seuil, 1978, 162 p.

585 Sébastien Broca, *Utopie du logiciel libre. Du bricolage informatique à la réinvention sociale*, préface de Christopher M. Kelty, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2013, p. 24.

586 André Gorz, « Crise Mondiale, décroissance et sortie du capitalisme », *Entropia*, n°2 « Décroissance et travail », Printemps 2007, article disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.esprit68.org/deuxtextesgorz.html#chapitre2> (consulté le 08/10/2014).

l'arrivée de l'informatique.

La définition du « web 2.0 » développée par Tim O'Reilly après le cap des années 2000 illustre dans un certain sens la manière dont un modèle idéologique se saisit des discours utopiques nés des tensions qui le traverse, en les digérant et en les détournant de leur contenu subversif originel, pour les insérer dans l'ordre économique et politique légitime (ici l'économie marchande capitaliste). En effet, si la définition du « web 2.0 » se base littéralement sur les valeurs rattachées à l'utopie cybernétique (réseau, perfectibilité, participation, enrichissement, expériences), elle cache implicitement une stratégie économique et politique qui s'appuie sur le potentiel technique des outils médiatiques numériques eux-mêmes : la production, le stockage, et le traitement des données, directement fournies par la multitude d'utilisateurs.

En réalité, l'enrichissement de l'expérience mis en avant par les multinationales de la haute et de la micro-technologie dissimule les possibilités d'un enrichissement économique que rend possible le développement d'un « capitalisme informationnel », non pas seulement dans le sens que lui attribue Manuel Castells, c'est-à-dire basé sur l'insertion du traitement des informations au sein de la production et de la gestion économique et administrative⁵⁸⁷, mais plutôt, comme nous allons le montrer en troisième partie, basé sur la monétarisation et la capitalisation des informations elles-mêmes⁵⁸⁸. Sous l'enchantement discursif du « marketing de la connectivité » se cache en fait les nouvelles stratégies de l'« innovation ascendante », que Raphaël Josset décrit très bien :

« l'éthique hacker », l'utopie cyberpunk et les expérimentations cyberculturelles, les trouvailles de l'« hacktivisme » électronique et de l'« internet militant », du mouvement des logiciels libres, l'Open Source, l'Open Publishing, le P2P, le Wi-Fi, les média-tactiques alternatives, collaboratives et communautaires elles-mêmes, c'est-à-dire en somme toutes ces « pratiques moléculaires alternatives » que Félix Guattari appelait de ses vœux pour renverser le pouvoir grandissant de l'ingénierie logicielle et les nouvelles modalités de la « société de contrôle » ont pour la plupart, dans ce qu'elles avaient d'original et novateur, été absorbées et recyclées par celle-ci et les industriels pour donner naissance dans la première décennie du XXI^{ème} siècle à ce que l'on a pu appeler les nouveaux « agencements post-médiatiques » du web 2.0⁵⁸⁹.

587 À ce titre Philippe Aigrain souligne que le développement du capitalisme, même à son état liminaire, n'aurait su se passer d'une gestion scrupuleuse et rationnelle de la circulation des informations. Voir Philippe Aigrain, « Le capitalisme informationnel : modes d'analyse et de régulation », Exposé introductif du cycle *L'économie de la société de l'information et de la connaissance* organisé par la fondation Temps Nouveaux. URL : <http://paigrain.debatpublic.net/docs/pha-tn-capinfo.pdf> (téléchargé le 10/10/2014).

588 Voir le chapitre IX. B. 2) La part maudite ?, p. 355.

589 Raphaël Josset, « "Become The Media !" : de l'hacktivisme au web 2.0 », *Sociétés* [en ligne], n°124, 2014/2, p. 61. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-2-page-55.htm> (téléchargé le 18/09/2014).

Dans cette perspective, *Do It Yourself* pourrait alors signifier actuellement, davantage que « fais-le par toi même » : « fais-le à notre place ». Ce n'est plus l'éthique protestante, mais l'éthique du *hacker* qui nourrit l'esprit contemporain du capitalisme, dans une formidable adaptation à l'économie de l'horizontalité. Le mouvement DIY, favorise les principes de l'innovation ascendante (*bottom-up innovation*), comme le soulignent Christophe Aguiton et Dominique Cardon :

les transformations les plus spectaculaires et les ruptures les plus significatives dans les comportements de communication [...] n'ont pas été initiés « par le haut », grâce à un plan de développement industriel accompagnant la mise à disposition d'une technologie nouvelle issue des laboratoires de recherche, mais ont pris forme au sein d'un milieu hétérogène associant très étroitement usagers, technologues, innovateurs et militants.⁵⁹⁰

Plus que d'un jeu dialectique au sein duquel les formes idéologiques croiseraient le fer imaginaire avec les formes utopiques, ce dont il s'agit ici, à travers la réappropriation économique et marchande du détournement subversif des techniques médiatiques, c'est peut-être bien ce que Baudrillard comprenait implicitement comme la fin des utopies, lorsqu'il enseignait dans sa *Critique de l'économie politique du signe* que le pouvoir révolutionnaire de la cybernétique était une illusion, que la transgression devient aujourd'hui une valeur d'échange, et qu'aucun monopole – même d'une technique médiatique – ne pourra jamais dépasser celui que détient la parole, c'est-à-dire dans le sens de Barthes, le mythe idéologique sur lequel se fonde la loi du *code*. « There is no alternative » disait Margaret Thatcher, voilà peut-être une formule à considérer dans sa pragmatique froideur. Et Baudrillard de rajouter :

Toute velléité de démocratiser les contenus, de les subvertir, de restituer la « transparence du code », de contrôler le processus d'information, de ménager une réversibilité des circuits, ou de prendre le pouvoir sur les media, est sans espoir, – si n'est pas brisé le monopole de la parole, et ceci non pas pour la donner individuellement à chacun, mais pour qu'elle puisse s'échanger, se donner et se rendre, comme le regard ou le sourire parfois, et sans qu'elle puisse jamais être arrêtée, figée, stockée et redistribuée en quelque endroit du procès social.⁵⁹¹

590 Christophe Aguiton, Dominique Cardon, « Web participatif et innovation collective », *Hermès, La revue* [en ligne], 2008/1, n°50, pp. 75-82. URL : <http://www.cairn.info/www.ezp.biu-montpellier.fr/revue-hermes-la-revue-2008-1-page-75.htm> (téléchargé le 18/09/2014).

591 Jean Baudrillard, *Op. Cit.*, p. 209.

Conclusion intermédiaire

Partis des processus de communication et de médiation, nous avons vu dans ce chapitre comment l'évolution liée aux technologies de l'informatique a profondément transformé les modalités de traitement et de gestion de l'information.

En parallèle, les cadres discursifs qui entourent le déploiement des outils médiatiques numériques tendent à mettre en avant les possibles voies d'accession à une indépendance relative des individus vis-à-vis des structures surplombantes de la modernité, ou en tout cas sur l'accès à un progrès politique, économique, social, basé sur la participation démocratique et sur la transparence émanant des possibilités de contrôle « par le bas » des processus informationnels et communicationnels, appuyées par les techniques médiatiques.

Alors que les discours enchantés se targuent de l'avènement d'une « holocratie »⁵⁹², c'est-à-dire une gouvernance sous-tendue par une intelligence collective fonctionnant sur le modèle de la cybernétique (l'idée du *self-management* anglo-saxon), qui pourrait s'établir en parallèle du renversement de la logique orwellienne, nous pensons que les outils médiatiques numériques, en tant que médias diffusés massivement, participent de nouvelles formes de gouvernances socio-politiques. En tant que technique de gestion de l'information, ils sont bien évidemment partie prenante dans l'organisation des relations interindividuelles, et donc d'autant plus, irrémédiablement, rattachés à des processus économiques et politiques. Ce qu'ils permettent de traiter, de gérer, d'échanger, c'est de l'information, et cette information se voit de plus en plus valorisée non simplement par sa valeur fonctionnelle (sa valeur d'usage), mais par sa valeur économique (sa valeur d'échange). La responsabilité octroyée aux utilisateurs (l'autorisation d'une réponse que le *feed-back* cybernétique rend possible), le procès d'une individualisation de la production et d'une généralisation des échanges, ne signifie pas qu'ils puissent se saisir véritablement de la parole qui y circule (du code, au sens que lui octroie Jean Baudrillard, mais aussi au sens informatique du terme). La seule possession de l'instrument technique et des compétences pour le faire fonctionner n'ont aucune réelle fonction subversive ou « révolutionnaire » si le cadre socio-culturel dans lesquels les usages se déploient n'est pas dessaisi de ses prétentions politiques. Nous avons vu d'ailleurs dans ce chapitre comment le modèle 2.0 reste structurellement rattaché au modèle socio-libéral actuel et conforte ce dernier.

592 Le terme renvoie à la combinaison étymologique de *holos* (la totalité), et de *kratos* (le pouvoir) : il sous-entend que le pouvoir d'une organisation ne s'exerce plus par un dirigeant, un « chef d'entreprise » par exemple, mais bien par l'ensemble des membres de cette organisation. Il est principalement utilisé dans les stratégies de management.

C'est pour avoir compris cela que les pirates informatiques en herbe (les *hackers*, les *crackers*, ceux qui maîtrisent le code) font frémir les institutions publiques et privées assises sur un monopole de la parole (mythique), et que les sanctions à leur encontre sont lourdes. L'économie politique de la communication n'a pour l'instant rien à craindre du seul dispersement des outils médiatiques numériques, car même dans l'ère cybérisme⁵⁹³ « dans le procès économique d'échange, ce ne sont plus des personnes qui échangent, c'est le système de la valeur d'échange qui se reproduit à travers elles »⁵⁹⁴.

593 Nous employons ici le terme volontairement, non pas pour mettre l'accent sur les processus communicationnels et les permutations possibles entre les statuts de producteur et de récepteur de l'information (ce que le terme cybernétique s'emploie à faire), mais pour souligner, comme l'entend Divina Frau Meigs, que les activités quotidiennes se dédoublent d'une dimension non pas virtuelle, mais immatérielle. Voir par exemple Divina Frau-Meigs, « La radicalité de la culture de l'information à l'ère cybérisme », *E-dossiers de l'audiovisuel* [en ligne], INA, janvier 2012. URL : <http://www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-l-education-aux-cultures-de-l-information/la-radicalite-de-la-culture-de-l-information-a-l-ere-cyberiste.html#6> (dernière consultation le 28/10/2016).

594 Jean Baudrillard, *Op. Cit.*, p. 222.

Conclusion de la deuxième partie

Nous avons mis en lumière dans cette deuxième partie les liens étroits tissés entre le développement de la modernité et celui des médias, c'est-à-dire des intermédiaires par le biais desquels se sont institués un ensemble de principes sociaux, politiques, économiques, sur le socle d'un imaginaire progressiste et rationnel, technique et scientifique. La technique, en tant que concrétisation d'un ensemble de valeurs, et mise en forme d'un ensemble de pratiques, a trouvé dans une perspective moderne l'importance que le saint-simonisme lui avait implicitement dévolu : une technique de salut.

Comme nous l'avons vu lorsque les considérations d'Heidegger nous la présentaient comme moyen d'arraisonement du monde, ou encore *Gestell* – cadre existentiel, « puissance » –, la technique déploie son potentiel organisationnel par sa capacité, sa disposition, sa force à modeler un rapport au monde spécifique, et à se placer au cœur d'un ensemble de significations imaginaires sociales. Les médias n'échappent pas à cette règle. C'est dans cette perspective qu'il nous semble possible de confirmer la formule concise de Céline Bryon-Portet : « Nos médias ne forgent pas notre culture, mais ils en sont issus et véhiculent nos valeurs. »⁵⁹⁵ À l'issue de ce chapitre, nous voyons que la conception déterministe de la technique doit être dépassée, pour envisager le double rapport que nous avons présenté antérieurement. Le social est la technique, la technique est le social. Si un paradigme culturel dominant (la modernité) s'empare et oriente massivement les usages médiatiques au sein de cadres institutionnelles, il existe des mouvements culturels plus labiles qui, à travers les mêmes outils, orientent les usages dans une perspective axiologique différente.

Même si les logiques techno-sociales des médias et des technologies réticulaires (et horizontales) se révèlent efficaces à plusieurs niveaux⁵⁹⁶, il nous semble sociologiquement

595 Céline Bryon-Portet, « Du prétendu dévoiement des médias : les origines philosophiques d'un discrédit », *Les enjeux de l'information et de la communication* [en ligne], 2007/1, p. 17. URL : http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=ENIC_007_0009&DocId=45044&hits=6598+6596+6595+6+4+3+ (téléchargé le 01/12/2016).

596 Nous pensons ici à la manière dont les outils médiatiques numériques contemporains favorisent des formes de réappropriation du politique, comme l'illustrent les initiatives populaires *Anonymous*, ou encore les différentes « Révolutions arabes » qui déstabilisent par moment les pouvoirs autoritaires.

intéressant de ne pas se satisfaire uniquement des discours porteurs d'un enthousiasme fédérateur qui attribuent aux outils médiatiques numériques les bienfaits d'une technique libératrice favorisant une « intelligence collective » ou « connective ». Puisque, comme nous l'avons vu, les techniques sont profondément politiques, participant de la modélisation de schèmes d'actions et de pensées, il incombe désormais de pouvoir comprendre et expliquer la manière dont elle participent à la construction sociale de nos réalités, non pas simplement lorsque les outils médiatiques numériques peuvent être vus comme un soubassement à l'organisation des relations interindividuelles quotidiennes, mais aussi et surtout lorsqu'ils assistent les mutations culturelles et structurelles profondes, tant en ce qui concerne la constitution d'*ego* et d'*autrui*, que des relations et des architectures de pouvoirs.

SECOND INTERLUDE : LES NOUVEAUX DÉMIURGES

« La connivence entre les idéologies de la domination – avouées ou non – et le techno-scientisme est peut-être le trait le plus décisif de la réalité mondiale actuelle. Moribondes ou à bout de souffle, ces idéologies trouvent dans le techno-scientisme un relais inespéré : voici un énorme appel de puissance, appuyé sur des améliorations matérielles ou des gadgets fascinants, avec un imaginaire spécifique (la science-fiction, mais aussi l'industrialisme, le technicisme et leurs variantes). »⁵⁹⁷

Les nouvelles technologies d'information et de communication, et plus spécifiquement la nouvelle vague de ce qui rentre dans la catégorie des « objets connectés » (montres, grille-pains, lunettes, robinets, voiture, ...), ou, pour utiliser la terminologie technique, l'ensemble qui constitue l'internet des objets et le web 3.0, semblent n'avoir aucun rempart derrière lequel rester cloisonnées. La diffusion de la « *smartitude* » est le révélateur selon nous d'une dynamique mythique sur laquelle s'appuie actuellement le développement des outils médiatiques numériques⁵⁹⁸. « Puisque la technique est dynamisme, l'étudier uniquement *au présent* paraît bien obtus »⁵⁹⁹, nous affirme Dominique Janicaud. Pourtant, le présent est révélateur de bien des choses, puisque, dans certains cas, le présent est déjà futur : les images et les discours fantasmatiques (fascinées, tout autant que craintifs) portés par l'imaginaire techniciste peuvent nous assister dans ce travail.

Alors que Jean Baudrillard regrette que le développement d'un modèle sociétal axé sur la « Grande culture de la communication » et sur la « simulation opérationnelle » des stimuli-réponses fasse décliner les référentiels d'un imaginaire social productif, face à la toute puissance mortifère des signes de l'industrie consumériste et à la simple « reproduction » des cadres et des schèmes symboliques⁶⁰⁰, tandis que Jacques Ellul tente de montrer que : « le système technicien est un

597 Dominique Janicaud, *La puissance du rationnel*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1985, p. 61.

598 Nous ne pouvons ici recenser l'éventail de toutes les nuances des *smarts-déclinaisons*. Du classique smartphone au *smartcities*, en passant par les *smartcars*, les *smartlights*, et de manière générale, l'ensemble des objets connectés dont le développement est sous-tendu par les recherches en domotique.

599 Dominique Janicaud, *Op. Cit.*, p. 144. C'est l'auteur qui souligne.

600 Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1976, 347 p.

univers réel qui se constitue *lui-même* en système symbolique »⁶⁰¹, nous voyons dans le contenu symbolique qui cible la technique numérique les forces dynamiques d'un imaginaire qui travaille à équilibrer les bornes à l'intérieur desquelles elle peut se déployer. Tout comme les mythes grecs mettaient en évidence les bienfaits et les dangers de la puissance technique⁶⁰², ou en tout cas les cadres dans lesquels elle pouvait se déployer sans engendrer d'effets pervers, les mythes et les figures issues de l'imaginaire social contemporain participent à la fois aux processus d'innovation technique et à la construction d'un accueil, bienveillant ou hostile selon les cas, des outils novateurs et *high-tech* mis en circulation.

Deux thématiques complémentaires sont à retenir si l'on réfléchit aux axes à travers lesquels s'expriment cet imaginaire : l'anthropomorphisation des machines, et la machinisation de l'homme, dont la figure du cyborg en est l'aboutissement. À travers cette hybridation physique entre l'homme et la technique résonnent les interrogations métaphysiques qui harcèlent les cultures dans leur rapport à la nature, et le désir inaltérable de vivre par-delà nos limites biologiques⁶⁰³.

Si la « smartitude » ne fait que mettre en lien de manière sémantique les capacités techniques des machines et les capacités cognitives des hommes, le transhumanisme et le post-humanisme sont les mouvements culturels et intellectuels qui tentent de déployer leur argumentation en prenant appui sur la concrétisation de cette hybridation, dans laquelle les biotechnologies sont considérées comme des atouts salutaires pour l'espèce humaine.

Jean Baudrillard résume sous un angle précis l'engouement inconscient qui se cache derrière cette logique à partir de laquelle l'imaginaire social vient à la rencontre des valeurs modernes : ce qu'il appelait déjà en 1968 un « nouvel anthropomorphisme », et qui est lié à l'automatisation des fonctions « socio-naturelles » que les objets de consommation (de l'électroménager à l'aviation) venaient sanctifier, « ce miracle de la perfection du moindre effort »⁶⁰⁴. Et de préciser :

Cette collusion est détruite au niveau de l'objet technique perfectionné, mais il s'y substitue un symbolisme qui n'est plus celui des fonctions primaires, mais des fonctions super-structurelles : ce

601 Jacques Ellul, *Le système technicien*, préface de Jean-Luc Porquet, Paris, Le cherche midi, coll. « Documents », 2004 (1^{ère} éd. 1977, Calmann-Lévy), p. 195. C'est l'auteur qui souligne.

602 Voir sur ce point le Premier interlude : la séparation ou la faute d'Hubris, p. 163.

603 Sur ce point, nous renvoyons à Marianne Celka (dir.), Fabio La Rocca (dir.), « Transmutations. », *Esprit critique* [en ligne], vol. 24, n°1, 2016. URL : <http://www.espritcritique.fr/publications/2401/esp2401.pdf> (téléchargé le 28/09/2016).

604 Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1968, p. 156.

ne sont plus ses gestes, ses énergies, ses besoins, l'image de son corps que l'homme projette dans les objets automatisés, c'est l'autonomie de sa conscience, son pouvoir de contrôle, son individualité propre, l'idée de sa personne.⁶⁰⁵

Malgré tout, ces processus d'hybridation que les nouveaux démiurges proposent ne sont pas, dans leurs formes, novatrices ou exceptionnelles : il ne s'agit que d'une reproduction des structures et des fonctions des mythes, dont les contenus se trouvent actualisés avec les éléments qu'ils ont à disposition : le paradigme progressiste et l'idéologie techno-scientifique. En valeur, dans leurs formes et leur fonctions, les mythes techno-scientifiques équivalent aux mythes totémiques tels que nous les avons abordés dans notre première partie : ils permettent de mettre en concordance les systèmes de significations sociales et les ensembles de pratiques en cours dans une culture déterminée⁶⁰⁶. Philippe Descola résume ainsi cette idée :

Le totémisme opère une fusion inédite en mélangeant dans des ensembles hybrides *sui generis* des humains et des non-humains qui se servent les uns des autres pour produire du lien social, de l'identité générique, de l'attachement à des lieux, des ressources matérielles et de la continuité générationnelle.⁶⁰⁷

Déjà, en 1968, Jean Baudrillard en percevait les fondements :

Après les structures d'un imaginaire animiste, après les structures d'un imaginaire énergétique, faudra-t-il étudier les structures d'un imaginaire cybernétique, dont le mythe focal ne sera plus celui d'un organicisme absolu, ni celui d'un fonctionnalisme absolu, mais celui d'une interrelationalité absolue du monde⁶⁰⁸.

Dans cette logique, les ensembles hybrides « hommes-machines » qui commencent pragmatiquement à voir le jour, sous l'impulsion des productions audiovisuelles et romanesques rattachées au genre de la science-fiction, peuvent tout à fait être considérés comme la mise en pratique d'un « mythe », dont il faut se rappeler, avec Roland Barthes, la spécificité suivante : « il se

605 *Idem*, p. 157.

606 Voir ici le chapitre III. Illustration anthropologique : la voie du sacré, p. 135.

607 Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, p. 368. C'est l'auteur qui souligne.

608 Jean Baudrillard, *Op. Cit.*, p. 167.

produit en lui une sorte d'ubiquité : le départ du mythe est constitué par l'arrivée d'un sens »⁶⁰⁹.

Nous ne pouvons qu'accorder du crédit à l'idée que « les modes de l'imaginaire suivent les modes de l'évolution technologique »⁶¹⁰, lorsque nous observons, invariablement, que la figure du robot, celle du cyborg, mais aussi les discours fantasmatiques concernant le développement des intelligences artificielles, font appel dans l'imaginaire et au quotidien, aux deux sentiments que Rudolf Otto mobilise pour caractériser la perception du sacré : la fascination et la crainte (le *mysterium tremendum*, ou le *tremendum fascinans*)⁶¹¹. Les productions culturelles rattachées au genre de la science-fiction, qui traitent ce phénomène, sont trop nombreuses pour être toutes listées ici⁶¹². Dans le contenu de ces formes d'expression, qui relèvent de l'industrie culturelle (Edgar Morin⁶¹³), mais dont la charge sémantique et symbolique trouve un écho au sein de la culture de masse, et même, pour certaines d'entre-elles, au sein des contre-cultures (cyberpunk), sous un versant tantôt rattaché au *fascinans*, tantôt au *tremendum*, mais toujours partie prenante d'un *mysterium*, nous y voyons indubitablement les formes contemporaines d'une expression particulière du sentiment sacré, tel que nous l'avons défini dans notre première partie.

Le paradoxe qui pourrait entourer en apparence ces propos tient à ce que le rationalisme par excès ne parvient pas, sous toutes ses formes, à « anesthésier la puissance des mythes ou à évacuer les multiples rapports au sacré »⁶¹⁴. De ce fait, nous assistons à une sorte de synesthésie entre l'imaginaire et la science : cette dernière en investissant le champ socio-cognitif pour en faire un sujet préférentiel, et référentiel, se trouve en quelque sorte sacralisée. À sa manière, Gilbert Simondon n'exprimait rien d'autre lorsqu'il affirmait :

Le désir de puissance consacre la machine comme moyen de suprématie, et fait d'elle le philtre moderne. L'homme qui veut dominer ses semblables suscite la machine androïde. Il abdique alors devant elle et lui délègue son humanité.[...] Or, dans ce cas, la machine devenue selon l'imagination ce double de l'homme qu'est le robot, dépourvu d'intériorité, représente de façon bien évidente et

609 Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, coll. « Pierres Vives », 1957, 247 p.

610 Jean Baudrillard, *Op. Cit.*, 288 p.

611 Rudolf Otto, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, traduit par André Jundt, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 (1^{ère} éd. 1917, Trewendt & Granier), 284 p.

612 Dans le cinéma *mainstream* contemporain, nous pouvons renvoyer à titre d'exemple à ces productions significatives : Alex Garland, *Ex Machina*, Royaume-Uni, 2015 ; Spike Jonze, *Her*, États-Unis, 2014 ; Alex Pryas, *I-Robot*, États-Unis, 2004.

613 Edgar Morin, « L'industrie culturelle », *Communications* [en ligne], Volume 1, n°1, 1961, pp. 38-59. URL : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1961_num_1_1_916 (téléchargé le 03/06/2015).

614 Patrick Tacussel, « Préface », in *Les dynamiques de l'imaginaire*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. « Sociologie des imaginaires », 2012, p. 9.

inévitable un être purement mythique et imaginaire.⁶¹⁵

En réalité, ce n'est pas un déclin ou une recrudescence du symbolisme ou de l'imaginaire qui caractérise notre époque, mais plutôt l'investissement complet de cet imaginaire par les formes discursives d'une culture de masse qui voue un culte à la technique. Et donc, sous la forme d'une sorte d'armistice (consommés-moi, je te servirai, ô mon maître), c'est l'unification de la société et de la technique qui se résout ici.

Nous devons préciser sur ce point que parler de la technique en tant que mythe ne revient pas à lui conférer le statut d'absurdité, ou de pure abstraction, bien au contraire : cela signifie accorder du crédit au discours, à la parole, que la société contemporaine tient sur elle-même. « Car, nous dit Émile Durkheim, une société n'est pas simplement constituée par la masse des individus qui la composent, par le sol qu'ils occupent, par les choses dont ils se servent, par les mouvements qu'ils accomplissent, mais, avant tout par l'idée qu'elle se fait d'elle-même. »⁶¹⁶ Ce qui se joue sous nos yeux, c'est l'incarnation des valeurs modernes au sein d'un inconscient collectif, non pas tant une saturation par excès des préceptes de la modernité, mais une accointance tangible entre un certain projet positiviste et les conditions socio-techniques de sa réalisation.

Si la technique s'articule en effet toujours au pôle d'un sacré de respect qui la consacre, plus que jamais, comme symbole de l'ordre du monde et garant de sa puissance, cette symbolique sacrée s'enracine désormais dans le système technique lui-même, tout en s'émiettant par là même sur chacun des objets techniques qui la cristallisent ou la concrétisent un moment.⁶¹⁷

Nous ne souhaitons pas ici se cantonner à exprimer l'idée que le monde social se trouve aujourd'hui, pour le meilleur et pour le pire, réenchanté par la technique, mais bien montrer que, n'en déplaise à certains détracteurs, l'imaginaire est une source prolifique pour soulever et stimuler les questions politiques qui traversent les réflexions sur les liens entre l'homme et la technique.

615 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, préface de John Hart, postface de Yves Deforge, Paris, Aubier, 1989 (1958), p. 10.

616 Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, présentation par Michel Maffesoli, Paris, CNRS Éditions, 2007 (1^{ère} éd. 1912, Librairie Félix Alcan), p. 594.

617 Christian Miquel, Guy Ménard, *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « sociologies au quotidien », 1988, pp. 337-338.

– PARTIE III –
LE DISPOSITIF NUMÉRIQUE

« Il n'y a pas de capitalisme universel et en soi, le capitalisme est au croisement de toutes sortes de formations, il est toujours par nature néo-capitalisme, il invente pour le pire, sa face d'orient et sa face d'occident, et son remaniement des deux. »⁶¹⁸

« Une attitude qui isole méthodiquement les lois économiques de la dynamique sociale ne peut prétendre à saisir le cadre d'ensemble de la vie sociale dans ses catégories essentielles qu'aussi longtemps que la politique est commandée par la base économique et que cette dernière ne doit pas au contraire être comprise comme une fonction de l'activité de l'État et des conflits qui trouvent une expression politique. »⁶¹⁹

618 Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Rhizome. Introduction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976, p. 58.

619 Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, traduit et préfacé par Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1973 (1^{ère} éd. 1968, Suhrkamp), p. 38.

Le monde contemporain ne relève pas seulement d'un paradoxe surprenant, il est une aporie profonde, une réalité constituée d'un enchevêtrement d'éléments foncièrement contradictoires. Plus que jamais, les outils médiatiques numériques participent de l'éloignement d'une société civile de plus en plus en proie à un bricolage existentiel, vis-à-vis des institutions régaliennes modernes, en même temps qu'ils permettent le développement de formes et de stratégies politiques d'administration du monde social de plus en plus « efficaces », et de « protocoles » de « gouvernance » particulièrement efficaces malgré leur caractère souvent sibyllin.

Si d'aucuns arguent que les Nouvelles Technologies d'Information et de Communication favorisent l'essor et la maturation d'une « société transparente », nous pensons qu'elles contribuent, dans le même temps, à accentuer sous certains aspects des logiques relevant d'avantage d'une « opacité » certaine.

Nous allons montrer dans cette partie que le développement des outils médiatiques numériques favorise le renforcement du modèle capitaliste néolibéral, par une reconfiguration des processus d'échange et de production des valeurs matérielles et symboliques. Intrinsèquement, l'organisation sociale et sociétale ne peut qu'elle aussi voir ses modalités d'interaction réorganisées, ou tout au moins prendre des formes tout aussi complexes qu'élémentaires.

CHAPITRE VII. LE SPECTACLE DE LA SOCIÉTÉ

« Et sans doute notre temps... préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être... Ce qui est sacré pour lui, ce n'est que l'*illusion*, mais ce qui est profane, c'est la *vérité*. Mieux, le sacré grandit à ses yeux à mesure que décroît la vérité et que l'illusion croît, si bien que *le comble de l'illusion* est aussi pour lui le *comble du sacré*. »⁶²⁰

Lorsque Guy Debord fait le choix de commencer son ouvrage *La société du spectacle* en citant ce passage du philosophe allemand Ludwig Andreas Feuerbach, ce n'est pas seulement pour faire preuve de sa sensibilité intellectuelle, mais implicitement pour illustrer l'importance du rapport qu'il peut y avoir, au sein de nos sociétés modernes, entre les images, les représentations, la réalité, la vérité, l'illusion, l'apparence et l'être. En commençant par l'introduction de la notion de *sacré*, il prend acte sans l'assumer de la portée profondément anthropologique des propos qui guident sa thèse. S'il cadre volontairement cette dernière envers les « sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production »⁶²¹, il ne renie pas, par cet exergue, qu'il soit possible d'universaliser les types de rapports sociaux qu'il décrit et tente d'expliquer grâce à sa notion de spectacle.

Nombreux sont les dispositifs produits au cours de l'humanité qui peuvent être compris comme s'insérant dans une logique spectaculaire. Son exacerbation est bien entendu le corollaire de l'avancée de la modernité, mais les implications contemporaines des médias de masse et des outils médiatiques numériques peuvent tout à fait – et doivent – être mises en relief par le phénomène de « sublimation » de la société par elle-même, que nous avons analysé en première partie⁶²².

620 Feuerbach (Préface à la deuxième édition de *L'essence du christianisme*). Cité par Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992 (1^{ère} éd. 1967, Éditions Buchet-Chastel), p. 14. C'est Guy Debord qui souligne.

621 Guy Debord, *Op. Cit.*, p. 15.

622 Voir le chapitre : III. B. 3) La société sublimée, p. 158.

VII. A) Le corps symbolique

Dans le sens commun de la « tradition » occidentale, le spectacle est compris et pensé comme un *rapport aux images*. Étymologiquement, le terme est un dérivé du latin *spectare*, qui renvoie à « regarder », « porter attention à », « contempler ». *Spectaculum* est « ce qui attire le regard ». L'entreprise théâtrale de l'antiquité grecque a laissé sa marque dans l'imaginaire en attribuant au spectacle une relation visuelle passive vis-à-vis d'un phénomène naturel ou construit de toute pièce. La présentation et la représentation d'événements, leur mise en image, et la place importante qu'elle prend au cœur de nos sociétés, est dédoublée par le développement des arts graphiques et des technologies visuelles⁶²³, faisant du regard le sens privilégié dans notre relation au monde. « L'évolution du regard en occident est caractérisé par un lien à la réalité structuré par des avancées techniques, ou la représentation et sa reproduction sont intimement associées. »⁶²⁴ Mais nous ne devons pas enclorre la conception du spectacle dans ce rapport strictement passif médiatisé par des techniques de l'image. L'histoire de l'anthropologie nous montre bien que les sociétés « traditionnelles » ne sont pas avares de mises en représentation d'activités sociales à travers lesquelles s'exprime un « spectacle », le fait de « donner à voir » un ensemble de phénomènes, notamment dans le cadre des activités rituelles. L'accent mis, dans le cadre de ces activités, sur leur présentation et sur leur représentation visuelle, ainsi que sur une dimension « symbolique » (gestes, marques graphiques, mises en scène), qui attire l'attention particulière des participants, met en évidence un ensemble de *relations sociales* qui donnent corps à la tribu, à la communauté, à la société.

L'image que la société se donne d'elle-même n'est pas superflue - tel un signe qui se surajouterait à une représentation -, car elle est constitutive de la conscience que le groupe a de lui-même. Deuxièmement, elle perpétue cette conscience, l'emblème de la société étant son principe de continuité, sa seule réalité *temporelle*. Ensuite, le caractère objectif des signes utilisés offre à l'individu une forme sensible de l'*extériorité* de la société, telle qu'il se la représente : comme une réalité transcendante, qui le dépasse. Enfin, la société n'est possible qu'à condition de pouvoir se symboliser⁶²⁵.

623 Voir le chapitre V. A) Une histoire de l'image, p. 199.

624 Divina Frau-Meigs, *Penser la société de l'écran. Dispositifs et usages*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, p. 65.

625 Stéphane Breton, « De l'illusion totémique à la fiction sociale », *L'Homme* [en ligne], tome 39, n°151, 1999, p. 127. URL :http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1999_num_39_151_453623 (téléchargé le 17/10/2012). C'est l'auteur qui souligne.

Ainsi pour Debord, « Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social médiatisé par des images. »⁶²⁶ Paradoxalement, s'il y voit se déployer ses formes, à la fois comme « le résultat et le projet du monde de production existant »⁶²⁷, nous allons continuer à montrer que le spectacle, tel que Debord l'entend – à raison – est en réalité la condition *sine qua non* de toute vie en collectivité, la disposition première sur laquelle s'érigent toutes les sociétés : nulle société ne peut faire l'économie de sa spectacularité, c'est-à-dire de la construction idéalisée de son identité. Nous devons reprendre à nouveau ici la formule d'Émile Durkheim :

une société n'est pas simplement constituée par la masse des individus qui la composent, par le sol qu'ils occupent, par les choses dont ils se servent, par les mouvements qu'ils accomplissent, mais, avant tout par l'idée qu'elle se fait d'elle-même. [...] tout se passe dans le monde de l'idéal⁶²⁸.

Aussi, si dans la société du spectacle de Guy Debord, les médias de masse occupent une place centrale, en accordant aux figures médiatisées (journalistes, célébrités, personnalités politiques, et autres idoles...) l'hégémonie d'un discours producteur et reproducteur d'une société marquée par la culture de masse et l'homogénéisation des consciences, les caractéristiques du spectacle qui se développent avec les outils médiatiques numériques font prendre à la figuration de soi et des groupes une toute autre tournure liée à l'utopie de la technologie 2.0 qui sous-tend le dépassement de cette condition. Comment se définit donc cette identité de la masse, et quelles sont les perspectives qui se présentent pour en sortir ? Avons-nous à faire, comme s'interroge Juremir Machado Da Silva, dans le premier cas à un « hyper-spectacle » et dans le second cas à un « sous-spectacle », à travers lequel il serait possible de « dépasser la barrière de la séparation »⁶²⁹ ? Le potentiel techniquement émancipateur des outils médiatiques numériques induit-il réellement des usages massivement novateurs qui condamnent la théorie deborienne ?

626 Guy Debord, *Op. Cit.*, p. 16.

627 *Idem*, p. 17.

628 Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, présentation par Michel Maffesoli, Paris, CNRS Éditions, 2007 (1^{ère} éd. 1912, Librairie Félix Alcan), p. 594.

629 Juremir Machado da Silva, « En terre du toujours : de la société du spectacle au cyberspace hyper ou sous ? », in Philippe Joron (dir.), « Violences et communication. Approches franco-brésiliennes des altérités communicationnelles », *Les Cahiers de l'IRSA*, n°6, Montpellier, PULM, 2006, p. 38.

VII. A. 1) Rentrer dans la masse

Le problème politique qu'a posé le développement de la modernité concerne la création, sur des critères de rationalité, d'une unité collective à partir des singularités communautaires traditionnelles et individuelles. Comme le résume Bernard Stiegler :

La question politique est essentiellement la question de la relation à l'autre dans un sentir ensemble, une *sym-pathie* en ce sens. Le problème du politique, c'est de savoir comment être ensemble, vivre ensemble, se supporter *comme ensemble* à travers et depuis nos singularités (bien plus encore que nos « différences ») et par-delà nos conflits d'intérêt.⁶³⁰

Nous l'avons vu, la modernité s'est construite en partie sur l'élaboration d'une esthétique sociale – *sentir ensemble* – sous-tendue par une « parole » mythique attribuant au progrès, à la science, et à la raison une valeur inconditionnelle. Cette parole s'est déployée principalement à travers les médias de masse afin de mettre en forme, par la fonction performative du langage, une sympathie nationale, non tant grâce à un contenu informationnel spécifique, mais grâce au potentiel technique des médias de masse : celui, entre autre, de créer une « unification des consciences »⁶³¹. La propagande – propagation d'un discours mythique – et la publicité – le caractère public de quelque chose (un ensemble de prérogatives politiques ou marchandes, par exemple) ont ainsi favorisé la formation d'une « masse » d'individus et de subjectivités. La masse est un corps culturel à la fois hautement symbolique et matériellement saisissable, mais paradoxalement sans identité propre et s'incarnant clopin-clopotant selon les soubresauts d'un quelconque événement ou d'un quelconque objet à *consommer*. « La masse est sans attribut, sans prédicat, sans qualité, sans référence »⁶³², et pourtant le pouvoir moderne cherche irrémédiablement, plutôt qu'à des corps de classes sociales, à s'adresser à elle, pour la caresser, la séduire, et tirer parti de sa langueur monotone. Si la « masse » est plus encline à recevoir les injonctions politiques qui lui confèrent le rôle de spectateur passif de la réalité, et contributeur abusé à l'organisation de la société, c'est en un sens parce que, comme nous dit Simmel : « plus l'individu est un être impersonnel et anonyme, plus aussi il est apte à prendre tout uniment la place d'un autre et à assurer ainsi la conservation

630 Bernard Stiegler, *De la misère symbolique*, coll. « Champs essais », Paris, Éditions Galilée, coll. « Champs - Essais », 2013 (1^{ère} éd. 2004 et 2005, Galilée), p. 14. C'est l'auteur qui souligne.

631 Voir les chapitres IV. La modernité et la rationalisation du quotidien, p. 173, et VI. B. 1) Les médias de masse : un vers tous, p. 237.

632 Jean Baudrillard, *À l'ombre des majorités silencieuses ou la fin du social*, Fontenay-sous-Bois, Imprimerie quotidienne, 1978, p. 14.

ininterrompue de la personnalité collective »⁶³³

La grande partie des stratégies mass-médatiques a été de faire croire à cette uniformité des consciences, par un aplanissement des hiérarchies de classe, à travers l'élaboration d'une figuration, d'une mise en représentation uniforme du réel, d'un monde transversal, qui ne dit rien de plus que « ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît »⁶³⁴. Le spectacle moderne – télévisuel, cinématographique, publicitaire, ... – transforme le monde en images, et, à l'instar de la caverne de Platon, offre ces représentations de la réalité comme ce qu'il convient d'identifier comme réel ; il se présente comme « discours ininterrompu que l'ordre présent tient sur lui-même »⁶³⁵, une « industrie de la culture » qui procède selon une logique de « standardisation-individuation »⁶³⁶, c'est-à-dire la création d'un monde original pour chaque individu, en même temps que son intégration dans un conformisme symbolique lié au système de production ambiant : l'économie capitaliste libérale. Les médias de masse mettent en scène le spectacle d'un « monde moyen » dans lequel tout un chacun peut se retrouver, et qui ne fait que « maintenir les masses dans un état de stagnation intellectuelle et esthétique permanente »⁶³⁷. La production des informations en masse n'a de conséquence que la réception en masse de ces informations, ou plutôt, la réception des ces informations par une masse. « À la reproduction en masse correspond en effet une reproduction des masses »⁶³⁸.

Faire corps avec la « masse », cette configuration sociale non configurée socialement, c'est donc convenir du sens du monde, consentir aux significations imaginaires de l'économie de la marchandise (que cette marchandise prenne la forme d'objets, d'informations, de corps...), et en même temps, paradoxalement, supposer que dans la masse se résout un procès de volonté individuelle et populaire, où la participation à la vie collective et la satisfaction d'un bonheur individuel seraient tributaires de la possession d'une télécommande, d'un minitel, d'un smartphone à partir duquel il est possible de « consulter le fil d'actualité ».

633 Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, traduit par Laura Gasparini, introduction de Julien Freund, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologies », 1991 (1^{ère} éd. 1917, Göschen), p. 178.

634 Guy Debord, *Op. Cit.*, p. 20.

635 *Idem*, p. 24.

636 Edgar Morin, « L'industrie culturelle », *Communications* [en ligne], Volume 1, n°1, 1961, pp. 46. URL : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1961_num_1_1_916 (téléchargé le 03/06/2015).

637 David Victoroff, « Du rôle des mass-médias dans le monde d'aujourd'hui », *Les Cahiers de la publicité* [en ligne], Volume 5, n°1, , 1963, p. 74. URL : http://www.persee.fr/doc/colan_1268-7251_1963_num_5_1_4798 (téléchargé le 18/12/2013).

638 Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, traduit par Maurice de Gandillac, Paris, Éditions Allia, 2003, p. 74.

Tel est le sens abyssal du spectacle moderne chez Guy Debord : un ensemble de relations sociales qui se réalisent par la figuration abstraite de ces dernières, ou pour le dire autrement, *la représentation d'un système de signification à l'intérieur duquel s'épuise et se dissout, paradoxalement, le sens du système*. Les médias de masse engendrent ainsi une « misère symbolique », c'est-à-dire la « perte de participation esthétique »⁶³⁹ à la vie collective. La masse échappe à tout effort politique pour l'inclure au sein d'un modèle d'organisation rationnel, elle est un « peuple » en même temps qu'une foule, une nation qui a perdu son acte de naissance. Elle n'est que le symbole vulgarisé d'un corps collectif flottant sur lequel se déploient les processus de communication mass-médiatiques, en même temps qu'un amas de corps flottant collectivement dans un univers de symboles et de formes communicationnelles vulgaires et inadéquates. Comme le dirait Jean Baudrillard avec sa verve habituelle :

Les masses résistent scandaleusement à cet impératif de la communication rationnelle. On leur donne du sens, elles veulent du spectacle. Aucun effort n'a pu les convertir au sérieux des contenus, ni même au sérieux du code. On leur donne des messages, elles ne veulent que du signe, elles idolâtrèrent le jeu des signes et des stéréotypes, elles idolâtrèrent tous les contenus pourvu qu'ils se résolvent en une séquence spectaculaire. [...] Elles flairent la terreur simplificatrice qui est derrière l'hégémonie idéale du sens, et elles réagissent à leur façon, en rabattant tous les discours articulés vers une dimension irrationnelle et sans fondement, là où les signes perdent leur sens et s'épuisent dans la fascination : le spectaculaire.⁶⁴⁰

Le spectacle que la masse adoube, c'est celui d'un monde social dans lequel toute relation sociale est *simulée, stimulée*, par un ensemble de procédés communicationnels qui sont autant d'injonctions publiques destinées à favoriser un modèle démocratique fantôme, qu'il convient de conjurer : « participez ! », « échangez ! », « partagez ! », « collaborez ! », « publiez un commentaire ! », « donnez-nous votre avis ! », etc. Et dans un sens, cela fonctionne. Cette sempiternelle « utopie de la communication », où l'échange d'informations est sensé reconstruire un social en proie à sa défaillance, et exorciser « la part manquante » qui nous détache du monde, utopie qui s'enracine aujourd'hui sous une forme idéologique dans l'imaginaire politique et social, déploie ses formes excessives grâce aux Nouvelles Technologies d'Information et de Communication, et de manière exacerbée au sein du cyberspace.

639 Bernard Stiegler, *Op. Cit.*, p. 190.

640 Jean Baudrillard, *Op. Cit.*, pp. 20-21.

Ce qui se joue ici, c'est l'universalisation de l'*idéologie de l'expressivité*, qui appelle à multiplier la publication en ligne de commentaires et d'images, comme si la subjectivité contemporaine se sentait pauvre ou incomplète si elle n'était pas prolongée par le récit indéfiniment maintenu de ses différents états à l'attention des autres.⁶⁴¹

« Ainsi, "communiquer", remplir tout l'espace social de cette "communication" serait une manière de se rapprocher du réel, d'être dans le réel, d'être le réel. »⁶⁴² Facebook, Snapchat, Instagram, Periscope, les plateformes de stream, les forums, les blogs, autant de solutions pour résoudre non seulement le soi-disant problème de l'individualisme ambiant, mais aussi celui de l'effritement psychique, tout comme celui du concours démocratique.

Dans cette perspective, le spectacle (de la société, des marchandises, de la communication, des corps, etc.) n'est alors plus seulement à comprendre comme une relation sociale médiatisée par des images, mais comme un *service politique*, c'est-à-dire l'entreprise grâce à laquelle l'ordre politique, économique et social se maintient et se présente comme *totalité*. L'image d'une société homogène, ou tout du moins unifiée – L'État, la nation, l'industrie, etc. – dans laquelle les masses pensent être incluses, et croient participer à son organisation, se pare, à travers sa figuration, des attributs du réel, telles les ombres des marionnettes oscillant sur le mur de la caverne. « Si la chose sociale est une totalité, c'est qu'elle *apparaît* telle : elle n'est qu'une totalité représentée. [...] La société est une fiction, elle n'a pour seule existence que son propre spectacle »⁶⁴³. C'est sans doute ce genre de conception qui fait dire à Pierre Bourdieu que la télévision est « un formidable instrument de maintien de l'ordre symbolique »⁶⁴⁴.

Divina Frau-Meigs a tout à fait bien saisi comment les artefacts numériques se développent, tout au long de leur histoire, sur deux logiques sociétales spécifiques qui se réunissent aujourd'hui lorsque l'on considère les usages des outils médiatiques numériques : le spectacle et les services. À

641 Éric Sadain, *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, Éditions L'échappée, coll. « Pour en finir avec », 2015, p. 175. C'est l'auteur qui souligne.

642 Philippe Breton, « L'utopie de la communication entre l'idéal de la fusion et la recherche de la transparence », *Quaderni* [en ligne], Volume 28, n°1, 1996, p. 125. URL : http://www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_1996_num_28_1_1147 (téléchargé le 29/09/2015).

643 Stéphane Breton, *Op. Cit.*, p. 145.

644 Pierre Bourdieu, *De la télévision. Suivi de l'emprise du journalisme*, Paris, Raisons d'agir, 1996, p. 14.

la fois dépendante du complexe politico-économique de la société capitaliste, et de l'importance grandissante du secteur tertiaire depuis la seconde guerre mondiale, mais aussi partie prenante comme nous le dirait Juremir Machado Da Silva, en tant que « technologie de l'imaginaire », de l'ingénierie culturelle faisant la part belle au monde du divertissement, la technologie numérique incarne ce que n'importe quelle institution totémique (par exemple) n'a jamais rêvé : les moyens par lesquels la parole mythique se déploie, les activités sociales s'organisent, se coordonnent, grâce auxquels la société s'authentifie, se donne à voir, imprime sa marque dans les cœurs, les corps, et les âmes des hommes.

VII. A. 2) De l'autre côté du miroir

Cette « production de la masse », dans l'avènement de la modernité, s'accompagne en parallèle, et paradoxalement, d'un « procès de personnalisation » permanent qui alloue aux subjectivités un double trajet : à la fois l'ajustement inéluctable des individus à un conformisme culturel, en même temps qu'un épanouissement personnel qui reposerait sur la satisfaction des désirs les plus intimes. Pour le dire autrement, en reprenant les critères de Gilles Lipovetsky, ce procès de personnalisation ambiant est constitué de deux faces.

La première, « propre » ou opérationnelle, désigne l'ensemble des dispositifs fluides et déstandardisés, les formules de sollicitation programmée élaborées par les appareils de pouvoir et de management qui conduisent régulièrement les détracteurs de droite et surtout de gauche à dénoncer, non sans quelque caricature grotesque, le conditionnement généralisé, l'enfer climatisé et « totalitaire » de l'*affluent society*. La seconde, « sauvage » ou « parallèle », pourrait-on dire, est portée par la volonté d'autonomie et de particularisation des groupes et individus : néo-féminisme, libération des mœurs et sexualités, revendication des minorités régionales et linguistiques, technologies psy, désir d'expression et d'épanouissement du moi, mouvements « alternatifs », c'est partout la recherche de l'identité propre et non plus de l'universalité qui motive les actions sociales et individuelles.⁶⁴⁵

Il semblerait contradictoire de penser la société contemporaine en incluant dans le même mouvement, et par le biais des mêmes outils, d'une part la constitution d'une masse sans forme

645 Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1983, pp. 13-14. C'est l'auteur qui souligne.

définie et sans fond propre, dont toute analyse constitue un défi sociologique, et d'autre part le développement d'un hédonisme individuel à partir duquel se développeraient des formes sociales spécifiques, et pourtant, les usages rattachés aux outils médiatiques numériques en incarnent l'illustre paradoxe. Ce double mouvement – homogénéisation/singularisation – doit se comprendre comme le corollaire de l'« explosion de la communication », ou plutôt comme la particularité techno-logique du développement des outils de communication contemporains, où les bénéfices économiques, l'émancipation sociale, et la coordination politique se disputent la part belle.

Une alliance s'est nouée [...] entre le courant libertaire et le courant libéral, au détriment du courant régalien. [...] L'enjeu à terme de cette alliance n'est ni plus ni moins que l'affaiblissement, sinon la disparition sous les formes que nous lui connaissons aujourd'hui, de l'État comme instance de régulation des sociétés.⁶⁴⁶

VII. A. 2. a) Notre différence : copie qu'on forme

Nous n'avons pas affaire, au sein des sociétés de masse, à un déclin avéré de l'individualisme, comme le préconise Michel Maffesoli⁶⁴⁷, mais à une véritable aporie sociale, que les débats sociologiques tentent de résoudre : vivons-nous dans un monde où prime la force déterminée et rationnelle des individus, ou au contraire dans un monde où prime celle, inconditionnelle, d'un collectif divinisé inconsciemment ? En réalité, la question est mal posée⁶⁴⁸. Au regard de l'histoire des sociétés et de celle des sciences humaines, qui attestent, même au sein des sociétés prétendument archaïques, d'une place non négligeable accordée à la liberté individuelle, il faudrait plutôt considérer, avec Georg Simmel, que « la sociologie doit chercher ses problèmes, non dans la matière de la vie sociale, mais dans sa forme »⁶⁴⁹. La société moderne, tout comme les sociétés totémiques, sont des organisation collectives qui mettent la société en spectacle : tant dans les pratiques individuelles que collectives s'exprime la figuration symbolique

646 Philippe Breton, Serge Proulx, *L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication*, Paris, La Découverte, 2002 (1^{ère} éd. 1989), p. 311.

647 Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, 226 p.

648 Georg Simmel écrivait déjà : « Le véritable problème pratique de la société réside dans le rapport que ses forces et ses formes entretiennent avec la vie propre des individus ; peu importe si la société existe par les individus ou bien en dehors d'eux. »

Cf. Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, traduit par Laura Gasparini, introduction de Julien Freund, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologies », 1991 (1^{ère} éd. 1917, Göschen), p. 137.

649 *Idem*, p. 172.

d'une identité collective, autour d'un système de significations imaginaires sociales normatif et solide, à même dès lors de pouvoir fédérer un ensemble de subjectivités, mais aussi de créer des modèles identitaires multiples auxquels les individus peuvent se rattacher⁶⁵⁰.

Nous l'avons vu, le développement des outils médiatiques numériques favorisent, en un sens, une individualisation des pratiques et une réappropriation culturelle des modes de diffusion d'information et des modalités de communication. Pour autant, le développement des pratiques informationnelles et communicationnelles actuelles, qui se pensent initialement en porte-à-faux vis-à-vis des stratégies mass-médiatiques (les « pratiques moléculaires alternatives »⁶⁵¹ que Félix Guattari entrevoyait), n'enraye pas foncièrement, malgré les efforts qui y sont déployés, le déclin du spectaculaire, mais lui donne une autre forme, une configuration différente. Bien que les cercles économiques et politiques de l'industrie culturelle s'inquiètent de leur déclin, les médias de masse n'ont pas disparu, bien au contraire : ils parviennent à intégrer le potentiel réticulaire et connectif des outils médiatiques numériques, à travers un discours axé sur la participation, la volonté, l'interactivité (la ferveur du 2.0) pour en faire des outils portés par des stratégies désormais multiples.

Dans cette perspective, nous devons comprendre la logique spectaculaire actuelle comme un ajustement structurel entre d'une part les aspirations individuelles à trouver une place active au sein de la société, sous-tendues par l'idée-force de la « participation », et d'autre part les cadres normatifs mis en place par l'économie politique de la modernité. L'« imaginaire libriste » des premiers *hackers*, appuyé par les théories de la cybernétique de Wiener et « la conviction politique selon laquelle la libre circulation de l'information est la condition du progrès social »⁶⁵², a en un sens accordé une autonomie relative aux individus maîtrisant les protocoles de production et de gestion de l'information. Mais dans le même temps les stratégies de l'*intertainment culturel* et le marketing de la consommation trouvent dans cet imaginaire les conditions d'une stimulation accrue et par là-même d'une réactivation des processus consuméristes. Les outils médiatiques numériques, en favorisant la concrétisation de désirs anciens (de l'ubiquité à la maîtrise de l'environnement), en contribuant au développement de nouveaux objets techniques (objets connectés, domotique, mais

650 Dans les sociétés totémiques, les cas de totems individuels ne manquent pas.

651 Félix Guattari, « Vers une ère post-média », *Terminal* [en ligne], n°51, octobre-novembre 1990, p. 1. URL : http://www.revue-terminal.org/www/magazine/51/Ter_n51_F_Guattari.pdf (téléchargé le 13/04/2012).

652 Sébastien Broca, *Utopie du logiciel libre. Du bricolage informatique à la réinvention sociale*, préface de Christopher M. Kelty, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2013, p. 171.

aussi dans un sens toute l'industrie des « applications » pour smartphones, tablettes, ordinateurs, etc.), de nouvelles stratégies d'interactions, de nouvelles formules politiques, de nouveaux espaces dans lesquels se déploient la conscience, n'amènent pas le déclin d'un modèle, mais son exacerbation. Postmodernité, hypermodernité, modernité avancée, surmodernité, modernité excessive, postindustrialisme, hyperréel, troisième modernité, autant de qualificatifs qui tentent de mettre un nom sur ce monde contradictoire, où l'individu et la société se disputent leur souveraineté.

C'est cela [...] : non l'au-delà de la consommation, mais son apothéose, son extension jusque dans la sphère privée, jusque dans l'image et le devenir de l'ego appelé à connaître le destin de l'obsolescence accélérée, de la mobilité, de la déstabilisation. Consommation de sa propre existence au travers des media démultipliés, des loisirs, des techniques relationnelles, le procès de personnalisation génère le vide en technicolor, le flottement existentiel dans et par l'abondance des modèles, fussent-ils agrémentés de convivialité, d'écologisme, de psychologisme.⁶⁵³

Nous aurons beau tenter d'apposer des qualificatifs sociologiques à la réalité contemporaine, il est indéniable que l'économie politique moderne et actuelle se fonde sur un binôme production/consommation, fonctionnant sur la propension progressiste et mythique à l'assouvissement et la consommation d'un bien-être individuel et collectif. Si les médias de masse ont propagé ce mythe en tant que parole monopolistique d'une vérité cachée accessible dans l'instant de la consommation de masse, les outils médiatiques contemporains favorisent la dissémination de cette parole sur des supports médiatiques de plus en plus personnels et intimes. La publicité et la propagande ne sont plus tributaires de leur support médiatique traditionnel (le journal, la télévision, la radio), ou d'un espace-temps particulier (la terrasse d'un café, le salon, ...) mais se dispersent et se vaporisent dans toute l'étendue de notre quotidien⁶⁵⁴.

L'hédonisme ambiant favorise l'essor d'un « narcissisme collectif », à travers lequel « chacun s'observe, se teste, se tourne davantage sur lui-même à l'affût de sa vérité et de son bien-être, chacun devient responsable de sa propre vie, doit gérer de façon optimale son capital esthétique, affectif, physique, libidinal, etc. »⁶⁵⁵ En même temps, les discours publicitaires adoucent

653 Gilles Lipovetsky, *Op. Cit.*, p. 16. C'est l'auteur qui souligne.

654 Il est surprenant de voir à ce propos comment certaines des intuitions de Philip K. Dick semblent peu à peu prendre vie dans notre monde. Les homéojournaux, les vidphones, les éléments du mobilier doués de parole, les publicités personnalisées qui suivent les individus, etc. Voir notamment Philip Kindred Dick, *Ubik*, traduit par Alain Dorémieux, Paris, 10/18, coll « Domaine étranger », 1999 (1^{ère} éd. 1969, DoubleDay), 284 p.

655 Gilles Lipovetsky, *Op. Cit.*, p. 35.

une sorte d'égoïsme avoué, à travers lequel l'individu se produit, assouvit sa personnalité, par la consommation d'objets et de services qui lui apparaissent comme faits sur mesure. Céline Bryon-Portet et Pascal Lardellier parlent à ce sujet d'une «troublante (con)fusion» qui voit «métonymiquement le consommateur être le produit et celui-ci s'animer pour exister à travers celui qui l'ingurgite ou l'arbore... »⁶⁵⁶

Les slogans publicitaires célèbres sont autant d'incitations au développement égoïste d'une singularité psychique, en même temps qu'une normalisation et une standardisation du processus consumériste, dans lequel, *in fine*, c'est l'individu qui se consomme lui-même, dans la masse de ses semblables. « Venez comme vous êtes » (MacDonalds), « *Have it your way* » (Burger King), « *Just Do It* » (Nike), « *Think Different* » (Apple), « *Think different ? Or Do different ?* » (Blackberry), « Cultiver sa différence » (Carlsberg), « 1200 façon d'être moi » (Montpellier Métropole), « Je suis ce que je partage » (Nikon), autant d'injonctions à affirmer et à abolir dans le même temps sa singularité. L'expérience du monde au sein de la culture de masse a ceci de paradoxal qu'elle invite à vivre une expérience personnelle, unique, exclusive, spéciale : mais en même temps celle de tout le monde.

Olivier Bobineau illustre ce paradoxe en proposant d'analyser la construction sociale des identités individuelles et collectives avec la notion de « confinement ». Après avoir fait état d'un ensemble de crises qui ont traversé la modernité (crise économique, crise politique-idéologique, crise religieuse), le sociologue parvient à identifier huit rapports sous lesquels s'exprime ce qui semble être communément appelé une mutation anthropologique : le rapport à soi, le rapport à son corps, le rapport aux autres, le rapport aux choses, le rapport au temps, le rapport à l'espace, le rapport aux idées et aux valeurs, le rapport à la transcendance et au salut. La question de l'« authenticité » est ici très importante, dans le sens où se multiplient aujourd'hui des revendications à tous les niveaux, dans chacun de ces rapports. « L'important, aujourd'hui, c'est l'authenticité – "être pleinement soi et vraiment soi" »⁶⁵⁷, résume Bobineau. Ces mutations anthropologiques font résonner l'enjeu qui se trouve au centre des interrogations individuelles et collectives : les exigences légitimes d'authenticités et de singularités qui s'entrecroisent (locales, nationales, culturelles, individuelles, territoriales, temporelles, morales, idéologiques, etc.) en même

656 Pascal Lardellier, Céline Bryon-Portet, « EGO 2.0. Quelques considérations théoriques sur l'identité et les relations à l'ère des réseaux », *Les cahiers du numériques* [en ligne], vol. 6, 2010/1, p. 16. URL : <http://www.cairn.info/revue-les-cahiers-du-numerique-2010-1-page-13.htm> (téléchargé le 02/09/2015).

657 Olivier Bobineau, « La troisième modernité ou l'individualisme confinitaire », *SociologieS* [en ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 06/07/2011, p. 4. URL : <http://sociologies.revues.org/3536> (téléchargé le 24/06/2016).

temps que leur production en série et leur standardisation.

VII. A. 2. b) L'imparfait du présent

Dans le même temps, les agencements temporels induits par la culture et la consommation de masse favorisent une présentification des activités humaines, c'est-à-dire la propension à un assouvissement immédiat des désirs, un penchant hédoniste à s'approprier promptement le réel.

Ce n'est pas pour rien si pour Baudrillard, « ce qui caractérise la société de consommation, c'est *l'universalité du fait divers* dans la communication de masse »⁶⁵⁸, et que « *le lieu de la consommation* : c'est la vie quotidienne »⁶⁵⁹. Si Michel Maffesoli voit dans la culture actuelle un penchant à vivre un « instant éternel », un présent perpétuel, ce n'est pas foncièrement parce qu'il s'agit d'une « révolte » envers les modes de vie projectifs et rationnels de la modernité politique, c'est parce que l'« actualité » est un mode d'accès au monde mis en valeur par les médias de masse, et parce que la modernité économique incite sans cesse les individus à vivre continuellement dans un présent nouveau pour conjurer la fadeur de l'obsolescence ambiante, à la faveur d'une amnésie collective flottante. La pseudo-spontanéité, l'immédiateté, ne sont que des alibis à travers lesquels l'économie politique spectaculaire-marchande cache sa véritable nature : un présent hyper-accessible, sans référence à tout passé, dénué de la perspective angoissante d'un futur incertain... « La mise en œuvre du temps réel par les nouvelles technologies est, qu'on le veuille ou non, la mise en œuvre d'un temps sans rapport avec le temps historique, c'est-à-dire un temps mondial. »⁶⁶⁰ Cette exagération et cette exaltation du temps libéralisé auxquelles participent les activités électroniques, grâce à l'immédiateté engendrée par l'hyper-connectivité, favorisent à la fois une présence sensible accentuée dans le réel, en même temps que la disparition de ce réel. Pour le dire autrement, en reprenant les mots de Paul Virilio, qui fait même référence à la figure du Horla de Maupassant (le spectre de soi-même !), « l'hyperconcentration du temps réel réduit à rien tous les trajets : le trajet temporel l'emporte au profit d'un présent permanent, et le trajet du voyage – d'ici à là, de l'un à l'autre – au profit d'un "être-là" que Michel Serre appelle le hors-là ».⁶⁶¹

658 Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, p. 31. C'est l'auteur qui souligne.

659 *Idem*, p. 33. C'est l'auteur qui souligne.

660 Paul Virilio, *Cybermonde, la politique du pire. Entretien avec Philippe Petit*, Paris, Les Éditions Textuel, coll. « Conversations pour demain », 1996, p. 13.

661 *Idem*, pp. 79-80.

Les petits rituels communicationnels formalisés par les outils médiatiques numériques ont perdu en quelque sorte leur valeur sociale, c'est-à-dire ce qui leur permet de configurer une puissance collective qui soit à même de s'inscrire dans un espace et une temporalité spécifiques. Lorsque l'on navigue sur la carte mondiale des *lives* sur Facebook (*Live Map*), que l'on parcourt le fil d'actualité sur Twitter, ou que l'on prenne acte d'une photo-message instantanée ou d'une *story* sur Snapchat (durée de vie limitée), nous nous rendons bien compte que ce qui préside à l'expérience hyperconnectée, ce n'est pas fondamentalement un récit de vie, une *histoire*, ou un feuilleton que l'on mettrait en image, ce n'est même plus un événement, puisque ce dernier s'épuise dans une a-temporalité, un moment sans passé ni futur : c'est une anecdote, un fait-divers, qui ne possède d'autre caractéristique que de polariser ici et là quelques vues, partages, *likes*, dont l'intensité dépend du nombre de *clics*, avant de sombrer dans les méandres des réseaux électriques d'un serveur mémoriel, et de tomber dans l'oubli, ne gardant la forme d'une suite de 0 et de 1, de bits, des signes mathématiques et algorithmiques.

Toute l'information politique, historique, culturelle est reçue sous la même forme, à la fois anodine et miraculeuse, du fait divers. Elle est tout entière *actualisée*, c'est-à-dire dramatisée sur le mode spectaculaire – et tout entière *inactualisée*, c'est-à-dire distancée par le médium de la communication et réduite à des signes.⁶⁶²

Notre société n'a pas seulement délégué une grande partie de nos facultés cérébrales à la technique numérique (à un ensemble d'algorithmes), elle a troqué sa mémoire contre la tentation de se sentir vivre au présent. Elle est devenue amnésique. L'expérience que l'on fait du monde à travers les outils médiatiques numériques est une expérience qui ne transforme pas seulement les catégories classiques de l'espace-temps, elle les abolit. En mettant en scène notre rapport au monde, en médiatisant nos relations par le biais d'images, nous pensons accéder à l'immédiateté et à l'instantanéité d'une expérience : en réalité, et paradoxalement, cet instantané se dissout dans l'inauthenticité, il perd son « aura », « son originalité »⁶⁶³.

Les techniques médiatiques ne nous mettent pas en concordance avec les phénomènes, ou avec la réalité, elle nous en séparent, et cette distance se fait plus grande à mesure que nous le représentons,

662 Jean Baudrillard, *Op. Cit.*, p. 31. C'est l'auteur qui souligne.

663 Walter Benjamin, *Op. Cit.*, p. 13 *sq.*

comme la mise en abîme d'une nature morte se reflétant entre deux miroirs. L'expression à la mode, l'effondrement du quotidien, ne signifie pas simplement un déclin des valeurs, une crise des systèmes normatifs, un « désenchantement du monde »⁶⁶⁴, mais plus profondément, l'implosion de la réalité à travers sa démultiplication exponentielle.

Dans la remultiplication minutieuse du réel, [...] de medium en medium, le réel se volatilise, [...] il devient le réel pour le réel, fétichisme de l'objet perdu – non plus objet de représentation, mais extase de dénégarion et de sa propre extermination rituelle : hyperréel.⁶⁶⁵

Cet hyperréel, ce plus réel que le réel, produit institutionnellement par les médias de masse, et reproductible à loisir, individuellement, par le biais des outils médiatiques numériques, est à la fois exubérant et inerte. Exubérant par la profusion de détails mis en scène, et inerte de profondeur et de banalité : voilà l'expérience quotidienne dans laquelle les individus prennent et perdent pied.

Pour pouvoir saisir ce qu'il reste de notre expérience, pour pouvoir se sentir vivre, ici et maintenant, il ne reste plus, dès lors, qu'à chercher et trouver sa satisfaction dans l'instant présent, jusqu'à ce qu'advienne celui d'après, de phénomène en phénomène, de texto en texto, de commentaire en commentaire, d'un pokémon au suivant, d'un tweet à l'autre, poursuivant sans cesse une actualité de circonstance, à travers laquelle notre présence au monde s'épuise et se dissout. Le réel *hinc et nunc* ne devient plus qu'un vaste champ de signes.

En lien avec le développement des « technologies cognitives et culturelles », Bernard Stiegler décrit un processus parallèle, qu'il nomme la « perte d'individuation esthétique », c'est-à-dire le déclin d'un savoir-vivre, « au sens de *ce qui constitue les existences* »⁶⁶⁶. Cette hypertrophie du réel, qui est paradoxalement et simultanément son atrophie, découle de ce que Stéphane Vial appelle, en reprenant le terme de Gaston Bachelard, la « phénoménotechnique » du numérique.

Par phénoménotechnique, il faut donc entendre une technique constructiviste de manifestation des phénomènes. La leçon philosophique majeure à en tirer, c'est que *la constructibilité technique est un critère d'existence phénoménale*. C'est parce qu'un phénomène est techniquement construit ou

664 Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit par Jacques Chavy, Paris, Plon, 1964 (1^{ère} éd. 1947, Mohr), p. 117.

665 Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1976, p. 112.

666 Bernard Stiegler, *Op. Cit.*, p. 193. C'est l'auteur qui souligne.

constructible qu'il peut, dans la science moderne, exister comme phénomène. Autrement dit, la technique engendre la phénoménalité.⁶⁶⁷

En réagencant les modalités, non seulement de médiation du réel, mais de construction de celui-ci, les techniques numériques se présentent comme les matrices à partir desquelles s'élaborent non seulement un ensemble de phénomènes, mais surtout les manières dont nous pourrions en faire l'expérience. L'instantanéité et la simultanéité des processus informationnels abolissent les trajectoires d'accès au monde, et transforment radicalement son *ontophanie*. Le réel spectaculaire – l'hyper-réel – est ce qui paradoxalement s'exprime dans son intensité la plus radicale, en même temps qu'il *disparaît en tant que phénomène*, puisqu'il n'est que reproduction, figuration, fac-similé dont l'accessibilité est soumise à la possession de la technique numérique.

VII. B) Fac Similé : le sacre du simulacre

Les différents éléments que nous venons d'exposer méritent d'être reliés à ce que nous proposons de comprendre comme des processus de sacralisation, c'est-à-dire une dynamique à partir de laquelle se (re)mettent en forme des processus de « cultes », et donc la formation d'une culture particulière. Puisque, pour reprendre une seconde fois la formule de Scubla, « une culture, c'est d'abord une forme de culte »⁶⁶⁸, nous pensons devoir voir dans le magma bouillonnant des pratiques numériques l'avènement d'une « culture nouvelle », non pas tant en reprenant le sens superficiel de la « culture numérique » dont nous galvaudons communément les tenants et les aboutissants, mais en mettant en lumière la construction d'un système de significations sociales (une sémantisation collective) au sein duquel, contrairement à la prévalence d'une rationalité iconoclaste au sein de l'idéologie moderne, les signes symboliques et l'imaginaire social ne tiennent plus une fonction secondaire, mais centrale, décisive, et déterminante, ce qui fait dire à Michel Maffesoli que nous assistons aujourd'hui à un « réenchâtement du monde »⁶⁶⁹. Nous devons aller plus loin : nos

667 Stéphane Vial, *L'être et l'écran, Comment le numérique change la perception*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 107. C'est l'auteur qui souligne.

668 Arthur Maurice Hocart, *Au commencement était le rite. De l'origine des sociétés humaines*, traduit par Jean Lassèque, préface de Lucien Scubla, Paris, La découverte, coll. « Bibliothèque du MAUSS », 2005 (1^{ère} éd. 1954, Watts), p. 12.

669 Michel Maffesoli, *Op. Cit.*, 226 p.

sociétés occidentales stimulent et simulent un « réenchantement du monde ».

VII. B. 1) La débauche des signes

« C'est cette étreinte incessante de notre propre technologie qui nous jette
comme Narcisse dans un état de torpeur et d'inconscience devant ces
images du nous. »⁶⁷⁰

Un saut techno-social majeur a été franchi en l'an 2000, lorsque les outils mobiles de télécommunication ont intégré une technique de reproduction du réel : le premier rajout sur un téléphone portable d'un appareil photo va impliquer un bouleversement profond des stratégies d'interaction sociales. Tandis qu'au sein des médias de masse, « le monde de l'image est dominé par des mots »⁶⁷¹, nous pouvons sans conteste affirmer qu'au sein des outils médiatiques numériques, *le monde des mots et de la parole est paradoxalement dominé par celui des images*. Il aurait été réjouissant qu'Erving Goffman puisse connaître ce que ce renversement allait provoquer dans la présentation de soi. Ce que le sociologue appelle les processus d'« idéalisation » prend aujourd'hui une tournure démesurée, qui s'exprime par excès dans la pratique du *selfie*.

Goffman explique ainsi l'idéalisation :

C'est la tendance des acteurs à donner à leur public une impression idéalisée par tous les moyens. Dans la mesure où l'on finit par regarder comme la réalité même l'expression qu'en donnent les représentations, on confère à ce que l'on tient à ce moment là pour le réel une sorte de consécration officielle. Le monde est une cérémonie.⁶⁷²

Comme toute cérémonie, le cérémonial du *selfie* doit se concevoir comme une pratique hautement symbolique basée sur l'étalage et la monstration de signes mnésiques particuliers, une sorte de théâtre, une « impression idéalisée » de la réalité. La mise en représentation de soi, à travers le *selfie* de manière exacerbée, mais aussi à partir des différentes plateformes du web 2.0 (ce qui

670 Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H-Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1964, McGraw-Hill), p. 66.

671 Pierre Bourdieu, *Op. Cit.*, p. 19.

672 Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : la présentation de soi*, traduit par Alain Accardo, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1973 (1^{ère} éd. 1959, Doubleday & Company Inc.), p. 40.

n'inclut donc pas qu'une présentation imagée, mais aussi un ensemble de discours, par exemple) met en jeu ce que Dominique Cardon appelle un « Design de la visibilité », qui se décline autour de deux tensions : « l'extériorisation de soi », une « tension entre les signes qui se réfèrent à ce que la personne est dans son être [...] et ceux qui renvoient à ce que fait la personne »⁶⁷³, et la « simulation de soi », une « tension entre les traits qui se réfèrent à la personne dans sa vie réelle [...] et ceux qui renvoient à une projection ou à une simulation de soi »⁶⁷⁴.

Ces deux tensions relèvent de ce que Michel Foucault aurait appelé les « techniques de soi », mettant en œuvre un ensemble nouveau de « techniques du corps », comme l'aurait dit Marcel Mauss, mais toutes axées sur ce qu'Antonio Cassili appelle « le dévoilement »⁶⁷⁵, démarche consistant à « s'ouvrir aux autres », tout en gérant l'impression que l'on veut donner de soi-même. Dans certaines de ses formes, de moins en moins extrêmes, et de plus en plus normatives, comme la construction de profils hautement fonctionnels (les pages de profil sur des plateformes de rencontre entre célibataires par exemple), où le « moi numérique se doit d'être attractif par la force des choses », nous assistons à ce que Céline Bryon-Portet et Pascal Lardellier appelle un « lifting identitaire »⁶⁷⁶, c'est-à-dire à un « profil optimisé » qui crée une « identité distordue » sensée correspondre aux canons esthétiques et sociaux.

Cette excessive monstration de soi liée aux effets pervers des relations hyperconnectées, peut être la source des craintes légitimes associées à une interpénétration du public et du privé, ou plus, à une évaporation d'une identité civile inaliénable au profit d'une condensation phénoménale de signes labiles et éclatées constituant des identités schizomorphes.

À grand renfort de gros plans individuels et collectifs, la culture numérique voue un culte aux images. Tout est prétexte à faire part à son réseau de proches, voire à son cercle de relations étendues, de ses instants les plus ordinaires (sinon in-signifiants) de sa vie quotidienne. Sous prétexte d'une culture de l'interaction, un culte du signe visuel se met en place. Qui voudra avoir une vie sociale florissante devra le figurer et embellir son réseau des signes qui ne trompent pas : son travail, sa salle de classe, son chat, soi-même avec une tête de chat, ses pieds sur la plage, son

673 Dominique Cardon, « Le design de la visibilité », in Christian Licoppe (dir.), *L'évolution des cultures numériques. De la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, FYP Éditions, coll. « Innovations », 2009, p. 46.

674 *Ibidem*.

675 Antonio Cassili, *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 2010, p. 213.

676 Pascal Lardellier, Céline Bryon-Portet, *Op. Cit.*, pp. 18-19.

couple, sa vie de famille, ses blessures sentimentales et ses coups de cœurs, ses coups de gueules, ses habits, sa voiture, son verre de vin : l'idéologie du bonheur se matérialise à travers les signes d'une vie épanouissante et extraordinaire. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes⁶⁷⁷.

Nous faisons ici référence à ce que d'aucuns nomment l'e-réputation (ou encore cyber-réputation, réputation en ligne, ...), c'est-à-dire les processus de construction collective faite par des humains, et des non-humains (les algorithmes, par exemple) de la réputation sociale dans le cyberspace. L'e-réputation est liée aux ensembles d'informations et d'images diffusées par le biais des technologies d'information à propos d'un objet (une entreprise, ou un objet de consommation, par exemple), d'un sujet ou d'un groupe social. Il peut s'agir d'une diffusion volontaire d'informations, mais aussi d'une diffusion involontaire (des traces laissées sur un navigateur de recherche) : quoi qu'il en soit, cet ensemble d'information jouera un rôle dans la perception que l'ensemble des usagers auront vis-à-vis de l'objet, de l'individu, ou du groupe. L'*e-reputation* est constituée ainsi par un processus complexe d'une conjugaison de signes valorisants et dévalorisants, faisant jouer des stratégies dynamiques dans les activités et les relations que les individus entretiennent entre eux, ou vis-à-vis d'un objet spécifique.

Pour autant, même si certains ne s'y trompent pas, tout porte à croire que nous assistons à une banalisation et à une normalisation des processus de ce que Dominique Crozat appelle, sous l'influence de Baudrillard, l'« hyperréalisation » : un processus de simulation conjugué à une multiplication des artefacts et des artifices par le biais desquels cette simulation (qui ne va jamais sans une dissimulation) s'exprime. « Processus de virtualisation du monde, des sociétés et de l'expérience des individus au moyens d'artefacts, performativité absolue de la narration, l'hyper réel est métaphore prise à la lettre, image qui ne fait plus sens mais devient le sens. »⁶⁷⁸

L'hyperréalisation de soi, que les outils médiatiques numériques rendent possible, impliquerait donc une construction sémiotique et performative (une idéalisation) de son image, à travers laquelle il ne serait plus possible de distinguer ce qui tiendrait du réel de sa simulation. De ce fait, le design de la visibilité mis en avant par Dominique Cardon verrait se développer en écho une sorte de schizophrénie sociale « où l'expérience vécue serait indiscernable de l'expérience virtuelle, où toutes

677 Une illustration fictive et dystopique de l'exacerbation de ces principes nous est proposée par Charlie Brooker, « Nosedive », *Black Mirror*, Episode 1, Saison 3, Netflix, Etat-Unis, 2016.

678 Dominique Crozat, « Violence des espaces hyper réels », in Philippe Joron (dir.), « Violences et communication. Approches franco-brésiliennes des altérités communicationnelles », *Les Cahiers de l'IRSA*, n°6, Montpellier, PULM, 2006, p. 45.

les frontières entre le réel et l'imaginaire seraient caduques »⁶⁷⁹, et où la présentation de soi se développerait, grâce aux technologies de l'image, comme un palimpseste, par la superposition d'un ensemble de signes sur les vestiges d'une identité « naturelle ».

Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est que le modèle de l'économie spectaculaire-marchande s'emploie à travestir les signes en marchandises. En cela, la débauche des signes dans le cyberspace s'inscrit tout à fait dans l'ordre politique établi : les pratiques de la culture numérique ne sont pas révolutionnaires, bien au contraire. Les signes qui se déploient tout azimut ne sont que ceux d'une marchandisation toujours plus poussée des aspects de notre vie quotidienne. « Ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît »⁶⁸⁰, est le leitmotiv de l'industrie de l'imaginaire, que les ingénieurs des technologies de l'image ont très bien compris. Il faut comprendre avec Baudrillard que l'« *ordre de la consommation* » est « un ordre de manipulation de signes »⁶⁸¹, et en cela, que le spectacle de la vie quotidienne s'est imposé comme forme socio-économique de la relation, puisqu'aujourd'hui, plus que jamais, « on échange les signes comme on échange les monnaies »⁶⁸².

D'une manière extrême, l'extase des images, par excès de symbolisme, à travers laquelle se conforte un lien social dématérialisé, est le corollaire de son anéantissement, c'est-à-dire le déclin d'une relation symbolique qui nous lierait intimement aux autres. « L'extase est cette qualité propre à tout corps qui tournoie sur lui-même jusqu'à la perte de sens et qui resplendit alors dans sa forme pure et vide. »⁶⁸³

Ce qu'il resterait aujourd'hui du social, ce qui subsisterait de la société moderne, ce ne seraient que des signes d'un social ou d'une société, une simulation stimulante, une allégorie mélancolique plus que jamais sollicitée, à la fois par les institutions régaliennes à travers le renforcement toujours plus poussé des stratégies mathématiques et statistiques tentant de lui donner un corps et de le mesurer, mais aussi par les individus à travers le procès permanent d'une participation communicationnelle « locale », « affective », « associative », un ensemble de « communautés en acte », en opposition

679 *Idem*, p. 48.

680 Guy Debord, *Op. Cit.*, p. 20.

681 Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, pp. 29-30. C'est l'auteur qui souligne.

682 Stéphane Breton, *Op. Cit.*, p. 129.

683 Jean Baudrillard, *Les stratégies fatales*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, coll. « Figures », 1983, pp. 9-10.

aux entités collectives impersonnelles et aliénantes de la modernité. Paradoxalement, nous voyons surgir de cette destruction des schémas symboliques de la modernité (la symbolique de la rationalité, du progrès, des sciences et technique, en tant que processus séparés⁶⁸⁴) des possibles résurrections symboliques, c'est-à-dire une liquidation relative de la raison, au profit d'une puissance « magique », « sauvage », à travers laquelle les entités collectives retrouvent du sens (pour elles-mêmes) et de la profondeur (en elles-mêmes). « Loin de liquider une identité désormais mouvante et d'ailleurs "surfeuse", peut-être que le net est en train d'inventer une "identité liquide", déliée des cadres institutionnels stables qui la contenaient, et la contraignaient auparavant. »⁶⁸⁵

VII. B. 2) Les boutures de la haute culture

Cette « fin du social » que mettait en avant Jean Baudrillard, n'est qu'une interprétation extrême – et dans un sens légèrement galvaudée – des effets d'un excès de rationalisme, puisque, dans un sens, elle ne met l'accent que sur la part négative du processus. Sous un angle plus positif, nous pensons ici pouvoir prendre appui sur une des théories d'Arthur Maurice Hocart pour mettre en lumière une des spécificités de ce phénomène : le mimétisme rituel⁶⁸⁶. L'échange symbolique n'est pas véritablement mort sous l'effet d'une déstabilisation des référents symboliques : la culture contemporaine prend appui sur le système de signification sociale sous-tendu par la société spectaculaire marchande, pour se conforter et se reconforter au sein d'un imaginaire social et d'une pratique ambivalente, dynamique, synchrétique.

Les formes de cultes entourant les personnalités médiatisées et les célébrités permettent de comprendre les stratégies culturelles contemporaines. « L'homme est un animal créateur de coutumes : c'est là, peut-être, son trait le plus saillant »⁶⁸⁷, écrivait Hocart, avant de rajouter : « l'esprit ne créé pas à partir de rien, mais travaille sur des matériaux préexistants »⁶⁸⁸.

684 Voir ici le Premier Interlude : la séparation ou la faute d'Hubris, p. 163.

685 Pascal Lardellier, Céline Bryon-Portet, *Op. Cit.*, pp. 21-22.

686 C'est quelques années avant la publication de René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972, 451 p., qu'Arthur Maurice Hocart pose les bases théoriques fertiles d'une formation de la culture par la reproduction mimétique des rituels. Voir Arthur Maurice Hocart, *Les progrès de l'homme*, traduit et préfacé par George Montandon, Paris, Payot, 1935 (1^{ère} éd. 1933, Methuen & Company), 358 p.

687 Arthur Maurice Hocart, *Au commencement était le rite. De l'origine des sociétés humaines*, traduit par Jean Lassèque, préface de Lucien Scubla, Paris, La découverte, coll. « Bibliothèque du MAUSS », 2005 (1^{ère} éd. 1954, Watts), p. 49.

688 *Idem*, p. 50.

Les pratiques culturelles contemporaines, avec l'aide des outils médiatiques numériques (individualisation des pratiques, hyperconnectivité, etc.), s'établissent en résonance avec la vie quotidienne des « hautes-figures »⁶⁸⁹, les *people*, les stars, les célébrités politiques, les *top models*, c'est-à-dire les personnes qui possèdent un haut prestige social (un capital symbolique élevé) dans la sphère des valeurs établies par la société du spectacle et l'économie marchande.

Selon Hocart, la grande majorité des objets, des pratiques, des techniques « traditionnels », tout comme par exemple la division du travail social, a une origine rituelle, ou est tout du moins issue de processus en lien avec des rituels, émanant des sacrements royaux ancestraux, et se répandant sous forme de coutume à l'aune d'une démocratisation plus tardive. Le rituel serait en quelque sorte la pratique au fondement de toute culture. Il illustre par exemple cette idée en prenant appui sur l'apparition et l'expansion de l'usage de la chaussure : « Il est impossible de rendre compte de la chaussure du pur point de vue utilitaire : elle est inconfortable, déforme le pied, produit des cors et d'autres désagréments, diminue la stabilité, rend l'ascension difficile ou dangereuse. »⁶⁹⁰ Et de rajouter :

Nous savons d'après les textes que les anciens rois de l'Inde portaient des chaussures en vertu d'une règle très commune de par le monde, selon laquelle le pied du roi ne doit pas toucher le sol. Une fois que le roi a été consacré, il doit porter des chaussures lorsqu'il se promène. La chaussure paraît avoir débuté comme nécessité rituelle, qui a diffusé.⁶⁹¹

À l'instar des chapeaux, des architectures, de techniques de chasse, de l'agriculture, de la médecine, de la croyance en l'immortalité de l'âme, etc., les composantes d'une culture ont une origine qui prend sa source dans les formes et les pratiques rituelles, avant de se déployer, par quelque effet dans la sphère profane à mesure qu'elle se déploie, s'intériorise, rentre dans la sphère domestique par un effet implicite de mimétisme. « Tous les rituels, dont nous connaissons l'histoire, sont d'abord réservés au chef de la société, qu'il soit chef totémique ou roi, et se sont ensuite étendus aux personnes privées. »⁶⁹² Et Lucien Scubla, le préfacier, de rajouter :

689 Nous proposons d'employer ici cette expression en référence à la notion de « haut-lieu », qui désigne un lieu, réel ou imaginaire, possédant une haute valeur symbolique.

690 Arthur Maurice Hocart, *Les progrès de l'homme*, traduit et préfacé par George Montandon, Paris, Payot, 1935 (1^{ère} éd. 1933, Methuen & Company), p. 114.

691 *Ibidem*.

692 Arthur Maurice Hocart, *Au commencement était le rite. De l'origine des sociétés humaines*, traduit par Jean Lassèque, préface de Lucien Scubla, Paris, La découverte, coll. « Bibliothèque du MAUSS », 2005 (1^{ère} éd. 1954, Watts), p. 181.

Loin d'être arbitraire ou irrationnel, le rituel présente une grande unité de structure qui sert de base à toute l'organisation sociale. Loin d'être stérile, il engendre des résultats imprévus, apportant souvent aux hommes des bienfaits que la rationalité individuelle, livrée à elle-même, ne leur aurait sans doute jamais permis d'obtenir.⁶⁹³

Sur cette base nous considérons, sans forcément établir que l'ensemble de ces pratiques culturelles contemporaines soient issues de la mise à mort d'une divinité, ou d'un rite de passage, qu'il est possible de comprendre les comportements individuels et collectifs sous-tendus par les outils médiatiques numériques, en adjoignant à la théorie de Hocart la notion d'*habitus* développée par Pierre Bourdieu. Les pratiques culturelles contemporaines ne reposent pas sur la perte de référentiel normatif. Nous n'avons pas à faire face aujourd'hui à un ensemble de signes vides et autonomes qui se déploieraient à l'épreuve d'un manque de significations : nous vivons dans un monde où les signes de la culture sont ceux des marques industrielles, ceux du spectacle de la marchandise, dont la structure imaginaire s'incarne dans les personnes et s'expriment en retour par celles-ci, par extériorisation, objectivation, intériorisation⁶⁹⁴.

L'*habitus*, chez Pierre Bourdieu désigne un processus parallèle, en tant qu'il est un mode de conjonction entre des représentations sociales, des pratiques, et des cadres mémoriels et historiques. En employant sa sémantique singulière, voilà comment le sociologue définit l'*habitus* :

Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existences produisent des *habitus*, systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'organisation d'un chef d'orchestre.⁶⁹⁵

Ou encore :

Produit de l'histoire, l'*habitus* produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire,

693 *Idem*, p. 23.

694 Voir à ce propos le chapitre II. C. 1) Les systèmes de signification sociale, p. 128.

695 Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1980, pp. 88-89. C'est l'auteur qui souligne.

conformément aux schèmes engendrés par l'histoire ; il assure la présence active des expériences passées, qui, déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception, de pensée et d'action, tendent, plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les normes explicites, à garantir la conformité des pratiques et leur constance à travers le temps.⁶⁹⁶

Ainsi, comment ne pas voir aujourd'hui, à travers le déploiement de normes collectives à la fois hétéroclites par excès et unifiées dans un standard de la consommation, ou de valeurs sociales allotropiques, le déploiement et l'expression d'un habitus dont les structures sont celles que l'économie politique de la consommation de masse a produite depuis l'avènement de la modernité, et dont les hautes-figures se font les étendards ?

La redéploiement miniaturisé des *guettablasters*, lié au téléchargement quasi-illimité de productions musicales, la mode des *selfies* dont les formes caricaturales mettent en scène les *duck face*, *sparrow face*, *fish gape*⁶⁹⁷, la pratique du défi et des nominations circulant tout azimut sur les réseaux sociaux⁶⁹⁸, la viralité et le caractère ultra-éphémère des modes vestimentaires, sont autant de pratiques culturelles à imputer à l'origine aux « hautes-figures » de la culture, dont les existences ne dépendent plus seulement des médias de masse comme les tabloïds, car les hautes-figures possèdent aujourd'hui, comme tout un chacun, ses propres outils médiatiques. Cara Delevingne, Rihanna, Kim Kardashian, Mat Pokora, James Franco, Justin Bieber, Barack Obama, Hillary Clinton, voilà les figures contemporaines de la mondialisation culturelle, qui savent maîtriser le spectacle qu'il donnent d'eux-même, et donc, implicitement, de la société qu'ils représentent. Si le prestige a toujours implicitement été valorisé socialement, sa quête est aujourd'hui au centre des stratégies individuelles, et passe, avec l'individualisation des pratiques médiatiques, par l'exacerbation de stratégies de simulations, c'est-à-dire la construction de « masques sociaux », au sens goffmanien. Ces masques contemporains que les outils médiatiques numériques encouragent et que les individus adoptent dans leurs formes actuelles – avatars, ultra-exposition, transparence de soi – ne sont en soi pas l'expression d'une « identité virtuelle », ou d'un cynisme théâtral de surface, mais bien les stratégies à travers lesquelles se constituent les identités individuelles.

696 *Idem*, p. 91.

697 Respectivement « visage de canard », « visage de moineau », « l'ouverture poisson », ces termes désignent des postures, des moues et des mimiques du visages rendues populaires par les *people* qui dévoilent leur vie sur Instagram, Twitter, Facebook, ...

698 Un défi quelque peu loufoque est apparu au début de l'année 2015 sur les réseaux sociaux : le *#KylieJennerChallenge*, qui consiste à se filmer avec son smartphone en train de procéder à un gonflage des lèvres de la bouche grâce à un effet de ventouse mis en œuvre avec un bouchon de bouteille, pour éviter des frais de chirurgie esthétique. Effet catastrophique assuré.

En un sens, et pour autant qu'il représente l'idée que nous nous faisons de nous-même – le rôle que nous nous efforçons d'assumer – ce masque est notre vrai moi, le moi que nous voudrions être. À la longue, l'idée que nous avons de notre rôle devient une seconde nature, et une partie intégrante de notre personnalité. Nous venons au monde comme des individus, nous assumons un personnage, nous devenons des personnes.⁶⁹⁹

Il faut cependant repenser, à l'aune des nouvelles technologies d'information et de communication, les processus d'influence interindividuelle et collective : si les médias de masse se caractérisaient principalement, pour Elihu Katz et Paul Lazarsfeld, à travers la dynamique d'une communication à deux étages (*two step flow of communication*⁷⁰⁰), les outils médiatiques numériques favorisent un *multi-step flow of communication*, c'est-à-dire une communication multidirectionnelle, aux étages multiples, et dans laquelle les leaders d'opinion peuvent par rétroaction, *feed-back*, prendre en quelque sorte la température et connaître, en temps réel, les points de vue des participants.

De plus, d'une certaine manière, une forme de copinage se déploie entre les individus et leurs idoles, qu'ils soient des personnalités politiques ou des *disc-jockeys* en vogue : si auparavant une brisure nette (physique et symbolique) séparait les « hautes figures » des gens de peu, un rapprochement s'effectue aujourd'hui au sein du cyberspace, dans un tissu de relations non pas virtuelles, mais immatérielles. La popularité des *peoples* doit beaucoup plus désormais à la praticité des outils médiatiques numériques qui permettent de suivre de manière ubiquitaire les représentants de l'ordre culturel et politique, que la retranscription, par les médias de masse, d'un long discours, d'une séance de dédicace ou d'une série de photographies lors de la montée des marches, à Cannes, ou à l'Élysée. Un compte Twitter, un compte Facebook, un compte Instagram, permettent désormais de contourner les voies institutionnelles et de s'adresser ou de se montrer à ses admirateurs. Réciproquement, c'est d'une manière très simple, avec quelques gestes de la main, que nous pouvons *faire part* de notre assentiment ou notre désarroi à Nicolas Sarkozy, *partager* le petit déjeuner de David Guetta, *donner notre avis* à Kim Kardashian concernant ses achats vestimentaires récents, *exprimer* nos vœux de rétablissement à Hillary Clinton.

699 Erving Goffman, *Op. Cit.*, p. 27.

700 Voir : Elihu Katz, Paul Lazarsfeld, *Influence personnelle : ce que les gens font des médias*, traduit par Daniel Cefaï, Paris, Armand Colin, coll. « Médiacultures », 2008 (1^{ère} éd. 1955, The Free Press), 416 p.

Par effet de copinage, ce rapprochement (relatif) entre les « hautes figures » et la population, favorise les processus de mimétisme symbolique. Telle la démocratisation des chaussures ou des couvre-chefs, attributs initialement réservés aux acteurs prestigieux de la société, les signes et les valeurs de caste et de classe sociale se démocratisent et passent de la « haute culture » à la culture tout court, telles des plantes que l'on fait se reproduire et se multiplier par bouturage. Comme nous dirait Jean Baudrillard :

Le champ de la consommation est au contraire un champ social structuré, où, non seulement, les biens mais les besoins eux-mêmes, comme les divers traits de culture, transitent d'un groupe modèle, d'une élite directrice vers les autres catégories sociales au fur et à mesure de la « promotion » relative de celles-ci.⁷⁰¹

Les masques sociaux que les individus, au quotidien, se glissent sur leur visages, et qui comprennent à la fois un ensemble de codes figuratifs, mais aussi le rattachement à un système de valeur et à un système normatif, s'élaborent par la saisie et l'appropriation de ces traits culturels, ou tout du moins de leurs signes – leur simulation –, qui se reproduisent, tels des privilèges, comme « structure de dispositions », système de signification, habitus culturel, en rappelant ici que l'habitus ne se déploie pas de manière strictement identique, puisque, en tant que moteur des activités, des pensées, et des perceptions, sa pérennité s'appuie sur un « sens pratique », une liberté relative, sur l'écart qui existe entre les dispositions et conditions transmises et celles qui seront retenues, ou évaporées.

Parce que l'habitus est une capacité infinie d'engendrer en toute liberté (contrôlée) des produits – pensées, perceptions, expressions, actions – qui ont toujours pour limite les conditions historiquement et socialement situées de sa production, la liberté conditionnée et conditionnelle qu'il assure est aussi éloignée d'une création d'imprévisible nouveauté que d'une simple reproduction mécanique des conditionnements initiaux.⁷⁰²

Phénomène accentué aujourd'hui, dès lors qu'avec les outils médiatiques numériques, nous passons de « ce que l'on veut bien nous montrer » à « ce que nous choisissons de voir », c'est-à-dire

701 Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, p. 82.

702 Pierre Bourdieu, *Op. Cit.*, p. 92.

la propension à *établir, sur la base d'un choix préférentiel, nos propres systèmes de références*, ce par quoi l'on veut bien se laisser « influencer ». « La "morale des pères" est [en quelque sorte] remplacée par une "morale des pairs" »⁷⁰³.

La stratégie du zapping s'est métamorphosée : il ne s'agit plus de zapper et de naviguer sur une grille de programmes définis et limités, monopoles de l'industrie culturelle, il s'agit de piocher ici et là, selon les profils des utilisateurs, sur les plateformes collaboratives d'échange de musique, en fonction des groupes d'affinités politique, des activités ludiques, événementielles, les références culturelles avec lesquelles nous souhaitons nous entourer. « Être réellement un certain type de personne, écrivait Goffman, ce n'est pas se borner à posséder les attributs requis, c'est aussi adopter les normes de la conduite et de l'apparence que le groupe social y associe »⁷⁰⁴, à l'instar du garçon de café, décrit par Jean-Paul Sartre, qui « joue avec sa condition pour la *réaliser* »⁷⁰⁵.

Conclusion intermédiaire

Nous avons vu dans ce chapitre que les outils médiatiques numériques, en tant que technique spécifique, se présentent tout à fait, comme nous l'avons déjà montré, comme un mode d'arrondissement du monde, un *modus operandi*, opérant une configuration des schèmes d'action et de pensée selon le potentiel technique qu'elle déploie.

Ce que les cultures contemporaines sacralisent, à travers le culte des signes, c'est en quelque sorte, *in fine*, l'ordre social lui-même, le cadre défini de la production et consommation de la valeur existentielle. Une des réussites de l'industrie culturelle contemporaine, c'est d'être arrivée à faire croire que la maîtrise individuelle des outils d'information et de communication permettrait la libération économique, sociale, et politique des individus. Au contraire, nous voyons dans la majorité des pratiques numériques une désubstantialisation des subjectivités : soumis à une stimulation permanente de la simulation de leur vie quotidienne, les individus se parviennent pas, ou au pire sous des formes maladroitement, à opposer véritablement de critique performative de la société.

L'agent du spectacle mis en scène comme vedette est le contraire de l'individu, l'ennemi de l'individu

703 Olivier Bobineau, *Op. Cit.*, p. 16.

704 Erving Goffman, *Op. Cit.*, p. 76.

705 Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1943, p. 95.

en lui-même aussi évidemment que chez les autres. Passant dans le spectacle comme modèle d'identification, il a renoncé à toute qualité autonome pour s'identifier lui-même à la loi générale de l'obéissance au cours des choses.⁷⁰⁶

« En définitive, dirait Marcel Mauss, c'est toujours la société qui se paie elle-même de la fausse monnaie de son rêve. »⁷⁰⁷ Cependant, seules peut-être certaines formes, ou tout du moins certaines configurations sociales spécifiques, favorisées par le développement des outils médiatiques numériques, ébauchent des schémas de rupture face à l'ordre des choses, utopies inconscientes prenant de cours les rationalismes politiques les plus abrupts.

706 Guy Debord, *Op. Cit.*, p. 56.

707 Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss par Claude-Lévy Strauss, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2006 (1^{ère} éd. 1950), p. 119.

CHAPITRE VIII. LES FORMES ÉLÉMENTAIRES DE LA VIE NUMÉRIQUE

« L'union spirituelle des hommes triomphe de leur séparation
spatiale. »⁷⁰⁸

La pré-enquête par questionnaire, les entretiens que nous avons menés, ainsi que la participation observante à partir de laquelle nous avons pu nous mettre à la place d'un utilisateur quotidien des outils médiatiques numériques, nous indiquent des pistes d'analyses qui, lorsqu'on les considère à l'aune de tous les éléments établis précédemment, semblent confirmer la mise en forme de pratiques et d'imaginaires relevant de systèmes de significations sociales qui s'éclatent, se « liquéfient » (Zygmunt Bauman⁷⁰⁹), ou tout au moins se configurent non pas tant par référence à des schémas qui feraient la part belle à la politique rationnelle-légale et au pouvoir des États-nations, mais plutôt selon des spasmes « transpolitiques » (Vincenzo Susca⁷¹⁰) qui doivent leur puissance à l'expression quotidienne d'*affects* individuels et collectifs. Dans le nouveau « Western » du cyberespace, oscillant entre procès d'individualisation (Gilles Lipovetski⁷¹¹) et re-tribalisation (Marshall McLuhan⁷¹², Michel Maffesoli⁷¹³) les formes élémentaires de la vie numérique doivent être comprises comme une sorte d'échappée « sauvage »⁷¹⁴ (dans le sens que lui donne Roger Bastide⁷¹⁵ : « non domestiquée ») que les « cow-boys » de la modernité tentent, après coup et tant bien que mal, d'enclorre au sein de logiques « raisonnables ».

À l'heure où l'électricité permet la créations d'un « village global », où les médias 2.0

708 Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, traduit par Laura Gasparini, introduction de Julien Freund, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologies », 1991 (1^{ère} éd. 1917, Göschen), p. 175.

709 Zygmunt Bauman, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit par Laurent Bury, Paris, Le Seuil, 2007 (1^{ère} éd. 2007, Polity Press), 141 p.

710 Vincenzo Susca, « La flamme électronique. Quand la masse se fait avant-garde », *Sociétés* [en ligne], 2011/1, n°111, pp. 57-69. URL : <http://www.caim.info/revue-societes-2011-1-page-57.htm> (téléchargé le 16/03/2015).

711 Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983, 327 p.

712 Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg. Genèse de l'homme typographique*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1962, University of Toronto Press), 428 p.

713 Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, 226 p.

714 Pour illustrer cette image, il suffit de garder à l'esprit le déferlement de passion qui accompagne dans les grands centres urbains l'apparition d'un *pokémon* rare ; ou encore à la saisissante expression continue des sentiments individuels sur Facebook et Twitter.

715 Roger Bastide, *Le sacré sauvage*, préface de Henri Desroche, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1975, 236 p.

permettent la réappropriation individuelle et collective des processus de production-consommation de l'information, et où le cyberspace, entendu comme « machine à relations et machines à sensations qui offre la possibilité de créer sa propre réalité »⁷¹⁶, devient le lieu consensuel dans lequel se libèrent les subjectivités alors que l'espace public ploie sous la houlette d'un excès de privatisation ; à l'heure où les paradigmes sociologiques ne savent plus s'il convient de parler d'acteur, d'agent, d'actant ou d'agis, de modernité tardive, d'hypermodernité, de postmodernité, il suffit, comme nous le conseille Philippe Joron, de retrouver dans la pensée de George Bataille une des clé de lecture de la nature humaine : « l'homme ne se définit pas tant par ce qu'il possède déjà ou ce qu'il représente pour ses pairs et pour lui-même que par ce qui lui manque et qu'il nourrit pourtant au plus profond de son humanité : un défaut d'existence qu'il exprime et comble souvent par excès »⁷¹⁷.

Lorsque les « discours » médiatiques hissent le « dérèglement » en mot d'ordre (écologique, religieux, politique, social), c'est bien dans les « formes sociales » (Georg Simmel⁷¹⁸) *excessives*, ou les activités sociales idéaltypiques (Max Weber⁷¹⁹) qu'il convient de chercher les caractéristiques logiques de l'agencement collectif contemporain, composé d'individus dont la quête existentielle conjugue *ego trips* et perte de leur âme dans un corps plus grand que leur propre enveloppe charnelle, animé de « tensions entres logiques individuelles et consistance du collectif »⁷²⁰.

VIII. A) #EPluribusUnum⁷²¹

En 2015, les selfies ont fait d'avantage de victimes mortelles que les requins, ironisait le site internet Mashable⁷²², tandis que le nombre de photos mises en ligne, sur Facebook, est d'environ 2

716 Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Essai société », 1995, p. 275.

717 Philippe Joron, « La société émotionnelle. Postmodernité et non-contemporanéité », *Intexto* [en ligne], n°30, juillet 2014, pp. 147. URL : <http://seer.ufgrs.br/index.php/intexto/article/view/48071/30401> (téléchargé le 20/11/2014).

718 Georg Simmel, *Op. Cit.*, p. 171 sq.

719 Max Weber, *Économie et société. Tome I. Les catégories de la sociologie*, traduit par Julien Freund, Pierr Kamnitzer, Pierre Bertrand [et al.], Paris, Plon, 1971 (1^{ère} éd. 1921, J. C. B. Mohr), p. 8.

720 Nicolas Auray, « Les communautés en ligne et les nouvelles formes de soildarité », in Christian Licoppe (dir.), *L'évolution des cultures numériques. De la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, FYP Éditions, coll. « Innovations », 2009, p. 60.

721 « De plusieurs, [ne faire qu'] un ».

722 Cailey Rizzo, « More people have died from selfies than shark attacks this year », *Mashable*, le 21/09/2015. URL : <http://mashable.com/2015/09/21/selfie-deaths/#A66QjaOnSkqW> (dernière consultation le 11/12/2015).

716 000 toutes les vingt minutes, selon ConsoGlobe, reprenant les propos de Mark Zuckerberg, le fondateur du premier réseau social mondial⁷²³, qui se targuait de comptabiliser plus d'un milliard d'utilisateurs quotidiens en juin 2016⁷²⁴. Lorsque l'on interroge les individus sur les raisons qui les poussent à utiliser les réseaux sociaux, une grande majorité répond que ces derniers leur permettent de « garder le contact », de « communiquer plus facilement » avec leurs proches (famille et amis)⁷²⁵. Avons-nous là à faire à une « réparation » par la technique d'un lien social mis à mal par la montée de l'individualisme au cours du développement de la modernité ? La réponse n'est pas si évidente.

VIII. A. 1) Réseaux sociaux : le sens de l'échange ?

En octroyant à la sociologie, dès le début de son ouvrage *Économie et société*⁷²⁶, la tâche de comprendre le sens que les individus donnent à leur conduite, et plus précisément à leurs activités sociales, le sociologue allemand ouvre la voix à une démarche qui va nous permettre de saisir les motifs profonds sous-jacents à l'orientation des pratiques numériques des acteurs sociaux. Car, nous dit Weber, c'est uniquement à partir du sens que les individus donnent à leur conduite que l'on parviendra à mettre à jour les spécificités et les modalités du vivre-ensemble.

Pour un grand nombre d'entre elles, les raisons qui poussent à utiliser la technologie numérique semblent évidentes : raisons professionnelles qui permettent d'augmenter l'efficacité et le rendement des activités de production et de service⁷²⁷, par l'accélération des processus d'échange informationnels que la numérisation des informations, les capacités de calcul, et les capacités de stockage rendent possible. Si nous suivons la pensée et la terminologie de Weber, nous pouvons dire que globalement les activités professionnelles passant par l'utilisation des outils médiatiques numériques s'inscrivent dans le cadre d'« activités rationnelles en finalité »⁷²⁸, tant et pour autant que

723 Anonyme, « Nombre de photos déposées sur Facebook », *Planétoscope*. URL : <http://www.planetoscope.com/Internet-/1217-nombre-de-photos-deposees-sur-facebook.html> (dernière consultation le 29/07/2016).

724 Anonyme, « Facebook Reports Second Quarter 2016 Results », *Investor Relations*, le 27/07/2016. URL : <https://investor.fb.com/investor-news/press-release-details/2016/Facebook-Reports-Second-Quarter-2016-Results/default.aspx> (dernière consultation le 29/07/2016).

725 Voir les analyse de similitudes ANNEXE 3, « Tableau de similitude », , ANNEXE 3, p. 451.

726 Max Weber, *Op. Cit.*, 650 p.

727 Pour des travaux mettant en lien l'augmentation des activités de production et de service en lien avec l'avènement de l'informatique, voir par exemple Manuel Castells, *L'ère de l'information. Tome 1 : La société en réseaux*, traduit par Philippe Delamare, préface d'Alain Touraine, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998 (1^{ère} éd. 1996, Blackwell Publishers), 613 p.

728 Max Weber, *Op. Cit.*, p. 23.

l'outil numérique est considéré comme un moyen de parvenir à cette efficacité pratique. Par contre il nous paraît moins évident qu'en dehors des activités professionnelles, l'utilisation des outils médiatiques numériques réponde à ce type-idéal d'activités.

Les activités sociales, c'est-à-dires celles qui « d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapportent au comportement d'*autrui*, par rapport auquel s'oriente son déroulement »⁷²⁹, et leur expression médiatisées par le biais des outils numériques, répondent selon nous non pas simplement à une recherche de lien social, mais à une quête identitaire, c'est-à-dire la tentative de s'insérer dans un système de significations sociales pertinent par le biais duquel les individus trouveraient une « intégrité » psychique et sociale relativement stable.

Contrairement aux idées reçues, lorsque l'on interroge les individus concernant leurs activités sur les réseaux sociaux, et les motifs qui les poussent à se connecter quasi-quotidiennement, ce n'est ni le partage, ni l'interaction, ni les discussions qui apparaissent comme motif de connexion. Paradoxalement, alors même que la majorité déclare que les réseaux sociaux sont des « outils utiles pour garder contact », et que les relations sociales sont au centre de leurs attentes, le terme « ami » se trouve en tête des occurrences (77), suivi de près par « regarder » (65 occurrences) ; viennent ensuite « photo » (38 occurrences), « actualité » (36 occurrences), « partager »⁷³⁰ (30 occurrences), communiquer (22 occurrences).

En fonction du premier motif retenu (invoqué par les utilisateurs), nous avons établi deux catégories de comportements : « activité sociale passive » et « activité sociale active ». Pour la première catégorie type, les motifs retenus sont « regarder », « consulter », « s'informer », « divertissement », « curiosité », etc. (c'est-à-dire une simple « consommation » d'informations), tandis que pour la seconde catégorie type, nous avons retenu cette série de motif : « publier », « commenter, « tchater », « interagir », « diffusion », etc., (c'est-à-dire la « production » d'informations).

Il apparaît que, sur 172 personnes ayant répondu, seulement 41,27 % déclarent avoir une attitude prioritairement active, tandis que 58,73 % déclarent avoir une attitude prioritairement passive. Des expressions telles que « je *scrolle* », « je consulte le fil d'actualité », « je *like* », revienne régulièrement pour caractériser ce dernier type d'activité, qui est aussi qualifié par les utilisateurs,

729 Max Weber, *Op. Cit.*, p. 4.

Nous ne nous intéressons ici qu'à ce type d'activité, ce qui exclut par exemple le divertissement, l'achat en ligne, ou la gestion administrative.

730 Ici, nous pensons pouvoir affirmer qu'il ne s'agit pas d'un « partage » qui connoterait un « échange », mais plutôt de l'activité de publication.

par moment, de « voyeurisme », de « perversité », ou encore d' « espionnage ».

Si nous prenons en considération la thèse de Zigmunt Bauman, selon laquelle les formes sociales actuelles se caractérisent moins par un attachement efficace à un contrat social, que le corps politique entretiendrait rationnellement et légitimement, que par une « incertitude existentielle », prenant sa source dans et par un excès de « sécurisation » sociale, politique, et économique, ainsi qu'à travers la responsabilisation des individus, (« un monde où chaque individu se retrouve laissé pour compte, tandis que chacun utilise autrui pour assurer sa propre promotion »⁷³¹), nous pouvons sans mal attester d'une sorte de « malaise culturel et identitaire » qui s'immiscerait au cœur de nos existences quotidiennes. Si l'« ouverture » moderne des sociétés issue de la mondialisation des échanges mettait en avant, selon le sociologue, un idéal de liberté sociétale dont les corps sociaux auraient pu s'emparer et se satisfaire, elle amène en réalité ce que Bauman appelle un « *présent liquide* », un monde qui échapperait à lui-même ; où de l'« insécurité du présent et l'incertitude de l'avenir », conjugué à l'impuissance manifeste du Léviathan à assurer son rôle naîtrait :

l'expérience terrifiante d'une population hétéronome, désemparée et vulnérable, confrontée à des forces qu'elle ne contrôle ni ne comprend vraiment, voire écrasée par elles ; une population horrifiée de se savoir indéfendable, obsédée par l'étanchéité de ses frontières et par la sécurité des individus qui vivent à l'intérieur de ces frontières⁷³².

Comment dès lors conjurer cette désynchronisation entre d'une part le corps collectif et d'autre part les prérogatives creuses et vaines ainsi que le rationalisme par excès en quelque sorte fatal des pouvoirs publics ? En accordant du crédit à l'une des thèses de Michel Maffesoli, selon laquelle la « saturation » des valeurs qui ont façonné le monde moderne, ainsi que l'indistinction des identités individuelles au sein de la société de masse, favoriserait la « renaissance d'un nous imaginal »⁷³³. Nous pourrions penser alors que cette liquéfaction du présent ne signifie pas l'abandon des hommes à une vie strictement « chaotique », bien au contraire.

Alors que Max Weber considérait que les activités sociales modernes se caractériseraient majoritairement par la notion de sociation, c'est-à-dire « une relation lorsque, et tant que, la disposition de l'activité se fonde sur un *compromis* d'intérêts motivés rationnellement (en valeur ou

731 Zygmunt Bauman, *Op. Cit.*, p. 27.

732 *Idem*, p. 11.

733 Michel Maffesoli, *Notes sur la postmodernité : le lieu fait lien*, Paris, Éditions du Félin, 2003, p. 40.

en finalité) ou sur une coordination d'intérêts motivés de la même manière »⁷³⁴, nous pensons que les activités sociales engendrées par le développement des outils médiatiques numériques favorisent l'éclatement du système de signification sociale normatif moderne, et se caractérisent d'avantage par le principe de « communalisation ». Max Weber le définit ainsi :

Nous appelons « communalisation » une relation sociale lorsque, et tant que, la disposition de l'activité sociale se fonde – dans le cas particulier, en moyenne, ou dans le type pur – sur le sentiment *subjectif* (traditionnel ou affectif) des participants d'*appartenir à une même communauté*.⁷³⁵

Il paraît significatif ici de faire à nouveau mention de l'étude du Crédoc : ce sont les nouvelles générations (12-17 ans, 18-24 ans, 25-39 ans) qui utilisent majoritairement les réseaux sociaux⁷³⁶. Si d'aucuns argueraient que ce phénomène pourrait s'expliquer par une réticence, de la part des franges de la population plus âgée, face aux nouvelles technologies, nous pensons plutôt qu'il est lié à la difficulté, pour les jeunes générations, de se rattacher aux valeurs sur lesquelles s'est érigée la modernité.

Ce n'est pas à dire que l'immatérialité des relations sociales réticulaires prendraient le dessus sur un ensemble de relations « physiques », comme le craignent certains techno-sceptiques qui s'évertuent à critiquer l'avènement d'une société *virtuelle*. Bien au contraire. L'immatérialité des relations sociales en ligne n'a rien de virtuel : elles engagent corps et âme les utilisateurs de la technologie numérique dans une *forme proxémique* inédite (une nouvelle configuration de la « dimension cachée »⁷³⁷), et peuvent souvent tout à fait intensifier les formes sociales physiques qui se développent dans l'espace urbain. Pour prendre des exemples en France, nous pouvons renvoyer à l'apparition, dans un période relativement récente, de nombreuses mobilisations « massives », au sein de l'espace public, par lesquelles s'éveillent quasi-spontanément tant des formes sociales s'exprimant par un réinvestissement de la puissance sociale au sein de ce dernier, que d'autres qui s'apparentent à des associations éphémères d'individus se regroupant autours de valeurs communes,

734 Max Weber, *Op. Cit.*, p. 41. C'est l'auteur qui souligne.

735 *Ibidem*. C'est l'auteur qui souligne.

736 Voir : Régis Bigot, Patricia Croutte, « Graphique 76 - Influence de l'âge sur la participation aux réseaux sociaux », *La diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française. Rapport du CREDOC* [en ligne], 2014, p. 115.

737 Le terme proxémie désigne « l'ensemble des observations et théories concernant l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique ».

Cf. Edward Twitchell Hall, *La dimension cachée*, traduit par Amélie Petita, postface de Françoise Choay, Paris, Le Seuil, coll. « Intuitions », 1971 (1^{ère} éd. 1966, Doubleday), p. 13.

participant de ce sentiment commun d'appartenance, et qui dépasse souvent les cadres des cloisonnements de l'hémicycle politique moderne. Le « jour de colère » du début de l'année 2014 ; les « manifs pour tous » qui font parler d'elles depuis 2012 ; les divers « Apéro Facebook », les milliers de défilés qui ont fait écho, internationalement, aux attentats contre Charlie Hebdo en janvier 2015, et à ceux qui ont touché le Bataclan en novembre de la même année (#JeSuisParis, #JeSuisEnterasse, #OnAPasPeur...) ; les « Nuits Debout » (#OnVautMieuxQueÇa), autant de phénomènes qui peuvent être compris comme des mises en forme de la dynamique de la communalisation, que certaines figures de la bureaucratie politique moderne tentent désespérément, en aval, de se réapproprier, dans un souci de légitimation de leurs instances. Bien que les éléments publiés sur les réseaux sociaux, dans le cadre de ce genre de mobilisation collective, peuvent être le fait de leaders d'opinions (nous faisons référence ici à la théorie du *two step flow of communication* de Katz et Lazarsfeld⁷³⁸) qui utilisent la technologie numérique de manière rationnelle en finalité, la participation aux rassemblements qui en découlent peut être comprise comme l'expression d'un besoin individuel de s'insérer dans un groupement auquel on appartient, qui donne du sens à notre existence, afin d'exprimer collectivement les valeurs morales qui nous lient, sans forcément attendre que les institutions publiques sollicitent celles-ci.

Dans cette idée, Michel Maffesoli souligne que « la saturation d'une attitude projective, d'une intentionnalité tournée vers l'avenir, "ex-tensive", est compensée par une augmentation de la qualité de relations qui sont plus "in-tensives" et vécues au présent »⁷³⁹.

Aussi, ce qui est mis en relief, au sein des réseaux sociaux, et bien souvent selon des formats ludiques, à travers les *likes*, les *hashtags*, les publications de vidéos, de musique, les commentaires, les articles politiques, les dates des événements culturels, ce n'est pas tant la diffusion d'informations personnelles qui participent d'un échange interactif et social, mais bien la mise en avant d'un sentiment commun d'appartenance, l'expression rattachée à un désir de retrouver un « nous » fédérateur : son groupe d'amis, sa famille éloignée, un entourage qui partage des affections politiques, religieuses, festives, un corps collectif concret auquel le réseau immatériel vient donner forme.

738 Elihu Katz, Paul Lazarsfeld, *Influence personnelle : ce que les gens font des médias*, traduit par Daniel Cefaï, Paris, Armand Colin, coll. « Médiacultures », 2008 (1^{ère} éd. 1955, The Free Press), 416 p.

739 Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, p. 114.

VIII. A. 2) *L'enfer, c'est l'absence des autres*

Le « manque de communication », la « culture de la chambre »⁷⁴⁰, ou les formes de désocialisations tant décriées, qui caractériseraient les relations numériques au sein du cyberspace, sont la marque d'un fantasme réactionnaire de technophobe : il n'y a jamais eu autant de communication qu'à notre époque. Comme le montre bien Philippe Breton et Serge Proulx, ce sont des processus d'innovation et des reconfigurations des formes de communication et des stratégies communicationnelles et de socialisation qu'il s'agit de penser, et non leur extinction⁷⁴¹. Ou encore :

La profonde originalité de l'Internet tient à ce paradoxe : bien qu'utilisé très largement à domicile, [ce qu'il faut remettre en doute aujourd'hui avec l'internet mobile !], ce nouveau média à tout faire est plutôt lié à la culture de sorties dont sont porteuses les fractions jeunes et diplômées de la population, celle dont le monde de loisir est le plus tourné vers l'extérieur du domicile et la participation à la vie culturelle est la plus forte.⁷⁴²

Avec les dispositifs de communication mobile, nous assistons aujourd'hui à la concrétisation du « mythe de l'ubiquité », d'une utopie de la communication « partout, toujours »⁷⁴³, et, n'en déplaise dans un sens à Jean Baudrillard qui annonçait la mort de l'échange symbolique, à une explosion extraordinaire des échanges de signes, matériellement, et immatériellement. Plus que jamais les systèmes de significations imaginaires sociales sont en mouvement, s'éclatent, se scindent, se croisent, se conjuguent, se cristallisent ici et là selon un monde à la carte que les individus, faute de mieux, exploitent et expérimentent dans une aventure quotidienne, à travers laquelle chacun trouvera de quoi enrichir son épopée individuelle, semble-t-il en faisant leur la maxime rendue célèbre par l'ouvrage de Jon Krakauer : « Le bonheur n'est vrai que quand il est partagé »⁷⁴⁴.

En fait d'activités sociales numériques, nous assistons à montée de nouvelles formes de

740 Voir Hervé Glevarec, *La culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris, La Documentation française, coll. « Questions de culture », 2009, 184 p.

741 Philippe Breton, Serge Proulx, *L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication*, Paris, La Découverte, 2002 (1^{ère} éd. 1989), 376 p.

742 Oliver Donnat, *Les pratiques culturelles des français à l'ère numérique – Enquête 2008*, cité par Pierre Merklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2011 (1^{ère} éd. 2004), p. 84.

743 Christian Licoppe, « Mobilité, ubiquité et sociabilité », in Christian Licoppe (dir.), *Op. Cit.*, p. 76.

744 Jon Krakauer, *Into the wild. Voyage au bout de la solitude*, traduit par Christian Molinier, Paris, Presses de la Cité, 1997 (1^{ère} éd. 1996, Villard Books), p. 227.

socialisation, au sens où l'entend Georg Simmel, c'est-à-dire :

la forme qui se réalise suivant d'innombrables manières différentes, grâce auxquelles les individus, en vertu d'intérêts – sensibles ou idéaux, momentanés ou durables, conscients ou inconscients, causalement agissant ou téléologiquement stimulants – se soudent en une unité au sein de laquelle ces intérêts se réalisent⁷⁴⁵.

VIII. A. 2. a) Les ritualités connectives

Ce qui se déroule sous nos yeux aujourd'hui, et qui laisse certains observateurs perplexes, c'est vraisemblablement un ensemble de pratiques à partir desquelles se modèlent en permanence les identités culturelles. Car quels seraient les intérêts des individus aujourd'hui, sinon de saisir la première occasion venue pour se sentir faire partie d'une unité, parmi ses semblables, dans une jungle urbaine mécanique, rationnelle, où nos individualités sont réduites à des points et des lignes vectorielles dessinant des flux, dans un monde où les frontières des nations ont tout autant été mises à mal que les grandes utopies sociales ou les valeurs communautaires, ne laissant de la place au déploiement des désirs autrement que par les processus marchands qui ne nous laissent choisir qu'entre un produit A, un produit B, un produit A', B', etc. ? L'individualisme contemporain souffre du monde qui l'a couvé, c'est-à-dire « le champ de bataille spatio-temporel d'une modernité éprise de raison et de rationalité, capable de concevoir et de programmer l'organisation des sociétés et du monde naturel selon des idéaux de bien-être, d'efficacité, de productivité et de lendemains chantants »⁷⁴⁶, et pourtant où la catastrophe est *ambiance*, puisque la catastrophe (guerre, accident nucléaire, terrorisme, dictature...), n'est plus seulement un « spectacle » que les médias de masse exorcisaient et reléquaient dans un arrière-plan spatio-temporel, par le biais de la fenêtre télévisuelle. Les risques ne sont plus seulement des « *passagers clandestins de la consommation normale* [...] véhiculés par le vent et par l'eau »⁷⁴⁷, ils se sont, sous l'effet d'une connectivité numérique exacerbée, immiscé jusque dans nos poches sous la forme d'un petit objet luminescent et rectangulaire, et résonnent en permanence, comme un écho continu, à chaque petite sonnerie électronique lorsque les applications d'actualité nous informent continuellement du drame quotidien

745 Georg Simmel, *Op. Cit.*, p. 122.

746 Philippe Joron, *Op. Cit.*, p. 143.

747 Ulrich Beck, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, traduit par Laure Bernardi, préface de Bruno Latour, Paris, Flammarion, coll. « Champs - Essais », 2008 (1^{ère} éd. 1986, Suhrkamp Verlag KG), p. 74. C'est l'auteur qui souligne.

auquel nous participons (#JeSuisEnSecurite).

Comment comprendre aujourd'hui, au cœur de cette impétuosité du risque, les micro-ritualités qui ont pris forme en l'espace de quelques années, à l'instar par exemple de la résurgence des *ghetto blasters* qui, sous leur forme miniaturisée, accompagne les errances urbaines de la jeunesse contemporaine ? À qui sont destinés les *selfies* ? Comment rendre intelligible l'addiction des nouvelles générations à SnapChat, Instagram, Pinterest, Périoscope⁷⁴⁸, autrement que par l'importance grandissante d'attitudes individuelles qui souhaitent partager *ici et maintenant* leurs émotions, leurs sensations, leurs impressions, pour conjurer le sort ?

Selon Michel Maffesoli, nos sociétés contemporaines se caractériseraient par la résurgence de formes sociales et de pratiques « archaïques » qui, à l'aide du développement technique, permettraient aux individus désolidarisés de reconquérir leur place au sein d'un corps social significatif pour retrouver un sentiment de sécurité existentielle. Ces micro-rituels numériques ne sont pas « finalisés », « orientés vers un but », puisque leur rôle est de « conforter le sentiment qu'un groupe a de lui-même »⁷⁴⁹. Ainsi se retrouve confrontée l'idéologie moderne face à une vie quotidienne qui ne trouve guère dans les valeurs du progrès que dégradation des conditions de vie. Si la rationalisation des liens sociaux sous-tendue par le contrat social amène de l'isolement, alors foin de ce contrat ! Il s'agit de « faire corps » dans un esprit nihiliste qui ne laisse de répit qu'aux moments présents dans lequel peut exsuder en toute liberté la profondeur de nos affects et des liens indéfectibles qui nous lient à notre « tribu ».

Les capacités techniques des outils médiatiques numériques favorisent cette « présence connectée », cette société du contact sans contact, cette « nouvelle économie de la présence »⁷⁵⁰, qui peut être mise en relief, comme le souligne Christian Licoppe, par l'augmentation exponentielle de la fonction phatique de la communication (les expressions d'émotion, d'états physiques, ...). « La prolifération des contacts est garante du lien. Cette présence connectée brouille les frontières entre présence et absence, puisqu'à force d'enchaîner les contacts, les participants sont toujours un peu présents à l'autre »⁷⁵¹. Et son confrère de rajouter : « En tant qu'espace de parole et de partage des joies et de la souffrance, les communautés virtuelles sont des lieux de reconstruction d'un lien de

748 Selon Médiamétrie, 93,4 % des 15-24 ans se rend sur les réseaux sociaux grâce à leur téléphone mobile : Anonyme, « La NetLetter de Juillet 2016 », *Médiamétrie*. Juillet 2016. URL : <http://www.mediametrie.fr/internet/pages/la-netletter-de-juillet-2016.php?rubrique=&p=3,147&page=233#actu1> (dernière consultation le 12/08/2016).

749 Michel Maffesoli, *Op. Cit.*, 226 p.

750 Régis Debray, *L'obscénité démocratique*, Paris, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2007, p. 67.

751 Christian Licoppe, « La "présence connectée" », in Christian Licoppe (dir.), *Op. Cit.*, p. 30.

fraternité où peuvent se briser les murs du silence »⁷⁵².

À ce titre, ce ne sont pas tant les « émoticônes » ou les *mèmes*, que les « hashtags » qui font figure idéal-typique d'une synergie entre les formes d'expression émotionnelles et le potentiel technique des outils médiatiques numériques. Tous les événements, phénomènes sociaux, émotions, sentiments peuvent être réduits à quelques mots mis bout-à-bout et inséré par le symbole : « # ».

Car c'est véritablement le caractère viral du hashtag qui nous permet de le considérer comme le *summum* techno-social de l'expression d'une sensibilité sociale affective. Même si les émoticônes, les *émojis*, les *mèmes*, permettent de retranscrire des états d'âme, ils n'ont pas le pouvoir « infectieux » du hashtag. Comme le rire, la tristesse, l'allégresse et les larmes se propagent au sein d'une communauté d'affinités, les hashtags se répandent de manière virale dans le cyberspace. La publication d'un hashtag ne renvoie à rien d'autre que l'expression d'une individualité qui « sait » que d'autres individualités se reconnaîtront dans la synthèse sémiotique de quelques signes linguistiques, à partir desquels les subjectivités entreront en résonance. #NousSommesUnis, #Apero, #OMG⁷⁵³, #YOLO⁷⁵⁴ #OnAGagné, autant d'incantations électroniques qui participent à l'accentuation d'un présent et qui permettent à l'homme contemporain de répondre au défi que leur posait Max Weber : « comment se montrer à la hauteur du quotidien ? »⁷⁵⁵

VIII. A. 2. b) « L'ordinaire événementiel »⁷⁵⁶

Dès lors que les passions trouvent grâce à la technologie numérique un terrain prolifique, et que cette dernière offre potentiellement les techniques d'une *reproductibilité infinie du réel*, tout devient susceptible de pouvoir être enregistré, partagé, publié, diffusé, ... Dans un de ses articles, Philippe Joron proposait de manière judicieuse d'analyser les émissions de télé-réalité comme l'ouverture de la grande messe télévisuelle à la vie des gens de peu (le commun des mortels) et de

752 Nicolas Auray, « Les communautés en ligne et les nouvelles formes de solidarité », in Christian Licoppe (dir.), *Op. Cit.*, p. 57.

753 « Oh My God » (Ho mon dieu).

754 « You Only Live Once » (Vous ne vivez qu'une fois).

755 Max Weber, *Le savant et le politique*, traduit par Julien Freund, préface de Raymond Aron, Paris, Plon, coll. « 10/18 », 1963 (1^{ère} éd. 1917-1919, Mohr), p. 108.

756 Philippe Joron, « L'ordinaire événementiel », *Les Cahiers Européens de l'Imaginaire*, n°6, « Le Fake », Mars 2014, pp. 182-186.

beaucoup (les *peoples*). Avec le développement des pratiques numériques connectées et mobiles, se développe par excès, comme une sorte de formalisme mimétique, non pas simplement la réappropriation des modèles de télé-réalité comme cadre des activités quotidiennes (ce qui impliquerait un surcroît épuisant de travail pour élaborer un décor à chacune de nos publications ou apparition), mais bien la télé-réalisation de notre banalité existentielle, c'est-à-dire une expérience du quotidien qui ne peut devenir réalité et vérité que lorsqu'il est partagé, diffusé, suivi, *liké* et commenté par les « *followers* » et les usagers. Nous n'avons pas seulement à faire à l'élaboration massmédiate d'un cadre théâtral qui permettrait aux heureux élus de « montrer sa vie, à grands coups de banalités événementielles, de la mettre à nu et en partage dans un *fake* de circonstance qui lui donnerait une meilleure appétence »⁷⁵⁷, mais bien aussi à l'accroissement d'une expérience non pas factice, mais *factuelle*, produite instantanément, dans l'instant où elle se réalise, et dont la valeur est proportionnelle au nombre de *rétroactions électroniques*. À l'instar de la maxime « ce qui ne passe pas sur TF1 n'existe pas »⁷⁵⁸, attribuée à l'ancien Président-Directeur-Général de la chaîne TF1, nous pourrions dire qu'aujourd'hui, ce qui n'est pas diffusé dans le cyberspace n'existe pas.

Dès lors, si les mass-médias avaient d'une certaine manière un pouvoir cathartique, par le biais duquel l'ingénierie culturelle tendait à canaliser les pulsions émotives, à contenir les passions, à les cantonner dans le cadre de notre foyer privé, les outils médiatiques numériques n'ont pas encore trouvé d'équilibre, une manière d'endiguer l'échappatoire affective qui se déploie dans le cyberspace, si ce n'est par une régulation et une censure difficiles des contenus. Un point commun pourtant réunit les médias de masse, et ce que Manuel Castells appelle la « Mass Self Communication » (la communication de masse individuelle), qu'il conçoit comme « une nouvelle forme sociale de communication certes massive, mais pourtant produite, reçue et ressentie individuellement »⁷⁵⁹ : c'est la logique de la performance et de l'audimat. Qui n'a pas désespéré de solitude en ne voyant pas sa « publication Facebook » se remplir de *like* et de commentaires ? Quel niveau de détresse sociale éprouve une personne à qui on ne renvoie pas de signe positif afin qu'elle puisse se rendre compte de toute l'importance de son aventure existentielle ?

757 *Idem*, p. 183. C'est l'auteur qui souligne.

758 Patrick Le Bel, « *Madame, Monsieur, Bonsoir...* ». *Les dessous du premier JT de France*, Paris, Éditions de Panama, 2008, p. 101.

759 Manuel Castells, « Émergence des "médias de masse individuels" », *Le Monde diplomatique* [en ligne], n°629, Août 2006, p. 17. URL : <https://www.monde-diplomatique.fr/2006/08/CASTELLS/13744> (consulté le 05/01/2016).

Alors que « tout le monde veut être quelqu'un, et personne monsieur Tout-Le-Monde »⁷⁶⁰, et même si les processus d'« idéalisation » ne se réalisent pas de la même manière qu'Erving Goffman les analysait, la présentation de soi ne s'effectue plus par la « mise en scène la vie quotidienne »⁷⁶¹, à travers l'élaboration et l'apprentissage d'un « rôle », et un ensemble de *techniques théâtrales*, mais *en direct live*, « telle quelle », en déléguant à la *technique numérique* toute la puissance qu'elle a de reproduire instantanément et efficacement le réel. Périscope, la « carte mondiale des live » que propose Facebook, les plateformes de « stream » telles que Twitch (pour les jeux vidéos), Streamsport, Ustream (« *the future of video* »⁷⁶²), LiveStream (« it's différent when it's live »⁷⁶³), mais aussi désormais Youtube, autant d'application qui permettent inlassablement de diffuser, en privé ou en public, n'importe laquelle de nos activités quotidiennes, et d'interagir par le biais de messageries instantanées avec les personnes connectées. Pour Philippe Joron :

si l'homme est ce qui lui reste, il est alors son propre quotidien. S'il est ce qui lui manque, il cherchera obstinément à s'extirper de l'ordinaire de sa condition pour effleurer une quelconque situation exceptionnelle, aussi fugace soit-elle. Quitte à faire de son quotidien un événement permanent. Un quotidien en état de sudation, qui n'a de cesse de s'agiter sur les écrans pour imposer sa vérité. Un quotidien qui exprime à chaque instant son état d'exceptionnalité en vertu duquel il impose inlassablement sa souveraineté⁷⁶⁴.

Cependant, la reproductibilité technique à l'excès de la réalité pose problème : si la télé-réalisation du quotidien augmente la certitude d'en faire partie, dans la jouissance de son partage, elle ne signifie pas pour autant la preuve de son authenticité. Par sa reproductibilité technique, la diffusion du réel en direct le dépossède de son authenticité, elle lui fait perdre son aura, sa valeur profonde : celle d'être originale, unique. Comme nous l'avons déjà souligné, avec Walter Benjamin, « tout ce qui relève de l'authenticité échappe à la reproduction »⁷⁶⁵. Si le réel a une valeur historique, comme le sous-entend le philosophe, sa reproductibilité technique l'en dépossède, l'altère, elle ne devient qu'un calque, mi-transparent, mi-opaque, sur lequel se complaît le schéma d'une

760 Régis Debray, *Le feu sacré. Fonctions du religieux*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003, p. 165.

761 Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : la présentation de soi*, traduit par Alain Accardo, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1973 (1^{ère} éd. 1959, Doubleday & Company Inc.), 251 p.

762 « Le futur de la vidéo » : Anonyme, « The future of video », *UStream*. URL : <http://www.ustream.tv/> (dernière consultation le 30/08/2016).

763 « C'est différent quand c'est en direct » : <http://livestream.com/>, (dernière consultation le 30/08/2016).

764 Philippe Joron, *Op. Cit.*, p. 184.

765 Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, traduit par Maurice de Gandillac, Paris, Éditions Allia, 2003, p. 14.

standardisation généralisée. « En multipliant les exemplaires [la technique de reproduction] substitue à son existence unique son existence en série »⁷⁶⁶. À mesure que s'intensifient les processus d'enregistrement et de diffusion (au sein du cyberspace) de notre expérience quotidienne, s'intensifie parallèlement la perte de cette expérience comme expérience authentique, puisque sa reproduction ne nous appartient plus, nous n'y avons plus prise : nos propres activités deviennent autres, aliénées. La reproduction en direct nous confisque de l'immanence de la réalité : devenant pure information électronique, quantité de *bits* et d'*octets*, l'expérience se détache de tout référentiel, et, pour reprendre les mots de Jean Baudrillard, devient en quelque sorte, au yeux des *followers*, plus réel que la réalité elle-même, en se présentant telle qu'elle, dénuée de tout artifice. « Quand le contenu se courbe devant l'apparence, la forme dépasse le fond »⁷⁶⁷, résume Juremir Machado Da Silva : augmentée par la possibilité d'un partage mondial et instantané, la forme du direct offre alors un statut d'authenticité à la construction scénique de la réalité. « En fait, ce n'est plus du réel, puisqu'aucun imaginaire ne l'enveloppe plus. C'est un hyperréel, produit de synthèse irradiant de modèles combinatoires dans un hyperspace sans atmosphère. »⁷⁶⁸

Cette hypervisualité, cette forme de réduction du réel au visuel est d'ailleurs ce que le sociologue nomme obscénité : ce qui advient « quand il n'y a plus de spectacle, plus de théâtre, plus d'illusion, quand tout devient d'une transparence et d'une visibilité immédiate, quand tout est soumis à la lumière crue et inexorable de l'information et de la communication »⁷⁶⁹.

La promiscuité et l'accessibilité quasi-absolue, à tous les recoins de la planète, de notre intimité la plus profonde, dont les merveilles, les instants et les passions sont enregistrés sur nos smartphones et déployés sur le réseau mondial rend effective (à ce titre, la carte des *live* Facebook est tout à fait significative), sous l'avatar d'une authenticité à tout épreuve, ce que Régis Debray appelle derechef « *Ob-scenus* : ce qui reste d'un homme quand il ne se met plus en scène. [...] Quand s'exhibe ce que l'on doit cacher ou éviter »⁷⁷⁰. Comment ? Notre société, obscène ? Et le médiologue de répondre : Oui, paradoxalement :

Obscène un pays qui ne décolle plus de ses lucarnes, fasciné par ses propres reflets sur un écran-

766 *Idem*, p. 16.

767 Juremir Machado da Silva, *Les technologies de l'imaginaire. Médias et culture à l'ère de la communication totale*, traduit par Erwan Pottier, Paris, La Table Ronde, 2008, p. 4.

768 Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1981, p. 11.

769 Jean Baudrillard, *L'autre par lui-même. Habilitation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1987, p. 20.

770 Régis Debray, *L'obscénité démocratique*, Paris, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2007, p. 31.

miroir. [...] La même société, dite par antiphrase de spectacle, qui discrédite le spectaculaire, délégitime les secrets, – et abandonne à la fois la distance et la retenue. [...] Obscène, oui, la gloutonnerie optique des caméras de surveillance, avec son « jugez-vous les uns les autres », se méfiant des seuils, des sas et des rites de passage, rétive aux recoins, rêvant une humanité lisse et tout d'une pièce, éclairée au scialytique, comme au bloc opératoire.⁷⁷¹

VIII. B. La construction numérique des identités

En acceptant, à nouveau avec Régis Debray, qu'« il n'y a pas d'identité possible sans frontières »⁷⁷², et que « c'est l'altérité qui introduit à l'identité, notion éminemment interactive »⁷⁷³, nous devons considérer la manière dont les pratiques numériques participent à leur manière des processus de socialisation et d'identification.

VIII. B. 1) De l'anomie à l'anomie

Si toute identité (individuelle et collective) se construit au sein d'un système de significations sociales, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu⁷⁷⁴ sur la base d'un socle symbolique, pouvant être concrétisé par un ensemble de techniques ; et plus largement, si ces identités sont produites en fonction des rapports que l'on entretient au sein d'un groupe socio-culturel, en opposition avec un système de significations sociales différent de celui auquel on se rattache, nous pouvons envisager que l'abolition actuelle des frontières classiques avec l'*autrui*, au sein du cyberspace, déstructure, ou tout au moins reconditionne le cadre « traditionnel » au sein duquel se configurent nos appartenances sociales et les processus de socialisation.

Il se pourrait bien qu'à l'interface des évolutions des formes de sociabilité et des transformations de l'espace public provoquées et accompagnées par le développement d'Internet, les mutations les plus profondes concernent en définitive les processus de construction des identités. De quelque façon qu'on les appelle aujourd'hui – invention de soi [Kaufmann], production de soi [Cardon, Delaunay-Tétérel], figuration de soi, design de la visibilité [Cardon] exposition de soi [Granjon, Denouël] –

771 *Idem*, pp. 33-37.

772 Régis Debray, *Le feu sacré. Fonctions du religieux*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003, p. 191.

773 *Idem*, p. 167.

774 Voir ici le chapitre II. C. 1) Les systèmes de significations sociales, p. 128.

[...] ils se jouent toujours au point de rencontre de la construction de soi sous le regard des autres [Mead] et de la présentation de soi [Goffman].⁷⁷⁵

L'image du réseau, découlant de l'hyperconnectivité généralisée, de plus en plus présente pour qualifier la forme que prennent les relations sociales, implique alors une redéfinition des processus d'identification sociale, redéfinition non pas contrôlée institutionnellement mais plutôt de manière « sauvage ». La notion de « sauvage », telle que l'emploie Roger Bastide à propos des phénomènes religieux, s'oppose à celle de « domestiqué », c'est-à-dire qu'elle met l'accent sur le caractère « non administré » de certains processus collectifs dès lors que le cadre de l'existence sociale n'est plus homogène, mais hétérogène. « Par définition, le sauvage est ce qui est hors de toute loi, quand il ne veut pas plus encore, contestation d'un quelconque règle »⁷⁷⁶.

Dans ce sens, il serait peut-être intéressant d'utiliser la notion d'« anomie », afin d'exprimer, dans les deux sens de son usage, à la fois un dérèglement normatif et des « arts de faire » (Michel de Certeau). Émile Durkheim comprend l'anomie comme un « état de dérèglement »⁷⁷⁷, une « pathologie sociale », une perte de repère au sein des systèmes de signification sociale, engendrant des processus de déstructuration sociale (qui peuvent par exemple conduire au suicide). Cet usage renvoie un penchant négatif des processus de socialisation, lorsqu'ils ne sont pas clairement « administrés » par les institutions sociales. Ainsi, la socialisation électronique pourrait venir contrecarrer cet état de dérèglement engendré par la rationalisation générale de l'existence exercée par le développement de la modernité.

Dans un autre sens, plus « positif », l'anomie désigne chez Jean-Marie Guyau l'« absence de loi fixe »⁷⁷⁸, mais renvoie à des processus créatifs. La morale anomique en cela s'oppose à la morale positive : « l'homme, délié par le doute de toute obligation absolue, retrouve en partie sa liberté »⁷⁷⁹. Dans ce sens, l'anomie du monde numérique permettraient aux individu de tisser leur identité

775 Pierre Merklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2011 (1^{ère} éd. 2004), pp. 38-39.

776 Roger Bastide, *Le sacré sauvage*, préface de Henri Desroche, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1975, p. 227.

777 Émile Durkheim, *Le suicide. Étude de sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1990 (1^{ère} éd. 1987, Librairie Félix Alcan), p. 281.

778 Jean-Marie Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Librairie Félix Alcan, 1907 (1^{ère} éd. 1885), p. 165.

779 *Ibidem*.

sociale à travers une multiplicité de relations exprimées contre une morale orthodoxe, et dans l'intensivité de l'instant.

En même temps que la forme du réseau abolit les structures hiérarchiques classiques et délite les cadres de socialisation traditionnels, dans un mouvement d'aplanissement horizontal, elle complexifie les possibilités d'attache normative au sein d'un groupe socio-culturel précis. Contre les processus anomiques de Durkheim, la morale anomique de Jean-Marie Guyau peut nous permettre de comprendre comment les identités aujourd'hui puisent dans ce que Max Weber appelait un « polythéisme des valeurs ». L'éclatement des systèmes de significations, c'est-à-dire le bouillonnement et le foisonnement culturel induit par la mondialisation, implique le démantèlement d'un seul et même modèle normatif et moral, au profit d'une profusion de systèmes de significations sociales.

VIII. B. 2) Vers la communitas

Dans un autre registre de langage, nous pouvons dire avec Pierre Musso que « Les TIC [Technologies d'Information et de Communication] permettent aux utilisateurs de se différencier socialement ou suscitent des phénomènes de mimétisme (formation de "tribus") »⁷⁸⁰. Cette idée fait échos à la thèse de Michel Maffesoli selon laquelle les sociétés actuelles verraient en son sein le déploiement d'un « néo-tribalisme », qui reposerait sur le partage, à un moment donné, d'un territoire « réel ou symbolique »⁷⁸¹, et qui serait « caractérisé par la fluidité, les rassemblements ponctuels et l'éparpillement »⁷⁸². Les « communautés numériques », c'est-à-dire la confluence régulière d'individualités au sein d'un espace immatériel autour de valeurs partagées, vivent une socialisation à la carte, encloses en quelque sorte au sein d'un groupe affinitaire à l'intérieur duquel les subjectivités se confondent et se confortent les unes les autres.

Les discours des utilisateurs tels que « Je regarde les actualités de *mes* groupes Facebook », « je partage mes photos avec mes amis », mettent en relief, ni plus ni moins, un conformisme culturel parmi tant d'autres, mais accepté, travaillé, choisi, revendiqué, et dont les signes se marquent

780 Pierre Musso, « Usages et imaginaire des TIC. La friction des fictions », in Christian Licoppe (dir.), *Op. Cit.*, p. 201.

781 Michel Maffesoli, *Notes sur la postmodernité : le lieu fait lien*, Paris, Éditions du Félin, 2003, p. 34.

782 Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, p. 98.

ensuite sur les corps, s'expriment par un langage, se traduisent par des goûts musicaux, etc., autant de symboles qui constituent le *style* de la tribu et mettent en œuvre, par de multiples et menus rituels (partage de photos, diffusion de musique en public, selfies collectifs, sms réguliers, ...) des nouvelles formes kaléidoscopiques de « traditions »⁷⁸³, détachées des pouvoirs centraux.

Ce qui est essentiel, c'est que des individus soient réunis, que des sentiments communs soient ressentis et qu'ils s'expriment par des actes communs [...]. Pour prendre conscience de soi, le groupe n'a pas besoin de produire tels gestes plutôt que tels autres. Il faut qu'il communique dans une même pensée et dans une même action [...]. Tout nous ramène donc à la même idée : c'est que les rites sont, avant tout, les moyens par lesquels le groupe social se réaffirme périodiquement.⁷⁸⁴

Nous pouvons ici emprunter à Victor Turner la notion de « *communitas* », qui désigne une configuration sociale au sein de laquelle les individus, hors des structures politiques habituelles, expriment l'idéal d'un « vivre et sentir ensemble », par un ensemble de pratiques (rituelles) à travers lesquelles « les intelligences se pénètrent les unes les autres »⁷⁸⁵. Pour Turner, deux formes d'organisations sociales existent, qui se juxtaposent et co-existent : les premières qui reposent sur un modèle organisé, hiérarchisé, s'établissant sur un ordre politico-économico-légal, incluant des relations sociales différenciées, hiérarchisées, et inégales, tandis que les deuxièmes, qui émergent lorsque les structures sociales « traditionnelles » ne sont pas opérationnelles, se présentent comme des moments où les individus se retrouvent ensemble, de manière égalitaire, à certains moments spécifiques, hors des prescriptions juridiques et morales habituelles, pour n'accepter que la loi du groupe. Ainsi, nous dit-il :

The first is of society as a structured, differentiated, and often hierarchical system of politico-legal-economic positions with many types of evaluation, separating men in terms of « more » or « less ». The second, which emerges recognizably in the liminal period, is of society as an unstructured or rudimentarily structured and relatively undifferentiated *comitatus*, community, or even communion of equal individuals who submit together to the general authority of the ritual elders.

I prefer the Latin term « *communitas* » to « community », to distinguish this modality of social

783 Comme le souligne Martine Ségalen, « ce que l'on nomme aujourd'hui tradition doit d'avantage à une contamination horizontale, au sein d'un groupe d'âge, que verticale, de parent à enfant. »

Cf. Martine Ségalen, *Rites et rituels contemporains*, Paris, Éditions Nathan, 1998, p. 113.

784 Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, présentation par Michel Maffesoli, Paris, CNRS Éditions, 2007 (1^{ère} éd. 1912, Librairie Félix Alcan), p. 553.

785 *Idem*, p. 611.

relationship from an « area of common living ».⁷⁸⁶

Et de rajouter :

Essentially, *communitas* is a relationship between concrete, historical, idiosyncratic individuals. These individuals are not segmentalized into roles and statuses but confront one another rather in the manner of Martin Buber's « I and Thou ». Along with this direct, immediate, and total confrontation of human identities, there tends to go a model of society as a homogeneous, unstructured *communitas*⁷⁸⁷.

Cette forme d'organisation – la *communitas* – se déploie de manière temporaire, en porte à faux vis-à-vis des structures juridiques et politiques, sur la base d'une norme relationnelle : la libre association spontanée de « personnes » partageant les mêmes valeurs. Depuis les premières communautés d'informaticiens et de hackers qui, dans les années 1980, entrevoyaient les possibilités utopiques de nouvelles configurations sociales favorisées par la technique informatique, jusqu'aux actuels réseaux d'affinités kaléidoscopiques que les outils médiatiques contemporains, hyperconnectés et mobiles, mettent en évidence, les *communitas* numériques étendent leur forme libertaire et libérée.

Chaque *communitas* en quelque sorte se présente comme une « société contre l'État », où dans chacune d'entre elles le « pouvoir » s'échappe de tout monopole, de toute centralité, de toute séparation, puisque c'est par le biais de la *technique* que se construit toute relation de pouvoir (technique administrative, technique de chasse, technique de communication...). Les processus communicationnels numériques, par l'horizontalité des échanges, par leur dynamique interactive propre, et la difficulté d'instaurer des divisions hiérarchiques sur le critère de la propriété privée ou

786 Nous traduisons : « Le premier renvoie à une société structurée, différenciée, et souvent un système hiérarchique de positions politico-économico-légales avec plusieurs types d'évaluation, séparant les hommes en termes de « plus » ou de « moins ». Le second, qui émerge de manière reconnaissable à un point limite, renvoie à une société non-structurée ou structurée rudimentairement selon des comités relatifs indifférenciés, une communauté, ou la communion régulière d'individus égaux qui se soumettent ensemble à l'autorité générale des anciens rituels. Je préfère le terme latin « *communitas* » à celui de communauté pour distinguer ces modalités de relations sociales de celles de la vie de tous les jours ».

Cf. Victor Turner, *The ritual Process. Structure and anti-structure*, New York, Cornell University Press, 1977 (1^{ère} éd. 1969, Aldine Publishing Company), p. 96.

787 Nous traduisons : « Sur le principe, la *communitas* est une association entre des individus concrets, historiques, particuliers. Ces individus ne sont pas restreints au sein de rôles et de statuts mais se mesurent au contraire les uns aux autres à la manière du « Je et tu » de Martin Buber. De cette confrontation directe, immédiate et totale des identités humaines, se développe le modèle d'organisation homogène, non-structuré de la *communitas* ».

Cf. *Idem*, p. 132.

du « prestige politique », mettent en relief une attention permanente pour empêcher les chefs d'être des chefs politiques. Sur les réseaux sociaux, les forums, les salons de chat, l'abolition de la prétention de « supériorité » passe par exemple par le phénomène du trolling⁷⁸⁸, ou par des règles internes dont le respect est assuré par *des groupes* de modérateurs, ou tout simplement par la censure des utilisateurs eux-mêmes qui voient dans certaines formes de domination symbolique (ou tout du moins des individus qui auraient une prétention de s'accaparer un espace de parole collectif) des contraintes et des limites à leur pratique. Par essence, tout pouvoir est contournable dans l'espace immatériel, il ne peut pas y avoir véritablement de *Prince* dans le cyberspace. Pour reprendre les mots de Clastres, nous pourrions dire que : « En vertu même de l'étroit contrôle auquel la société [...] soumet, *comme tout le reste*, la pratique du leader, rares sont les cas de chefs placés en situation de transgresser la loi primitive : *tu n'es pas plus que les autres.* »⁷⁸⁹

Ces configurations sociales contemporaines mises en œuvres par les usages relatifs aux outils médiatiques numériques, doivent cependant, d'une certaine manière, être relativisées. Impermanents, faciles, fragiles (on se connecte au monde aussi facilement que l'on s'en déconnecte, grâce à quelques mouvements de doigts), non figés dans la continuité, les liens sociaux numériques se développent à l'épreuve, non seulement d'un imbroglio socio-culturel, mais aussi d'une flexibilité relationnelle couplée à une astreinte sociale, une mise à disposition permanente de sa personne aux autres. L'ultra-connectivité, de laquelle découle une « omniprésence continue du tiers », selon l'expression de Bauman, affecte les charges d'engagement réciproques : « l'avènement de la proximité virtuelle rend les connexions humaines à la fois plus fréquentes et plus futiles, plus intenses et plus brèves. Elle tendent à être trop futiles et brèves pour se condenser en lien »⁷⁹⁰, nous dirait le sociologue. Ce n'est pas qu'il en coûte, physiquement et mentalement, pour les individus, de maintenir une attache affective à l'égard de leurs pairs (imaginons le temps dévolu pour entretenir un contact avec plus de 300 « amis »), mais, comme le dirait Pierre Bourdieu, cela demande un « travail social » spécifique destiné à élaborer, maintenir et développer sur le long terme un

788 Le troll, le *trolling*, désigne dans le jargon des usagers du net une pratique (en même temps que le pratiquant) déstabilisante qui se base sur des interventions visant à empêcher le fonctionnement normal des processus communicationnels, soit par des hors-propos, des railleries, des critiques nihilistes, en insérant des sujets polémiques, une saturation de messages, un piratage qui mélange les intervenants, en déplaçant des discussions du fond vers leur forme, en jouant sur les affects, dans le seul but de tourner la situation en dérision.

789 Pierre Clastres, *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1974, pp. 176-177. C'est l'auteur qui souligne.

790 Zygmunt Bauman, *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, traduit par Christophe Rosson, Rodez, Le Rouergue – Chambon, 2004 (1^{ère} éd. 2003, Polity Press), p. 80.

« capital social »⁷⁹¹.

À l'heure de la technique médiatique numérique, ce n'est pas tant une qualité des liens qui s'amointrit, mais une augmentation de leur quantité, de leur densité, et des investissements nécessaires pour « garder le contact » : ce que Mark Granovetter appelle « la force des liens faibles ». Souvent considérés comme source d'anomie (dans le sens durkheimien), les liens faibles auraient ici une force de cohésion, tandis que « les liens forts ["traditionnels"] engendreraient de la fragmentation sociale »⁷⁹². C'est la conclusion que partage également une des enquêtes du CREDOC, s'appuyant sur la thèse de Michel Grossetti : « "une baisse du nombre de liens forts [...] dans un contexte de légère régression générale des liens forts" conjugué à un renforcement des liens "faibles" qui auparavant pouvaient facilement s'endormir »⁷⁹³.

En outre, cet éparpillement des subjectivités au sein de multiples réseaux d'affinités, peut faire apparaître la figure d'une subjectivité multiple, ou, pour reprendre la formule d'Alain Ehrenberg d'un « individu incertain »⁷⁹⁴, qui est sensé gérer son émancipation moderne à l'aune d'un excès de sollicitations et de ressources.

Puisque le *feedback* (une sorte de retour sur investissement) est, pensons-nous, la seule expectative qui sous-tend le partage de sa vie dans le cyberspace, le manque ou l'absence de rétro-action peut impliquer une déstabilisation socio-psychologique, voir favoriser des états anoniques (dans les deux sens du terme). Nous y voyons ici la marque du protocole contemporain selon lequel les individus recherchent un cadre normatif informel, que les interactions des uns et des autres viennent alimenter. Par les multiples « sanctions positives » (félicitations, encouragements, partage de sentiments valorisants, émoticônes ou smileys :, ...) et les « sanctions négatives » (critiques, injures, émoticônes ou smileys :(, ...), pour reprendre les termes de Durkheim, se développe un

791 Celui-ci désigne, pour le sociologue : « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un *réseau durable de relations* plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'interreconnaissance ; ou, en d'autres termes, à *l'appartenance à un groupe*, comme ensemble d'agents qui ne sont pas seulement dotés de propriétés communes (susceptibles d'être perçues par l'observateur, par les autres ou par eux-même) mais sont aussi unis par des *liaisons* permanentes et utiles ».

Cf. Pierre Bourdieu, « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales* [en ligne], Vol. 31, n°1, janvier 1980, p. 2. URL : http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1980_num_31_1_2069 (téléchargé le 13/04/2016). C'est l'auteur qui souligne.

792 Pierre Merklé, *Op. Cit.*, 125 p.

793 Régis Bigot, Patricia Croutte, Sandra Hoibian, Jörg Müller, « Veux-tu être mon ami ? L'évolution du lien social à l'heure du numérique », *Cahier de recherche du CREDOC* [en ligne], n°312, décembre 2014, p. 22. URL : <http://www.credoc.fr/pdf/Rech/C312.pdf> (téléchargé le 24/01/2015).

794 Alain Ehrenberg, *Op. Cit.*, 351 p.

positionnement interindividuel au sein de cadres moraux et normatifs tout aussi spécifiques que pluriels, effectifs, mais éclatés, qui n'ont rien à demander aux institutions rationnelles de la modernité.

Dans ce réseau de relations anxieuses où il n'y a plus de valeur absolue, mais seulement de la compatibilité fonctionnelle, il ne s'agit plus de « s'imposer », de « faire ses preuves » [...], mais de trouver le contact et l'approbation des autres, de solliciter leur jugement et leur affinité positive.[...] Tel est le fondement de la nouvelle *morale* où les valeurs individualistes et idéologiques le cèdent à une espèce de *relativité généralisée*, de réceptivité et d'adhésion, de communication anxieuse – il faut que les autres vous « parlent » (au double sens, intransitif : qu'ils s'adressent à vous – transitif : qu'ils vous expriment et disent ce que vous êtes), vous aiment, vous entourent.⁷⁹⁵

Nous pensons, dans cette perspective, conclure que les outils médiatiques numériques favorisent, au détriment de la socialisation primaire rendue opérante par les institutions traditionnelles (comme l'école et la famille) un renforcement significatif de la « socialisation secondaire », principalement axée sur des *Affinités connectives*⁷⁹⁶, au sein desquelles « chacun a autant de personnalités différentes qu'il y a de "groupes" sociaux distincts dont l'opinion compte à ses yeux »⁷⁹⁷.

Mais dans le même mouvement nous pouvons penser, à la suite de Jean Baudrillard, que si l'individu ne se définit plus que par sa place dans un réseau (où tout est en lien de manière permanente), et si l'on assiste effectivement à une multiplication des possibilités d'identifications sociales, l'individu perd de ses capacités à se définir en tant que tel (c'est-à-dire en tant que sujet indivisible), et devient « "sujet fractal" qui, au lieu de se transcender dans une finalité ou un ensemble qui le dépasse, se diffracte en une multitude d'égo miniaturisés »⁷⁹⁸. La promiscuité obscène dont font preuve les sujets au sein des réseaux numériques est le corollaire de l'effacement de leurs spécificités. Les traits de l'individu contemporain sont celui du Schizophrène : une personnalité altérée en permanence par la multiplication et l'imbrication de stimuli externes, piégées dans une contradiction existentielle.

795 Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, p. 273. C'est l'auteur qui souligne.

796 Vincenzo Susca, *Les affinités connectives. Sociologie de la culture numérique*, Paris, Éditions du Cerf, 2016, 217 p.

797 William James, cité par Erving Goffman, *Op. Cit.*, p. 52.

798 Jean Baudrillard, *L'autre par lui-même. Habilitation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1987, p. 36.

Ce qui le caractérise est moins la perte du réel, comme on dit d'habitude, que cette proximité absolue et cette instantanéité totale des choses, cette surexposition à la transparence du monde. Dépouillé de toute scène et traversé sans obstacle, il ne peut plus produire les limites de son être propre, il ne peut plus se produire comme miroir. Il devient pur écran, pure surface d'absorption et de résorption des réseaux d'influence.⁷⁹⁹

Dans le cyberspace, qu'il apparaisse sous sa véritable identité, ou sous une entité anonyme, le sujet n'est qu'une entité parmi d'autres, qui n'est relié à autrui que par un échange incessant d'octets, d'informations en tout genres. *Un point sans corps dans un espace sans matière, simplement relié à ses semblables par des flux néguentropiques, qui se met à jour en permanence à travers le partage du spectacle de sa propre participation à une vie collective multiple, voilà bien ce à quoi ressemble l'identité numérique. « La réalisation définitive de l'individu coïncide avec sa désubstantialisation, avec l'émergence d'atomes flottants évidés par la circulation des modèles et de ce fait recyclables continûment. »*⁸⁰⁰

En résumé, la technologie numérique se situe au centre d'un paradoxe : elle s'inscrit fondamentalement, par sa nature, dans l'exacerbation du paradigme moderne, d'où en découle la pratique individualisée, en même temps qu'elle tend de plus en plus être le support et le milieu sur lesquelles reposent les multiples socialisations qui s'effectuent à son insu. Faire un à partir du multiple, tout multipliant les critères de son unicité : l'individu contemporain se retrouve devant le paradoxe suivant : si loin et si proche de ses contemporains.

Conclusion intermédiaire

Comme le résume Divina Frau-Meigs, les technologies réticulaires ne mènent « pas directement à la communauté », mais favorisent la « connectivité », « l'interaction », l'association entre « centre et périphérie », entre « identité locale et nationale », entre « dedans et dehors », et ainsi facilitent « la création d'une communauté symbolique, aux rituels partagés ou découplés »⁸⁰¹.

799 *Idem*, pp. 24-25.

800 Gilles Lipovetsky, *Op. Cit.*, pp. 153-154

801 Toutes les citations de ce paragraphe sont issues de Divina Frau-Meigs, *Penser la société de l'écran. Dispositifs et usages*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, p. 77.

Nous pouvons ici détourner, ou plutôt contextualiser la formule de la « négociation » telle que développée par Philippe Combessie en la transférant des pratiques sexuelles vers les relations sociales en général. Si pour le sociologue « Internet étant un truchement qui manipule informations et communications, l'approche de la sexualité en termes de négociations s'y trouve privilégiée »⁸⁰², nous pouvons sans crainte affirmer que le cyberspace peut être vu comme un espace infini de socialité négociée, au sein duquel les individus tissent des relations durables et/ou éphémères sur le principe d'une économie (dans le sens d'échange) de bon procédés. Sans retenir certains aspects concernant les transactions monétaires en *peer to peer* dont les dynamiques sont en plein essor avec ce qu'il est convenu d'appeler l'ubérisation, les relations sociales s'expriment, au sein des réseaux sociaux sous la forme d'une économie et d'un ensemble de transactions symboliques qui se centrent sur l'affectif et la reconnaissance inter-personnelles, où l'*e-reputation* se conjugue parfois à un utilitarisme social : échange de *likes* sur Facebook, don de soi et contre-don sur Instagram, commentaires et petits cœurs sur Périoscope, nombre de vues, etc.

En outre, si la notion de *communitas* nous permet de visualiser, dans sa forme idéal-typique, ce qui se joue au sein des logiques sociales actuelles, nous pouvons sans crainte proposer encore de reprendre la notion d'« identité confinitaire » pour satisfaire les besoins d'une analyse qui prenne à la fois en compte les formes subsistantes et parfois renforcées de l'individualisme moderne, mais aussi les dynamiques de « *cocooning* » dans leur expression actuelle, c'est-à-dire « la bulle rassurante dans laquelle l'individu hypermoderne se (re)construit »⁸⁰³. En reprenant la définition du Littré, qui place ce terme dans le champ de la géographie (« la condition de deux pays qui se touchent »⁸⁰⁴), Olivier Bobineau propose de définir l'« individu confinitaire » de la manière suivante :

L'individu hypermoderne fonctionne et se construit donc selon des confinités – affinités qu'il prend plaisir à confronter, valider, à justifier et à légitimer avec ses pairs, ses prochains affinitaires, avec lesquels il partage ce qui le passionne, le révolte, le questionne, l'attire. L'individu hypermoderne coopte d'autres que lui, certes, mais qui lui ressemblent en ce qu'ils mettent en commun les mêmes

802 Voir sur ce sujet : Philippe Combessie, « Une nouvelle économie des relations sexuelles », *Ethnologie française* [en ligne], vol. 43, 2003/3, p. 384. URL : <http://www.cairn.info/www.ezp.biu-montpellier.fr/revue-ethnologie-francaise-2013-3-page-381.htm> (téléchargé le 01/12/2016).

803 Olivier Bobineau, « La troisième modernité ou l'individualisme confinitaire », *SociologieS* [en ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 06/07/2011, p. 15. URL : <http://sociologies.revues.org/3536> (téléchargé le 24/06/2016).

804 *Ibidem*.

affinités et valeurs et, à ce titre précisément, ils se rassemblent.⁸⁰⁵

Pour autant les tenants et les aboutissant des dispositifs numériques (à qui l'on doit bien évidemment la surexposition de la confinement sociale) ne se résument pas à leur dimension sociales, ou culturelles. Il ont une profonde portée politique, d'autant plus que celle-ci se cache sous un apparent et candide satisfecit.

Le consensus discursif qui entoure les outils médiatiques numériques est un des problèmes qui selon nous, paralyse encore une grande partie des analyses que les sciences humaines et sociales pourraient produire dans ce champs.

805 *Ibidem.*

CHAPITRE IX. LE MEDIUM IMPÉRIAL

« Peut-être la caractéristique fondamentale de la souveraineté impériale est-elle que *son espace est toujours ouvert.* »⁸⁰⁶

Compte tenu des éléments qui précèdent, nous pouvons sans imprudence affirmer que les outils médiatiques numériques contemporains se sont développés au cœur même de la vie sociale, politique et économique des sociétés occidentales, comme technique de traitement de l'information et moyen de médiation privilégié, sinon central. Supplantant en quelque sorte les diverses catégories et plateformes rattachées traditionnellement aux médias de masse, la technique numérique se présente aujourd'hui comme incontournable, et harmonise les protocoles et les formats informationnels. Sans parler radicalement de remplacement, les outils médiatiques numériques intègrent les plateformes mass-médiatiques au sein de leur mode de fonctionnement, tout en transformant à la fois les stratégies de diffusion et les usages qui leur étaient dévolus. Comme le résume Manuel Castells :

Pour la première fois, un supertexte et un métalangage intègrent dans un même système les modes écrits, oral et audiovisuel de la communication humaine. L'esprit humain rassemble toutes ses dimensions dans une interaction nouvelle entre les deux lobes du cerveau, les machines et les contextes sociaux.⁸⁰⁷

La connivence grandissante, au cours du XX^{ème} siècle, entre la « société de l'information », la « société de consommation », et la « société du spectacle » devient symbiotique à l'heure du tout numérique, sous l'impact de l'innovation technique : chaque pan singulier vient se lier de diverses manières à chacun des autres au sein d'un seul et même mouvement autour duquel s'articule le développement du marché libéral mondial⁸⁰⁸, ou comme l'appellent par exemple Luc Boltanski et

806 Michaël Hardt, Antonio Negri, *Empire*, traduit par Denis-Armand Canal, Paris, Exils, coll. « Essais », 2000 (1^{ère} éd. 2000, Harvard University Press), p. 213. Ce sont les auteurs qui soulignent.

807 Manuel Castells, *L'ère de l'information. Tome 1 : La société en réseaux*, traduit par Philippe Delamare, préface d'Alain Touraine, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998 (1^{ère} éd. 1996, Blackwell Publishers), p. 372.

808 Cette connexion entre les différents éléments (consommation, information, spectacle) au sein des mouvements propres à la « loi du marché » est tout à fait consciente et explicitée dès les débuts du développement de la télématique, prémices à l'avènement du monde numérique. Sur ce point, nous conseillons de consulter l'ouvrage de Simon Nora et d'Alain Minc, *L'informatisation de la société. Rapport à M. le Président de la République*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, 162 p.

Ève Chiapello : « le nouvel esprit du capitalisme »⁸⁰⁹.

La notion de dispositif, telle que développée par la pensée Foucauldienne, nous permet ici de révéler la force de cette symbiose politique, économique, sociale et technique. Si Michel Foucault n'a pas véritablement donné de définition canonique de cette notion de « dispositif », qu'il a pourtant contribué dans une large mesure à « démocratiser », il a régulièrement mis en lumière sa profondeur et sa complexité. Ainsi, nous dit-il, le dispositif est :

un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques ; bref, du dit aussi bien que du non-dit [...]. Le dispositif lui-même c'est le réseau qu'on établit entre ces éléments [...]. Le dispositif a donc une fonction stratégique dominante... J'ai dit que le dispositif était de nature essentiellement stratégique, ce qui suppose qu'il s'agit là d'une certaine manipulation de rapports de force, d'une intervention rationnelle et concertée dans ces rapports de force, soit pour les développer dans telle direction, soit pour les bloquer, ou les stabiliser, les utiliser. Le dispositif, donc, est toujours inscrit dans un jeu de pouvoir, mais toujours lié aussi à une ou à des bornes de savoir, qui en naissent, mais tout autant, les conditionnent. C'est ça le dispositif : des stratégies de rapport de force supportant des types de savoir, et supportés par eux⁸¹⁰.

Nous voyons ici la difficulté de rendre compte de la nature d'un dispositif. Étendu, polymorphe, traversant de multiples registres, le dispositif se présente à la fois comme une puissance discursive, sous l'angle d'une fonction stratégique, comme réseau tissé entre des éléments concrets et abstraits. Le dispositif s'incarne matériellement ou symboliquement à travers des rapports de force, en même temps qu'il s'exprime par des formes de connaissances et de pratiques. Par exemple, pour Foucault, les prisons et les hôpitaux sont les éléments architecturaux, juridiques et administratifs d'un dispositif que le bio-pouvoir moderne a institué comme moyen *technique*, rationnel et légal pour le cadrage économique et politique sur lequel il a appuyé sa légitimité (sa domination rationnelle-légale, nous dirait Max Weber), et maîtrisé les formes de production⁸¹¹. Mais le développement des prisons et des hôpitaux est appuyé par une philosophie « hygiéniste » de la

809 Nous renvoyons évidemment à Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011 (1^{ère} éd. 1999), 971 p.

810 Michel Foucault, cité par Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, traduit par Martin Rueff, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages Poche », 2007 (1^{ère} éd. 2006, Nottetempo), pp. 8-10.

811 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975, 318 p.

société, un ensemble de valeurs, un socle juridictionnel, etc. Le dispositif ne désigne pas forcément un objet spécifique, mais un tissu de relations et de mécanismes entre un ensemble complexe d'objets et d'entités. « Le dispositif se réfère ainsi à un appareil formé d'une *série de parties agencées entre elles de telle manière qu'elles influent sur le champs d'action*. Un dispositif indique un arrangement qui a un effet normatif sur son "environnement" *puisque'il introduit certaines dispositions*. »⁸¹²

Comprenant cela, nous proposons ainsi de continuer à analyser les outils médiatiques numériques en tant que moyens techniques qui configurent non seulement les systèmes de significations sociales contemporains mais aussi qui met en œuvre les *dispositions* avec lesquelles œuvre la construction sociale de notre réalité, s'appuyant sur un maillage techno-logique, discursif et imaginaire, ainsi que juridico-administratif.

Si les deux chapitres précédents nous ont permis de mettre en lumière les logiques à partir desquelles, grâce aux nouveaux moyens de médiation numérique, s'agencent et se structurent les identités individuelles et collectives, nous allons montrer dans ce dernier chapitre que les spécificités de celles-ci s'intègrent, au niveau macro-social, ou structurel, au sein d'une nouvelle cohérence économique, elle-même implicitement régulée par son adaptabilité aux divers systèmes qui la traversent. Nous nous arrêterons ici sur le macro-système technique et le macro-système discursif qui s'y attache.

IX. A) La macro-logique

Dans une perspective holiste, il est possible de mettre à jour un jeu structurel, tant dans la sphère matérielle que dans celle du symbolique, qui œuvre en faveur de la constitution d'une technique *sui generis*, c'est-à-dire se présentant comme réalité qui nous serait étrangère, et vis-à-vis de laquelle nous n'aurions pas de prise. Un tissu techno-idéologique composé d'une implacable densité capillaire des éléments et des combinaisons techniques, en même temps que d'un maillage discursif refoulant toute défaillance de la technique numérique : voilà en quelque sorte la nature de

812 Sverre Raffnsoe, « Qu'est-ce qu'un dispositif ? L'analytique sociale de Michel Foucault », *Canadian Journal of Continental Philosophy* [en ligne], Vol. 12, n°1, 2008, p. 47. URL : <http://www.artsrn.ualberta.ca/symposium/files/original/3c4b537da0ef788b0817598f4a4a46cb.pdf> (téléchargé le 18/01/2014). C'est l'auteur qui souligne.

l'« imagination »⁸¹³ contemporaine.

IX. A. 1) Un macro-système technique

L'imbrication actuelle de l'ensemble des techniques aujourd'hui peut se penser comme un réseau dense et interactif qui englobe à la fois les moyens de productions énergétiques, les formes et l'organisation des transports et des communications (pensés sur le mode du *flux*), les modalités d'échange économique, etc. L'interdépendance des diverses concrétisations techniques dans de nombreux domaines – du simple iPod et casque audio à la technologie satellitaire, en passant par la domotique, les *data centers*, les systèmes d'éclairage urbain, les centrales nucléaires, les systèmes de vidéo-surveillance, les caisses automatiques des supermarchés, etc. – doit pouvoir se penser sur un mode global et systémique. Bertrand Gille, proposait en son temps de caractériser cette liaison et cet entrelacs technique à grande échelle, pas toujours évidente au premier abord, par la notion de « système technique »⁸¹⁴, dont on se rappelle qu'il est défini par une interdépendance, une cohérence, et une structure. Pour Alain Gras, la métaphore du « réseau », implicite ici, ou la notion de système technique, ne suffisent pas pour illustrer l'imbrication étroite et irréversible des techniques, notamment à l'heure où la plupart des activités humaines ont été conditionnées par l'arrivée de l'électricité et l'obéissance généralisée découlant de la domestication de cette source d'énergie⁸¹⁵.

La notion de système pose quelques problèmes qu'il s'agit de dépasser lorsque nous devons penser autrement qu'à partir d'un modèle d'arborescence celui sur lequel se déploient les outils médiatiques numériques et les pratiques sociales contemporaines. Jacques Ellul, discutant des caractéristiques de la notion de système relève que celui-ci est un ensemble d'éléments organisé à la fois de manière stable par leurs relations d'interdépendance, mais aussi de manière dynamique par des processus de *feed-back* qui leur assurent une relative adaptabilité en cas de tension interne⁸¹⁶. Pourtant, il ne conçoit pas le *Système technicien* fonctionnant sur un tel processus de rétro-action,

813 Divina Frau-Meigs, *Penser la société de l'écran. Dispositifs et usages*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, p. 71.

814 Voir ici le chapitre I. B. 1. a) Les « systèmes techniques », ou la souplesse dans la détermination, p. 90.

815 Deux romans illustrent tragiquement cette idée d'une subordination totale à l'énergie électrique. Voir René Barjavel, *Ravages*, Paris, Denoël, coll. « Folio », 1943, 311 p. ; et Marc Elsberg, *Black Out. Demain il sera trop tard*, traduit par Pierre Melherbet, Paris, Piranha, 2015 (1^{ère} éd. 2012, Blanvalet Verlag), 571 p.

816 Jacques Ellul, *Le système technicien*, préface de Jean-Luc Porquet, Paris, Le cherche midi, coll. « Documents », 1977, (1^{ère} éd. 1977, Calmann-Lévy), p. 87 sq.

car, nous dit-il « le système technique [moderne] ne tend pas à se modifier lui-même lorsqu'il développe des encombrements, des nuisances, etc., il est livré à une croissance pure »⁸¹⁷. Alors qu'un système doit, pour pouvoir subsister, entrer en interaction avec son milieu, aux yeux d'un Ellul (par exemple), le système technique moderne se développe de manière autonome. Nous ne pouvons suivre, comme nous l'avons vu jusqu'ici, cette pensée : toute technique est étroitement solidaire d'un encadrement politique, et déterminée par des considérations tant sociales qu'économiques. À aucun moment donné le système technique occidental ne s'est développé selon un mode autonome, imperméable aux contingences de toutes sortes. Ce qui par contre semble plus juste, c'est que le système technique absorbe dans sa logique les facteurs de son propre déploiement, c'est-à-dire qu'il tend à tout ramener à sa juste valeur, comme autorité ultime que le monde économique, social et politique lui concède. « Comme mode de dévoilement de notre temps, la technique n'est pas simple instrumentalité. Elle forme une culture du contrôle universel. Rien ne lui échappe, pas même ses créateurs humains. »⁸¹⁸ En ce sens, la technique est plutôt systématique plutôt que pur système clos : elle « conforte » plus qu'elle n'« influence » des systèmes d'actions et de pensées.

Partant de l'abandon des thèses déterministes qui caractérisent régulièrement les technosceptiques, et mettant en avant un rapport multidimensionnel entre les dispositions techniques, politiques, économiques et sociales, Alain Gras va développer, en accord avec le modèle du « tissu sans coutures »⁸¹⁹, la notion de « macro-système technique » pour montrer comment notre vie quotidienne dépend de l'hétérogénéité de l'infrastructure qui caractérise notre monde technique actuel depuis la révolution industrielle, et qui comprend plus que des réalisations matérielles « utilitaires », puisque ces dernières s'inscrivent dans un projet, s'appuyant lui-même sur un ensemble de valeurs et une vision du monde particulière.

Tout d'abord, le macro-système technique est lui-même un ensemble constitué, de manière simplifiée, par :

- un objet industriel, au sens large, telle la centrale électro-nucléaire ;
- une organisation de la distribution des flux, pour continuer le même exemple, le réseau électrique ;

817 *Idem*, p. 126.

818 Andrew Feenberg, *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, traduit par Anne-Marie Dibon, Paris, La découverte/M.A.U.S.S., coll. « Recherches », 2004 (1^{ère} éd. 1999, Routledge), p. 25.

819 Voir ici le chapitre I. B. 2) Un tissu sans coutures, ou la construction socio-technique du monde, p. 98.

- une entreprise de gestion commerciale pour relier l'offre et la demande, EDF dans le cas français.⁸²⁰

À eux seul, ces trois caractères suffisent à montrer que le macro-système technique n'est pas strictement et simplement une imbrication de concrétisations techniques (structure ou objets techniques). Il est l'interpénétration progressive des systèmes technique, social, économique, et politique, la réalisation de leurs relations réciproques, et en ce sens n'a rien d'une structure tangible avec une forme définie. De cette manière, notre macro-système technique actuel, comme matrice d'organisation, est sous-tendus autant par un modèle de production (l'industrie) étayé par un paradigme idéologique (la modernité), résultant d'un projet politique (le progrès sociétal permis par les connaissances scientifiques), des réseaux et des flux matériels et informationnels (des techniques de transport et de communication), et symboliques (des tissus de valeurs collectives), qui participent tous ensemble de relations de *pouvoir* spécifiques.

Le macro-système combine deux types de formes réticulaires : des réseaux organisés, à partir d'objets techniques matériels, se combinent avec des réseaux fondés sur des relations de force et d'intérêts. Ces formes de domination fabriquent du pouvoir social en se combinant avec des formes de la puissance technicienne : les macro-systèmes se construisent autours de réseaux, mais de réseaux selon l'acception qu'en donne Hugues, [...] c'est-à-dire des *Network of Power*.⁸²¹

Le macro-système technique est une vaste *entité*, un conglomérat dont les réseaux ne sont qu'une constituante. Il se présente comme le modèle de développement des sociétés depuis leur entrée dans l'âge industriel. C'est même l'hypothèse que tente de mettre à l'épreuve Pascal Robert :

le macro-système technique émerge en fait a posteriori comme produit d'une maîtrise globale réussie de la dynamique des réseaux issus de la révolution industrielle, conforme/compatible avec les valeurs de la révolution politique et régulé par les (mais également régulateur des) technologies de l'information et de la communication (TIC) qui incarnent la « *control revolution* »⁸²².

Nous ne pensons pas cependant que les Nouvelles Technologies d'Information et de Communication déstabilisent, comme il l'affirme, le MST : à l'heure où les algorithmes se sont immiscés dans les

820 Alain Gras, *Les macros-systèmes techniques*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1997, p. 4.

821 *Idem*, p. 31. C'est l'auteur qui souligne.

822 Pascal Robert, « Vers une déstabilisation des macro-systèmes techniques ? Le travail des technologies de l'information et de la communication », *Flux* [en ligne], n°36-37, 1999, pp. 16-22. URL : http://www.persee.fr/doc/flux_1154-2721_1999_num_15_36_1272 (téléchargé le 17/01/2014).

moindres de nos actes quotidiens, ils permettent de maintenir de manière efficiente l'économie politique contemporaine. De cette manière si les chemins de fers, les États-nations, l'économie capitaliste, le télégraphe, ont par leur fonctionnement imbriqué favorisé l'avènement d'une réalité spatio-temporelle macrosystémique, Alain Gras propose de voir dans le développement du monde numérique :

les éléments qui militent en faveur de la constitution d'un nouveau MST :

- l'espace propre ou cyberspace ;
- le temps propre ou temps instantané ;
- l'interconnexion en réseau ;
- le code commun de décryptage du réel environnant ou numérisation ;
- la normalisation et la formalisation des relations.⁸²³

C'est à la lumière de ces propos que les grilles d'analyses de la théorie de l'acteur-réseau, développée entre autres par Michel Callon et Bruno Latour, deviennent cohérentes, puisqu'elles dépassent les cadres dans lesquels la technique et la société se configureraient dans un rapport déterministe. Les phénomènes sociaux nous disent-ils, sont autant de résultats d'une « association » entre des entités humaines et non-humaines (objets techniques, institutions, etc.). Ces « associations » consistent en un ensemble de relations, et parfois de médiations (intentionnelles ou non), entre acteurs, et qui, à tous les niveaux (micro, méso, et macro) forment un réseau⁸²⁴. Cependant, comme le précise Bruno Latour, il ne s'agit pas d'un réseau au sens commun du terme : « le réseau [ici] ne désigne pas une chose qui se trouverait là et qui aurait vaguement la forme d'un ensemble de points interconnectés, comme le "réseau" téléphonique, le "réseau" autoroutier ou le "réseau" des égouts »⁸²⁵. Le réseau n'est pas représentable sous le modèle d'un filet de pêche, il s'agit plutôt d'un ensemble de traces, des connexions, de forces, des liens qui s'expriment à un moment et peuvent disparaître : « Le réseau est un concept, et non une chose : c'est un outil qui aide à décrire quelque chose, et non ce qui est décrit. »⁸²⁶

823 Alain Gras, *Op. Cit.*, pp. 103-104.

824 Bruno Latour, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, traduit par Nicolas Guilhot, Paris, La Découverte, coll. « Armillaire », 2006 (1^{ère} éd. 2005, Oxford University Press), 400 p.

825 *Idem*, p. 189.

826 *Idem*, p. 191.

Pour saisir davantage la notion de dispositif, en parallèle de celle de macro-système technique, ou de celle de réseau, nous proposons ici de faire écho à l'idée et l'image du rhizome, telle qu'elle a été pensée par Gilles Deleuze et Félix Guattari, et dont les caractères permettent d'illustrer non seulement les principes socio-technique du déploiement des outils médiatiques numériques, mais également de la vie sociale qui s'épanouit à travers ces derniers.

« Le rhizome en lui-même a des formes très diverses, depuis son extension superficielle ramifiée en tous sens jusqu'à ses concrétions en bulbes ou tubercules. »⁸²⁷ Il est surprenant de voir comment, en reprenant les six principes du rhizome établis par les philosophes, s'illustrent les subjectivités de notre monde actuel : les principes de « connexion » et d'« hétérogénéité », le principe de « multiplicité », celui de « rupture assignifiante », de « cartographie » et de « décalcomanie » : telle est en quelque sorte le leitmotiv marketing de l'ingénierie numérique repris en cœur par les utilisateurs. Le rhizome du cyberspace prend forme par la connectivité généralisée et hétérogène (à l'image de Chatroulette), « multiplicité » des lignes de fuite rendues possible par le croisement des relations hypertexte du cyberspace, impossibilité de détruire le réseau, flânerie existentielle.

Le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et même de états de non-signes. Le rhizome ne se laisse ramener ni à l'Un ni au multiple. [...] Il n'est pas un multiple qui dérive de l'Un, ni auquel l'Un s'ajouterait. Il n'est pas fait d'unités mais de dimensions.⁸²⁸

Dans un autre sens, tout comme la vie numérique est constituée par, et constituante d'un dispositif total, le macro-système technique peut être vu comme un rhizome, tout au moins un réseau protéiforme tissé entre des entité intentionnelles et non-intentionnelles : un ensemble d'acteurs humains et non humains, des objets techniques, des individus qui les exploitent, des filières énergétiques, des textes de lois, des juges, des « avatars », des projets politiques, des algorithmes, une vidéo humoristique, des entrepreneurs, des *hackers*, une ligne de code, une sonnerie de téléphone.

Mais la notion de macro-système technique ne peut à elle seule mettre en évidence le maelström dans lequel sont attirés les utilisateurs, et la vaporisation d'une puissance dont on a du mal à dire le nom. Une technique, comme nous l'enseignent Christian Miquel et Guy Ménard, ne

827 Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Rhizome. Introduction*, Paris, Les Editions de Minuit, 1976, p. 18.

828 *Idem*, p. 61.

s'établit et ne se concrétise jamais sans un agencement symbolique et discursif qui tendent à la « sacraliser », sous une forme ou une autre⁸²⁹. Selon leurs propos, nous ne serions donc pas exempts d'une telle logique.

IX. A. 2) Un macro-techno-discours

« Nous vivons, en plein milieu néo-technique, dans une ambiance qui est très largement rhétorique et allégorique »⁸³⁰.

Le 23 août 2016, Facebook publiait un message sur la page d'accueil de tous ses utilisateurs : « Le web a fait son apparition il y a 25 ans aujourd'hui ! Remercions Sir Tim Berners-Lee et les autres pionniers d'Internet d'avoir rendu le monde plus ouvert et plus connecté. » Comment ne pas voir dans cette allégation d'une des plus grandes entreprises de la capitalisation des relations sociales⁸³¹ une *fabuleuse* auto-sacralisation ? Sommes-nous face à l'expression ironique et lyrique d'une satisfaction machiavélique, ou tout simplement ne s'agirait-il pas de ce que nous pourrions appeler la *logique acritique de la technique*, c'est-à-dire les formes discursives à partir desquelles se construit le consentement et le contentement collectif à une technique qui, malgré elle, suscite des inquiétudes multiples ?⁸³²

829 Christian Miquel, Guy Ménard, *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « sociologies au quotidien », 1988, 388 p.

830 Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1968, p. 159.

831 Au premier trimestre 2016, l'entreprise Facebook a réalisé un bénéfice net de 1,3 milliards d'euros, et un chiffre d'affaire de 4,7 milliards d'euros. Voir : Anonyme, « Facebook voit son chiffre d'affaire s'envoler », *Le monde* [en ligne], le 28/04/2016. URL : http://www.lemonde.fr/economie/article/2016/04/28/facebook-devoile-des-chiffres-pour-le-premier-trimestre-2016-meilleurs-que-prevu_4910380_3234.html (dernière consultation le 23/08/2016).

832 Notre pré-enquête révèle que les utilisateurs des outils médiatiques numériques expriment un ensemble d'inquiétudes vis-à-vis de plusieurs éléments rattachés aux usages et aux spécificité des outils qu'ils utilisent.

Ainsi : 69,5% des individus interrogés pensent que leurs données personnelles ne sont pas assez protégées sur leurs plateformes numériques (voir : ANNEXE 2 Pré-enquête par questionnaire Graphiques, p. 443, Graphique « Pensez-vous que vos informations personnelles sont assez protégées ? »).

Lorsque les individus parlent de la technologie numérique en général (« Que pouvez-vous dire de plus sur la technologie de manière générale ? »), les dangers liés à l'addiction, à l'isolement, à la place grandissante qu'ils tiennent au quotidien, aux « effets pervers » liés à une mauvaise utilisation, sont mis en avant de manière récurrente.

À cela s'ajoute une relative inquiétude liée aux risques sanitaires des nouvelles technologies. En France, en 2014, « 74 % des personnes interrogées jugent peu sûres les antennes relais de téléphonie mobile, 73 % jugeant pareillement les téléphones mobiles eux-mêmes. Les deux-tiers (66 %) craignent les champs magnétiques générés par les appareils électriques tandis 62 % se méfient des réseaux Wi-Fi à l'intérieur du domicile ». Voir Régis Bigot, Patricia Crouette, *La diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française. Rapport du CREDOC* [en ligne], 2014, p. 149. URL : <http://www.credoc.fr/pdf/Rapp/R317.pdf> (téléchargé le 24/01/2015).

Ce discours auto-légitimant, entourant tout phénomène technique et participant de la rationalisation et de l'agrément collectif ineffable accordé aux techniques, Dominique Janicaud le nomme techno-discours.

Nous appelons techno-discours un discours ni strictement technique, ni « autonome », langage parasitaire branché sur la technique, contribuant à la diffuser, ou, faute de mieux, à rendre quasiment impossible [...] tout recul radical, toute remise en question du phénomène technique contemporain en sa spécificité.⁸³³

Il en donne les exemples suivants : « une bonne partie de la fonctionnalisation du langage réalisée par l'audiovisuel », « la publicité », « la "pensée" technocratique », « l'excitation informaticienne », « toute la "sauce" politico-idéologico-audiovisuelle sur la compétition mondiale, la productivité, etc. »⁸³⁴ ; c'est-à-dire, pour résumer les grandes lignes, ce qui correspond aux ensembles discursifs qui assoient l'exclusivité de la techno-science comme moyen et fin du progrès social, économique, et politique.

Les outils médiatiques numériques sont insérés, pensons-nous, dans la continuité du socle techno-imaginaire qui a donné son corps et son âme à nos sociétés modernes. Nous assistons, avec leur déploiement viral, à la synchronisation de plusieurs phénomènes : la sacralisation des objets (dans le sens de Jean Baudrillard) qui s'effectue en parallèle de la construction d'une mythologie de la consommation (dans le sens de Roland Barthes), mais aussi l'enracinement de l'autorité statutaire accordée à la science et la technique comme idéologie (dans le sens de Jürgen Habermas) dans laquelle se déploie nos activités quotidiennes. Par cette synchronisation, une sorte de culte entoure les objets connectés avec lesquels nous garnissons nos poches, nos sacs, nos maisons, nos voitures... Non seulement nous accordons, par nos pratiques, un statut d'exception aux outils médiatiques numériques, mais, comme le diraient Miquel et Ménard, « ce n'est pas uniquement pris un à un que les objets techniques deviennent des objets de culte grâce auxquels l'Occidental contemporain acquiert le sentiment de participer à une puissance rassurante et sacrée »⁸³⁵.

L'universalité technicienne se redouble dans le mythe de la transparence de la communication qu'elle

833 Dominique Janicaud, *La puissance du rationnel*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1985, pp. 100-101.

834 *Idem*, p. 101.

835 Christian Miquel, Guy Ménard, *Op. Cit.*, p. 299.

prétend instaurer. [...] En produisant un tel rayonnement mythique, la technique renforce la puissance de son emprise. Non contente de nous obliger à utiliser ses services, elle investit les modèles culturels. Nous appelons « techno-discours » les « ensembles langagiers » qui, à des niveaux culturels et idéologiques très divers, viennent activer et dynamiser la puissance de la technique, en célébrant ses vertus et presque son culte.⁸³⁶

Combien de discours politiques et de spots publicitaires mettent au-devant de la scène le potentiel démocratique des outils médiatiques numériques, stratégies discursives reprises en cœur tout autant par des peuples entiers désabusés, que des institutions nationales en mal d'assurance, voyant respectivement dans ceux-ci les conditions communicationnelles favorables soit à l'affranchissement des premiers vis-à-vis des secondes, soit à une réconciliation réciproque ?

En réalité, l'industrie culturelle actuelle, vantant une techno-démocratie participative et transparente, ne fait que s'approprier et retourner à son propre compte l'*éthique des hackers* qui a pris forme dans les années 1980⁸³⁷, et qui vantait les mérites de processus d'émancipation, de progrès social et individuel, et d'une amélioration des conditions de vie. Comme nous l'avons déjà dit, la première publicité du Macintosh est à ce titre tout à fait illustrative⁸³⁸.

Dans une perspective similaire, les publicités redondantes élaborées pour valoriser les outils médiatiques numériques fonctionnent comme autant de petites expositions universelles, quotidiennes : la puissance, la grandeur (technique), le progrès, l'innovation, sont mis sur un piédestal, et la concrétisation miniaturisée nous en offre un accès *tactile* et quotidien. Que ce soit par un ensemble de slogans : « Prenez le pouvoir » (Numéricable), « Explore beyond limits »⁸³⁹ (Acer), « You don't like the game ? Change it »⁸⁴⁰ (Wiko), « iPhone 5 : et iPhone réinventa l'iPhone » (Apple), « Where do you want to go today ? »⁸⁴¹ (Microsoft) ; ou simplement par la simple exposition visuelle des objets *hightech*, que l'on nous somme de venir « tester » dès la moindre occasion.

Les objets issus de la technologie de pointe incarnent désormais la figure technique, non pas de la

836 Dominique Janicaud, *Op. Cit.*, pp. 130-131.

837 Voir le chapitre : VI. C) *Do it Yourself ?*, p. 245.

838 Kreftovitch1, « Steve Jobs introducing Apple Macintosh in 1984 – Full Version », *Youtube*, le 18/04/2010. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=RcRQWGFJ5YY> (dernière consultation le 28/06/2016).

839 « Explorez sans limites ».

840 « Vous n'aimez pas le jeu ? Changez-le ».

841 « Où souhaitez-vous aller aujourd'hui ? »

machine froide, brute, impersonnelle, monstrueuse par son étrangeté, aliénante, mais plutôt celle de l'objet magique, pratique, indispensable, intelligent, personnalisable. Tout est susceptible de trouver une fonction, et chaque fonction (technique, sociale, naturelle...) est susceptible de trouver une application ou un outil à travers lequel elle s'exercera et se résoudra. Cet objet magique, qui permet de correspondre à n'importe quelle tâche de notre vie quotidienne, l'objet « schizofonctionnel », c'est le gadget : la figure aboutie du smartphone l'illustre dans toute sa profondeur. Comme pour tout gadget, « la fonction visée est si précise qu'elle ne peut être qu'un prétexte : en fait ces objets sont *subjectivement* fonctionnels, c'est-à-dire obsessionnels »⁸⁴². Les multiples *start-up* qui s'évertuent à trouver la dernière innovation techno-sociale révolutionnaire sont autant de concours Lépine que Baudrillard s'amusait à caricaturer. Dans ce passage de la machine au gadget, où c'est d'avantage la correspondance absolue et la synergie dynamique de l'homme et de la technique plus qu'un simple rapport fonctionnel qui se joue, nous voyons la marque d'une « politique de l'imaginaire » qui viendrait baliser les esprits par les marques sémiotiques et symboliques d'une apologie et d'une véritable consécration de la puissance technique : il devient de plus en plus superflu et inutile d'argumenter en faveur de ce pouvoir de la technique numérique, car une sorte d'*habitus*⁸⁴³ de la technique s'est saisi des consciences.

Mais ce techno-discours ne passe pas uniquement par un marketing privé (la publicité) mais bien aussi par des allégations émanant des plus hautes instances institutionnelles. Le rapport Nora-Minc illustre dans le milieu intellectuel, malgré lui, certaines formes d'enchantement, ou tout du moins, permet de faire état d'éléments discursifs qui correspondent, pensons-nous, moins à des présupposés qu'à des ambitions politiques de dynamisation du progrès et de domestication socio-politique de la technique. Pour Dominique Janicaud, « nous retrouvons [dans ce rapport] le mythe [techno-scientifique] et son inévitable puissance, constitutivement liés à la modernité »⁸⁴⁴.

Outre le fait que certaines des propositions sensées cadrer l'économie politique en expansion autour du développement de la « télématique » aient vu plutôt juste, pour l'époque, il est possible de relever que Simon Nora et Alain Minc participent, sous des airs de « pessimisme éclairé », à créer un élan anticipant les formes démagogiques actuelles que la « République Numérique » contemporaine tente de concrétiser. Ainsi, nous assurent-ils, la neutralité des outils techniques en

842 Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1968, p. 160.

843 Pour la définition de la notion d'*habitus*, nous renvoyons à la note n°695, p. 289 du présent travail.

844 Dominique Janicaud, *Op. Cit.*, p. 133.

développement va pouvoir laisser la place à des choix stratégiques : « l'informatique peut être déconcentrée, décentralisée ou autonome : c'est une affaire de choix »⁸⁴⁵. Pour autant, les références et les arguments résonnent creux (un enthousiasme modéré, mais sans réel fondement), et les liens entre les moyens et les fins sont faits de manière un peu alambiquée, sous les augures de la sempiternelle démocratie transparente. L'on peut se demander si Edward Snowden a déjà lu quelques lignes de ce rapport :

Le but devrait être de conforter la liberté de tous dans la transparence plutôt que de préserver les privilèges de certains dans et par l'obscurité. Si la société est suffisamment démocratique pour sécréter ses contre-pouvoirs, si elle est suffisamment mobile pour organiser la lutte contre la « nouvelle délinquance » éventuelle, permise par les techniques de l'ordinateur, le risque n'est pas dans la transparence.⁸⁴⁶

Comment ne pas y voir l'expression inavouée d'une ambition techno-politique douteuse lorsque, pour justifier des bienfaits du potentiel mnésique des outils informatiques (la question des données personnelles), ils relèguent (à la page précédente) ses détracteurs au rang d'allergiques passionnels (le mot est écrit !) : « l'ordinateur et les fichiers ont pris une valeur symbolique qui cristallise les allergies à la modernité »⁸⁴⁷ ; et lorsque l'on admet au paragraphe suivant, comme contre-argument anticipé, que même sans ces outils, le travail de la Gestapo était « efficace » ? Il faut attendre la fin du rapport pour cerner un peu plus le dessein que doivent prendre en main les représentants de l'autorité régaliennne : « face à cet avenir aléatoire, l'essentiel n'est pas de prévoir les effets de la télématique, mais de socialiser l'information. »⁸⁴⁸

Dans un contexte plus contemporain, la loi sur la « République Numérique », portée par Mme Axelle Lemaire, secrétaire d'État chargée du numérique, et promulguée le 07 octobre 2016, se saisit à sa manière des liens qui semblent récurrents entre le mythe techno-scientifique moderne, et les formes politiques s'apparentant à une démocratie progressiste et transparente. Sur la base des trois valeurs constitutives de la devise Républicaine (la Liberté, l'Égalité, la Fraternité), le projet initial se décline en trois grands axes : « Liberté accrue pour la circulation des données et du

845 Simon Nora, Alain Minc, *Op. Cit.*, p. 53.

846 *Idem*, p. 61

847 *Idem*, p. 60.

848 *Idem*, p. 112.

savoir », « Égalité de droits pour les usagers du net », « Fraternité, pour une société numérique ouverte à tous »⁸⁴⁹. Au total, 21330 citoyens ont co-écrit les articles législatifs, c'est-à-dire ont participé, sur la base du volontariat, à la rédaction des propositions et au vote des amendements.

Il est prévu, par exemple pour chacun des axes, « de renforcer et d'élargir l'ouverture des données publiques engagée par l'État et d'établir les contours d'un véritable service public de la donnée » ; d'approfondir la législation sur le droit à « pouvoir librement et facilement disposer de ses données, et récupérer, à sa demande, les courriels, fichiers ou données stockés dans un service de courrier en ligne ou une plateforme d'hébergement de données. [Et à] bénéficier d'un droit à la mort numérique, afin de définir en conscience ses volontés quant à l'usage fait de ses données personnelles après son décès » ; ainsi que d'améliorer l'accès des citoyens aux différents réseaux, « parce que l'accès de chacun au réseau répond à un impératif républicain de solidarité et d'inclusion des citoyens »⁸⁵⁰.

Le dossier de presse, qui résume, à l'issue de la consultation, les principaux points retenus, est introduit par un « édito » de Mme Axelle Lemaire⁸⁵¹. En une seule page, sur environ 200 mots, nous pouvons y lire les termes et expressions suivantes : « enrichi par les internautes », « consultation citoyenne », « idée », « mise en réseau des savoirs, des connaissances, des interprétations », « l'instrument idéal pour parfaire une loi », « République numérique », « un sacré pari », « nous l'avons gagné », « participants », « contributions », « texte de loi enrichi, "augmenté" », « intelligence collective », « gouvernement », « la République se réinvente », « réinventer la participation politique », « pays », « chance », « construire la France de demain »⁸⁵². Nous ne relevons aucune tournure négative, nous ne relevons aucun contre-argument, aucune prise de recul qui pourrait mettre en avant les limites techno-sociales impliquées dans ce projet ; et les termes utilisés s'inscrivent fondamentalement dans une perspective valorisante. Il n'est en aucun cas fait référence à des procédés, processus, ou outils techniques. Les participants-contributeurs-acteurs

849 Voir : Anonyme, « La République Numérique en actes : Objectifs ». URL : <https://www.republique-numerique.fr/> (dernière consultation le 04/11/2016).

850 Voir : *Ibidem*.

851 Nous retranscrivons l'« Édito » en annexes. Voir : ANNEXE 7, « Édito », La République numérique, Mme Axelle Lemaire, p. 567.

852 Nous avons ici essayé de faire passer le texte de madame Axelle Lemaire dans le logiciel d'analyse lexico-métrique Iramuteq, sans grand résultat. En effet, le texte étant très court, les occurrences relevées (« numérique », « loi », « article », « république », « projet ») ne rendent pas compte de manière significative du techno-discours qui imprègne ses propos.

L'analyse et le compte-rendu de la lecture qui est proposé ici n'ont pas été réalisés selon une méthode particulière : nous avons simplement relevé les expressions, notions, et termes qui soulignent la gratification de la technique numérique. Le texte n'est composé que de ça, et en cela il est illustratif du techno-discours.

n'avaient nul besoin de posséder des compétences techniques dans le domaines de l'ingénierie numérique, de l'économie, du politique, de la sociologie, de l'informatique, etc.⁸⁵³ ; il pouvait s'agir de « citoyens », d'« organisations à but lucratif », d'« organisations à but non lucratif », ou directement d'institutions.

Nous voyons dans cet éditorial l'exemple actuel de l'expression du techno-discours : un ensemble de propos empêchant la possibilité d'une mise en doute des bienfaits de la technique numérique : non seulement elle permet ici d'intégrer les citoyens, sous la forme d'une démarche participative, à un processus législatif (la constitution d'une loi !), mais en plus elle s'insère à merveille sur le socle des valeurs de la République, et permet de les sublimer.

Ce projet illustre ce que Divina Frau-Meigs appelle la « convergence » qui consiste d'une part à essaimer les outils médiatiques numériques sous toutes sortes de prototypes, et d'autre part à concentrer sur ces derniers toutes les possibilités et fonctionnalités de traitement et de gestion de l'information, afin que dans la liberté, dans l'égalité, et la fraternité, tous les individus puissent traiter toutes sortes d'informations. Plus spécifiquement, ici, « dans cette visée politique représentative et participative, l'imagination se dote d'une autre caractéristique, la convergence, afin de tenir la promesse égalitaire implicite dans le projet démocratique (une machine = une voix = un vote). »⁸⁵⁴

Nous ne pouvons que comparer ces propos à ceux de Richard Stallman, pour qui la technique informatique est la seule qui permette aujourd'hui de concrétiser les valeurs humanistes et républicaines, mais dans une toute autre perspective : nous reprenons ici le passage déjà évoqué dans lequel le père fondateur du logiciel libre explique ceci :

Liberté parce qu'avec le logiciel libre, l'utilisateur est libre. Égalité parce que par le logiciel libre personne n'a de pouvoir sur personne. Et fraternité parce que nous encourageons la coopération entre les utilisateurs. [...] La liberté zéro est celle d'exécuter le programme comme tu veux. La liberté numéro un est celle d'étudier les ressources du programme et de le changer pour que le programme fasse ton informatique comme tu veux. La liberté numéro deux est celle d'aider les autres, celle de redistribuer des copies exactes du programme quand tu veux, aux autres. Et la liberté trois est celle de contribuer à ta communauté, celle de diffuser des copies de tes version modifiées, quand tu veux,

853 Pour s'inscrire en tant que contributeur, il suffisait simplement d'enregistrer un nom ou un pseudonyme (au minimum deux caractères), un mot de passe, une adresse mail, et de choisir (facultatif) son statut parmi plusieurs catégories : « citoyen », « organisation à but lucratif », « organisation à but non lucratif », « institutions ». Aucune justification n'était demandée.

854 Divina Frau-Meigs, *Op. Cit.*, p. 71.

aux autres.⁸⁵⁵

Nous percevons ici l'écart qui existe entre la conception de la technique numérique des pouvoirs publics, et la conception du pouvoir technique de l'informatique de Richard Stallman, qui, dans le langage courant, est régulièrement qualifié de *hacker*.

Dans cet écart discursif se représente le procédé que nous avons déjà expliqué plus haut : la récupération, sous une forme « idéologique » de l'utopie des *hackers*, et de l'éthique des libristes⁸⁵⁶. Cette récupération passe, comme nous l'avons dit, par l'utilisation de symboles, d'images, de mots et d'expressions qui font échos, dans l'imaginaire social et au sein des représentations sociales sur lesquelles s'appuient les pratiques quotidiennes des utilisateurs, à une technique philanthrope, facteur de progrès humain, avec l'appui de laquelle la société, la politique, et l'économie ne pourraient que mieux se porter.

Parvenu à un tel niveau de grandeur, d'abstraction, de mansuétude, le techno-discours n'est plus seulement exposé de manière consciente, selon un ensemble rhétorique constitué par un argumentaire réfléchi, précis, vertical, massmédiatisé, mais prend la forme bénigne d'une « ambiance idéologique » : il se dissout en continu dans les consciences individuelles, et se renforce par l'exposé quotidien d'une technique bienveillante, intelligente, prodigue, vis-à-vis de laquelle les utilisateurs ne s'interrogent pas, bien au contraire. Si dans certains cas, des raisons pratiques (professionnelles et administratives, pour la plupart) sont invoquées lorsque l'on demande aux utilisateurs s'il peuvent se passer de leurs outils médiatiques numériques⁸⁵⁷, dans d'autres, c'est une assuétude non feinte qui les amène à ne pas pouvoir se passer de ces derniers. Sur l'ensemble des motifs qui justifient le fait de ne pas pouvoir se passer de la technique numérique pendant un mois, le terme le plus récurrent est « besoin ». Voici d'autres exemples : « je peux louper trop de chose en un mois » ; « dur de se déconnecter » ; « même si je pars en sac-à-dos à l'autre bout du monde j'aurais envie de partager mes photos et les moments que je vis avec ma famille et mes amis, et

855 Spaceeman2, « Richard Stallman - 2012-09-28 - Le logiciel libre et votre liberté (à la HEB-ESI et en français) », *Youtube*, le 07/09/2012. URL : <http://www.youtube.com/watch?v=2onsOFWme-Q> (dernière consultation le 22/08/2014).

856 Voir le chapitre V. C. 2. c) Perspectives institutionnelles, p. 226.

857 Alors que 63,7% des personnes interrogées pour notre pré-enquête pensent pouvoir se passer de la technologie numérique pendant une semaine, 51,9% des personnes interrogées pensent ne pas pouvoir s'en passer pendant un mois. Voir ANNEXE 2, Pré-enquête par questionnaire, Graphiques, « Pré-enquête pendant une semaine », et « pré-enquête pendant un mois », p. 443.

j'aurais forcément recours à internet pour trouver les bons plans du lieu où je me trouve » ; « je me sentirais seul, coupé du monde et m'ennuierais » ; « impossible, la dépendance est trop forte » ; « parce que sans ça c'est l'ennui au bout d'un moment (au travail je m'ennuie toujours alors sans ça je meurs) et que c'est la facilité »...

Nous voyons le phénomène s'étendre jusqu'à certains organismes de recherche qui prennent une position axiologique en se déclarant favorables à la valorisation des technologies numériques, en se réappropriant les discours a-critiques entourant les outils algorithmiques. Ainsi en est-il du CREDOC (Centre de Recherche pour l'Étude et l'Observation des Conditions de vie), qui a constitué une équipe dédiée au développement du Big Data⁸⁵⁸, non pas dans un but scientifique, mais commercial.

« En *fait* et au *fond*, si un mythe s'articule autour de la Nouvelle Science, c'est l'inconscient collectif qui en est le porteur, au-delà des intentions masquées ou assumées par quelques auteurs. »⁸⁵⁹

Dans cette perspective, plus qu'un techno-discours, nous sommes en prise avec ce que Pascal Robert appelle un macro-techno-discours :

nous préférons parler de macro-techno-discours (MTD) plutôt que de techno-discours (TD). On peut y voir [...] la volonté d'affirmer que ce que nous entendons par MTD a bien pour vocation de s'étendre à la société en son entier, à l'échelle macro. Cependant, il s'agit moins de désigner par là un discours qui serait massif, incontournable, que l'insistance de sa présence aussi ténue soit-elle, et dans les moindres interstices⁸⁶⁰.

Et de préciser : « le macro n'est pas l'expression d'une échelle globale qui serait détachée du local, mais bien plutôt celle de l'intense dissémination d'un phénomène qui recouvre au plus près tous les

858 L'attractivité des services proposés rentre dans la même stratégie de valorisation des outils et procédés techniques s'appuyant sur un discours enthousiaste, pseudo-rationnel, et bienveillant : « Avec l'approche Big data du CRÉDOC, les entreprises et les institutions publiques bénéficient d'outils qui facilitent la prise de décision, voient leurs risques réduits et ouvrent de nouveaux champs d'activités. » Ou encore : « Parmi les perspectives, encore insoupçonnées, du traitement big data, on compte les transports, la prospective en matière climatique, environnementale, la gestion des risques (industriels, commerciaux, financiers), mais aussi la médecine, la lutte contre la criminalité et tout ce qui a trait aux sciences humaines. ». Voir : Régis Bigot, « Entrez dans le nouveau monde du big data », *CREDOC*. URL : <http://www.credoc.fr/offre/bigdata.php> (dernière consultation le 04/11/2016).

859 Dominique Janicaud, *Op. Cit.*, p. 229. C'est l'auteur qui souligne.

860 Pascal Robert, *Une théorie sociétale des TIC. Penser les TIC entre approche critique et modélisation conceptuelle*, Paris, Éditions Lavoisier, coll. « Communication, médiation, et construits sociaux », 2009, p. 37.

points singuliers dont peut être composé ce global. »⁸⁶¹

Le macro-techno-discours, pour éviter de paraphraser longuement Pascal Robert, ne correspond pas à un ensemble de propos émis stratégiquement et consciemment par des réseaux d'« acteurs », portés par leurs pratiques ou leurs savoirs, par leurs rôles ou leurs statuts, et dont le sens (dénoté et connoté) serait perçu et compris par un auditoire ou des récepteurs identifiables. Le macro-techno-discours renvoie à l'ensemble des *ruses sémiotiques et symboliques* accompagnant la valorisation d'une technique spécifique (ici la technique numérique), procédés qui restreignent en amont les possibilités de critiques éventuelles, ou plutôt, qui en empêchent l'efficacité : le macro-techno-discours engourdit, par sa consistance, son envergure, ses ramifications, les conditions même à la production d'une quelconque velléité à son encontre. En cela, il participe à sa manière d'une forme de « gouvernance » des représentations sociales, des pratiques individuelles et collectives, autant que de l'imaginaire collectif, mêlant effets de séduction, détournement sémiotique, et dissimulation des véritables enjeux de la technique : son enjeu politique. Il n'est pas directement la conjugaison des pratiques et de l'imaginaire social de notre culture technicienne, il n'est en soi ni un mythe ni une idéologie, mais s'appuie sur ces derniers tout en les orientant dans ses voies impénétrables.

Le macro-techno-discours, en définitive :

C'est un discours, mais il n'est appréhendé ni par ses instances énonciatives – sauf donc à le renvoyer à la société prise globalement – ni par ses récepteurs : c'est une sorte de cadre, quelque chose qui ressemblerait peut-être à l'épistémè foucauldienne si l'on veut. À moins de parler d'une formation discursive qui traverserait l'ensemble de la société sans être référée pour autant à des acteurs précis, tant en amont qu'en aval. [...] ce qui m'intéresse c'est ce macro-discours moins comme somme et moyenne de l'ensemble de ses micro-discours qui ré/raisonnent dans la société, que comme « pattern » qui les met en forme, *qui règle ce qu'ils vont dire par ce qu'il les autorise à formuler*.⁸⁶²

Nous pensons pouvoir expliquer cette tendance – qui semble invariable depuis maintenant deux siècles (lorsque le saint-simonisme a trouvé un écho favorable) – par la prééminence de la conception déterministe des sociétés. Il semble admis aujourd'hui qu'il faille imputer les solutions aux problèmes que les sociétés rencontrent au développement des sciences et des techniques : nos

861 *Idem*, p. 38.

862 *Idem*, pp. 161-162. C'est l'auteur qui souligne.

sociétés seraient strictement déterminées par la technique. C'est dans cette perspective que se situent non seulement les entreprises participant à la numérisation de notre environnement, mais aussi les institutions régaliennes qui, à travers leur gémellité grandissante (favorisée par l'économie capitaliste) trouvent dans cette logique une assise supplémentaire à leur souveraineté.

Afin d'illustrer brièvement les propositions que nous venons d'énoncer, nous proposons ici de renvoyer aux travaux de Loizos Heracleous et de Laura Alexa Klaering concernant le champ sémantique et symbolique qui entoure spécifiquement le développement et la commercialisation des produits de la marque à la pomme croquée : Apple.

À chacune des conférences qui accompagne le lancement d'un nouveau produit Apple, la règle est la même : un équilibre discursif entre le registre affectif et émotionnel, et entre le registre argumentatif et rationnel, conjugué à la mise en scène d'un charisme et d'une magnanimité vertueuse. En analysant trois discours qui ne sont pas directement liés à la commercialisation de ses produits, les deux auteurs relèvent que Steve Jobs mobilise et maîtrise les trois composants essentiels de ce qu'Aristote appelait la rhétorique, et que c'est par le contrôle d'un *art de la parole* que le fondateur d'Apple a assis sa notoriété et sa position de *leader charismatique*. Ainsi, nous disent-ils :

We also find that these rhetorical strategies are shaped by one of the principal dynamics of rhetoric ; *ethos* (the perceived credibility or character of the speaker), which, in turn, influences the extent of *logos* (appeal to logic) and *pathos* (appeal to emotion) employed.⁸⁶³

L'utilisation de la métaphore est l'élément qui caractérise le mieux la marque de fabrique du fondateur d'Apple, qui est tout à fait remarquable lors, par exemple, du discours accompagnant le lancement du premier iPhone, en 2007⁸⁶⁴. Si l'on porte un regard plus large sur le phénomène, il est tout à fait possible de relever et de mettre en évidence, au quotidien, cette rhétorique particulière qui

863 Nous traduisons : « Nous avons aussi constaté que ces stratégies discursives sont structurées par une des principales dynamiques de la rhétorique ; l'*ethos* (l'apparente crédibilité liée à la personnalité du locuteur), qui, tour à tour, renforce l'utilisation du *logos* (le recours à la logique) et du *pathos* (le recours à l'émotion). »

Voir : Loizos Heracleous, Laura Alexa Klaering, « Charismatic Leadership and Rethorical Competence : An Analysis of Steve Jobs's Rethoric », *Group & Organization Managment* [en ligne], Vol. 39, n°2, 2014, p. 133. URL : <http://gom.sagepub.com/content/39/2/131.full.pdf+html> (téléchargé le 16/09/2015). Ce sont les auteurs qui soulignent.

864 Ce lancement est consultable en ligne. Voir par exemple : Jonathan Turetta, « Steve Jobs iPhone 2007 Presentation (HD) », *Youtube*, le 13/05/2013. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=vN4U5FqrOdQ> (dernière consultation le 28/06/2016).

alimente le macro-techno-discours en se réappropriant les valeurs utopiques des contre-cultures⁸⁶⁵ et en les incrustant dans les stratégies marketing du commerce des Nouvelles Technologies d'Information et de Communication. Comme le synthétisent David Edgerton et Dominique Pestre : « Une rhétorique révolutionnaire, orientée vers l'avenir, est ainsi devenue le mode dominant de présentation des techniques. »⁸⁶⁶

Désormais, à l'heure où les expressions « se déconnecter », se « débrancher »⁸⁶⁷ deviennent moins synonyme de « cure » ou de thérapie sanitaire et sociale que de divergence, de déviance, voire dans les cas extrêmes, de dissidence, et compte tenu des éléments que nous venons d'exposer, nous devons convenir que les symptômes de l'addiction aux outils médiatiques numériques ne sont pas seulement les facteurs et les effets de processus de normalisation culturelle, ou de stratégies marketing, mais bien aussi d'un bouleversement profond de l'économie politique actuelle. C'est ce que nous allons essayer de voir dans la suite de ce chapitre.

IX. B) Du bio-pouvoir au techno-pouvoir

En réalité, que se cache-t-il derrière cet ensemble de fait ? Quels sont les processus macro-systémique et les mutations structurelles implicitement masqués derrière le développement du numérique comme environnement technique, avalisé par un macro-techno-discours qui parvient à (re)configurer l'éthique des hackers sous la forme d'une idéologie techno-scientifique ?

En formulant, en en-tête de ce chapitre, l'expression « médium impérial », nous souhaitons rendre compte des formes et des processus de gouvernance qui tendent à se concrétiser à travers la

865 Pour l'anecdote, il est intéressant de se rappeler d'où vient le symbole d'Apple : la pomme n'est pas le symbole retenu parce qu'elle illustrerait le fruit de la connaissance croqué, accessible désormais à qui possède les appareillages techniques adéquats. Steve Jobs a apparemment été toujours un adepte des « modes de vies alternatifs », et la pomme a été retenue car elle était un des fruits cultivés selon des méthodes biologiques par une communauté alternative qu'il a intégré avant de fonder son entreprise. La pomme a pour origine les liens affinitaires qu'il entretenait avec les culture végétarienne et végan.

866 David Edgerton, Pestre Dominique, « De l'innovation aux usages. Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques, *Annales. Histoire, sciences sociales* [en ligne], 53ème année, n°4-5, 1998, p. 835. URL : http://www.persee.fr/doc/AsPDF/ahess_0395-2649_1998_num_53_4_279700.pdf (téléchargé le 24/02/2014).

867 Dans un de ses ouvrages, Thierry Crouzet raconte sa tentative de « déconnexion », qui est à la fois une expérience physique et socio-philosophique. Il nous y affirme, de manière un peu fataliste, qu'« Internet prolonge nos neurones, au point que la déconnexion à grande échelle n'est plus envisageable. Couper du réseau une part non négligeable du corps social équivaut à condamner l'ensemble de la société, ou la pousser à tous les sacrifices pour rétablir la connexion ».

Cf. Thierry Crouzet, *J'ai débranché. Comment survivre sans internet après une overdose*, Paris, Fayard, 2011, p. 265.

dissémination des outils médiatiques numériques. Affirmer que ces derniers sont « impériaux » sous-tend deux idées principales.

La première est liée à l'aspect technique des médias (à leur « forme »), et à ce que Marshall McLuhan avait déjà tout à fait identifié : la plupart des innovations médiatiques tendent à intégrer et à synthétiser les spécificités et caractéristiques techniques des médias précédents. Les outils médiatiques numériques, en tant que formes, interfaces, supports techniques, englobent et réunissent sous un seul et même support l'ensemble des médias antérieurs (télévision, cinéma, radio, presse, téléphone, etc.). Si « les technologies antérieures étaient partielles et fragmentaires, [...] la technologie électrique est globale et englobante »⁸⁶⁸. Mais dans le même temps où ces médias « absorbent » les logiques médiatiques précédentes, ils s'individualisent de plus en plus, c'est-à-dire que non seulement ils tendent à être des objets de plus en plus personnels (jusqu'à pouvoir intégrer l'intérieur de notre corps !), mais ils se décomposent de plus en plus sous des formes variées, et interagissantes (smartphone, tablette, lunette immersives, montre connectée, etc.).

La seconde est liée à la connotation politique du terme « impérial », et renvoie aux logiques de fond des médias : leur capacité à diffuser et à imposer des modèles d'échange, d'interaction et d'organisation standardisés et conformistes. En gardant à l'esprit l'ensemble de nos propositions, et en reprenant les propos de Jean Baudrillard, nous pouvons commencer ici à affirmer que :

Ce n'est pas comme véhicule d'un contenu, c'est dans leur forme et leur opération même que les media induisent un rapport social [...]. Les media ne sont pas *coefficients*, mais *effecteurs* d'idéologie. Non seulement ils ne sont pas révolutionnaires par destination, mais ils ne sont même pas, ailleurs ou virtuellement, neutres ou non idéologiques⁸⁶⁹.

La notion d'Empire, s'il est possible de la définir ainsi, fait référence de manière générale à un modèle politique, économique, social, juridique, éthique (et militaire), qui réunit sous son égide un ensemble hétérogène d'éléments, qu'il s'agisse de populations, de cultures, d'organisation collectives, de territoires symboliques et géographiques. Un empire subjugue ces éléments composites à une autorité se présentant comme centrale, sur la base d'un socle juridique spécifique, et fonctionne sur le modèle de l'expansion. Pour le dire autrement : « l'Empire met en mouvement

868 Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H-Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1964, McGraw-Hill), p. 80.

869 Jean Baudrillard, « Requiem pour les media », *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1972, p. 207. C'est l'auteur qui souligne.

une dynamique éthico-politique qui se trouve au cœur de son projet juridique »⁸⁷⁰.

Nous allons tenter d'expliquer ici quels sont les liens entre le changement de régime médiatique que nos sociétés sont en train de vivre et les évolutions de leur économie politique qui commencent à les tarauder. La différence majeure de ce changement de régime médiatique réside dans la logique technique et dans ce que nous proposons d'appeler le passage de l'impérialisme médiatique au règne du média impérial.

Nous pensons que la notion de média impérial permet, en s'appuyant sur les logiques fonctionnelles et usuelles des médias 2.0, de rendre compte de la dimension politique à l'intérieur de laquelle doivent être (re)pensées les techniques (d'autant plus les techniques médiatiques), en mettant l'accent non pas simplement sur les usages que les outils médiatiques numériques permettent à une échelle micro-sociologique (le *peer-to-peer*, l'interactivité, les communications, l'accès à l'information, etc.), mais aussi sur les processus de gouvernance à l'œuvre aujourd'hui. Il s'agit de mettre en évidence, comme le dirait Auguste Comte, les éléments de la « statique sociale » et de la « dynamique sociale », c'est-à-dire certaines des modalités selon lesquelles nos sociétés occidentales ultra-libérales parviennent, en appui sur une dynamique socio-technique, à se maintenir dans un cadre structurel *cohérent et pérenne*.

IX. B. 1) La société disciplinée

Nous avons vu que les médias doivent être non seulement considérés comme « effecteurs d'idéologie », mais aussi que l'idéologie moderne est toujours parvenue à asseoir sa légitimité en pervertissant le potentiel disruptif et « révolutionnaire » des outils médiatiques (en digérant l'utopie numérique), par leur rattachement et leur raccordement aux valeurs modernes. En vue d'interroger plus en avant les outils médiatiques numériques comme des acteurs techniques dans le champ politique, nous pensons qu'il est judicieux de mettre en évidence ici quelques aspects liés à la notion de pouvoir.

870 Michaël Hardt, Antonio Negri, *Op. Cit.*, p. 34.

IX. B. 1. a) Le pouvoir comme mises en dispositions

En se rappelant, avec Cornélius Castoriadis, que toute organisation sociale structurée et pérenne semble s'asseoir sur un ensemble d'institutions, lesquelles ont pour rôle d'organiser et de faire tenir ensemble les systèmes de significations imaginaires sociales⁸⁷¹, participant de la « normalisation » et à la compatibilité/cohérence/convergence de ce que le philosophe appelle le « faire » et le « représenter/dire » social⁸⁷², nous pouvons sans crainte, avec Michel Foucault, penser qu'elles se présentent comme des structures symboliques et pratiques dont les fonctions sont d'assurer, par des dynamiques coercitives, la séparation entre les individus « normaux » et les individus « pathologiques » (Émile Durkheim), afin de maintenir intactes les forces productives de la société. Sans prétendre participer à l'exploration de ce que Michel Foucault appelle la « micro-physique du pouvoir », et sans dénaturer l'idée de « complexité » présente dans sa pensée, nous pensons pouvoir montrer que l'ensemble des logiques discursives entourant les outils médiatiques numériques participent du maintien d'une *gouvernance* particulière axée non plus seulement sur un « bio-pouvoir » mais sur un « techno-pouvoir », et d'une certaine manière, en employant une expression fortement connotée, sur la formalisation contemporaine d'une « société disciplinaire ». Michel Hardt et Antonio Negri résumant ainsi cette notion :

La *société disciplinaire* est la société dans laquelle la maîtrise sociale est construite à travers un rameau ramifié de *dispositifs* ou d'appareils qui produisent et régissent coutumes, habitudes et pratiques productives. Mettre cette société au travail et assurer l'obéissance à son pouvoir et à ses mécanismes d'intégration et/ou d'exclusion se fait par le biais d'institutions disciplinaires – la prison, l'usine, l'asile, l'hôpital, l'université, l'école, etc.⁸⁷³

Nous devons ici faire un lien entre deux notions qui nous semblent complémentaires : le bio-pouvoir et le techno-pouvoir. Pour Michel Foucault, le « bio-pouvoir » désigne de manière générale le rapport de force que tout pouvoir (politique) exerce sur la vie humaine en général, et dont les moyens modernes consistent de moins en moins à punir par la mort ce qui s'écarte de l'ordre du monde, qu'à solliciter sa continuité par leur maintien en vie, articulé autour de deux pôles qui sont

871 Voir le chapitre II. C. 1) Les systèmes de signification sociale, p. 128.

872 « [Chaque] institution est chaque fois institution du monde, comme monde de cette société, et comme organisation-articulation de la société elle-même. Elle fournit le contenu, l'organisation et l'orientation du faire et du représenter/dire sociaux. »

Cf. Cornélius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, coll. « Esprit », 1975, p. 534.

873 Michaël Hardt, Antonio Negri, *Op. Cit.*, p. 48. Ce sont les auteurs qui soulignent.

« les disciplines du corps et les régulations de la population »⁸⁷⁴. Pour Éric Sadain, le techno-pouvoir désigne un ensemble d'acteurs identifiables, qui « méprise le pouvoir politique », et dont les relations nébuleuses prennent leur source dans « les laboratoires de recherche animés par les rêves sans limite des ingénieurs »⁸⁷⁵ :

Le techno-pouvoir ne représente pas une instance qui déciderait de la politique intérieure ou extérieure d'une nation, qui gèrerait des budgets publics, ou qui se soucierait de la meilleure préservation de la société et des conditions de vie. Il est composé d'une foultitude d'acteurs épars, qui agissent toujours plus profondément sur le cours de choses, produisant des effets de *gouvernementalité*⁸⁷⁶.

Nous ne retiendrons pas cette définition du techno-pouvoir dans son intégralité, parce qu'elle nous semble ne pas tenir compte d'une implication fondamentale que la pensée foucauldienne avait mise en avant : que tout pouvoir se base sur une économie politique qui tend, même inconsciemment, à subjuguier non seulement les « corps » mais aussi les « âmes »⁸⁷⁷. En ce sens, les liens que nous souhaitons faire entre les techniques médiatiques contemporaines, les institutions, le pouvoir, et les individus, doivent, en s'appuyant sur la notion de techno-pouvoir, et en gardant cette idée de gouvernementalité, lui ré-insuffler une dimension profondément politique. Et cela passe par le fait de concevoir le pouvoir non pas comme *une chose* qui serait « extérieure aux individus »⁸⁷⁸, et qui s'exercerait de manière uniforme par des instances ou des entités identifiables (telles que les institutions régaliennes, ou même les figures dans lesquelles viennent s'incarner ces institutions), mais comme *un ensemble de relations* à travers lesquelles se formalisent « un mode d'action sur des actions »⁸⁷⁹, une « conduite des conduites ».

Dans cette perspective, il faut considérer les institutions non pas comme des points d'ancrage du pouvoir, mais bien comme des points de cristallisation de celui-ci :

Il ne s'agit pas de nier l'importance des institutions dans l'aménagement des relations de pouvoir.

874 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976, p. 183.

875 Éric Sadain, *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, Éditions L'échappée, coll. « Pour en finir avec », 2015, p. 203.

876 *Idem*, p. 199. C'est l'auteur qui souligne.

877 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975, p. 34.

878 Nous renvoyons ici à Jules Monnerot, *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1946, 241 p.

879 Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir », *Dits et écrits, Tome IV : 1980-1988*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1994, p. 239.

Mais de suggérer qu'il faut plutôt analyser les institutions à partir des relations de pouvoir et non l'inverse ; et que le point d'ancrage fondamental de celles-ci, même si elles prennent corps et se cristallisent dans une institution, est à chercher en deçà.⁸⁸⁰

Toute l'étendue du pouvoir, et donc des relations dans lesquelles il s'exprime, se concentre dans la notion centrale de *dispositif*, ce dernier, rappelons le, pouvant à la fois se présenter sous la forme de logiques discursives, ou de réglementations, mais aussi se concrétiser sous la forme d'objets techniques. En élargissant la perspective foucauldienne, Giorgio Agamben voit ainsi, de manière extrême, des dispositifs pratiquement partout :

J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. Pas seulement les prisons donc, les asiles, le *panoptikon*, les écoles, la confession, les usines, les disciplines, les mesures juridiques, dont l'articulation avec le pouvoir sont en un sens évidente, mais aussi, le stylo, l'écriture, la littérature, la philosophie, l'agriculture, la cigarette, la navigation les ordinateurs, les téléphones portables et, pourquoi pas, le langage lui-même⁸⁸¹.

L'institution d'un pouvoir moderne a ceci de particulier qu'elle semble être liée avec une multiplication des dispositifs, mais il faut rajouter : une multiplication des dispositifs matériels et techniques. Ce qui semble poindre, à l'aune de notre travail, c'est que non seulement les techniques spécifiquement modernes sont « disciplinaires » (techniques de production, techniques de propagande, techniques de transport, etc., portées par le mythe d'une progressisme social et technoscientifique), mais aussi que *la technique en général est à concevoir comme l'assemblage d'un cadre matériel et immatériel qui oriente les activités des hommes dans un sens précis : en cela, la technique met à disposition les systèmes de significations pertinents au sein desquels la vie des hommes peut se déployer*. La technique est politique, est elle est inséparable de ce que Michel Foucault désigne sous la relation étroite du « pouvoir-savoir » : « pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre ; [...] il n'y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de

880 *Ibidem*.

881 Giorgio Agamben, *Op. Cit.*, pp. 30-31.

pouvoir »⁸⁸².

Les dispositifs (les outils médiatiques n'échappent pas à la règle, bien au contraire) se présentent alors comme les éléments constituant un *Gestell*, c'est-à-dire comme la structure cognitive collective à l'intérieur de laquelle s'organisent la vie collective.

À ce titre, sans vouloir soutenir dans leurs formes radicales les thèses de l'école de Francfort⁸⁸³, les dispositifs numériques (tout autant les artefacts matériels, que les plateformes immatérielles, que les encadrements législatifs, ou encore les formes d'expressions, de représentations et d'organisations dont il est possible de disposer) concentrent, à notre avis, les formes les plus contemporaines du pouvoir-savoir : à partir d'eux, avec eux, en eux, par eux se structurent les stratégies de l'économie politique actuelle. Cette dernière s'articule sur les bases techno-sociales des outils médiatiques numériques : réseaux, flux, données, participation, échange, informations, service, plateforme, mémoire, bits, algorithmes...

Le techno-pouvoir n'est pas ce qui a pris la place du bio-pouvoir, il en est la forme contemporaine, opérationnelle, accomplie, sulfureuse. D'un point de vue extrême :

Notre société n'est pas celle du spectacle, mais de la surveillance ; sous la surface des images, on investit les corps en profondeur ; derrière la grande abstraction de l'échange, se poursuit le dressage minutieux et concret des forces utiles ; les circuits de la communication sont les supports d'un cumul et d'une centralisation du savoir ; le jeu des signes définit les ancrages du pouvoir ; la belle totalité de l'individu n'est pas amputée, réprimée, altérée par notre ordre social, mais l'individu y est soigneusement fabriqué, selon toute une tactique des forces et des corps.⁸⁸⁴

Même si nous ne pouvons plus aujourd'hui opposer spectacle et surveillance (nous commençons à le comprendre : le spectacle peut se présenter comme du pouvoir-savoir condensé en

882 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975, p. 32.

883 Par exemple : « Aujourd'hui la domination se perpétue et s'étend non pas seulement grâce à la technologie, mais *en tant que* technologie, et cette dernière fournit sa grande légitimation à un pouvoir politique qui prend de l'extension et absorbe en lui les sphères de la civilisation. »

Cf. Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, traduit par Monique Wittig et l'auteur, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968 (1^{ère} éd. 1964, Beacon Press), p. 182. C'est l'auteur qui souligne.

884 Michel Foucault, *Op. Cit.*, pp. 218-219.

une forme précise⁸⁸⁵), en un sens, et compte tenu des éléments que nous avons exposé⁸⁸⁶, les outils médiatiques sont à voir comme la possibilité même de répandre au sein même du corps social et des pratiques individuelles ces « circuits de la communications » : ils sont les « rouages », les dispositifs par le biais desquels le pouvoir-savoir se capillarise et se dilate dans les consciences individuelles, autant que dans les représentations collectives. L'intuition postmoderniste qui reprend la notion de Pitrim Sorokin, selon laquelle la souveraineté moderne atteint dans ses formes et son contenu, un point de saturation⁸⁸⁷, et qui affirme que les lieux et les figures de la politique moderne, tels qu'ils étaient, ont disparu, n'est dans cette perspective pas inexacte : « Dans cet espace lisse de l'Empire, il n'y a pas de *lieu* de pouvoir : celui-ci est la fois partout et nulle part. »⁸⁸⁸ Compte tenu de ceci, nous aimerions reprendre ici une expression utilisée par Philippe Combessie pour qualifier le processus par lequel s'exerce l'économie politique actuelle, dont les efforts se conjuguent autour du contrôle et de la régulation : alors que le terme « contrôlation » que nous voulions forger nous semblait se résumer à la construction séduisante d'un néologisme qui (en fait) reste vide, nous pouvons dire que, sous des airs de technique démocratique, les outils médiatiques numériques participent au développement d'un « contrôle social libéral »⁸⁸⁹, c'est-à-dire appuyé par un arsenal de dispositifs « doux », dont les effets résultent moins de stratégies « autoritaires » et « supérieures » à la masse des individus, que de pratiques dans le même temps massives et individuelles.

IX. B. 1. b) Big Brother is you !

Nous pensons ici pouvoir pousser plus loin le renversement de la formule orwellienne que nous avons initié dans un chapitre précédent⁸⁹⁰.

Certains usages récents liés directement au potentiel technique des outils médiatiques numériques

885 En tant qu'il est une forme de discours sur les forces productives de la société marchande, et même, en tant qu'il est « le lieu où la marchandise est parvenue à *l'occupation totale* de la vie », le spectacle participe de l'organisation des dynamiques de l'économie politique comme savoir, donc comme pouvoir. Pour le passage cité, voir Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992 (1^{ère} éd. 1967, Éditions Buchet-Chastel), p. 39.

886 Voir ici le chapitre VII. A. 2. a) Notre différence : copie qu'on forme, p. 275.

887 *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, p. 142.

888 Michaël Hardt, Antonio Negri, *Op. Cit.*, p. 239. Ce sont les auteurs qui soulignent.

889 Philippe Combessie, « Paul Fauconnet et l'imputation pénale de la responsabilité : une analyse méconnue mais aujourd'hui pertinente pour peu qu'on la situe dans le contexte adéquat », *Anamnèse*, n°3, L'Harmattan, septembre 2008, p. 233. Disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00364956/document> (téléchargé le 14/11/2016).

890 Voir le chapitre VI. B. 2) Les médias 2.0, p. 241.

nous laissent penser que les formes sociales concentrées autour de ce que Juremir Machado Da Silva appelle « la communication totale » tendent à révéler sur quelques points les lignes de surface d'un « Léviathan » encore immergé en grande partie sous les eaux, et dont la structure générique apparaît uniquement, pour l'instant, en contre jour. Le bassin sémantique et symbolique qui se constitue au sein du macro-techno-discours, sur la base d'un champ lexical axé sur le « partage », la « participation », la « contribution », la « collaboration », participe à la constitution d'un imaginaire social (dont on désavoue encore la portée politique) selon lequel *le numérique* contribue à faire de la « puissance sociale » un « pouvoir » en devenir. Nous pensons qu'il n'est rien de moins évident. Comme l'affirme Juremir Machado Da Silva :

L'univers des technologies de l'imaginaire ne produit pas nécessairement un monde meilleur, émancipé, exempté de déchets culturels, indépendant, riche [...], mais, dans un certain sens, quelque chose de plus radical, d'extrême, d'incontournable : la soumission volontaire (adhésion), l'assujettissement approuvé (audience), la domination douce, propre, et réglementée (consommation), la connivence politique et légitime (démocratie formelle). Les technologies de contrôle n'ont jamais imaginé autant d'efficacité.⁸⁹¹

La transparence croissante de nos vies privées, mise en ligne au sein du cyberspace sous de nombreux aspects, grâce aux « dispositifs de production de soi », comme Facebook, Snapchat, Instagram, les plateformes de *stream* ou de blogging amateur, etc., ne relève pas que d'un ensemble de stratégies (inter)individuelles favorisant la construction, et/ou le maintien d'une socialité par des voies novatrices (la « force des liens faibles », dont nous avons parlé dans un chapitre précédent⁸⁹²). Le cyber-spectacle et l'hyper-réalisation de nos existences tend à transformer ces dernières en marchandises à part entière (c'est-à-dire à leur faire acquérir une valeur d'usage et une valeur d'échange⁸⁹³), d'une part tant et pour autant qu'elles sont produites et consommées (*simultanément*) par la masse des internautes, et d'autre part, à partir de l'instant où nos existences peuvent être transposées sous la forme de téraoctets de données, s'accumuler dans la mémoire gargantuesque et exponentielle des cubes de silicium, pour se convertir en *data-capital*, prêts à être triés pour pouvoir, après avoir conflué à travers la sagesse des algorithmes, nous être renvoyé sous forme de capital social, d'*e-reputation*, ou encore converti sous la forme d'haruspices et d'augures marketing.

891 Juremir Machado da Silva, *Les technologies de l'imaginaire. Médias et culture à l'ère de la communication totale*, traduit par Erwan Pottier, Paris, La Table Ronde, 2008, p. 101.

892 Voir le chapitre VIII. B. 2) Vers la communitas, p. 311.

893 Voir infra, le chapitre IX. B. 2) La part maudite ?, p. 355.

Il faut considérer ici un élément qui passe souvent inaperçu : une étude de l'*International Data Corporation* révèle que la mémoire de l'« univers du numérique » (le cyberspace), en 2013, est composé de 4,4 zettabytes de données⁸⁹⁴. L'IDC prévoit qu'en 2020, l'ampleur de cette mémoire numérique soit multipliée par dix, pour approcher les 44 zettabytes. Selon *Excelacom Incorporation*, en 2016, en une minute, 2,4 millions de requêtes Google sont envoyées, et on peut comptabiliser, parmi les informations les plus significatives, 701 389 connexions à Facebook, 2,78 millions de vidéos regardées sur Youtube, 527 760 photos postées sur Snapchat, plus de 20,8 millions de messages sont envoyé via WhatsApp⁸⁹⁵...

Sous prétexte que l'on possède individuellement, aujourd'hui les « outils de production », nous pensons être d'une certaine façon régents du monde que nous produisons. Il ne faut pas oublier que *le numérique* renvoie initialement à une technique spécifique de traitement des données⁸⁹⁶, que, comme nous l'avons vu, les usages encouragés sont majoritairement appuyés par un macro-techno-discours, et que les ordinateurs (tout comme les smartphones, les objets connectés, ou les tablettes, ...) ne sont que les extrémités (et non le centre) du macro-système-technique numérique.

S'il est possible pour certains de penser que les outils médiatiques numériques sont des surfaces « amnésiques » (les informations qui s'affichent sur nos écrans sont continuellement changeantes⁸⁹⁷), nous pensons au contraire que, en tant que *technique* spécifique, les écrans numériques sont dans leur essence *mnésiques*, c'est-à-dire des interfaces qui absorbent et enregistrent toutes les traces des données que nous produisons par leur biais, pour les faire s'accumuler dans des *datas centers*⁸⁹⁸ (les véritables « centres » du macro-système technique). Les outils médiatiques numériques constituent les points d'entrée vers ce que Derrick de Kerckhove appelle l'« inconscient numérique » : la totalité des traces laissées par les activités informationnelles et immatérielles des individus, c'est-à-dire tout ce qui se sait sur les individus que les individus ne

894 1 zettabyte est l'équivalent de 1000 milliards de gigaoctets. Voir sur ce point le compte rendu de leur rapport : International Data Corporation, « The Digital Universe of Opportunities. Rich Data & The Increasing Value of the Internet of Things », EMC, Avril 2014. URL : <http://france.emc.com/collateral/analyst-reports/idc-digital-universe-2014.pdf> (téléchargé le 02/10/2016).

895 Kelly Leboeuf, « 2016 update : What Happens in One Internet Minute ? », *Excelacom*, le 29/02/2016. URL : <http://www.excelacom.com/resources/blog/2016-update-what-happens-in-one-internet-minute> (dernière consultation le 02/10/2016).

896 Voir dans notre introduction générale, le point I. B. 1) Éclaircissement étymologiques, p. 28.

897 Voir par exemple : Raphaël Lellouche, « Théorie de l'écran », *Revue Traverses*, Centre Georges Pompidou, avril 1997. URL : <http://www.erba-valence.fr/modules/enseign/jpb/theoriecran.htm> (consulté le 20/01/2014).

898 Le site internet Data Center Map répertorie, au 24/11/2016, 4049 « Big-Data-Centers » répartis sur 116 pays (les méga-centres de stockage sont à distinguer des simples centres d'hébergements ou des centres de stockage internes aux entreprises). Voir : Anonyme : « Colocation Data Centers », *Data Center Map*. URL : <http://www.datacentermap.com/datacenters.html> (dernière consultation le 24/11/2016).

savent pas. « It is all the data that purposely or unwittingly we accumulate in ubiquitous databases all interconnected in Big Data. »⁸⁹⁹

Nous émettons ici l'hypothèse, avec Eric Sadain, que le macro-système technique numérique participe à la constitution d'une forme de *panoptisme* mondial, dont une des caractéristiques est constituée par la réticularité, la dispersion, et l'individuation des fenêtres d'observation. Le panoptisme numérique n'est pas à concevoir comme un espace de contrôle et de surveillance centralisé, organisé selon le modèle du *panopticon*, dont l'architecture a été pensée par Jeremy Bentham, et dont les fonctions ont été entre autre décrites par Michel Foucault⁹⁰⁰, ni comme une quelconque machinerie obscurantiste qui sous-tendrait une surveillance directe et permanente, dont les processus d'application passeraient par la prise de contrôle des caméras dissimulées à chaque coin de rue, dans nos salons, entre nos mains (ou par la géolocalisation par exemple), mais plutôt comme un dispositif dont l'efficacité irréfragable résiderait dans la possibilité de transformer nos activités quotidiennes en témoignages constants de nos centres d'intérêts (requêtes Google, pages consultées, commerce en ligne et publications *likées* sur Facebook), de notre rythme de vie (l'application santé, sur les iPhones), de nos déplacements et loisirs (GPS, Blablacar, Pokémon Go...), de notre humeur (réactions et ligne et publications sur Twitter). À l'instar du site internet flightradar24.com⁹⁰¹, qui répertorie en temps réel le déplacement des avions civils dans le monde, et qui circonscrit « virtuellement » chaque passager au sein d'« une tour de contrôle globale et individualisée »⁹⁰², dont le mode opératoire est exacerbé avec la carte mondiale des *lives* offerte par Facebook, le cyberspace, par le biais de multiples applications ou services, légaux ou illégaux, se présente comme un espace où les recoins et les angles tendent à disparaître, une matrice immatérielle où chaque point d'entrée se présente, à la manière du cyberspace décrit par William Gibson⁹⁰³, à la fois *comme un œil et une comme une scène*.

L'internet des objets constitue une partie (de plus en plus importante) de ce dispositif, tout comme

899 Nous traduisons : « Cela concerne toutes les données que nous accumulons intentionnellement et à notre insu au sein de bases de données omniprésentes et interconnectées dans le Big Data ». Voir par exemple : Camilla Boemio, « Derrick De Kerckhove : The Skin of Culture. Interview by Camilla Boemio », *Calamita/À*. URL : <http://calamitaproject.com/en/derrick-de-kerckhove/> (dernière consultation le 21/12/2015).

900 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975, p. 197 sq.

901 <https://www.flightradar24.com> (dernière consultation le 15/08/2016).

902 Éric Sadain, *Op. Cit.*, p. 189.

903 William Gibson, *Neuromancien*, traduit par Jean Bonnefoy, Paris, Éditions La Découverte, 1985 (1^{ère} éd. 1984, Ace), 318 p.

l'augmentation, au sein des *smart-cities*⁹⁰⁴, de capteurs et stockeurs de données en tout genre (puces RFID, détecteurs biométriques, compteurs électriques intelligents...). Il ne s'agit plus seulement de voir dans ces processus et ces dynamiques techno-sociales un « flicage » des masses réalisé par une entité surplombante, autoritaire, ou, comme le signifie Julian Assange, le fondateur de Wikileaks, d'une forme de « totalitarisme »⁹⁰⁵, qu'Edward Snowden a tenté de mettre en évidence en affirmant que « les gouvernements de pays démocratiques effectuaient un suivi des activités privées de citoyens ordinaires qui n'avaient rien à se reprocher »⁹⁰⁶, mais d'une mécanique plus insidieuse, articulée sur les bases programmatiques portées par le Web 2.0, le web « participatif »⁹⁰⁷ : « une sorte de pacte tacite ou explicite qui lie, *a priori* librement, les individus à des myriades d'entités chargées de les assister »⁹⁰⁸.

Comme le résume Eric Sadain :

Nous passons actuellement du régime de la surveillance numérique qui aura caractérisé les années 1995-2015, à un DATA-PANOPTISME, non pas détenu par quelques figures omniprésentes, la NSA ou d'autres entités, mais entretenus et exploités de partout, avec pour objectif prioritaire d'offrir des services et d'assurer le plus grand « confort de tous »⁹⁰⁹.

Telle qu'elle est actuellement, c'est-à-dire encline à se laisser mémoriser sous tous ses angles par les mémoires de silicium, notre « vie numérique », autant dans ses expressions intimes que « publiques », favorise l'avènement d'une nouvelle forme d'économie politique dont Gilles Deleuze avait esquissé les traits dès les années 1990 : une économie politique basée sur une dispersion des régimes de production, non plus un capitalisme de la production, mais un capitalisme de services et de produits, associé à une forme innovante de « société de contrôle » par l'innovation :

Le langage numérique du contrôle est fait de chiffres, qui marquent l'accès à l'information, ou le rejet. On ne se trouve plus devant le couple masse-individu. Les individus sont devenus des

904 Malgré l'augmentation de réalisations pratiques en France (axées principalement sur le développement de l'*Open Data*, du Wifi linéaire public, des *Smart Grids*), nous pensons que les *smart-cities* sont encore, à l'heure actuelle, à considérer à l'état de projets, sous-tendus par le mythe du progrès social issu de la techno-science.

905 Julian Assange, « Le fardeau du geek blanc », *Le monde* [en ligne], le 07/06/2013. URL : http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/06/07/le-fardeau-du-geek-blanc_3426437_3232.html (dernière consultation le 16/02/2015).

906 Edward Snowden, « Pendant que vous lisez ceci, le gouvernement en prend note », *Libération* [en ligne], le 05/06/2015. URL : http://www.liberation.fr/planete/2015/06/05/edward-snowden-pendant-que-vous-lisez-ceci-le-gouvernement-en-prend-note_1323110 (dernière consultation le 07/06/2015).

907 Voir ici les chapitres VI. B. 2) Les médias 2.0, p. 241, et VI. C) Do It Yourself, p. 245.

908 Éric Sadain, *Op. Cit.*, p. 173.

909 *Idem*, p. 169.

« *dividuels* », et les masses, des échantillons, des données, des marchés ou des « *banques* ». ⁹¹⁰

C'est sur la base de ces principes que Raphaël Josset conçoit la « condition post-orwellienne », consistant en « un maillage systémique à vocation ubiquitaire qui tend par ailleurs à rendre obsolètes les modèles panoptiques de surveillance hypercentralisés et transcendants » ⁹¹¹.

Nous pouvons ici essayer d'aller plus loin que les prédictions les plus radicales de Jean Baudrillard, en nous souvenant que, pour lui, le modèle cybernétique (sur lequel s'appuie le développement des outils médiatiques numériques), et à proprement parler la forme techno-sociale du feed-back, ne peut pas résoudre par lui-même les véritables enjeux politiques des techniques médiatiques, puisque que « le véritable monopole n'est pas celui des moyens techniques, mais de la parole » ⁹¹². Bien que la possession individuelle d'un outil de production/consommation des informations semble correspondre, en apparence, à la possibilité d'une responsabilité (d'un droit de réponse) individuelle et collective favorisant une circulation *horizontale* de l'information, il faut convenir désormais que le moindre flux informationnel produit ou consommé peut être considéré comme une trace, une empreinte potentielle, une fenêtre ouverte sur une parcelle de notre vie, et donc comme une piste que n'importe quel algorithme peut suivre, non pas sous la forme d'une « intrusion », mais d'un « harponnage », devant laquelle il n'y a pas véritablement de possibilité de réponse.

Sans rentrer dans une conception paranoïde des nouveaux procédés et des nouveaux protocoles de contrôle et de régulation (« contrôlation ») des activités individuelles et collectives, dont les multiples empreintes éparpillées au sein du cyberspace accroissent la visibilité, et en opposition aux arguments rassurants qui voudraient que les données numériques des utilisateurs, sous toutes leurs formes, soient collectées anonymement, Yann Padova, ancien secrétaire général de la Commission Nationale Informatique Liberté (CNIL) en France assure : « Certains estiment

910 Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *Pourparlers. 1972-1990*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 244. C'est l'auteur qui souligne.

911 Raphaël Josset, « "Become The Media !" : de l'hacktivisme au web 2.0 », *Sociétés* [en ligne], n°124, 2014/2, p. 63. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-2-page-55.htm> (téléchargé le 18/09/2014).

912 Le terme parole est employé ici au sens de « code », et à entendre plus précisément ici comme « langage de la machine ».

Voir : Jean Baudrillard, « Requiem pour les media », *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1972, p. 225.

qu'avec la quantité et la puissance des calculs actuels l'anonymat des données n'existe déjà plus »⁹¹³. De ce fait, il faut considérer l'architecture panoptique numérique comme « un système de captation intégrale » qui fonde ses principes sur une « architecture réseau hautement sophistiquée » et sur « un foisonnement inquantifiable de focales mises à la libre disposition de tous »⁹¹⁴.

Un autre élément fondamental qui semble participer au double basculement de la formule orwellienne, consiste non plus à considérer des « structures » ou des protocoles institutionnels ou algorithmique de surveillance, de suivi, de traçage, mais à se référer aux pratiques des utilisateurs eux-mêmes. Les usagers du cyberspace constituent les succursales de ce panoptisme mondial décentralisé, à un deuxième niveau. Si cette notion peut être perçue comme radicale ici, il suffit de se rendre sur la carte mondiale des *lives* Facebook pour prendre acte de la portée de notre proposition. Mais pas seulement.

L'ampleur du chaos informationnel qui règne au sein du cyberspace fait que les formes d'organisation des processus de contrôle du contenu diffusé sur internet s'appuient de plus en plus sur des stratégies d' « autogestion », de « vigilantisme citoyen », de participation individuelle volontaire au maintien d'un « ordre républicain » (la République numérique, à laquelle nous faisons référence plus haut) ou à ce que nous pourrions appeler une « politique de responsabilité »⁹¹⁵. Non seulement le modèle des « administrateurs » (le contrôle volontaire et bénévole des activités sur une plateforme de « chat », ou sur un fil de commentaire, par des

913 Yann Padova, cité par Sandrine Cassini, « Souriez, vous êtes traqués ! », *Le Monde* [en ligne], le 13/10/2013. URL : http://www.lemonde.fr/economie/article/2013/10/13/souriez-vous-etes-traques_3494910_3234.html (dernière consultation le 16/02/2015).

Selon l'International Data Corporation, la plus grande partie des données dans le cyberspace qui nécessiteraient une protection particulière (43% des données du cyberspace, comprenant les données financières des entreprises, les informations d'identification et les données de compte utilisateurs, les données liées à des questions sanitaires) ne sont actuellement pas protégées.

Il est frappant de remarquer ici que les données produites par les utilisateurs par le biais des caméras embarquées sur les objets connectés ne rentrent pas dans la catégorie des données à protéger.

Voir : International Data Corporation, « The Digital Universe of Opportunities. Rich Data & The Increasing Value of the Internet of Things », EMC, Avril 2014. URL : <http://france.emc.com/collateral/analyst-reports/idc-digital-universe-2014.pdf> (téléchargé le 02/10/2016).

914 Éric Sadain, *Op. Cit.*, pp. 187, 188, et 189.

915 Cette participation de *tous pour tous*, que nous pouvons considérer dans certains sens comme « efficace », est mise en avant par exemple dans le discours de Mme Najat Vallaud-Belkacem, Ministre de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, qu'elle a tenu le 02/11/2016 à l'occasion de la deuxième journée nationale « Non au harcèlement » consacrée au thème du cyberharcèlement. Voir : Anonyme : « "Non au harcèlement" : discours de Najat Vallaud-Belkacem », novembre 2016. URL : <http://www.education.gouv.fr/cid108521/-non-au-harcelement-discours-de-najat-vallaud-belkacem.html> (dernière consultation le 14/11/2016).

individus qui possèdent les droits suffisants pour supprimer ou exclure de la plateforme ce qui sort des cadres de la « charte collective ») permet de réguler les usages et d'assurer un minimum de contrôle sur les contenus informationnels diffusés ; mais en outre, les plateformes numériques (réseaux sociaux, presse en ligne, etc.) se dotent peu à peu de systèmes de signalement qui permet à tout un chacun de jouer le rôle de cyber-surveillant, afin d'endiguer d'une certaine manière les formes d'expression « violentes » qui ne rentreraient pas dans le cadre des valeurs de la communauté (ce que Facebook appelle « les standards de la communauté »). C'est le modèle du « contrôle de tous par tous ».

Nous ne pouvons affirmer que ces protocoles « d'autorégulation » soient « efficaces » à 100%, mais ils ont la particularité de rejoindre ce que nous pu décrire plus haut lorsque nous tentions d'identifier les formes sociales numériques à l'aune de la notion de *communitas*⁹¹⁶ : des stratégies, des actions, et des activités collectives ne s'appuyant pas sur les réseaux de « savoir-pouvoir traditionnels », mais faisant preuve d'une organisation dans laquelle tout un chacun peut, s'il le souhaite, mettre la main à la pâte pour endiguer, ou tout du moins contrôler le contenu informationnel sur les plateformes collaboratives. Il est à ce titre intéressant de relever la description de certains effets individuels et collectifs produit par les fonctions socio-politiques de l'architecture panoptique :

Un individu quelconque, presque pris au hasard, peut faire fonctionner la machine : à défaut du directeur, sa famille, son entourage, ses amis, ses visiteurs, ses domestiques même. Tout comme est indifférent le motif qui l'anime : la curiosité d'un indiscret, la malice d'un enfant, l'appétit de savoir d'un philosophe qui veut parcourir ce muséum de la nature humaine, ou la méchanceté de ceux qui prennent plaisir à épier et à punir. Plus nombreux sont ces observateurs anonymes et passagers, plus augmentent pour le détenu le risque d'être surpris et la conscience inquiète d'être observé.⁹¹⁷

Si l'ère des médias de masse avait pu faire éclore, dans l'esprit de George Orwell la formule « Big Brother is watching you »⁹¹⁸, si l'éthique du hacker, appuyée en partie par les théories cybernétiques, avait pu être portée par l'inversion de la formule : « we are watching Big Brother », nous pensons qu'il est possible de mettre en évidence certaines singularités du potentiel socio-

916 Voir le chapitre VIII. B. 2) Vers la *communitas*, p. 311.

917 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975, pp. 203-204.

918 « Big Brother vous regarde », dans l'édition française. Voir : George Orwell, *1984*, traduit par Amélie Audibert, Paris, Gallimard, 1950 (1^{ère} éd. 1948, Secker and Warburg), p. 12.

technique des outils médiatiques numériques et de l'économie politique contemporaine en proposant la formule : « Big Brother is you ».

IX. B. 2) La part maudite ?

Si la figure du *Big Brother* identifiait une structure et des processus de contrôle et de surveillance centralisés, nous devons convenir aujourd'hui que, malgré la dispersion, la décentralisation, et l'individualisation extrêmes des outils médiatiques participant de la production et de la gestion informationnelle, il subsiste toujours des entités centrales dans lesquelles se condense le pouvoir-savoir contemporain : celui-ci n'est plus concentré spécifiquement et directement sur la gouvernance des corps et des âmes, mais selon un modèle de « gouvernance sans gouvernement »⁹¹⁹. Puisque le bio-pouvoir échappe à la conscience, pour ne se révéler que là où l'on ne l'attend pas, le techno-pouvoir réside sans doute dans sa non-expression en tant que pouvoir souverain : il n'est pas à concevoir comme rattaché à une instance régaliennne, ou directement relié à un ensemble de structure institutionnelles prenant la forme d'États, mais se présente sous la forme d'un « réseaux d'acteurs mondiaux », entreprises multinationales qui possèdent et capitalisent le pouvoir-savoir, et qui sont identifiés communément sous la forme de deux acronymes GAFAM⁹²⁰ et NATU⁹²¹. Lorsque Manuel Castells : déclarait que « l'éthique de l'accumulation, l'appel renouvelé au consumérisme demeurent les moteurs culturels des organisations de l'informationnalisme »⁹²², il n'envisageait sans doute pas la portée de son étude : ses propos sont plus qu'adaptés, non plus seulement à la gestion informationnelle du marché des biens matériels, mais à la marchandisation des données elles-mêmes, que les utilisateurs produisent pour la majeure partie, *gratuitement*.

919 Michaël Hardt, Antonio Negri, *Empire*, traduit par Denis-Armand Canal, Paris, Exils, coll. « Essais », 2000 (1^{ère} éd. 2000, Harvard University Press), p. 37.

920 GAFAM désigne les « géants du web » : Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft.

921 NATU, plus récent, désigne les plateformes qui interrogent actuellement les stratégies organisationnelles des « services numériques ». L'acronyme « réunit les quatre grandes entreprises de la "disruption" numérique » : Netflix, Airbnb, Tesla, Uber. Voir Pierre Haski, « Après les Gafa, les nouveaux maîtres du monde sont les Natu », *L'Obs avec Rue89* [en ligne], mis en ligne le 02/08/2015. URL : <http://rue89.nouvelobs.com/2015/08/02/apres-les-gafa-les-nouveaux-maitres-monde-sont-les-natu-260551> (dernière consultation le 21/10/2016).

922 Manuel Castells, *L'ère de l'information. Tome 1 : La société en réseaux*, traduit par Philippe Delamare, préface d'Alain Touraine, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998 (1^{ère} éd. 1996, Blackwell Publishers), p. 263.

IX. B. 2. a) Les prodummateurs

Actuellement, lorsque les représentants d'organismes institutionnels publics ou d'entreprises privées tentent de définir ce qu'est l'« économie numérique », ils se concentrent uniquement sur les différents éléments que Manuel Castells avait mis en avant en 1996, et regroupé sous la dénomination du « capitalisme informationnel », qui correspondrait à la forme restructurée et aboutie du capitalisme : une organisation politique de la croissance économique basée prioritairement sur la gestion des *flux informationnels* disposés en *réseaux*, et organisée à l'*échelle planétaire*, les trois éléments sur lesquels s'appuie l'économie politique qui émerge pendant le dernier quart du XX^{ème} siècle : « le lien historique entre le savoir et l'information à la base de l'économie, la dimension planétaire de celle-ci, son organisation en réseau et la révolution de la technologie de l'information »⁹²³.

Selon l'Observatoire du numérique⁹²⁴, rattaché à la Direction Générale des Entreprises, il convient de distinguer quatre « acteurs » autour desquels prend forme l'économie numérique :

1. Les entreprises des secteurs producteurs des services des technologies de l'information et de la communication (STIC) [...], dont les activités s'exercent dans les domaines de l'informatique, des télécommunications et de l'électronique. Chiffre d'affaires 200 milliards d'euros.
2. Les entreprises dont l'existence est liée à l'émergence des TIC (services en ligne, jeux vidéo, e-commerce, médias et contenus en ligne...). En 2010, le e-commerce B to C représentait un chiffre d'affaires de 31 milliards d'euros.
3. Les entreprises qui utilisent les TIC dans leur activité et gagnent en productivité grâce à elles (banques, assurances, automobile, aéronautique, distribution, administration et tourisme...).
4. Les particuliers et les ménages qui utilisent les STIC dans leurs activités quotidiennes, pour les loisirs, la culture, la santé, l'éducation, la banque, les réseaux sociaux.⁹²⁵

Ces conceptions du capitalisme informationnel doivent être repensées, ou plutôt doivent intégrer un ensemble supplémentaire d'acteurs, sur lesquels repose une part grandissante du développement économique : les *usagers* d'internet et des outils médiatiques numériques.

923 Manuel Castells, *L'ère de l'information. Tome 1 : La société en réseaux*, traduit par Philippe Delamare, préface d'Alain Touraine, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998 (1^{ère} éd. 1996, Blackwell Publishers), pp. 109-110.

924 En France, « l'observatoire du numérique recueille, complète et interprète les données permettant d'évaluer l'impact du numérique dans l'économie et de comparer la France aux autres pays de l'Union européenne ». Le site de l'Observatoire du numérique est accessible à l'adresse suivante : <http://www.entreprises.gouv.fr/observatoire-du-numerique> (dernière consultation le 31/10/2016).

925 Direction Générale des Entreprises, « Définition de l'économie numérique », *Observatoire du numérique*. URL : <http://www.entreprises.gouv.fr/observatoire-du-numerique/economie-numerique> (dernière consultation le 21/10/2016).

Les individus (les usagers du cyberspace), ne doivent plus être considérés comme des simples consommateurs de bien et de services (accessibles notamment grâce au *e-commerce*), mais aussi, à part entière, comme de véritables *acteurs* dans la dynamique économique contemporaine : ils sont des producteurs à part entière, non seulement de données en tout genre, mais, indirectement, d'une *plus-value* rattachée à ces données, qui croît exponentiellement.

Cette insertion des individus en tant qu'*acteurs productifs de l'économie numérique* repose majoritairement sur ce que Tim O'Reilly appelle le web 2.0⁹²⁶, à savoir la production de données multiples (informations personnelles, signaux, et traces de navigation) par la masse des utilisateurs des outils médiatiques numériques.

Nous assistons par la voie du web participatif à une généralisation et à une banalisation du principe de *crowdsourcing*, qui consiste initialement, pour une entreprise ou une organisation, à « externaliser (*to outsource*) une activité vers la foule (*crowd*) »⁹²⁷, dans une visée de perfectibilité de la performativité des services proposés par ces dernières. Cet « approvisionnement par la foule », qui consiste à « glaner » gratuitement les outils, idées, moyens, perspectives, propositions (en bref, des informations), est intégré à la logique du capitalisme informationnel, en tant que le *crowdsourcing* reprend désormais trait pour trait les axes qui le constituent : une économie politique basée sur l'organisation des flux informationnels en réseaux, à l'échelle mondiale. Il joue un rôle moteur dans ce qu'il est commun d'appeler désormais « l'innovation ascendante », une dynamique économique et organisationnelle qui consiste, comme le résume Raphaël Josset,

pour les entreprises et/ou les institutions à observer, et même à favoriser, les pratiques de réappropriation, investissement, exploration, détournement, expérimentation par les « usagers/consommateurs » des produits, services et technologies dans le but de réintégrer les éventuelles micro-inventions et les « usages innovants » dans leur propre processus de création et développement industriel, commercial, technocratique, etc.⁹²⁸

L'*International Data Corporation* estime à 1,5 zettabytes de données la part de production de *data*, par les entreprises dans l'Univers Digital, tandis que les utilisateurs et usagers des outils médiatiques

926 Pour la définition du web 2.0 par Tim O'Reilly, voir la note 575, p. 244.

927 Thierry Burger-Helmchen, Julien pénin, « Crowdsourcing : définition, enjeux, typologie », *Management & Avenir* [en ligne], n°41, 2011/1, p. 254. URL : <https://www.cairn.info/revue-management-et-avenir-2011-1-page-254.htm> (téléchargé le 31/10/2016).

928 Raphaël Josset, « "Become The Media !" : de l'hactivisme au web 2.0 », *Sociétés* [en ligne], n°124, 2014/2, p. 62. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-2-page-55.htm> (téléchargé le 18/09/2014).

numériques produiraient 2,9 zettabytes de données⁹²⁹. Pour l'IDC, les données vis-à-vis desquelles il serait possible d'extraire le plus de valeur ajoutée doivent répondre à cinq critères : celles qui sont faciles d'accès (par exemple récoltées automatiquement dans le cadre d'un accès à un service spécifique), celles qui sont produites en temps réel (qui proviennent d'objets connectés en permanence), celle qui sont produites massivement (une empreinte massive), celles qui sont malléables (que l'entreprise peut rendre significatives par croisement), celles qui accumulent les critères précédents. Il est difficile d'établir des certitudes quand à la part de chiffre d'affaire ou de capital généré par ces nouvelles pratiques, mais nous devons prendre acte qu'elles redéfinissent en surface et en profondeur la notion de « travail », tel qu'il est conçu classiquement dans nos sociétés post-industrielle, c'est-à-dire comme un rapport salarial dans une entreprise de production.

Comme le signifient sans en saisir la portée pragmatique Michaël Hardt et Antonio Negri, « le système de production actuel ne se centre pas sur la production de marchandises, il "produit des producteurs" »⁹³⁰. Ces producteurs/consommateurs produits par, dans, et pour « la société de consommation », permettent d'élargir l'horizon des critiques du capitalisme telles qu'elles avaient pu être adressée dans l'étude de Luc Boltanski et d'Eve Chiapello : en gardant la notion opérationnelle de « contributeur » et le cadre « connexionniste » au sein duquel ces derniers opèrent, et en accordant du crédit à la notion de « boucles de récupération »⁹³¹, nous identifions une dynamique nouvelle d'« autoréalisation » à partir de laquelle le capitalisme retrouve une endurance et tire sa force coercitive. Nous proposons de regrouper les figures des usagers « passifs » et des contributeurs dans une seule et même catégorie, que nous appelons, en écho à la notion de « prosumérisme » développée par Alvin Tofler dans les années 1980, les « prodummateurs » ; le cycle que nous tentons de décrire s'identifiant comme un processus de « produmation »⁹³². Les mécaniques de consommation (de biens et de services) et de production (de biens et de services)

929 International Data Corporation, « The Digital Universe of Opportunities. Rich Data & The Increasing Value of the Internet of Things », EMC, Avril 2014. URL : <http://france.emc.com/collateral/analyst-reports/idc-digital-universe-2014.pdf> (téléchargé le 02/10/2016).

930 Michaël Hardt, Antonio Negri, *Empire*, traduit par Denis-Armand Canal, Paris, Exils, coll. « Essais », 2000 (1^{ère} éd. 2000, Harvard University Press), p. 59.

931 Ces boucles sont définies de la manière suivante : « le capitalisme attire à lui des acteurs, qui réalisent avoir été jusque-là opprimés, en leur offrant une certaine forme de libération, laquelle dissimule de nouveaux types d'oppression ; on peut dire alors que le capitalisme "récupère", par la mise en œuvre de nouvelles modalités de contrôle, l'autonomie consentie [...]. Les boucles de récupération font donc se succéder des périodes de libération *par* le capitalisme puis de libération *du* capitalisme ». Voir : Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011 (1^{ère} éd. 1999), p. 565. Ce sont les auteurs qui soulignent.

932 Selon la Fing (Fondation Internet Nouvelle Génération), la création de ce néologisme « produmation » est à attribuer à Don Tapscott, dans un ouvrage publié aux États-Unis en 1996 aux éditions McGraw-Hill : *The Digital Economy. Promise and Peril In The Age of Networked Intelligence*. Voir : Jean-Michel Cornu, *Internet. Tome 2 : Services et usages de demain*, Fondation internet nouvelle génération, 2003, 154 p.

sont aujourd'hui intrinsèquement liés aux processus de production ascendante des *data* et de consommation des informations et des flux informationnels, sous la forme d'une double « spirale », ou circonvolution, c'est-à-dire d'un processus linéaire ET simultanément, qui se concentre sur quatre points précis :

- (1) La production de biens et de services passe (de plus en plus) par la production d'informations (publicité/*marketing*) ;
- (2) La consommation de biens et de services passe (de plus en plus) par la recherche d'informations en ligne, et donc par la production de données numériques ;
- (3) La production de données numériques par les individus, sous toutes ses formes participe à la matérialisation immatérielle⁹³³ des aspirations consuméristes de ces derniers (de biens ou de services) ;
- (4) La production, l'orientation, et l'amélioration de biens et de services passe (de plus en plus) par l'analyse des *datas*, produites par les individus.

Il s'agit ici de dépasser les propositions que le macro-techno-discours tente de mettre en avant avec le néologisme « consomm'acteur », derrière lequel se cacheraient un ensemble d'opportunités portées par les outils médiatiques numériques qui favoriseraient des pratiques consuméristes « conscientes » et « stratégiques » : l'idée que le consomm'acteur contrôle, organise, et sélectionne rationnellement, par la maîtrise des flux informationnels, les biens et les services dont il souhaiterait disposer. Il nous importe plutôt de mettre en évidence les nouvelles formes de productivité (sociale, économique, et politique) qui se fondent, selon nous, sous le régime d'une *prédictivité quanto-qualitative*, c'est-à-dire qui tisse ses racines fonctionnelles à partir de la production individualisée d'informations en tout genre. Comme le résume Eric Sadain, l'ensemble des pratiques numériques dites « collaboratives », « contributives », « de partage », « coopératives », que les partisans du web. 2.0 appellent de leurs vœux et appuient par leurs stratégies *marketing*, et qui sont sensées faciliter, avantager, privilégier une amélioration des relations sociales et tendre vers le développement d'une organisation économique « responsable »,

Nous préférons au terme prosumérisme lui substituer celui de produmation, car elle nous semble mettre l'accent davantage sur les processus de « production » imputables aux consommateurs et participant de la dynamique d'un capitalisme immatériel plutôt que sur ceux de « consommation » rattachés aux figures des producteurs.

933 La « structuration » dans un « schéma logique » des intérêts de consommations qu'un individu peut déployer.

« écologique », « citoyenne », doit nous interroger sur « l'envers du décor » des mutations de l'économie politique actuelle :

Dans les faits, il relève d'une forme d'aveuglement de ne pas saisir que la majorité des échanges s'opère *via* des plateformes privées qui structurent la visibilité des offres ainsi que les communications entre les personnes [...]. Pratiques qui à y voir de près ne représentent en rien un modèle alternatif, mais qui bien davantage participent du mouvement de la marchandisation générale de la vie, particulièrement des rapports humains, à l'apparence conviviale et *cool*⁹³⁴.

C'est bien ce terme *cool* que Jean Baudrillard utilisait déjà dans les années 1970, pour tenter de mettre en lumière les *stratégies fatales* sur la base desquelles se constituent, sous le signe d'une collusion généralisée, des activités de « reproduction », sans enjeux symbolique, dénuées de réelle passion, dénuées de défi, dénuées de risques, sans « distance critique » : un ensemble d'activités qui n'exigent « ni l'extase esthétique ni la participation affective ou symbolique (deep involvement), mais une espèce d'"abstract involvement", de *curiosité instrumentale* »⁹³⁵.

Nous assistons aujourd'hui à l'avènement d'une nouvelle forme de sacrifice humain, si l'on prend le terme dans le sens que lui donne George Bataille : « Il n'est pas nécessaire que le sacrifice détruise à proprement parler l'animal ou la plante dont l'homme dût faire une *chose* à son usage. Il les faut du moins détruire en tant que choses, *en tant qu'ils sont devenus des choses.* »⁹³⁶

À l'instar de la formule avant-gardiste du philosophe⁹³⁷, qui proposait comme slogan publicitaire une mise en abîme de la dynamique consumériste moderne, dont la magie réside dans la production de biens et de services « personnalisables » à souhaits, fonctionnant sur l'harmonisation et la mise en résonance de l'existence singulière des individus avec une formule standardisée de rêves et d'aspirations (sous l'égide d'un mythe de la différenciation sociale), nous pourrions affirmer un peu radicalement que le système de « produmation » à l'heure du numérique se fonde sur la formule suivante : *la vie dont vous rêvez, c'est la votre*. Magnifique tautologie qui tente d'exprimer

934 Éric Sadain, *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, Éditions L'échappée, coll. « Pour en finir avec », 2015, p. 236. C'est l'auteur qui souligne.

935 Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, p. 184. C'est l'auteur qui souligne.

936 Georges Bataille, *La part maudite. Précédé de La notion de dépense*, introduction de Jean Piel, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Reprise », 2011 (1^{ère} éd. 1949), p. 78. C'est l'auteur qui souligne.

937 « Le corps dont vous rêvez, c'est le vôtre ». Voir : Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, p. 313.

l'exacerbation d'un narcissisme souvent inavoué, en même temps qu'un consensuel dévouement au mirage universel de la spectacularité collective⁹³⁸. En apparence, rien de nouveau sous le soleil : « tout se passe dans le monde de l'idéal⁹³⁹ », comme nous dirait Émile Durkheim. Seulement, à l'heure où le débat sur le dépassement du paradigme moderne bat son plein, nous devons revenir (et terminer), pour prendre part au débat, sur une part strictement technique des outils médiatiques numériques à qui nous attribuons le véritable potentiel disruptif : les algorithmes.

IX. B. 2. b) Au rythme de HAL⁹⁴⁰, ...les algorithmes

Comme nous y invite Dominique Cardon, il convient de distinguer deux types de données (constituantes du *big data*) telles qu'elles peuvent être produites par les individus, en fonction desquelles nous convenons de les considérer comme des producteurs : le signal, et la trace.

Il est nécessaire de séparer, au sein des proliférantes *big data*, les données qui proposent des contenus explicites, informations ou expressions subjectives – appelons ces données des *signaux* (par exemple un statut sur Facebook) – et celles, implicites, qui sont des enregistrements conceptuels de comportement – appelons ces données des *traces* (clics, géolocalisation, navigation, vitesse de lecture, etc.). Les algorithmes du web les plus « efficaces » sont ceux qui couplent étroitement des *signaux informationnels* avec des *traces de comportement* ou, pour le dire autrement, qui se servent des *traces* pour trouver la meilleure relation entre les signaux.⁹⁴¹

Rentrent donc dans la catégorie des « signaux » tout ce qui est de l'ordre d'une production « volontaire » de données, c'est-à-dire des informations potentiellement visibles directement par l'utilisateur (enregistrement de données personnelles lors de la création d'un compte en ligne, production d'information à partir des dispositifs de production de soi, communication interrelationnelle, etc.). Rentrent dans la catégorie des traces toutes les informations produites par les usagers, dont il n'ont pas directement conscience, tout ce qui constitue l'inconscient numérique,

938 Voir sur ce point le chapitre III. B. 3) La société sublimée, p. 158.

939 Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, présentation par Michel Maffesoli, Paris, CNRS Éditions, 2007 (1^{ère} éd. 1912, Librairie Félix Alcan), p. 694.

940 Nous faisons ici un clin d'œil à une œuvre de science fiction dans laquelle l'intelligence artificielle est appelée HAL. Voir Stanley Kubrick, *2001, l'Odyssée de l'espace*, États-Unis, 1968.

Une rumeur à tendance complotiste veut que le nom du robot soit une référence cachée à un fabricant d'ordinateur : en décalant d'un rang, dans l'alphabet, chacune des lettres de l'entité machinique, nous obtenons IBM.

941 Dominique Cardon, *À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data*, Paris, Le Seuil, coll. « La République des Idées », 2015, pp. 62-63. C'est l'auteur qui souligne.

selon l'expression de Derrick De Kherckove⁹⁴².

Cet éclaircissement nous permet de comprendre en partie non seulement les mutations sociales et culturelles constituées par les dynamiques des relations synthétiques et confinitaires⁹⁴³, mais aussi les processus à partir desquels s'établit peu à peu l'économie politique contemporaine de la société « data-centrique », sur la base d'une capitalisation des données numériques. N'oublions pas que ce que Pierre Lévy appelle le « medium algorithmique » est issue de la puissance exponentielle constituée par la mise en réseau des machines de calcul informatique⁹⁴⁴ : en tant que producteurs, les individus, en produisant un ensemble de signaux et de traces au sein d'un espace collectif (le cyberspace) participent activement à l'émergence d'une société à gouvernance « stigmergique », c'est-à-dire qui se fonde sur la coordination indirecte entre des agents et des activités à partir de traces stimulantes et performatives laissées au sein d'un environnement commun⁹⁴⁵. Comme le synthétise Pierre Lévy :

Chaque lien que nous créons, chaque tag que nous apposons sur une information, chaque acte d'évaluation ou d'approbation, chaque « j'aime », chaque requête, chaque achat, chaque commentaire, chaque re-tweet, toutes ces opérations modifient subtilement la mémoire commune, c'est-à-dire la masse inextricable des *relations* entre les données.⁹⁴⁶

Si l'on se rappelle bien, il s'agit là du rêve porté par le projet cybernétique de Norbert Wiener : *une dynamique systémique dans laquelle les relations entre les hommes sont automatisées grâce une technique médiatique, par le biais d'une régulation des flux et des contenus informationnels.*

À l'instar de l'œuvre de science fiction narrant les déboires de l'équipage embarqué sur *Discovery One* sous la tutelle de HAL⁹⁴⁷, les activités numériques des usagers du cyberspace se retrouvent de plus en plus rythmées, ou tout du moins encadrées, enchâssées au sein de logiques

942 Voir la note 899 p. 350.

943 Voir sur ce point le chapitre VIII. Les formes élémentaires de la vie numérique, p. 295, et plus précisément la « Conclusion intermédiaire », p. 317.

944 Voir ici le chapitre V. Origines socio-techniques des outils numériques, p. 199.

945 Voir Heather Marsh, « Stigmergy », *Binding Chaos. Systems of mass collaboration* [en ligne], Heather Marsh, 2013, pp. 46-51.

946 Pierre Lévy, « Le *medium* algorithmique », *Sociétés* [en ligne], 2015/3, n°129, p. 84. URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-2015-3-page-79.htm> (téléchargé le 12/08/2016). C'est l'auteur qui souligne.

947 Stanley Kubrick, *2001, l'Odyssée de l'espace*, États-Unis, 1968.

algorithmiques⁹⁴⁸. Le propos ici n'est appuyer de manière unilatérale la notion de « bulles de filtres » (*filter bubble*) développée par le militant internet Eli Pariser, qui identifie grâce à cette expression le phénomène à partir duquel le contenu accessible sur les moteurs de recherche et sur les réseaux sociaux serait déterminé par les centres d'intérêts des usagers identifiés *a posteriori* grâce au croisement des signaux et des traces stockées en masse dans les *data centers*. Nous souhaitons plutôt mettre en lumière les bases socio-techniques à partir desquelles se constitue, par adaptation et recyclage, l'économie politique du numérique.

Si les années 1980 à 2000 ont vu le développement et la diffusion d'une *utopie* socio-politique basée sur un « esprit hacker » et une « éthique libriste » liées à la prise de conscience du potentiel disruptif des outils médiatiques numériques, les deux dernières décennies sont celles à partir desquelles une *idéologie*⁹⁴⁹ propre se constitue, basée sur les injonctions individuelles et collectives de participation, de collaboration, d'échange, de coordination. Le développement des objets connectés et des dispositifs numériques dont nous venons de décrire les corrélats nous amène à voir poindre une mutation inédite dans l'histoire de l'humanité : l'intégration progressive et exponentielle de toutes les activités humaines dans la sphère de la production économique.

IX. B. 2. c) Un nouveau *New Deal* ?

Les *data* sont au centre de toutes les attentions. Et pour cause : elles se présentent aujourd'hui comme des marchandises à part entière. Ce n'est pas simplement un ensemble de rapports sociaux que les algorithmes secouent de leur pragmatisme froid et de leur logique quanto-qualitative, mais aussi une renégociation à sens unique de l'ensemble des rapports économiques et politiques mondiaux. Les GAFAM et les NATU ne sont pas constitués par des entreprises dont les modèles entrepreneuriaux consisteraient à n'édifier un capital économique qu'uniquement sur la base de la commercialisation d'un ensemble de produits et de services spécifiques (de la vente des smartphones à l'*e-commerce* en passant par l'ubérisation de services tel Blablacar⁹⁵⁰) : elles tirent leur bénéfices de l'exploitation des *données gratuitement produites* en permanence par les

948 Attention, nous ne signifions pas par là que les algorithmes fonctionnent sur le modèle des intelligences artificielles : à l'heure où nous écrivons ces lignes, les performances techniques et scientifiques ne permettent pas leur développement, sous la forme avec laquelle elles investissent notre imaginaire social.

949 Voir le chapitre V. C. 2. c) Perspectives institutionnelles, p. 226.

950 De manière générale, l'ubérisation désigne les processus techno-sociaux qui permettent une « désintermédiation » de l'accès à des biens et des services, en « opposition » avec le modèle capitaliste moderne dont la logique reposait en grande partie sur la centralisation des médiations.

prodummateurs. Le « capitalisme informationnel » tel qu'il a été décrit et défini en 1998 par Manuel Castells⁹⁵¹ doit être repensé, pour pouvoir rendre compte des dimensions qu'il prend à l'heure de la « produmation informationnelle ».

Alors que Philippe Aingrain met en évidence la fragilité du concept de capitalisme informationnel, à l'aune des mutations contemporaines liées à l'avènement des « biens communs » informationnels, et à leur impact sur l'organisation des investissements et des perspectives politiques de l'entrepreneuriat⁹⁵² ; tandis que Pierre Musso envisage cette fragilité sous l'angle des effets d'une « réorganisation dite de "dérégulation" des industries de la communication »⁹⁵³, nous proposons d'une certaine manière de renforcer la notion de capitalisme informationnel en l'ajustant à la nature formelle de ce que nous avons du mal à nommer : une « économie de la connaissance » pour les uns, un « capitalisme cognitif » ou un « capitalisme immatériel » pour les autres. En fait, ce que nous essayons d'identifier prend des formes hybrides et complexes, mais se résume en quelques mots : sous l'apparence d'une extraordinaire « dépense symbolique », d'un « agir dépensatoire »⁹⁵⁴ auxquelles donnent forme les activités sociales (dans le sens wébérien) au sein du cyberspace⁹⁵⁵, nous assistons peu à peu à *l'intégration de toutes les sphères des activités humaines dans la sphère productive*.

Comme le souligne André Gorz, en reprenant à son compte les formules des *Grundrisse* de Karl Marx, il faut insister sur l'intérêt de penser les mutation actuelles grâce à la notion de « travail immatériel »⁹⁵⁶. Une des spécificité de ce que le philosophe appelle le « postfordisme », tient au fait que le « capitalisme moderne traditionnel » fonctionnait sur la base d'un travail qui n'était opérationnel qu'en tant qu'il était détaché « des savoirs, des habiletés, et des habitudes développés par la culture du quotidien »⁹⁵⁷. Au contraire, le capitalisme informationnel tel que nous devons le concevoir aujourd'hui (l'économie numérique immatérielle) *repose sur l'exploitation du « savoir*

951 Voir la définition que nous lui reprenons à la note 505, p. 216.

952 Philippe Aingrain, « Le capitalisme informationnel : modes d'analyse et de régulation », Exposé introductif du cycle *L'économie de la société de l'information et de la connaissance* organisé par la fondation Temps Nouveaux. URL : <http://paingrain.debatpublic.net/docs/pha-tn-capinfo.pdf> (téléchargé le 10/10/2014).

953 Pierre, « Pour une critique du "capitalisme informationnel" », *Nouvelles FondationS* [en ligne], 2007/2, n°6, p. 110. URL : <http://www.cairn.info/revue-nouvelles-fondations-2007-2-page-110.htm> (téléchargé le 10/10/2014).

954 Philippe Joron, *La vie improductive. Georges Bataille et l'hétérologie sociologique*, préface de Patrick Tacussel, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. « Sociologie des imaginaires », 2009, p. 115.

955 Voir ici le chapitre VIII. Les formes élémentaires de la vie numérique, p. 295.

956 André Gorz, *L'immatériel. Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 2003, p. 11 *sq.*

957 *Idem*, p. 17.

vernaculaire »⁹⁵⁸ *que les individus produisent en se produisant, au sein du cyberspace, et donc sur les processus de socialisation qui sous-tendent ce savoir.*

Ce que les entreprises considèrent comme « leur » capital humain est donc une ressource gratuite, une « externalisation » qui s'est produite elle-même et continue de se produire, et dont les entreprises ne font que capter et canaliser la capacité de *se produire*.⁹⁵⁹

En d'autres termes, nous reconnaissons encore une fois au macro-techno-discours un rôle central : par les multiples injonctions à « participer », à « produire », à « coopérer », à « publier », à « être soi-même », à « donner notre avis », *il s'agit en fait de solliciter les utilisateurs des outils médiatiques numériques à produire du contenu informationnel (virtuellement capitalisable) par la consommation de bien et de services spécifiques*⁹⁶⁰.

Pour reprendre en partie certains éléments théoriques de Karl Marx, nous pouvons dire que la valeur qui est dégagée des processus de production ne vient plus désormais se cristalliser sous la forme de monnaie (matérielle ou immatérielle), mais sous la forme de connaissance, de bits d'informations, de *data*. Si l'on considère que la nature d'une marchandise se constitue par sa valeur d'usage et sa valeur d'échange⁹⁶¹, comment ne pas concevoir aujourd'hui les processus de production d'information comme une des nouvelles formes à travers laquelle s'exprime le capitalisme ?

Les informations, les données exploitables, les *data*, qu'elles prennent la forme de « signaux » (une information directement visible par l'utilisateur qui la produit, comme la publication d'une vidéo, d'un GIF ou d'un tweet, les informations personnelles enregistrées dans les formulaires en ligne, etc.) ou de « traces » (une information non visible directement par l'utilisateur qui la produit, comme la connexion à un appareil, la consultation d'un contenu particulier, le temps passé à visualiser une publication sur Facebook, etc.) constituent un ensemble de ressources immatérielles, un ensemble de connaissances, un patrimoine « virtuel » (qui est en puissance) à partir duquel les entreprises du cyberspace peuvent générer du capital. L'information possède une valeur d'échange : avec comme contrepartie l'accès à un ensemble de services, les informations sont

958 *Idem*, p. 18. C'est nous qui soulignons.

959 *Idem*, p. 19. C'est l'auteur qui souligne.

960 Cela se traduit par exemple sur Facebook par la publication de contenus et/ou par une interactivité sociale que l'on peut réduire à un mode binaire (j'aime/je clique ; je n'aime pas/je ne clique pas : *on/off*). Le mode *On* se conçoit ici comme l'ouverture des flux informationnels (la mise en marche des machines au sein de la chaîne de production), le mode *Off* se conçoit comme la fermeture du flux, lorsque les machines sont à l'arrêt.

961 Voir ici le chapitre II. A. 4) La marchandise, p. 119.

produites et échangée « gratuitement » (sans transaction marchande) : lorsque nous nous connectons à notre compte Facebook, et que nous interagissons avec nos « amis », nous produisons des informations que nous donnons à l'entreprise californienne, en échange d'un flux d'informations qu'elle nous fournit en retour. Mais puisque que « le caractère utile d'une chose en fait une valeur d'usage »⁹⁶², qui « ne se réalise effectivement que dans l'usage ou la consommation »⁹⁶³, l'information que nous trouvons utile en accédant à un service (Blablacar) possède aussi une valeur d'usage : elle nous est utile. Même les choses qui sembleraient superflues ou dérisoires possèdent une forme d'utilité : une photo de chat mignon qui met la tête dans la neige postée par un membre de notre famille est fonctionnelle, elle nous est socialement utile, puisque d'une certaine manière elle nous permet de « rester en contact » avec un de nos proches. En retour, les flux d'informations croisés par nos interactions en ligne sont utiles aux entreprises qui nous proposent des services gratuitement : elle leur permettent de faire des bénéfices, non seulement grâce à la publicité ciblée que ces entreprises nous renvoient, mais aussi grâce à la vente de nos informations (pour les entreprises insérées sur le marché de la donnée), ou encore car ces informations (surtout les traces) leur permettent, dans la logique du web 2.0, d'améliorer leurs services afin d'attirer davantage d'utilisateurs.

Pour illustrer ce qui se déroule sous nos yeux avec des termes biologiques, nous assistons à une forme de *phagocytose* : la métastase technique liée au développement des outils médiatiques numériques, portée par l'utopie libriste des premiers « hackers », et qui a soulevé à l'époque un ensemble d'inquiétudes au sein des organisme institutionnels⁹⁶⁴, devient aujourd'hui la condition d'une métastabilité économique : la dynamique de l'économie politique actuelle, fonctionnant par « digestion » des pratiques alternatives, est productrice des conditions de sa propre pérennisation, car elle propose un ensemble de biens (outils médiatiques numériques, objets connectés, etc.) et de services (de Facebook à LinkedIn, de Blablacar à Airbnb, de l'application « Santé » sur les smartphones à Pokémon Go, de Wikipédia à Zone-Téléchargement, etc.) qui, sous l'égide d'une idéologie cybernétique, se perfectionnent par le fait que nous « consommons » à travers eux.

Si l'on essaie de réfléchir à cette question en se référant aux théories de Jürgen Habermas,

962 Karl Marx, *Le capital. Critique de l'économie politique*, Livre premier : le procès de production du capital, publié par Jean-Pierre Lefebvre (dir.) Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1993, p. 40.

963 *Ibidem*.

964 Voir ici le chapitre VI. C) *Do It Yourself?*, p. 245.

pour qui les questions d'interaction et de travail sont intrinsèquement liées dans leur opposition classique⁹⁶⁵, il est possible aujourd'hui de convenir que la séparation entre l'« activité instrumentale » et l'activité communicationnelle (« l'agir communicationnel ») tend à disparaître, puisque l'« activité communicationnelle » se présente comme la condition à partir de laquelle la rationalité instrumentale productive perpétue ses fondations. L'ensemble des savoirs issus de l'« écosystème social » dans lequel évoluent les individus et l'ensemble des échanges symboliques qui constituent l'agir communicationnel est intégré au cycle de l'économie : les algorithmes exploitent l'expression « immatérielle » de nos désirs, de nos passions, de nos craintes, de nos affects, de nos centres d'intérêts (politiques, économiques, sociaux, spirituels, etc.), pour les convertir en « capital de connaissance » et les intégrer dans le processus de productions de biens et de services, à partir desquels nous aurons en retour la possibilité d'exprimer au sein du cyberespace nos centres d'intérêts, nos désirs, nos passions, nos craintes...

Tel est le cercle vertueux de la produmation.

Encore une fois, nous nous permettons de laisser le petit mot de la fin au philosophe : « dans le procès économique d'échange, ce ne sont plus des personnes qui échangent, c'est le système de la valeur d'échange qui se reproduit à travers elles »⁹⁶⁶.

Conclusion intermédiaire

Avec l'aide d'un ensemble d'outils théoriques et d'informations pratiques, nous avons montré dans ce chapitre qu'il est primordial de penser les outils médiatiques numériques et les usages qui y sont rattachés dans une perspective plus large que celle qui se concentrerait uniquement sur les modalités d'expression des interactivités et des identités individuelles et collectives que le cyberespace rend possible.

En tant que dispositifs, les outils médiatiques numériques sont indubitablement indépendants d'un macro-techno-discours, et ils s'inscrivent au sein d'un macro-système technique, en assistant par leur individualisation (individualisation en tant qu'objets techniques spécifiques, mais aussi, et donc, individualisation des usages) la réalisation d'un ordre socio-technique spécifique, et d'une

965 Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, traduit et préfacé par Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1973 (1^{ère} éd. 1968, Suhrkamp), pp. 21-23.

966 Jean Baudrillard, « Requiem pour les media », *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1972, p. 222.

économie politique non pas réellement singulière, mais en tout cas distincte de celle à partir de laquelle s'est constituée le capitalisme dans sa forme moderne classique.

Le développement exponentiel d'algorithmes par les entreprises du numérique (De GAFAM à NATU), dont les applications de classement et de traitement de l'information s'étendent, comme nous le présente Dominique Cardon, sur plusieurs niveaux d'opérabilité⁹⁶⁷, favorise l'avènement d'une figure économique « nouvelle » : le prodummateur, et donc d'une dynamique économique et politique nouvelle : *numérique*. Celle-ci ne repose pas, comme il semble être admis dans les hautes-sphères des institutions publiques, sur la floraison et l'arborescence d'une multitude de *start-up*, mais bien plutôt comme le souligne André Gorz, en s'appuyant sur les analyses de Jeremy Rifkin, d'une :

nouvelle conception de ce qui donne de la « valeur » aux produits [et aux services !], c'est-à-dire ce qui les rend vendables avec un maximum de profit. Ce maximum dépend plus fortement que jamais de la capacité qu'a une firme de s'attacher une clientèle, de la persuader de la « valeur » de ce qu'elle offre⁹⁶⁸.

Ici nous devrions considérer en propre, sur ces bases, les mutations des stratégies marketing et de processus à partir desquels se constitue les formes contemporaines de la publicité. Mais cela est une toute autre histoire. Il faut retenir cependant que les algorithmes doivent être considérés comme étant de plus en plus des acteurs à part entière de notre monde, de ce qu'Éric Sadain nomme la « raison numérique », un paradigme au sein duquel les relations entre les individus, sous leurs formes économique, politique et sociale s'établissent selon les schémas de réciprocité et de calculabilité dont est porteur le projet cybernétique de Wiener.

Il apparaît que le dispositif numérique, constitué à la fois par du dit et du non dit, est bien plus qu'un ensemble d'outils spécifiques : il se présente comme « l'expression d'une raison informatique qui en est la caution symbolique et la justification »⁹⁶⁹.

967 Dominique Cardon, *Op. Cit.*, p. 18 sq.

968 André Gorz, *Op. Cit.*, pp. 48-49.

969 Jean-Philippe Pierron, « Civilisation technologique et dispositif : l'exemple de la technologie informatique », in Valentina Tirloni (dir.), *Du Gestell au dispositif. Comment la technicisation encadre notre existence*, Bruxelles, EME Éditions, coll. « Transversales philosophiques », 2010, p. 135.

Conclusion de la troisième partie

Nous avons essayé de mettre en évidence, dans cette dernière partie, les implications que les outils médiatiques numériques pouvaient avoir dans ce qui semble convenu d'appeler des mutations anthropologiques.

Après avoir établi qu'il importait d'analyser ces derniers dans une perspective sociologique, grâce à leur spécificité technique, il est apparu tout d'abord qu'en tant que technologies de l'image et de l'imaginaire, les dispositifs numériques pouvaient participer à la mise en forme des processus à partir desquels la société se réfléchit, dans les deux sens du terme : parce qu'ils sont des miroirs individuels et collectifs, les outils médiatiques numériques nous permettent de saisir les processus de théâtralisation que toute société met en œuvre pour se définir matériellement et symboliquement en tant que telle. Et parce qu'il sont paradoxalement des surfaces d'absorption et d'évaporation des craintes et des passions individuelles et collectives, ils se présentent comme de puissants opérateurs à partir desquels prennent forme les dynamiques symboliques et les systèmes de sens qui peuvent échapper à la lumière directe de l'observation.

Les médias numériques permettent de manipuler à profusion des univers de signes, et rendent possible une construction sociale de la réalité plus que jamais stimulée et simulée : l'abolition des frontières de l'espace temps, la (re)configuration infinie des images favorise un rapprochement inouï du réel et du rêve, où il n'est plus possible de faire de distinction entre le faux et le vrai, le mensonge et la vérité, l'*hoax* et l'actualité. Si la modernité a été l'aboutissement du processus qui nous rend maître et possesseur de la nature (jusqu'à l'explosion de la bombe atomique), nous en somme venus à pouvoir domestiquer et manipuler à souhait les signes de la réalité plus que de la théâtralité, plus que d'une spectacularité, nos vie sont désormais conduites sous le sacre du simulacre.

C'est dans ce monde où la technologie permet de conjuguer sans conjurer les rêves individuels et collectifs, que prennent forme, au sein du cyberspace, les *communitas* : en partie détachées des règles pénales et civiles de la vie publique (de moins en moins), les individus

s'organisent pour le meilleur et pour le pire en « tribus connectives »⁹⁷⁰.

Cependant, l'aspect socio-culturel des mutations engendrées par les outils médiatiques numériques ne doit pas nous faire oublier que ceux-ci sont avant tout des techniques de production et de consommation de flux informationnels : à ce titre, si la notion de « *communitas* » permet à une échelle collective de saisir les formes de plus en plus répandues que prennent les communautés au sein du cyberspace, à l'échelle de l'individu, celle de « *prodummateur* » permet de mettre en évidence les processus qui font des activités sociales en ligne le moteur d'une nouvelle économie politique. C'est toujours par le potentiel technique des outils médiatiques que nous parviendrons à mettre en évidence la dynamique de cette dernière : le développement exponentiel des algorithmes, un ensemble de programmes qui traitent de manière autonome les flux informationnels, est un des ressorts contemporains majeur de l'organisation des relations interindividuelles, mais aussi des relations qui lient les individus aux « structures » dans lesquelles ils interagissent.

970 Nous formulons cette expression en adjoignant le terme « tribu » cher à Michel Maffesoli à l'expression « affinités connectives » chère à Vincenzo Susca.

Voir Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, 226 p. ; et Vincenzo Susca, *Les affinités connectives. Sociologie de la culture numérique*, Paris, Éditions du Cerf, 2016, 217 p.

CONCLUSION GÉNÉRALE : VERS UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU NUMÉRIQUE

« Une époque qui renonce à faire la différence entre "ce qui existe et ce qui consiste" se condamne à une redoutable prolétarianisation de son imaginaire. »⁹⁷¹

« Ni paradis ni enfer, le nouveau monde industriel reste un chantier ouvert ».⁹⁷²

Lorsque Georges Balandier nous expose, dans *Sens et puissance*, que :

l'histoire présente devient le véritable révélateur de la réalité sociale. Elle montre des configurations sociales en mouvement et brise l'illusion de la longue permanence des sociétés ; celles-ci prennent d'avantage l'aspect d'une œuvre collective jamais achevée et toujours à refaire⁹⁷³ ,

nous devons comprendre par là que les groupements sociaux et les organisations collectives, en perpétuelle redéfinition, ne peuvent prétendre à être saisis que par un mouvement de pensée qui parviendrait à conjuguer les perspectives diachronique et synchronique, mais aussi à considérer dans une même combinatoire les logiques d'ordre et de désordre, dont les point d'achoppement seraient dynamisés par un regard qui se porterait, dans un va et vient continu tant sur le macrocosme que sur le microcosme social. L'aporie des mondes actuels – ce continuum entre réalité matérielle et réalité immatérielle – portée par (et porteuse de) la société connectée, face à laquelle se trouvent les sociologues, ne peut pas se résoudre de manière unilatérale, mais en accordant du crédit aux prescriptions d'Edgar Morin concernant le paradigme de la « complexité ». Même si celui-ci ne

971 Régis Debray, *L'obscénité démocratique*, Paris, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2007, p. 44.

972 Pierre Veltz, « La nouvelle révolution industrielle », *Revue du MAUSS* [en ligne], n°18, 2001/2, p. 70. URL : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2001-2-page-67.htm> (téléchargé le 12/08/2016).

973 Georges Balandier, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1981 (1^{ère} éd. 1971), p. 13.

parvient au mieux, comme le souligne sans ambages son représentant, qu'à « exprimer notre embarras, notre confusion, notre incapacité de définir de façon simple, de nommer de façon claire, de mettre de l'ordre dans nos idées »⁹⁷⁴ ; ou au pire qu'à faire perdre la raison à la raison, pour laquelle il ne saurait y avoir de paradoxe, de contradiction, ou d'antinomie dans un système cohérent, nous devons convenir avec Valérie Charolles que les catégories et les déterminismes avec lesquels nous pensons habituellement la société éclatent sous l'effet des nouvelles technologies d'information et de communication. La disruption actuelle que nous avons tenté de mettre en évidence ne s'exprime pas seulement à travers les liaisons entre un ensemble d'outils techniques et des réalités sociales et culturelles, elle s'infiltré – et là repose le défi posé aux sciences humaines – dans les modes d'intelligibilité des phénomènes collectifs. Par exemple, souligne-t-elle :

Les réseaux sont ceux par quoi la société du spectacle a pris une dimension tentaculaire et la domination capitaliste une force inégalée, donnant l'impression qu'il ne reste à la politique que le soin d'adoucir quelque peu un système auquel elle ne peut rien au fond. Mais ils sont aussi l'occasion d'en finir avec la logique descendante et univoque de la société du spectacle et des conglomerats qui orientent la sphère économique à leur profit, et de dessiner d'autres rapports de force, plus coopératifs, faisant intervenir une multitude d'acteurs, de telle sorte que les positions de domination ne puissent pas s'y constituer.⁹⁷⁵

Dans cette perspective, et pour répondre à nos hypothèses de travail, puisque complexité il y a, à travers l'expression d'« une relation indissoluble entre le maintien de la structure et le changement des constituants »⁹⁷⁶, mais aussi dans le même temps entre le changement de la structure et le maintien des constituants, et pour tenter de résoudre en amont les débats animés qui jugeraient (selon les cas) inadéquats une analyse sociologique qui choisirait comme objet de recherche soit les structures sociales, soit ses constituants, nous avons choisi d'aborder les multiples réalités de la vie sociale et sociétale en portant notre regard, prioritairement, sur un ensemble d'objets techniques, que nous considérons comme un réseau d'acteurs (non-humains) puissant dans la construction des combinaisons interactionnelles et organisationnelles de notre monde collectif.

974 Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Éditeur, coll. « Communication et complexité », 1990, p. 9.

975 Valérie Charolles, *Philosophie de l'écran. Dans le monde de la caverne*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2013, pp. 242-243.

976 *Idem*, p. 31.

Les outils médiatiques numériques, que nous pouvons comprendre comme des éléments centraux et périphériques d'un dispositif mondial, au sens foucauldien⁹⁷⁷, sont à la fois l'effet abouti du dynamisme technologique, qui tараude le monde depuis la révolution industrielle, initiée dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, et aussi l'élément factoriel principal qui influe sur les dynamiques quotidiennes de l'interactivité sociale.

À l'heure où les discussions concernant les tentatives de dénommer ce qui semblerait être un dépassement du paradigme de la modernité, et où les propositions pour identifier les facteurs qui en seraient la cause, sont plus que d'actualités, nous pensons qu'il convient de donner du crédit tant à la formule de Max Weber qu'à son actualisation. Si pour le sociologue la germination et la maturation du paradigme moderne s'explique en partie par « l'élimination de la magie en tant que technique de salut »⁹⁷⁸, les sédiments du monde en gestation reposent, quoi qu'on puisse en dire, sur l'admission de la technique numérique comme technique de salut. Bien que cette assertion puisse être caractéristique de la modernité même, c'est par le biais des configurations et des formes sociales qui s'expriment à travers des techniques médiatiques spécifiques, ainsi que par les attributs à partir desquels se constituent les subjectivités qu'il sera possible d'identifier (par exemple) ce qu'Olivier Bobineau nomme une « troisième modernité »⁹⁷⁹, et dont une des caractéristiques est la « mondanisation » de l'émotion, c'est-à-dire le remplacement de l'émoi (« *ex-magare*, "effrayer", "inquiéter" ») suscités par exemple au sein des sphères religieuses ou politiques, par l'émotion (« *ex-movere*, "remuer", "ébranler", "mettre en mouvement" »). Si le premier est « intérieur », singulier », et « durable », la seconde est « tout en extériorité », « plurielle », et « furtive »⁹⁸⁰. La synergie induite par le potentiel techno-médiatique des outils numériques (horizontalité), les formes sociales et interactionnelles, les modalités expressives avec lesquelles se construisent les subjectivités, ainsi que les structures collectives globales à l'intérieur desquels cette synergie devient opérationnelle crée notre monde contemporain dont nous avons esquissé les schémas.

Nous ne remettons en aucun cas ici en cause ce que Michel Maffesoli nomme le « réenchantement du monde », dont les tenants et les aboutissants sont redevables de « la synergie des phénomènes archaïques et du développement technologique »⁹⁸¹. Au contraire, cette définition

977 Sur la notion de dispositif, voir l'introduction au chapitre IX) Le médium impérial, p. 321.

978 Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, p. 134.

979 Voir : Olivier Bobineau, « La troisième modernité ou l'individualisme confinitaire », *SociologieS* [en ligne], « Théories et recherches », mis en ligne le 06/07/2011. URL : <http://sociologies.revues.org/3536> (téléchargé le 24/06/2016).

980 *Idem*, p. 11. C'est l'auteur qui souligne.

981 Michel Maffesoli, *Notes sur la postmodernité : le lieu fait lien*, Paris, Éditions du Félin, 2003, p. 30.

brève trouve dans l'avènement de bon nombre de formes sociales contemporaines, portées par le potentiel technique des outils médiatiques numériques, toute son efficacité⁹⁸².

Le dispositif pour penser la technique et le social

Comme nous l'avons vu en première partie, c'est moins par le contenu qui est diffusé que par leur potentiel technique que les outils médiatiques numériques participent à l'institutionnalisation de formes communicationnelles et de principes organisationnels spécifiques : « le vrai message, c'est le médium lui-même »⁹⁸³. Si en tant que *media* d'informations, ils se révèlent disruptifs, en grande partie car ils offrent les moyens opérationnels d'une individualisation de la production et de la consommation d'informations, en tant que technique, ils se présentent comme de véritables cadres existentiels – *Gestell* – à travers lesquels les phénomènes se présentent à notre conscience d'une manière tout à fait spécifique. Non seulement, comme le dit Stéphane Vial, « la technique est une structure de la perception, elle conditionne la manière dont le réel ou l'être nous apparaît »⁹⁸⁴, mais les outils médiatiques numériques nous montrent bien qu'elle conditionne aussi et surtout la manière dont nous produisons la réalité, et dont nous édifions *ego* dans ses relations polymorphes à *autrui*. La technique ouvre majestueusement sur un champ de possibles que nous concrétisons selon notre humeur.

Tel que nous l'avons illustré dans ce travail, l'abstraction apparente de la technique en tant que processus à travers lequel s'exprime le rapport *poiesis/praxis*, peut s'appréhender dans son opérationnalité sous la forme de dispositifs. Intrinsèquement, le dispositif est à la fois « un principe d'intelligibilité » en même temps qu'« une sommation de la réalité »⁹⁸⁵ : il est à concevoir comme le réseau d'opérateurs qui orientent (sans déterminisme strict) des rapports de force au sein d'un milieu, d'un environnement spécifique. En tant que tels, les dispositifs sont les pièces d'un jeu où les enjeux s'étalent sur plusieurs plans, sur plusieurs champs : principalement économique, politique, et social.

982 Nous renvoyons ici à notre chapitre VIII. B. 2) Vers la *communitas*, p. 311.

983 Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968, p. 25.

984 Stéphane Vial, *L'être et l'écran, Comment le numérique change la perception*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 99. C'est l'auteur qui souligne.

985 Jean-Philippe Pierron, « Civilisation technologique et dispositif : l'exemple de la technologie informatique », in Valentina Tirloni (dir.), *Du Gestell au dispositif. Comment la technicisation encadre notre existence*, Bruxelles, EME Éditions, coll. « Transversales philosophiques », 2010, p. 135.

Les dispositifs ne doivent pas cependant être analysés comme des concrétisations d'une technique strictement déterministe : la technique *dispose*, mais elle peut aussi indisposer. Nous pouvons renvoyer pour illustrer cela aux multiples stratégies de détournement et de négociation que les individus peuvent mettre en pratique pour contourner les limites aux règles normatives rattachés à des usages « conventionnels » : téléchargement illégal et « piratage » logiciel et culturel⁹⁸⁶, protection des données personnelles, dissimulation de son adresse IP (VPN, navigateur Tor), cryptage des messages (appels vocaux, sms, ...) par des applications gratuites (Signal), déconnexion systématique (mode avion), bloqueurs de publicités (Adblock Plus⁹⁸⁷), etc.

Ici il est possible d'illustrer ici, encore une fois, l'aporie profonde qui constitue notre temps, où l'idéologie moderne de la transparence se heurte sous de multiples formes, comme le souligne Céline Bryon-Portet⁹⁸⁸, aux stratégies individuelles et collectives mettant en avant une ambivalence dynamique entre la visibilité et le secret. Hypervisibles, les individus et les communautés connectées n'en sont pas moins insaisissables, ou tout du moins labiles, parce qu'instables, lorsque les identités civiles sont liquéfiées au profit de *persona* multiples, masquées, ou lorsque les traces de navigation et de communication sont dissimulées ou travesties.

Lorsque les pouvoirs publics et privés tentent d'endiguer et de rendre caduques ces stratégies (lutte contre l'anonymat, contre les réseaux occultes voire extrémistes, lutte contre le commerce illégal sur le darknet, etc.), les contraintes techniques sont à nouveau contournées, dans une « lutte » incessante menée par des individus aux compétences techniques avancées. Le premier « manifeste hacker » illustre bien les préceptes portés par les « libristes » : celui de la quête d'une autonomie sapientale conjuguée avec la valeur de « Justice » :

C'est notre monde maintenant... Le monde de l'électron et des commutateurs, la beauté du baud.

Nous utilisons un service déjà existant, sans payer ce qui pourrait être bon marché si ce n'était pas géré par des profiteurs avides, et c'est nous que vous appelez criminels.

986 Selon Aurélien Aubert, au moins un français sur deux pratique le « piratage », c'est-à-dire le téléchargement illégal de contenu culturel avec des droits d'auteurs.

Voir : ANNEXE 5 Entretien avec Aurélien Aubert, « Conversation », p. 496.

987 Actuellement, de plus en plus de plateformes en ligne qui bénéficient de rémunérations liées à la diffusion de publicités ont mis au point un bloqueur de bloqueur de publicité, qui ne permet pas à l'internaute de consulter le contenu d'une page tant que son bloqueur de publicité n'est pas désactivé.

988 Céline Bryon-Portet, « La culture du secret et ses enjeux dans la "société de communication" », *Quaderni* [en ligne], 75/2011, pp. 95-103. URL : <http://quaderni.revues.org/410> (téléchargé le 01/12/2016).

Nous explorons... et vous nous appelez criminels. Nous recherchons la connaissance... et vous nous appelez criminels. [...] Oui, je suis un criminel. Mon crime est celui de la curiosité.⁹⁸⁹

À l'heure où nous achevons ce manuscrit, le site internet Zone Téléchargement, vient de rouvrir après deux fermetures successives⁹⁹⁰. Il nous semble que l'expression « nouveau Farwest » que nous avons utilisé dans l'avant propos de notre travail est tout à fait illustrée par ces dynamiques conflictuelles, où les enjeux sont tout autant sociaux, politiques, qu'économiques, voire moraux. Comme le met en avant Martine Xiberras :

Tandis que la technologie permet de copier, convertir, transférer facilement, les juridictions nationales tentent de contrôler et réglementer cette liberté. De même, l'identité numérique est polyphonique et le vote électronique pose des problèmes de sécurité. Internet demeure le lieu d'affrontement de différents paradigmes de crédibilité et de légitimité.⁹⁹¹

Notre monde contemporain est constitué par un socle imaginaire qui n'est pas encore définitivement fixé, ou plutôt, pour reprendre les termes de Paul Ricœur⁹⁹², sur la résurgence visible d'une lutte entre deux pôles de l'imaginaire social : l'idéologie capitaliste et l'utopie libriste.

Une des spécificités culturelles qui marque notre monde contemporain est dans une certaine mesure cette non-adéquation entre le système de signification sociale « institutionnel » qui est sensé soutenir structurellement la vie collective, et les systèmes de significations sociales produits par cette vie collective (sauvages, dans le sens de Roger Bastide). Malgré cela, le monde se tient, sous l'effet d'une macro-logique.

989 Loyd Blankenship (The Mentor), « La conscience d'un hacker », traduit par NeurAlien, Moosh, ga3lig, goofy, zozio nocture (aka brandelune), Slystone, KoS, aKa, Martin, lamessen, Sky, 08/01/1986, publié sur *Framablog*. le 15/01/2013. URL : <https://framablog.org/2013/01/15/manifeste-du-hacker-aaron-swartz/> (dernière consultation le 16/11/2016).

Nous pouvons noter ici qu'à l'instar d'Aurélien Aubert qui la mobilise neuf fois au cours de notre entretien (Voir : ANNEXE 5 Entretien avec Aurélien Aubert, « Conversation », p. 496), la notion de curiosité est régulièrement invoquée par les individus pour justifier les motifs qui sous-tendent un ensemble de pratiques numériques.

990 Fermé le lundi 28 novembre 2016 par la Gendarmerie Nationale, la plateforme de téléchargement illégal est réapparue en ligne le lendemain, pour être refermée à nouveau le mercredi 30 novembre 2016. Aujourd'hui, jeudi 15 décembre 2016, la plateforme est de nouveau accessible.

991 Martine Xiberras, « Hyper-lectures quotidiennes sur internet », *Sociétés* [en ligne], n°126, 2014/4, p. 102. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-4-page-91.htm> (téléchargé le 13/12/2016).

992 Paul Ricœur, « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social », *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social* [en ligne], n°2, 1984, pp. 53-64. URL : http://www.persee.fr/doc/chris_0753-2776_1984_num_2_1_940 (téléchargé le 17/10/2013).

Il n'y a plus de vie improductive dans le cyberspace

« La philosophie de notre époque a abandonné le projet d'une critique de l'économie politique »⁹⁹³, s'inquiète Bernard Stiegler. Comment ne pas donner raison au philosophe à l'heure où la bien-pensance se concentre sur les considérations éthiques et les cadres axiologiques qui entourent l'implantation des fibres et des puces numériques jusque sous notre peau, dans lequel le conflit entre les technophobes et les transhumanistes a pignon sur rue ?

Après avoir mis en lumière l'importance pour la sociologie de considérer les objets comme de possibles objets d'étude (Partie I. L'Homme et la technique : pour une sociologie des artefacts), après avoir rendu compte des phases historiques à travers lesquelles les médias contemporains se sont concrétisés, sous l'effet conjugué de projets politiques, d'imaginaires utopiques, d'inventions techniques croisées, d'usages collectifs (Partie II. L'ère des médias), nous avons voulu tenter de décrire et de comprendre ce que nous avons appelé « les formes élémentaires de la vie numérique » (Partie III. Le dispositif numérique). Ce que nous avons essayé de mettre en évidence dans notre travail, c'est que les configurations de ces dernières ne peuvent être comprises sans être rattachées à une logique dont l'amplitude reste macro-logique, puisque sous-tendue par un macro-système technique lui-même rendu inextinguible par un macro-techno-discours.

Il ressort finalement de nos propositions que les activités sociales au sein du cyberspace sont de plus en plus soumises, ou du moins tributaires d'une logique computationnelle – algorithmique –, c'est-à-dire d'un ensemble d'acteurs non-humains dont le mode de fonctionnement correspond à un traitement d'information sur le mode strictement logico-mathématique. La grande réussite de l'économie numérique tient au fait que, sous une apparente dilapidation d'énergie, de temps, d'attention⁹⁹⁴, ce que Philippe Joron pourrait appeler, à la suite de Georges Bataille, une « improductivité dépensatoire »⁹⁹⁵, apparaît en transparence, tel un mouvement en clair-obscur, la

993 Bernard Stiegler, *Pour une nouvelle critique de l'économie politique*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 2009, p. 29.

994 Nous renvoyons ici principalement à deux éléments.

Alice Maruani, « Tristan Harris : "Des millions d'heures sont justes volées à la vie des gens" », *L'Obs avec Rue89* [en ligne], le 04/06/2016. URL : <http://rue89.nouvelobs.com/2016/06/04/tristan-harris-millions-dheures-sont-juste-volees-a-vie-gens-264251> (dernière consultation le 02/12/2016).

Nous rappelons ensuite que selon Régis Bigot et Patricia Croutte (pour le CREDOC), un individu passait, en France et en 2014, 17 heures hebdomadaires sur internet. Ce chiffre ne tient pas compte des usages liés aux outils médiatiques numériques « hors connexion ». Voir Régis Bigot, Patricia Croutte, *La diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française. Rapport du CREDOC* [en ligne], 2014, p. 139 sq. URL : <http://www.credoc.fr/pdf/Rapp/R317.pdf> (téléchargé le 24/01/2015).

995 Philippe Joron, *La vie improductive. Georges Bataille et l'hétérologie sociologique*, préface de Patrick Tacussel, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. « Sociologie des imaginaires », 2009, p. 90.

fixation d'une valeur sur les choses sans prix. Poster ou rediffuser un GIF humoristique en ligne, ou publier un *stream* d'une partie de MMORPG⁹⁹⁶ sur la toile mondiale crée du capital : une partie de ce capital reste du capital social, mais l'ombre portée par les traces et les signaux de ce genre d'activités nourrit le capital économique des multinationales dont les cotes en bourse sont au centre des attentions.

Pour essayer de nommer ce phénomène, nous proposons de l'identifier comme la synergie d'un *capitalisme informationnel* (tel que nous l'avons défini⁹⁹⁷) et d'une *économie de l'émotionnel*, dans laquelle les individus jouent à la fois le rôle de producteur et de consommateur. C'est à une critique de cette synergie que nous aimerions, en conclusion, inviter le lecteur à réfléchir, car, si nous en avons esquissé les traits, il reste désormais à construire un véritable travail réflexif qui en aurait pour centre l'objet d'étude.

Limites

Nous n'avons pas la prétention de nier le caractère lacunaire de notre travail. Bien au contraire. Chacun des aspects que nous avons soulevé mériterait l'attention concertée non pas seulement de plusieurs analyses, mais surtout de plusieurs disciplines, permettant respectivement et synchroniquement, d'une part, de réfléchir aux perspectives théoriques qui permettraient de penser les profondes mutations sociales, culturelles, politiques, philosophiques, économiques, engendrées par les Nouvelles Technologies d'Information et de Communication, et d'autre part, de compléter les démarches empiriques que nous avons entrepris et vis-à-vis desquelles nous exprimons un profond désagrément.

Le premier aspect renvoie directement à l'ensemble des travaux, théories, et thèses, que nous n'avons pas pu consulter de manière exhaustive, car innombrable, en perpétuelle production. Même si l'un des caractères de la connaissance est par définition son incomplétude, il aurait par exemple été fertile de rendre compte de manière plus aboutie des travaux liés à l'histoire et l'actualisation de la notion d'économie politique sur laquelle nous nous appuyons si souvent. De la même manière, un renforcement des schèmes interprétatifs portés par la sociologie de l'imaginaire nous aurait été bénéfique pour saisir plus précisément son rôle majeur dans la constitution de tout rapport au

996 Massively Multiplayer Online Role-Playing Game. Nous traduisons : « Jeu de rôle massivement multijoueur en ligne ».

997 Voir le chapitre IX. B. 2. a) Les prodummateurs, p. 356.

monde.

Le second aspect renvoie foncièrement à l'insuffisance de données que nous avons concernant, entre autre, deux points centraux de notre travail.

Même si la dynamique de notre participation observante au sein du cyberspace nous a permis au terme de cinq années de « comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets »⁹⁹⁸, afin de rendre intelligible la forme et le fond de la société connectée, il aurait été opportun de s'attarder plus longuement à la passation d'une série d'entretiens auprès d'acteurs institutionnels pour connaître davantage le sens à partir duquel les pouvoirs publics orientent leurs différents projets numériques.

La consultation de données techniques de première main, relatives au fonctionnement des algorithmes, aurait permis, en outre, de ne pas se contenter d'ouvrages synthétiques, et de saisir la nature des outils que nous utilisons au quotidien.

Bien que nos propos ne ciblent pas directement les notions de normativité et de déviance, notre étude aurait mérité que l'on s'attarde sur le recueil et l'étude des directives administratives (au sein des établissements publics notamment, qui sont distribués sous la forme de petits fascicules), mais aussi des textes législatifs émanant des hautes instances ministérielles : lorsque nous parlons d'usages, leur encadrement par des règles normatives explicites et des textes de lois, et l'écart que l'on pourrait relever vis-à-vis de ces derniers, pourrait nous éclairer sur les motifs sous-tendus derrière un ensemble de pratiques⁹⁹⁹.

Néanmoins, il nous semble sage de se demander si cette insuffisance pourrait être réellement complétée de manière pertinente, exhaustive, et actualisée au vu de la rapidité des évolutions techniques, politiques, économiques, sociales, et juridiques, au sein de notre champ d'investigation.

998 Max Weber, *Économie et société*, Tome premier, traduit par Julien Freund, Pierr Kamnitzer, Pierre Bertrand [et al.], Paris, Plon, 1971, p. 4. C'est nous qui soulignons.

Cette citation du sociologue allemand, passée à la postérité, est trop souvent coupée avant la fin, ne mettant en avant que le champ de la compréhension.

999 Nous pensons par exemple à la loi Création et internet (dite loi Hadopi) publiée au journal officiel le 12 juin 2009. Lors de notre navigation en participation observante, nous avons observé de nombreuses références au contournement de cette loi, notamment sous la désignation virale : #FuckHadopi.

Et après ?

Même si l'exercice académique qui a fait naître ce travail ne peut que se conclure que par un point final, nous ne pouvons nous résoudre à laisser les outils médiatiques numériques se développer dans notre quotidien sans y prêter un œil intrigué et observateur.

La vitesse avec laquelle les champs technique et social évoluent, en s'entraînant l'un l'autre, mériterait d'y porter une attention continue et rigoureuse. Les générations Y et Z peuvent nous apprendre beaucoup sur la nouvelle ontophanie qui s'installe progressivement, et nous serions ravi de continuer à prendre part aux mouvements intellectuels qui permettraient d'en révéler les tenants et les aboutissants.

Malgré tout, nous laissons pour l'heure le soin aux esprits ambitieux de rentrer dans le jeu attrayant dont la règle serait d'ouvrir le débat en faisant du « prophétisme sociologique », et en décrivant sous une forme spéculative le monde de demain.

Nous pensons cependant que la formule qu'Éric Sadain reprend du scepticisme avoué du célèbre physicien Albert Allen Bartlett mérite d'être réfléchi en guise d'ouverture : « La plus grande faiblesse de la race humaine vient de son incapacité à comprendre la fonction exponentielle »¹⁰⁰⁰.

En ce qui nous concerne, alors qu'indéniablement une page se tourne, nous pensons pouvoir désormais trouver un relatif équilibre entre un sentiment de fascination et un sentiment d'effroi que nous inspire les outils médiatiques numériques. *Mysterium tremendum*, ou encore *tremendum fascinans*, ces belles formules éclairant les sentiments ambigus qui caractériseraient selon Rudolph Otto¹⁰⁰¹ notre relation aux choses sacrées, mériteraient d'être prise comme obstacle et porte d'entrée pour un travail ultérieur.

1000 Albert Allen Bartlett, cité par Éric Sadain, *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, Éditions L'échappée, coll. « Pour en finir avec », 2015, p. 257.

1001 Rudolf Otto, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, traduit par André Jundt, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 (1^{ère} éd. 1917, Trewendt & Granier), 284 p.

BIBLIOGRAPHIE

Sociologie générale et méthodologie

BACHELARD Gaston, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes scientifiques », 1983, 256 p.

BATAILLE Georges, « L'apprenti sorcier », in Denis Hollier, *Le collège de sociologie : 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1995 (1^{ère} éd. 1979), pp. 302-326.

BAUDRILLARD Jean, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1968, 288 p.

BAUDRILLARD Jean, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, préface de Jacob-Peter Mayer, Paris, Denoël, coll. « Idées », 1970, 318 p.

BAUDRILLARD Jean, *À l'ombre des majorités silencieuses ou la fin du social*, Fontenay-sous-Bois, Imprimerie quotidienne, 1978, 122 p.

BAUDRILLARD Jean, *L'autre par lui-même. Habilitation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1987, 89 p.

BAUMAN Zygmunt, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit par Laurent Bury, Paris, Le Seuil, 2007 (1^{ère} éd. 2007, Polity Press), 141 p.

BECK Ulrich, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, traduit par Laure Bernardi, préface de Bruno Latour, Paris, Flammarion, coll. « Champs - Essais », 2008 (1^{ère} éd. 1986, Suhrkamp Verlag KG), 521 p.

BERGER Peter Ludwig, LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, traduit par Pierre Taminioux, avant propos de Danilo Martuccelli, postface de François de Singly, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2006 (1^{ère} éd. 1966, Doubleday and Company), 357 p.

BERTHELOT Jean-Michel, *L'intelligence du social. Le pluralisme explicatif en sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1990, 249 p.

BERTINI Marie-Joseph, *Ni d'Ève ni d'Adam. Défaire la différence des sexes*, Paris, Max Milo Éditions, coll. « L'inconnu », 2009, 278 p.

BOBINEAU Olivier, « La troisième modernité ou l'individualisme confinitaire », *SociologieS* [en ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 06/07/2011. URL : <http://sociologies.revues.org/3536> (téléchargé le 24/06/2016).

BONTE Pierre (dir.), IZARD Michel (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Grands dictionnaires des Presses universitaires de France », 1991, 755 p.

BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude, PASSERON Jean-Claude, *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales & Mouton Éditeur, coll. « Textes de sciences sociales », 1983 (1^{ère} éd. 1968), 357 p.

BOURDIEU Pierre, « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales* [en ligne], Vol. 31, n°1, janvier 1980, pp. 2-3. URL : http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1980_num_31_1_2069 (téléchargé le 13/04/2012).

BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1980, 474 p.

BOURDIEU Pierre, *De la télévision. Suivi de l'emprise du journalisme*, Paris, Raisons d'agir, 1996, 95 p.

BRYON-PORTET Céline, « La culture du secret et ses enjeux dans la "société de communication" », *Quaderni* [en ligne], 75/2011, pp. 95-103. URL : <http://quaderni.revues.org/410> (téléchargé le 01/12/2016).

BRYON-PORTET Céline, KELLER Daniel, « Les organisations utopiennes : du rêve à la réalité », *Communication et organisation* [en ligne], 48/2015, pp. 5-10. URL : <http://communicationorganisation.revues.org/5032> (téléchargé le 01/12/2016).

COMBESSIE Philippe, « Paul Fauconnet et l'imputation pénale de la responsabilité : une analyse méconnue mais aujourd'hui pertinente pour peu qu'on la situe dans le contexte adéquat », *Anamnèse*, n°3, L'Harmattan, septembre 2008, pp. 221-246. Disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00364956/document> (téléchargé le 14/11/2016).

COMBESSIE Philippe, « Une nouvelle économie des relations sexuelles », *Ethnologie française* [en ligne], vol. 43, 2003/3, pp. 381-389. URL : <http://www.cairn.info/www.ezp.biu-montpellier.fr/revue-ethnologie-francaise-2013-3-page-381.htm> (téléchargé le 01/12/2016).

COMBESSIE Philippe, « Quand les femmes "libertines" parlent de leur sexualité. Analyse des écarts entre discours entendus et pratiques observées », in Thiphaine Barthèlemy (dir.), Philippe Combessie (dir.), Laurent Sébastien Fournier (dir.), Anne Monjaret (dir.), *Ethnographies plurielles. Déclinaisons selon les disciplines*, Paris, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Orientations et méthodes », 2014, pp. 259-282.

CORCUFF Philippe, « Le savant et le politique », *Sociologies* [en ligne], La recherche en actes, Régimes d'explication en sociologie, juillet 2011, p. 5. URL : <http://sociologies.revues.org/3533> (consulté le 01 juin 2016).

CRESSWELL Robert, GODELIER Maurice, *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*, Paris, Librairie François Maspero, coll. « Bibliothèque d'anthropologie », 1976, 290 p.

DEBORD Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992 (1^{ère} éd. 1967, Éditions Buchet-Chastel), 208 p.

DUCHESNE Sophie, « Pratique de l'entretien dit "non-directif" », in CURAPP, *Les méthodes au concret : démarches, formes de l'expérience et terrains d'investigation en science politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, 326 p. URL : https://www.u-picardie.fr/labo/curapp/revues/root/44/sophie_duchesne.pdf_4a0bdf34aef10/sophie_duchesne.pdf (téléchargé le 02/10/2014).

DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1990 (1^{ère} éd. 1895, Librairie Félix Alcan), 149 p.

DURLHEIM Émile, *Le suicide. Étude de sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1990 (1^{ère} éd. 1987, Librairie Félix Alcan), 463 p.

DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, présentation par Michel Maffesoli, Paris, CNRS Éditions, 2007 (1^{ère} éd. 1912, Librairie Félix Alcan), 638 p.

EHRENBERG Alain, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Essai société », 1995, 351 p.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975, 318 p.

GLEVAREC Hervé, *La culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris, La Documentation française, coll. « Questions de culture », 2009, 184 p.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : la présentation de soi*, traduit par Alain Accardo, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1973 (1^{ère} éd. 1959, Doubleday & Company Inc.), 251 p.

GRAWITZ Madeleine, *Méthode des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 2001 (1^{ère} éd. 1964), 1019 p.

GRAWITZ Madeleine, *Lexique des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1991, 399 p.

GURVITCH Georges (dir.), *Traité de sociologie*, Tomes I et II, Paris, Presses Universitaires de France, 1962 (1^{ère} éd. 1958), 514 p. et 466 p.

HOLLIER Denis, *Le collège de sociologie : 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1995 (1^{ère} éd. 1979), 911 p.

HOUDART Sophie (dir.), THIERY Olivier (dir.), *Humains, non humains : comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2011, 368 p.

HUGUET Thibault, « Totem et technologie communiale », *Sociétés* [en ligne], 2013/4, n°122, p. 117-126. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2013-4-page-117.htm>.

JORON Philippe, « L'ailleurs méthodologique : "compréhension scientifique" et "connaissance ordinaire", *Klesis* [en ligne], n°6.1, 2006. URL : <http://www.revue-klesis.org/pdf/Klesis-Joron.pdf> (téléchargé le 12/12/2013).

JORON Philippe (dir.), « Violences et communication. Approches franco-brésiliennes des altérités communicationnelles », *Les Cahiers de l'IRSA*, n°6, Montpellier, PULM, 2006, 347 p.

JORON Philippe, *La vie improductive. Georges Bataille et l'hétérologie sociologique*, préface de Patrick Tacussel, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. « Sociologie des imaginaires », 2009, 160 p.

JORON Philippe, *La Fête à pleins bords. Bayonne : fêtes de rien, soit d'absolu*, préface de Michel Maffesoli, Paris, CNRS Éditions, 2012, 151 p.

JORON Philippe, « L'ordinaire événementiel », *Les Cahiers Européens de l'Imaginaire*, n°6, « Le Fake », Mars 2014, pp. 182-186.

JORON Philippe, « La société émotionnelle. Postmodernité et non-contemporanéité », *Intexto* [en ligne], n°30, juillet 2014, pp. 142-149. URL : <http://seer.ufrgs.br/index.php/intexto/article/view/48071/30401> (téléchargé le 20/11/2014).

JOSSET Raphaël, « La pensée en réseau : nouveaux principes cognitifs pour un devenir posthumain ? », *Sociétés* [en ligne], 2006/1, n°91, pp. 135-143. URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-2006-1-page-135.htm> (téléchargé le 18/09/2014).

KATZ Elihu, LAZARSELD Paul, *Influence personnelle : ce que les gens font des médias*, traduit par Daniel Cefaï, Paris, Armand Colin, coll. « Médiacultures », 2008 (1^{ère} éd. 1955, The Free Press), 416 p.

KOHN Ruth Canter, NÈGRE Pierre, *Les voies de l'observation. Repères pour les pratiques de recherche en sciences humaines*, préface de Yves Barel, Paris, Nathan, 1991, 239 p.

LATOURE Bruno, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, traduit par Nicolas Guilhot, Paris, La Découverte, coll. « Armillaire », 2006 (1^{ère} éd. 2005, Oxford University Press), 400 p.

LATOUR Bruno, « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », in Octave Debary (dir.), *Objets et mémoires*, Paris - Québec, Éditions de la MSH - Presses de l'Université de Laval, 2007, pp. 37-57.

LEGROS Patrick, MONNEYRON Frédéric, RENARD Jean-Bruno, TACUSSEL Patrick, *Sociologie de l'imaginaire*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », 2006, 236 p.

LEIRIS Michel, *L'homme sans honneur. Notes pour le sacré dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1994, 164 p.

LE MOIGNE Jean-Louis, MORIN Edgar, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cognition & formation », 1999, 332 p.

LIPOVETSKY Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1983, 327 p.

LYOTARD Jean-François, *La phénoménologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je », 2007 (1954), 127 p.

MAFFESOLI Michel, *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociétés », 1985, 260 p.

MAFFESOLI Michel, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologie au quotidien », 1988, 226 p.

MAFFESOLI Michel, *Notes sur la postmodernité : le lieu fait lien*, Paris, Éditions du Félin, 2003, 136 p.

MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss par Claude-Lévy Strauss », Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2006 (1^{ère} éd. 1950), 482 p.

MENDRAS Henri, FORSÉ Michel, *Le changement social : tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1983, 284 p.

MERTON Robert King, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, traduit par Henri Mendras, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1997 (1^{ère} éd. 1949, Free Press), 384 p.

MESURE Sylvie, SAVIDAN Patrick (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.

MONNEROT Jules, *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1946, 241 p.

MORIN Edgar, « L'industrie culturelle », *Communications* [en ligne], Volume 1, n°1, 1961, pp. 38-59. URL : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1961_num_1_1_916 (téléchargé le 03/06/2015).

MORIN Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Éditeur, coll. « Communication et complexité », 1990, 158 p.

PADIOLEAU Jean Gustave, *L'ordre social. Principes d'analyse sociologique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1986, 222 p.

PHARO Patrick, « Le sens objectif des faits sociaux. Problèmes sémantiques de la sociologie compréhensive », *Revue européenne des sciences sociales* [en ligne], n°XXXVIII-119, 2000, pp. 139-157. URL : <http://ress.revues.org/679> (téléchargé le 11/12/2012).

QUIVY Raymond, VAN CAMPENHOUDT Luc, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2011 (1^{ère} éd. 1988), 262 p.

SANSOT Pierre, *Les formes sensibles de la vie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « La politique éclatée », 1986, 213 p.

SCHÜTZ Alfred, *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, traduit par Anne Noschis-Guilléron, préface de Michel Maffesoli, Klincksieck, coll. « Méridiens Klincksieck », 2008 (1^{ère} éd. 1971, Martinus Nijhoff Publishers), 286 p.

SÉGALEN Martine, *Rites et rituels contemporains*, Paris, Nathan, coll. « 128 », 1998, 127 p.

SIMMEL Georg, *Sociologie et épistémologie*, traduit par Laura Gasparini, introduction de Julien Freund, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologies », 1991 (1^{ère} éd. 1917, Göschen), 238 p.

SIMMEL Georg, *Esthétique sociologique*, recueil de textes traduits par Lambert Barthélémy *et alii*, préface de Philippe Marty, Paris - Québec, Éditions de la MSH - Presses de l'Université de Laval, coll. « Filia », 2007, 174 p.

SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit. Suivi de Sociologie des sens*, traduit par Jean-Louis Vieillard-Baron et par Frédéric Joly, préface de Philippe Simay, Paris, Payot & Rivage, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2013 (1^{ère} éd. 1903), 107 p.

SOULÉ Bastien, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives* [en ligne], Vol. 27(1), 2007, pp. 127-140. URL : [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero27\(1\)/soule.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero27(1)/soule.pdf) (téléchargé le 07/04/2014).

SUSCA Vincenzo, « La flamme électronique. Quand la masse se fait avant-garde », *Sociétés* [en ligne], 2011/1, n°111, pp. 57-69. URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-2011-1-page-57.htm> (téléchargé le 16/03/2015).

TACUSSEL Patrick, *Mythologie des formes sociales. Balzac et les Saint-Simoniens ou le destin de la modernité*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociétés », 1995, 308 p.

TACUSSEL Patrick (dir.), *Les dynamiques de l'imaginaire*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. « Sociologie des imaginaires », 2012, 226 p.

TACUSSEL Patrick, « La modernité dans le rétroviseur », *Sociétés* [en ligne], De Boeck Supérieur, 2015/1, n°127, pp. 41-48. URL : https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=SOC_127_0041&DocId=452087&hits=4010+4008+4007+5+3+2+ (dernière consultation le 03/08/2016).

THÉVENOT Laurent, « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses* [en ligne],

volume 17, n°1, « Les objets et les choses », 1994. pp. 72-101. URL : http://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1994_num_17_1_1262 (téléchargé le 29/01/2014).

TOURAINÉ Alain, *Production de la société*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Sociologie », 1973, 542 p.

TOURAINÉ Alain, *Pour la sociologie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Point », 1974, 243 p.

TOURAINÉ Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1992, 462 p.

WACQUANT Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti Boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales* [en ligne], Vol. 80, 1989, pp. 33-67. URL : <http://www.loicwacquant.net/assets/Papers/CORPSETAME-ARSS1989.pdf> (téléchargé le 07/04/2014).

WEBER Max, *Le savant et le politique*, traduit par Julien Freund, introduit par Raymond Aron, Paris, Plon, coll. « 10/18 », 1963 (1^{ère} éd. 1917-1919, Mohr), 221 p.

WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit par Jacques Chavy, Paris, Plon, 1964 (1^{ère} éd. 1947, Mohr), 312 p.

WEBER Max, *Essais sur la théorie de la science*, traduit et introduit par Julien Freund, Paris, Plon, 1965, 478 p.

WEBER Max, *Économie et société. Tome I. Les catégories de la sociologie*, traduit par Julien Freund, Pierr Kamnitzer, Pierre Bertrand [et al.], Paris, Plon, 1971 (1^{ère} éd. 1921, J. C. B. Mohr), 650 p.

XIBERRAS Martine, *Pratique de l'imaginaire. Lecture de Gilbert Durand*, Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « Lectures », 2002, 178 p.

Philosophie, histoire, et sociologie des techniques et du numérique

AGUITON Christophe, CARDON Dominique, « Web participatif et innovation collective », *Hermès, La revue* [en ligne], 2008/1, n°50, pp. 75-82. URL : <http://www.cairn.info/www.ezp.biu-montpellier.fr/revue-hermes-la-revue-2008-1-page-75.htm> (téléchargé le 18/09/2014).

AINGRAIN Philippe, « Le capitalisme informationnel : modes d'analyse et de régulation », Exposé introductif du cycle *L'économie de la société de l'information et de la connaissance* organisé par la fondation Temps Nouveaux. URL : <http://paigrain.debatpublic.net/docs/pha-tn-capinfo.pdf> (téléchargé le 10/10/2014).

AKRICH Madeleine, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture* [en ligne], n°54-55, 2010, pp. 205-219. URL : <http://tc.revues.org/4999> (téléchargé le 27 janvier 2014).

BAZIN Jean, BENSA Alban, « Les objets et les choses : Des objets à "la chose" », *Genèses* [en ligne], n°17, 1994, pp. 4-7. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1994_num_17_1_1257 (téléchargé le 27/03/2015).

BENSA Alban, CRESSWELL Robert, « À propos de la technologie culturelle. Entretien avec Robert Cresswell », *Genèses* [en ligne], n°24, Trajectoires, 1996, pp. 120-136. URL : http://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1996_num_24_1_1404 (téléchargé le 29/01/2014).

BIGOT Régis, CROUTTE Patricia, HOIBIAN Sandra, MÜLLER Jörg, « Veux-tu être mon ami ? L'évolution du lien social à l'heure du numérique », *Cahier de recherche du CREDOC* [en ligne], n°312, décembre 2014, 93 p. URL : <http://www.credoc.fr/pdf/Rech/C312.pdf> (téléchargé le 24/01/2015).

BORDESSOULLES Marion, « Et si on relisait Gille avec Russo ? La notion de système technique », *Bulletin de la Sabix* [en ligne], n°53, 2013, pp. 41-45. URL : <http://sabix.revues.org/1073> (téléchargé le 04 mai 2015).

BROCA Sébastien, *Utopie du logiciel libre. Du bricolage informatique à la réinvention sociale*, préface de Christopher M. Kelty, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2013, 282 p.

BRYON-PORTET Céline, « Du prétendu dévoiement des médias : les origines philosophiques d'un discrédit », *Les enjeux de l'information et de la communication* [en ligne], 2007/1, pp. 9-19.

URL : http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=ENIC_007_0009&DocId=45044&hits=6598+6596+6595+6+4+3 (téléchargé le 01/12/2016).

CARDON Dominique, *À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data*, Paris, Le Seuil, coll. « La République des Idées », 2015, 105 p.

CASSILI Antonio, *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 2010, 331 p.

CASTELLS Manuel, *L'ère de l'information. Tome 1 : La société en réseaux*, traduit par Philippe Delamare, préface d'Alain Touraine, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998 (1^{ère} éd. 1996, Blackwell Publishers), 613 p.

CELKA Marianne (dir.), LA ROCCA Fabio (dir.), « Transmutations. », *Esprit critique* [en ligne], vol. 24, n°1, 2016. URL : <http://www.espritcritique.fr/publications/2401/esp2401.pdf> (téléchargé le 28/09/2016).

CHAROLLES Valérie, *Philosophie de l'écran. Dans le monde de la caverne*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2013, 307 p.

CROUZET Thierry, *J'ai débranché. Comment survivre sans internet après une overdose*, Paris, Fayard, 2011, 306 p.

EDGERTON David, PESTRE Dominique, « De l'innovation aux usages. Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques, *Annales. Histoire, sciences sociales* [en ligne], 53^{ème} année, n°4-5, 1998, pp. 815-837. URL : http://www.persee.fr/docAsPDF/ahess_0395-2649_1998_num_53_4_279700.pdf (téléchargé le 24/02/2014).

ELLUL Jacques, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Éditions Economica, coll. « Classiques des sciences sociales », (1^{ère} éd. 1954, Armand Colin) 1990, 423 p.

ELLUL Jacques, *Le système technicien*, préface de Jean-Luc Porquet, Paris, Le cherche midi,

coll. « Documents », 2004 (1^{ère} éd. 1977, Calmann-Lévy), 337 p.

ENSENSBERGER Hans Magnus, « Constituants of a Theory of the Media », *New Left Review* [en ligne], n°64, november-december 1970, pp. 260-275. URL : http://shmacek.faculty.noctrl.edu/Courses/MediaCritSyllabusSPR2_files/enzensberger.pdf (téléchargé le 23/01/2014).

FEENBERG Andrew, *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, traduit par Anne-Marie Dibon, Paris, La découverte/M.A.U.S.S., coll. « Recherches », 2004 (1^{ère} éd. 1999, Routledge), 230 p.

FLICHY Patrice, *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences et société », 2003 (1^{ère} éd. 1995), 207 p.

FLICHY Patrice, « La place de l'imaginaire dans l'action technique. Le cas de l'internet », *Réseaux* [en ligne], n°109, 2001/5, pp. 52-73. URL : <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2001-5-page-52.htm> (téléchargé le 23/10/2014).

FRAU-MEIGS Divina, *Penser la société de l'écran. Dispositifs et usages*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, 138 p.

FRAU-MEIGS Divina, « La radicalité de la culture de l'information à l'ère cyberiste », *E-dossiers de l'audiovisuel* [en ligne], INA, janvier 2012. URL : <http://www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-l-education-aux-cultures-de-l-information/la-radicalite-de-la-culture-de-l-information-a-l-ere-cyberiste.html#6> (dernière consultation le 28/10/2016).

FRIEDMANN Georges, « Les conséquences sociales des progrès techniques », *Bulletin international des sciences sociales*, UNESCO, Vol. IV, n°2, 1952, pp. 251-269. URL : <http://unesdoc.unesco.org/images/0005/000594/059467fo.pdf> (téléchargé le 24/01/2014).

FRIEDMANN Georges, *7 études sur l'homme et la technique*, Paris, Éditions Gonthier, coll. « Bibliothèque Médiations, 1966, 214 p.

FURIA Daniel, SERRE Pierre-Charles, *Techniques et sociétés. Liaisons et évolutions*, Préface de

Fernand Braudel, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1970, 446 p.

GAILLARD Isabelle, « De l'étrange lucarne à la télévision. Histoire d'une banalisation (1949-1984) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire* [en ligne], 2006/3, n°91, pp. 9-23. URL : <http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2006-3-page-9.htm> (téléchargé le 08/08/2015).

GESLIN Philippe, « (Anthropologie des) techniques », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, pp. 1146-1148.

GILLE Bertrand (dir.), *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1978, 1652 p.

GILLE Bertrand, « La notion de "système technique" (essai d'épistémologie technique) », *Culture technique* [en ligne], n°1, 1980, pp. 8-18. URL : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/30607/CT_1979_1_8.pdf?sequence=1&isAllowed=y (téléchargé le 12/10/2014).

GRAS Alain, JOERGES Bernard, SCARDIGLI Victor, *Sociologie des techniques de la vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1992, 312 p.

GRAS Alain, *Les macros-systèmes techniques*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1997, 127 p.

GUATTARI Félix, « Vers une ère post-média », *Terminal* [en ligne], n°51, octobre-novembre 1990, p. 1. URL : http://www.revue-terminal.org/www/magazine/51/Ter_n51_F_Guattari.pdf (téléchargé le 13/04/2012).

GREENFIELD Adam, *Every[ware] : la révolution de l'ubimédia*, Limoges, FYP, 2007 (1^{ère} éd. 2006, New Riders), 256 p.

HABERMAS Jürgen, *La technique et la science comme « idéologie »*, traduit et préfacé par Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1973 (1^{ère} éd. 1968, Suhrkamp), 211 p.

HEIDEGGER Martin, « La question de la technique », *Essais et conférences*, traduit par André

Préau, préfacé par Jean Beaufret, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1958 (1^{ère} éd. 1954, Günther Neske), pp. 9-48.

HUGHES Thomas Parke, « L'électrification de l'Amérique. Les bâtisseurs de systèmes », *Culture et technique* [...], n°10, 1983, pp. 20-41. URL : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/30880/C%26T_1983_10_21.pdf?sequence=1&isAllowed=y (téléchargé le 05/03/2015).

JARRIGE François, MORERA Raphaël, « Technique et imaginaire. Approches historiographiques », *Hypothèses* [en ligne], 2005/1 pp. 163-174. URL : <http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2005-1-page-163.htm> (téléchargé le 19/05/2014).

JEANNENEY Jean-Noël, *Une histoire des médias. Des origines à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2015 (1996), 446 p.

JORON Philippe, « La sudation du quotidien : ou les pores du réel médiatique », *Sociétés* [en ligne], 2011/4, n°114, pp. 53-61. URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-2011-4-page-53.htm> (téléchargé le 20/11/2014).

JOSSET Raphaël, « "Become The Media !" : de l'hacktivisme au web 2.0 », *Sociétés* [en ligne], n°124, 2014/2, pp. 55-64. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-2-page-55.htm> (téléchargé le 18/09/2014).

LADREIT DE LACHARRIÈRE Marc (Prés.), « Nouvelles technologies et civilisation », *Revue des deux mondes*, Paris, n°2, février 2001, pp. 7-115.

LARDELLIER Pascal, BRYON-PORTET Céline, « EGO 2.0. Quelques considérations théoriques sur l'identité et les relations à l'ère des réseaux », *Les cahiers du numérique* [en ligne], vol. 6, 2010/1, pp. 13-34. URL : <http://www.cairn.info/revue-les-cahiers-du-numerique-2010-1-page-13.htm> (téléchargé le 02/09/2015).

LATOUR Bruno, *Aramis ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte, 1992, 241 p.

LATOUR Bruno, LEMMONIER Pierre (dir.), *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 1994, 344 p.

LATOURE Bruno, « La fin des moyens », *Réseaux* [en ligne], volume 18 n°100, 2000, pp. 39-58.
URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_0751-7971_2000_num_18_100_2211 (téléchargé le 29/01/2014).

LELLOUCHE Raphaël, « Théorie de l'écran », *Revue Traverses*, n°2, avril 1997. URL : <http://www.cnac-gp.fr/traverses> (page plus disponible). L'intégralité de l'article peut-être consulté via l'URL suivant : <http://www.erba-valence.fr/modules/enseign/jpb/theoriecran.htm> (téléchargé le 22/01/2014).

LEMMONIER Pierre, « À propos de Bertrand Gille : la notion de "système technique" », *L'Homme* [en ligne], 1983, Tome 23, n°2, pp. 109-115. URL : http://www.persee.fr/docAsPDF/hom_0439-4216_1983_num_23_2_368375.pdf (téléchargé le 29/03/2016).

LÉVY Pierre, « Le *medium* algorithmique », *Sociétés* [en ligne], 2015/3, n°129, pp. 79-96. URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-2015-3-page-79.htm> (téléchargé le 12/08/2016).

LICOPPE Christian (dir.), *L'évolution des cultures numériques. De la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, FYP Éditions, coll. « Innovations », 2009, 223 p.

MACHADO DA SILVA Juremir, « En terre du toujours : de la société du spectacle au cyberspace hyper ou sous ? », in Philippe Joron (dir.), « Violences et communication. Approches franco-brésiliennes des altérités communicationnelles », *Les Cahiers de l'IRSA*, n°6, Montpellier, PULM, 2006, pp. 35-45.

MACHADO DA SILVA Juremir, *Les technologies de l'imaginaire. Médias et culture à l'ère de la communication totale*, traduit par Erwan Pottier, Paris, La Table Ronde, 2008, 159 p.

MARCUSE Herbert, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, traduit par Monique Wittig et l'auteur, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968 (1^{ère} éd. 1964, Beacon Press), 281 p.

MATTELART Armand, *Histoire de la société de l'information*, Paris, La Découverte, 2006 (2001), 122 p.

MCLUHAN Marshall, *La Galaxie Gutenberg. Genèse de l'homme typographique*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H, Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1962, University of Toronto Press), 428 p.

MCLUHAN Marshall, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, traduit par Jean Paré, Montréal, Éditions H M H-Ltée, 1968 (1^{ère} éd. 1964, McGraw-Hill), 404 p.

MERCIER Pierre Alain, PLASSARD François, SCARDIGLI Victor, *La société digitale. Les nouvelles technologies au futur quotidien*, Paris, Le Seuil, coll. « Science ouverte », 1984, 213 p.

MERKLÉ Pierre, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2011 (1^{ère} éd. 2004), 125 p.

MIQUEL Christian, MÉNARD Guy, *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociologies au quotidien », 1988, 388 p.

MOORE Wilbert E., « Les conséquences sociales de l'évolution technique envisagées du point de vue sociologique », *Bulletin International des Sciences Sociales* [en ligne], UNESCO, Vol. IV, n°2, 1952, pp. 293-303. URL : <http://unesdoc.unesco.org/images/0005/000594/059467fo.pdf> (téléchargé le 24/01/2014).

PUECH Michel, *Homo sapiens technologicus. Philosophie de la technologie contemporaine, philosophie de la sagesse contemporaine*, Paris, Éditions Le Pommier coll. « Méléte », 2008, 487 p.

RABARDEL Pierre, *Les hommes et les technologies. Approche cognitive des instruments contemporains*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1995, 239 p.

ROBERT Pascal, « Vers une déstabilisation des macro-systèmes techniques ? Le travail des technologies de l'information et de la communication », *Flux* [en ligne], n°36-37, 1999, pp. 16-22. URL : http://www.persee.fr/doc/flux_1154-2721_1999_num_15_36_1272 (téléchargé le 17/01/2014).

SADAIN Éric, *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, Éditions L'échappée, coll. « Pour en finir avec », 2015, 278 p.

SIMONDON Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, préface de John Hart, postface de Yves Deforge, Paris, Aubier, 1989 (1958), 333 p.

SUSCA Vincenzo, *Les affinités connectives. Sociologie de la culture numérique*, Paris, Éditions du Cerf, 2016, 217 p.

TATON René, « Sur l'invention de la machine arithmétique », *Revue d'histoire des sciences et de leur application*, n°2, Tome 16, 1963, pp. 139-160. URL : http://www.persee.fr/doc/rhs_0048-7996_1963_num_16_2_4447 (téléchargé le 16/08/2015).

TIRLONI Valentina (dir.), *Du Gestell au dispositif. Comment la technicisation encadre notre existence*, Bruxelles, EME Éditions, coll. « Transversales philosophiques », 2010, 167 p.

VIAL Stéphane, *L'être et l'écran. Comment le numérique change la perception*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, 333 p.

XIBERRAS Martine, « L'homme et son mouvement. De la Galaxie à la mise en réseau », *Sociétés* [en ligne], n°123, 2014/1, p. 18. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-1-page-13.htm> (téléchargé le 13/12/2016).

XIBERRAS Martine, « Hyper-lectures quotidiennes sur internet », *Sociétés* [en ligne], n°126, 2014/4, pp. 91-108. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-4-page-91.htm> (téléchargé le 13/12/2016).

Philosophie et économie politique

AGAMBEN Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, traduit par Martin Rueff, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages Poche », 2007 (1^{ère} éd. 2006, Nottetempo), 50 p.

BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, coll. « Pierres Vives », 1957, 247 p.

BATAILLE Georges, *La part maudite. Précédé de La notion de dépense*, introduction de Jean Piel, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Reprise », 2011 (1^{ère} éd. 1949), 188 p.

BAUDRILLARD Jean, « Requiem pour les media », *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1972, pp. 200-228.

BAUDRILLARD Jean, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1976, 347 p.

BAUDRILLARD Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1981, p. 11.

BAUDRILLARD Jean, *Les stratégies fatales*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, coll. « Figures », 1983, 221 p.

BAUMAN Zygmunt, *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, traduit par Christophe Rosson, Rodez, Le Rouergue – Chambon, 2004 (1^{ère} éd. 2003, Polity Press), 189 p.

BENJAMIN Walter, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, traduit par Maurice de Gandillac, Paris, Éditions Allia, 2003, 78 p.

BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011 (1^{ère} éd. 1999), 971 p.

CASTORIADIS Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, coll. « Esprit », 1975, 502 p.

CASTORIADIS Cornélius, *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Le Seuil, coll. « Esprit », 1978, 413 p.

COMTE Auguste, *Cours de philosophie positive* [en ligne], Tome I, Bruxelles, Rouen frères Éditeurs, 1830, 739 p. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76267p> (téléchargé le 09/08/2016).

COMTE Auguste, *Système de politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité. Tome premier* [en ligne], Paris, Librairie Scientifique-Industrielle de L. Mathias, 1851,

748 p. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61194301/> (téléchargé le le 29/08/2016).

DAGOGNET François, *Éloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 1989, 228 p.

DEBORD Guy, *Le déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, Les Belles Lettres, 1993, 40 p.

DEBRAY Régis, *L'obscénité démocratique*, Paris, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2007, 86 p.

DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, *Rhizome. Introduction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976, 74 p.

DELEUZE Gilles, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *Pourparlers. 1972-1990*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 244.

DESCARTES René, *Méditations métaphysiques*, Paris, Librairie Générale Française, 1990 (1^{ère} éd. 1641, Jean Camusat & Pierre Lepetit), 315 p.

DESCARTES René, *Le discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences*, introduction et notes de Étienne Gilson, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970 (1^{ère} éd. 1637, Jan Maire), 146 p.

DILTHEY Wilhelm, *Introduction à l'étude des sciences humaines. Essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude des sociétés et de l'histoire*, traduit par Louis Sauzin, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaines », 1942 (1^{ère} éd. 1883, Duncker & Humblot), 525 p.

DURAND Gilbert, *L'imagination symbolique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadriges », 1998 (1964), 132 p.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité. I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976, 211 p.

FOUCAULT Michel, « Le sujet et le pouvoir », *Dits et écrits, Tome IV : 1980-1988*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1994, pp. 222-243.

GALBRAITH John Kenneth, *L'ère de l'opulence*, traduit par Andrée R. Picard, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 1961 (1^{ère} éd. 1958, Houghton Mifflin), 334 p.

GORZ André, *L'immatériel. Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 2003, 152 p.

GORZ André, « Crise Mondiale, décroissance et sortie du capitalisme », *Entropia*, n°2 « Décroissance et travail », Printemps 2007, article disponible en ligne à l'adresse URL : <http://www.esprit68.org/deuxttextesgorz.html#chapitre2> (consulté le 08/10/2014).

GUYAU Jean-Marie, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Librairie Félix Alcan, 1907 (1^{ère} éd. 1885), 254 p.

HABERMAS Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel. Tome I : rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, traduit par Jean-Marc Ferry, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « L'Espace du politique », 1987 (1^{ère} éd. 1985, Suhrkamp), 448 p.

HARDT Michaël, NEGRI Antonio, *Empire*, traduit par Denis-Armand Canal, Paris, Exils, coll. « Essais », 2000 (1^{ère} éd. 2000, Harvard University Press), 559 p.

HEIDEGGER Martin, *Qu'est-ce qu'une chose ?*, traduit par Jean Reboul, Paris, Gallimard, coll. « Classiques de la philosophie », 1971 (1^{ère} éd. 1962, Max Niemeyer Verlag), 254 p.

JANICAUD Dominique, *La puissance du rationnel*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1985, 386 p.

JEANNENEY Jean-Noël, *Quand Google défie l'Europe. Plaidoyer pour un sursaut*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Mille et une nuits », 113 p.

LARNAC Gérard, *La police de la pensée. Propagande blanche et nouvel ordre mondial*, Paris, L'Harmattan, coll. « Questions contemporaines », 2001, 141 p.

LEARY Timothy, *Chaos & Cyber Culture*, Berkeley, Ronin Publishing Inc., 1994, 272 p.

LYOTARD Jean-François, *La condition Post-Moderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1979, 109 p.

MARX Karl, *Le capital. Critique de l'économie politique. Livre premier : le procès de production du capital*, publié par Jean-Pierre Lefebvre (dir.) Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1993 (1^{ère} éd. 1867, Verlag Otto Meissne), 940 p.

MARSH Heather, *Binding Chaos. Systems of mass collaboration* [en ligne], Heather Marsh, 2013, 82 p. URL : <https://georgiebc.files.wordpress.com/2013/05/bindingchaos85x11.pdf> (téléchargé le 12/08/2016).

MOLES Abraham, *Théorie des objets*, Paris, Éditions Universitaires, coll. « Encyclopédie Universitaire, 1972.

MUSSO Pierre, *Saint-Simon et le saint simonisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1999, 127 p.

MUSSO Pierre, *La religion du monde industriel. Analyse de la pensée de Saint-Simon*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Monde en cours », 2006, 343 p.

MUSSO Pierre, « Pour une critique du "capitalisme informationnel" », *Nouvelles FondationS* [en ligne], 2007/2, n°6, pp. 110-122. URL : <http://www.cairn.info/revue-nouvelles-fondations-2007-2-page-110.htm> (téléchargé le 10/10/2014).

NIETZSCHE Frédéric, *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne*, traduit par Henri Albert, Paris, Société du Mercure de France, 1898 (1^{ère} éd. 1883, E. Schmeitzner), 473 p.

PLATON, *La République*, traduit et introduit par Georges Leroux, Paris, Flammarion, coll. « G. F. », 2002, 801 p.

RAFFNSOE Sverre, « Qu'est-ce qu'un dispositif ? L'analytique sociale de Michel Foucault », *Canadian Journal of Continental Philosophy* [en ligne], Vol. 12, n°1, 2008, pp. 44-66. URL : <http://www.artsrn.ualberta.ca/symposium/files/original/3c4b537da0ef788b0817598f4a4a46cb.pdf>

(téléchargé le 18/01/2014).

RICŒUR Paul, « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social », *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social* [en ligne], n°2, 1984, pp. 53-64. URL : http://www.persee.fr/doc/chris_0753-2776_1984_num_2_1_940 (téléchargé le 17/10/2013).

RICŒUR Paul, *L'idéologie et l'utopie*, traduit par Myriam Revault d'Allonnes et Joël Roman, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 1997 (1^{ère} éd. 1986, Columbia University Press), 410 p.

RIFKIN Jeremy, *La troisième révolution industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'économie, l'énergie et le monde*, traduit par Françoise et Paul Chemla, Paris, Les liens qui libèrent, 2012 (1^{ère} éd. 2011, Palgrave Macmillan), 413 p.

SAINT-SIMON (de) Claude-Henri, « De la physiologie sociale (1813) », *La physiologie sociale. Œuvres choisies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, pp 56-65.

SARTRE Jean-Paul, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1943, p. 95.

SIMMEL Georg, *Philosophie de l'argent*, traduit par Sabine Cornille et Philippe Ivernel, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologies », 1987 (1^{ère} éd. 1900, Duncker & Humblot), 662 p.

STIEGLER Bernard, *De la misère symbolique*, Paris, Éditions Galilée, coll. « Champs - Essais », 2013 (1^{ère} éd. 2004 et 2005, Galilée), 404 p.

STIEGLER Bernard, *Pour une nouvelle critique de l'économie politique*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 2009, 96 p.

VELTZ Pierre, « La nouvelle révolution industrielle », *Revue du MAUSS* [en ligne], n°18, 2001/2, pp. 67-70. URL : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2001-2-page-67.htm> (téléchargé le 12/08/2016).

VIRILIO Paul, *Cybermonde, la politique du pire. Entretien avec Philippe Petit*, Paris, Les

Éditions Textuel, coll. « Conversations pour demain », 1996, 108 p.

Sciences de l'information et des communications

ARONSON Sydney H., « Téléphone et société », traduit par Agathe Moitessier, *Réseaux* [en ligne], Volume 10, n°55, 1992, pp. 11-23. URL : http://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1992_num_10_55_2030?q=histoire%20du%20t%C3%A9l%C3%A9phone (téléchargé le 05/03/2015).

BATESON Gregory, RUESCH Jurgen, *Communication et société*, traduit par Gérard Dupuis, préface de Paul Watzlawick, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 1988 (1^{ère} éd. 1951, Norton & Company, Inc.), 346 p.

BRETON Philippe, « L'utopie de la communication entre l'idéal de la fusion et la recherche de la transparence », *Quaderni* [en ligne], Volume 28, n°1, 1996, pp. 125-133. URL : http://www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_1996_num_28_1_1147 (téléchargé le 29/09/2015).

BRETON Philippe, PROULX Serge, *L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication*, Paris, La Découverte, 2002 (1^{ère} éd. 1989), 376 p.

CASTELLS Manuel, « Émergence des "médias de masse individuels" », *Le Monde diplomatique* [en ligne], n°629, Août 2006, pp. 16-17. URL : <https://www.monde-diplomatique.fr/2006/08/CASTELLS/13744> (consulté le 05/01/2016).

BIGOT Régis, CROUTTE Patricia, *La diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française. Rapport du CREDOC* [en ligne], 2014, 274 p. URL : <http://www.credoc.fr/pdf/Rapp/R317.pdf> (téléchargé le 24/01/2015).

CURIEN Nicolas, MUET Pierre-Alain, *La société de l'information* [en ligne], Paris, La

Documentation française, 2004, 311 p. URL : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/044000180.pdf> (téléchargé le 23/10/2014).

FERRARY Michel, PESQUEUX Yvon, *L'organisation en réseau, mythes et réalités*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « La Politique éclatée », 2004, 293 p.

GEORGE Éric, « En finir avec la "société de l'information" », *tic&société* [en ligne], Vol. 2, n°2, 2008, 10 p. URL : <http://ticetsociete.revues.org/497> (téléchargé le 11/10/2012).

LAMIZET Bernard (dir.), SILEM Ahmed (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication*, Paris, Ellipses, 1997, 590 p.

LEFEBVRE Henri, *Introduction à la modernité. Préludes*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1962, 373 p.

RIEFFEL Rémy, *Que sont les médias ? Pratiques, identités, influences*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005, 539 p.

ROBERT Pascal, *Une théorie sociétale des TIC. Penser les TIC entre approche critique et modélisation conceptuelle*, Paris, Éditions Lavoisier, coll. « Communication, médiation, et construits sociaux », 2009, 305 p.

SERFATY Viviane, « L'Internet : fragments d'un discours utopique », *Communication et langages* [en ligne], n°119, 1^{er} trimestre 1999, pp. 106-117. URL : http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1999_num_119_1_2914 (téléchargé le 24/01/2014).

SHANNON Claude, WEAVER Warren, *Théorie mathématique de la communication*, traduit par Jacques Cosnier, Gélis Dahan, et Stavrinie Economidès, préface d'Abraham Moles, Paris, Retz, (1^{ère} éd. 1949, University of Illinois Press), 188 p.

VICTOROFF David, « Du rôle des mass-médias dans le monde d'aujourd'hui », *Les Cahiers de la publicité* [en ligne], Volume 5, n°1, 1963, pp. 65-76. URL : http://www.persee.fr/doc/colan_1268-7251_1963_num_5_1_4798 (téléchargé le 18/12/2013).

WIENER Norbert, *La cybernétique : information et régulation dans le vivant et la machine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Sources du savoir », 2014 (1^{ère} éd. 1948, MIT Press), 369 p.

Anthropologie

APPADURAI Arjun (dir.), *The social life of things. Commodities in cultural perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, 329 p.

AUGÉ Marc, *Le Dieu Objet*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1992 (1^{ère} éd. 1988), 148 p.

BALANDIER Georges, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadriges », 1981 (1^{ère} éd. 1971), 334 p.

BASTIDE Roger, *Le sacré sauvage*, préface de Henri Desroche, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1975, 236 p.

BENEDICT Ruth, *Échantillons de civilisations*, traduit par Weill Raphael, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1972 (1^{ère} éd. 1934, Houghton Mifflin Company), 368 p.

BRETON Stéphane, « De l'illusion totémique à la fiction sociale », *L'Homme* [en ligne], tome 39, n°151, 1999, pp. 123-149. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1999_num_39_151_453623 (téléchargé le 17/10/2012).

CAILLOIS Roger, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1950, 250 p.

CLASTRES Pierre, *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1974, 186 p.

COUPAYE Ludovic, « De l'"objet social total" à la "sociologie par l'objet". L'igname comme contexte chez les Abelam de Papouasie-Nouvelle-Guinée », in Nathan Schlanger et Anne-Christine Taylor, *La préhistoire des autres* [en ligne], La Découverte, coll. « Recherches », 2012, pp. 351-367. URL : <http://www.cairn.info/la-prehistoire-des-autres---page-351.htm> (téléchargé le 5/03/2015).

DEBRAY Régis, *Le feu sacré. Fonctions du religieux*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003, 390 p.

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, 623 p.

DOUGLAS Mary, *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou*, traduit par Anne Guérin, préface de Luc de Heusch, Paris, La découverte, coll. « La Découverte-Poche », (1^{ère} éd. 1966, ARK Edition), 205 p.

DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod-Bordas, 1984 (1^{ère} éd. 1969), 536 p.

ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1963, 246 p.

ELIADE Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Éditions Gallimard, 1965 (1^{ère} éd. 1957, Rowohlt Taschenbuchverlag GmbH), 185 p.

FRAZER James George, *Le totémisme : étude d'ethnographie comparée*, traduit par Adolf Dirr et Arnold Van Gennep, Paris, Schleicher frères, 1898 (1^{ère} éd. 1887, Adam & Charles Black), 139 p.

GÉRAUD Marie-Odile, LESERVOISIER Olivier, POTTIER Richard, *Les notions clés de l'ethnologie. Analyses et textes*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 1998, 320 p.

GIRARD René, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972, 451 p.

HOBSBAWM Eric, RANGER Terence (dir.), *L'invention de la tradition*, traduit par Christine Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 (1^{ère} éd. 1983, Syndicate of the Press of the University of Cambridge), pp. 11-25.

HOCART Arthur Maurice, *Les progrès de l'homme*, traduit et préfacé par George Montandon, Paris, Payot, 1935 (1^{ère} éd. 1933, Methuen & Company), 358 p.

HOCART Arthur Maurice, *Au commencement était le rite. De l'origine des sociétés humaines*, traduit par Jean Lassèque, préface de Lucien Scubla, Paris, La découverte, coll. « Bibliothèque du MAUSS », 2005 (1^{ère} éd. 1954, Watts), 224 p.

LATOURE Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, coll. « L'Armillaire », 1991, 210 p.

LEROI-GOURHAN André, *Le geste et la parole. Tome 1 : Technique et société*, Paris, Albin Michel, coll. « Sciences d'aujourd'hui », 1964, 323 p.

LEROI-GOURHAN André, *Évolution et techniques. Tome I : L'homme et la matière*, Paris, Albin Michel, coll. « Sciences d'aujourd'hui », 1971 (1^{ère} éd. 1943), 348 p.

LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, coll. « Terre Humaines », 1955, 504 p.

LÉVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 (1958), 452 p.

LÉVI-STRAUSS Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, 395 p.

LÉVI-STRAUSS Claude, *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Mythes et religions », 1962 (2002).

LÉVI-STRAUSS Claude, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, 398 p.

MÉTAIS Pierre, « Essai sur la signification du terme "totem" », *Revue de l'histoire des religions* [en ligne], Tome 140, n°1, 1951, pp. 83-119. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhr_0035-1423_1951_num_140_1_5818 (téléchargé le 06/12/2012).

MOISSEEFF Marika, « Les objets culturels aborigènes ou comment représenter l'irreprésentable », *Genèses* [en ligne], n°17, 1994, pp. 8-32. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1994_num_17_1_1259

(téléchargé le 06/02/2012).

OTTO Rudolf, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, traduit par André Jundt, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 (1^{ère} éd. 1917, Trewendt & Granier), 284 p.

PAVEAU Anne-Marie, « Ce que disent les objets », *Synergies – Pays riverains de la Baltique* [en ligne], n°9, 2012, pp. 53-65. URL : <http://gerflint.fr/Base/Baltique9/paveau.pdf> (téléchargé le 16/04/2014).

RADCLIFFE-BROWN Alfred, *Structure et fonction dans la société primitive*, traduit par Françoise et Louis Marin, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Points », 1968 (1^{ère} éd. 1962, The Free Press), 316 p.

RIVIÈRE Claude, *Socio-anthropologie des religions*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2008 (1997), 222 p.

ROSA Frédéric, *L'âge d'or du totémisme, histoire d'un débat anthropologique (1887-1929)*, préface de Patrick Menget, Paris, CNRS Éditions, coll. « Chemins de l'ethnologie », 2003, 364 p.

SAHLINS Marshall, *Des îles dans l'histoire*, traduit sous la direction de Jacques Revel, Paris, Gallimard – Le Seuil, coll. « Hautes études », 1989 (1^{ère} éd. 1985, University of Chicago Press), 188 p.

SCUBLA Lucien, « L'anthropologie a-t elle fait des progrès depuis Hocart ? (II) », *Revue du MAUSS* [en ligne], n°19, 2002/1, pp. 201-220. URL : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2002-1-page-201.htm> (téléchargé le 12/02/2014).

TURNER Victor, *The ritual Process. Structure and anti-structure*, New York, Cornell University Press, 1977 (1^{ère} éd. 1969, Aldine Publishing Company), 213 p.

WUNENBURGER Jean-Jacques, *Le sacré*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je », 2010, 128 p.

Disciplines connexes

BURGER-HELMCHEN Thierry, PÉNIN Julien, « Crowdsourcing : définition, enjeux, typologie », *Management & Avenir* [en ligne], n°41, 2011/1, pp. 254-269. URL : <https://www.cairn.info/revue-management-et-avenir-2011-1-page-254.htm> (téléchargé le 31/10/2016).

CAMPBELL Duncan, *Surveillance électronique planétaire*, traduit par Héloïse Esquié, Paris, Éditions Allia, 2001 (1^{ère} éd. 2000, STOA Report), 169 p.

CHARBONNIER Jean-Louis, « Vous avez dit culture numérique ? », *Échanger* [en ligne], Académie de Nantes, n°87, avril 2009, pp. 5-6. URL : http://www.pedagogie.ac-nantes.fr/servlet/com.univ.collaboratif.utils.LectureFichiergw?ID_FICHER=1424145658602 (téléchargé le 08/01/2016).

Commission Générale de Terminologie et de Néologie, « Terminologie Officielle - Vocabulaire de l'informatique et de l'internet », *Bulletin Officiel du Ministère de l'éducation Nationale* [en ligne], n°14, 08 avril 1999. URL : <http://www.education.gouv.fr/bo/1999/14/default.htm> (consulté le 28/06/2016).

Commission Permanente de Réflexion sur l'Enseignement de la Technologie (COPRET), *Propositions de la commission permanente de Réflexion sur l'enseignement de la technologie (COPRET)* [en ligne], Cachan, APTEP pour l'édition papier, ENS Cachan pour l'édition numérique, 1984, 40 p. URL : <http://artheque.ens-cachan.fr/items/show/3409> (téléchargé le 22/06/2015).

ECO Umberto, *La structure absente. Introduction à la recherche sémiotique*, traduit par Uccio Esposito-Torrigiani, Paris, Mercure de France, 1972 (1^{ère} éd. 1968, Casa Ed. Valentino Bompiani et C. S. p. A.), 447 p.

FUSTEL DE COULANGES Numa Denis, *La cité antique*, Paris, Hachettes, 1948 (1^{ère} éd. 1864, Durand & Treuttel & Wurtz & Derivaux), 481 p.

HERACLEOUS Loizos, KLAERING Laura Alexa, « Charismatic Leadership and Rethorical Competence : An Analysis of Steve Jobs's Rethoric », *Group & Organization Managment* [en

ligne], Vol. 39, n°2, 2014, pp. 131-161. URL : <http://gom.sagepub.com/content/39/2/131.full.pdf+html> (téléchargé le 16/09/2015).

JAKOBSON Roman, *Essai de linguistique générale*, traduit par Nicolas Ruwet, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963, (1^{ère} éd. 1960, T. A. Sebeok), 260 p.

LE BEL Patrick, « *Madame, Monsieur, Bonsoir...* ». *Les dessous du premier JT de France*, Paris, Éditions de Panama, 2008, 168 p.

MOATTI Alexandre, « Le numérique, adjectif substantivé », *Le Débat* [en ligne], 2012/3, n°170, pp. 133-137. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2012-3-page-133.htm> (téléchargé le 11/10/2012).

NORA Simon, MINC Alain, *L'informatisation de la société. Rapport à M. le Président de la République*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, 162 p.

REY-DEBOVE Josette (dir.), REY Alain (dir.), *Le petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2015, 2837 p.

VIAL Stéphane, « De la spécificité du projet en design : une démonstration », *Communication & Organisation*, n°46, Presses Universitaires de Bordeaux, 2014, pp. 17-32. URL : <https://communicationorganisation.revues.org/4699> (téléchargé le 18/09/2015).

Littérature

BARJAVEL René, *Ravages*, Paris, Denoël, coll. « Folio », 1943, 311 p.

BAUDELAIRE Charles, « Le peintre de la vie moderne » (1864), *Œuvres complètes, Tome III. L'art romantique*, Paris, Calmann-Levy, coll. « Bibliothèque contemporaine », 1903, p. 68.

DANTEC Maurice, *Satellite Sisters*, Paris, Ring Éditions, coll. « Nouveaux mondes », 2012, 509 p.

DICK Philip Kindred, *Ubik*, traduit par Alain Dorémieux, Paris, 10/18, coll « Domaine étranger », 1999 (1^{ère} éd. 1969, DoubleDay), 284 p.

ELSBERG Marc, *Black Out. Demain il sera trop tard*, traduit par Pierre Melherbet, Paris, Piranha, 2015 (1^{ère} éd. 2012, Blanvalet Verlag), 571 p.

GIBSON William, *Neuromancien*, traduit par Jean Bonnefoy, Paris, La Découverte, coll. « J'ai lu », 1985 (1^{ère} éd. 1984, Ace), 318 p.

IONESCO Eugène, « Délire à deux », *Théâtre. III*, Paris, Gallimard, coll. « Soleil », 1963, pp. 199-225.

KRAKAUER Jon, *Into the wild. Voyage au bout de la solitude*, traduit par Christian Molinier, Paris, Presses de la Cité, 1997 (1^{ère} éd. 1996, Villard Books), 248 p.

MONTESQUIEU Charles-Louis de Secondat, *Lettres persanes*, Paris, Garnier-Flammarion, coll. « GF », 1964, 253 p.

ORWELL George, *1984*, traduit par Amélie Audiberti, Paris, Gallimard, 1950 (1^{ère} éd. 1948, Secker and Warburg), 407 p.

SHELLEY Mary W., *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, traduit par Joe Ceurvorst, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 2008 (1^{ère} éd. 1918, House of Lackington, Hughes, Harding, Mavor, & Jones), 345 p.

WEBOGRAPHIE

ANONYME, « Des vêtements 2.0 qui deviennent transparents », *20 Minutes* [en ligne], le 10/11/2011. URL : <http://www.20minutes.fr/tv/le-rewind/2994-des-vetements-2-0-qui-deviennent-transparentes> (dernière consultation le 24/02/2012).

ANONYME, « Internet nouveau farwest », *Archives INA*, 12/12/1999. URL : www.ina.fr/video/CAB99053174/internet-nouveau-farwest-video.html (dernière consultation le 21/09/2014).

ANONYME, « Claude Levi-Strauss définit les mythes » *Archives INA*, le 04/05/1984. URL : <http://www.ina.fr/video/I06292955> (dernière consultation le 25/02/2015).

ANONYME, « Internet Growth Statistics », *Internet World Statistics*, URL : <http://www.internetworldstats.com/emarketing.htm> (dernière consultation 26/06/2016).

ANONYME, « Facebook Reports Second Quarter 2016 Results », *Investor Relations*, le 27/07/2016. URL : <https://investor.fb.com/investor-news/press-release-details/2016/Facebook-Reports-Second-Quarter-2016-Results/default.aspx> (dernière consultation le 29/07/2016).

ANONYME : « Apple annonce des résultats record pour le premier trimestre », *Apple*, le 27/01/2015. URL : <https://www.apple.com/fr/pr/library/2015/01/27Apple-Reports-Record-First-Quarter-Results.html> (dernière consultation le 29/07/2016).

ANONYME, « Nombre de photos déposées sur Facebook », *Planétoscope*. URL : <http://www.planetoscope.com/Internet-/1217-nombre-de-photos-deposees-sur-facebook.html> (dernière consultation le le 29/07/2016).

ANONYME, « La NetLetter de Juillet 2016 », *Médiamétrie*. Juillet 2016. URL : <http://www.mediametrie.fr/internet/pages/la-netletter-de-juillet-2016.php?rubrique=&p=3,147&page=233#actu1> (dernière consultation le le 12/08/2016).

ANONYME, « Internet usage statistics. The internet Big Picture », *Internet World Stats*, URL : <http://www.internetworldstats.com/stats.htm> (dernière consultation le 17/08/2016).

ANONYME, « Facebook voit son chiffre d'affaire s'envoler », *Le monde* [en ligne], le 28/04/2016. URL : http://www.lemonde.fr/economie/article/2016/04/28/facebook-devoile-des-chiffres-pour-le-premier-trimestre-2016-meilleurs-que-prevu_4910380_3234.html (dernière consultation le 23/08/2016).

ANONYME, « The future of video », *UStream*. URL : <http://www.ustream.tv/> (dernière consultation le 30/08/2016).

ANONYME, « La République Numérique en actes : Objectifs ». URL : <https://www.republique-numerique.fr/> (dernière consultation le 04/11/2016).

ANONYME : « "Non au harcèlement" : discours de Najat Vallaud-Belkacem », novembre 2016. URL : <http://www.education.gouv.fr/cid108521/-non-au-harcelement-discours-de-najat-vallaud-belkacem.html> (dernière consultation le 14/11/2016).

ANONYME : « Colocation Data Centers », *Data Center Map*. URL : <http://www.datacentermap.com/datacenters.html> (dernière consultation le 24/11/2016).

ASSANGE Julian, « Le fardeau du geek blanc », *Le monde* [en ligne], le 07/06/2013. URL : http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/06/07/le-fardeau-du-geek-blanc_3426437_3232.html (dernière consultation le 16/02/2015).

BELOR Laure, « Les élites débordées par le numérique », *Le Monde* [en ligne], 26/12/2013. URL : http://www.lemonde.fr/technologies/article/2013/12/26/les-elites-debordees-par-le-numerique_4340397_651865.html (dernière consultation le 20/11/2014).

BIGOT Régis, « Entrez dans le nouveau monde du big data », *CREDOC*. URL : <http://www.credoc.fr/offre/bigdata.php> (dernière consultation le 04/11/2016).

BLANKENSHIP Loyd (The Mentor), « La conscience d'un hacker », traduit par NeurAlien, Moosh, ga3lig, goofy, zozio nocture (aka brandelune), Slystone, KoS, aKa, Martin, lamessen, Sky, 08/01/1986, *Framablog*, le 15/01/2013. URL : <https://framablog.org/2013/01/15/manifeste-du-hacker-aaron-swartz/> (dernière consultation le 16/11/2016).

BOEMIO Camilla, « Derrick De Kerckhove : The Skin of Culture. Interview by Camilla

Boemio », *Calamita/À*. URL : <http://calamitaproject.com/en/derrick-de-kerckhove/> (dernière consultation le 21/12/2015).

BOULLAY Catherine, « Qu'est-ce que la nourriture 2.0 », *France Inter*, le 19/11/2014. URL : <https://www.franceinter.fr/emissions/l-eco-du-matin/l-eco-du-matin-19-novembre-2014> (dernière consultation le 25/11/2014).

CASSINI Sandrine, « Souriez, vous êtes traqués ! », *Le Monde* [en ligne], le 13/10/2013. URL : http://www.lemonde.fr/economie/article/2013/10/13/souriez-vous-etes-traques_3494910_3234.html (dernière consultation le 16/02/2015).

CORNU Jean-Michel, *Internet. Tome 2 : Services et usages de demain*, Fondation Internet Nouvelle Génération, 2003, 154 p. URL : <http://fing.org/?Internet-tome-2-services-et-usages> (téléchargé le 08/10/2014).

DIDEROT Denis, d'ALEMBERT Jean le Rond, « Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers », *ARTFL Encyclopédie Project*. URL : <http://encyclopedia.uchicago.edu/> (dernière consultation le 04/08/2016).

Direction Générale des Entreprises, « Définition de l'économie numérique », *Observatoire du numérique*. URL : <http://www.entreprises.gouv.fr/observatoire-du-numerique/economie-numerique> (dernière consultation le 21/10/2016).

FERRAN Benjamin, « Quatre graphiques pour éclairer les résultats d'Apple », *Le Figaro* [en ligne], le 28/01/2015. URL : <http://www.lefigaro.fr/secteur/high-tech/2015/01/28/01007-20150128ARTFIG00239-quatre-graphiques-pour-eclairer-les-resultats-records-d-apple.php> (dernière consultation le 22/04/2015).

HASKI Pierre, « Après les Gafa, les nouveaux maîtres du monde sont les Natu », *L'Obs avec Rue89* [en ligne], le 02/08/2015. URL : <http://rue89.nouvelobs.com/2015/08/02/apres-les-gafa-les-nouveaux-maitres-monde-sont-les-natu-260551> (dernière consultation le 21/10/2016).

International Data Corporation, « The Digital Universe of Opportunities. Rich Data & The Increasing Value of the Internet of Things », *EMC*, Avril 2014. URL :

<http://france.emc.com/collateral/analyst-reports/idc-digital-universe-2014.pdf> (téléchargé le 02/10/2016).

KREFTOVITCH1, « Steve Jobs introducing Apple Macintosh in 1984 – Full Version », *Youtube*, le 18/04/2010. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=RcRQWGFJ5YY> (dernière consultation le 28/06/2016).

LEBOEUF Kelly, « 2016 update : What Happens in One Internet Minute ? », *Excelacom*, le 29/02/2016. URL : <http://www.excelacom.com/resources/blog/2016-update-what-happens-in-one-internet-minute> (dernière consultation le 02/10/2016).

MARUANI Alice, « Tristan Harris : "Des millions d'heures sont justes volées à la vie des gens" », *L'Obs avec Rue89* [en ligne], le 04/06/2016. URL : <http://rue89.nouvelobs.com/2016/06/04/tristan-harris-millions-dheures-sont-juste-volees-a-vie-gens-264251> (dernière consultation le 02/12/2016).

O'REILLY Tim, « Web 2.0 : Compact definition ? », *Radar*, le 01/10/2005. URL : <http://radar.oreilly.com/2005/10/web-20-compact-definition.html> (dernière consultation le 03/10/2014).

RIZZO Cailey, « More people have died from selfies than shark attacks this year », *Mashable*, le 21/09/2015. URL : <http://mashable.com/2015/09/21/selfie-deaths/#A66QjaOnSkqW> (dernière consultation le 11/12/2015).

SIMÉON Gabriel, « Dans la ferme des animaux 2.0 », *Libération* [en ligne], le 01/09/2015. URL : http://www.liberation.fr/sciences/2015/09/01/dans-la-ferme-des-animaux-20_1373877 (dernière consultation le 10/09/2015).

SNOWDEN Edward, « Pendant que vous lisez ceci, le gouvernement en prend note », *Libération* [en ligne], le 05/06/2015. URL : http://www.liberation.fr/planete/2015/06/05/edward-snowden-pendant-que-vous-lisez-ceci-le-gouvernement-en-prend-note_1323110 (dernière consultation le 07/06/2015).

SPACEEMAN2, « Richard Stallman - 2012-09-28 - Le logiciel libre et votre liberté (à la HEB-ESI et en français) », *Youtube*, le 07/09/2012. URL : <http://www.youtube.com/watch?>

[v=2onsOFWme-Q](#) (dernière consultation le 22/08/2014).

THAMES TV, « How to send an "E mail" – Database - 1984 », *Youtube*, le 26/02/2016 : <https://www.youtube.com/watch?v=szdbKz5CyhA&feature=youtu.be> (dernière consultation le 17/06/2016).

TURETTA Jonathan, « Steve Jobs iPhone 2007 Presentation (HD) », *Youtube*, le 13/05/2013. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=vN4U5FqrOdQ> (dernière consultation le 28/06/2016).

VANLERBERGHE Cyrille, « Avec un implant rétinien, des aveugles retrouvent la vue », *Le figaro* [en ligne], 04/05/2012. URL : <http://sante.lefigaro.fr/actualite/2012/05/04/18121-avec-implant-retinien-aveugles-retrouvent-vue> (dernière consultation le 28/11/2015).

VEVETISTOSORE, « Charte du forum à lire impérativement merci », *Forum Informatique Nouvelles Technologies*, le 10/06/2011. URL: <http://www.fint-31.net/t21-charte-du-forum-a-lire-imperativement-merci?highlight=charte> (dernière consultation le 02/10/2015).

YOYO, « Charte - Conduite a tenir sur le forum - Responsabilités », *Forum Futura Sciences*, le 10/01/2003. URL : <http://forums.futura-sciences.com/annonces-officielles/98-charte-conduite-a-tenir-forum-responsabilites.html> (dernière consultation le 02/10/2015).

FILMOGRAPHIE

BROOKER Charlie, « Nosedive », *Black Mirror*, Episode 1, Saison 3, NetFlix, États-Unis, 2016.

CHAPLIN Charlie, *Les temps modernes*, États-Unis, 1936.

KEATON Buster, *Fiancées en folie*, États-Unis, 1925.

GARLAND Alex, *Ex Machina*, Royaume-Uni, 2015.

JONZE Spike, *Her*, États-Unis, 2014.

KUBRICK Stanley, *2001, l'Odyssée de l'espace*, États-Unis, 1968.

LANG Fritz, *Metropolis*, Allemagne, 1927.

LUMIÈRE Auguste & Émile, *L'arrivée d'un train en gare de la Ciotat*, France, 1895.

PRYAS Alex, *I-Robot*, États-Unis, 2004.

WACHOWSKI Lana & Lilly, *Matrix, Matrix Reloaded, Matrix Revolutions*, États-Unis, 1999-2003.

INDEX DES AUTEURS

A

AGAMBEN Giorgio.....87, 345
AGUITON Christophe.....250
AINGRAIN Philippe.....364
AKRICH Madeleine.....89 sv, 99, 193
APPADURAI Arjun.....121
ARON Raymond.....175

B

BACHELARD Gaston.....38 sv, 46, 281
BALANDIER Georges.....44, 371
BARTHES Roland. 145, 190, 195, 227, 250,
257, 330
BASTIDE Roger.....163, 295, 310, 376
BATAILLE Georges.....119, 121 sv, 377
BATESON Gregory.....231
BAUDRILLARD Jean...126, 133, 161, 187
sv, 218, 240 sv, 250 sv, 255 sv, 272, 279,
285 sv, 292, 302, 308, 316, 330, 332, 341,
352, 360
BAUMAN Zygmunt.....295, 299, 314
BECK Ulrich.....208
BENJAMIN Walter.....80, 217, 307
BERGER Peter L.....127 sv, 131, 196
BERTHELOT Jean-Michel.....48 sv
BERTINI Marie-Joseph.....86 sv
BIGOT Régis.....25
BOBINEAU Olivier.....278, 318, 373
BOLTANSKI Luc.....321, 358
BOURDIEU Pierre....43, 46, 273, 289, 314
BRETON Philippe.....302
BRETON Stéphane.....158
BROCA Sébastien.....248
BRYON-PORTET Céline. .1, 3, 15, 31, 253,
278, 284, 375

C

CALLON Michel.....327
CARDON Dominique.....250, 284 sv, 309,
361, 368
CASTELLS Manuel.....100, 216, 249, 306,
321, 355 sv, 364
CASTORIADIS Cornélius.....80 sv, 106 sv,
128 sv, 227, 343

CHAMBOREDON Jean-Claude.....43
CHARBONNIER Jean-Louis.....30
CHAROLLES Valérie.....199, 207, 372
CHIAPELLO Eve.....322, 358
CLASTRES Pierre.....314
COMBESSIE Philippe1, 3, 15, 57, 318, 347
COMTE Auguste.....34, 52, 178 sv, 342
CRESSWELL Robert.....40
CROUTTE Patricia.....25

D

DAGOGNET François.....114 sv, 136
DE KERCKHOVE Derrick.....349
DEBORD Guy.....160, 267, 269, 272
DEBRAY Régis.....308 sv
DELEUZE Gilles.....328, 351
DESCARTES René.....204, 207
DESCOLA Philippe.....39, 257
DILTHEY Wilhelm.....35
DOUGLAS Mary.....139, 141
DURAND Gilbert.....105 sv
DURKHEIM Émile...34, 37 sv, 46, 75, 102,
147 sv, 153 sv, 156, 158, 240, 259, 269, 310
sv, 315, 343, 361

E

EDGERTON David.....340
EHRENBERG Alain.....315
ELIADE Mircea.....142
ELLUL Jacques.....17, 91, 93 sv, 101, 165,
255, 324 sv

F

FEENBERG Andrew.....97
FERRARY Michel.....219
FOUCAULT Michel....87, 246, 284, 322 sv,
343, 345, 350
FRAU-MEIGS Divina...218, 228, 273, 317,
335
FRAZER James G.....151
FRIEDMANN Georges.....93
FURIA Daniel.....173
FUSTEL DE COULANGES Numa D....138

G

GESLIN Philippe.....104
 GIBSON William.....224, 350
 GILLE Bertrand.....90 sv, 135, 173, 324
 GOFFMAN Erving.....283, 293, 307, 310
 GORZ André.....248, 364, 368
 GRAS Alain.....324 sv, 327
 GREENFIELD Adam.....215
 GROSSETTI Michel.....315
 GUATTARI Félix. . .241, 247, 249, 276, 328
 GURVITCH Georges.....73
 GUYAU Jean-Marie.....310 sv

H

HABERMAS Jürgen..82, 97, 165, 181, 183,
 187, 195, 330, 366
 HALL Edward T.....37, 41, 176, 206, 224,
 295, 341
 HARDT Michael.....343, 358
 HEIDEGGER Martin. 10, 17, 80, 83 sv, 112
 sv, 253
 HERACLEOUS Loizos.....339
 HOBBSOWM Eric.....102, 196
 HOCART Arthur M.....138, 287 sv
 HOUDART Sophie.....39, 110
 HUGUES Thomas P.....99, 326

J

JANICAUD Dominique.....255, 330, 332
 JOBS Steve.....213, 331, 339
 JORON Philippe 1, 3, 15, 53, 296, 305, 307,
 377
 JOSSET Raphaël.....223, 249, 352, 357

K

KATZ Elihu.....291, 301
 KLAERING Laura A.....339
 KRAKAUER Jon.....302

L

LARDELLIER Pascal.....278, 284
 LATOUR Bruno.....37, 89, 174, 197, 327
 LAZARFELD Paul.....291, 301
 LE MOIGNE Jean-Louis.....44
 LEARY Timothy.....245
 LEFEBVRE Henri.....191
 LEIRIS Michel.....166
 LEMMONIER Pierre.....89, 92

LEROI-GOURHAN André.....40
 LÉVI-STRAUSS Claude.....47, 75, 88, 136,
 143 sv, 151 sv, 155, 159
 LÉVY Pierre.....47, 155, 362
 LICOPPE Christian.....304
 LIPOVETSKY Gilles.....214, 274
 LUCKMANN Thomas.....127 sv, 131

M

MACHADO DA SILVA Juremir.....1, 3, 15,
 50, 269, 274, 308, 348
 MAFFESOLI Michel.....52, 147, 275, 279,
 282, 295, 299, 301, 304, 311, 361, 373
 MARCUSE Herbert.....93, 96 sv, 241
 MARX Karl.....80, 98, 119 sv, 190, 364 sv
 MATTELART Armand.....208, 221
 MAUSS Marcel.....75, 101 sv, 104, 107 sv,
 119, 135, 157, 284, 294
 MCLUHAN Marshall 37, 41, 176, 188, 201,
 206, 210, 216, 220 sv, 237, 239 sv, 295, 341
 MÉNARD Guy.....150, 214, 328, 330
 MENDRAS Henri.....49, 52
 MERCIER Pierre A.....27 sv
 MERTON Robert K.....49 sv
 MINC Alain.....247, 332
 MIQUEL Christian.....150, 214, 328, 330
 MOATTI Alexandre.....28, 30
 MOLES Abraham.....112
 MONTESQUIEU Charles-Louis.....47
 MOORE Wilbert E.....98
 MORIN Edgar.....44, 73 sv, 258, 371
 MUSSO Pierre.....311, 364

N

NEGRI Antonio.....343, 358
 NIETZSCHE Friedrich.....194
 NORA Simon.....247, 332

O

O'REILLY Tim.....249
 ORWELL George.....241, 354
 OTTO Rudolf.....145 sv, 189, 191, 258, 380

P

PADIOLEAU Jean G.....53
 PASSERON Jean-Claude.....43
 PESQUEUX Yvon.....219
 PESTRE Dominique.....340

PLASSARD François.....27 sv
 PROULX Serge.....302

Q

QUIVY Raymond.....43

R

RABARDEL Pierre.....117 sv
 RADCLIFFE-BROWN Alfred...151, 154 sv
 RANGER Terence.....102, 193
 RICŒUR Paul.....226, 376
 RIEFFEL Rémy.....236 sv
 RIFKIN Jeremy.....368
 RIVIÈRE Claude.....140, 142, 144
 ROBERT Pascal.....31, 326, 337 sv
 RUESCH Jurgen.....231, 233

S

SADAIN Éric.....344, 350 sv, 359, 368, 380
 SAINT SIMON (De) Claude Henri...179 sv
 SARTRE Jean-Paul.....293
 SCARDIGLI Victor.....27 sv
 SCHÜTZ Alfred.....55
 SCUBLA Lucien.....138, 282, 288
 SÉGALEN Martine.....140 sv
 SERFATY Viviane.....225
 SERRE Pierre-Charles.....280
 SHANNON Claude.....235
 SIMMEL Georg...34, 185 sv, 270, 275, 296,
 303
 SIMONDON Gilbert.....86, 126, 135, 258

SNOWDEN Edward.....333, 351
 SOULÉ Bastien.....62
 STALLMAN Richard.....246, 335 sv
 STIEGLER Bernard195, 218, 270, 281, 377
 SUSCA Vincenzo.....295

T

TACUSSEL Patrick.....175, 179, 182, 197
 THÉVENOT Laurent.....214
 THIERY Olivier.....110
 TOURAINE Alain.....34 sv, 52, 192 sv, 196
 TURNER Victor.....312

V

VAN CAMPENHOUDT Luc.....43
 VIAL Stéphane.....281, 374
 VIRILIO Paul.....279

W

WACQUANT Loïc.....62
 WEAVER Warren.....235
 WEBER Max 34 sv, 47 sv, 55, 97, 163, 165,
 175, 177, 183 sv, 187, 194, 227, 296 sv, 299
 sv, 305, 311, 322, 373
 WIENER Norbert.....223, 276, 362, 368
 WUNENBURGER Jean-Jacques...146, 148

X

XIBERRAS Martine 1, 3, 15, 104, 136, 159,
 189, 376

INDEX DES NOTIONS

A

Activité sociale 34 sv, 42, 49, 94 sv, 97, 100 sv, 124, 194, 206, 268, 274, 296 sv, 302, 364, 370, 377, 379

Affects.....46, 55, 115, 138, 146, 148, 187, 195, 277, 286, 295, 300 sv, 304 sv, 314, 318, 339, 360, 367

Algorithme..11 sv, 208, 213, 280, 285, 326, 328, 346, 348, 352, 361, 363, 367 sv, 370, 379, 391

Altérité.....148, 309

Anomie.....11, 52, 54, 309 sv, 315

B

Big Data 5, 7, 23, 26, 55, 66, 337, 350, 361, 391, 414, 478, 512, 541, 552, 569 sv, 572, 590

C

Capitalisme...54 sv, 66, 163, 177, 192, 195, 216, 249 sv, 263, 322, 351, 356 sv, 364 sv, 368, 378, 389 sv, 398, 400 sv, 546

Capitalisme informationnel. 216, 249, 356 sv, 364, 378, 390, 401

Code....29, 158 sv, 161, 186, 220, 223, 233, 250 sv, 272, 327 sv, 515, 570 sv, 578

Communauté....128, 144 sv, 223, 246, 268, 300, 305, 317, 335, 354, 530

Compréhension 28, 41, 53, 62, 111, 114 sv, 146, 385

Concrétisation..77, 85 sv, 101, 104, 107 sv, 124, 126 sv, 133, 135, 157, 159 sv, 165, 174 sv, 194 sv, 207, 209, 224, 253, 256, 276, 302, 324, 326, 331, 375

Connectivité..245, 249, 279, 288, 303, 310, 314, 317, 328

Consommation....10, 60, 95, 129, 188, 192 sv, 206, 213 sv, 256, 276 sv, 285 sv, 290, 292 sv, 296, 298, 303, 321, 330, 348, 352, 358 sv, 365 sv, 370, 374, 381, 545

Construction sociale.10, 89, 127, 254, 278, 323, 369, 381

Contrôle.....52, 55, 88, 142, 184, 186, 200, 223 sv, 241 sv, 245, 249, 251, 257, 299,

314, 325, 339, 347 sv, 350 sv, 359, 399, 478, 495, 515, 520 sv, 526 sv, 538, 542 sv, 545

Croudsourcing.....357

Culture 7, 11, 42, 47, 54, 61, 66, 75, 82, 86, 88, 97, 105 sv, 132, 135 sv, 138, 146, 148, 155, 161, 164, 176, 185, 193 sv, 201, 205, 208, 221, 223, 225, 227, 233 sv, 241, 245, 247, 253, 255, 257 sv, 269, 271, 278 sv, 282, 284, 286 sv, 292, 302, 325, 338, 356, 364, 382, 384, 392, 395, 397, 406, 409, 482, 484 sv, 487, 493, 501, 503, 520, 545, 578, 581

Cyberespace...12, 57, 66, 226, 272, 285 sv, 291, 295 sv, 302, 305 sv, 308 sv, 314 sv, 317 sv, 328, 348 sv, 352 sv, 357, 362, 364 sv, 367, 369 sv, 377, 379, 395

Cybernétique....210, 223 sv, 228, 232, 249 sv, 257, 276, 352, 354, 366, 405

D

Désenchantement du monde 163, 194, 281

Dispositif.....11 sv, 23, 26 sv, 30, 40, 42, 66, 87, 91, 99, 134, 176, 196, 204 sv, 221 sv, 229, 267, 274, 302, 319, 322 sv, 328, 343, 345 sv, 350, 361, 363, 367 sv, 373 sv, 377, 397, 401, 496, 501

E

Effervescence.....153

Émotion 55, 66, 224, 304 sv, 339, 373, 378, 385

F

Facebook..59, 273, 280, 291, 296, 301, 306 sv, 311, 318, 329, 348 sv, 353 sv, 361, 365 sv, 413 sv, 482, 506, 514, 516, 519, 530 sv, 535, 541, 547, 561, 568, 582

Feed-back 210, 235, 240, 251, 291, 324, 352

G

Gestell. 84 sv, 106, 173, 192, 253, 346, 374, 397

H

Habitus.....46, 62, 81, 289 sv, 292, 332
Hacker.....223, 225, 248 sv, 252, 276, 313, 328, 331, 336, 340, 354, 363, 366, 375, 414, 578, 580
Hypermodernité.....277, 296
Hyperréel.....277, 281, 308

I

Idéal-type.....55, 305
Identité..11, 23, 54, 61, 66, 75, 130 sv, 152, 160, 196, 220, 225, 257, 269 sv, 274, 276, 278, 284, 286 sv, 290, 299, 303, 309 sv, 317 sv, 323, 367, 375 sv, 394, 404, 478, 481, 500, 511, 520, 522, 524 sv, 533 sv, 537, 540, 550, 553
Idéologie 82, 96 sv, 165 sv, 181, 188 sv, 194 sv, 208, 218 sv, 223, 227 sv, 241, 245 sv, 257, 263, 273, 282, 285, 304, 330, 338, 340 sv, 346, 363, 366 sv, 375 sv, 393, 395, 402
Imaginaire 9 sv, 54, 65, 104 sv, 124, 127 sv, 130, 134, 150, 160, 163, 178, 181, 189, 191, 197, 213, 218 sv, 223, 225, 227 sv, 241, 247, 250, 253, 255 sv, 268, 272, 274, 276, 282, 286 sv, 289, 308, 323, 330, 332, 336, 338, 348, 369, 371, 376, 378, 386, 388 sv, 392, 394 sv, 398, 402, 406
Instagram. 273, 291, 304, 318, 348, 561 sv, 564
Institution....10 sv, 26 sv, 30, 40, 42, 49, 52 sv, 61 sv, 73, 75, 88, 94, 97 sv, 122, 128 sv, 134, 138, 148, 152 sv, 155 sv, 160 sv, 177 sv, 181 sv, 189, 192 sv, 208, 210, 216, 220 sv, 224, 226, 228, 231, 236, 240, 245 sv, 252 sv, 265, 274, 281, 286 sv, 291, 301, 310, 316, 322, 327, 331 sv, 335, 339, 343 sv, 353, 355 sv, 366, 368, 374, 376, 379, 398, 477 sv, 486 sv, 490 sv, 495, 498 sv, 542, 546, 575
Institutionnalisation....54, 97, 128 sv, 138, 153, 160, 179, 181 sv, 186, 374, 477, 479, 483 sv

L

Langage.....10, 28 sv, 65, 82 sv, 87, 111 sv, 128, 131 sv, 140, 149, 158 sv, 161, 176, 208, 232, 270, 311 sv, 321, 330, 336, 345, 351, 404

Logiciel libre 246 sv, 335, 390, 416, 487 sv, 513, 515, 517, 542, 552, 576 sv

M

Machine.....10, 17, 24, 36, 61, 86, 96, 116, 123, 150, 173, 180, 189 sv, 207, 209 sv, 217 sv, 223 sv, 232, 241, 256 sv, 296, 321, 332, 335, 350, 354, 362, 397, 405, 504, 516 sv, 528, 537, 539
Marchandise....10, 54, 96, 110, 114 sv, 119 sv, 133 sv, 185, 188, 206, 215, 271, 289, 365, 399
Médias..5, 11, 26 sv, 30 sv, 37 sv, 41 sv, 54, 65, 88, 163, 165, 171, 215 sv, 220 sv, 223, 227 sv, 231, 236 sv, 240 sv, 244 sv, 251, 253, 267, 269 sv, 276 sv, 279, 281, 283, 290 sv, 295, 301, 303, 306, 321, 341 sv, 354, 356, 369, 377, 385, 391, 394, 396, 403 sv, 484, 512, 518, 534 sv, 551, 579, 590
Modernité .34, 94, 100, 136, 165, 171, 173 sv, 176 sv, 181 sv, 185, 188 sv, 191, 193, 196 sv, 226 sv, 248, 251, 253, 259, 267, 270, 274, 276 sv, 287, 290, 295 sv, 300, 303, 310, 316, 326, 332 sv, 369, 373, 381 sv, 388 sv, 404
Mythe.....10, 104, 115, 130, 142 sv, 147 sv, 160 sv, 166, 174, 179, 184, 188, 190, 195 sv, 202, 214, 225, 227, 229, 250, 256 sv, 277, 302, 330, 332 sv, 337 sv, 345, 360, 381, 404, 406, 413

N

Narcissisme.....277, 361

O

Open Data....23, 478, 512, 542 sv, 552, 570 sv
Organisation 26 sv, 30, 39 sv, 42, 44, 52 sv, 65, 73, 79, 94 sv, 99, 102, 107, 109, 130, 133, 135 sv, 154 sv, 162 sv, 171, 175 sv, 178 sv, 183 sv, 188 sv, 192 sv, 206, 208, 210, 212 sv, 216, 218 sv, 221, 224, 231, 237, 240, 246, 251, 253 sv, 265, 270, 272 sv, 275, 289, 303, 312 sv, 324 sv, 335, 341, 343, 346, 353 sv, 359, 364, 370 sv, 374, 382, 395, 404, 410, 485, 521

P

Part maudite.....12, 15, 355, 398
Périscope.....304, 307, 318
Plateforme .23, 25, 31, 42, 57, 59, 63, 224, 228 sv, 244 sv, 247, 273, 283 sv, 293, 307, 321, 334, 346, 348, 353 sv, 360, 486, 515, 517
Poësis...81, 86, 88, 105, 124, 131, 179, 374
Postmodernité.....37, 296, 386
Praxis .81, 86, 88, 105, 124, 131, 179, 374
Prodummateur.....12, 356, 358, 361, 364, 368, 370

R

Rationalisation.....10, 44, 52, 54, 65, 96 sv, 165, 173 sv, 177, 179, 181 sv, 188, 191, 193, 195 sv, 206 sv, 304, 310, 330, 400
Réel...10, 31, 38, 44 sv, 84 sv, 87, 103, 110, 131, 144, 146, 160, 185, 202 sv, 211 sv, 227, 242, 256, 271, 273, 279, 281 sv, 285 sv, 291, 305, 307 sv, 311, 317, 327, 333, 350, 358, 369, 374, 394, 477, 482, 530
Réenchantement du monde.....282 sv, 373
Représentations..29, 46, 54, 66, 88, 104 sv, 129 sv, 132, 136, 147, 153 sv, 158 sv, 161, 182, 185, 191, 200 sv, 206, 212, 224, 233, 240, 267 sv, 271 sv, 281, 283, 289, 336, 338, 346 sv, 491
Réseaux.....23, 29 sv, 59, 61, 100, 219, 221, 224, 226 sv, 280, 290, 297 sv, 300 sv, 313 sv, 326, 334, 338, 346, 354 sv, 363, 372, 375, 391, 394, 396, 504, 506, 512, 524, 526, 530 sv, 534 sv, 551, 561, 565 sv
Révolution industrielle.....93, 100, 173 sv, 182, 190, 192, 194 sv, 221, 325 sv, 373, 402
Rituel .75, 104, 138 sv, 144, 149 sv, 156 sv, 161, 165, 195, 200, 203, 268, 280 sv, 287 sv, 295, 304, 312, 317, 367, 387

S

Sacré.....10, 54, 135, 145 sv, 153 sv, 156 sv, 164 sv, 189, 191, 258 sv, 267, 334, 386, 405 sv, 408, 587
Simulacre.....11, 202, 282, 369
Snapchat.....280, 304, 348 sv
Socialisation.....186, 302 sv, 309 sv, 316 sv, 365

Socialité.....97, 318, 348
Société industrielle...96, 98, 191, 241, 346, 395
Spectacle.....5, 54, 66, 158 sv, 188 sv, 195, 197, 206, 227 sv, 247, 267 sv, 271 sv, 275 sv, 279 sv, 282, 286 sv, 293 sv, 303, 308 sv, 317, 321, 346, 348, 372, 383, 395, 399, 590
Stratégie 11, 23, 26, 52, 54 sv, 66, 137, 173, 213, 223, 226, 231, 236 sv, 241, 244, 247 sv, 265, 271, 276 sv, 283, 285 sv, 290, 293, 302, 321 sv, 331, 340, 346 sv, 353 sv, 359 sv, 368, 375, 398, 478, 497, 512, 539 sv, 542, 551, 569 sv
Stream273, 307, 348, 378, 393 sv, 414, 582
Surveillance.....309, 324, 346, 350 sv, 355, 409
Symbolique. 11, 24, 36 sv, 65, 87, 100, 102, 105 sv, 115 sv, 121 sv, 127, 129 sv, 133, 135, 139 sv, 143 sv, 147 sv, 152 sv, 157 sv, 161, 185 sv, 194, 197, 200, 202, 213 sv, 217 sv, 224, 229, 237, 255 sv, 258 sv, 265, 268, 270 sv, 275, 282 sv, 286 sv, 291 sv, 302, 309, 311, 314, 317 sv, 322 sv, 326, 329, 332 sv, 338 sv, 341, 343, 348, 360, 364, 367 sv, 398 sv, 402
Système de signification .66, 86, 128, 130, 133 sv, 151, 161 sv, 165, 171, 188, 190 sv, 194, 196, 201, 240, 257, 272, 287, 292, 295, 300, 302, 311, 323, 343, 345, 376
Système technique. 9, 12, 66, 75, 90 sv, 98, 259, 323 sv, 328, 349 sv, 367, 377, 390, 393, 395 sv, 484

T

Twitter.....280, 291, 350, 506, 530, 561 sv

U

Utopie...24, 185, 191, 219, 221 sv, 224, 226 sv, 245, 249 sv, 269, 272, 294, 302 sv, 336, 342, 363, 366, 376, 382, 402 sv

V

Virtuel.....30, 106, 300, 365

W

Web 2.0.....249, 283, 357, 366, 394, 504

ANNEXES

ANNEXE 1
Pré-enquête par questionnaire
Modèle du formulaire

Les écrans numériques

Ce questionnaire est réalisé dans le cadre d'une thèse de sociologie.
Les réponses sont anonymes.
Merci de prendre quelques minutes pour répondre le plus sincèrement et de la manière la plus détaillée possible.
Vous ne pourrez pas modifier vos réponses après l'envoi final du formulaire.

***Obligatoire**

1. Quel est votre sexe ? *

Une seule réponse possible.

- Homme
 Femme

2. Quel est votre âge ? *

Une seule réponse possible.

- de 14 ans
 14-18 ans
 19-25 ans
 26-35 ans
 36-45 ans
 46-55 ans
 56-65 ans
 66 ans et +

3. Dans quel pays vivez-vous? *

4. Quelle est votre profession ? Quel est votre statut ? *

Si vous êtes étudiant, merci de le préciser.

5. Dans quelle catégorie socioprofessionnelle êtes-vous ? *

Une seule réponse possible.

- Agriculteur, exploitant
- Artisan, commerçant et chef d'entreprise
- Cadre et profession intellectuelle supérieure
- Profession intermédiaire
- Employé
- Ouvrier
- Retraité
- Autre : _____

6. Combien d'écrans possédez-vous ? *

7. Lesquels ? *

Merci d'établir de manière précise la liste de vos écrans numériques (téléphone portable, télévision, ordinateur fixe ou portable, tablette, ipod, smartphone, ...).

8. Quels sont les éléments techniques qui influent sur votre utilisation des écrans numériques ? *

Vous pouvez cocher plusieurs réponses.

Plusieurs réponses possibles.

- La connectivité (se connecter simplement)
- L'interconnectivité (se connecter aux autres)
- La géolocalisation
- La sécurité
- La facilité/commodité d'utilisation
- La gestion des informations
- La capacité de stockage
- La gestion de l'image (photos, vidéos...)
- La gestion du texte
- La gestion du son (musique...)
- La taille et le poids
- La mobilité
- Autre : _____

9. Quel élément technique privilégiez-vous lors de votre utilisation des écrans numériques ? *

Merci de n'indiquer qu'une seule réponse.

10. A quoi servent selon vous, de manière générale, les écrans numériques ? *

(A quelle(s) utilisation(s) sont-ils prioritairement destinés ?)

11. Que faites-vous la plupart du temps sur vos écrans numériques ?

Merci de répondre de la manière la plus détaillée possible.

12. Combien de temps en moyenne utilisez-vous un écran par jour à titre personnel? *

(Ordinateur, télévision, smartphone, ...)

Une seule réponse possible.

- de 30 minutes
- entre 30 minutes et 1 heure
- entre 1 heure et 2 heures
- entre 2 heures et 5 heures
- + de 5 heures

13. Pourquoi utilisez-vous majoritairement un écran ? *

Plusieurs réponses possibles.

- A titre professionnel
- A titre privé
- Autre : _____

14. Combien de temps passez-vous par jour, en moyenne et à titre personnel, sur internet ? *

Une seule réponse possible.

- Je n'y vais jamais
- de 30 minutes
- entre 30 minutes et 1 heure
- entre 1 heure et 2 heures
- entre 2 heures et 5 heures
- + de 5 heures

15. Allez-vous sur les réseaux sociaux ? *

(Facebook, Twitter, Viadeo, autre ...)

Une seule réponse possible.

- Oui, plusieurs fois par jour
- Oui, plusieurs fois par semaine
- Rarement (moins de deux fois par semaine)
- Jamais

16. Si oui, lequel ou lesquels majoritairement ?

17. Que faites-vous sur les réseaux sociaux ?

Merci de répondre de la manière la plus sincère et la plus précise possible

18. Que pensez-vous des réseaux sociaux ? *

19. Jouez-vous aux jeux-vidéos ? *

Si oui, lequel ou lesquels (quel genre) ?

20. Utilisez-vous au quotidien, hors de votre domicile, des applications particulières ? Si oui, lesquelles, et pourquoi ? *

(Instagram, Deezer, Snapchat, ...)

21. Pensez-vous que vous pourriez vous passer de la technologie numérique pendant une semaine ? *

Une seule réponse possible.

- Oui
 Non
 Je ne sais pas

22. Pourquoi ? *

23. Pensez-vous que vous pourriez vous passer de la technologie numérique pendant un mois ? *

Une seule réponse possible.

- Oui
 Non
 Je ne sais pas

24. **Pourquoi ? ***

25. **Pensez-vous que vos informations personnelles sont assez protégées ? ***

Une seule réponse possible.

- Oui
 Non
 Je ne sais pas

26. **Quelle(s) stratégie(s) mettez-vous en oeuvre pour protéger vos informations personnelles ? ***

27. **Si vous choisissiez un type d'écran en priorité, lequel serait-il et pourquoi ? ***

Merci de répondre de la manière la plus détaillée possible.

28. **Pensez-vous que les écrans numériques changent la dimension de votre vie privée ? ***

Une seule réponse possible.

- Oui, de manière positive
 Oui, de manière négative
 Non
 Je ne sais pas

29. **Pourquoi ? ***

Merci de répondre de la manière la plus détaillée possible.

30. **Pensez-vous que les écrans numériques changent la dimension de votre vie professionnelle ? ***

Une seule réponse possible.

- Oui, de manière positive
 Oui, de manière négative
 Non
 Je ne sais pas

31. **Pourquoi ? ***

Merci de répondre de la manière la plus détaillée possible.

32. **Pensez-vous que les écrans numériques changent la dimension de votre vie sociale (familiale, amicale, publique...) ? ***

Une seule réponse possible.

- Oui, de manière positive
 Oui, de manière négative
 Non
 Je ne sais pas

33. **Pourquoi ? ***

Merci de répondre de la manière la plus détaillée possible.

34. **Pensez-vous que les écrans numériques favorisent de manière générale du partage ou de l'isolement ? ***

Plusieurs réponses possibles.

- Du partage
 De l'isolement
 Cela dépend de l'utilisateur
 Cela dépend des écrans
 Autre : _____

35. Vos écrans sont-ils connectés en permanence à internet ? *

Une seule réponse possible.

Oui

Non

36. Pourquoi ? *

Merci de répondre de la manière la plus détaillée possible.

37. Y a-t-il un ou plusieurs motif(s) particulier(s) qui vous amène à utiliser les écrans numériques (partage, rester informé, bureautique, etc.) ? *

Si oui, lequel ou lesquels ?

38. Y a-t-il un ou plusieurs motif(s) qui vous amène à ne pas utiliser les écrans numériques (surveillance, coût, etc.) ? *

Si oui, lequel ou lesquels ?

39. Que pourriez-vous dire de plus sur la technologie numérique de manière générale ?

Merci de répondre de la manière la plus détaillée possible.

40. Je recherche des personnes avec qui je pourrai m'entetenir de manière plus détaillée sur la question de l'utilisation des écrans numériques (par mail, skype, ou en face à face). Si vous êtes intéressé(e)s, merci de m'indiquer votre adresse mail.

41. Commentaires ? Remarques ?

ANNEXE 2

Pré-enquête par questionnaire

Graphiques

Nota Bene

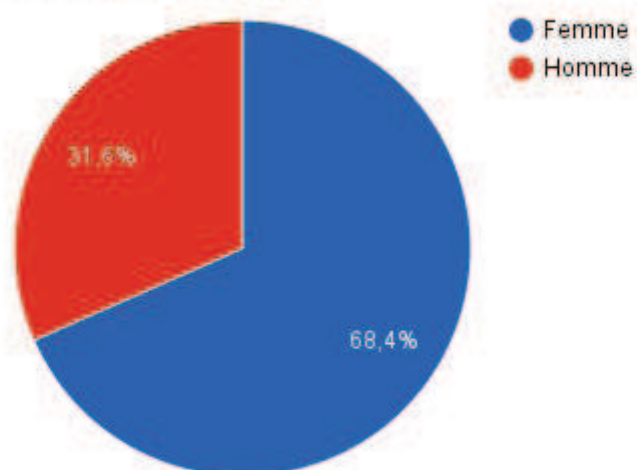
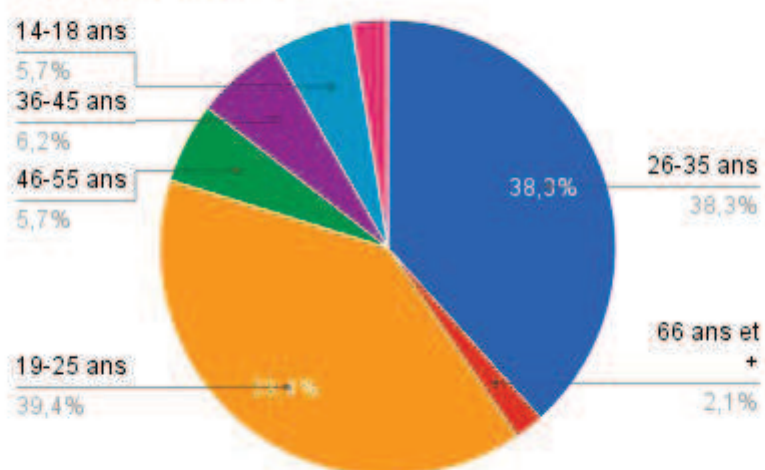
S'agissant d'une pré-enquête par questionnaire, dont nous avons diffusé les exemplaires en ligne, elle n'est en rien représentative, elle nous a simplement servi de fil conducteur, de balisage pour notre observation, de tableau d'ambiance, de support réflexif, plus que d'une ressource exhaustive à analyser.

Les quelques graphiques illustrent les profils des personnes qui ont accepté de répondre à notre questionnaire (la donnée la plus significative est qu'il s'agit d'individus entre 19 et 35 ans : ceux appartenant à la génération Y) ainsi que quelques synthèses de réponses.

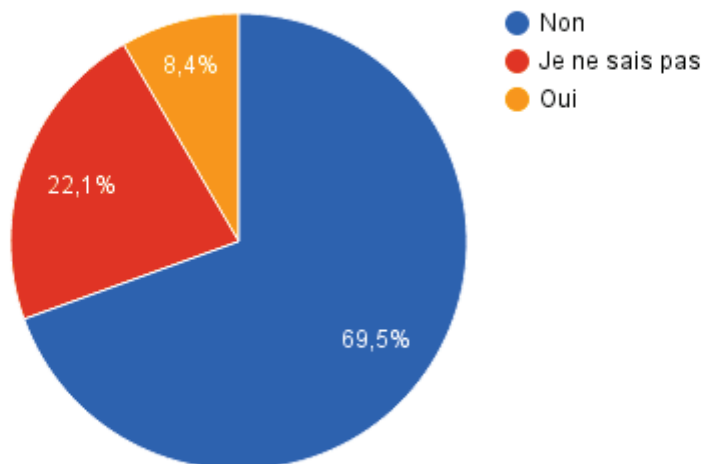
La plupart des questions de notre questionnaire étaient volontairement des questions ouvertes, sur lesquelles nous espérions pouvoir nous appuyer. La difficulté de traitement des données, de par leur nature complexe et qualitative, nous a amené à illustrer des « tendances » grâce au logiciel d'analyse Iramuteq. Nous présentons les « tableaux de similitude » les plus significatifs.

| CATÉGORIE SOCIO-PROFESSIONNELLE | ÂGE | | | | | | | | TOTAL |
|---|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-------------|-------|-------|
| | 14-18 ans | 19-25 ans | 26-35 ans | 36-45 ans | 46-55 ans | 55-65 ans | 66 ans et + | TOTAL | |
| Agent de maîtrise | | 1 | | | | | | | 1 |
| Agriculteur exploitant | | | 1 | | | | | | 1 |
| Artisan, commerçant et chef d'entreprise | 1 | 2 | 4 | 1 | 1 | | | | 9 |
| Artiste | | 2 | 1 | | | | | | 3 |
| Cadre et profession intellectuelle supérieure | | 14 | 18 | 4 | 1 | | | | 38 |
| Designer | | 1 | 1 | | | | | | 2 |
| Employé | | 13 | 26 | 6 | 5 | 1 | | | 51 |
| Enseignement | | 1 | 2 | | | | | | 3 |
| Étudiant | 9 | 32 | 9 | 1 | | | | | 51 |
| Femme au foyer | | | | 1 | | | | | 1 |
| Fonctionnaire | | | | | 1 | | | | 1 |
| Ingénieur | | 1 | | | | | | | 1 |
| Intermittent du spectacle | | 1 | 1 | | | | | | 2 |
| Ouvrier | | 1 | 1 | | | | | | 2 |
| Profession intermédiaire | 1 | 5 | 7 | | | 1 | | | 15 |
| Retraité | | | | | 1 | 2 | 4 | | 7 |
| Saisonnier | | 1 | | | | | | | 1 |
| Sans activité | | 1 | | | | 2 | | | 3 |
| Social | | | 2 | | | | | | 2 |
| TOTAL | 11 | 76 | 74 | 12 | 11 | 5 | 193 | | |

Pré-enquête - Répartition générale de la population

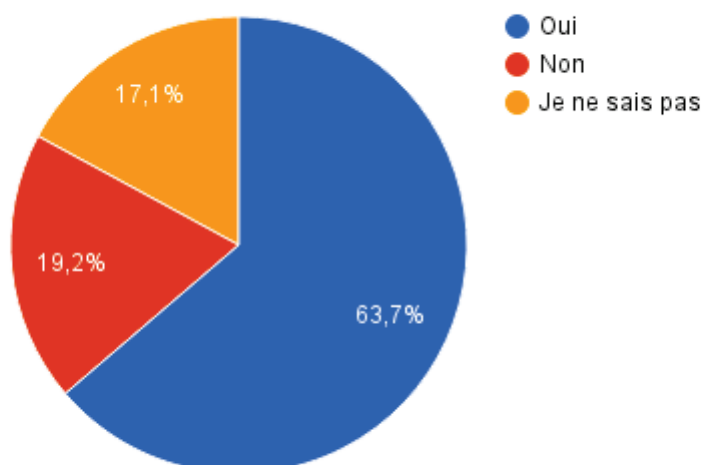
Quel est votre sexe ?***Pré-enquête - Répartition de la population par genre*****Quel est votre âge ?*****Pré-enquête - Répartition de la population par tranche d'âge***

Pensez-vous que vos informations personnelles sont assez protégées ?



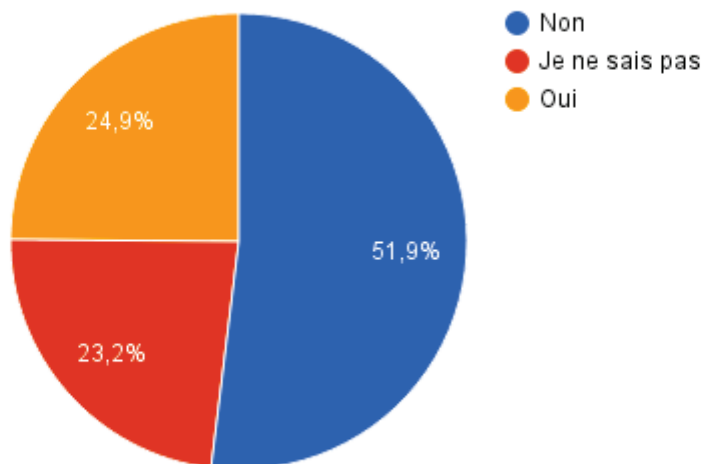
Pré-enquête - Protection des données personnelles

Pensez-vous que vous pourriez vous passer de la technologie numérique pendant une semaine ?



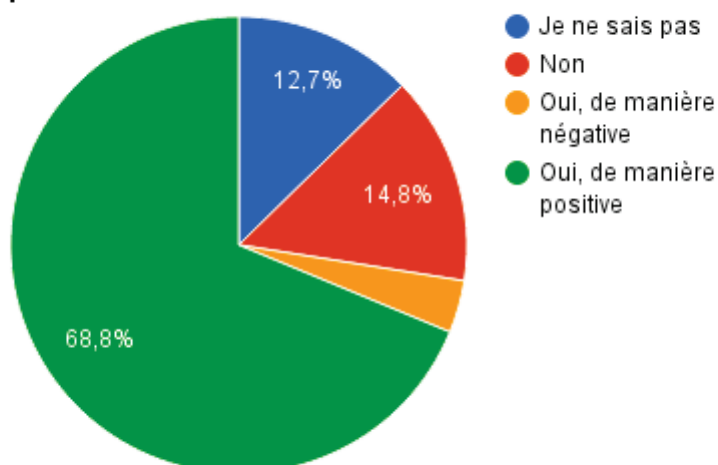
Pré-enquête - Pendant une semaine

Pensez-vous que vous pourriez vous passer de la technologie numérique pendant un mois ?



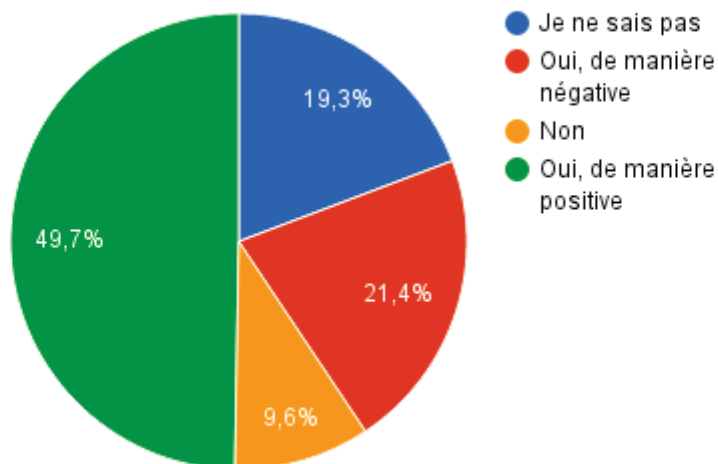
Pré-enquête - Pendant un mois

Pensez-vous que les écrans numériques changent la dimension de votre vie professionnelle ?



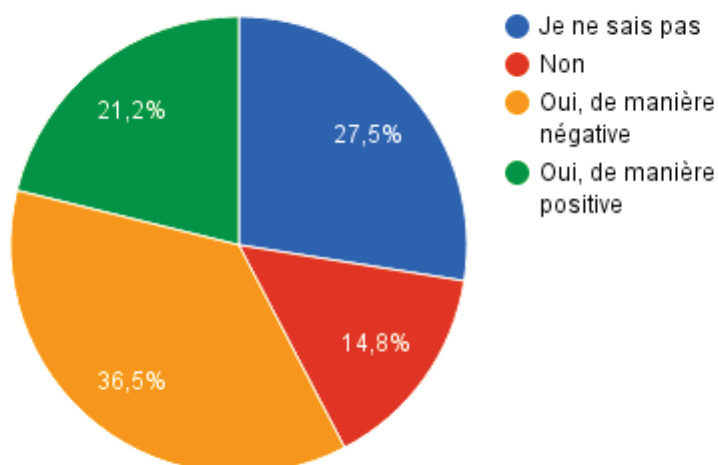
Pré-enquête - Vie professionnelle

Pensez-vous que les écrans numériques changent la dimension de votre vie sociale (familiale, amicale, publique...) ?



Pré-enquête - Vie sociale

Pensez-vous que les écrans numériques changent la dimension de votre vie privée ?



Pré-enquête - Vie privée

ANNEXE 3
Pré-enquête
Tableaux de similitude

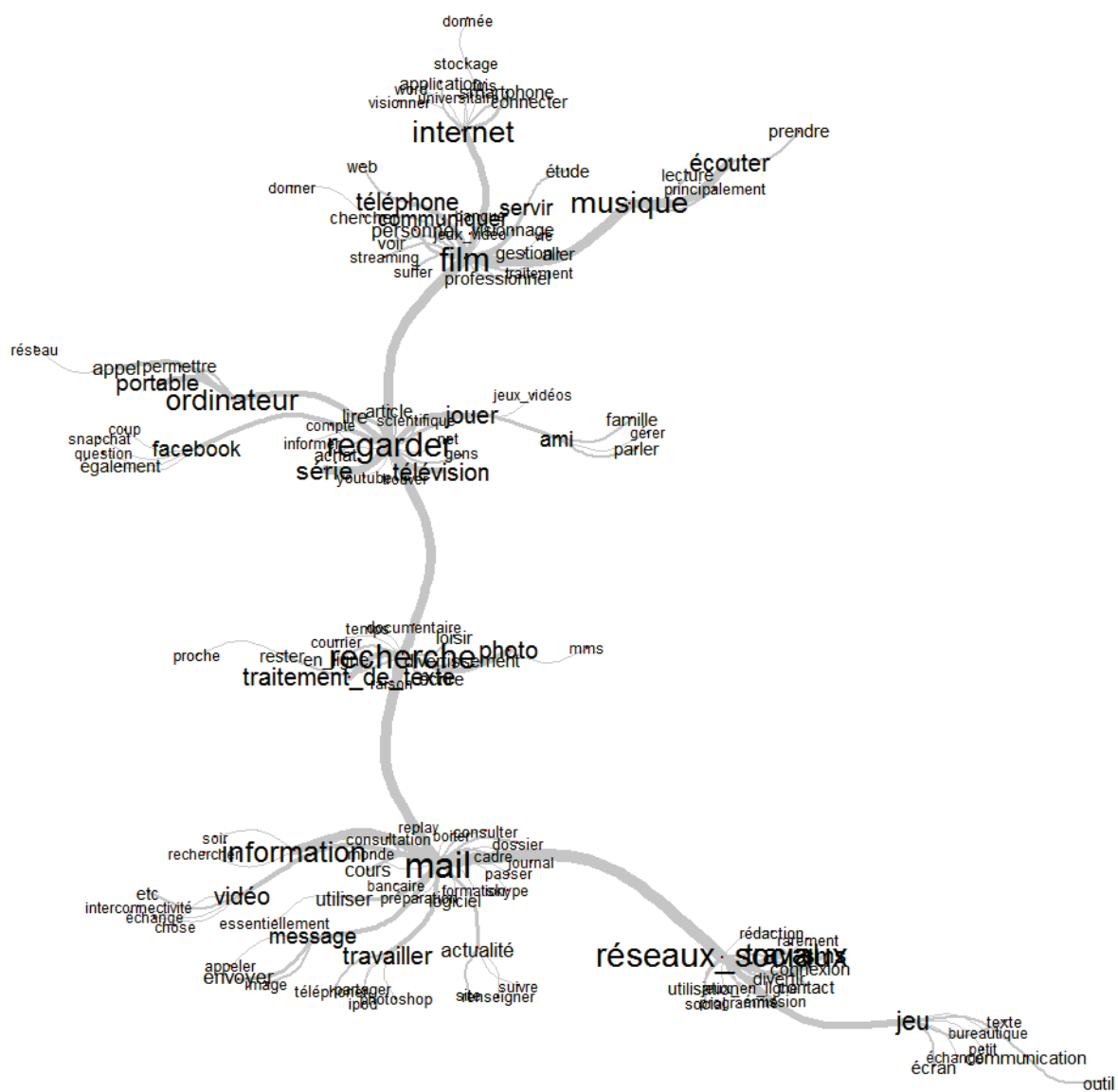


Tableau de similitude - Que faites-vous sur les écrans ?

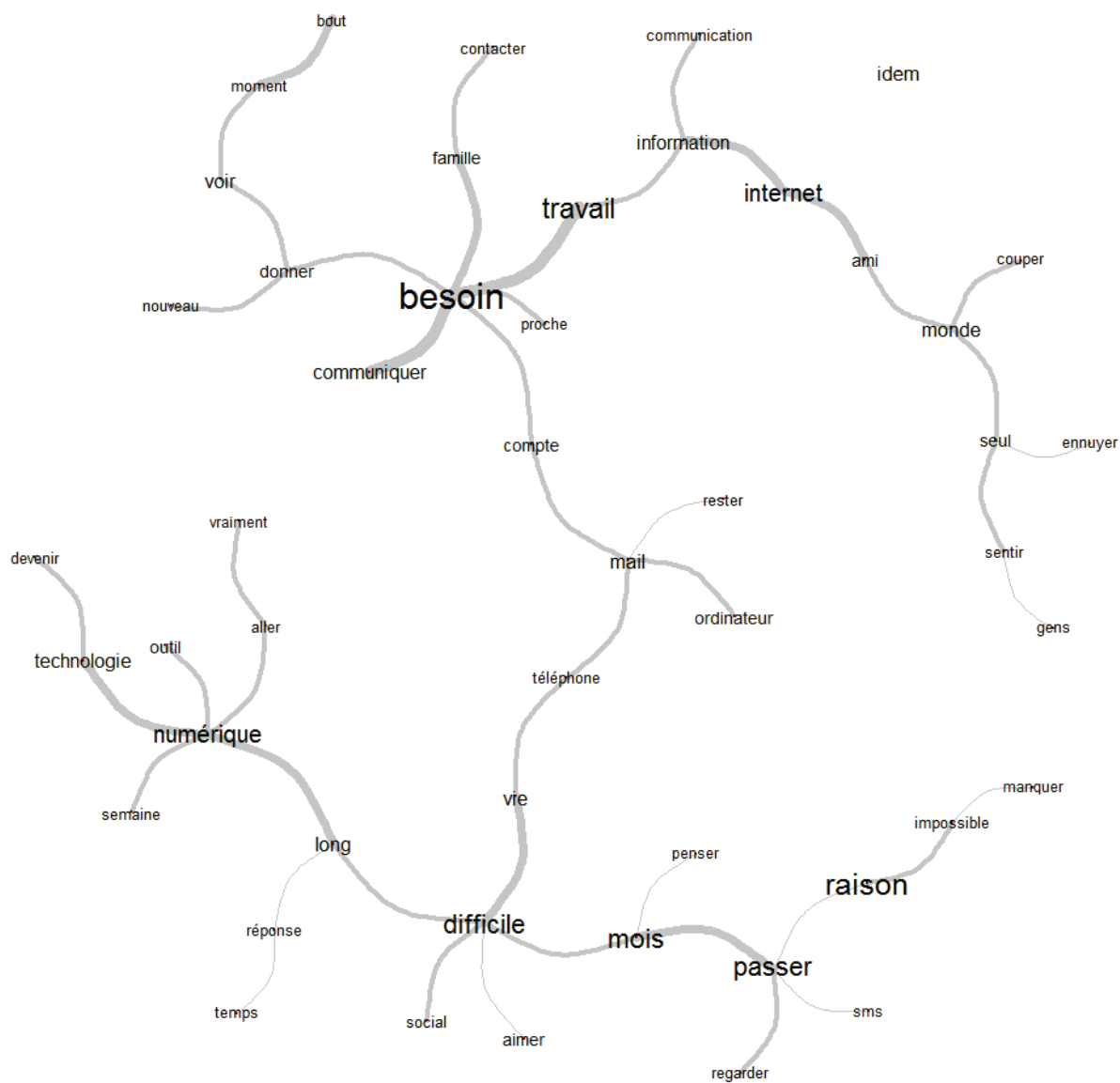


Tableau de similitude - Se passer de la technologie numérique pendant un mois ?

ANNEXE 4
Entretien avec Jean-Marie Bourgogne

Grille d'entretien

Entretien avec M. Jean-Marie Bourgogne
Chef de projet « Montpellier Territoire Numérique »
À la Mairie de Montpellier
Le 07/10/2014

→ Présentation rapide :

Mes travaux de thèse portent sur les questions de transformations sociales, et sociétales, liées au développement de la technologie numérique.

→ Intérêt non pas porté dans un premier temps au niveau local (Montpellier Territoire Numérique) mais davantage au niveau général, comme phénomène de société. Bien sûr, le projet Montpellier Territoire Numérique pourrait peut-être pris comme exemple d'application locale des transformations en cours.

→ Avant de commencer, est-ce que vous pourriez vous présenter, brièvement ?

→ Je souhaiterai, avant de vous poser quelques questions précises, que vous me fassiez part de vos impressions générales quant au développement de la technologie numérique.

(repérer des mots-clefs).

→ Cadre institutionnel :

- Y a-t-il un réel souhait de la part de l'État et des institutions qui y sont rattachées de généraliser l'usage du numérique ? Pourquoi selon-vous ?
- Comment pensez-vous le processus d'institutionnalisation des pratiques ? Par quelles voies s'effectue-t-il ? Quelles voies devrait-il prendre selon vous ?
- Comment vous expliqueriez que la gestion du numérique, en France, est rattachée au ministère de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique, et non par exemple au ministère de la Culture et de la Communication, notamment à la Direction Générale des Médias et des Industries Culturelles ?
- Recevez-vous des directives émanant directement de ce ministère (ministère de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique) ?

Si oui, pouvez-vous m'en donner des exemples ?

Recevez-vous des directives émanant d'autres ministères ?

Si oui, pouvez-vous m'en donner des exemples ?

- Mme Axelle Lemaire (secrétaire d'État chargée du numérique) utilise une expression qui a retenu mon attention : « transition numérique de l'économie ». Que pensez-vous de cette expression, et pouvez-vous me l'expliquer ?

→ Cadre Local :

- Le programme « Montpellier Territoire Numérique » propose différents projets, dont CityMEDIA, où la « ville des écrans ». En quoi, selon vous, ces écrans peuvent être vus comme un « outil de service de proximité et de lien social » ?
- Pensez-vous que les écrans numériques (collectifs et individuels, téléphones, ordinateurs, etc.) sont des interfaces qui permettraient de faciliter les interactions entre d'une part les institutions et d'autre part les acteurs sociaux ?
- Comment définissez vous l'expression « écosystème numérique » ?

→ Les données :

- Pouvez-vous m'expliquer en quoi consiste le développement de l'open data ? Quels sont les buts de ce développement, et quelles sont les stratégies mises en œuvre ?

Cela fonctionne-t-il ?

- Pouvez-vous me parler de ce qu'on appelle le big data ?

→ Contrôle :

- Y a-t-il un processus de contrôle de ces données en open data ? Comment fonctionne-t-il ?

Pour le projet : Montpellier Territoire Numérique, vous référez-vous à des textes législatifs ?
Lesquels ?

→ Aspect sociologique :

- Au niveau de la vie sociale, pensez-vous qu'il y a une incidence dans les pratiques quotidiennes (par exemple en terme de structuration de groupes sociaux, de phénomène culturels, d'identité culturelle) ?
- Pensez-vous qu'il est possible d'observer ce qu'on pourrait appeler un « écart », un décalage

entre d'une part ce souhait d'institutionnalisation du numérique, et d'autre part la manière dont le numérique est/ pourrait être pratiqué/utilisé par les acteurs ?

- Pensez-vous que la société française est confrontée, sous l'influence du numérique, à l'apparition de nouveaux phénomènes sociaux (relations sociales, champ politique, économique, sphère religieuse, identitaire, etc.) ?

→ Que pouvez-vous me dire concernant l'expression : « révolution numérique » ?

→ Quels seraient selon vous les éléments négatifs qui viendraient interférer dans cette « numérisation » du monde ?

→ Conclusion

- Revenir sur des questions/ des mots-clefs.
- Pour terminer, à titre individuel, pouvez-vous me parler un peu de votre rapport au numérique ? Utilisez-vous beaucoup les écrans ? Quels usages en faites-vous ?

→ Est-ce que vous auriez quelque chose à rajouter ?

Conversation

Durée : 1 heure 04 minutes

Hum hum... Oui c'est parti...

Oui ça devrait aller...

Bien, donc heu... Je vais essayer de ne pas trop rentrer dans les formalités, je me suis déjà brièvement présenté, hum voilà moi je travaille principalement sur ces technologies numériques, et je m'intéresse vraiment aux..., à l'interface numérique, à l'écran. Donc il y a beaucoup d'écrans, différents types, différentes fonctions d'utilisation, qui peuvent être croisées, etc, et ce qui m'intéresse aujourd'hui, donc la possibilité de cet entretien, c'est hum, au niveau institutionnel, essentiellement, donc pas forcément, dans un premier temps, sur hum, sur ce projet « Montpellier Lab », mais vraiment en terme d'institutionnel. Vous êtes un acteur institutionnel du numérique on pourrait dire...

Oui...

Donc voilà, c'est dans ce premier champ que je vais vous poser des questions, et après j'en viendrai plus particulièrement à ...

Vous travaillez dans quel département ? Dans quel laboratoire à l'Université ?

Département de sociologie...

Oui ? ...

... et donc heu le laboratoire c'est le LERSEM/IRSA-CRI, donc c'est le Laboratoire d'Ethnologie... LERSEM : Laboratoire d'Études et de Recherches en Sociologie et en Ethnologie de Montpellier, composante IRSA-CRI donc Institut de Recherches en sociologie et en Anthropologie, Centre de Recherche sur l'Imaginaire. Donc moi de mon côté je m'intéresse beaucoup plus au champ de la sociologie de la technique, sociologie politique, je

fais un mix un petit peu...

Ok, ok.

Voilà voilà. Alors avant de commencer est-ce que vous pourriez vous présenter brièvement ?

Votre parcours, ...

Heu oui. Moi j'ai une formation historique d'ingénieur, hum j'ai travaillé pendant vingt ans dans l'industrie, dans l'industrie informatique, dans des fonctions techniques, managériales et commerciales, puisque j'ai fait aussi un, un master de commerce à l'ESSEC à Paris, et donc j'ai beaucoup travaillé dans le numérique, dans le monde du privé. Puis un jour ça m'a un peu fatigué, cette heu façon de, enfin ce monde là qui ne donnait pas trop de perspective ni de sens au numérique, c'est que pour faire du chiffre d'affaire, et de la marge pour des actionnaires que je ne connaissait pas, qui n'étaient pas moi en tout cas. Et donc j'ai, j'ai quitté un peu ce, ce, cette filière industrielle, pour aller vers quelque chose de plus associatif, donc j'ai rejoint la Fondation Internet Nouvelle Génération, la FING, qui est le *think-tank* en France sur les usages du numérique. Je vous invite à lire ce qu'ils produisent parce que c'est quand même l'association en France qui, de référence sur justement comment utiliser le numérique, pas d'un point de vue technologique, d'un point de vue sociologique, c'est plutôt des sociologues, des philosophes, des, voilà. Et puis heu à la FING on avait beaucoup travaillé sur la notion de ville 2.0, donc la ville participative et numérique, c'était un des sujets, et on a travaillé sur des sujets comme le vieillissement, sur l'éducation, sur, sur heu, sur l'identité numérique mais aussi sur la ville numérique, et la ville de Montpellier il y a quatre ans a lancé un projet de ville numérique et donc heu ils connaissaient la FING, et (3min20???) nous dire est-ce que vous pourriez venir nous dire comment vous voyez vous la ville numérique, qu'est-ce que ça, qu'est-ce que ça vous inspire vous qui travaillez dessus. Et donc je suis venu présenter ça à la direction de la maire, les élus et les directeurs généraux, ça les a convaincu que c'était une approche intéressante, de, d'apporter, de l'aborder sous la forme du participatif, et pas que de, hum, de, du capteur, mais aussi du participatif, donc impliquer autant les citoyens que, que, que les mécanismes. Et donc la mairie de Montpellier m'a embauché pour travailler sur ce projet de Montpellier Territoire Numérique, que, que je conduis depuis maintenant quatre ans.

D'accord... Hum donc voilà au niveau du cadre institutionnel j'ai d'abord des questions un petit peu larges et je vais recentrer petit à petit. Hum donc est-ce qu'il y a hum, pour vous, un

réel souhait de la part de l'État, et des institutions qui y sont rattachées de généraliser l'usage du numérique, donc en terme national ?

Alors je crois que c'est une question qui préoccupe tout le monde, qui préoccupe les élus au niveau national et les élus au niveau local, et qui préoccupe les services opérationnels, tous les corps de métier, c'est-à-dire la culture, le sport, l'éducation, la jeunesse, etc., les transports, enfin toutes les grandes directions de métiers, et au niveau national et au niveau local, ils sont très, ils sont forcément très sensibles à ces questions du numérique. Je pense qu'elles sont quand même vraiment désemparées par rapport à ça, elles ne savent pas du tout comment l'aborder. Hum, elles se disent on ne peut pas faire autrement que, que y aller, parce que tout le monde y est, parce que d'abord, parce que si on ne le fait pas les gens le feront sans nous, donc elles se trouvent dépossédées de plein de prérogatives sur le sujet. Elles voient bien que le numérique heu, envahit heu nos vie privées, nos vies professionnelles, donc tout le monde constate que hum, un premier ministre, un président annonce sa candidature sur Facebook avant de le faire avec la presse, donc ils voient bien qu'il y a un changement profond qu'ils vivent eux-même hein, ils sont pas en train de dire les jeunes le font, ils le vivent eux-mêmes, mais ils ont beaucoup de mal à le traduire en terme d'action publique. Ils ont vraiment un gros problème de traduction. Je pense qu'aujourd'hui quasiment très peu, voire personne n'y arrive, vraiment quoi, donc on est tous comme des poules devant une fourchette en disant comment ça va... Et heu si on n'arrive pas à l'aborder c'est parce que il y a un genre de flemme un peu intellectuelle de vraiment l'affronter de façon un petit peu conceptuelle. Hum il y a des philosophes hein qui aident, Stiegler tout ça, mais bon les hommes politiques, les directeurs n'ont plus le temps de lire les gens qui réfléchissent, il a de ça. Il y a aussi une peur c'est que... ils ont peur d'être dépossédés parce que il y a autant, comme le dit d'ailleurs Stiegler il y a autant de positif que de négatif dans ce nouvelles technologies donc ils y voient tout de suite les côtés négatifs, heu, ben les jeunes devant les écrans, ils ne font plus de sport, les pervers, machin, bon, Google qui, etc., donc on y voit que les aspects négatifs, et les gens oublient d'y voir les aspects positifs, même si intellectuellement ils disent oui, ça permet aux gens de communiquer mieux, mais enfin, concrètement ils arrivent pas à mettre une forme positive, dans, dans, dans la réalité. Donc il y a, il y a une peur de dépossession, et puis heu il y a aussi un problème de communication vis-à-vis du grand public, c'est-à-dire que, quand bien même une collectivité, ou un élu, ou hum, un directeur de, au niveau de l'État, au niveau... voudrait modifier les choses, heu il faut qu'il embarque d'abord ses équipes qui ont un pouvoir de, de frein, de résistance qui est terrible, donc beaucoup de difficultés dans le changement, à terme, et puis quand ils s'adressent au public, beaucoup de,

beaucoup aussi de frein puisque pour une partie du public ils disent ha ouai c'est génial c'est bien, et une autre partie disent ha ouai mais non ça y est Google, pédophile, etc. Donc heu, cette inquiétude, ils la retrouvent aussi au sein de leurs propres équipes, et aussi auprès de leur public, et que du coup même si eux étaient convaincus ils auraient beaucoup de mal à faire changer les choses. Donc à l'arrivée il y a une volonté, et une, un... énoncée, mais une vraie difficulté opérationnelle de le mettre en œuvre. A tel point que dans les faits, si on demande heu, à l' élu de Montpellier ses priorités il va dire le numérique, mais il est incapable de trouver une traduction, heu, un peu opérationnelle parce que en fait heu, derrière il y a plein de frayeurs, et de, de, de poids qui apparaissent donc c'est difficile à mettre en œuvre.

D'accord donc ce serait heu, à la base un constat et un souhait presque de se rattacher à la... aux pratiques quotidiennes des utilisateurs, peut-être ?

Ben, un genre d'obligation de, d'y aller, comme quand on parle de climat, ben forcément le climat ça va pas il faut... mais en même temps, incapacité à le traduire concrètement en disant heu, comment je le fait, un, et deux ça va demander des gros efforts dans le changement, dans la conduite du changement, et ça, personne ne sait vraiment heu, si... s'y coller quoi, parce que peut-être déjà la gestion du courant est difficile alors la gestion du changement est encore plus difficile.

Heu, donc en termes de... de processus on pourrait dire d'institutionnalisation, heu... comment vous le penseriez vous ce processus ? Est-ce que vous pensez qu'il est, heu en cours, enfin vous me dites qu'il y a cette obligation et que... et que il y a ce souhait d'y aller, mais que cette difficulté, cette...

Alors, comment heu... Alors ce que font assez rapidement les institutions c'est de dire on va créer des comités d'experts, des comités d'éthique, pour le côté social, des comités d'experts pour la partie technologie de pointe... Heu des directions numériques donc on a la ministre au numérique, mais en heu... C'est comme si je disais la ministre à l'électricité quoi hein, c'est... à un moment donné on voit bien que tout le monde va l'utiliser donc il faudrait qu'il y ai une ministre comme dans tous les ministères. Donc cette notion, et d'ailleurs la ville de Montpellier, il y a une direction, il y a un service chargé de l'innovation numérique, c'est moi... heu, et puis le reste de l'administration qui a personne sur les opérations numériques, ou presque. Donc heu, la première traduction c'est nommer

des gens à charge de ça, pour faire un peu de la veille, proposer des projets, et en faisant ça immédiatement on crée un sillon, c'est que du coup le numérique reste confiné dans ça, et heu... et puis pas ailleurs, alors que c'est... on retrouve pareil dans l'innovation. Dès qu'une collectivité ou une grande industrie se dit il faut faire de l'innovation, qu'est-ce qu'on crée ? On crée une direction de l'innovation. Donc les autres continuent à faire comme d'habitude, et les [??] de l'innovation font de l'innovation, sauf que elle devrait... alors bon, c'est une étape transitoire qui est nécessaire, parce qu'il faut arriver à se faire un, un corpus, heu, voilà, un discours sur le sujet mais il faut qu'après rapidement cette direction arrive à instiguer au sein des directions opérationnelles, commerciales, techniques, et dans le privé, mais tous les métiers dans une mairie, hum, il faut que la... voilà il faut que cette innovation numérique puisse après être... et ça aujourd'hui, c'est très difficile. On le verra sur Montpellier hein, la mairie il y a quatre ans a créé un service numérique que je représente, mais arriver à porter ce discours-là au sein des directions de métiers de la mairie, c'est super difficile. Donc heu, ça prend du temps, et en fait ça prend plus de temps que... que la décision, et encore plus de temps que la création des nouvelles versions de... d'Apple quoi... Le changement prend beaucoup de temps, parce que ça touche des dynamiques humaines et elles sont beaucoup moins rapides que... les dynamiques technologiques ou que même les décisions...

Effectivement... effectivement... Ce décalage entre ce que j'appelle moi le système technique et le système social...

Heu, oui, ouai, ouai...

Heu, alors on est au niveau de cette institutionnalisation... Comment vous expliqueriez que la gestion du numérique en France est rattachée au ministère de, donc vous en avez parlé, de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique, et non par exemple au ministère de la culture et de la communication donc notamment à la direction générale de médias et des industries culturelles ?

Alors vous remarquez quand même que Fleur Pellerin est ministre de la culture, et qu'elle était ministre du numérique précédemment donc quelque part heu, il y a déjà des liens. Hum, c'est que en fait heu, l'État l'a d'abord conçu comme un , un champ économique . Au fond ils ont regardé avec envie Google, Apple, Amazon, pour le numérique c'est, c'est ça, ce sont les stars de l'économie, c'est

la, la Silicon Valley, et donc la traduction immédiate et un peu basique c'est, et bien dans ce cas-là si le numérique c'est ça, ben, heu, on va créer un ministère à l'économie numérique. Et ça c'est, c'est, c'est funeste parce que du coup, on n'y voit pas le côté social, ni culturel. Hum, et quand vous allez à l'Agglomération de Montpellier, même l'Agglomération de Lyon, toutes les Agglomérations de France, le numérique est rattaché à la direction économique...

D'accord...

Et il n'y a pas de direction transverse. Alors dans un mairie comme il n'y a pas d'économie, du coup on est confinés dans un champs technologique, puisqu'on est une DSI par exemple, alors qu'aujourd'hui j'aimerais être rattaché (12m25) à la Direction Générale, pour la transformation, l'émulation, l'organisation... Parce que justement les gens ont pas compris que le numérique c'était ça, ils ont compris que c'était un marché, et éventuellement des terminaux. Hein je vous donnerai un exemple toute à l'heure, mais quand on a voulu traduire avec une plaquette ce que c'était le projet Montpellier Territoire Numérique, la direction de la communication qui sont pas des imbéciles quand même, ce sont quand même des gens qui lisent, qui réfléchissent, qui sont des communicants, enfin qui voilà... Ben ils ont traduit ça par des écrans. Pour eux, le numérique c'est ça... Et je disais mais non mais ça s'arrête pas à ça le numérique... ça c'est un écran, on dirait que c'est tout ce qu'il y a derrière. Donc je pense que c'est pour ça, c'est que aujourd'hui il est perçu comme ça, et puis les priorités aujourd'hui on le voit bien, les priorités sont des priorités strictement économiques, hum même dans les gouvernements de gauche, et donc du coup on oublie complètement les enjeux sociétaux.

Oui, donc effectivement donc là je vais anticiper une question que je voulais poser plus tard,

...

Mais j'aurais pu dire que d'ailleurs ça devrait pas être d'ailleurs plus au ministère de la culture qu'au ministère de la, des collectivités territoriales...

Par exemple...

... ou que, et donc notamment EtaLab qui est le grand projet , enfin le projet le plus , heu le plus

mûr, sur l'innovation numérique, ben au niveau de l'État c'est Etalab, qui est la plateforme open-data de, de l'État, et bien Etalab a été créé, et rattaché directement au premier ministre hein, dès le début, et aujourd'hui heu, on a toujours envie de décrocher Etalab et de la rattacher au ministère de l'édu, de la, de l'économie, et le patron d'Etalab se bagarre pour être rattaché au premier ministre en disant si vous commencez à me mettre là ou là c'est mort, il faut que ce soit au niveau... et il y arrive, mais très difficilement.

D'accord d'accord, Donc je vais... comme je l'ai dit je vais anticiper sur une question que je voulais poser toute à l'heure, vous parlez du fait que le, l'État envisage le numérique comme, comme pas... enfin... Je vais poser la question autrement : j'ai entendu, j'ai lu sur MontpellierLab par exemple que vous parlez d'écosystème numérique, et donc ce serai cette perspective du numérique qui envisage pas seulement le numérique comme un terminal, mais voilà comme un... ensemble d'éléments, une nébuleuse, est-ce que vous me définir cette expression « écosystème numérique » ?

Heu, alors si je devais définir l'écosystème numérique, heu, c'est quand même super compliqué parce que, parce qu'en fait d'abord il y a un écosystème territorial, il y a des tas d'acteurs, qui collaborent, tous les jours, sur des tas de sujets différents, heu... il y a un écosystème autour de l'habitat, autour de l'urbanisme, autour de, de l'économie, il y a des écosystèmes un peu partout, heu... qui généralement se méconnaissent parce qu'il sont généralement très cloisonnés, c'est-à-dire quand on va dans le champ de l'économie on retrouve les entreprises d'un côté heu, les gens de l'économie sociale de l'autre, les, les institutions qui ont l'impression que tout cela peut se faire assez subventionné et puis applaudir quand il y a le [??] qui brille, donc les écosystèmes existent partout, ils sont très maillés, très entrelacés et pourtant très souvent heu, pas assez heu, décroisonnés entre eux, et heu, ça vaut pour le champ du numérique. Donc il y a plein d'acteurs du numérique à Montpellier par exemple, qui créent un écosystème, et que cet écosystème-là est complètement dispersé c'est un vrai archipel quoi hein, je sais pas si c'est un archipel mais quelque chose comme ça, c'est-à-dire que on a les gens qui font des TIC heu, quelque part dans les, les pôles de compétitivité à droite à gauche, on a plein de gens qui travaillent dans les TIC dans le numérique heu, à l'Université heu, dans les institutions, moi, la mairie, la région, l'agglomération, et donc il existe plein d'acteurs qui concourent à des progrès, des compréhensions sur le numérique, et que cet écosystème-là est assez peu identifié et les gens ne se connaissent pas, ne se reconnaissent pas

d'ailleurs, et que ils se disent non mais là il faut autre chose, c'est pas moi, alors qu'en fait on fait la même chose quoi, et, et surtout ils collaborent pas c'est-à-dire ils imaginent pas de pouvoir élaborer heu, un projet en commun donc quand je dis écosystème ben c'est... il existe mais il faut arriver surtout à le révéler, et à le faire fonctionner. Heu et c'est là l'enjeu. C'est de rendre actif et pas passif. Heu, et alors l'écosystème pour le coup et, enfin les grands quatre domaines dans l'écosystème c'est le monde académique, donc les écoles, les chercheurs, les enseignants, hein la première partie, il y a Paul en fait partie, Jérémy en fait partie, il y a le pôle institutionnel, les mairies, le département la région et l'État, donc heu les commanditaires publics en fait, qui font des commandes publiques, il y a tout le pôle économique, heu les entreprises hein, de la startup de deux autoentrepreneurs jusqu'au grand groupe IBM, et puis après il y a tout le pôle heu, heu, associatif, tous les gens qui travaillent sur l'industrie heu, culture numérique heu, société donc de solidarités, le logiciel libre enfin y a plein de gens qui travaillent dans le champs du numérique, à des fins un peu sociales. Et on voit bien que donc il y a déjà quatre grands domaines, qui, qui collaborent peu entre eux, et que dans un, dans chacun des domaines, ça collabore pas. Il a que la mairie ne parle pas à l'agglo ou à la région ou à l'État, ou très peu voilà, heu IBM ne parle pas avec les startups, et les startups ne parlent pas à IBM ou à Veolia ou quand ils se parlent c'est qu'ils vont se faire acheter ou qu'ils veulent se faire hum, se vendre, dans les associations ça ne parle pas bien entre eux il y a des compétitions aussi, et dans le monde universitaire ou académique, vous le savez, c'est pas, c'est compliqué il y a l'UM1, l'UM2, l'UM3, ça tire la bourre, les laboratoires tirent la bourre, les écoles tirent la bourre donc, ces, ces mondes-là en plus sont super fragmentés. Donc un écosystème en fait il existe normalement, mais en fait il est complètement explosé et ils ne travaillent pas entre eux.

À cet instant, le téléphone de Jean-Marie Bourgogne se met à sonner pour la deuxième fois, et il le met en mode silencieux.

Voilou...

Donc oui paradoxalement il y a ce réseau qui est présent mais qui n'est pas, qui n'est pas mis en lien, qui n'est pas visible...

Non ! Qui n'est pas fédéré qui n'est pas aligné ouai. Alors un objectif notamment de MTN, enfin de

MontpellierLab, c'est d'arriver à, à stimuler cet écosystème, à les faire se rencontrer, et à le faire travailler. Ça c'est un, c'est un vrai challenge ouai...

Oui je pense bien...

Hum je reviens sur une petite question au niveau du ministère, est-ce que vous recevez directement vous des directives, heu émanant de ce ministère donc de l'économie de l'industrie et du numérique ?

Heu non, de l'éco... heu... Oui et non en fait. S'agissant de la ville de Montpellier, on n'a pas de sollicitations par le ministère de l'économie parce que justement l'économie n'est pas dans les compétences municipales, l'économie est une compétence de la région et de l'agglomération, et pour le coup, l'agglomération est stimulée par le ministère de l'économie pour essayer de développer notamment la FrenchTech. La French Tech c'est vraiment le mouvement qui permet de dire vous aurez un label, heu qui heu officialise que ce territoire est très dynamique sur l'économie numérique. Donc on voit bien qu'il y a des stimulations faites par l'État sur ce sujet-là, attacher à ça des labels, et des, et de l'argent. Mais heu, si je devais parler du ministère des collectivités territoriales, le ministère qui gère donc les fonctionnaires et les collectivités territoriales, il y a des injonctions du ministère, et aussi donc du premier ministre, pour que les collectivités territoriales aient des projets open-data, aient des projets sur le logiciel libre, donc il y a des injonctions, même parfois des directives, qui nous forcent à ouvrir nos données, qui nous forcent à passer à... bon. Donc il y a des injonctions mais hum, heu... elles sont faites plutôt sur de la contrainte quoi quand même donc heu il n'y a pas de grande pédagogie derrière tout ça donc heu... On reçoit une notice signée par le premier ministre, ou par la ministre de, et puis ça reste un peu lettre morte, ça finit sur mon bureau à moi en disant Jean Marie voilà c'est pour toi mais heu, voilà. Voilà une fourchette en plus dans le, dans le... dans le poulailler quoi...

Et par rapport à ces, à ces injonctions il y a des moyens qui sont...

Alors en général, alors ces injonctions elles sont, en général pertinentes, on sent bien qu'elles sont issues de... de structures d'accompagnement de l'État, qui leur disent vous savez il faut vraiment passer chez nous parce que vous avez des tas de trucs... Donc à un moment donné, intellectuellement les ministères, les cabinets le comprennent, ils disent ok vous avez raison, que ce

soient des associations, heu, heu sur l'économie numérique, ou heu, heu, bon. Donc ils comprennent que c'est important de le faire donc ils font passer les directives, donc ça ça passe, mais c'est pas très accompagné en termes pédagogiques donc ça passe un peu à côté de la plaque. Voilà.

D'accord. Il y a... il y a ces directives mais pas de moyens heu...

Il n'y a pas forcément beaucoup de moyens qui s'en soucient donc en fait nous on essaie d'être heu, Montpellier par exemple essaie d'être le plus en phase avec ce que les directives nous demandent de faire. En général d'ailleurs on a toujours pris un peu d'avance. C'est-à-dire qu'on fait partie des collectivités qui sont en avance sur le sujet, et quand la directive arrive c'est que en fait l'Etat a dit bon ça suffit qu'il y en a dix qui le fassent il faut que maintenant tout le monde le fasse.

D'accord....

Donc on a rarement été pris heu... au dépourvu sur ces, sur ces choses-là, mais... c'est vrai qu'il y a l'ordre mais il n'y a pas forcément les moyens. Quand l'Etat dit heu, vous devez passer au logiciel libre, c'est très cher de passer un jour ou l'autre à la migration de toutes les portes. Donc comme il n'y a pas les moyens heu, les collectivités rechignent, jusqu'à ce que ça revienne deux fois, trois fois, après il y a les pénalité donc...

Heu je reviens sur heu, sur Mme Axelle Lemaire donc qui es secrétaire d'État chargée du numérique, elle utilise une expression qui a retenu mon attention, heu elle parle de « transition numérique de l'économie ». Est-ce que vous pourriez heu développer, expliquer cette expression ?

Ben pfff, ouai, peut-être ouai je suis pas le mieux placé pour parler de l'économie, mais je pense que ce qu'elle veut dire c'est que... D'abord toutes les filières de l'économie sont impactées par le numérique, hein aujourd'hui on ne produit plus de voitures qui est pas intelligente, on ne produit plus un capteur qui n'est pas intelligent, on ne produit pas un textile qui est intelligent, donc il y a, il y a... la santé est devenue TIC, tout est devenu TIC donc il y a... d'abord un impact énorme des TIC, d'un point de vue technologique, sur les filières mé... heu industrielles, il y a un impact énorme sur les modèles économiques, qui sont rendus possibles par le numérique, d'ailleurs que même si le

produit reste encore un produit très classique, son modèle économique de vente est complètement changé, heu la musique par exemple hum, ben ça marche plus du tout pareil comme le financement, la publi..., heu les journaux, ça ne marche plus du tout pareil le financement, donc il y a aussi un impact sur les modèles économiques, qui sont dus au numérique, heu et ça effectivement heu, c'est à la fois une révolution, heu, un tsunami ça peut être d'ailleurs des vrais, un vrai dégât d'ailleurs parce que on ne se prépare pas et donc heu elle elle dit une transition parce qu'il faut l'accompagner, si on n'y fait pas attention ça va nous tomber dessus quoi... Donc je pense que c'est plutôt, moi, le modèle économique qui change fondamentalement, le modèle de production distribuée, le fait que les comp, le monde du travail a changé, énormément à cause du numérique, heu on produit en Chine, on vend et on conçoit aux États-Unis, on vend depuis l'Inde, donc ça, heu... Comme le monde du travail a aussi beaucoup changé à cause du numérique, les gens ont plein de statuts différents, entrepreneurs, enfin même l'économie participative donc heu, presque la, le coût marginal zéro modifie profondément ces économies, donc ça il faut s'y préparer, mais ça a tellement de, de, de volets et de facettes très différentes, que c'est un chantier qui est colossal. Aujourd'hui heu, on invoque ça, mais en fait heu... le ministère de l'économie et du numérique est absolument incapable d'agir dessus. Elle espère que le marché, avec son doigt magique, invisible, heu, y arrivera quoi...

Oui ça ferait, ça ferait partie de cette heu, cette prudence et ce souhait d'intégration de, de rattraper les choses un peu sans se laisser dépasser ?

Oui oui, alors heu oui, ça... enfin je pense que oui elle... elle doit se dire heu... il faut que les gens arrêtent d'avoir peur, parce qu'en ayant peur du numérique on dit on va se faire bouffer on va tout perdre on va perdre notre marge, etc., elles disparaissent, c'est-à-dire que l'économie de la musique a eu peur du numérique, elle s'y est opposée, elle a tout perdu... Les gens de la voiture, on dit ouai les capteurs tout ça, on continue d'avoir des voitures avec pneus, des roues, qui est-ce qui est en train de transformer l'économie de la voiture, c'est Google. Les voitures intelligentes ça paraît rien mais c'est ça qui est en train de se produire hein, ils ont changé complètement le tourisme, ils ont changé la presse, ils vont changer la voiture et c'est Google qui le fait, parce que les acteurs institutionnels ne veulent pas modifier les, parce que d'abord ils sont... ce sont le pouvoir, donc ils ont pas envie de laisser rentrer des nouveaux entrants, et ils ont une marge à, à protéger et donc forcément ce système-là au début ça se fait avec d'autres systèmes de... de vente ouai.

Heu... bien alors je pense qu'on a fait un petit peu le tour du cadre institutionnel, du moins ce que je souhaitais, je vais essayer de ...

Ben on a pas fait tout à fait le tour parce que... vous l'avez beaucoup abordé sur le sujet heu... d'une... de l'économie numérique, et en fait il y a un sujet, enfin on y viendra je pense mais il y a un sujet très important sur le numérique en tant que outil de gestion de public, hein comment le numérique modifie... la façon dont l'acteur public intervient auprès de ses citoyens. Donc tout ce côté hum, collectivités territoriales inter-public, ça c'est un point très important... on va y venir d'accord...

Je vais y venir mais ça s'intégrait plus dans le cadre local en fait, je pense...

... d'accord...

Et donc on en vient à ce programme Montpellier Territoire Numérique, MontpellierLab, qui propose différentes projets, dont Citymédia...

Oui...

... ou la ville des écrans, et donc heu... par rapport à ce projet, hum en quoi selon vous ces écrans, donc c'est cette interface, hum, ces écrans peuvent être vus comme un « outil de services de proximité et de lien social », donc je cite ...

Oui la phrase... hum... Bon je vais répondre à la question de Citymédia et après on généralisera on s'intéresse à ça... En fait quand on parle de la ville numérique, et quand on se pose la question de la... de la représentation physique de la ville numérique, les gens imaginent tout de suite heu... les écrans. Si je vous dis c'est quoi le numérique, c'est un écran. Pour eux le numérique c'est Darty, c'est la FNAC, version écran, voilà. Hum, et donc heu, quand on parle de la ville numérique, les gens disent oui des écrans il y en a partout dans la ville, il y en a d'ailleurs trop, parce qu'il y a la publicité... Et effectivement c'est vrai que... il y a des écrans partout dans la ville. Il y a un écran qu'on a dans notre poche, qui nous disent par où passer, le GPS, le téléphone et la montre maintenant, ou le capteur, les lunettes, enfin bon les capteurs personnels, mais il y a des écrans publicitaires partout. Heu... voilà heu... la Chine, New-York, ça c'est des écrans, c'est ça, pour eux

c'est ça le numérique... heu... Ce sont des écrans publicitaires, ce sont des écrans privés, hein. Et quand c'est pas... quand c'est pas des écrans dans la rue c'est des écrans dans les magasins, quand c'est pas dans les magasins, c'est etc. Et tout peut faire écran, c'est-à-dire que même une façade de, de bâtiment peut faire écran, un nuage peut faire écrans, hein si on projette les choses. Et donc la question qu'on se pose c'est bon ben ces écrans ils sont dans un espace public, qu'est ce qui reste de l'espace public ? C'est quoi l'espace public ? En fait c'est pas un espace public c'est un espace privatisé puisqu'en fait heu, ces écrans c'est comme des grosses télévisions, publicitaires, dont on même pas la zappette pour les arrêter, ni pour changer la chaîne, c'est-à-dire qu'on a juste le droit d'écouter la publicité, on peut pas l'arrêter. Et ça il y a longtemps que les gens chez eux, on pris le réflexe d'éteindre la télé ou d'arrêter le son, ou de changer la chaîne, voilà. Et ça dans la rue on peut pas le faire alors qu'on est dans l'espace public, dans l'espace public. Donc on se dit comment ça peut se faire ? Alors on voit bien comment ça se fait, c'est qu'en fait il n'y a pas de réflexion du tout sur ... la notion de heu... d'éditorialisation de la ville. On ne sait pas éditorialiser la ville. On l'a fait pendant longtemps, on avait des moyens de, de repérage dans la ville mais vis-à-vis du numérique la ville a été... enfin l'insti... l'acteur public s'est complètement trouvé dépossédé de, du numérique, dans l'espace public, alors qu'elle aurait pu tout bien gérer, les écoles, les places, le marché, les bancs, les espaces verts, mais elle sait pas gérer l'espace numérique public. Donc on s'est dit il faut reprendre la main là-dessus. Et pour le coup il y a heu, aucune ville en France quasiment qui, qui, il n'y a aucune ville en France quasiment qui l'a fait. Donc on s'est dit ça serait quoi un écran public numérique dans l'espace public ? Alors on s'est dit c'est un écran qui doit être heu... d'abord grand, voilà, pour prendre un exemple, heu il faut qu'il soit interactif, il faut pas qu'il soit juste heu... il faut qu'il soit interactif, il faut que les contenus ne soient... non commerciaux, donc plutôt d'intérêt général, donc ça c'est le contenu, il faut exactement que ces écrans permettent de communiquer, d'échanger, donc non seulement on peut choisir le contenu mais on peut aussi interagir avec le contenu, donc on verra comment on peut faire, et il faut que ces écrans puissent être pourquoi pas heu... multi-utilisateur... pour interagir à plusieurs. Hum il faut par exemple que ces écrans soient reliés entre eux, un écran... Donc voilà, voilà un peu toutes les, toutes les qualités que peut avoir un écrans public, non commercial, d'intérêt général, et interactif. Donc on en a fabriqué. On achète des écrans de télé, comme il y a là-bas, on achète des dalles tactiles comme il y a ici, on fixe la dalle tactile sur l'écran, on met ça sur des murs ou dans des boîtiers, sur des écrans, etc., et on crée des contenus derrière. Voilà. Et, et on se dit ces contenus doivent venir... non seulement de l'acteur public mais aussi heu de tas de, de porteurs de projets qui ont des idées intéressantes. Donc on se dit

on va le faire de façon collaborative. Nous on a des choses à dire, mais peut-être qu'une école d'ingénieur a quelque chose à dire, peut-être qu'un chercheur a quelque chose à dire, peut-être qu'une entreprise a quelque chose à dire, une association qui a quelque chose à dire, ou qu'une autre collectivité a déjà fait qu'on pourrait récupérer. Et donc heu, ça serait quoi l'Apple Store de Montpellier au fond ? Parce que ce qui est intéressant dans un, dans un iPhone, c'est pas les applications d'Apple, c'est es cent milliers, les cent milles et les deux cents milles applications qui sont derrière. Apple a bien compris ça. La valeur ajoutée c'est l'Apple Store. Google a compris que c'était le Google Play, d'ailleurs il s'appelle ou *play* ou *store* ou *market*, on remarque bien que le monde du numérique c'est le monde du divertissement et du commerce. Hein c'est, c'est... c'est Disney en fait. C'est au moins l'idée, c'est Disney, c'est consommez, et amusez-vous hein. *Be fun and, and, and shop*, c'est ça, c'est pour ça. Et moi je dis, c'est exactement ça qu'un acteur public doit porter, le contraire hein il doit faire. C'est se battre à la fois contre le divertissement, et contre l'achat. Donc on doit faire des contenus qui soient ni divertissants, enfin divertissant dans un sens heu je tire dessus etc., On peut faire des *serious games* mais qui a un petit peu une petite pédagogie derrière, en fond, ni heu... ni on consomme mais plutôt on s'instruit hein. D'ailleurs il y avait un italien qui avait fait, qui avait écrit un bouquin qui s'appelait *Le monstre doux*, c'était heu... un linguiste italien qui s'appelait heu, ça me reviendra, et il disait pourquoi, pourquoi l'Europe vire à droite ? Parce qu'il dit voilà parce qu'on est dans, à la jonction de consommez, amusez-vous et soyez jeunes. C'était ces trois là, ces trois trucs là. Et donc il est très dur envers le numérique parce qu'il trouve que le numérique a été heu... l'élément du mal parce qu'en fait il a, il a donné des outils extraordinaires à... à ces champs-là. Bon il aurait pu se dire que le numérique aurait été aussi un outil du bien, qui pouvait apporter exactement l'opposé à ces champs-là. Bon. Donc on a imaginé ces écrans, on l'a imaginé de façon collaborative d'ailleurs on a fait des grandes réunions de... participatives, avec heu des enseignants, des étudiants, des sociologues, des, des artistes, des, des entreprises, donc en fait on a fait un genre de *brainstorming* pendant plusieurs mois autour de ça, qu'est-ce que ça pourrait être les contenus, ça raconterait quoi donc on le voit, il y en a... on a fait deux planches : citoyenne augmentée puis l'autre je sais plus ce que c'était, c'était culture numérique, un truc comme ça, donc citoyenneté augmentée et culture, on revient au sujet que vous évoquiez, et là on pourrait dire que heu, ben ces écrans ça pourrait être ouvert à de l'« e-gouvernance », devenir des citoyens heu, services de proximité, on a des tableaux urbains et bien on a aussi un autre champ heu, développé, et après on a essayé de le traduire techniquement par ces écrans-là. Alors heu certains appellent ça le cinquième écran, je sais pas si vous l'avez lu dans la littérature ? Le

cinquième écran en disant heu, le premier écran c'était le cinéma et il était hum, public et non interactif, puis le deuxième écran a été la télévision, il devenait moins public mais on était en famille hein, et il était plus interactif on pouvait changer les chaînes et changer le son, et les contenus devenaient plus distribués, c'est-à-dire c'était pas un film mais c'étaient plusieurs contenus qui arrivaient dans la télé, plusieurs chaînes, quatre chaîne, enfin deux chaînes, puis six chaînes puis aujourd'hui 300 chaînes voilà, donc distribution des contenus déjà, et puis le troisième écrans a été le, l'ordinateur, où là il devient individuel il faut se *logger* et puis là il est très interactif parce qu'on peut avoir heu, de la bureautique, là c'est en... on peut même plus compter le nombre de sources, en fait, il est infini, et le quatrième écran a été le téléphone portable, où là heu... il est dans ta poche, il est même pas prêté entre copains et copines on partage pas le téléphone et c'est chacun le sien, il est intime il vibre dans la poche, enfin voilà c'est... on peut télé... enfin on peut faire, on peut tout faire avec, voilà. Et, et on s'est dit alors ce serait quoi un écran qui serait public et très interactif ? Donc qui serait, qui joindrait les deux bouts, public et très interactif, et donc c'est, c'est le city... le Citymédia, le Citywall, enfin il y a eu plein de nom c'était des écrans, c'était ça l'ambition, hum voilà donc on a fait ça on l'a mené, on en a distribué dans plusieurs endroits de Montpellier, il y en a un à la BU à l'université, il y en a chez IBM, il y en avait à la Panacée, il y en avait un à l'office de tourisme, il y en ici hein il y en a à la mairie, on va la mettre... Mais on verra qu'il a des... beaucoup de frein à ça, c'est qu'on a beaucoup de mal à aller dans l'espace public, heu en plein air, parce que là on a un conflit d'intérêt avec JCDecaux, ben Transdev qui gère le tram, qui disent non, non, l'espace public, il appartient à JCDecaux, il a payé pour avoir l'exclusivité... *go fuck* hein, dégagez avec vos écrans. Voilà on a un gros problème c'est qu'aujourd'hui cette bagarre-là la mairie ne l'a pas mené, hein. Elle a pas voulu le mener, et elle a abandonné en pleine nature quoi, hein. Au fond ils ont signé des conventions pour avoir des écrans numériques de JCDecaux, qui deviennent dynamiques mais sur lesquels on n'a pas pu, nous, du tout, proposer, ça, donc c'est en fait un, un double échec. C'est qu'en fait on n'a pas conquis, on n'a pas gagné la guerre du, de l'espace heu... en plein air. Bon, on a gagné au moins celle-là, dans nos locaux on fait ce qu'on veut quoi. Donc bon quand même c'est la moindre des choses...

Hum, et donc vous pensez que ce heu... ce, ce projet qui intègre ces... ces écrans publics participatifs...

Oui...

... permettraient de faciliter ces interactions entre le... le... ce qu'on appelle les institutions et les acteurs sociaux ?

Alors... moi je pense que oui parce que... hum... soit on conçoit l'écran comme un nouveau support de la communication institutionnelle, c'est-à-dire comme on a le journal *Montpellier, notre ville*, comme on a la... les articles dans la presse qui disent du bien maire, ou du mal d'ailleurs, mais on contrôle pas... on pourrait se dire heu... sur ces écrans, on pourrait faire autre chose que juste du, de l'institutionnel, on pourrait bien sûr raconter heu, ce que la mairie fait de bien, on en fait tellement de choses de bien que quand même on a le droit de le dire, mais justement il faut l'annoncer, il faut le démontrer, mais surtout c'est que, on peut heu, à travers des collaborations un peu nouvelles, avec des artistes, avec des, des chercheurs, avec des étudiants, avec des associations, on peut valoriser autrement le patrimoine municipal, que la mairie aurait été incapable de valoriser, hein. Je vous montrerai l'exemple de Zoomer par exemple qui est une application qui permet de montrer la ville avec des photos 3D. La ville n'aurait jamais eu l'argent ni l'idée d'aller faire des photos en 3D dans tous les points de Montpellier, parce que ça aurait pris du temps, parce que ça aurait pris heu... c'est pas sa mission, mais parce que des gens l'ont fait, elle est arrivée à conserver la mémoire d'une exposition de, de peinture qui était, qui s'est passé il y a deux ans, on peut aller visiter des endroits auxquels on n'a pas accès... Donc on est arrivé grâce à ça à valoriser le patrimoine municipal, enfin urb..., commun d'abord hein, je dis municipal : commun... Hum, quand on a publié les données du zoo en open-data, il y a un étudiant d'une école d'informatique de Montpellier a dit je vais faire une application qui permettra de voir les animaux. Au lieu d'avoir une approche par un site web très triste, c'est une approche par les images, et par ben... bon c'est ça qui intéresse les gens. Si les gens voyaient ça et que ça leur donne envie d'aller au zoo, on a gagné. Mais ce qui est sûr c'est qu'ils ne vont pas regarder le site du zoo, chez eux, pour aller dire on va aller au zoo, parce que c'est compliqué, trop, trop, trop vétuste. Hum, on fait des ZAT, heu il y a des choses extraordinaires dans ces week-end culturels à Montpellier, faire des petites vidéos qui rappellent les meilleurs moments, ça peut donner envie aux gens d'y retourner à la prochaine ZAT. Heu... etc., donc c'est une façon de valoriser le patrimoine collectif. Voilà. Heu... par contre heu... alors heu... on verra mais il y a une, quelque chose qui est cherché, il y a des gens qui essaient de créer des services collectifs, participatifs, entre des gens de quartier donc un peu ce qui est solidarité dans les quartiers. Et ça se sont des projets portés par des associations, qui ont une... une ambition de solidarité territoriale,

hum... on les a soutenu, ils ont des difficultés à produire le projet, donc on, c'est pas encore livré, mais on a essayé quoi, donc voilà on essaie de multiplier les, les dispositifs, et on les soutient financièrement. D'ailleurs encore plus on se dit on comprend que ce soit pas facile pour vous, à le faire en tant que bénévoles, donc on va vous aider financièrement, mais l'idée c'est vous qui l'avez, et les capacités à le réaliser c'est vous qui l'avez donc heu, on vous laisse faire.

D'accord oui donc par exemple ces données qui sont, qui sont mises dans ces, ces espaces interactifs, c'est directement des acteurs on va dire qui se ... ?

Oui ha oui ce sont des acteurs. Alors il y a, les règles sont assez simples, on va dire on vous interdit la publicité, sauf vous avez le droit de mettre votre logo, mais enfin il faut pas que ça prenne plus de tant de pour cent de l'écran donc, on enlève la publicité, on interdit tout ce qui est débat heu... polémique etc., donc heu respect de la parole des autres, donc c'est quand même des choses plutôt bienveillantes dans tous les cas. Bien sûr pas de p... heu, on heu... il faut que les, les projets présentés là soient d'intérêt collectif. On est pas là pour parler à quelqu'un en particulier, ou pour revendiquer heu... tel truc. Donc on est dans de l'intérêt collectif. Donc on est un peu tout ce qui est économie sociale et solidaire c'est-à-dire des choses que le marché ne porte pas, parce qu'il n'y a pas de, d'économie derrière, mais qui s'intéresse à la vie en collectif.

Et comment ça se passe on envoie les données ? Heu... à quel endroit ?...

Alors comment ça se passe ben c'est non, alors c'est comme sur un Apple Store c'est-à-dire c'est eux qui créent l'application...

D'accord... ok...

C'est eux qui la créent, ils disent alors voilà, moi je voudrais publier cette application-là sur l'écran, nous on vérifie que l'application heu, répond au cahier des charges, qui est pas de publicité, l'intérêt collectif et le respect des autres, et si c'est bien on, on la pu... et puis qualité c'est-à-dire que le truc il ne beugue pas, il ne plante pas, si c'est bien on la publie. Voilà. Alors heu je... je vais quand même dire qu'il y a pas, il n'y a pas un succès énorme quand même dans ce sujet-là...

Hum ?

Heu on a pas, on a pas le succès d'Apple Store sur le sujet il faut quand même qu'on aille le chercher un petit peu à la petite cuillère hein. On va voir les gens on dit vous êtes sûrs que votre application-là on pourrait pas la porter sur l'écran ? Parce que ce serait bien... Ok, Alors, du coup ils nous demandent de l'argent donc, on les finance pour le faire mais... Voilà pour l'instant, ben comme ces écrans sont restés un peu confidentiels par qu'ils sont quand même quelque part dans la mairie, heu... il y a deux ou trois exemplaires, il n'y a pas... si on avait pu en déployer plein dans la ville, il y aurait beaucoup plus d'engouement je pense, mais aujourd'hui heu personne ne sait que ça existe quasiment...

C'est ça...

On n'est pas arrivé à passer heu... avec la visibilité qu'il fallait...

Hum ?... Heu bien merci pour ces petites infos, heu... alors j'aimerais parler un petit peu maintenant, enfin que vous me parliez si vous pouvez de l'open-data ?

Oui ?

**C'est-à-dire heu... en quoi consiste tout simplement le, le développement de l'open-data ?
Heu... quel est le but de ce développement et quelles sont les stratégies mises en avant ?**

Alors l'open-data c'est le mot, c'est le mot moderne de... de la publication des données produites par l'acteur public, c'est quelque chose qui a été déjà écrit dans... sous la révolution en disant heu... L'État doit rendre compte à son public de, de l'argent qui est issu de ses impôts. C'est quand même ça un petit peu la première truc hum. L'article qui a été écrit des droits de l'Homme c'était ça donc heu, la traduction a été de plus en plus heu, affinée. Au début il ne s'agissait pas de le faire numériquement, c'est de mettre des dépôts, pour pouvoir restituer ça. Puis après ça a été, on a voulu en faire des supports numériques, mais pas forcément publics sur internet, et puis progressivement ça a été, descendant sur le numérique, ils sont aussi publiés sur internet, et en ce moment ils sont gratuits. Donc ils sont dans des formats standards et gratuits, parce que sinon, le publier pour le rendre payant, heu... c'était pas une façon de le rendre public, heu... au grand nombre donc c'était

une façon de, de conserver ça dans un monde de professionnels au fond, et l'idée c'était de le rendre vraiment auprès du citoyen. Donc heu, avec un droit équivalent d'accès donc gratuit, parce que si c'est payant heu, c'est pas équivalent. Il n'y a que les riches qui pouvaient comme heu, comme l'éducation à l'époque il n'y a que les riches qui pouvaient se la payer. Et heu donc, c'est ça qui, qui s'est passé, c'est un projet qui a une dizaine d'année, qui est parti depuis les États-Unis il y a une dizaine d'année, qui est arrivé en France il y a à peu près quatre ans, quatre cinq ans, voilà. La première ville en France à l'avoir fait c'est Rennes, puis après ça a été Paris et Montpellier, on était dans les trois premiers à l'avoir fait, et puis aujourd'hui il y a une quarantaine de collectivités territoriales qui produisent de la donnée heu... en open-data. Donc l'idée c'est quoi c'est de publier, de mettre à disposition sur un portail, sur le web, hum à un format gratuit, à un format enfin un format standard, hum dans un monde d'accès gratuit, hum documenté, hum avec un truc hum assez carré quoi, qu'on sache bien hum, de quoi il s'agit, avec heu... des licences qui permettent de bien préciser les droits et de voir les producteurs et les usagers, heu... les données que la collectivité produit, hein bon. Donc là on parle de l'open-data des institutions, des institutions publiques, hein bon. Alors on voit bien que les collectivités sont très très très diverses, c'est-à-dire qu'il y a les institutions comme les mairies, les conseils généraux, les conseils régionaux, l'État, qui ont quasiment beaucoup tous hum, progressivement hum, pris le chemin de l'open-data hein. Mais il y a plein d'acteurs qui produisent de la donnée dans le cadre des services publics, mais qui ne sont pas des acteurs publics, *stricto sensu*. Par exemple quand Véolia, heu produit de la donnée sur le transport, sur les décharges, sur l'eau, et sur l'électricité, ils le produisent dans le cadre de conventions de, de service public, mais comme ce sont des acteurs privés, ils ne sont pas tenus à le publier. Donc ces données-là ne sont pas, ne sont pas heu... partagées. Le CHU produit beaucoup de données, les hôpitaux produisent beaucoup de données, les, les... les pharmaciens, les, les médecins, produisent beaucoup de données, enfin ont de la donnée, payé par la sécurité sociale *in fine*, donc payée par le public hein enfin voilà, et cette donnée-là n'est pas accessible hein. Donc il y a énormément de données qui sont quand même du ressort de l'acteur public, enfin qui sont de, qui parlent de l'action publique, qui ne sont pas gérées par les acteurs publics, *stricto sensu* et qui échappent encore à cette heu, à l'open-data, et ça c'est un challenge assez important qu'EtaLab et que les collectivités essaient de relayer, pour forcer tous les partenaires institutionnels, para-public, à produire à leur tour les données donc, comment faire en sorte que dans un marché de... de délégation de services publics, on intègre une clause qui oblige EDF, Orange, la Lyonnaise des Eaux, Véolia, Transdev, à produire. Donc ça c'est... la seconde étape, qu'on entame, aujourd'hui il y

a peu de gens qui l'ont fait vraiment, et il y a peut-être que la SNCF qui est encore le plus avancé sur le sujet et encore hum, sur des sujets assez parcellaires mais bon, en France c'est le premier gros qui le fait, mais les autres l'ont pas fait, EDF ne l'a pas fait, les grands opérateurs de transport Véolia l'ont pas fait, Vinci, tous les gens qui se gavent avec heu, des parkings et des autoroutes heu, quand même c'est des services publics hein qui font hein, et bien ils ne produisent pas, donc ça c'est un truc. Et puis après il y aura des données qui sont vraiment d'intérêt, enfin privés quoi hein, où là on aura du mal à les obtenir, parce que justement il n'y a rien qui les oblige à le faire, et bon alors donc heu... Le fait que les collectivités aient publié ces données-là, c'est déjà bien, mais c'est quand même insuffisant pour vraiment créer des services. Parce que l'idée c'était quoi ? C'était de dire on produit ces données, un pour jouer la transparence, c'est-à-dire on, on rend compte de ce que l'on fait, donc ça c'est... à peu près bien lancé, ça va aboutir, donc je pense que cette transparence est en cours, heu Montpellier est assez exemplaire sur le sujet mais peu importe heu, tout le monde s'y met. Ça c'est plutôt bien, mais le deuxième objectif c'était aussi de créer des services, en ayant libéré les données, tout comme grâce au GPS qui est gratuit il y a eu plein de services de géolocalisation de tout ce qu'on voudra donc on voit bien qu'il y a un effet immédiat sur économie, les smartphones, sur Apple, sur Google qui ont, qui ont vécu grâce au GPS, et ça parce que, parce que l'accès était gratuit, il aurait été payant heu... ben on aurait rien eu quoi. On aurait eu des applications militaires ou, ou professionnelles, comme les Tam-Tam etc., bon. Mais donc heu... l'ambition de créer des services, qui vont utiliser les données, et ces services étant créés par des citoyens, par des entreprises, pas par des acteurs institutionnels, et il est très freiné, par le fait qu'il manque beaucoup de données, parce qu'au fond heu... heu... la grande partie des données sont gérées par des privés, et eux refusent de les publier dans la seconde. Donc pour l'instant heu, ce côté serviciel est, n'est pas au rendez-vous. Alors, des lobbies se mettent en place, des lobbies heu, publics hein, ils se mettent en place pour essayer de faire av..., d'agir sur l'acteur privé, ça prendra du temps et on gagnera. Un jour ça cédera, la mais heu... ça peut prendre beaucoup beaucoup de temps.

D'accord donc il y a cette ambition de la part, alors c'est... directement des pouvoirs publics heu... ?

Ouai ouai, ben EtaLab agit beaucoup pour justement faire en sorte que heu, tous les grands opérateurs heu, de santé, d'équipement urbain, produisent les données qu'ils... et ils arrivent à les obliger, mais ça prend du temps, et ça prend... et en général d'ailleurs il y a une compensation

financière parce que, à juste titre, ces opérateurs disent la... ces opérateurs disent ces données-là on les produit ou pas au format que vous attendiez, donc il y a un coût, pour être au format, donc ce coût-là qui est-e qui le prend en charge ? Et d'autre part heu, ils disent heu, une partie de ces données-là on les vendait, et aujourd'hui vous nous demandez de les donner. Donc comment on modifie notre modèle économique ? Alors l'État est am... l'État est amené à compenser ça.

Hum...

Quelque part on se dit elle a peut-être intérêt à le faire parce ce qu'elle mettra, en le faisant, elle risque de permettre la création de services, dont la valeur ajoutée sera bien supérieure au, au, au... à la substitution des... des, des redevances que demandent les opérateurs. Hein, c'est le cas de l'hygiène, l'hygiène dit voilà nous heu, il nous manque heu vingt millions d'euros si on donne les cartes plutôt que (???47m55) et l'État dit peut-être que ces vingt millions-là on les gagnerait en, en, en ayant un écosystème et en ayant des acteur économiques qui se développeraient grâce à ça, et on gagnerait avec des impôts qu'on collecterait beaucoup plus que les vingt millions qu'on a filé heu... en compensation des redevances que l'hygiène a perdu, voilà. Donc il y a... il y a des jeux comme ça de, d'évaluation, lors je pense que l'État y va par heu, par petites touches, pour vérifier si heu, elle met pas heu complètement en péril le système.

D'accord. D'accord, d'accord. Heu... donc on en vient petit à petit à la fin, j'aimerais heu... aborder maintenant l'aspect sociologique heu... à proprement parler, eu, au niveau de la vie sociale et des pratiques. Hum est-ce que vous pensez qu'il y a une réelle incidence, heu dans les pratiques quotidiennes, donc en terme de structuration de groupes sociaux, de phénomènes culturels, d'identité culturelle, vous avez parlé d'identité numérique toute à l'heure...

Oui oui...

Donc est-ce que...

Ben moi je pense que les gens heu... d'abord que les gens, sans trop le comprendre, mais... utilisent tous beaucoup le numérique, et que ça modifie profondément la façon de travailler, d'abord, la façon d'avoir des relations avec heu... la famille, avec des tiers, que donc le numérique a de façon

indubitable modifié la façon de communiquer. Elle a pas changé le fait que les gens communiquent, que les gens heu... d'ailleurs plus ils communiquent par le web, ou par tchat, et puis ça se voit ça n'a pas modifié fondamentalement la qualité, mais ça a changé ses modalités. Mais heu... hum... surtout hum... heu... les gens n'ont pas forcément compris de quoi il s'agissait, quand on parle du numérique. Ils n'ont pas vu qu'il y avait un changement qui était profondément révolutionnaire, dans le numérique. Tout comme on est passé un jour de la reproduction des copies des livres à la main avec heu... à Gutenberg qui a imprimé que du coup, la bible a été diffusée... On a modifié complètement le, le truc. Le numérique modifie complètement heu... notre mode de travailler, notre mode de communiquer, notre mode d'échanger, enfin voilà de consommer, et les gens s'en aperçoivent pas, n'arrivent absolument pas à l'anticiper, et le vivent, alors en fait un peut pilotés par heu... par le marché, parce qu'en fait c'est Google et Apple qui, qui font, qui mènent la danse aujourd'hui. Et ça c'est dommage que les acteur publics ne l'aient pas compris. Ils sont vraiment à la ramasse. Ils sont à la ramasse. La transformation a lieu, mais elle a lieu sans eux. Alors du coup heu, ça crée des vrais schismes, des, des, des vrais schismes. Alors, du coup je pense que si on voulait que justement les gens comprennent le mieux de quoi il s'agit, il faudrait faire beaucoup plus de pédagogie. Pédagogie sur la donnée, pédagogie sur le numérique, hein. Alors heu... concrètement comment nous on le met en œuvre à Montpellier ? Ben on a, on a ouvert le portail open-data, on publie les données, on est, on est parmi les meilleurs élèves en France sur le sujet, ça change rien pour le... pour le, pour l'actualité du montpellierain moyen. Les gens ne savent pas que ça existe, donc on a mis en place un dispositif, enfin plusieurs dispositifs mais notamment un dispositif qui s'appelle l'InfoLab, qui est un dispositif pédagogique où tous les mois on rencontre les gens et on leur... on les fait discuter sur c'est quoi l'information, c'est quoi la donnée, qui la produit, est-ce que c'est vous, est-ce que c'est Google, est-ce que c'est Orange, qu'est-ce qu'ils en font, comment ces données-là on peut les contrôler, comment ces données-là on peut les utiliser, comment on peut les arrêter, voilà. Donc on essaie de faire des ateliers pédagogiques autour de la donnée qu'on appelle des InfoLabs heu... Vous pourriez venir au prochain, on en est à la septième heu, rencontre heu... voilà. Quand on parle de sensibilisateur, de sensibilisation au numérique heu... donc la culture numérique, etc., là on essaie de... de toucher des publics qui ne sont pas des publics auxquels on a habituellement... parce qu'on a des rencontres régulières avec l'écosystème numérique, où les gens qui sont là sont un peu, sont au fait hein du sujet, donc là on se dit il faut toucher les grands publics, bon alors le grand public c'est très difficile à trou... il y a pas un... il y a des grands publics il n'y en a pas qu'un. Bon et puis on se dit que pour dans beaucoup de cas la guerre, la bataille est pas

perdue, c'est... les gens sont un peu abrutis hein, mis à part Netflix il n'y a rien d'autre dans la vie quoi, donc heu, heu on s'est dit il faut aller heu... vers les, vers les enfants, donc en fait on... on intervient pas mal dans les collèges, dans les lycées, et dans les écoles primaires, hein, et notamment dans le cadre de la réforme des rythmes scolaires là, le temps péri-scolaire, il y a des interventions dans des, dans des classes, pour sensibiliser les, les enfants heu, au numérique. Leur faire comprendre que c'est pas qu'un endroit où il y a des méchants, que c'est un endroit où l'on peut produire des, des contenus à plusieurs, que c'est un endroit où on heu... il faut toujours se poser la question de qui, qui parle, pourquoi il parle, donc c'est vraiment... on doit développer l'esprit critique. Globalement le problème, tout se réduit à un sujet c'est comment développer l'esprit critique des gens, voilà donc poser, se poser des questions, être curieux, et pouvoir dire ha pourquoi c'est ça et pourquoi c'est pas autre chose. Et donc hum... quand on intervient dans les écoles heu, on le fait à travers une association, parce que ce n'est pas la mairie qui peut intervenir dans les écoles directement sur ce sujet-là, puisque les gens qui sont habilités à intervenir dans le cadre des réformes des rythmes scolaires c'est des associations, en complément des écoles, donc c'est une association que l'on connaît, qu'on soutient financièrement qui va faire de la pédagogie dans les écoles de CM2, je vous montrerai ce que c'est, l'association c'est moi qui l'ai créé donc en plus je la connaît bien, elle s'appelle ADN Citoyen, voilà, donc heu ADN pour Agir pour le Développement Numérique du citoyen, voyez ça, ça... ça correspond un peu à... on pourrait dire agir pour le développement du citoyen par le numérique mais bon... il fallait faire un mot qui claque un petit peu donc c'était mieux ADN citoyen qu'ADC ou... et pas pour le... et pas agir pour la régression numérique du citoyen héhé qui est l'ARN bien connu des biologistes. Et des... donc c'est (??? 53min40) bon bref. Donc il y a ça, quand on intervient dans les collèges et des lycées on le fait avec heu l'université, d'ailleurs, en partie, le projet sur lequel travaille Paul c'est ça, c'est travailler sur un jeu de, un jeu de, un jeu de ville, avec donc heu, à Paul-Valéry ils ont travaillé sur la notion, sur tout ce qui est jeu... comment mettre en place un jeu dans la ville où les gens vont avoir des genres de petit challenges, et grâce à ça montrer de meilleures pratiques dans le cadre de la ville durable en fait hein bon. Et heu on intervient aussi dans les lycées et les collèges sur la notion de débat. Comment lancer un débat, faire en sorte que les gens dans un débat heu... écoutent, annotent, heu... heu que ce soit pas une foire où chacun envoie des arguments sans écouter, et bien essayer d'organiser le débat, et montrer que le numérique permet d'organiser des débats de façon un petit peu plus permanente, c'est-à-dire il y a des traces de tout ce qui se dit, ça permet de revenir dessus après, de les commenter, de structurer, de voilà, et puis ha non ça c'est du bruit de fond, on le

dégage, et ça on revient sur le... Et donc là on travaille avec heu des gens à nouveau de l'université, sur le débat, et avec heu des anciens professeurs du ??? ??? 54min40. Donc sur le site de MontpellierLab d'ailleurs vous verrez heu... les, les deux premiers projets que vous verrez en bas à gauche là c'est justement heu... une sensibilisation à la culture numérique dans les classes et le jeu de débats, voilà. Donc là on essaie nous de, d'animer, heu... les communautés et le public, sur la culture du numérique en disant le numérique c'est pas que internet, c'est pas qu'un écran, c'est aussi des potentiels, c'est aussi un endroit de débat, heu... voilà. De citoyenneté aussi...

Enfin heu, le dessin que moi je présente souvent c'est vraiment celui-là, vous l'avez vu je pense bien évidemment... c'est important...

Oui je l'ai vu...

(Il commence à dessiner...)

Ça c'est quelque chose qui n'est pas porté du tout par le ministère de l'économie et du numérique, mais c'est quelque chose qui est quand même par contre complètement pris en charge, et assumé, par le ministère de l'économie... heu par le ministère des collectivités territoriales, donc avec heu... mon ami bref... l'élu qui porte ça vraiment, il faut vraiment que les collectivités se transforment, il faut qu'elles travaillent beaucoup plus en collaboration avec les différents acteurs du territoire, il faut qu'elle travaille beaucoup plus en transparence vis-à-vis des citoyens, il faut qu'elle travaille beaucoup plus en participation avec les citoyens, et donc nous on a essayé ici dans le laboratoire Montpellier Numérique, de traduire ça... numériquement. On peut très bien faire ça sans le numérique, quand je dis open-data, open-data, on est en train de travailler sur le ??? ??? 56min public, mais aussi il faut les produire parce que ... ??? ??? ??? produire une grande partie. Mais il faut aussi faire de la pédagogie donc on a fait les InfoLabs. Heu il faut que le projet soit citoyen, on a fait une application mobile que je vous montrerai, qui permet de consulter les citoyens avec un iPad. Mais on fait aussi le jeu de débat mais on le fait... enfin voilà. Et puis voilà donc on essaie nous de, d'outiller... alors les écrans sont pas là, si on, si on avait du mettre les écrans, ben je pense qu'on les aurait mis peut-être ici, ou on pourrait les mettre heu... pff... là peut-être... concerter, parce que c'est aussi un outils de concertation...

Oui, oui... c'est vrai qu'il y a plusieurs fonctions à ces écrans donc heu... hum...

Voilà... Donc ça c'est quand même heu... Moi c'est ma feuille de route hein ça... Si je devais avoir un... un truc à présenter c'est ça... Après je vous explique les... Alors ce qui est important c'est de dire vous voyez, la traduction est numérique mais elle n'est pas que numérique. Il faut surtout pas dire heu, le numérique c'est une chose et à côté il y a autre chose. Le numérique c'est un outil complémentaire à une démarche, hum... c'est autant de la méthode... et des gens, que des outils, le numérique. Si on dit le web 2.0, c'est pas parce qu'il y a des réseaux et un modem, c'est parce que derrière il y a... des humains, qui tapent... et que derrière il y a du collaboratif, donc il y a des communautés, il y a des projets collectifs... Le numérique, sans, sans les machines, enfin sans les humains et sans le progrès ça sert à rien... Alors le problème c'est que l'économie numérique ne... ne conçoit le numérique que comme ça... que comme des machines, et éventuellement des clients, voilà donc heu... pour eux il y a des usagers mais dans le meilleur des cas c'est des clients. Si les gens servent pas, s'ils le jettent c'est pas grave.

Donc vous avez utilisé plusieurs fois l'expression révolution numérique et c'est quelque chose qu'on entend partout, tout le temps, est-ce que heu... Qu'est-ce que vous pourriez me dire concernant ce terme de révolution ?

Alors moi c'est ouai c'est un terme que je heu... que je... que j'emploie pas beaucoup en fait, au fond. Parce qu'une révolution donne l'idée de quelque chose qui est violent, et heu... heu avec un gros pic quoi, ça dure trois ans une révolution. Là on est quand même dans un truc qui est heu... une mutation plutôt, une mutation qui est quelque chose qui est beaucoup plus puissant, c'est pas un feu parce que la révolution trois ans après c'est fini heu, ceux qui ont fait la révolution ont disparu, ont fait comme leurs prédécesseurs enfin... La révolution française n'a pas été un exemple de démocratie, pas plus que la révolution africaine, enfin du Maghreb, donc heu... là on est dans un truc qui est beaucoup plus lent, qui a un peu moins le côté apocalyptique d'une révolution, mais quelque chose qui est heu... qui est beaucoup plus... beaucoup plus puissant quoi... c'est, c'est, c'est pas un tremblement de terre, c'est un changement tectonique le truc. Mais on peut dire que sur le grand, sur l'échelle du temps heu... sur... sur cent ans on pourra dire ben oui il s'est passé mais, voyez le numérique c'est, ça fait quand même vingt ans qu'il existe hein heu... Google est arrivé il y a vingt ans. Donc le 2.0 existe depuis vingt ans, l'informatique existe depuis beaucoup plus longtemps mais le numérique existe depuis vingt ans, enfin le numérique 2.0 existe depuis vingt ans... Ben voilà il est pas fini, il est, il est qu'au début quoi hein... On voit bien que les promesses de

Google c'était pas tout à fait ce qu'on croyait parce qu'au fond c'est Google qui s'est approprié notre vie privée heu, avec ces données que l'on ne maîtrise plus, qu'elle prend sur nous, qui nous appartiennent mais qu'elle a... Donc heu il y a... il y a un côté beaucoup plus long, heu que le côté révolutionnaire, heu... et malheureusement, heu... les révolutions sont faites par les hommes, et là je pense que c'est un peu la technologie quoi qui, qui pousse le... qui pousse le truc, les hommes ont du mal à se l'approprier, ils ne s'en rendent pas tout à fait compte de ce qu'il se passe quoi hein, donc c'est plus une transformation, enfin je pense une mutation socio... sociologique qui se, qui se passe, elle est moins... elle est moins consciente en fait...

Oui, oui, oui...Et donc pour heu... pour terminer, enfin pour terminer en... en porte de sortie, est-ce que vous auriez des... des points de vue... négatifs des éléments négatifs à rajouter à... à tout ça hum, sur le numérique ? Une... une vision pessimiste du numérique ?

Pire, enfin ça c'est pas... c'est un lieu commun de dire ça... porte le meilleur et pour le pire et pour l'instant on voit plutôt le pire, en être... Parce que bon personne se l'approprie, donc on a laissé en fait heu... la puissance du numérique à des forces, je dirai pas les forces du mal, mais pas loin quand même... Donc des forces du jeu, heu... et, et du commerce... voilà. Et donc quand on parle, quand on nous promet une vie intelligente avec le numérique, c'est juste heu, c'est *Brazil* qu'on nous promet quoi hein c'est, c'est 1984 c'est une vie de dictature en fait. C'est ça qui est... qui est en cours quoi c'est-à-dire que la vie numérique c'est une vie des... dictatoriale, tyrannique, et heu... malheureusement le... alors, les potentiels du numérique sont perçus par plein d'acteurs, moi, et plein d'associatif, beaucoup d'agents, beaucoup de gens agissent pour essayer de le tenir, y compris au niveau de l'État hein, l'État est quand même vachement sensible à ça hein quand ils font un peu la guerre à Google, et, et... je pense que ce combat entre le bien et le mal, sur le numérique, il va être long, il va être heu... violent, et pour l'instant heu... c'est pas vraiment le bien qui a le plus gagné quoi... Alors je dis pas que Google c'est le grand méchant, parce qu'ils apportent pleins de choses positives, ils font bouger les lignes, ils font transformer... mais il y a un risque à ce que le truc se retourne contre nous, donc heu... il y a beaucoup de gens qui sont des... des... des sceptico... des numéro-sceptiques, des numéri-sceptiques, je sais pas comment on dit...

Des technophobes ?

Des... non, qui deviennent sceptiques, qui ont beaucoup cru au numérique, et qui aujourd'hui sont très déçus et disent ho mon dieu mais c'est pas du tout ça qu'on voulait, fuyons... Exactement comme quand la révolution a eu lieu, ils ont dit mais c'est pas tout à fait ça qu'on voulait quoi... quand les paysans russes ont dit on veut le communisme c'est pas tout à fait Staline qu'ils voulaient quoi, je pense que c'est ça qu'il se passe, c'est que des gens qui sont des, des grands, des grand militants du numérique, bon on en connaît des journaliste connus là-dessus... Aujourd'hui heu ils sont écœurés ils disent non c'est pas du tout ça qu'on voulait non... donc on s'est trompé... on devrait presque faire marche arrière quoi. Donc c'est plutôt des sceptiques du numérique, des déçus du numérique, ça il y en a de plus en plus, et moi je me met pas du tout dans ce rapport-là, parce que, comme on le disait ça avance, ça continue, ça continuera sans nous, donc il faut rester là pour essayer de faire en sorte que le truc heu, finisse pas heu... échoué. Plutôt voilà heu... sur la mer dans de bonnes conditions. Donc et là il faut être très vigilants, et pour être... il faut faire beaucoup de pédagogie, donc c'est-à-dire que les gens qui sont heu... inspirés, qui ont une vision de ça positive, il faut qu'ils fassent beaucoup de prosélytisme, sur le numérique heu... positif. Et il faut qu'ils, qu'il, qu'ils débattent, qu'ils... qu'ils expliquent. Et moi je vois quand je parle du numérique à la mairie heu... ben beaucoup de gens disent ouai mais enfin bon... c'est, c'est encore des écrans, c'est encore machin... Et j'essaie de, de me battre pour expliquer le potentiel heu... le pouvoir transformateur de la société, mais ça prend beaucoup de temps. Ça c'est pas gagné, c'est un combat sans fin ça...

Bien... Heu à titre personnel vous utilisez beaucoup les écrans ? La vie numérique heu... au niveau professionnel ?

Oui moi j'ai beaucoup, je l'utilise beaucoup à titre personnel et professionnel. Je ne suis pas un grand amateur des réseaux sociaux, que je trouve hein Facebook, Twitter, que je trouve heu... très vains en fait, c'est très égocentrique, chacun parle de soi heu... J'ai pas qu'une envie moi quand je fais un truc qui me fait plaisir c'est d'envoyer un mail à des gens que je ne connais pas... ou... donc je suis pas un grand utilisateur des réseaux sociaux, mais par contre j'utilise beaucoup les écrans heu... le web pour m'informer quoi... je vais passer mon temps derrière heu, je suis un peu *addict* heu... à l'information, à la *news* quoi donc heu... Je sais qu'il y a des gens qui disent que quand on lit une *news*, ou quand on voit un truc, un nouveau message, c'est une petite décharge d'adrénaline comme le sport ou... ou, ou le sexe et ça envoie des petits trucs de plaisir et que du coup on devient adepte, enfin *addict* à cette petite charge de... ha il y a un truc nouveau voilà... et ça marche comme

ça les journaux, c'est comme ça que marche la presse etc., et là moi je suis un peu *addict* à ça... Je le regrette parce que je passe beaucoup trop de temps à lire des infos qui sont inutiles alors que je devrait faire mieux, aller faire un *footing* ou... m'intéresser à des tableaux de... d'artistes heu, des choses plus intéressantes...

Bientôt ça sera possible de faire son footing en lisant les infos ?

Oui bientôt, ouai ouai bientôt ben on y [???] on aura deux yeux et un pouce et ça suffira quoi... le pouce pour cliquer et les deux yeux pour lire quoi...

Bien je vous remercie hum, Jean-Marie Bourgogne et...

...oui...

... j'ai fini pour mes questions je sais pas si vous avez quelque chose à rajouter ?

Non mais c'est, je vais profiter qu'on aura arrêté l'enregistreur pour vous montrer comment ça fonctionne quand même les écrans...

Allez !

ANNEXE 5

Entretien avec Aurélien Aubert

À la demande de l'interviewé, nous avons changé son nom et son prénom pour anonymiser la conversation.

Grille d'entretien

Entretien avec M. Aurélien Aubert
Auto-entrepreneur en informatique (maintenance, assistance, dépannage)
À son domicile
le 17/06/15
Durée : 1 heure 25 minutes

Présentation : Je prépare une thèse sur l'incidence que peuvent avoir les outils numériques sur notre société actuelle. Cet entretien sera enregistré et retranscrit par la suite, afin de ne rater aucun élément important pour l'enquête.

Je serai la seule personne à le réécouter, et l'enregistrement sera effacé après la retranscription.

Les résultats seront, si vous le souhaitez, anonymisés : aucun renseignement pouvant donner des éléments reconnaissables sur votre identité ou sur la structure professionnelle dans laquelle vous travaillez ne sera alors communiqué.

→ Souhaitez-vous rester anonyme ?

1) CADRE GENERAL (vous et votre activité professionnelle)

→ Pouvez-vous vous présenter brièvement ?

→ Activité professionnelle ? En quoi consiste-t-elle ? Quelles sont vos tâches ?

→ De quel type d'outil numérique vous servez-vous habituellement ?

→ Faites-vous la différence entre un type d'interface et un type d'utilisation qui lui serait spécifique ?

→ Définition : Pour vous, qu'est-ce que le numérique ?

→ De quelle manière vous expliqueriez le développement et l'expansion des outils et des usages numériques (CAD, si vous deviez analyser la manière dont s'est développé le numérique, que diriez-vous?).

→ En tant que professionnel, devez-vous suivre des directives juridiques rattachées au champ du numérique ? CAD devez-vous faire attention à l'encadrement juridique du numérique lorsque vous travaillez ?

→ Dans quelle mesure ? Dans quels cadres ? Quels aspects ?

→ Que risquez-vous sinon ?

→ Existe-t-il des intermédiaires juridiques, CAD des organismes ou des personnes qui vous aident dans cette voie ?

→ Que pensez-vous de l'encadrement juridique du numérique ?

2) RESEAUX SOCIAUX

→ Êtes-vous inscrit(e) sur un ou plusieurs réseaux sociaux ?

→ Dans quel but ?

→ Que pensez-vous des mots-clés suivants associés au numérique aujourd'hui ?

- Partage ?
- Échange ?
- Interaction ?
- Collaboration ?
- Participation ?
- En voyez-vous d'autres ?

→ Que pensez-vous du discours ambiant concernant le développement du numérique ?

(Ambiant = ce que vous entendez dans votre réseau d'affinité, dans les médias, etc.).

3) LA DONNEE (protection, utilisation...)

→ Vous sentez-vous concerné, en tant que professionnel, par la protection des données numériques ?

→ Pensez-vous que ces stratégies sont efficaces et suffisantes ?

→ Que savez-vous de ce qu'on appelle le *big data* ?

→ Utilisez-vous les données en *open data* ? Pourquoi ?

→ Que pouvez-vous me dire du marché de la donnée ?

→ Quel rapport entretenez-vous avec la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés) ?

4) AUTRES

→ Que pensez-vous de la dématérialisation des procédures administratives ?

→ Que pensez-vous des logiciels libres ?

→ Que pensez-vous des pratiques de piratage ?

→ Savez-vous à quel ministère est rattachée la gestion du numérique en France ?

→ Que pouvez-vous me dire de plus, concernant le développement des outils numériques et des usages qui en découlent ?

→ Auriez-vous quelque chose à ajouter ?

Conversation

Durée : 1 heure 25 minutes

Bien donc on a présenté un petit peu le contexte de cet entretien. Est-ce que vous pouvez commencer par vous présenter brièvement heu, ce que vous faites dans la vie ?

Heu brièvement alors je m'appelle **Aubert Aurélien**, je suis auto-entrepreneur en informatique. Au-delà de ça mon expérience professionnelle au niveau de l'informatique je l'ai commencé heu... à l'âge de 23 ans, j'ai fait un bac pro et un BTS en alternance donc j'étais...

Brièvement, on va pas...

Voilà donc mon métier c'est l'informatique. Hum, et j'ai toujours été au contact de l'informatique, et de ses utilisateurs, de ses clients, donc j'ai surtout fait... j'ai que fait du particulier, de l'ordinateur personnel, donc tout ce qui était maintenance, tout ce qui était assistance pour... assistance à distance heu... toutes ces choses-là. Hum j'ai été au contact de professionnels dans ma formation mais hum... enfin c'est ça qui m'a donné à peu près une idée de... au niveau professionnel. Mais je suis pas allé au-delà de ça. Voilà

OK, bien... hum... votre activité professionnelle, en quoi elle consiste à proprement parler ?

Alors en quoi elle consiste ? C'est surtout de l'assistance, assistance utilisateur, donc hum, enfin les prestations standard c'est justement aider à l'utilisation, enlever les virus, hum se protéger u niveau de la vie privée... Ça on va dire que c'est... hum une compétence qui est très peu utilisée mais c'est ce que j'essaie de promouvoir dans mon activité. Donc hum... parce que peu de gens savent heu... les risques qu'il y a à laisser des données sur un réseau comme internet, des sites comme facebook... par exemple.

OK et vous... vous avez un local où vous travaillez ou vous vous déplacez principalement ?

Alors heu principalement je me déplace, et bon mon local c'est mon appartement mais heu... du coup c'est plus mon lieu de travail à distance que mon vrai atelier quoi...

OK, et du coup j'imagine que travailler dans l'informatique, de cette manière, avec des outils informatiques ça peut aider pour heu... le travail à distance ?

Ben, avec internet et les logiciels qui heu... qui sont disponibles, comme TeamViewer par exemple où je peux intervenir à distance, donc ça TeamViewer c'est un outil comme les autres, VNC, LogMeIn, c'est des logiciels de contrôle à distance qui, permettent de, e voir l'ordinateur, enfin le bureau de l'utilisateur en direct, comme ça il peut me montrer ses difficultés, et je peux y répondre immédiatement, enfin si je suis disponible, et sans qu'il se déplace ou que je me déplace.

OK. Hum... de quelle... de quel outil vous vous servez principalement ? De quelle plateforme (sans parler des logiciels) ?

Alors heu... j'ai été formé à l'utilisation de logiciels libres, comme Ubuntu heu... et toutes les solutions libres. J'essaie aussi de promouvoir ce genre de plateformes gratuites et open-source on appelle ça, libres de droits, où tous les contributeurs peuvent apporter leur pierre à l'édifice.

Mais c'est pas facile donc du coup heu... 99% de mon temps je le passe sous Windows et Microsoft mais... ouai ouai non c'est dommage que... que les gens n'adhèrent pas plus aux logiciels libres.

Pourquoi ?

Ben pourquoi ? Parce que c'est beaucoup plus sécurisé, hum y a pas de virus... hum... c'est... quand on a un soucis, vu que le code du programme informatique est libre, hum il y a toujours une solution qui peut être trouvée, pour ceux qui cherchent. C'est pas donné à tout le monde d'avoir les connaissances techniques pour programmer Ubuntu mais bon d'autres le font et mettent leurs solutions sur internet, donc quand on a un soucis et qu'on sait chercher – ça encore c'est une compétence à acquérir – mais quand on sait chercher on trouve généralement la solution. Tandis que sous des plateformes comme les plateformes commerciales comme Microsoft, Mac, quand vous avez un soucis, c'est soit vous vous déplacez directement chez le fabricant comme Mac, ou heu... quand vous achetez Microsoft et que vous avez un problème et que c'est planté ben... il faut

réinstaller ou... Bref on est pas forcément aidés.

OK OK. Et du coup quand je parlais d'outils c'est plus est-ce que vous utilisez... je sais pas... principalement un ordinateur ? Ou des tablettes aussi ? Des smartphones ?

Alors heu... pour mon utilisation personnelle j'utilise un smartphone, beaucoup. Après pour assister les gens c'est pas par smartphone mais... mais mon logiciel permet par exemple d'assister les gens sur leur smartphone à partir de mon ordinateur, par exemple. Ça peut être multi-fonction avec ça. Mais dans mon quotidien, oui, surtout les smartphones. Hum... smartphone, internet, PC fixe. Bon les tablettes et tout ça j'utilise pas mais... J'en ai pas l'utilité les smartphones font maintenant tout ce que ferait une tablette, et même plus.

Est-ce que vous distinguez, est-ce que vous faites la différence entre un type de... un type d'outil par rapport à un autre, par rapport aux fonctions qu'il peut avoir, ou aux usages qu'on peut en avoir ? Hum il y a vraiment des différences ?

Hum... de grandes différences...

C'est des questions un peu naïves mais...

Je vais essayer de répondre par des exemples. Par exemple pour mon dernier smartphone, j'ai fait attention qu'il soit disponible pour une technologie qui vient d'apparaître, la 4G, c'est un réseau téléphonique beaucoup plus puissant, donc heu... il faut quand même s'intéresser un peu pour... pour pas être dépassé non plus. Donc par exemple ça ça a été un choix, un critère de choix pour mon smartphone pour pouvoir accéder à internet, qui m'a permis de ne pas prendre un abonnement internet pour chez moi parce que mon téléphone fait modem et il fait... internet.

Hum, d'autres critères hum... comment dire... ben c'est souvent suivant l'utilisateur que je peux conseiller le choix d'un appareil par exemple, suivant ses besoins. Parce que finalement chaque personne a ses besoins. Quelqu'un qui aime pas internet, quelqu'un qui s'en fout de Facebook et de tout ça je lui conseillerai d'acheter un téléphone à 25 euros, plutôt qu'un téléphone à 600, parce que... voilà il en a pas l'utilité.

Inversement, quand une personne ramène une machine, une vieille machine et me dit qu'elle est

bonne à jeter, je dis bon ben... ben non. La plupart du temps y a moyen de trouver des [???]. Justement là on parle de logiciels libres, Ubuntu est bien plus adapté à une vieille machine qu'un Microsoft, ou un Windows 7, ou Windows 10. Donc ouai... c'est important de savoir faire des choix mais... peu de gens ont les capacités de faire des choix qui correspondent à leur besoin au niveau technologique.

C'est pour ça qu'on a des adolescents avec des téléphones à 800 euros.

(Rires)

Combien de... d'écrans ou de plateformes vous avez chez vous , si vous essayez de totaliser ?

Deux. Un téléphone et un ordinateur. Du coup la télé fait office d'écran d'ordinateur.

Vous ne regardez pas la télé ? Vous l'avez acheté pour faire écran d'ordinateur ?

Ha ouai ouai... J'ai plus la télé depuis heu... 13 ou 14 ans.

OK. Hum... tout ça je l'ai dit heu... donc petite entrée en matière descriptive plutôt intéressante... Donc moi je vous ai dit que je travaillais sur les outils numériques, est-ce que vous pourriez me définir pour vous ce qu'est le numérique ? Qu'est-ce que vous entendez quand on dit « outils numériques » ?

Alors un outil numérique, pour moi, c'est quelque chose de très important, qui heu... la plupart du temps capte beaucoup d'informations sur votre... sur sa... sur la personne, sur son utilisateur, et hum... et ça permet un grand nombre de facilités, hum... qui regroupent plein d'appareils d'autrefois. Par exemple le téléphone maintenant il fait aussi montre, il fait réveil, il fait lampe de poche, il fait... il rassemble beaucoup d'outils qu'on ne pouvait pas avoir tout le temps sur soi avant. D'une autre manière le numérique...

Comment vous le définiriez, le numérique ?

Ouai ça c'est une bonne question.

(rires)

C'est une interface entre soi-même, et le reste du monde. Et voilà. Maintenant on parle de numérique c'est... pour moi le numérique de nos jours c'est quelque chose qui reçoit et qui envoie. C'est-à-dire pour moi j'engloberai pas dedans une télé qui sert de télé juste pour diffuser. Vous voyez c'est juste heu... Moi le numérique voilà : les PC, les smartphones, voilà je mets pas le lecteur mp3 dedans...

OK...

Voilà le numérique pour moi c'est... c'est heu voilà. C'est les outils qu'on a besoin tous les jours, les ordinateurs et les smartphones.

Qui rentrent dans la catégorie des médias ?

Voilà. Du coup le numérique autrement c'est... ben c'est l'ère de... comment dire ? De la donnée... de la donnée virtuelle en fait. Donc heu... C'est... Depuis l'avènement du numérique y a plus le droit de... on peut plus rien oublier en fait. Tout est inscrit quelque part et... voilà le numérique au sens philosophique quoi. Voilà...

La donnée, on reviendra sur cette question de la donnée. Hum... est-ce que vous feriez la différence entre informatique et numérique ?

Hum... le numérique englobe l'informatique. C'est... c'est vraiment au sens large : il y a de l'informatique dans tous les trucs numériques.

Est-ce que le... quand on parle d'informatique ça renvoie pas, ça ne renverrai pas plus à hum... aux supports matériels peut-être ? L'ensemble des composants, etc., et le numérique ça engloberait plus la partie immatérielle ? On pourrait le voir comme ça ?

Heu... si on parle d'informatique on pourrait dire qu'on parle plutôt de la structure du numérique, au niveau création justement des outils numériques, au niveau création de logiciels. L'informatique on va dire c'est un peu le... le côté obscur du numérique, mas voilà c'est... c'est ça. C'est ce qui crée le

numérique en fait, quelque part. C'est ça, voilà.

Sa part d'ombre ?

Voilà... c'est...

OK, OK.

Heu... on... je vous donnerai ma définition après à la fin si vous voulez du numérique, mais je peux pas dévoiler mon jeu...

Ouai j'ai du mal à le dire aussi...

Donc toujours dans ces aspects un peu généraux, comment vous expliqueriez, vous, bon en quelques mots, comment vous expliqueriez le développement et l'expansion des outils et des usages numériques ? C'est-à-dire si vous deviez analyser la manière dont tout ça s'est développé, en quelques mots, qu'est-ce que vous diriez ?

Alors moi j'étais là au début, donc du coup quand j'avais douze ans, c'était l'avènement d'internet, en fin en tout cas une utilisation chez les particuliers. Alors hum... bon internet, si on résume bien, c'est 80% de porno, y a de la violence, y a tout ce qu'on... en fait tout ce qu'il y a d'inconscient en fait on a mis un peu sur internet. Tout ce qui est un peu caché... Tout ce qui est... donc, au début d'internet c'est un peu comme ça que je l'ai perçu.

Maintenant, ça fait quand même quelques années et ça se développe de plus en plus, donc il y a toujours encore cette proportion de... de... comment dire ? De trucs heu... ben ce qui est un peu tabou dans la réalité, est plus libre sur internet. Mais heu... ça a pris une place maintenant qui est très très importante parce que on.. on a lié plein de choses de nos vies à internet. Donc y a eu l'avènement de Facebook, par exemple, qui est une grosse révolution au niveau de ce qu'on met sur internet. Parce que là, c'est vraiment on met toute sa vie...

Au niveau du contenu oui ?

Au niveau du contenu... donc si on parle juste du contenu de Facebook, rien que son apparition, ça

montre une évolution dans l'utilisation de... de l'internet et du numérique dans nos vies, et on voit bien les... bon et tout ce qui peut amener comme dérive, mais en même temps, je pense que ça amène aussi quelque chose de bien, c'est que ça permet de s'identifier aussi à... avec plus de finesse j'ai envie de dire parce qu'on est confrontés à plein d'influence d'autres cultures, si on surfe beaucoup sur internet, et qu'on s'intéresse aux autres cultures, on peut découvrir la musique d'ailleurs...

Forger sa personnalité vous voulez dire par identifier ?

Voilà. Ça forme aussi peut-être une gén... une... comment dire ? Une identité plus générale peut-être parce qu'on a accès à plein de choses et que... mais en même temps ça permet de se distinguer des autres aussi quoi...

C'est la voie ouverte à la mondialisation ?

Ben... cette mondialisation de l'identité... hum comment dire... elle s'est fait par d'autres biais aussi quoi... mais heu... si on pense à Macdonald par exemple ils sont se sont diffusés dans le monde, et pas à travers internet, c'est juste parce que... ils ont de l'argent et tout ça donc...

On... moi je sens cette tendance de cette mondialisation des esprits aussi à travers internet. Mais je vois ça aussi que... quand on vit en ville, voilà tout s'uniformise aussi donc, sans parler d'internet... Mais l'influence du numérique là-dedans a joué son rôle je pense aussi ouai. C'est très certain.

L'évolution du coup elle a... je pense qu'avec le temps elle sera de plus en plus intéressante, parce que... parce que ça « peut » rapprocher les gens. Ce n'a pas encore marché vraiment concrètement, parce que oui si on passe plus de temps à regarder sur son téléphone on rencontre pas forcément son voisin quoi. Mais c'est un peu comme... une adaptation. C'est-à-dire que, pendant... je sais pas moi pendant 100 ans heu... l'opium était légal, jusqu'à ce qu'ils légifèrent et que... enfin voilà... Chaque fois que quelque chose arrive dans une culture je pense que la culture s'adapte, et comme le monde occidental s'est adapté à une logique heu... enfin je sais pas... plus de contrôle pour un stupéfiant et ben du coup il a appris... et ben voilà je pense que c'est pareil avec internet et je pense que l'humanité elle apprend à utiliser internet. Et que bon... pour l'instant c'est encore jeune finalement, internet c'est quoi c'est vingt ans, et que oui y a... pour l'instant on est en train de tester ce que ça donne quoi... Et j'ai envie de dire, au niveau du particulier, ça pourrait rester stable, par contre au

niveau des États, et au niveau de... des entreprises, ça a beaucoup beaucoup changé. C'est-à-dire que maintenant heu... nos informations qu'on met à travers le numérique, elles sont captées, et elles sont de mieux en mieux utilisées. Et donc là il y a eu par contre des grosses évolutions en... grâce à l'évolution de la rapidité, de la quantité de stockage de données. Ça, ça a pris une ampleur phénoménale. C'est-à-dire hum... que maintenant heu... à travers le numérique, il y a une récupération aussi des États, et de, des pouvoirs...

... Vous voulez dire que les pouvoirs publics...

... Les pouvoirs en place, publics, ou les pouvoirs privés, hum sont adaptés maintenant et que ils tentent bien d'utiliser à leurs fins, dans leurs buts, enfin que ce soit privé ou public, mais toute façon avec l'idée de contrôle de leurs clients ou de leurs citoyens : ça c'est ben là je pense le prochain truc qui, auquel il faudra s'adapter, et trouver une réponse cohérente par rapport à ça. Parce que tant qu'il n'y a pas d'abus, hum... plus généraux, on va dire pour l'instant c'est jeune donc... Voilà pour l'instant les fichiers qu'ont créé par exemple les États ou les entreprises, on en a pas encore vu leur ampleur vraiment, de leur pouvoir et les conséquences de ce pouvoir qu'ils ont quoi... Donc quand ils utiliseront ça en essayant...

Donc l'évolution du numérique c'est ça, au niveau personnel ça a pas beaucoup évolué, au niveau des entreprises et des États, des organisations, là par contre il y a une différence ...

Quand vous dites que les données sont de mieux en mieux utilisées heu... dans... une perspective de contrôle, c'est un peu ça que vous dites, comment... ils font ? Qu'est-ce que qu'il se passe ?

Comment ils font ? Bon le principal est vraiment de capter les données. Via le numérique ça a commencé avec la carte à puce. Donc avec les cartes à puce, la carte bancaire du coup, ben ils ont commencé à... quand vous achetez dans un supermarché par exemple, et ben avec votre carte, voilà c'est... je pense que les banques ont été les premières à pouvoir utiliser et capter ces données, de façon à... voilà pour identifier leurs clients, et pour pouvoir revendre par la suite les données des fichiers clients.

Mais en soi ces données elles contiennent quoi heu... ? L'identité de la personne ?

Ben... légalement, la CNIL est sensée réglementer tous ces fichiers. Seulement ils semblerait que 70% des fichiers... des fichiers clients heu... contiennent des données qui ne devraient pas y figurer quoi... Et la CNIL a très peu d'éléments de contrôle hein... Généralement c'est saisi quand il y a vraiment un soucis. Mais voilà : c'est une goutte d'eau dans l'océan

Et comment on sait qu'il y a 70% de ces fichiers qui contiennent ces données ?

Alors là je sors un chiffre je l'ai pas vérifié hein...

C'est une estimation ?

Oui voilà c'est une estimation, c'est pas forcément fiable. Mais voilà. C'est ce que mon prof d'informatique a du me lâcher comme information lors d'un cours...

Et donc heu... voilà ça a commencé par eux, après dans les supermarchés ils ont créé la carte de fidélité, voilà pareil, et là ben quand vous recevez de la pub à la maison, et bon ils se sont servis de toutes les données de masse, c'est pas forcément une utilisation de ciblage sur des particuliers. Par exemple pour un supermarché, c'est quand il va faire un prospectus à distribuer dans les boîtes aux lettres et bien il va falloir qu'il l'adapte à ce que les gens veulent donc ils vont faire une partie mère de famille, une partie père de famille, une partie enfants, et une partie cuisine... Ça c'est les données cartes à puces, les balbutiements on va dire...

Une sorte de profilage ?

Voilà ça fait du profilage. Et du coup là maintenant voilà je sais pas le nom des fichiers mais les États s'y sont mis et... En fait ben par exemple pour faire un fichier de terroriste ils prennent toutes les données possibles des gens et bon... Là on parle de ciblage quand même et c'est le ciblage d'une cible en particulier, et là au niveau judiciaire c'est mis en place et ils maintenant... ils ont voté les lois pour que ce soit légal quoi...

D'accord... Et du coup heu... au niveau de ces lois légales qui permettent... qui permettent de

faire les liens entre les fichiers, c'est ça dont vous parlez ?

Oui, oui, enfin... déjà que l'existence du fichier soit légale. Parce qu'avant c'est... On parle d'État : ils doivent prendre des gants avec leurs lois. Donc là maintenant ces fichiers sont légaux, les données qui sont dedans sont légales et... même si ces fichiers existaient avant ils étaient cachés, ils étaient... parce que qu'après il y a eu quand même... Maintenant on va dire que c'est quand même plus transparent, dans le sens où l'on sait qu'on est surveillés...

D'accord, il y a l'encadrement juridique qui vient en quelque sorte...

Ouai, légiférer pour ça. Mais si on parle maintenant d'organismes privés, comme Google, maintenant, Google, toutes les recherches sont enregistrées, à vie, et pour ça il y a un super exemple du contenu, il y a AOL, à l'époque, qui s'est fait pirater, et le fichier est toujours consultable ; et AOL s'est fait pirater, et donc du coup il y avait le nom des utilisateurs, et toutes leurs recherches. Alors on voyait... ben toutes les recherches de tout le monde. Mais c'était anonyme, il y avait toujours des pseudonymes, mais bon ben on trouve quelqu'un qui consulte... je sais pas moi... du porno, de la pédophilie, de la zoophilie, des... voilà ou quelqu'un qui cherche des soutiens-gorge, des... Tout ! Là déjà au niveau sociologique on a... une masse d'informations, si on sait la traiter, on peut avoir des profilages de types de personnes, leur pourcentage... leur pourcentage dans la société... Maintenant... je sais pas si on y a 100000 abonnés, et qu'il y en a 30000 qui cherchent de la pédophilie, ben on sait que... y a 30% d'abonnés qui sont de ça... mais bon c'est heu... c'est quand même heu... ça éclaire beaucoup sur l'esprit de son temps quoi... par rapport à ça.

Mais au niveau du contenu, voilà... il faudra que je vous donne le lien pour consulter ça, et...

La question c'était ?

Heu non cette question de l'encadrement juridique des données etc.

Oui je suis parti d'un point et là du coup c'est pour revenir.

La question de base c'était ?

Heu... c'était hum... oui au niveau des liens entre les fichiers est-ce que l'encadrement des

données...

Ha oui les données et le législatif. On parlait de l'évolution de ces captations. Et de l'incidence que ça pouvait avoir... je sais plus...

C'est pas grave on va passer à un autre point ça reviendra. Hum du coup on avait commencé à parler de réseaux sociaux un petit peu, du coup je voulais passer un peu plus avant, mais comme on a dérivé sur l'aspect législatif et que je devais y venir, finalement j'y reste.

(Rires)

Hum, à titre professionnel vous, est-ce que vous devez suivre des directives juridiques particulières ? Est-ce que heu... vous devez suivre des textes de lois, est-ce que vous devez faire attention au cadre légal ?

Alors... j'ai jamais, comment dire ? Je n'ai jamais pris des notions de droit spécifiquement en informatique. Par contre justement je me suis renseigné sur les bases de données, ou ça c'est légiféré (justement on parlait de la CNIL) et des données qui contiennent les bases de données, ça je sais qu'il y a... Si je dois avoir un travail là-dessus, je dois me renseigner avant parce que il ne faut pas faire n'importe quoi... parce que je suis éthique par rapport à ce que la loi demande pour les bases de données. Mis à part ça pour les données privées quand je réparais dans ce magasin, hum, et ben on faisait signer un papier pour décliner toute responsabilité quand à la perte de ces données par exemple, ou à une mauvaise utilisation en fait. Donc ça nous prémunissait du fait que si on se faisait pirater par exemple, et qu'on vient nous prendre les données des utilisateurs, on était pas responsables. Après juridiquement heu... non y a pas beaucoup à savoir hein...

Quand vous allez voir un client et que vous êtes obligé de rentrer dans son système, dans ses fichiers, ...

Alors ce qu'il y a c'est que l'on signe rien, par contre le client c'est... On pourrait faire une très mauvaise utilisation des données des clients... Ça c'est sûr que là juridiquement c'est encadré : si moi je prend les données personnelles d'un client, que j'utilise son identité par exemple pour... créer des faux documents, pour acheter des choses sur internet avec leurs données bancaires... Là voilà

c'est du vol, c'est du vol d'identité, c'est l'usurpation, c'est... c'est le cadre légal quoi, bon avec les données informatiques. Mais je pense que c'est... ça a juste été transposé de la vie réelle en fait, c'est pas...

Oui, il n'y a pas un cadre légal qui est spécifique au numérique... il y a des directives heu... légales on pourra dire qui se transfèrent par rapport...

Ouai,... ouai... c'est ça.

OK. Hum... Est-ce que, donc toujours à titre personnel par rapport à... heu professionnel pardon, par rapport à cet encadrement juridique, heu en tant que professionnel est-ce que vous avez accès, est-ce que vous pouvez bénéficier d'intermédiaires juridiques, c'est-à-dire des organismes qui pourraient t'aider heu... si vous avez des questions, si un ...

Un intermédiaire juridique ? Non, j'en ai pas en tête. Après heu... bon moi j'ai une assistance juridique si j'ai un soucis mais c'est un truc général. Au niveau de l'informatique est-ce qu'il y a un organisme qui pourrait aider ? Il ne me semble pas... Il me semble pas.

Au niveau des pouvoirs publics ils n'ont pas créé de... ?

Non pas du tout. Il n'y a rien pour aller dans ce sens là quoi... Je pense après il faut peut-être être confronté à un problème juridique pour s'intéresser (rires) donc du coup je préfère dire : je n'ai pas connaissance que ça existe, peut-être que ça existe, mais non. Je...

Très bien. On monte un peu en généralités : qu'est-ce que vous pensez de cet encadrement juridique ? En France ? Au niveau des données et des usages ?

Et ben pour l'instant je trouve qu'il [l'État ?] n'a pas beaucoup de moyens d'actions, et s'il a un moyen d'action, il l'a donné hum... on va dire aux lobbyings qui ont demandé. Les lobbyings qui l'ont demandé, c'est surtout sur les droits d'auteur. Donc tout le monde connaît Hadopi, et si on se renseigne un peu Hadopi maintenant c'est terminé...

C'est-à-dire ?

C'est-à-dire que... ben je sais par exemple il ont pas beaucoup de moyens pour agir, au niveau numérique, ça veut dire si on se fait voler son identité heu... c'est très compliqué hum... c'est à vous de prouver que vous êtes innocent, c'est un peu... y a pas beaucoup de moyens, et on va dire ils sont pas vraiment... je sais s'ils s'y sont intéressés, en tout cas ils ont pas eu énormément de réponse, c'est quand ils ont eu un élément de réponse par exemple pour les droits d'auteur, ils ont créé Hadopi, seulement la technologie va bien plus vite que les gouvernements et les lois, et donc les moyens de... de contourner heu... cette... cet organisme qui, finalement, se permettait beaucoup de choses, c'est-à-dire pour que Hadopi fonctionne, ils devaient avoir accès à... au flux internet personnel, et donc du coup allaient capter toutes les données, ce qui... OK ils ne traitaient que les données qui les intéressaient, mais en fait ils avaient quand même accès à tout et ils pouvaient se permettre d'aller bien plus loin. Mais bon du coup vu que les moyens évoluent vite et que les gens s'adaptent et que les... Toute façon il y a tellement eu... il y a pas eu beaucoup beaucoup de résultat c'est-à-dire il y a eu peut-être trois ou quatre amendes, y a eu vraiment rien par rapport à tous les moyens qu'ils ont eu, donc du coup heu... Donc du coup on va dire que l'État, ou le gouvernement, l'autorité publique a... est très en retard, par rapport à ça et... Très peu de réponses... C'est ça ils ont eu très peu de moyens... Ou ils mettent très peu de moyens

Ils se laissent dépasser ? Enfin c'est pas qu'ils se laissent dépasser c'est que ça va vite heu...

En tout cas pour... pour la, l'aide et l'assistance du citoyen quoi... Pour le contrôle là voilà, pour le contrôle ils essaient de s'y mettre et de... et d'avoir heu... Ben l'État d'urgence permet un peu d'expérimenter tous ces moyens, tous ces outils quoi. Je sais que, voilà ils... en regardant juste les infos nationales hein, hum ils avaient fait la démonstration comme quoi ils avaient des mallettes pour... bien sûr sur le coup de... raison terroristes, mais en gros une mallette heu... ça permet de... ben en se mettant en bas d'une tour d'immeuble, de capter tous les réseaux téléphoniques, de tout le monde sans distinction, de tout enregistrer, de tout analyser, hum... Voilà, comment l'État il met plus pour le contrôle de son citoyen plutôt que de... de mettre des moyens numériques et de faire un... de l'éducation numérique pour arriver à faire quelque chose de bien avec ça.

Et ouai... je sais pas si je déborde de la question avec...

Non, non, non, c'est bien, tant que je ne vous coupe pas tout va bien. On va passer un peu sur heu... Alors c'est pas un thème en soi mais c'est une thématique... vous en avez parlé en plus du fait de se connecter à internet etc., heu est-ce que vous vos outils numériques, à titre individuel, ils sont connectés en permanence à internet ?

Heu mon smartphone l'est. Donc moi j'ai tout le temps mon smartphone et donc je suis tout le temps connecté à internet. Hum, c'est vraiment très très rare où je suis pas connecté.

C'est volontaire ou c'est parce que vous n'y pensez pas... ? Ou pour raisons professionnelles ?

Ben, très peu par raison professionnelle du coup, mais internet c'est quand même tout... enfin ce qui m'a le plus appris sur Terre. Au-delà de mes parents d'ailleurs. J'ai envie de dire je me suis fait ma propre éducation, à travers internet, et mes parents n'ont pas... toute façon on est d'une génération où les parents travaillent, travaillent beaucoup même pour les miens, et du coup les informations que j'ai pu avoir de... donc de ce fait là j'ai... construit mon existence avec internet. Donc je suis tout le temps connecté. Hum, c'est pas... j'ai même pas d'avis par rapport à ça, c'est un fait existentiel.

C'est un fait existentiel ?

C'est comme si c'était normal.

Vous passez beaucoup de temps sur internet par jour ? À peu près en moyenne ?

En moyenne ? Heu... (*silence*) entre deux et trois heure.

Deux et trois heure ? C'est un laps de temps qui a évolué ? Vous passiez plus ou moins de temps avant ?

Ha ouai... ouai, ouai, ouai je... (*silence*) Bon on va dire les jours où je travaille c'est deux, trois heures, et le week-end ben... s'il pleut, ça va être constant quelque part. Même si je suis avec une amie on va regarder des séries sur internet, donc quelque part c'est utiliser internet. Voilà, donc ça a remplacé la télé, dans le principe c'est toujours regarder un contenu, dans l'autre on le choisit. Voilà. Donc heu... les pubs ça se contrôle, voilà. Mais oui je suis tout le temps connecté...

Répétez-moi juste la question ?

Hum, si vous vous connectez plus à internet qu'avant ?

Ouai... Ben quand j'étais plus jeune, j'étais féroce... Féroce surfer sur internet, et je jouais aussi beaucoup. Donc l'outil était utilisé à travers le jeu. Internet à travers le jeu, internet à travers la source de connaissance, hum... C'est comme ça que j'ai découvert toute ma musique, j'ai écouté beaucoup de musique, donc tout ça...

Oui sous plein d'aspect en fait ?

Tout ça ça prend beaucoup de temps. Il y a eu... Après y a eu une phase où... justement il y a eu un genre d'overdose de jeu, ça a commencé par ça. Parce que j'étais un grand joueur addict, un *nolife*, pendant quelques week end on va dire, et y a un week end où ça s'est mal passé, ou j'étais tellement fatigué, j'avais tellement joué, tellement d'effort de concentration que mon esprit on va dire il a lâché quelques minutes, mais suffisamment pour me faire assez peur pour ne plus jouer après pendant 10 ans.

Donc vous... vous ne jouez plus aux jeux vidéos ?

Alors par exemple je joue très peu aux jeux vidéos, ça m'arrive encore de temps en temps mais vraiment sous un aspect beaucoup plus ludique et pas du tout dans la performance et... voilà. Hum... il y a eu ça et après aussi... j'ai arrêté de surfer tout le temps dans le sens source de connaissance, parce que ça demandait aussi beaucoup de recoupements donc ça demandait beaucoup d'énergie aussi et puis ça... au niveau social, il me manquait... J'ai fini par déménager, ça ça a été crucial aussi c'est que... hum... j'ai pas eu internet dans mon nouveau logement, et... ça ça m'a fait un grand bien aussi, du coup...

Une coupure ?

Ouai, une bonne coupure d'internet, alors que je me rappelle... et du coup heu... j'ai commencé à sortir et du coup à préférer le rapport humain qu'au rapport avec la machine, parce que j'avais aussi testé les *chats*, discuter aussi avec des gens qu'on verra jamais, de façon informelle, et des fins

formelles, mais finalement sans réalité humaine quoi, donc avec le temps aussi, avec le contraste que j'ai vécu aussi c'est que je me rend bien compte que... un discours sur un *chat*, ben c'est beaucoup plus pauvre qu'un discours dans la réalité, c'est que en résumé, ce qui pourrait être résumé en une minute de discussion dans la réalité peut prendre trois heures sur internet. Donc heu... donc ça ça a beaucoup équilibré donc du coup je passe beaucoup moins de temps qu'à l'époque. Je pense qu'on peut dire que je passais 6 heures par jour connecté à internet, à jouer ou à... en plus de travailler à l'école quoi hein... donc ça représentait toute ma vie d'a... après l'école.

OK. Vous parliez de *chat*, vous avez déjà été sur Chatroulette ?

Ha ouai... parlons de Chatroulette.

C'est juste pour savoir heu...

Chatroulette, en résumé c'est... ça donne l'opportunité à tout un chacun de regarder une heu... En gros ça mutualise les *webcams*, et heu...

Oui je connais le principe...

Ben le principe du coup heu... quoi dire ?

Qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que ça...

... Ben ça permet à une énorme majorité de mecs seuls de pouvoir s'exhiber dans des moments d'intimité heu... Moi ça me fait sourire quoi... Que... Parce que juste je pense que c'est des mecs très très seuls, et c'est hallucinant de voir la proportion de mecs seuls qui sont connectés à internet.

On peut se poser la question ouai en regardant Chatroulette de... du bienfait d'internet pour le particulier qui a pas été éduqué à ça et... et qui doit... Ces mecs-là ça me fait penser aux gens qui justement, internet les a privé de rapports humains.

Et du coup ils essayent désespérément de...

Désespérément d'être quelqu'un ouai, en fait. Et... qu'est-ce que qu'on se sent exister quand on est en train de se branler...

(Rires)

OK.

Voilà.

Et au niveau des réseaux sociaux, est-ce que vous êtes inscrit vous sur des réseaux sociaux ?

Alors, Facebook...

Hum ?

Et bon les réseaux sociaux, en fait je suis inscrit sur Facebook, après un professionnel qui s'appelle LinkedIn, LinkedIn ouai, heu... Je suis inscrit aussi... Twitter donc je m'en sers jamais et je suis sur Google + parce que j'ai pas le choix, hum... Après bon j'ai été inscrit sur différents forums dans ma vie quoi mais... mais c'est pas suivi. Si je suis inscrit sur un réseau social d'échange de biens, enfin de services, donc d'échange de compétences, sans argent justement, bon c'est le balbutiement aussi et on se rend bien compte que... sur ce site en fait que l'argent finalement c'est pas plus mal, parce que ça permet de... de parler beaucoup plus simplement et de... on va dire que c'est une donnée qui me permet de la comparer à beaucoup plus de choses donc je vais avoir peut-être un prix beaucoup plus juste...

Une valeur heu...

... parce que une heure en train de déménager, hum, une baraque et une heure en train de... de faire un massage, c'est pas la même... et que... sur un site comme ça voilà, c'est une heure pour une heure, et voilà, par exemple. Mais sinon je suis pas inscrit heu... En fait on s'inscrit sur les réseaux sociaux qui nous correspondent, et bon les réseaux sociaux on va dire c'est des forums, et on trouve toujours un forum qui nous correspondent suivant les informations qu'on veut avoir, par rapport à une communauté. Donc cet esprit de communauté, il est réel, quand on s'inscrit sur un site comme ça

parce que... si c'est dans un but précis, ça rapproche les gens. Voilà. Facebook c'est un truc très général, du coup heu... ça les aide pas for... ça aide pas forcément à se concentrer sur un truc essentiel et précis. Ce que internet a amené, c'est heu... une profusion de... de distraction, qui empêche de se construire, et du coup moi j'ai beaucoup surfé sur internet, je me rend compte que j'ai... je peux avoir une idée sur beaucoup beaucoup de choses, par contre je suis spécialiste en très peu de choses, dans ma vie réelle quoi. C'est-à-dire que on ne peut pas être tout, et c'est ce que internet pourrait faire croire. Voilà.

Et du coup il y a différents... différents... je sais pas trop comment le dire heu... différentes profondeurs d'usages heu... lorsqu'il y a une finalité à l'usage, ou lorsqu'il y en a pas ? Par exemple vous dites que Facebook c'est un peu... on sait pas trop ce qu'on y fait... que par rapport à des endroits sur des forums ou y aurait vraiment une finalité et des groupes... Je sais pas est-ce qu'il y a une distinction à faire par rapport à ça ?

Ben je pense, une très grosse, parce qu'y a l'internet loisir et l'internet outil, et heu... et je pense qu'il y a beaucoup beaucoup de gens où c'est l'internet loisir presque qu'exclusivement, et... et donc oui ben quand on veut se... s'informer sur quelque chose de précis, on peut y arriver sur internet, maintenant il faut... ça demande une éducation à ça aussi parce que... hum moi j'ai beaucoup de mal à pas cliquer sur un lien qui va m'envoyer sur un autre sujet d'information, et ça me demande un effort de rester focalisé sur quelque chose.

OK. Heu est-ce que... je vais vous dire des... des mots-clefs, par rapport aux réseaux sociaux, aux échanges et aux interactions sur internet, vous me dites ce que vous en pensez ?

Ouai.

Très brièvement, en deux trois mots...

J'adore...

Partage ?

Partage heu...

Très brièvement, oui... non... quelle modalité ?

Oui... quelles modalités... le partage c'est... internet c'est... c'est ça... c'est ce mot c'est exactement ça... internet c'est le partage.

Échange ?

Internet.

Interaction ?

Internet. En fait tous ces mots-là ça regroupe internet en fait.

Ben il peut y avoir internet sans interaction non ? Sans échange ? Sans partage ?

Mais moi c'est vraiment ce que... Si on parle du numérique, et si on reste dans cet esprit de... Ouai du digital, du numérique, quand on... tous ces mots-là, ce qu'on a mis en place, c'est... internet c'est le support, et c'est pour faciliter tout ça. Le partage, les échanges, l'interaction...

Collaboration ? Participation ? Est-ce que vous en voyez d'autres ? Un mot-clef qui qualifierait cette grande chose ?

(Rires). J'étais super curieux de voir ce que ça allait donner, mais là vous me séchez... *(rires)*.

Pardon. C'est pas grave. Mais du coup par rapport à ces mots-clefs, heu... Qu'est-ce que vous pensez du discours ambiant heu... qui utilise ces mots-clefs, et les usages heu... de masse, qui pourrait y en avoir ? Est-ce que c'est pertinent ?

Alors, ce dont on se rend compte, c'est que... on parle de Facebook hein, le principal outil de partage de notre génération, mais bon on se rend compte que... qu'on partage beaucoup de choses heu... Hum... qui sont pas forcément utiles ou constructives... on partage heu... on va dire

l'autocensure ambiante, hum, alors heu... On partage surtout la peine qu'on a pour certaines choses, notre engagement, mais heu...

Beaucoup de choses futiles ?

La majorité, la majorité c'est quelque chose de... qui sert à rien, au quotidien, pour tout le monde quoi... C'est le loisir mais... même pas un loisir constructif c'est... en fait, je pense que du coup c'est la télé, c'est devenu la télé de nos jours, en fait. Ce que le vice de la télé d'autrefois, où on était abrutis devant, et ben ça a remplacé ça et on se rend compte que... qu'avec tout ces mots-là que oui ça facilite tout ça, mais justement on se rend compte que ben si l'humanité n'a que ça à partager, c'est un peu triste, j'ai envie de dire on va essayer de pas y penser quoi... Mais c'est vrai que c'est ça. C'est ça de se rendre compte que... on pourrait faire beaucoup mieux en fait (rires).

Un dernier mots-clef ? Voyeurisme ?

Voyeurisme... Ha ça c'est intéressant. Hum... En fait le voyeurisme heu... Moi je vois un peu comme le mauvais côté de la curiosité, et on va dire que si c'est devenu un besoin irrépressible, ben on va appeler ça voyeurisme, mais sinon pour moi c'est de la simple curiosité. Et heu, j'ai envie de dire par rapport à ça exhibitionnisme, et heu... et donner en pâture son... ce que l'on est quoi... Et Facebook ben voilà, quand on... quand on poste plein de photos des *selfies* ben voilà, y a déjà des études qui ont été faite hein, c'est qu'on se sent vraiment seul et qu'on cherche à plaire et que... et qu'on s'aime beaucoup et qu'on a des problèmes narcissiques. Donc heu... oui ça... Quand on me dit voyeurisme et qu'on me parle de numérique, ben y a l'exhibitionnisme aussi quoi. Il y a l'offre et la demande, donc j'ai envie de dire heu... ça perd son... peut-être son mauvais sens, vu que c'est générationnel et que... qu'on vit avec et que... qu'on en use et qu'on en subit et que...

C'est une forme d'interaction qui se banalise ?

Voilà... c'est un peu ça. Après voilà y a toujours d'autres niveaux, chaque personne est différente, il y a des gens qui n'ont pas Facebook. Hum... il y a des gens qui n'utilisent pas de smartphones, y a des gens qui... qui brûlent leurs papiers d'identité, et voilà...

Ça fait d'eux des exclus ?

Heu... ceux... après c'est des comportements marginaux, hein ? C'est clair que c'est des comportements marginaux, j'en ai, j'ai les miens, on va dire, c'est comme on le voit quoi... C'est... soit on s'exclut, soit ok on a ses particularités, cette identité, mais ça n'empêche pas d'aller vers l'autre et voilà donc... C'est qu'est-ce qu'on en fait quoi... Je veux dire, voilà, c'est... y a d'autres... voilà... d'autres pratiques... on peut faire une pause ?

On fait une pause, si vous voulez.

Ouai...

Pause de 20 minutes.

Donc, on reprend, on parlait un petit peu des réseaux sociaux, ce qui suit c'est un peu en lien, c'est ce que j'appelle la mise en scène de la vie quotidienne. C'est-à-dire est-ce que heu... dans la vie de tous les jours, alors là sans forcément parler des médias numériques, dans la vie de tous les jours, au niveau de vos relations sociales, etc., est-ce que vous faites attention à votre image, et au regard des autres ?

Hum... mon rapport à l'image...

Votre image....

Ouai, ben du coup heu... bon alors ça ça va peut-être être un problème pour moi, hum... On va resituer quand même par rapport à ce que je suis. Ben y a dix ans de ça, j'avais plutôt le look d'un punk à chiens sans chien... Hum... et avoir l'air un peu glauque plutôt que respirer le bon air et voilà.

Hum plus jeune encore j'avais des dreadlocks, alors ça a commencé avec cette image-là, donc heu... L'image, maintenant que je trouve que c'est quand même assez important, justement parce que socialement, quand on a rien, quand on a l'air en plus, qu'en plus on a rien on a l'air marginal, donc heu... voilà. Quand on a rien faut pouvoir faire des concessions sur ce qu'on dégage et peut-être pour essayer de s'insérer dans une masse pour... pour pouvoir survivre ou même juste exister quoi.

Bon alors maintenant, ce que le numérique a amené là-dedans, heu bon ben si on regarde les sites de rencontre, les Facebook et les médias numériques, hum... c'est devenu heu... comment dire... ben primordial en fait. Et on se rend bien compte... je sais pas une application comme Tinder, les photos qui ont pas l'air travaillées, enfin y a beaucoup moins de chance que vous cliquiez, que vous approuviez, que vous les sélectionniez, par exemple. Donc... du coup l'image c'est devenu le centre du monde pour beaucoup de gens.

Alors c'est important pour moi... mais heu... mais je vais essayer de contrôler ça pour heu... pour pas que ça devienne un problème de tous les jours quoi. Et moi je l'ai soldé assez facilement c'est que j'ai une seule photo sur Facebook, c'est la même depuis cinq ans, avant ça j'en avait une autre, que j'avais pendant cinq ans donc en tout sur Facebook y a deux photos de moi hum, et la dernière que j'utilise d'ailleurs pour tous les sites de... sociaux, c'est une photo de moi un peu floutée, et donc numériquement mon image est très très très pauvre, par rapport à une adolescente de seize ans heu... enfin voilà quoi qui heu... qui change. Donc générationnellement je pense que les utili... enfin... l'image est devenue quelque chose de très important et encore plus pour les générations qui sont vraiment nées dans les réseaux sociaux.

Ça a un impact dans la vie de tous les jours ?

Dans la vie de tous les jours, complètement. C'est-à-dire que...

Hors des réseaux ça a un impact ?

Ben je pense que ça a un lourd impact, hum... parce que c'est... comment dire... c'est l'image épurée de tous les moments tristes, voilà généralement on ne poste que les photos les meilleures de soi-même, et en fait on va privilégier être bien numériquement qu'être bien dans la vie réelle. Voilà donc heu... La question d'origine c'était ?

L'image... est-ce que le fait de gérer son image sur les réseaux sociaux et en ligne, est-ce que ça n'a pas un impact sur l'image qu'on... qu'on donne de soi dans la vie de tous les jours ?

Ouai... ben j'en cherche d'autres... hum...

Vous faites attention à l'image que les autres donnent d'eux ?

Heu... haha.. On va dire que... avec le vécu que j'ai eu, quand j'ai dit que j'étais punk à chien, quand je me retrouve avec un punk en face de moi, heu je vais pas être le même que quand j'ai quelqu'un avec une chemise en face de moi. Quand je dis le même c'est heu... c'est les préjugés, c'est comme ça qu'on fonctionne tous, on va plus faire confiance, enfin... instinctivement je veux dire, culturellement, à quelqu'un qui donne une image de lui propre, avec une hygiène, hum quelqu'un qui a peut-être plus de vocabulaire pour mieux s'exprimer, sur toutes ces constantes, que... qu'on a pour estimer quelqu'un, et du coup l'image, c'est la première information. Après, qu'est-ce qu'on en fait, c'est propre à chacun de je pense et... Donc, je prend l'image comme une information, je la met pas plus haut qu'une autre, mais c'est vrai qu'avec le vécu je... voilà je... j'adapte on va dire ma personnalité, ou certains codes sociaux pour...

Donc oui l'image est très importante, maintenant numériquement... c'est pareil, quand je... je répare les ordinateurs des particuliers, je me rend bien compte que des gens des fois ont des centaines de photos, d'un même événement, et qu'à la fin l'image, enfin l'événement en lui-même, on a l'impression qu'il a pas du tout pu être vécu, parce que la personne déjà qui a pris l'appareil photo a fait que ça. Et au final l'image, enfin dans ce cas-là, elle devient inutile et noyée dans une autre image quoi.

Il y a un rapport quantité/qualité ?

C'est ça... c'est que maintenant l'image on en a énormément. On est hyper-stimulés visuellement, l'image des autres renvoie à un million de codes, de préjugés, d'idées préconçues, et donc du coup c'est... enfin voilà c'est, le numérique a rendu ça aussi... plus normal à ces heures de juger les gens à travers l'image qu'ils donnent quoi... Et malheur à ceux qui savent pas prendre un selfie, et à sourire correctement quand y se prennent en photo et malheur aux timides et aux introvertis quoi... Tous ceux à qui leur sourire leur donne des airs heu... comme à moi, moi ça me donne l'air satanique les photos (rires). Horrible. Voilà.

Vous avez anticipé... vous prenez des *selfies* vous ?

Heu... alors... mon téléphone en contient, et je me rend compte que moi aussi je fais des *selfies*. Et... mais je pense que c'est lié à tout le monde qui a un smartphone, avec un appareil photo, à un

moment donné, fait un *selfie*.

Alors quand je regarde mes photos, et on va dire sur un an, je me rend compte qu'il y a quand trois ou quatre fois où j'ai pris... j'ai pris une dizaine de *selfies* quoi. Donc ça m'arrive aussi. Mais heu... voilà après ça reste très ludique... Ça part vite en grimaces ou en tout cas c'est rigolo quoi, pour le délire plutôt qu'une utilisation quotidienne parce que du coup aucun, mais aucun de ces *selfies* finit sur un réseau social.

Oui voilà c'est là où je voulais en venir...

Aucun d'eux. Peut-être que je fais rigoler une ou deux de mes copines, voilà, de temps en temps.

Très bien... On passe à un autre point, heu vous en avez parlé tout au début, heu... c'est la question... c'est ce qui concerne la question de la donnée, qui on l'a vu heu... est, ou semble centrale en tout cas, est-ce que... est-ce que vous vous sentez concerné vous en tant que professionnel, d'abord, par la protection des données ?

Alors hum... normalement, je me sentirais très concerné. Dans le sens où, si mon activité marchait du tonnerre, j'aurais à constamment, on va dire les données d'une centaine de personnes, c'est-à-dire contenu, photos, heu... pas les mots de passe forcément hein, mais j'aurais aussi les mots de passe, parce que j'utiliserais ces machines, donc quelque part ils seront notés et inscrits, donc c'est des données très sensibles, à ce niveau-là j'aurais pris des protections heu... en conséquence. C'est-à-dire chiffrer toutes ces données-là, les mettre ailleurs, et pas les rendre accessibles, et sécuriser mon appartement en conséquence aussi, parce que voilà c'est bien des les protéger virtuellement, mais si vous vous faites cambrioler... Donc en tant que professionnel je me sentirais très concerné parce que j'aurais la responsabilité de données de particuliers qui... ça a une grande valeur, que ce soit pour... surtout pour les pirates au final... qui pourraient avoir... parce qu'on pourrait pirater leur identité, finalement c'est ça, la donnée identitaire qui devient... qui devient une valeur marchande.

OK. Et à titre individuel, est-ce que vous vous sentez concerné par ça ?

À titre individuel ? Alors... hum... ouai... du coup c'est assez personnel, mais heu...

Si...

On va épurer... Quand on a une vie de curiosité, on s'intéresse à beaucoup de choses, dans plein de domaines différents, et qu'on ait une moral ou pas, par rapport à... moi par exemple j'en ai une... je ne fait pas de mal à autrui, voilà c'est ma morale, donc dans toutes mes curiosités y a des choses qui sont peut-être dans des flous juridiques, ou... ou peut-être justement qui sont devenus par exemple illégales, même si je les ai fait à une époque ou c'était légal, le fait que ça devienne illégal, et que c'est une donnée de ma vie personnelle, que si elle était captée, et elle pourrait être largement captée si on m'avait mis sur écoute, si mes fournisseurs d'accès ont stocké mes flux internet, y a beaucoup de mes flux à l'époque où je me protégeait pas, qui auraient pu être captés et que j'ai pas conscience de ça.

Donc la donnée au point de vue particulier je pense que c'est quelque chose dont tout le monde devrait se poser la question, parce qu'on se rappelle à l'époque où il n'y avait pas d'informatique, en 1945, quand il a fallu fiché les gens, et avoir leurs origines, y avait déjà des dossiers papiers, on a fait des listes, avec une particularité voilà de... religieuse, de mœurs, n'importe, c'était noté quelque part, et on a fiché ces gens et on les a exclu, de toutes les manières qu'ont a connu, et ben... j'ai envie de dire, pour quelqu'un qui est curieux, il a beaucoup de chances de finir sur beaucoup de listes, et le jour où on est sur la mauvaise liste on l'est quoi... Voilà. Donc la donnée elle est numérique de nos jours, c'est que rien n'est oublié, quelque part tout est inscrit numériquement, si on l'a mit sur le numérique hein je dis bien... parce que quelqu'un qui n'utilise pas le numérique n'est pas concerné, et encore. A travers ses liens, on peut toujours, ouai bon bref, ça devient quand même beaucoup difficile. Mais du coup, voilà : tous les gens qui utilisent le numérique et qui sont curieux à travers le numérique, quelqu'un qui cherche sur internet et qui...

Le téléphone d'Aurélien sonne...

Et du coup voilà on parlait de liste, donc heu... faut pas être sur la mauvaise liste, et que voilà ben du coup faut savoir se protéger, et ça demande aussi des compétences à s'intéresser mais faut déjà être conscient du problème, parce que le numérique a rendu l'oubli impossible, et même si la qualité de l'information qui est stockée est pas toujours heu... véridique, il y a... plus on met d'information, plus on donne des moyens à un organisme de contrôle de recouper nos informations pour vérifier ce

qu'il se passe, parce que c'est vrai que... internet au niveau de la donnée, quand on utilise internet ça a pas forcément d'implication dans la vie réelle, ça peut être juste de la curiosité, et ça reste très flou quoi... Mais heu... voilà si quelqu'un recherche... je parlais d'AOL avant, si quelqu'un recherche dix fois par jour du contenu pédophile, c'est quand même plus indicateur que quelqu'un qui ne l'est pas quoi... Voilà donc... c'est flou et en même temps ça peut être très efficace si... Si on demande, on pose la question, si on fait un sondage je pense, on demande à la population, qu'est-ce qu'on fait à des gens qui cherchent dix fois par jour du contenu pédophilique sur internet, si y a 80% qui vous dit il faut tous les pendre, on va finir avec un génocide. Alors que dans la réalité c'est peut-être... je vais peut-être paraître horrible en disant ça mais c'est peut-être des gens qui contrôlent certains phantasme et ils utilisent du contenu... Alors, ils sont pas... ils font partie de la machine par rapport aux gens qui proposent le contenu, mais si y a rien qui se pratique dans la vie réelle et que ça reste dans l'esprit, même si ça semble pervers à beaucoup de gens, si y a pas d'action dans la vie réelle, mon dieu qu'ils restent où ils sont et voilà. Je veux bien qu'ils vivent si ça reste que dans leurs têtes quoi...

Très bien... Vous... vous utilisez des stratégies de protection des données pour vous ?

Et bien... VPN, alors le VPN bon... si ça dit rien à personne...

Si si, je connais...

Ouai bon du coup heu...

À chaque utilisation, à chaque fois que vous vous connectez ?

Alors heu... bon... Là en ce moment, non, j'utilise pas, mais quand je télécharge, par exemple...

Ça peut-être sensible donc vous n'êtes pas obligés de répondre si vous voulez...

Ouai non mais télécharger... (*rires*) Un français sur deux le fait...

Ouai je télécharge (*rires*) attention je revendique... du contenu... (*rires*) avec des droits d'auteur... bon, fini la partie rigolade. Mais, voilà c'est... ça devrait être systématique. Alors maintenant, si on

dé-zoomer un peu encore, chaque fournisseur de VPN est légiféré aussi sous un État, que c'est utile de... très utile d'en avoir un, très utile de l'utiliser tous les jours, mais même moi qui prône la sécurisation de la vie privée j'en utilise pas tous les jours. Mais c'est vrai que quand heu... si on se trouve face à une marginalité, peut-être pas acceptée par la société, c'est peut-être plus utile de se protéger de ça. Après tout peut devenir une marginalité pour demain, et voilà. En fait on est... soit on décide d'avoir peur, et on a peur, soit on décide de pas avoir peur et d'accepter les choses comme elles viennent quoi.

Là en ce moment je suis en phase d'acceptation des choses comme elles viennent (*rires*)... parce que même si j'ai pu être marginal, aujourd'hui je suis quand même bien inséré dans la société, j'ai un CDI, un 35 heures, et heu je suis bien content de l'avoir pour le coup.

Et du coup VPN, d'autres stratégies ?

D'autres stratégies ? Ben en fait la stratégie initiale c'est : qu'est-ce qu'on y met ? Hum, ça a rien à voir, mais... j'ai lu un petit bouquin qui s'appelle *Les quatre accords toltèques*. En résumé c'est heu... ce qui est important c'est ce qu'on sort de sa bouche, qu'est-ce qu'on y fait rentrer. Et on va dire que ce qu'on met sur internet c'est un peu ce qui sort de notre bouche, et ce qui sort de notre tête. Donc il faut savoir qu'est-ce qu'on veut être, et savoir les conséquences de ce qu'on veut être. Donc si je suis un militant radical d'extrême gauche ou de droite, j'ai tout intérêt à protéger ma vie privée... enfin... parce que j'ai de très fortes chances d'être surveillé. Voilà.

Moi ce que je mets sur internet, c'est des informations... on va dire heu... ludiques. C'est-à-dire que par exemple je poste de la musique. C'est très rarement politique, et si ça l'est, on va dire c'est sur les grands scandales de données, justement. Donc heu... voilà. C'est surtout qu'est-ce qu'on y met, et si on veut penser à se protéger, qu'est-ce qu'on recherche, et quelles conséquences ça peut avoir de savoir par exemple de... Rien que ce qu'on recherche c'est une information. Il faut se dire que quand... quand on fait ça, on fait une action, et cette action crée une identité par rapport à l'interaction numérique qu'on a. Donc heu... c'est toute une réflexion en amont qu'on devrait avoir quand on utilise internet, et ce qu'on y fait.

Franchement moi je pense que sur internet je donne une image de quelqu'un peu engagé politiquement, qui aime beaucoup la musique, hum... je partage pas ma liste d'amis donc on peut pas savoir que j'ai beaucoup d'amis ou pas... Donc heu... allez, il y a mon numéro de téléphone sur

Facebook mais personne le voit, hum... qu'est-ce que je partage ? Pas grand chose, c'est très lisse. C'est... mieux vaut être lisse.

Très bien, très bien. Hum... on reste dans ce champs de la donnée, sur un autre aspect, je suppose que vous connaissez ce qu'on appelle le *big data* ?

Ouai...

... on en parle implicitement depuis toute à l'heure... Hum... comment vous définiriez cette expression qu'on emploie un peu à tout va ? Le *big data* ?

Ben en fait, *big data* c'est heu... enfin pour moi... c'est pour décrire le fait de pouvoir capter beaucoup plus de données qu'on peut en traiter. Et c'est pour ça que l'information c'est... tout et son contraire mais... au jour d'aujourd'hui, on n'a pas les moyens de traiter toute l'information. Alors du coup, quand on cherche à cibler quelqu'un, on y arrive, mais heu...

C'est le stockage de masse quoi ?

Voilà c'est du stockage de masse et je pense qu'il y a énormément d'informations qui sont noyées dans d'autres, et qu'on a pas les moyens de... d'avoir. Et... on va dire que c'est... il y a toujours l'impermanence des choses et je pense que ces *big data* vont devenir des... heu... des big problèmes parce que... parce qu'on va pouvoir les exploiter et que des petits malins vont trouver les informations pour faire élever certaine conscience, ou en stigmatiser d'autres et... Et bref... Tous les gros sites, Google, Facebook, tout ça ont des *big data*, et ils sont assis pour eux sur des mines d'or, en fait, mais c'est juste qu'ils n'ont pas encore la pelleuse pour aller le chercher quoi... Ça fait peur, mais en même temps c'est... c'est ouai c'est tellement flou encore... On a pas encore les conséquences. Vraiment on a pas encore les conséquences.

Peut-être dans d'autres pays où ils subissent des guerres et tout, ils ont des aperçus, mais tous les... les français d'ailleurs ont vendu des systèmes de captation de données à certains pays, hum... je pense que même si ces pays les acquièrent, ils peuvent avoir heu... ils vont pouvoir stigmatiser certaines personnes mais c'est pas encore super efficace, c'est encore du balbutiement et ils paient très cher pour quelque je pense qu'ils n'ont pas encore les moyens d'utiliser vraiment.

Du coup vous me l'avez dit aussi toute à l'heure, mais pas forcément sous la même forme, est-ce que vous utilisez les données en *open data* ? Vous m'avez parlé de logiciels libres, etc.

Alors est-ce que moi j'utilise l'*open data* ? Hum... En fait je m'adapte un peu à toutes les situations. Quelqu'un qui utilise Ubuntu heu... ben je vais lui faire mon document avec Open Office. Donc je vais utiliser ça heu... pour que ce soit parfaitement... enfin... toute la structure de Word va m'embêter. Voilà ce sera fait directement avec Open Office et ça sera exactement pareil quand il va l'ouvrir chez lui quoi... Et donc heu... Enfin...

Du coup *open data* j'entendais plus cette stratégie institutionnelle de rendre les données publiques, qui sont forcément dans... qui sont normalement produites par des institutions... etc.

Ok ok ouai

Pour l'utilisation de ces données publiques, qui sont mises à... en transparence sur des serveurs etc., comme la mairie de Montpellier a essayé de...

OK. L'*open data* dans le sens administratif, dans le sens des pouvoirs, je suis totalement pour. Parce que c'est eux qui font... qui contrôlent notre quotidien, donc savoir ce qu'ils font, heu je suis tout à fait pour quoi... Savoir que... je sais pas heu... untel a un poste où il gagne 4000 euros mais en fait il est là deux jours par mois, toutes les dérives en fait, tous les... c'est la censure du peuple quoi...

Une espèce de contrôle par la transparence ?

Voilà. J'ai envie de dire c'est... c'est ça l'*open data* au niveau administratif c'est essentiel. Mais le truc c'est que tant qu'il y a des gens qui estimeront qu'on ne doit pas savoir des choses, parce que ça risquerait de les impliquer dans des responsabilités et des conséquences... Je sais pas moi je pense à notre politique extérieure quoi. C'est-à-dire que moi je serais super curieux d'avoir leurs données... Enfin c'est secret défense mais je veux dire rien que leur données de vie quoi... Même si c'est juste structurel quoi. Rien que ça. Tout ça quoi. Ça serait fantastique... Donc heu oui ça pourrait permettre à... aux concitoyens de... de savoir. Hum je sais pas moi... quand je pense à ça, je pense

surtout à comment ça se passe dans les pays plus au nord, les pays nordiques, où voilà c'est... y a... les abus des politiciens par exemple sont inexistantes parce que il y a un vrai engagement dans ce sens-là quoi. C'est-à-dire ils payent tous leurs notes de frais, ils se font rembourser, il y a un contrôle drastique quoi. Et ils font ça avec conviction donc heu... et ça marche. Donc moi quand j'apprends aux infos heu... enfin voilà c'est à partir de l'*open data* qui arrivent à avoir ça, ces informations, ils arrivent à avoir les notes de frais et tout ça. C'est quand on voit ce qu'ils dépensent, enfin voilà. Donc l'*open data* ouai, je suis totalement pour et... je trouve que ça manque beaucoup à... beaucoup au monde quoi.

OK. Ensuite pareil on en a parlé, on arrive au bout là, donc on a forcément... certainement déjà abordé certains points, heu... Qu'est-ce que vous pouvez me dire de ce qu'on pourrait appeler le marché de la donnée ?

Et ben... J'ai envie de dire que ceux qui le pratiquent ils gagnent beaucoup de sous...

Le marché de la donnée ? Hum... Ben c'est le pain quotidien de toutes les grosses boîtes. C'est... vu qu'ils font des fichiers avec leurs clients, par exemple savoir que telle personne a ce numéro de téléphone actif, habite à cette adresse, que elle consomme telle ou telle chose, hum... Et ben... et ben du coup heu... c'est une valeur marchande énorme. Et je crois que la première entreprise qui vend ces données c'est La Poste.

En France ? Médiapost oui... C'est une sous-filiale de La Poste...

Voilà donc c'est... Donc La Poste vend ses données... (rires) Hum... Voilà donc c'est... Le marché de la donnée c'est... Ça c'est le côté émergé de l'iceberg, mais il y a surtout du vol de ces données en fait. Et on pense à... enfin je sais pas... à des piratages dans des... des grands sites en ligne, World Of Warcraft ou ce genre de choses où toutes les données des utilisateurs sont piquées et revendues, avec des numéros bancaires, enfin j'imagine mais enfin c'est... c'est récurrent quoi c'est... Donc le marché des données, autant en légal qu'en illégal, c'est un truc qui rapporte énormément d'argent à beaucoup de gens quoi...

C'est quoi qui donne de la valeur à une donnée ?

Qu'elle soit... hum... La principale valeur je pense c'est heu... la date. C'est-à-dire quand... comment dire ? La nouveauté de la donnée. C'est-à-dire que pirater une base de donnée, il faut qu'elle soit à jour en fait. C'est ça qui est très important. Parce que même si il y a des données fausses dedans, il y a quand même beaucoup plus de chances qu'il y ait des données heu... réelles et qui soient justement de valeur. Par exemple là maintenant je pense à Netflix. Ils se sont fait pirater leur base de donnée et tous les comptes utilisateurs. Alors on pouvait acheter des comptes Netflix à... Par exemple... ça coûtait... au marché noir ça doit coûter un dollar, un compte Netflix. Derrière des gens qui le vendaient à cinq, puis d'autres à dix. Donc ça rapportait déjà beaucoup d'argent à tout le monde, mais au bout d'un moment on se rend bien compte que on achète un compte, mais ben d'un coup heu... ben déjà il marche pas, faut en redemander un autre. Et en fait, la base de donnée a déjà été revendue peut-être plusieurs fois, les utilisateurs se sont rendus compte qu'ils se sont fait pirater, ils ont changé leur mot de passe, la donnée n'a plus de valeur. Elle avait une énorme valeur au moment du vol, et plus le temps passe, plus cette donnée perdait son... sa valeur marchande...

OK. Hum... Là on arrive au bout, c'est donc les petites dernières questions sans forcément de... qui rentrent pas forcément dans une thématique particulière... Qu'est-ce que vous pensez de la dématérialisation des procédures administratives ? Ce qu'on appelle dématérialisation en fait heu...

Alors je pense au papier : plus de papier, moins d'arbres coupés. Pragmatiquement. Hum... après vu que c'est pas au point, je pense à mes rapports à la CAF, par exemple, où une fois sur deux on n'arrive pas à rentrer... les rentrées d'argent par exemple, galérer avec ça. Si moi je galère en tant qu'informaticien, j'imagine le papi, la mamie... Il y a encore un truc où c'est bien, mais toute la population n'est pas du tout au point, et heu... et que ben ça va un peu trop vite par rapport à l'adaptation de la population aux outils numériques. Donc je suis 100% pour, mais... mais ouai c'est pas au point. Ni du côté administratif, ni du côté des utilisateurs pour certains quoi. Donc heu...

Et du coup vous invoquez le motif écologique, c'est le premier motif que...

Le truc c'est que le numérique c'est quand même la... Il faut reconnaître que c'est quand même pour ça que c'est créé à la base, c'est pour simplifier les échanges. Et ne pas avoir à faire une lettre, la donner au facteur... OK, y a moins de gens qui vont avoir du travail, d'accord, c'est une destruction

nette de l'emploi. Mais, quand on voit l'importance de la forêt, et la consommation de papier mondiale, et du coup la suppression de tous ces courriers, parce que c'est un volume... Quand on parle de la population... heu... remplir sa déclaration papier, la renvoyer, c'est énorme quoi c'est... Enfin bref, rien que pour voilà, si on dé-zoome ça, ça a un énorme avantage.

Et du coup si on dé-zoome encore un petit peu, est-ce qu'on ne pourrait pas voir que le fait heu... le coût de production des outils en terme environnemental, le fait qu'il faut des satellites, le fait heu...

Alors, si on repensait aux choses comme j'aime bien les penser, hum... Il n'y aurait pas l'obsolescence programmée. C'est-à-dire que... là maintenant il serait grand temps d'avoir un appareil, parce que du coup on arrive à faire de la haute technologie maintenant, mais un appareil qui dure vingt ans, et que OK, maintenant c'est bon on peut écouter de la musique, on peut regarder des films, enfin on peut tout faire maintenant avec l'outil, on est arrivé je pense à maturation qui est là quoi... Après toute la merde qu'on a fait, parce que du coup l'obsolescence programmée, de changer tous les appareils, ça a créé une pollution énorme, ça a créé des conflits planétaires, enfin... y a des gens qui... des enfants qui triment en Afrique pour que dalle, pour... bref... heu... voilà... Si... Enfin ça fait bien que tout le monde ait son appareil numérique, qu'il puisse envoyer et recevoir de l'information, mais ça a quand même... si y a pas ce truc de contrôle derrière. Si y a pas ça, ça reste reste merveilleux. Un outil magnifique. Voilà. Donc la dématérialisation des échanges avec les administrations, c'est génial. Parce que du coup ça implique aussi la dématérialisation des échanges entre les humains, hum... Dans le fond c'est génial. Ce qu'on en fait c'est de la merde, mais c'est un peu comme d'hab. C'est un peu comme l'argent, ce qu'on en fait c'est de la merde, bref. Mais... mais on apprend. Et heu... je pense que ça... je suis quelqu'un d'optimiste... On peut donner quelque chose de bien aux gens, même si on devra encore passer par plein de chaos et de désespoir... Voilà.

Bien. Petite question de culture générale, avant la dernière pour finir, est-ce que vous savez à quel ministère est rattaché la gestion du numérique en France, aujourd'hui ?

Alors, aujourd'hui... heu... en fait, y a l'armée, et y a le privé. Donc je pense que...

Je parle des pouvoirs publics là...

Pouvoirs publics...

Au niveau des institutions de la V^{ème} République, au niveau des différents ministères qu'il y a, il y en a un qui encadre le champ du numérique, entre guillemets, est-ce que vous savez quel est ce ministère-là ?

Je pense que c'est le ministère de l'intérieur.

Non, c'est le ministère de l'économie, de l'industrie, et du numérique, avec Mme Axelle Lemaire, qui est l'attachée ministérielle, donc sous la tutelle d'Emmanuel Macron.

D'accord... Ouai...

Est-ce que ça a quelque chose de significatif pour vous ?

Ben... C'est que l'État Français a décidé de... de faire profiter ses entreprises et... Et enfin en tout cas de lier le numérique, et l'informatique et internet à quelque chose d'économique, et pas forcément à quelque chose de social. Donc heu... Ben ça m'étonne pas vraiment d'un capitalisme financier, enfin c'est dans l'ère du capitalisme financier, voilà c'est la bourse et tout ça donc c'est... Pff je trouve ça presque normal en fait, mais heu... même si je souhaiterai peut-être un peu différemment...

Bien... on a fini... Est-ce que vous auriez quelque chose à rajouter heu... Un truc que j'aurai passé à la trappe, ou un point sur lequel vous voulez revenir, ou... ? C'est pour laisser le mot de la fin. Vous n'êtes pas obligé...

Ben je dirai pour finir que... je vais raconter pourquoi je... pourquoi j'ai pris conscience... que j'y attache beaucoup d'importance, au numérique on va dire dans ma vie, c'est parce que je pense qu'il faut connaître son ennemi, et savoir l'utiliser, et le comprendre, parce que quand ça prend autant de place dans nos vies, il faut savoir à qui on a affaire quoi... et voilà. Il faut penser à mettre des mots de passe, et des petits schémas sur son téléphone portable pour pas qu'on puisse rentrer dans une partie de votre cerveau et... C'est ça que je peux dire aux gens qui utilisent le numérique : de faire un peu attention... Aussi le principal danger c'est le chéri qui va avoir le mot de passe, et il va voir

les discussions Facebook avec ce qu'il faut pas, et être jaloux et tout ça donc... L'ennemi peut être bien plus proche... enfin... l'ennemi peut avoir des copains quoi... (rires). Quand quelqu'un se décide à être votre ennemi et ben votre téléphone ça peut être son copain. Voilà, ça aussi c'est... du coup... Voilà. Bon ben...

Merci beaucoup !

Bon courage !

ANNEXE 6

Entretien avec Yohan Untel

À la demande de l'interviewé, nous avons changé son nom et son prénom pour anonymiser la conversation.

Grille d'entretien

Entretien M. Yohan Untel
Développeur Web
À son domicile
le 04/04/15

Présentation : je prépare une thèse sur l'incidence que peuvent avoir les outils numériques sur notre société actuelle.

Cet entretien sera enregistré et retranscrit par la suite, afin de ne rater aucun élément important pour l'enquête.

Je serai la seule personne à le réécouter, et l'enregistrement sera effacé après la retranscription.

Les résultats seront, si vous le souhaitez, anonymisés : aucun renseignement pouvant donner des éléments reconnaissables sur votre identité ou sur la structure professionnelle dans laquelle vous travaillez ne sera alors communiqué.

→ Souhaitez-vous rester anonyme ?

1) CADRE GENERAL (vous et votre activité professionnelle)

→ Pouvez-vous vous présenter brièvement ?

→ Activité professionnelle ? En quoi consiste-t-elle ? Quelles sont vos tâches ?

→ De quel type d'outil numérique vous servez-vous habituellement ?

→ Faites-vous la différence entre un type d'interface et un type d'utilisation qui lui serait spécifique ?

→ Définition : Pour vous, qu'est-ce que le numérique ?

→ De quelle manière vous expliqueriez le développement et l'expansion des outils et des usages numériques (CAD, si vous deviez analyser la manière dont s'est développé le numérique, que diriez-vous?).

→ En tant que professionnel, devez-vous suivre des directives juridiques rattachées au champ du numérique ? CAD devez-vous faire attention à l'encadrement juridique du numérique lorsque vous

travaillez ?

→ Dans quelle mesure ? Dans quels cadres ? Quels aspects ?

→ Que risquez-vous sinon ?

→ Existe-t-il des intermédiaires juridiques, CAD des organismes ou des personnes qui vous aident dans cette voie ?

→ Que pensez-vous de l'encadrement juridique du numérique ?

2) RESEAUX SOCIAUX

→ Êtes-vous inscrit(e) sur un ou plusieurs réseaux sociaux ?

→ Dans quel but ?

→ Que pensez-vous des mots-clés suivants associés au numérique aujourd'hui ?

- Partage ?
- Échange ?
- Interaction ?
- Collaboration ?
- Participation ?
- En voyez-vous d'autres ?

→ Que pensez-vous du discours ambiant concernant le développement du numérique ?

(Ambiant = ce que vous entendez dans votre réseau d'affinité, dans les médias, etc.).

3) LA DONNEE (protection, utilisation...)

→ Vous sentez-vous concerné, en tant que professionnel, par la protection des données numériques ?

→ Pensez-vous que ces stratégies sont efficaces et suffisantes ?

- Que savez-vous de ce qu'on appelle le *big data* ?
- Utilisez-vous les données en *open data* ? Pourquoi ?
- Que pouvez-vous me dire du marché de la donnée ?
- Quel rapport entretenez-vous avec la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés) ?

4) AUTRES

- Que pensez-vous de la dématérialisation des procédures administratives ?
- Que pensez-vous des logiciels libres ?
- Que pensez-vous des pratiques de piratage ?
- Savez-vous à quel ministère est rattachée la gestion du numérique en France ?

- Que pouvez-vous me dire de plus, concernant le développement des outils numériques et des usages qui en découlent ?

- Auriez-vous quelque chose à ajouter ?

Conversation

Durée : 47 minutes

Alors, je prépare une thèse en sociologie sur l'incidence que peuvent avoir les outils numériques dans nos sociétés actuelles. L'entretien sera enregistré et retranscrit, pour ne pas rater d'éléments qui sembleraient importants et qui pourraient être écartés lors de la conversation. Je vais être la seule personne à écouter cet enregistrement et il sera effacé après retranscription. Les résultats, c'est-à-dire la conversation, si vous le souhaitez, seront anonymisés, c'est-à-dire aucun renseignement pouvant donner des éléments reconnaissables sur ton identité ou sur la structure professionnelle dans la quelle vous travaillez ne sera alors communiqué. C'est votre choix : est-ce que vous souhaitez rester anonyme ?

Allez !

Vous restez anonyme... donc on se mettra d'accord sur ces éléments-là.

Hum, alors, je vais commencer dans un cadre large et on va... il y a des détails qui vont apparaître petit à petit... Hum, donc le cadre général c'est vous-même et votre activité professionnelle, est-ce que vous pourriez vous présenter brièvement s'il vous plaît ?

Je m'appelle Yohan Untel. Je suis développeur Web.

Et donc votre activité professionnelle elle consiste en quoi ? Quelles sont tes tâches ?

Et bien je fais des applications pour le web et pour les mobiles... les smartphones.

Et vous faites des applications, c'est-à-dire que vous êtes seul à faire des applications ou vous travaillez en équipe ?

En équipe.

Il y a quoi ? C'est une grosse entreprise ?

Non c'est une petite structure... On est une dizaine de personnes.

D'accord. Hum donc on va passer petit à petit, et si vous voulez revenir sur des éléments il n'y a pas de soucis. Donc moi ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est principalement votre expérience du numérique mais essentiellement à titre professionnel, dans le cadre de votre profession. Quels types d'outils numériques vous utilisez, vous vous servez, dans le cadre de votre profession ?

Vous voulez dire un ordinateur ?

Ordinateur oui ?

Ben voilà... et mon smartphone. Tablette de temps en temps.

Donc les outils pour lesquels vous développez des applications ?

Exactement.

Est-ce que vous faites la différence entre un type d'interfaces, un type d'outils particulier vis-à-vis d'un type d'utilisation qui lui serait spécifique, dans votre activité professionnelle ? Est-ce qu'il y a des choses que vous allez faire sur le smartphone que vous ne pouvez pas faire sur la tablette, ou sur l'ordinateur, etc. ?

Alors il y a des trucs que je ne peux pas faire sur l'ordinateur, à titre professionnel, donc je le fait sur smartphone : c'est tous les tests en fait, et ... vice versa... parce que je ne peux pas faire des test unitaires sur les autres, tablette et smartphone, donc je suis obligé de les faire sur ordinateur.

OK. Et ces outils-là, ce sont vos outils individuels et personnels, ou ce sont les outils de la structure professionnelle qui vous emploie ?

Heu en fait chacun d'entre nous choisit ses propres outils donc en fait c'est assez individuel.

L'entreprise ne vous paie pas des...

Si on a des... ouai mais heu ça c'est plus pour tout ce qui est... grosse suite, genre Adobe, ou autre ça c'est l'entreprise qui paie mais sinon quand on choisit des « outils » c'est des bloc-notes et après c'est... des émulateurs.

D'accord.

Ça ce sont nos choix, on a...

OK. Et du coup je ne me rappelle pas si je vous ai demandé, si vous acceptez de me le donner, le nom de l'entreprise pour laquelle vous travaillez ?

Je travaille pour Poisson soluble.

Poisson Soluble ? Ils ont un rayonnement régional, national, international ?

Local...

(Rires)

Départemental, régional ?

Hum elle dépend d'une boîte qui a un rayonnement régional mais c'est tout quoi.

OK très bien. Super pour la présentation. Alors on en vient à la matière spécifique, est-ce que vous pourriez me définir ce qu'est pour vous le numérique ? Qu'est-ce que c'est le numérique ? On parle du numérique : c'est quoi pour vous ?

(Rires)

Alors le premier mot qui me vient à l'idée c'est « pixel »

Pixel oui...

Et voilà... et après pour moi le mot numérique est arrivé vraiment par rapport à la télé, enfin pour moi, mais... voilà après... c'est par exemple pour internet c'était pas encore numérique.

D'accord.

Après c'est peut-être une hum... assez court, mais non c'est ça.

Est-ce que vous êtes d'accord pour opposer le numérique à l'analogique, ce qui se fait couramment ?

Oui. C'est surtout pour ça que je l'oppose. C'est pour ça que je pense toujours à la télé, en fait.

Ok, d'accord. Parce que du coup la question du pixel, est-ce que c'est rattaché selon vous... c'est le numérique le pixel ?

Ouai, ouai, c'est le... c'est vraiment le premier... enfin... ouai c'est ça.

OK, très bien. Et je sais pas... est-ce que vous pourriez essayer de définir, de trouver les mots un peu plus sur les choses ? Si on vous dit : expliquez-moi ce qu'est le numérique, en tant que professionnel. Vous allez dire quoi ?

Et bien le numérique c'est tout ce qui est enregistrement audio ou télévisuel, qui a été retranscrit heu... via un ordinateur.

D'accord...

Normalement... je pense que c'est ça... c'est du physique au... au... au... au disque dur.

D'accord, mais le disque dur c'est physique non ?

Oui mais... (*rires*) aux données retranscrites dans un disque dur.

Très bien, il y a les mots qui viennent... Est-ce que vous seriez d'accord avec la définition que je propose du numérique, qui est que... à la base le numérique, si on se réfère à son étymologie latine, ça vient de... de *numerus*, qui est rattaché aux nombres, c'est l'idée du nombre...

Oui c'est une bonne idée...

Est-ce que... donc vous avez dit des mots-clefs, le physique, les données, est-ce que le numérique ça ne serait pas, hum... un procédé technique, qui s'oppose à l'analogique, qui vise à hum... C'est un procédé technique de traitement de l'information qui la dématérialise ?

C'est ça...

C'est ça on pourrait voir ça comme ça ?

On peut voir ça comme ça... Tout à fait.

D'accord. Comme ça on parle bien de la même chose...

Exactement.

Donc, est-ce que hum... De quelle manière vous expliqueriez le développement du numérique ? On vient de voir la définition, elle est à mon sens essentiellement technique, le numérique c'est un procédé technique de traitement de l'information. Est-ce que vous pourriez me dire de quelle manière vous expliqueriez le développement et l'expansion des outils et des usages du numérique ? C'est-à-dire si vous deviez vous poser la question de la manière dont s'est développé et répandu le numérique, qu'est-ce que vous diriez ?

Comment s'est répandu le numérique ?

Oui... Comment vous l'expliqueriez ? Est-ce que qu'il y aurait des facteurs qui impulseraient d'avantage que d'autres ?

Ben je pense que... ça peut être heu... par rapport à tout ce qui est compression : tout le temps les gens ont voulu heu... compresser un maximum de données pour pouvoir arriver au minima, et on en est venu à là, à une sorte de conversion heu... la dématérialisation heu...

Une espèce d'efficacité dans une logique de progrès ?

Voilà exactement. Le MP3 en a été la preuve, après il y a eu... on va dire l'avi, le DivX donc, qui, qui a réussi à compresser plein de films pour pouvoir arriver à tous les transferts. Après il y a eu tout ce qui est téléchargement, etc., après la vague. Mais ça c'était dans les années 2000.

Vous diriez que c'est un progrès ?

Ben oui et non parce que au niveau de la qualité c'est un peu merdique. Les MP3, heu... si on en écoute trop heu... et ben ça nous bousille les oreilles.

Au niveau de la qualité sonore ?

On perd, on perd la qualité audio, auditive. Et après au niveau du vidéo, ben ça dépend... Je vois ça comme ça.

OK. Hum... Donc vous en tant que professionnel, est-ce que heu... donc toujours dans les activités, au niveau de la structure professionnelle, est-ce que vous devez suivre des directives juridiques rattachées au champ du numérique ? C'est-à-dire est-ce que vous devez faire attention, quand vous développez des applications, à un éventuel encadrement juridique de ce que vous faites ?

Non.

Non ?

Non parce que y a différents heu, différents secteurs. Moi je suis pas dans le heu... je traite pas de ça en fait. Il y en a qui font du graphisme, d'autres qui développent, et d'autres qui s'occupent du reste.

D'accord. Vous-même la question juridique ne vous touche pas du tout ?

Pas du tout.

OK. Et au niveau de votre entreprise, est-ce que vous savez s'il y a des contraintes juridiques heu... ?

Oui il doit y en avoir.

Oui ? ... OK. Vous ne savez pas... vous ne savez pas plus ?

...

OK. Hum... donc je passe sur ces questions-là... hum ha non. Sur la question juridique, est-ce que vous êtes en lien, ou est-ce que vous pourriez être en lien avec des intermédiaires juridiques, c'est-à-dire si par exemple votre patron, si on peut dire ça comme ça, s'il a des question, s'il doit avoir des informations, est-ce que il peut accéder à un intermédiaire, une structure publique, rattachée aux pouvoirs publics, qui pourrait vous aider éventuellement, un organisme, ou des personnes qui vous aident ?

Hum oui souvent hum... On fait appel à la... aux douanes. C'est par rapport aux TVA de ce qu'on vend. Mais c'est tout quoi. Après il y a peut être d'autres choses mais ça après ça dépend...C'est toujours des questions intracommunautaires, enfin voilà quoi...

OK mais du coup les douanes elles interviennent sur du...

C'est juste pour préciser quelles taxes vous avez le droit, et pour quel produit, etc.

D'accord, OK. C'est dans la question de la commercialisation des produits après ?

Exactement. Pour les clients en fait. Après il y a tout ce qui est conditions générales de vente heu... etc. Hum... c'est ça hein... pas plus.

Oui donc surtout, pas directement pour vous dans votre travail, mais sur la suite du produit ?

Oui voilà c'est ça... les produits. Les ventes des choses.

Très bien. Et du coup, plus globalement, est-ce que vous auriez un avis sur la manière dont est encadré le numérique aujourd'hui, de manière juridique ? Enfin est-ce que vous auriez un avis... qu'est-ce que vous en...

En général ?

Oui, globalement... Comment son développement est encadré juridiquement ?

Ben je trouve qu'il est très mal encadré, pour l'instant. Par exemple tout ce qui est hum... Vente de MP3, après il y a tout ce qui est... ça on sait pas trop comment ça marche... enfin si il y a du légal et du non légal, après tout ce qui est Hadopi ça... je pense que c'est à peu près pareil, on sait pas... Parce que chaque pays est différent donc rien n'est réglé correctement quoi...

Il n'y a pas de règlement stricte et établi, efficace... ?

...

D'accord et Hadopi vous pourriez en parler un peu ?

Pas du tout.

Pas du tout ?

Hum j'ai déjà eu deux fois hum, un mail mais... c'est tout !

(Rires)

Vous savez ce que ça veut dire ?

Oui je sais très bien (*rires*). Mais c'était pas pour moi. C'est quand je vivais en colloc.

Très bien. Par rapport au téléchargement illégal ?

Oui téléchargement...

OK. Hum, OK. On va passer sur un autre point à moins que vous avez autre chose à dire sur cette question juridique ?

Non ça va...

Hum, au niveau des réseaux sociaux... puisque c'est la grande thématique quand on parle du numérique, il y a l'image qui vient régulièrement, c'est celle des réseaux sociaux. Est-ce que vous êtes, hum, donc on s'échappe un petit peu du cadre professionnel, est-ce que vous êtes inscrit sur un ou plusieurs réseaux sociaux ?

Oui.

Est-ce que vous pourriez, est-ce que vous auriez envie de me les citer ces réseaux sociaux ?

Alors je suis sur Twitter, sur Instagram, hum Google +, sans le vouloir, LinkedIn, Viadeo, Facebook, hum comment il s'appelle le truc de l'internaute ? Hum... Copains d'avant... Et c'est tout.

**OK. Est-ce que hum, pour chaque... je vais vous les ré-énumérer... pour chaque réseau social vous pourriez me donner un ou plusieurs motifs qui justifient que vous vous y inscriviez ?
Twitter ?**

Hum alors Twitter je me suis inscrit, c'est pour arriver à récupérer des, des fichiers. Parce que maintenant il y a le système de... on te donne un tweet, ou un *like* sur Facebook ou Twitter, pour

pouvoir avoir son fichier.

Son fichier c'est-à-dire ?

Par exemple je voudrait un PSD, ou une liste de données hum... genre une liste de pays ou n'importe quoi, et ben tu *like* ce... ou tu *tweet*... genre j'ai adoré ce lien-là, et hop après on peut avoir ce PSD ou ce texte .doc.

D'accord. Donc ça c'est à titre individuel ou professionnel que ça vous intéresse ?

Heu, alors Twitter m'intéresse pas du tout hein...

Enfin, que ça vous intéresse...

Je l'ai fait à titre libre.

D'accord. Hum, Instagram ?

Alors Instagram c'était au tout début début, où c'était pas du tout un réseau social. C'était juste pour faire des photos avec des filtres. Et depuis j'y suis.

D'accord. Et vous partagez vos photos ou vous en recevez ?

Pas du tout. Je l'ai même désacti... enfin, je l'ai même plus sur mon portable...

Google + ?

Alors Google + c'est du hasard total. En m'inscrivant sur Gmail ben j'ai cliqué sur Google +. Mais là aussi je suis pas du tout.

Vous ne vous en servez pas ?

Pas du tout non. C'est de la merde.

LinkedIn ?

Hum LinkedIn je m'y suis mis y a pas longtemps... C'est histoire de retrouver du travail.

OK. Mais vous en avez déjà un ?

Ben... c'est pour trouver un autre travail...

D'accord très bien. Donc à titre individuel ?

Individuel.

Hum... Viadeo ?

Pareil.

Et vous avez déjà... vous avez déjà eu des opportunités via ces sites-là ?

Hum oui j'en ai déjà eu tr... trois sur Viadeo et une dizaine sur LinkedIn.

D'accord. OK. Vous avez un gros réseau ?

Je crois que je dois avoir quarante personnes à tout casser...

Des personnes que vous connaissez ? Avec qui vous échangez ?

Que je ne connais pas du tout non. C'est purement professionnel.

D'accord. Et... copains d'avant ?

Copain d'avant, c'était il y a très très longtemps, à l'époque de l'Écosse déjà, et c'était le premier

réseau pour retrouver ses copain quoi... et depuis j'y suis encore...

Vous avez retrouvé des copains ?

Pas du tout (*rires*).

(Rires). Ok, et vous m'avez parlé d'Instagram, hum... et de photos. Est-ce que vous prenez beaucoup de photo ? Ou de selfies ou... ?

Non, alors selfies pas du tout, des photos hum, de temps en temps... Mais c'est rare.

C'est des photos qui sont pour vous au départ ou que vous aimeriez partager ?

Non non, que pour moi. Ou alors c'est pour la famille, mais basta quoi... ou pour les amis dès que j'y pense mais... Après on peut les effacer ça me dérange pas plus...

Ok, ok. Alors du coup on va refaire ça un peu sous forme de liste, je vais vous énoncer des mots-clefs qui sont associés au numérique aujourd'hui, dans le discours ambiant, vous allez me dire ce que vous en pensez.

Ok.

Partage ?

Icone !

Icone ?

Ha c'est pas ça ? Il faut pas faire comme à pyramide ? (*rires*)

Non, est-ce que vous pensez qu'on peut rattacher le numérique au mot-clef partage ? Est-ce que partage ça définit un peu les pratiques numérique ?

Oui, partage, oui.

Partage oui ? Dans quel sens ? Ou...

Ben on a fait de la compression, c'est pour a minima partager les données qu'on a compressé.

D'accord. Pour les traiter et les partager ?

Oui. Parce que sinon ça serait trop bête...

Ce serait une fonction, à minima vous dites, du numérique ?

Hmm...

Ok. Échange ?

Ben c'est pareil.

Hum... interactions ?

Interactions... Hum si on parle dans les réseaux sociaux ça pourrait marcher... Après le truc, nous on a des... au travail on interagit tout le temps sur le travail des autres, on peut envoyer des commentaires, des trucs comme ça, mais voilà après c'est purement professionnel.

Et ça facilite selon vous l'interaction ? Il y a des modalités qui...

Ben au moins c'est bien c'est qu'il y a une sorte de heu... comment on appelle ça ? De... il y a beaucoup de contributeurs... Et ça permet d'avoir un... par exemple pour chaque logiciel on peut... on a pas une colonie, comment on appelle ça ? Un réseau, et donc c'est pas mal... Comme ça ça permet d'avancer pour l'amélioration du logiciel à chaque fois...

Ok, les outils permettent même à titre professionnel de... d'avoir des modalités

d'interactions...

C'est ça... Après si c'est pour dire ouai, ouaich ta gueule... ça marche pas quoi... et ça sert à rien...

D'accord. Mais dans le cadre professionnel ça va bien ?

Ha dans le cadre pro c'est très bien.

Ok, et au niveau des réseaux sociaux ?

C'est du n'importe quoi...

(Rires)

Hum, collaboration ?

C'est pareil, toujours au niveau professionnel, c'est très bien. Mais même pas que professionnel, même si on a des hobbies on va sur un blog on fait ci, ça, ça, et on a quelques conseils, c'est cool. Pas Doctissimo bien sûr mais tout le reste...

D'accord vous suivez les blogs ? Vous avez un blog ?

Pas du tout. Non.

Hum... participation ?

Même topo.

Même topo ? Vous avez parlé de contributeurs, est-ce que c'est ça ? L'internaute est un contributeur ?

Exactement.

Est-ce que vous voyez d'autres mots qui pourraient être rattachés au numérique ? D'autres

mots-clefs comme ça dans la même lignée qui le définiraient ?

Mince vous avez dit quoi déjà... (*réflexion*)

Des mots... alors là j'ai sorti des mots positifs, est-ce qu'il y en auraient des négatifs peut-être ?

C'est par rapport aux réseaux sociaux ?

Non par rapport au numérique en général, des mots-clefs...

Ben perfection... on arrive... on en est venu là parce que... et heu gain de place... ça c'est très important. Enfin pour moi c'est très important... ha et compression !

Ok...

Et zero un un [0 1 1]

Ok. Des mots-clefs négatifs ?

Heu... n'importe quoi... C'est surtout par rapport aux réseaux sociaux.

Hum... D'accord. Et est-ce que... est-ce que dans votre structure professionnelle ou même à titre individuel vous discutez un peu des question du développement du numérique ? Entre amis, collègues de travail ? Est-ce que vous en parlez ? Est-ce que... ?

Oui on en parle souvent ouai... Mais bon... Alors après c'est sur les techniques et matériels... on... c'est complètement différent. Nous on parle beaucoup de logiciels pour pouvoir faire avancer le schmilblick. Après le matériel c'est par exemple : « Ha, j'ai le nouveau rétro-projecteur, bam bam bam... j'ai trouvé un nouveau disque dur, bam », et voilà...

D'accord. Vous parlez des outils ? Pas des usages ?

Non... pas des usages... plutôt des outils.

OK. Plus rien à rajouter sur cette idée des réseaux sociaux ?

Il y en a trop...

Il y en a trop ? Trop de réseaux sociaux ? C'est pas bien ?

Ben ça sert à rien quoi... ? Déjà Facebook c'est une perte de temps... (*rires*) mais pourtant j'y vais hein...

Ok. On va passer à un autre point ? Hum c'est celui qui concerne la question de la donnée...

Haa ouai...

Sa protection, son utilisation, sa nature... Est-ce que... est-ce que vous vous sentez concerné, vous, en tant que professionnel, par la protection des données ?

Oui.

Oui ? Dans quel cadre hum... ?

Tout le temps. On est obligés de protéger ses données pour chaque projet.

Mais parce que vous faites des choses qui se vendent après ?

Hum... En fait c'est par rapport à la propriété intellectuelle. Tout ce qui se fait au sein de l'entreprise doit rester au sein de l'entreprise. Et si on le divulgue, ou alors qu'on utilise n'importe quoi à partir du travail, ça appartient au travail.

D'accord. Ok. Et Hum... et au niveau de votre entreprise est-ce que entre vous vous faites attention à vos données personnelles ? Enfin... je sais pas... Est-ce que vous devez utiliser des données personnelles vous dans le cadre de votre travail, ou... ?

Non, non, on n'utilise jamais nos données personnelles.

D'accord... d'accord... hum... ok. Hum est-ce que vous pensez que les stratégies, de manière générale, et après plus dans votre structure, est-ce que vous pensez que les stratégies de protection des données sont efficaces et suffisantes ?

...

Ce que vous mettez en place vous ?

Nous ? Non. Enfin moi par rapport à mon travail, non. Après, il faudrait que tout soit... Pour moi il faudrait que tout soit crypté.

D'accord. Votre idéal c'est que toutes les informations circulant de manière numérique soient...

Ben déjà il faudrait que ça circule en interne... Réellement que ce soit un circuit fermé... Et après qu'on ait un seul Cloud pour pouvoir les envoyer, et ce Cloud doit être crypté quoi... par des mots de passe, des... des chiffrements de données...

D'accord... Et à titre individuel ? Vous protégez vos données vous ? Chez vous ?

Pas du tout. Non.

Pas de stratégie particulière ?

(Rires), à part effacer mon historiques *(rires)*. Mais après non...

Hum... très bien. Qu'est-ce que vous savez de ce qu'on appelle le *big data* ?

Et bien j'en ai aucune idée...

Vous avez jamais entendu parlé de big data ?

Si, mais je ne me suis jamais posé la question...

D'accord... Vous n'avez pas une petite idée... ?

J'imagine que c'est (*rires*) des grosses données mais... (*rires*). Non mais j'ai jamais regardé la définition par rapport à ce que c'était, et ça se trouve je le sais mais je vois pas...

Alors le big data, je pense qu'on pourrait l'expliquer un petit peu comme des... alors c'est à la fois des centres, matériels, des espaces de stockage, et une manière de... d'utiliser la donnée. En fait le big data ça désigne... il y a ce qu'on appelle les data centers...

... ça je connais...

... et le big data c'est l'idée de l'accumulation de, de... d'énormément de données, d'où l'idée de big, dans le but de son utilisation.

Ha mais ils les trient, c'est ça ?

Alors heu... je sais pas les stratégies, les procédures sont un peu floues, mais voilà big data c'est ça... C'est le... l'utilisation de la masse de données. Il y a une masse de donnée, c'est le big data. Qu'est-ce qu'on en fait, etc.

D'accord, ouai, bon ben maintenant je le saurai (*rires*). Ouai dans ma tête c'était plus ou moins ça...

Alors je suis pas un professionnel ni un technicien, je... je pourrai pas l'expliquer c'est... hum... Ensuite... Alors ça c'est des termes également... Est-ce que dans le cadre de votre activité professionnelle vous utilisez les données qu'on appelle en *open data* ? Est-ce que vous savez ce que sont des données en *open data* ?

J'imagine que c'est tout ce qui est... Zip-code, noms de villes, cartographie, ...

Vous ne savez pas trop ce que c'est ?

Non pas du tout...

Les données en open data c'est des données, créées par le domaine public, c'est des données qui sont dans le domaine public, et qui sont destinées à être complètement transparentes, réutilisables, etc., par exemple hum... à Montpellier il veulent... ils veulent que la gestion de l'eau soit une donnée en open data, c'est-à-dire consultable par n'importe qui etc.

Ouai du transparent...

Du total transparent, et accessible...

Ouai moi en fait c'était plus mon idée de l'open data c'était ça c'est plus le... tout ce qui est nom de région, code INSEE, etc, population, dont on pourrait se servir pour pouvoir en faire des arrêts et des tableaux pour hum...

C'est des données qui sont dans l'intérêt collectif on va dire...

Pour le retranscrire après pour un site si tu en a besoin.

Alors les entreprises peuvent l'utiliser aussi

C'est ça, ok...

Les individus aussi. C'est des données libres d'accès...

Ta définition était plus précise que la mienne (*rires*).

Et donc est-ce que vous en utilisez vous dans votre travail ?

Oui, on en utilise...

Quels genres de données ? Pour quelle raison ?

Météo...

Pourquoi ? Dans le cadre de développement d'applications ?

Exactement.

Du coup vous prenez des données, vous les insérez en tant que données à traiter dans vos applications c'est ça ?

On s'en sert pour les applications ouai.

Enfin, je veux dire que ce ne sont pas des données qui vous servent à créer vos applications directement ? C'est des données que vos applications vont utiliser c'est ça ?

C'est pour récupérer les clients en fait. Et après les prévenir d'un... de quelque chose.

Très bien d'accord. Hum, du coup hum... ça risque peut-être d'être un peu flou pour vous, qu'est-ce que vous pourriez me dire du marché de la donnée ?

Genre tout ce qui Napster et autres ?

Hum oui pourquoi pas ça c'est entre guillemets le marché de la donnée, mais là on parlait plutôt des big data, c'est la donnée produite individuellement, et collectivement, par les pouvoirs publics, mais aussi la donnée privée, il y a un marché de la donnée...

Ha ben si nous on a des bases de données de contacts. Toute façon des bases de données... On a des bases de données de contacts et ça peut se vendre hum... assez cher.

Vous les achetez vous déjà initialement ?

Pas du tout. C'est des clients, des gros clients et on a... pfiou... moult moult informations privées

pour chaque personne et on peut les... on pourrait les revendre, mais ça on le fera pas...

Ok.

Et ça peut valoir de l'or. De toute façon chaque base de donnée qu'on crée, par exemple même pour un site hum... un site de rencontre ou autre, c'est de l'or en boîte pour la plupart des autres agences de pubs ou autres.

D'accord. Et du coup ces données vous...

On les garde...

Oui vous les gardez vous les stockez d'accord... hum... juste dans un but interne ?

Un but interne...

Oui ? Et... comment vous les récoltez ces données-là ? Est-ce que c'est les utilisateurs qui gracieusement vous donnent des informations ou...

heu... oui c'est les... non c'est pas les utilisateurs. Alors non, on a deux entrées. C'est soit les... nos clients qui nous donnent leurs bases de données, qu'ont leurs clients, ou sinon c'est quand on fait des applis ou autres, c'est les utilisateurs qui eux rentrent des données pour pouvoir les rentrer dans notre base. Voilà.

D'accord. Et quand... quand un individu achète vos... une de vos applications, est-ce que il est obligé de... de rentrer ses données, pour les acheter ?

Ben... pardon ?

Est-ce que quand un individu achète...

Un utilisateur ?

Oui un utilisateur,... achète ou télécharge une de vos application...

Ouai il est obligé de rentrer au moins un minima de données, genre son mail, son nom, son pseudo, son mot de passe, sa date de naissance, et puis voilà...

Et ce sont ces données-là que vous gardez, entre autre ?

Qu'on peut garder...

Ok. Hum, est-ce que vous connaissez la CNIL, je suppose que oui ?

Ouai.

Quel rapport vous entretenez avec la CNIL ? Est-ce que vous avez un rapport direct ou est-ce que ... ?

Celui de la consultation.

Consultation ? De leurs informations ? De leurs procédures ? Réglementations ?

Hmm...

Hum... OK. Est-ce que vous auriez plus de choses à me dire sur la question des données comme ça ? Leur production ? Leur stockage ? Leur exploitation ? Soit dans le cadre de votre activité, ou plus généralement ?

Hum... Et ben, malgré tout, on stocke trop de trucs, avec ces conneries, enfin, avec ça, le numérique... Et petit à petit on déforeste heu... et on détruit des... des collines, des montagnes, pour pouvoir produire, garder ce genre de choses.

Ok...

Et comme on disait toute à l'heure, t'envoie un mail, et ben, c'est l'équivalent d'une ampoule électrique qui explose au bout d'une heure.

Ok...

Ou non une recherche Google. Autant pour moi. Mais un mail c'est toujours pas bon... Mais bon après, qu'est-ce que tu veux en faire ? Est-ce que tu as envie vraiment de... de... de se dire tiens j'ai tué la planète parce que j'ai envoyé un mail, ou alors j'ai consulté un moteur de recherche, ou est-ce que tu te dis ben tiens je vais regarder un dictionnaire et essayer de... mais bon on est un sur 20 millions à le faire, c'est complètement débile... Il faut trouver d'autres systèmes pour pouvoir stocker les données correctement, et pas dépenser... tout ça quoi...

Du coup la question du motif écologique, qui est en partie l'argument des pouvoirs publics et des institutions est pas fondé alors selon toi ?

Pas du tout. Toute façon c'est pas le gouvernement qui choisit c'est les grosses entreprises qui décident... pour le stockage hein...

Pour le stockage d'accord... Hum on va pouvoir terminer petit à petit, on en vient à des questions un peu plus hum... un peu plus larges... J'ai essayé de vous amener à considérer les aspects qui m'intéressaient, et on a virevolté un peu... Qu'est-ce que vous pensez de la dématérialisation des procédures administratives ? En France ?

Genre pour voter ? Ha c'est pas encore ça... ça n'existe pas ?

Ben par exemple, si ça existe déjà un petit peu. Pas à toutes les élections, mais il y a...

Ben ça permet de moins faire la queue dans les administrations.

Par rapport à la déclaration d'impôts par exemple aussi ?

Ben c'est une bonne chose, en plus on est exonérés.

Oui ? Risque de fuite de données ?

Alors heu... oui, moi j'y pense, beaucoup, par rapport à ça. Mais après est-ce que il faut être un peu parano ou je sais pas mais... Au moindre problème ça peut tout faire capoter. C'est vrai. Mais bon d'un autre côté heu... Je sais pas si tes parents travaillent dans l'administration (*rires*) c'est peut-être pas mieux donc... C'est très bien de dématérialiser la plupart des choses. Mais il faut savoir aussi qui derrière gère ce genre de choses.

Hum ? Qui et comment ?

(*Rires*) Exactement.

Ok. Hum...Vous utilisez vous à titre individuel les procédures de dématérialisation ?

Exactement, oui. Même bancaires maintenant.

Bancaires ? Et dans votre entreprise vous utilisez ? Je sais pas ce qui existe...

Non... Si... il y a des fois des déclarations qu'il faut faire mais on le fait directement sur le net quoi... Toute façon on a pas le choix hein... Mais c'est rare.

Pourquoi vous n'avez pas le choix ?

Parce que c'est des choses spécifiques par rapport... à notre entreprise numérique.

D'accord ?

Après je pourrai pas t'expliquer mais... (*rires*)

Autre point qu'est-ce que vous pensez des logiciels libres ?

C'est très bien. C'est mal fichu surtout mais bon d'un autre côté c'est bien.

Vous en utilisez ?

On en utilise beaucoup.

Les principaux vous pouvez me les énumérer ?

Sublime text, toute la suite Open Office, qui a du être renommée d'ailleurs y a pas longtemps...

Alors Open Office je vous coupe sur ce point c'était un logiciel libre, ça a été racheté...

Enfoirés...

C'est devenu un logiciel privateur, comme dit Richard Stallman. Hum c'est Libre office maintenant qui est libre.

Hum, Gimp, mais bon je l'utilise plus trop, et puis voilà.

Oui les principaux c'est très bien.

Après VLC, qu'on pourrait nommer hein mine de rien, il y a Avast, qu'on peut donner aussi, mais bon lui est plutôt...

Avast est libre ?

À la base il était libre... pour moi hein...

D'accord. Parce que vous connaissez les définitions... les caractéristiques de ce qu'on appelle un logiciel libre ? Les règles du logiciel libre ?

Ben à la base c'est tu... tu pouvais, alors je pense... je me trompe peut-être... c'est que tu avais un logiciel, tu avais des sources et après tu pouvais améliorer les sources pour pouvoir faire mieux, et après contribuer on en revient là, à l'amélioration de ce logiciel. Et après il y a eu des... bon bien sur Avast à mon avis tu peux pas le faire, mais lui heu... tu as une version payante, c'est toujours les

online, les machins pour pouvoir... voilà quoi...

Donc est-ce que vous feriez la distinction entre un freeware et un logiciel libre ?

Heu oui parce que le freeware t'as pas... t'as pas la source.

T'as pas accès au code source... ?

Exactement

Alors pour heu... un peu de culture générale, c'est Richard Stallman qui a instauré...

Le compositeur !?

Non (*rires*). Le hacker au MIT... qui a instauré les règles du logiciel libre. Donc vous avez accès au code source, alors je sais pas je me rappelle plus de tête comme ça vous avez accès au code source, heu... vous pouvez modifier le code source, vous pouvez partager ce code source, donc vous pouvez partager le programme libre, la personne qui récupère le programme peut modifier à son tour etc. Il y a cette boucle qui la résume selon la devise liberté, égalité et fraternité.

Il était pas compositeur ?

Je crois pas... Hum, qu'est ce que vous pensez des pratiques de piratage ?

Je suis contre.

Selon vous c'est quoi le piratage ?

Hum... le piratage selon moi... Enfin d'un autre côté je suis contre mais je... je pense que tout le monde le fait sans le vouloir... C'est déjà des téléchargements illégaux, t'as aussi heu... tout ce qui est utilisation de logiciels, en utilisant des Key-Gen, alors que tu n'as pas le droit de le faire, t'as tout ce qui est musique, au niveau de l'utilisation de la musique sur un site internet mais t'as pas le droit

de le faire, et... ou d'images, ben tout ce qui est médias en fait, et... voilà en gros... je crois que c'est ça... Après t'as tout ce qui est, tout ce qui est... alors ça je sais pas citations ?

Citations ?

Oui. Vous avez le droit de les piocher à gauche à droite ?

Ça dépend. Ça heu... dans les règles académiques universitaires principalement...

Après y a des copyright. Moi je sais sur notre site on met des copyrights, si on retrouve le double heu... ben voilà on peut se plaindre... On... c'est par rapport au nom une fois on avait eu... on avait eu heu... on a eu Meetic qui nous est tombé dessus une fois, parce qu'on avait un nom qui se rapprochait un peu trop... voilà, sinon pas plus que ça hein... Pour moi c'était pas vraiment du piratage. C'était juste de la coïncidence.

Hum, du coup pourquoi à ton avis on appelle ça du piratage ?

Parce que ça ne rentre pas dans le cadre de la loi ? Enfin de leurs lois.

Leurs lois à qui ?

Ben la loi qui a été rédigée a minima pour le numérique... mais après je...

C'est quoi c'est un cadre national ? International ?

Hum j'imagine que c'est national...

Ok. Donc le piratage c'est une pratique déviante on pourrait dire ?

Ouai

D'accord. Est-ce que vous faites la distinction entre le terme anglais et le terme français, to

hack, ou pirater ?

Pour moi c'est la même chose. Enfin, hacker, c'est hum, pour moi c'est plus du... par exemple, nous dès qu'on se fait hacker c'est quand même il y a des gens qui ont réussi à rentrer chez nous et à foutre le bordel. Alors que pirater ça serait plus dans l'illégalité, genre du téléchargement. Enfin je vois ça comme ça hein... Mais après ça ça doit être vraiment une déformation professionnelle, ou autre...

Est-ce que vous savez ce que veut dire hacker ? To hack ? À la base ?

Hum... Crocheter ?

Non ? Vous savez pas ? Selon certaines sources, ça peut signifier échanger/bricoler.

Ha mince...

Une remarque sur ça ?

J'ai appris quelque chose (*rires*).

Hum, Ok, est-ce que vous savez à quel ministère est rattachée en France la gestion du numérique ?

Pas du tout... Je sais même pas combien y a de ministères en France donc heu... je pourrais pas te dire.

C'est le ministère de l'économie de l'industrie et du numérique.

Super. Au moins maintenant je le sais.

Est-ce que c'est pertinent, selon vous ?

De mélanger les deux ? Les trois ?

Les trois, économie, industrie numérique ?

Pas du tout. Il faudrait qu'il y ait un de chaque.

Un de chaque ? Le numérique autonome ?

Vous voulez dire, le ministère de...

Le ministère du numérique autonome ?

Ouai...

Est-ce que son rattachement heu... au ministère de la culture heu... pourrait être probable ?

Non.

Pourquoi ?

Ben pfff... il n'y a pas que de la culture dans... dans ce qu'on diffuse quoi... enfin je pense. Après nous tout ce qui est... je reviens toujours au travail, tout ce qui est logiciel heu... après c'est... tu peux pas appeler ça de la culture... Nous on s'en sert mais... pour les masses heu... ils s'en foutent quoi... T'as réussi à créer un super logiciel qui peut faire ci, ça, ça... les gens s'en foutent...

Ok... On arrive heu... à la fin des questions... Hum... Aspect... Quels sont à votre avis les aspects, pour résumer brièvement, pas que ce soit trop long, quels sont à votre avis les aspects positifs et les aspects négatifs du développement du numérique, donc si vous voulez dans le cadre de votre structure professionnelle, et également à titre individuel ?

Positifs ? Hum... Toujours arriver à compresser, à arriver au plus petit et arriver à la performance.

C'est positif ?

Ouai ça c'est ça c'est que il y a quand même des défis et tout le monde veut essayer d'aller au plus.

Négatif c'est pas rapport à l'écologie, et par rapport à ce qu'on peut en faire. Parce que les gens peuvent... il peut y avoir toujours des problèmes heu... des dérapages genre comme les footballeurs qui savent pas s'y tenir ou autres... ou même des gens, des harcèlements et autres... On part dans n'importe quoi et ça c'est très négatif. Il faudrait qu'il y ait quand même un... En fait c'est ça, c'est que les gens, c'est qu'il y a pas eu de lois vous avez raison, il y a pas eu de loi qui régit un peu le numérique donc tout le monde peut se dire derrière un écran on fait ce qu'on veut. Et ça, non ça ne marche pas quoi... Normalement ça ne marche pas...

Et du coup hum... cet aspect négatif il est dû... aux utilisateurs en tant que tels ? Ou à la manière dont on développe les outils du numérique en France ? Ou...

Ben la manière est arrivée trop vite... et après c'est pas du tout qu'en France heu... que à mon avis Les streams, Facebook ou autre... ben aucun n'est français...

Nationalement même... pardon internationalement... ?

C'est juste que ça a mal été accueilli, enfin... Très mal géré par... même en France ou n'importe où hein... Mal géré par les gouvernements. Il fallait faire une loi comme quoi oui... telle ou telle personne, enfin, t'as pas le droit de dire ce genre de choses partout quoi... c'est comme sur les tchats tu peux avoir de tout et de n'importe quoi...

Parce qu'on rejette la faute sur les utilisateurs dans ce cas-là mais heu... les gens qui conçoivent des programmes, des outils, etc, est-ce qu'ils ont pas une... une part de responsabilité là-dedans ?

Ben eux ils ont conçu le truc... Après... les... si les utilisateurs qui font hein... Non, non, ils ont rien à voir. Enfin à part pour les problèmes de données mais...

Et du coup vous en tant que... hum en tant que développeur... web... c'est ça ? Est-ce que des fois heu... vous vous dites... ho je vais faire ça, je vais développer ça... parce que ça va marcher, ça va se vendre quoi quitte à ce que il y ait des choses un peu derrière, un peu floues... Est-ce que vous vous êtes déjà posé la question ?

Alors moi je me dis ça va se vendre... et après, qu'il y ait des problèmes heu... flous, comme vous dites, non, parce que je suis pas non plus dans le cadre des... du tchat ou autres... Enfin ça dépend heu... Non moi c'est très restreint je... je donne des informations, et je permet rarement aux gens, aux utilisateurs d'interagir entre eux. Donc ça déjà ça limite beaucoup les choses.

Ok. C'est des applications heu...

C'est plutôt utilitaire que...

À visée informative quoi ? Consultation de presse ? Météo c'est ça ?

Ou autres ouai... Non, non il n'y a aucune interactions entre les...

Ok très bien, très bien... Hum... avant dernière question : heu... à titre individuel, quel est, de manière générale, votre rapport vous, aux outils numériques dans votre quotidien ?

Mon rapport ?

Hum... Comment vous vivez le numérique ? Est-ce que vous êtes à fond dedans ? Est-ce que... ?

Je suis pas du tout à fond dedans, vu que j'y suis tous les jours... ça ne m'intéresse pas et quand je sors du travail je ne l'utilise peu ou pas... Je me met un film heu... le soir de temps en temps, si je sors pas, mais voilà quoi...

D'accord. Pas plus ?

Pas plus. Je consulte pas mes mails ou autre... j'y suis déjà huit heures devant par jour...

Ok. Et est-ce que... est-ce que vous auriez quelque chose heu... à rajouter ? Par rapport à tout ce qu'on vient de dire... un point sur lequel vous voudriez revenir ? Ou un point que je n'aurai pas abordé qui vous semblerait important ?

Hum non.

Non ? On a fait le tour ?

Je pense.

Bon super. Merci beaucoup.

De rien.

ANNEXE 7
« Édito », *La république numérique*, Mme Axelle
Lemaire

Nous reproduisons cet « édito » avec les spécificités typographiques originelles (saut à la ligne, texte en gras, etc.).

Édito

C'est aujourd'hui une première pour notre République : un projet de loi a été enrichi par les internautes avant d'arriver au Conseil d'État puis au Parlement.

La consultation citoyenne que le gouvernement a voulu reposait sur une idée : celle que le numérique, par la mise en réseau des savoirs, des connaissances, des interprétations, était l'instrument idéal pour parfaire une loi, qui plus une loi pour la République numérique.

Cette idée, c'était tout de même un sacré pari : aujourd'hui je peux dire que nous l'avons gagné.

Trois semaines, 21.000 participants et 8.500 contributions plus tard, c'est un texte de loi enrichi, « augmenté », que nous vous présentons aujourd'hui. Le 26 septembre, il y avait 30 articles. Depuis, 5 autres articles, nés du débat et de l'intelligence collective s'y sont ajoutés, et d'autres articles ont été scindés ou ajoutés pour porter le texte à 41 articles. Dans les 30 articles initiaux, ce sont près de 90 contributions intégrées par le gouvernement qui sont directement issues de la consultation.

Avec ce projet de loi, la République se réinvente par et pour le numérique. Par le numérique, parce que le numérique est un outil pour réinventer la participation politique dans notre pays.

Par le numérique, parce que ce projet de loi, c'est celui d'une République qui donne sa chance à tous et qui mise sur le numérique pour construire la France de demain.

Axelle Lemaire,

Secrétaire d'État chargée du Numérique.

La société connectée. Contribution aux analyses sociologiques des liens entre technique et société à travers l'exemple des outils médiatiques numériques

Résumé

Initié depuis plusieurs décennies, le développement des techniques numériques marque de son empreinte profonde les esprits et les corps de nos sociétés contemporaines. Plus qu'un simple fait de société, il semble admis que nous assistons aujourd'hui à une véritable « mutation anthropologique ». Cependant, alors que les analyses des liens entre technique et société ont longtemps été marquées par des perspectives déterministes, nous proposons d'explorer dans cette thèse les relations dynamiques étroites qui font qu'une technique est éminemment sociale, et qu'une société est intrinsèquement technique. En adoptant un regard résolument compréhensif, cette recherche entend mettre en évidence les significations et les systèmes de sens qui entourent l'utilisation des outils médiatiques numériques, à une échelle macro-sociale et micro-sociale, pour expliquer causalement la place que nous accordons à cette catégorie spécifique d'objet. Les dynamiques à l'œuvre, tant à un niveau individuel que collectif, sont examinées de manière sociologique, tour à tour dans une perspective historique, philosophique, économique, politique, sociale, et culturelle. En tant qu'artefacts-symboles de nos sociétés actuelles – objets sociaux totaux –, les médias numériques sont les outils techniques à partir desquels nous organisons la contemporanéité de notre rapport au monde : nous les concevons donc comme un prisme sociologique à partir desquels il est possible d'appréhender la société connectée.

Mots-clefs

Culture numérique – Identité sociale – Changement social – Économie politique – Société du spectacle – Big data